



Le Gardien de la Pierre

David Zindell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

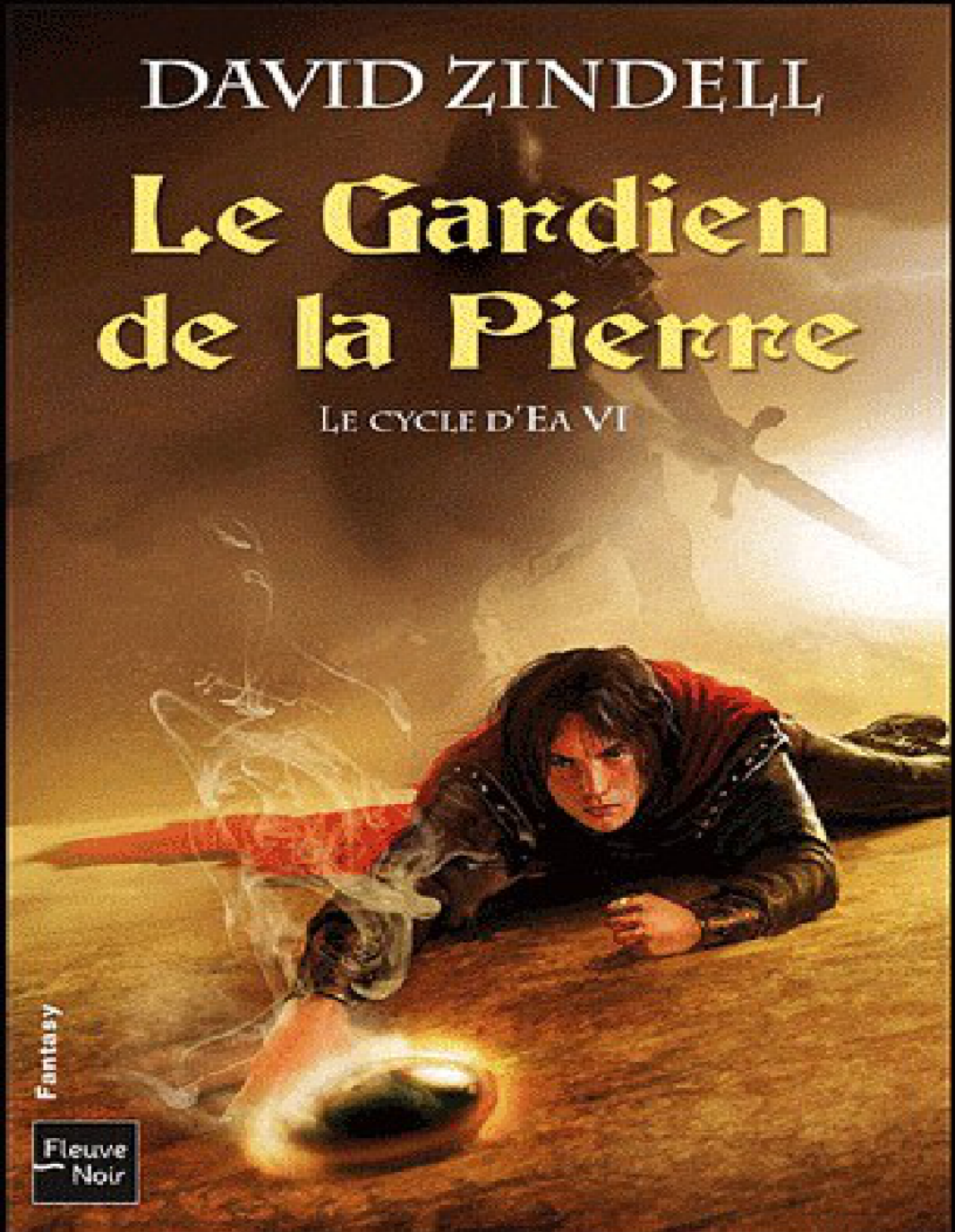
DAVID ZINDELL

Le Gardien de la Pierre

LE CYCLE D'EA VI

Fantasy

Fleuve
Noir



LE GARDIEN DE LA PIERRE

Du même auteur dans la même collection:

Le Neuvième Royaume (le Cycle d'Ea, volume 1)

L'Épée d'argent (le Cycle d'Ea, volume 2)

Le Seigneur des mensonges (le Cycle d'Ea, volume 3)

L'Enigme du Maîtreya (le Cycle d'Ea, volume 4)

Le Jade noir (le Cycle d'Ea, volume 5)

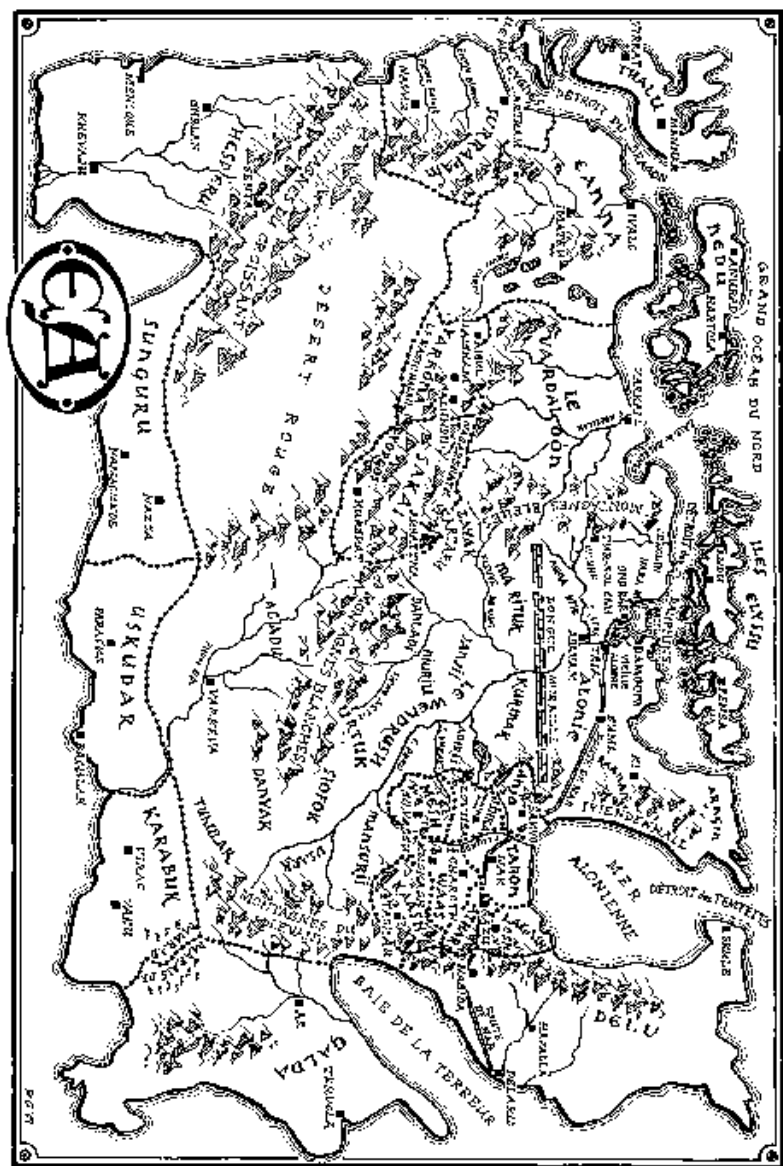
RENDEZ-VOUS AILLEURS
Collection dirigée par Bénédicte Lombardo

DAVID ZINDELL

LE GARDIEN DE LA PIERRE

Sixième livre du Cycle d'Ea

Traduit de l'américain par Marie-Hélène Méjean-Bernaille





1

Mes compagnons et moi passâmes quatre jours à nous reposer au hadrah des Avari. Nous mangeâmes de bonnes choses et profitâmes d'une conversation agréable tandis que Maram se plaignait de ses blessures qui ne cicatrisaient pas en chassant les mouches noires et voraces. Le roi Jovayl envoya des guerriers et des chevaux lourdement chargés d'eau vers l'ouest. Le seul puits entre le hadrah et le Tar Harath se trouvait à soixante milles en direction du soleil couchant et personne ne savait si à cette époque de l'année il serait à sec ou pas. Au retour des éclaireurs, nous apprîmes que le puits était effectivement tari et que les guerriers y avaient caché de l'eau. Cela ne serait pas suffisant pour traverser le Tar Harath, mais cela nous permettrait de compléter l'eau que nous emporterions avec nous.

Quelques heures avant l'aube, le vingt-troisième jour de soldru, par une journée qui promettait d'être aussi chaude que toutes les autres cet été-là, tous ceux qui devaient partir pour le Tar Harath se rassemblèrent près des sources. Nous remplîmes nos outres et les jetâmes sur le dos de nos chevaux. Bien sûr, nos bêtes de bât charriaient beaucoup plus d'eau que nos montures et nos remontes, sauf si l'on prenait en compte le fait qu'Altaru, Flamme et nos autres vieux amis nous transportaient, nous qui étions principalement constitués d'eau. En apprenant le plan cruel que les Avari prévoyaient pour les chevaux, je faillis pleurer : leurs chevaux de bât recevraient à peine assez d'eau pour se maintenir en vie. Ensuite, si on ne trouvait pas d'autre source, à mesure que nos montures et nous-mêmes boirions le précieux liquide et allégerions leur charge une outre après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus, les Avari tueraient les chevaux devenus inutiles pour leur éviter une mort encore plus atroce. On me l'avait souvent dit, les coutumes du désert étaient impitoyables.

« Dans le pire des cas, me dit Sunji, nous serons obligés de garder l'eau pour nous et d'en priver les montures, même si cela ne nous permettra pas de survivre longtemps, car si nos chevaux meurent, nous mourrons à notre tour. »

Dans le silence de l'obscurité, pratiquement gelé par le froid de la nuit, je posai mes mains sur les oreilles d'Altaru afin que mon superbe étalon n'entende pas ces paroles terribles. Caressant son long cou, je lui murmurai : « Ne t'inquiète pas, vieux, je ferai en sorte que tu n'aies

pas soif. Tu seras servi avant moi et, s'il le faut, je te donnerai mon eau. »

Il hennit doucement, comprenant sinon mes paroles, du moins le lien fraternel qui nous entraînait d'un pays et d'une bataille à l'autre.

Sunji avait choisi pour compagnons des membres de sa propre tribu : Arthayn et un homme plus jeune appelé Nuradayn dont les yeux noirs brûlaient du désir de complaire à son prince et d'accomplir de grandes choses. Nuradayn paraissait tout en muscles puissants et ses mouvements rapides et presque violents semblaient émaner du centre de son être. Je me dis qu'il devait être impulsif et même incontrôlable, au contraire du troisième compagnon de Sunji qui était Maidro. Alors que je m'étonnais qu'il ait choisi un vieillard pour une entreprise aussi difficile, il me dit : « Il est solide comme le roc et à ma connaissance, personne, pas même mon père, ne connaît les coutumes du désert mieux que lui. »

Quand vint l'heure du départ, le roi Jovayl, accompagné de la reine Adri et de leurs deux autres enfants, Daivayr et Saira, arrivèrent aux sources. Leurs adieux à Sunji furent brefs. J'entendis le roi lui dire : « Aide Valaysu et ses amis à traverser le désert, mais ne va pas plus loin qu'il ne faut et reviens le plus vite possible. Puisse l'Unique vous guider toujours jusqu'à l'eau. »

Nous nous mîmes en rang. Sunji et Maidro prirent la tête, suivis de mes compagnons et moi-même et, enfin, des chevaux de bât que surveillaient Arthayn et Nuradayn. Nous quittâmes le hadrah comme nous y étions entrés, en passant devant les sentinelles postées sur de hauts rochers. Cette fois, au cœur de la nuit qui précède l'aube, elles ne soufflèrent pas dans leur corne. Je ne pus m'empêcher de me demander si l'on annoncerait un jour le retour du Tar Harath des hommes réellement courageux qu'étaient Sunji et ses guerriers.

Sunji nous fit suivre un itinéraire serpentant au milieu d'une série de petites collines rocheuses. Dans une quasi-obscurité, nous avançons lentement pour éviter aux chevaux de s'abîmer un sabot et de se mettre à boiter. Si une monture s'estropiait vraiment, nous serions obligés de l'abattre ce qui réduirait d'autant nos chances de succès – et de survie.

Juste avant l'aube, Flick fit l'une de ses mystérieuses apparitions. Nos quatre compagnons avari s'émerveillèrent de ses lumières scintillantes et nous leur expliquâmes tout ce que nous savions de cet être lumineux. Considérant cela comme un heureux présage, Maidro déclara : « Regardez, Valaysu emporte même les étoiles avec lui ! »

Une heure plus tard, le soleil se leva, projetant de longues ombres sur le sol rocailleux et desséché devant nous. Dans ce paysage proche du hadrah, il y avait énormément d'êtres vivants : de la sauge et des balais-doux, des cheveux d'ange et des xérophylles, tous recouverts

d'une couche d'alcali blanchâtre et collante. Des ostrakats couraient dans le désert sur leurs deux pattes robustes à la poursuite de lézards, de serpents et même de lapins. Nous entendions au loin le rugissement des lions qui les chassaient parfois. D'autres oiseaux tels que le traquet des sables et l'hirondelle des rochers étaient à la recherche de scarabées, de sauterelles et d'autres insectes. J'étais curieux d'apercevoir l'étrange créature qui vivait, disait-on, dans ces collines. Maidro l'appelait babouin et racontait qu'il suffisait aux mâles de montrer leur vilain visage bleu et rouge pour protéger leur harem et leurs petits des hyènes.

Plus nous avançons vers l'ouest, plus le désert se faisait aride. La sauge et l'herbe des rochers se raréfièrent laissant peu de fourrage pour les montures. Bientôt, il leur faudrait se contenter des céréales que les chevaux de bât transportaient en plus de l'eau. Se passer d'herbe n'était pas bon pour eux, mais c'était inévitable. Je faisais des prières pour que, dans le Tar Harath, la faim et la soif ne les rendent pas fous au point d'essayer de manger du sable.

Au bout de quelques heures de route seulement, je remarquai que Maram souffrait le martyre. Chaque embardée et chaque secousse sur sa selle lui étaient un supplice. Luttant contre la douleur que lui infligeaient ses plaies, il se mordait les lèvres pour ne pas se plaindre. Seules les noix de barbak qu'il mâchouillait et une farouche flamme intérieure lui permettaient de continuer à avancer.

Après notre halte de la mi-journée, il n'avait pas envie de se relever. Je sentis qu'il se donnait presque des coups de fouet pour obliger son grand corps meurtri à bouger. Ce soir-là, alors que le vent nous enfonçait de fines particules de sable dans les yeux et dans la bouche, il descendit de cheval et s'écroula sur le sol chaud. Il mangea ce que Liljana lui avait préparé sans enthousiasme. Je compris qu'il était sur le point d'abandonner tout espoir.

En voyant cela, je pris maître Juwain à part et lui dis : « Maram est en train de flancher.

— Je le crains, répondit maître Juwain. Je ne sais pas comment l'aider. Tous mes onguents et tous mes médicaments n'ont servi à rien.

— Il y a un remède que nous pourrions essayer. »

Maître Juwain me jeta un regard entendu et réprobateur. « Voulez-vous parler de l'eau-de-vie ? Cela ne l'aiderait en rien à guérir.

— Ça ne soignerait pas son corps. Mais si nous pouvions soigner son esprit, cela l'aiderait peut-être à supporter les souffrances de son corps. »

Maître Juwain réfléchit à ce que je venais de dire, puis sourit tristement : « Pour quelle autre raison appellerait-on l'eau-de-vie "spiritueux" ? »

— Exactement, dis-je en souriant à mon tour.

— Je ne sais pas, hésita maître Juwain. Si Maram était tombé dans une rivière glacée et si nous l'avions sorti de l'eau et installé près d'un feu, dans ce cas, bien sûr, un verre d'eau-de-vie aurait pu le réchauffer. Mais j'ai bien peur qu'ici, dans le désert, cela ne serve qu'à le déshydrater davantage.

— Juste un verre, maître. Et si c'est trop, juste une goutte. Ça ne peut pas le déshydrater davantage que ce maudit vent sec. »

Maître Juwain finit par accepter ma proposition et alla lui-même déterrer l'une des bouteilles d'eau-de-vie dont il versa quelques gouttes dans la tasse de Maram. Quand il s'approcha de lui, Maram se redressa et se réjouit comme un enfant le jour de son anniversaire. Tandis que sa main se refermait autour de la tasse, il cria à maître Juwain : « Oh, Seigneur ! Seigneur ! Merci, maître. Que votre souffle soit béni pour avoir eu pitié d'un pauvre pèlerin ! »

En un clin d'œil, Maram avala l'eau-de-vie, ce qui lui donna immédiatement envie d'en boire davantage. Quand il comprit qu'il n'y aurait pas d'autre ration ce soir-là, il parut tout déconfit. Mais cela ne dura qu'un instant car l'idée lui vint à l'esprit que si maître Juwain avait accepté de lui accorder ce « médicament » une fois, il était possible qu'il recommence.

« Demain soir, alors, dit-il à maître Juwain.

— Je ne peux pas vous le promettre, lui répondit ce dernier. Cela dépendra de vos besoins.

— Oh, mais le besoin sera bien là, répliqua Maram en ramassant son tesson de poterie pour gratter ses plaies. Ça, je peux vous le promettre.

— Nous verrons. Après une nouvelle journée de voyage et trente ou quarante milles dans la chaleur et la poussière, il se pourrait que vous ne vouliez que de l'eau. »

Mais Maram ne parut pas l'entendre. Regardant le paysage obscur au loin à l'ouest, il murmura dans sa barbe : « Ah, quarante milles, alors. Quarante milles égalent une tasse d'eau-de-vie. Vous croyez que je n'aurai pas la force de parcourir quarante *mille* milles ? »

Ce soir-là, le vent souffla encore plus fort et vint battre contre les parois des trois grandes tentes que les Avari avaient emportées avec eux et montées rapidement. Maidro n'appréciait pas plus le vent que la chaleur de la journée car il nous dérobait trop d'humidité et nous donnait encore plus soif. Chaleur et vent, sueur et eau, milles parcourus et milles restant à parcourir, telles étaient les équations qui inquiétaient les Avari.

Cependant, ni Maidro ni Sunji ne partageaient le souci de Kane d'établir des tours de garde afin de protéger notre campement – en tout cas, pas au début. Comme nous l'expliqua Sunji : « Les Zuri n'enverront pas de sitôt de nouveaux guerriers se faire massacrer sur

nos terres et, pour le moment, nous sommes en paix avec les Sudi. Nous n'avons pas d'autres ennemis, et même si c'était le cas, il y aurait peu de chances pour qu'ils viennent nous surprendre si près de Tar Harath. »

Kane, debout près de l'une des tentes pour surveiller le terrain rocailleux autour de nous, plissa les yeux à cause du vent et lui répondit : « Bon. Mais maintenant que vous avez tué sauvagement quatre des prêtres de Morjin en même temps que les Zuri, vous vous êtes fait un nouvel ennemi, le pire de tous ceux que vous avez connus jusqu'à présent. Et nous avons de bonnes raisons de croire que Morjin va lancer à nos trousses une autre de ses épouvantables drogoules. »

En disant cela, il jeta un coup d'œil à Atara qui était en train de brosser sa jument, Flamme, à côté des chevaux. Je la regardai moi aussi. Conformément à ses habitudes de prophétesse, elle ne révéla rien de cette troisième drogoule qu'elle avait prédite ni de ses autres visions. En réalité, elle ne m'avait rien dit du tout depuis notre désaccord sur le sort à réserver au prêtre prisonnier. Sa froideur envers moi était aussi coupante que le froid glacial de la nuit du désert.

« Croyez-vous, demanda Sunji à Kane, que cette drogoule est dans les environs ? »

Kane me lança un coup d'œil et je secouai la tête. Alors il répondit à Sunji : « Nous n'avons aucune raison de le croire, mais aucune raison non plus de ne pas le croire. »

— Dans ce cas, vous devriez peut-être rester réveillé pour la guetter, déclara Sunji dans un bâillement. Je vous conseille néanmoins de vous reposer – dans le désert, la fatigue peut tuer aussi sûrement que le poison ou l'épée. »

Là-dessus, il entra dans sa tente pour prendre quelques heures de sommeil en compagnie de ses compatriotes. Atara, Liljana et Estrella partagèrent la deuxième tente et je me serrai dans la troisième avec Maram, maître Juwain et Daj. Kane, têtue comme une mule, resta dehors à scruter la terre plongée dans l'obscurité autour de nous et à renifler le vent.

Celui-ci souffla toute la nuit, traversant les tentes en laine tissée serrée et nous couvrant d'une fine poussière. J'étais ravi d'avoir le nez et la bouche enveloppés dans un châle, même si ce masque étouffant de laine humide et chaude m'était aussi désagréable que son odeur de renfermé et les démangeaisons qu'il provoquait. Je me disais que les Avari s'étaient peut-être habitués au désert et à ses agressions, mais que moi, je ne m'y ferais jamais.

Nous nous levâmes trois heures avant l'aube. Les quatre Avari prirent du pain, de l'antilope séchée et quelques figues comme petit déjeuner et nous fîmes de même. Nous donnâmes aux chevaux leur

ration de céréales, puis nous repartîmes dans la partie la plus froide de la nuit.

Nous accueillîmes tous le lever du soleil avec autant d'enthousiasme que de crainte, ce qui ne manqua pas de m'étonner. Ce soleil de plomb pouvait représenter la mort, mais il était aussi la vie, même ici dans le désert. Pendant deux ou trois heures, tandis que les collines s'effaçaient et que nous pénétrions dans une plaine couverte de cailloux, le soleil tombant sur nos vêtements poussiéreux nous réchauffa. Ensuite il devint trop chaud, puis brûlant. Nous transpirions encore plus que les chevaux dont la robe couverte de poussière formait des paquets de poils boueux.

Plus tard dans la matinée, nous atteignîmes le dernier puits avant le Tar Harath. Des centaines d'années auparavant, les Avari avaient creusé un trou au fond du lit d'un ancien lac et construit un mur de pierres autour. Pendant que Sunji et ses compagnons sortaient les outres que les guerriers de Jovayl avaient laissé tomber dans le puits, Maram s'affala sous notre bâche tendue à la hâte. Il était si fatigué qu'il pouvait à peine bouger. Des mouches bourdonnaient autour de lui en tentant de traverser ses vêtements tachés pour atteindre ses blessures suintantes et à vif. Maître Juwain lui apporta une tasse d'eau qu'il avala en deux gorgées. Puis, regardant maître Juwain de ses yeux de chien battu, il le supplia de lui donner un peu d'eau-de-vie.

« Non, c'est fini, répondit ce dernier. En tout cas, jusqu'à ce soir.

— C'est vraiment la fin, gémit Maram. Je ne sais pas si je pourrai remonter sur mon cheval.

— Tu pourras, lui dis-je. Il le faut.

— Combien reste-t-il de milles avant que nous nous arrêtions pour la nuit ? Quinze ? Vingt ?

— Ça n'a aucune importance, expliquai-je en souriant. Même s'il restait vingt mille milles, il faudrait continuer à avancer.

— Oh, Val, je ne sais pas ! répliqua Maram en abattant son poing sur les mouches qui s'attaquaient à ses yeux. Je ne sais pas, je ne sais pas ! »

Je m'éloignai pour aller discuter avec maître Juwain, Kane, Atara et Liljana près du puits. « C'est trop dur pour lui, dis-je à maître Juwain. Vous devriez peut-être utiliser votre gelstei pour essayer de le guérir. »

Maître Juwain sortit sa pierre verte qui brilla comme une émeraude dans la lumière éblouissante du soleil. « Non, répondit-il, nous avons tous convenu que c'était trop dangereux de l'utiliser maintenant.

— Et dangereux de ne pas l'utiliser. Maram pourrait mourir. »

Maître Juwain se gratta l'arrière de sa tête enveloppée de laine blanche et poussiéreuse tout en contemplant son cristal étincelant.

« J'ai peur que le Dragon Rouge ne soit capable de deviner que j'ai

l'intention de l'utiliser, même à l'autre bout du désert et des montagnes.

— C'est possible », acquiesçai-je en dégainant mon épée. Je fis un signe de tête à Kane, puis à Liljana. « Mais on peut peut-être le distraire. Si Liljana se concentrait sur sa gelstei au moment où Kane utiliserait la sienne, alors...

— Alors ils pourraient mourir tous les deux, et même avant Maram. »

Ces paroles sinistres venaient d'Atara. Debout sous le soleil ardent, elle faisait rouler sa boule de prophétesse entre ses mains. J'inclinai la tête parce que je savais qu'elle avait raison. C'est alors qu'elle ajouta à mon intention : « Si l'un d'entre nous doit essayer de distraire Morjin, c'est moi.

— Non, lui dis-je en plissant les yeux pour ne pas être ébloui par le silustria étincelant de mon épée. C'est à moi de le faire. Je suis le seul dont Morjin n'a pas encore trouvé le moyen de pénétrer la gelstei.

— Et c'est précisément pour ça que tu ne pourras pas distraire Morjin en l'utilisant. »

Sous le regard de Sunji et des autres guerriers avari, alors que Daj et Estrella donnaient à boire aux chevaux, je fis décrire à Alkaladur un arc lumineux qui se détacha sur le ciel. « Si je pouvais amener Morjin à sentir le véritable pouvoir que je devine dans cette épée, je parviendrais probablement à faire plus que le distraire.

— Oui, tu pourrais mourir, répliqua froidement Atara.

— Et toi ? lui demandai-je en contemplant son cristal limpide comme le diamant. Est-ce que ce ne serait pas tout aussi dangereux d'utiliser ta gelstei ?

— Non, je ne crois pas. Morjin pourrait essayer de me faire voir la pire des supplices, mais qu'est-ce que cela représente comparé à ce qu'il m'a déjà pris ? »

Me rappelant qu'Atara avait un jour partagé avec moi l'une de ses terribles visions, je lui dis : « Il pourrait t'emprisonner dans un monde duquel tu ne pourrais pas t'échapper. »

Atara tapota sur son bandeau. Avec le chèche qui recouvrait son nez et sa bouche, tout son visage était perdu sous des couches d'étoffe. « Le monde n'est que ténèbres maintenant. Quelle prison pourrait-il y avoir de pire ?

— Non, insistai-je en posant ma main sur son bras, je ne peux pas te laisser faire. »

Elle s'écarta de moi et, resserrant ses doigts sur sa boule, elle répondit : « Tu ne peux pas m'en empêcher. Et tu ne dois pas le faire. »

Finalement, nous fûmes tous d'accord pour que maître Juwain tente de soigner Maram avec l'aide d'Atara. Quand nous lui fîmes part de notre proposition, il accepta rapidement car, dit-il, il ne voulait pas

passer un jour de plus à gratter ses plaies. Nous l'aidâmes à quitter ses vêtements. En voyant les morsures qui touchaient pratiquement toutes les parties de son corps, je serrai les dents. Certaines étaient recouvertes d'une croûte, mais nombre d'entre elles étaient encore ouvertes et à vif. Estrella et Daj s'approchèrent et chassèrent les mouches qui bourdonnaient autour des vilaines blessures en agitant des chiffons. Maître Juwain s'agenouilla près de Maram et maintint sa varistei au-dessus des trous que Jézi Yaga avait ouverts à coups de dents sur son torse. Atara se tenait prête, son cristal transparent entre les mains. Sunji et les autres Avari regardaient, fascinés et craintifs.

Maître Juwain ferma les yeux pour méditer tandis qu'Atara demeurait immobile comme un piton rocheux. Au bout de quelque temps, maître Juwain, extrêmement concentré, baissa le regard sur Maram. Il fixait sa gelstei verte et la faisait tourner légèrement comme s'il cherchait chez Maram des courants de vie que lui seul pouvait percevoir. Nous nous rappelions tous comment la lumière guérisseuse du cristal avait refermé la blessure de flèche dans le poumon d'Atara et lui avait sauvé la vie.

« Faites vite ! » dit Maram à maître Juwain. En dépit des efforts des enfants, les mouches se déplaçaient plus vite que leurs mains et plusieurs d'entre elles avaient déjà trouvé le chemin des plaies sur ses jambes et étaient occupées à aspirer le liquide qui en suintait. « Je vous en prie, faites vite ! »

Dans un éclair de lumière, de douces flammes vertes jaillirent aux deux extrémités du cristal de maître Juwain. Se recourbant vers le bas, elles se rejoignirent pour former une boule lumineuse émeraude. Puis, comme une fontaine, cet éclat descendit et alla combler le trou de l'une des blessures de Maram. Je parvenais presque à sentir la fraîcheur de cette lumière guérisseuse opérant sa magie sur les chairs tourmentées de mon ami.

« Oh, la douleur ! murmura Maram, la douleur s'en va ! » Je levai les yeux vers Atara enveloppée d'étoffe comme une momie. Elle ne bougeait pas ; on avait l'impression qu'elle ne respirait pas.

« Bien ! chuchota Maram à maître Juwain. Très bien ! »

Je retins mon souffle tandis que les bords de la blessure, au contact du feu au pouvoir mystérieux, se rapprochaient et se soudaient laissant une étendue de peau velue et sans couture. Devant ce miracle, je ne pus retenir un sourire triomphant.

Maître Juwain repositionna son cristal sur la morsure de l'autre côté du torse de Maram. Il rayonnait d'une lumière verte intense. Maram sourit quand la lumière tomba sur lui et se répandit sur sa chair. Soudain, sans prévenir, ses lèvres se retroussèrent en une grimace. La lumière se fit plus verte et plus brillante, plus intense et plus chaude. Et puis, très vite, encore plus chaude. Elle devint si

affreuse et si brûlante qu'elle faisait beaucoup plus penser à du feu qu'à une lumière. Maram cria à maître Juwain : « Arrêtez ! Enlevez-moi ça ! Vous me brûlez, bon sang ! »

Mais maître Juwain paraissait ne pas pouvoir enlever sa pierre. Ses doigts étaient crispés autour d'elle et il regardait fixement Maram tandis qu'une lumière horrible se répandait dans ses yeux gris. Pendant ce temps, le feu atroce continuait à jaillir de son cristal et à brûler toujours plus profondément la poitrine de Maram.

« Arrêtez ! Je vous en prie ! Mais arrêtez ! Vous êtes en train de me tuer ! »

Maram aussi essayait de bouger, mais quelque chose de terrible semblait s'être emparé de ses nerfs et de ses muscles qui l'empêchait de s'écarter en roulant. Kane et moi nous rapprochâmes alors de maître Juwain. Nous le saisîmes tous les deux par un coude et le soulevâmes pour l'éloigner de Maram, puis nous l'emmenâmes à trois mètres de là dans le désert. Toutefois, cela ne servit à rien à Maram car, continuant à jaillir de la varistei, le feu formait un rayon vert qui serpentait maintenant dans l'espace à la recherche de la blessure de mon ami.

« Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez ! »

Pratiquement sans y penser, je tendis la main pour tenter de stopper ce feu étrange qui aurait tôt fait de tuer Maram. Il traversa ma chair sans la moindre brûlure me laissant parfaitement indemne. Puis il continua à flamber et à se tordre dans l'air avant de grésiller dans la poitrine de Maram.

« Val, votre épée ! » me cria Kane.

Je me souvins qu'entre autres pouvoirs, le silustria pouvait servir d'écran de protection contre diverses énergies : l'énergie vitale, l'énergie mentale et même l'énergie physique. Lâchant maître Juwain, je dégainai mon épée. Je l'abaissai dans la flamme verte et la maintins sans bouger, obligeant le feu à s'abattre dessus. Pareille à un miroir, sa surface brillante réfléchit la lumière de la varistei et la lui renvoya. Le cristal de maître Juwain retrouva son calme et en un instant seulement, le sortilège fut brisé.

Soudain, les yeux de maître Juwain s'illuminèrent et il lâcha sa pierre dans la poussière. Courant jusqu'à Maram, il s'agenouilla et posa sa main sur sa poitrine. Je m'attendais à voir une plaie noire et carbonisée, mais au lieu de cela, elle béait, rouge et sanglante comme de la viande fraîchement tranchée. L'horrible feu semblait avoir transpercé le muscle de Maram presque jusqu'à l'os. Curieusement, la terrible blessure saignait très peu.

« Je suis désolé, dit maître Juwain en écartant les cheveux sur les yeux de Maram. Je suis désolé, frère Maram ! »

Pendant un moment, Maram ne put rien faire d'autre que grimacer

et gémir. Puis, saisissant la main de maître Juwain, il répondit : « Ce n'est pas grave. Je vous pardonne. Mais n'oubliez pas, je vous prie, que je suis toujours *Sar Maram*. »

Maître Juwain s'éloigna pour aller récupérer son cristal qu'il laissa tomber dans sa poche la plus profonde comme s'il ne voulait plus jamais le revoir. Il revint avec un tampon d'ouate et le pressa dans la blessure nouvellement creusée de Maram avant de le fixer en entourant son torse d'une longue bande de coton. En guise d'explication, il nous dit : « Plus jamais. J'ai failli tuer Maram et le Seigneur des Mensonges a failli me transformer en goule. »

Je m'approchai d'Atara qui était toujours immobile et je brandis mon épée vers l'est pour renvoyer toutes les illusions ou visions atroces susceptibles de venir de cette direction. Mes efforts ne semblèrent pas lui être d'un quelconque secours. Cependant, le sortilège qui la retenait captive finit par être brisé à son tour.

Atara rangea son cristal de prophétesse et s'écria : « Est-ce que Maram va bien ? »

— Oui, lui dis-je, même si ce n'était pas tout à fait vrai. Je lui pris le bras en regrettant de ne pas pouvoir plonger mon regard dans le sien. « Et toi, tu vas bien ? »

Elle ne répondit pas directement. Tout ce qu'elle voulut bien dire fut : « Le monde... est plus qu'il n'y paraît. Il y a des choses pires que tout ce que j'ai jamais imaginé. »

Sunji et Maidro s'approchèrent alors. Maidro regarda maître Juwain, puis Maram avant de déclarer : « Si ça, ce n'était pas de la sorcellerie, je me demande bien ce que c'était. »

Maître Juwain donna quelques explications supplémentaires sur la fabrication et l'utilisation des gelstei, c'est-à-dire les quelques informations qui avaient été transmises à travers les âges. Puis il ajouta : « Ce qui était autrefois considéré comme de l'art est aujourd'hui, à tort, appelé sorcellerie. Toutefois, si vous souhaitez appeler sorcellerie l'utilisation maléfique de ces cristaux, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Liljana vint nous rejoindre avec un linge trempé dans une infusion de feuilles de kokun qui était la seule chose qui soulageait les chairs douloureuses de Maram, en tout cas pendant un moment. Elle lava son corps et soigna ses blessures avec une douceur qui m'étonna.

Après avoir subi cette nouvelle épreuve qui avait failli le tuer, je m'attendais à ce que Maram demande à retourner au hadrah des Avari. Au lieu de cela, il réclama de l'eau-de-vie.

« Ah, maître, dit-il en se tapotant délicatement la poitrine, c'est vous qui avez creusé ce trou en moi, c'est donc à vous de le remplir de la seule façon qui soit vraiment efficace. »

Maître Juwain se sentait si coupable qu'il ne s'opposa pas à sa

demande. Et aucun d'entre nous non plus. Il versa bien plus que quelques gouttes d'eau-de-vie dans la tasse de Maram, puis le regarda boire lentement.

« Merci, maître », fit Maram. Il se redressa, passa son doigt à l'intérieur de sa tasse et le lécha. « Vous avez fait de moi un homme neuf. »

Il tendit sa tasse en regardant la bouteille d'eau-de-vie que maître Juwain tenait dans sa main neuve.

« Non, ça suffit, déclara maître Juwain. Pour l'instant en tout cas. Je vous en donnerai un peu ce soir si vous en avez besoin.

— Vous me le promettez ?

— Oui, s'il faut promettre, je vous le promets. »

Les yeux de Maram se mirent à luire et une force nouvelle l'envahit. Stupéfait, je le regardai se lever brusquement pour commencer à s'habiller. Nos gelstei avaient peut-être des pouvoirs insoupçonnés, mais apparemment, les bouteilles d'eau-de-vie aussi.

Nous attendîmes au puits que le moment le plus chaud de la journée soit passé en essayant de dormir dans nos tentes étouffantes. Quand le soleil impitoyable fut descendu beaucoup plus bas dans le ciel, nous repartîmes vers l'ouest. Nous marchâmes longtemps après le coucher du soleil, nous enfonçant dans une nouvelle série de montagnes dont les lignes de crête escarpées s'étendaient du nord au sud. Maram comptait les milles un à un comme un avaré comptant des pièces dans un coffre. Mais nous savions tous qu'en fin de journée, comme un panier percé, il les échangerait tous contre ce qui était devenu sa boisson habituelle du soir.

Tard dans la soirée, nous plantâmes nos tentes dans une vallée étroite entre deux rangées de montagnes. Maître Juwain remarqua que nombre des cailloux de cette vallée étaient arrondis comme des galets de rivière. Il s'inquiéta, craignant qu'en cas d'orage les parois rocheuses autour de nous ne servent d'entonnoir aux eaux de pluies, provoquant une crue subite qui pourrait nous noyer.

« S'il y avait un orage, on serait effectivement emporté, lui dit Maidro. Et si on avait des ailes, on pourrait quitter cet endroit en volant. On pourrait même traverser tout le désert en volant. »

À ces mots, Arthayn et Nuradayn éclatèrent de rire comme s'ils pensaient que c'était la chose la plus drôle qu'ils aient jamais entendue. Sunji leva les yeux vers le ciel scintillant qu'aucun nuage ne venait obscurcir. Ayant pitié de maître Juwain, Maidro ajouta alors : « En segadar et en yaradar, il pleut des torrents et des rivières ici, mais depuis que les Avari vivent dans le désert, jamais en soldru. Vous pouvez dormir tranquille, maître Guérisseur.

Cette nuit-là, après que maître Juwain eut récompensé Maram comme promis, nous dormîmes tous assez tranquillement, sinon

confortablement. Les pierres dépassant du sol nous faisaient mal, même sous nos fourrures épaisses et l'air était devenu presque glacial. Maram s'agita dans son sommeil et se réveilla à plusieurs reprises en se plaignant de sa nouvelle douleur dans la poitrine. Dans les montagnes autour de nous, les hyènes lançaient leurs cris sinistres.

Quand vint l'heure de repartir, Maram m'étonna en sellant son cheval sans ronchonner. Comme il me l'expliqua dans l'obscurité du matin qui précède l'aube véritable : « Aujourd'hui, si la journée est bonne, nous parcourrons quarante milles, et plus vite ils seront derrière nous, plus vite j'aurai mon eau-de-vie. »

Pendant quelques heures, tandis que nous nous frayions un passage dans les montagnes, nous avançâmes pratiquement dans le noir. Puis les premiers rayons du soleil illuminèrent les collines d'un éclat rouge doré. Autour de nous les rochers parurent s'embraser. Suivant une ancienne route, Sunji nous fit grimper dans une crevasse entre deux monts aussi désolés et aussi arides que la lune. C'étaient, dit-il, les derniers de cette région montagneuse et ils marquaient la limite occidentale du royaume avari.

« Maintenant, m'annonça-t-il, en tournant son cheval vers moi, vous allez voir ce que peu d'hommes ont vu. »

Au sommet de la crevasse, nous débouchâmes devant une immense étendue désertique offrant une vue dégagée vers le nord, le sud et l'ouest. Au cours des âges, le vent avait formé des montagnes de sable. Certaines d'entre elles brillaient d'un blanc semblable au sable fin constitué de coquillages broyés qu'on trouve sur les plages ; d'autres luisaient d'un éclat rouge comme les pics et les formations en grès semblables à des châteaux et encore plus hautes que les grandes dunes. Par endroits, en direction du nord, le soleil éclairait des volutes de sable rouge incrusté dans du blanc et conférait aux dunes une jolie lumière rose qui ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Le ciel encadrait ce paysage magnifique d'un bleu si intense et si profond qu'il faisait presque penser à de l'eau. C'était un spectacle tellement merveilleux que j'avais envie de pleurer.

« Le Tar Harath, me dit Sunji. La matrice du désert.

— C'est... tellement beau, répondis-je.

— Dans trois heures, vous penserez autrement. » Il tendit le doigt vers les interminables étendues de sable. « Quand vous serez dans l'Enclume de l'Enfer.

— Vous avez dit que l'autre côté se trouve à quelle distance ? demanda Maram.

— Personne ne le sait vraiment. Mais même si nous pouvions le traverser en ligne droite comme un aigle, ce serait loin. Et comme nous devons faire des détours vers le nord et vers le sud pour trouver de l'eau... »

Il laissa sa phrase en suspens et Maram ne put donc pas calculer combien d'étapes de quarante milles il lui faudrait parcourir pour gagner sa ration d'eau-de-vie. De toute façon, expliqua Maidro, on ne pouvait pas espérer couvrir tous les jours quarante milles.

« Il peut y avoir des tempêtes de sable dont il faudra attendre la fin, dit-il, cela grignotera le temps – et la chair sur nos os si nous faisons preuve d'impatience. Il y a aussi des sables mouvants à éviter. Le sable, lui, fatiguera les jambes des chevaux, et les nôtres quand nous irons à pied, et le voyage sera plus lent. »

Il ne dit rien du soleil qui montait dans le grand arc du ciel comme des scories de fer chauffées à blanc. Mais maître Juwain nous avait déjà expliqué que dans le désert, l'air contenait trop peu d'humidité pour protéger du soleil. Et là, en son cœur, l'air était si rare et si sec que ses rayons impitoyables passaient au travers, comme la lumière des étoiles à travers le grand néant de l'espace.

Pendant un moment, alors que nous descendions dans le Tar Harath, les montagnes derrière nous firent écran au soleil. Mais ensuite, nous débouchâmes sur le sable et le soleil monta plus haut, faisant pleuvoir sur nous une volée de flèches enflammées. Le sable les renvoyait dans l'air ce qui nous donnait l'impression de chevaucher à travers un mur de flammes. L'air était rare, effectivement, mais pas assez cependant pour que nous ne ressentions pas sa brûlure sous nos vêtements de laine. Nous continuâmes à avancer après le milieu de la matinée et il devint encore plus chaud. Le soleil poursuivait son ascension, toujours plus brillant et plus ardent. Il était si atrocement chaud que nous nous arrêtâmes pour planter les tentes. En nous mettant à l'intérieur, nous nous mettions à l'abri du soleil, mais cela ne nous soulageait en rien de la chaleur épouvantable.

« On a l'impression de respirer du feu ! » dit Maram d'une voix entrecoupée à deux ou trois heures de l'après-midi. Il gisait en sueur sur ses fourrures, incapable de dormir. « On a l'impression d'être dans un four ! »

Maître Juwain, Daj, Kane et moi étions vautrés sur nos fourrures à côté de lui. Mes vêtements formaient une masse de laine trempée qui m'étouffait.

« Je n'arrête pas de transpirer, se plaignait Maram. J'ai l'impression de prendre un bain tout habillé.

— Vous voyez ça ? » intervint Kane en s'agenouillant auprès de lui. Il passa son doigt sur la sueur accumulée sur le front de Maram. « C'est la seule chose qui vous empêche de cuire. Votre corps n'est pas différent des autres types de viande. Si on le chauffe suffisamment, il rôtira comme de l'agneau. »

Je préférerais ne pas penser que le Tar Harath pouvait atteindre de telles températures – ni même qu'il pouvait y faire plus chaud qu'à cet

instant, d'ailleurs. Mais en fin d'après-midi, alors que nous nous apprêtions à entamer la deuxième étape de la journée, Maidro, debout dans sa robe de laine fumante, haussa les épaules : « Nous sommes encore en soldru – attendez de voir marud, quand il fera vraiment chaud. »

À quoi mesure-t-on la chaleur ? Un fer plongé dans un lit de braises devient rouge avant de virer au blanc mais, maître Juwain pouvait en témoigner, la brûlure du fer rouge sur la peau est à peine moins douloureuse. Certains prétendent que la chaleur sèche du désert est moins pénible que la touffeur des climats plus humides des jungles d'Uskudar, par exemple, mais à mon avis, ces voyageurs ne se sont jamais aventurés dans le Tar Harath. Il y a une chaleur sur terre si atroce qu'elle vous enfonce des clous brûlants dans les poumons et fait presque pocher votre cerveau dans son liquide. Au-delà de ce degré de souffrance, il ne peut pas faire plus chaud, car si c'était le cas, l'homme mourrait.

Ce soir-là, alors que nous chevauchions dans la fraîcheur de la nuit tombante, je savais que toutes nos pensées étaient tournées vers la mort. Paraissant concentrer leur attention sur le meilleur itinéraire à suivre dans le sable doux et mouvant, Sunji et Maidro étaient plongés dans un profond silence. Je sentais en eux un désir intense, comme une envie d'eau, mais je devinai qu'en réalité, ils étaient concentrés sur la nécessité de vivre. Ils savaient mieux que nous tous à quel point le désert pouvait facilement mettre fin à la vie. Les deux enfants s'efforçaient de maîtriser leur souffrance et leur peur tandis que maître Juwain luttait pour ne pas se représenter les multiples scénarios de mort de son imagination débordante. Liljana, pensais-je, était persuadée que si elle parvenait simplement à nous remplir le corps de nourriture saine et l'esprit de bonne humeur, la mort ne pourrait rien contre nous. Maram, bien sûr, cherchait d'autres moyens de faire face aux ténèbres profondes et inéluctables. Quant à Kane, avec ses yeux noirs et insondables et sa grande âme, il avait l'habitude de prendre la mort en lui et de se moquer des étoiles en les défiant avec jubilation.

C'était Atara qui m'inquiétait le plus, pas seulement parce que je l'aimais au-delà de toute beauté et de toute bonté, mais parce que c'était elle qui se dévoilait le moins. Elle se tenait assise sur sa jument rouanne, enveloppée dans ses robes et son bandeau comme sous une tente de silence. À l'extérieur, l'air continuait à s'élever du sol en tourbillons secs et brûlants, mais à l'intérieur de cette femme courageuse se répandait un froid atroce.

Nous installâmes notre camp ce soir-là au pied de l'un des châteaux de grès du désert. Des dunes avaient recouvert une partie de cette formation rocheuse, mais de gros blocs de pierre de deux cents pieds de haut émergeaient du sable. Après le dîner composé d'agneau séché

et de galettes de blé, Atara me demanda de l'accompagner pour une courte promenade jusqu'aux rochers derrière nous. Bras dessus, bras dessous, avec Atara qui enfonçait son arc dans le sable à chaque pas, nous grimpâmes au sommet de l'une de ces dunes. Nous trouvâmes des rochers plats et nous assîmes face au désert à l'ouest. Au loin, dans l'obscurité scintillante, Valura, l'étincelante étoile du soir, s'était presque couchée.

« Il faut que je te parle avant qu'il ne soit trop tard », me dit Atara.

Elle avait ôté le chèche sur sa tête et il ne lui restait plus que son bandeau. Prenant sa main dans la mienne, je contemplai la lumière des étoiles brillant sur son visage. Sa peau, comme les rochers autour de nous, perdait rapidement sa chaleur dans la nuit.

« Après la bataille du canyon, déclara-t-elle, j'ai eu tort de demander à ce que le prêtre soit cloué au soleil jusqu'à ce mort s'ensuive. Terriblement tort. Je disais que ce n'était que justice. Ce n'était que ça, c'est vrai. Mais qui parmi nous souhaite ça ? Qui souhaiterait cette justice pour soi ?

— Pas moi », répondis-je.

Je pensai à tous les hommes que j'avais tués, et à leurs veuves, à leurs frères vengeurs et à leurs enfants abandonnés sans personne pour les protéger et subvenir à leurs besoins. Je pensai à mes propres frères, à mon père et à ma mère, et à tous mes amis et compatriotes qui étaient morts parce que j'avais proféré un seul mensonge.

« C'est de bonté dont nous avons besoin, me dit-elle. Et de pardon.

— Mais tu n'as rien fait qui nécessite d'être pardonné. Rien de plus que tous les autres.

— Vraiment ? Dans le Skadarak...

— Ne parlons pas de cet endroit ici, l'interrompis-je. Nous avons assez d'épreuves et de tourments devant nous.

— C'est vrai. Tu ne peux pas imaginer... »

Je la regardai et lui demandai : « Raconte-moi, alors.

— Non, je suis désolée, je ne peux pas te raconter. Je ne peux même pas me le raconter à moi-même. »

Je sentis le froid battre dans les veines de son poignet. « Je ne t'ai jamais vue comme ça. »

Elle se tut, semblant écouter le vent qui faisait crépiter le sable sur les rochers autour de nous. Puis elle dit : « J'ai tellement peur, tellement, tellement peur.

— Toi ? »

Elle hocha la tête. Je crois que nous allons tous mourir. Et pire, avant de mourir. »

Je lui serrai la main trop fort. Que Maram exprime de tels sentiments était une chose, qu'Atara, la plus grande des prophétesses, évoque un tel destin en était une autre.

« Tu ne diras à personne que je t'ai dit ça, n'est-ce pas ? Surtout pas aux enfants. J'ai tellement peur pour eux.

— Tant que nous irons bien, ils iront bien, la rassurai-je. »

Voilà quelque chose que Liljana aurait pu dire, pensai-je. Trop souvent, c'était comme un petit mensonge que je me racontais à moi-même.

« Je suis si inutile, maintenant, ajouta Atara. Je t'ai encore fait faux bond dans la bataille avec la drogoule. Sa voix ! Les Avari l'appellent la Voix de Glace. J'aurais dû lui planter une flèche dans la gorge !

« Tout reviendra, lui dis-je en lui serrant la main. Ta vue, et même plus. Je le sais. »

À ces mots, elle secoua la tête et retomba dans le silence. Tout son corps paraissait prêt à frissonner dans le vent froid et pénétrant.

« Dans le Skadarak, murmura-t-elle, tu n'as jamais pensé à m'abandonner ?

— Non. Jamais je ne pourrais t'abandonner ! »

J'étais prêt à mourir mille fois pour la garder en vie, me disais-je.

Elle secoua la tête. Le froid se répandit du centre de son corps vers ses membres et ses mains. Ses doigts serraient fortement les miens comme s'ils cherchaient quelque chose de profond et d'indestructible.

« Je crois que tu aurais pu, insista-t-elle.

— Non – jamais !

— Je crois que n'importe lequel d'entre nous le pourrait. On a toujours le choix, pas vrai ? Ces terribles choix de la vie. Nous sommes toujours si près de faire le mauvais choix. Il est toujours là, le oui et le non, et je ne peux pas y échapper. C'est comme essayer de fuir Morjin : plus nous nous enfonçons loin dans les contrées sauvages d'Ea, plus il nous retrouve facilement et plus il semble proche. Mais il faut que je m'y soustraie, tu comprends ? Je ne peux pas vivre avec toute cette horreur. »

J'écoutais son souffle entrer et sortir de sa poitrine. « Mais tu dois vivre, lui dis-je. Tu ne peux pas abandonner. Je ne le permettrai pas. »

Sa voix s'adoucit : « Tu ne le permettras pas ? Alors aide-moi, je t'en prie.

— Comment ? »

Elle tendit le bras pour prendre une poignée de sable, puis elle laissa les grains glisser entre ses doigts sur les rochers au-dessous de nous. « Tu es capable de sentir ce que les autres sentent au fond d'eux. Parfois, tu peux même leur communiquer ta flamme, tes rêves. Ne peux-tu pas aussi les débarrasser de leurs cauchemars ? »

Je secouai lentement la tête. « Je ne suis pas le Maîtreya, Atara. Et même lui, je ne suis pas sûr qu'il pourrait faire ce que tu demandes.

— Je t'en prie », dit-elle en s'appuyant contre moi. Elle posa sa tête sur mon épaule. « Je suis si fatiguée. »

Elle pressa sa main dans la mienne et je sentis les froides particules de sable en même temps que le frémissement de quelque chose de plus profond et de plus chaud.

« Je suis si fatiguée d'être fatiguée », murmura-t-elle.

Sa tête pesait lourdement sur moi. Ses cheveux avaient une odeur musquée et entêtante.

« Emmène-moi, supplia-t-elle. Ramène-moi au hadrah des Avari – où même à Mesh. Dans un endroit sûr. »

Je sentais mon cœur battre la chamade jusque dans ma gorge. « Mais pour nous, aucun endroit au monde n'est sûr maintenant. Nous en avons déjà parlé. Un jour...

— Je me moque de ce qui se passera dans dix ans ou même dans un mois. Je veux juste me sentir en sécurité une nuit. Une heure. Pourquoi tout cela ne disparaît-il pas ? »

Pourquoi, en effet, me demandai-je en écoutant la respiration bruyante d'Atara et en contemplant les étoiles ?

« Val, Val », me dit-elle.

Je n'étais pas voyant, mais j'eus néanmoins une vision d'Atara et moi retournant au hadrah des Avari pour y vivre en paix. Nous nous marierions en dépit de ses hésitations et concevrions un enfant qu'elle ne pourrait jamais voir. Nous y serions peut-être heureux quelque temps, mais les chagrins finiraient inévitablement par nous rattraper. Atara en viendrait à détester élever notre fils en étant aveugle et par me détester de l'avoir fait naître. Et surtout, elle haïrait la vie même, en particulier quand Morjin finirait par nous retrouver et que notre monde se transformerait en cauchemar.

Ses doigts tiraient sur les miens avec une insistance tranquille et désespérée. J'étais incapable de bouger ; j'avais l'impression de pouvoir à peine respirer. Seule notre fine enveloppe de peau empêchait le feu dans mes veines de brûler en elle et le sien en moi.

« Non », murmurai-je.

Ce fut comme si je lui avais donné une claque. Brusquement, le froid se répandit de nouveau en elle et elle se redressa.

« Non, répéta-t-elle. On a toujours le choix, pas vrai ? Et toi, tu es tellement noble, tu choisis toujours ce que tu fais, même si un jour cela doit te tuer.

— Atara, je...

— J'ai bien peur que cela ne nous tue tous. C'est possible, tu sais. Et je suis obligée de l'accepter, pas vrai ? Parce que ce qu'il y a de merveilleux chez toi, c'est que ceux qui t'aiment ne peuvent s'empêcher de choisir comme toi. »

Pendant un moment, elle resta là à sangloter en silence dans le vent sans me permettre de la toucher. J'avais l'impression étrange qu'elle était presque heureuse qu'on lui ait arraché les yeux afin que je ne

puisse pas voir en eux la douleur et l'horreur. Puis elle retrouva son calme et d'une voix claire et tranquille, elle me dit : « Raconte-moi donc ce que tu vois à l'ouest, au fin fond du désert où nous devons aller. »

Je lui décrivis l'étendue de sable et de rochers au loin dans l'obscurité devant nous. Puis, levant les yeux vers la cuvette noire et infinie du ciel, j'ajoutai : « Il y a des étoiles – tellement d'étoiles. Jamais, même au sommet du mont Telshar, je ne les ai vues briller autant. »

Valura, lui expliquai-je, scintillait comme un diamant étincelant juste au bord de l'horizon et Icesse, Hyanne et les étoiles de la Mère étaient accrochées plus haut dans le ciel. Bien qu'elle ne pût pas voir mon doigt, je montrai Ahanu, l'Œil du Taureau, Helaku et Shinkun et des dizaines d'autres étoiles. Solaru et Aras, lui dis-je, brillaient plus magnifiquement que toutes les autres ; elles étaient comme des signaux flamboyants éclairant notre chemin.

« Et là, poursuivis-je en décrivant un arc dans le ciel avec ma main, se trouvent les Sept Sœurs. Et au-delà, le Rayon d'Or remplit l'obscurité de gloire. J'arrive presque à le voir. Parfois, je le vois vraiment. Il miroite. C'est étrange la manière dont sa lumière entrant en contact avec celle des étoiles les fait paraître plus encore plus lumineuses. Je sais maintenant la vraie raison pour laquelle les Avari vont dans le Tar Harath. »

Je me tus pour chercher dans les profondeurs obscures et brillantes Shavashar et Elianora, Ayasha, Yarashan et Asaru et les autres étoiles qui m'appelaient avec la voix des morts de ma famille. Je leur répondis en murmurant leurs noms : « Karshur, Mandru, Ravar, Jonathay... »

Ma voix tremblait de nostalgie. En l'entendant, je m'en voulus. Je dis à Atara : « Il n'y a pas un seul nuage dans tout le ciel. Tout est si parfaitement limpide – plus limpide même que ton cristal.

— Vraiment ? Dis-moi ce que tu vois dans le ciel, alors.

— Le triomphe. Une grande lumière dévoilée. Et à la fin de tout ça, la terre entière célébrant ce que nous avons fait. Je vois celui que nous cherchons. Je te vois toi, me regardant comme tu le faisais autrefois. Tu retrouveras la vue, je le sais. »

En entendant cela, elle eut un petit rire, non pas de joie, mais de tristesse. Puis elle répondit doucement : « Je pense que tu mens. Mais je t'aime d'essayer de me le faire croire. »

Elle posa un baiser sur ma main et se leva pour se diriger vers la rangée de tentes. Je dus l'aider à redescendre dans le noir pour lui éviter de trébucher sur les rochers. Bien qu'elle n'ait rien dit sur notre futur, je savais qu'avant de remporter un quelconque triomphe, si nous y parvenions jamais, il nous faudrait supporter de nombreux

jours de terreur et de souffrance sous une chaleur accablante.

Notre sommeil cette nuit-là fut profond et calme comme l'air qui descendait du ciel. La douceur du sable sous nos fourrures et sous le sol de nos tentes nous réconforta. Maram lui-même trouva comment installer son grand corps de manière à ne pas trop souffrir. Quand vint l'heure de repartir, sa grosse voix retentit dans l'obscurité : « Il y a cinq bonnes choses dans cette partie du désert. Premièrement, le sable fournit un bon lit. Deuxièmement, il n'y a pas de mouches. Et troisièmement, ma boisson du soir.

— Et les deux autres bonnes choses ? lui demandai-je.

Si je m'étais attendu à ce qu'il exalte la splendeur des cieux ou la terrible beauté du désert, j'aurais été déçu car il déclara : « Les deux autres bonnes choses sont les mêmes que la troisième. »

Je souris dans le noir, heureux que Maram ait quand même réussi à trouver quelque chose de positif dans cette région désolée. Mais, comme nous tous, il subissait aussi d'autres choses moins positives. Ce jour-là, tandis que nous nous enfoncions davantage dans le Tar Harath, il se mit à faire encore plus chaud. Le soleil ardent qui se reflétait sur le sable nous brûlait les yeux. Même respirer devenait un supplice et nous toussions tous dans la poussière que le vent nous soufflait au visage. Cette poussière parvenait à pénétrer dans les fibres de nos vêtements et dans les fissures de notre peau. Bouger, rester assis pendant des heures sur notre cheval ou marcher dans le sable irritaient notre peau sale et moite. Bientôt, s'inquiétait maître Juwain, la poussière nous rongerait et provoquerait sur notre corps des plaies semblables à celles de Maram.

Et il en fut ainsi pendant les quatre jours suivants. Nous perdions du poids car dans cette chaleur implacable, personne n'avait très envie de manger, pas même le soir quand nous nous effondrions, épuisés, sur notre lit. Nous transpirions et buvions l'eau de nos outres, puis nous buvions et transpirions de nouveau. Nous rêvions presque autant d'un bon bain et de vêtements propres que d'oranges, de kammats et d'autres fruits juteux. Nous regardions notre eau disparaître, tasse après tasse et outre après outre. Un jour, après un long après-midi passé à agoniser ou presque sur le sable brûlant, Maidro surprit Maram à laver la poussière sur son visage et le réprimanda : « Nous n'avons pas d'eau pour de telles extravagances, lui dit-il d'une voix râpeuse et étranglée par la poussière. Chaque goutte que vous

gaspillez nous rapproche tous d'un pouce de la mort. »

Maram baissa la tête, honteux, et s'excusa de son étourderie. Mais une heure plus tard, je l'entendis marmonner dans sa barbe : « Chaque mille que nous parcourons me rapproche d'autant de mon eau-de-vie. Mais après, vieux ? Combien de tasses reste-t-il avant que l'eau ne soit épuisée et qu'il ne reste plus que de l'eau-de-vie à boire ? Tu ne supportes pas la soif, pas vrai ? Non, tu ne la supportes pas. À mon avis, tu ferais mieux de te noyer dans l'alcool, ce serait une plus belle mort. »

Mille après mille, nous progressions dans le Tar Harath sous le soleil torride, mais nous ne parcourions pas autant de milles par jour que nous l'espérions. Comme l'avait prédit Maidro, le sable brûlait les sabots des chevaux et les ralentissait. Nous perdîmes presque une journée à contourner une cuvette de plusieurs milles car Maidro craignait qu'elle ne contienne des sables mouvants. Maram protesta de ce détour en disant : « Ce sable m'a l'air comme tous les autres. Comment sait-on que c'est du sable mouvant ? »

Et Maidro, qui n'aimait pas se justifier, lui répondit : « Si vous ne me faites pas confiance, il n'y a qu'une manière de vérifier. »

Il tendait son vieux doigt ridé vers le centre sablonneux de la cuvette. Maram était si découragé qu'il parut envisager de se diriger droit dedans.

Et puis je l'entendis grommeler : « Ah, s'il n'y a plus de Maram, l'eau-de-vie que nous avons fait transporter à nos pauvres chevaux n'aura plus de raison d'être. Et que se passera-t-il alors ? L'alcool sera vidé sur le sable. Ce serait vraiment un crime de le gaspiller. »

Il se tourna vers Maidro et lui dit plus aimablement : « Je suis sûr que vous avez raison pour les sables mouvants. Merci d'avoir sauvé ma pauvre vie. »

Le jour suivant, juste avant l'aube, Arthayn tua le premier cheval de bât en lui tranchant la gorge avec son sabre. Les autres montures avaient mangé toutes les céréales que cette pauvre bête transportait et bu son eau. Pendant deux jours, le cheval inutile avait marché d'un pas lourd, soulagé de son chargement, mais également privé de nourriture et d'eau. En fait, Arthayn aurait dû tuer cette bête rendue folle par la soif un jour plus tôt, mais les Avari, comme nous tous d'ailleurs, gardaient toujours l'espoir de trouver de l'eau.

Nous ne cessions de scruter les rochers, le sable et l'horizon bleu à la recherche d'un signe annonçant cette merveilleuse substance. Nous regardions Estrella dans l'espoir qu'elle nous guiderait vers une autre grotte cachée ou, peut-être, vers quelque ancien puits oublié. Mais elle paraissait n'avoir pas plus d'idée que nous de l'endroit où on pourrait trouver de l'eau. Souvent, elle contemplait avec envie le ciel et les rares petits nuages qui dérivait en direction du nord-ouest.

« Un nuage, dit Maidro, contient plus d'eau qu'un puits. Mais ils se dirigent où ils veulent, pas où nous voulons. Et ils ne répandent jamais leur pluie sur le Tar Harath, pas même, je pense, sur l'injonction d'une udra mazda. »

Plus tard dans la journée, sur l'ordre de Maidro, Nuradayn tua le deuxième cheval de bât. Maidro assista à l'abattage en discutant avec Sunji. Ce dernier réunit ensuite tout le monde autour de lui et annonça : « Il nous reste très peu d'eau. Nous devons donc renoncer à manger de la viande tant que nous n'aurons pas trouvé d'eau. »

Là-dessus, il se tourna vers Estrella, persuadé qu'elle allait d'une manière ou d'une autre réaliser un nouveau miracle. Mais Nuradayn, jeune homme enclin à des accès de mélancolie, balaya du regard les dunes écrasées de soleil de ses yeux sombres rongés par le doute.

Le lendemain, nous tombâmes sur un piton de grès isolé, si lisse et si symétrique qu'il aurait pu être sculpté par l'homme un million d'années auparavant. Estrella arrêta son cheval et leva les yeux vers le ciel pour regarder passer quelques nuages cotonneux. Puis elle se tourna vers moi et pointa le doigt vers le nord dans la direction que prenaient les nuages.

« Estrella veut que nous nous dirigions de ce côté, dis-je à Sunji et à Maidro. » Estrella hocha la tête et sourit.

Arthayn fit avancer son cheval d'un coup de talon et plissa les yeux pour ne pas être ébloui par l'éclat des dunes ininterrompues. « Il ne peut pas y avoir de l'eau là-bas », dit-il.

Les yeux de Maidro furent envahis par le doute eux aussi, mais il déclara : « Cette fillette est une udra mazda. Elle a trouvé de l'eau aux Rochers du Dragon, dans des collines connues pour leur aridité. »

Après avoir tenu conseil, nous décidâmes de suivre les indications d'Estrella et de nous diriger vers le nord. Exprimant notre sentiment à tous, me semble-t-il, Maram marmonna : « Dans ce maudit désert, une direction en vaut une autre. Comme on dit, quand on traverse l'enfer, il faut continuer à avancer. »

C'est ainsi que nous mîmes le cap vers le nord et légèrement à l'ouest. Nous voyageâmes deux jours de plus sans voir de signe d'eau. Pendant la journée, nous nous fîmes au soleil et à mon sens de l'orientation pour marcher en ligne droite dans le sable. La nuit, nous nous dirigions aux étoiles. À chaque mille parcouru au cœur du Tar Harath, la température et la sécheresse semblaient augmenter. L'air sur notre visage était brûlant comme le souffle d'une fournaise. Notre peau se fendillait et le sel de notre transpiration pénétrait dans ces blessures à vif et nous cuisait donnant l'impression qu'on nous plantait des tisonniers dans la peau. Nous avions le nez si desséché qu'il saignait au moindre contact. Au fin fond du désert, me disais-je, les choses étaient simples. Elles se réduisaient aux éléments essentiels : le

soleil et le ciel, le sable et la souffrance.

Maram, qui serrait les dents pour résister à la douleur que lui provoquait sa selle abrasive, me dit : « Tu ne trouves pas bizarre que moi qui ai recherché des plaisirs que peu d'hommes sont capables de supporter, je n'aie trouvé à la place que cette immense souffrance ? »

Souriant sous le capuchon qui m'étouffait, je lui demandai : « Tu as toujours la pierre ? »

Maram sortit un galet de forme arrondie avec un trou percé au milieu. Dans le Vardaloon, il avait creusé ce trou avec sa gelstei pour se distraire des moustiques. Il était censé lui rappeler qu'on pouvait supporter les pires supplices et que ceux-ci avaient toujours une fin.

« Je l'ai, répondit-il. J'aimerais simplement être fait de la même matière – c'est en moi que ce satané soleil est en train de percer un trou ! »

Un peu plus tard ce jour-là, le troisième cheval de bât mourut, non pas d'un coup d'épée, mais d'un coup de chaleur : il s'effondra simplement sur le sable, toussa et son dernier souffle s'échappa de sa bouche écumante. Nuradayn s'en voulut de ne pas l'avoir tué plus tôt, mais dit-il : « Chaque fois que nous abattons l'un de ces chevaux, c'est comme s'amputer de ses propres membres. »

En voyageant ainsi tôt le matin et au début de la nuit, nous perdîmes le décompte des jours : un soir dans notre tente, maître Juwain, grattant sa tête chauve, nous dit qu'il pensait que c'était le quatrième jour de marud. Nous perdîmes aussi la notion des distances. Nous évaluions notre progression non pas en milles, mais en sabots et en pieds : nous devions mobiliser toutes nos forces pour faire avancer les chevaux pas à pas et, quand ils étaient trop fatigués, nous devions nous contraindre à escalader une dune et à redescendre vers la suivante. Finalement, nous atteignîmes un endroit où ni les jours ni les milles ni même les souffrances n'avaient d'importance. Au milieu de cette étendue de sable presque aussi uniforme qu'une feuille de parchemin, Maidro réclama soudain une halte et exigea que nous tenions conseil.

« Si nous faisons demi-tour maintenant, nous dit-il quand nous fûmes tous rassemblés autour de lui, je pense que nous réussirons peut-être à rentrer au Hadr Halona.

— Non ! » lui criai-je en contemplant autour de nous le sable incandescent. En dehors de quelques dunes dans le lointain et de quelques petits rochers dépassant du sol, il n'y avait rien à voir. « Si nous faisons demi-tour maintenant, nous perdrons !

— Si nous ne faisons pas demi-tour et si nous ne trouvons pas d'eau, me dit Sunji, nous perdrons aussi, mais la vie.

— Nous trouverons de l'eau, insistai-je. Je le sais. »

Je me tournai vers Estrella et tout le monde en fit autant. La mince

fillette, assise sur le dos de son cheval épuisé, leva les yeux vers les jolis nuages dans le ciel.

« Elle suit les nuages, expliqua Sunji, comme elle le fait depuis des jours. Cela ne nous mènera à rien, mais comment lui en vouloir ? »

Ayant été reconnue udra mazda, Estrella devait être trop désireuse de satisfaire nos attentes, continua-t-il.

« Mais elle est sûrement dans une impasse comme nous. Elle nous donne de faux espoirs. »

Nuradayn, dont les doutes avaient cédé la place au désespoir, aspira de l'air à travers le chèche ensanglanté qui lui recouvrait le nez et déclara : « C'est peut-être nous qui avons eu tort de l'appeler udra mazda. Et si elle avait trouvé cette grotte par hasard ? »

Pendant un moment, sous le soleil mourant, les quatre avari discutèrent des signes permettant de reconnaître une udra mazda. Pour Maidro, seule la grâce de l'Unique avait pu conduire une si jeune fille jusqu'à l'eau et le hasard n'y était pour rien. Estrella, dit-il à Nuradayn était sans aucun doute ce qu'ils croyaient qu'elle était. « Cependant, ajouta-t-il, une udra mazda elle-même était incapable de trouver de l'eau là où il n'y en avait pas. »

Nous regardions tous fixement le sable brûlant où Estrella voulait nous entraîner ; personne parmi nous ou presque ne voulait aller par là. Le désert lui-même paraissait nous refouler avec un vent atrocement chaud qui nous desséchait les yeux. Nuradayn parla d'une chaleur malsaine qui se répandait dans son cerveau chaque fois qu'il envisageait de faire un pas de plus dans cette direction. Il disait que la volonté de l'Unique était probablement que nous mourions si nous poursuivions notre chemin. Je crois que nous ressentions tous à peu près la même chose. Kane lui-même regardait le paysage devant nous avec une crainte aussi puissante et profonde qu'étrange.

« Le risque que vous nous demandez de prendre est énorme », me dit Sunji.

Je dégainai mon épée et vis le soleil se poser dessus avec un éclat insoutenable. M'abritant les yeux pour éviter d'être ébloui par le glorre miroitant, je répondis : « Maintenant, nous sommes au-delà du risque, comme vous dites. Je crois vraiment que notre destin se trouve là-bas. »

Je me tournai vers Estrella et la désignai d'un signe de tête. Soit on croyait dans les gens, soit on ne croyait pas en eux. « Le destin, dit Sunji, en regardant vers le nord-ouest. – Le destin », répéta Maidro en secouant la tête. Dans ses vieux yeux, je vis ce qu'il voyait : nous tous gisant morts sur le sable sans même les fourmis et les vautours pour nous débarrasser de nos chairs pourrissantes.

Il regarda Estrella, puis moi, et je lui ouvris mon cœur. Je trouvai en moi une volonté farouche et ardente de poursuivre notre route. Un

instant, celle-ci balaya toutes mes craintes et celles de Maidro en même temps.

« Si nous faisons demi-tour maintenant, déclara-t-il, nous pourrions peut-être encore rentrer au Hadr Halona. Mais ce n'est pas sûr.

— Quand il s'agit de mourir, un endroit en vaut un autre », lui dit Sunji.

Arthayn fut d'accord avec eux et Nuradayn se rangea à leur avis à contrecœur. Assis sous le soleil impitoyable, je m'émerveillai du courage de ces guerriers que rien n'obligeait à faire ce voyage ni à livrer cette bataille.

« Il y a toutefois une chose à faire si nous voulons continuer », dit Maidro.

Il expliqua qu'il fallait alléger la charge des chevaux, ce qui signifiait se défaire de tout ce qui n'était pas indispensable à notre survie. C'était un homme plus dur et plus exigeant même que Yago. C'est ainsi que nous jetâmes nombre de choses qui nous étaient chères. Liljana faillit pleurer en abandonnant ses derniers ustensiles de cuisine en galte et maître Juwain également quand il sortit ses instruments en acier et ses médicaments de leur coffret en bois ciré et laissa ce dernier à la merci des sables mouvants qui l'engloutiraient. J'eus toutes les peines du monde à me décider à me séparer du jeu d'échecs que Jonathay m'avait donné au départ de notre première quête ainsi que de la pierre à affûter de Mandru et de l'exemplaire de la Valkariade de Yarashan. Maram fit mine de renoncer à grands frais à l'épais pull-over en laine que Béhira lui avait tricoté, mais ce sacrifice se révéla insuffisant pour satisfaire l'implacable Maidro. Quand celui-ci découvrit que l'un de nos chevaux transportait sept bouteilles d'eau-de-vie, il insista pour qu'on les abandonne elles aussi dans le sable.

« Mais c'est toute notre réserve ! protesta Maram. C'est de la folie d'abandonner un médicament efficace !

— C'est de la folie d'obliger les bêtes de bât à les transporter un mille de plus, lui répondit sèchement Maidro. De la folie même de les avoir emportées alors que ce cheval aurait pu transporter davantage d'outrés remplies d'eau ! »

Ils se disputèrent alors avec une ardeur et un feu semblables à ceux du désert autour de nous. Un moment, je crus que Maram allait frapper Maidro. Mais finalement, malgré toute sa rage, Maram ne put rien contre le vieux guerrier coriace. Maidro remporta et nous regardâmes tous Nuradayn jeter les bouteilles d'eau-de-vie dans le sable.

« Allez au diable ! cria Maram à Maidro. Vous allez finir par me tuer ! »

Il s'assit à côté des bouteilles et refusa de bouger. Il cria à Sunji :

« Vous avez raison, Avari, quand il s'agit de mourir, un endroit en vaut un autre ! »

Une fois de plus, je m'inquiétais à l'idée de devoir l'attacher avec une corde pour le traîner dans le désert. C'est alors que maître Juwain s'approcha de lui, se pencha et murmura à son oreille.

« Ah, d'accord. Dans ce cas, d'accord ! » Maram se releva fièrement et regarda Maidro d'un œil mauvais. « On ne pourra pas dire que Sar Maram Marshayk aux Cinq Cornes a laissé tomber ses amis ! »

Tandis que nous nous préparions à reprendre notre voyage, je pris maître Juwain à part et lui demandai : « Qu'est-ce que vous lui avez dit ? Lui avez-vous rappelé à quel point nous l'aimons et que nous ne saurions continuer sans lui ? »

— Non, répondit maître Juwain avec un sourire. Je lui ai rappelé que je suis toujours détenteur de la dernière bouteille d'eau-de-vie et qu'il ferait mieux de remonter à cheval s'il voulait avoir sa ration ce soir. »

Nous n'allâmes pas beaucoup plus loin ce jour-là. Juste après la tombée de la nuit, nous tombâmes sur des rochers bas et Maidro insista pour que nous montions notre camp en nous abritant derrière eux. Il ne dit pas pourquoi. Apparemment, sa dispute avec Maram l'avait plongé dans un silence maussade.

Nous étions tous très heureux d'avoir l'occasion de dormir un peu plus longtemps. Kane lui-même s'allongea dans la tente avec nous. Je ne suis pas sûr qu'il se soit permis à un moment ou à un autre de sombrer dans l'inconscience, mais il sembla passer des heures dans un royaume de profonde méditation et de rêves.

Un peu après minuit, alors qu'un vent glacial soufflait sur notre tente, je sentis sa main sur mon épaule qui me secouait pour me réveiller. Je demandai dans l'obscurité : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Maram n'est pas revenu. »

Je me retournai pour tapoter la fourrure vide à l'endroit où Maram aurait dû se trouver. « Revenu ? dis-je à Kane. Où est-il allé ? »

— Il a dit qu'il ne pouvait pas dormir. Il a dit qu'il sortait regarder les étoiles. »

Cette fois, je me redressai brusquement. Maram ne renoncerait pas plus à son sommeil pour contempler les étoiles qu'il n'irait se promener sur la lune.

« Il y a combien de temps ? demandai-je à Kane. »

— Je ne suis pas sûr. Une heure – peut-être deux. »

Saisissant mon épée, je me glissai hors de la tente. Kane me suivit. L'éclatante lumière des étoiles et de la lune à moitié pleine illuminait notre campement et le désert. Les tentes noires et carrées des Avari et des femmes étaient alignées à côté de la nôtre derrière une formation rocheuse de vingt pieds de haut. Les chevaux étaient là eux aussi,

comme figés dans cette immobilité inquiétante qui caractérise leur sommeil. Je constatai que le cheval de Maram se trouvait avec les autres. Je fis le tour du bloc rocheux en espérant découvrir Maram assis au sommet ou sur une plate-forme. Je scrutai le désert en espérant apercevoir sa grosse silhouette se dessinant sur le sable éclairé par la lumière des étoiles.

« Maram ! » murmurai-je au vent soufflant avec force du nord-ouest. Je me tournai pour regarder au loin en direction du sud et de l'est, puis je criai : « Maram ! Maaaram ! Où es-tu ? »

À mes cris, tout le monde se réveilla et sortit de sa tente en se frottant les yeux. Je leur racontai ce qui s'était passé. Ce fut Maidro, avec ses vieux yeux perçants, qui découvrit une série de traces supplémentaires, parallèles aux marques de sabots imprimées dans le sable et formant un long sillon désordonné en provenance du sud d'où nous venions. Les traces, dit Maidro, appartenaient certainement à Maram, car elles étaient profondes et rebroussaient chemin.

« Il a abandonné ! s'écria Nuradayn sans réfléchir. Mais pourquoi n'a-t-il pas pris son cheval ? »

Il compta les outres d'eau et calcula que Maram n'en avait pas pris non plus.

« Il n'a pas abandonné, lui dis-je. Et il n'a pas emmené son cheval parce qu'il voulait s'esquiver sans bruit.

— Mais pourquoi ? » demanda Nuradayn.

Je jetai un coup d'œil à maître Juwain qui me rendit mon regard dans la lumière pâle. « Parce qu'il savait que nous l'empêcherions de retourner chercher l'eau-de-vie. »

Comme je m'apprêtais à aller seller mon cheval et celui de Maram, Maidro m'arrêta en posant sa vieille main parcheminée sur mon bras. « Non, Valaysu, n'y allez pas. Pas maintenant. J'ai peur qu'il n'y ait bientôt une tempête. »

Je levai les yeux vers le ciel scintillant. À l'exception de quelques nuages dérivant vers le nord-ouest et, curieusement, venant du sud-ouest, le ciel était parfaitement clair.

« Vous voulez dire une tempête de sable ? lui demandai-je.

— J'ai vu des signes toute la journée, répondit-il. C'est pour ça que j'ai voulu monter le camp de bonne heure derrière ces rochers.

— Raison de plus pour partir à la recherche de Maram avant l'arrivée de la tempête. »

Maidro regarda derrière le bloc rocheux en direction du nord-ouest. De ce côté-là, alors même que nous parlions, le vent provenant du désert plongé dans l'obscurité soufflait de plus en plus fort.

« Je crois que vous n'en aurez pas le temps, me dit Maidro. Je crois que la tempête fera rage dans moins d'un quart d'heure.

— Alors il faut que je me dépêche. »

Les doigts de Maidro se refermèrent sur mon bras comme des menottes en acier. « La tempête va effacer les traces de Maram. Vous ne le retrouverez pas et vous mourrez tous les deux.

— Il faut que je parte à sa recherche ! » m'écriai-je en me dégageant de sa prise.

Comme je me retournai pour seller Altaru, Sunji, Arthayn et Nuradayn se précipitèrent sur moi et me saisirent par les bras et la taille. Je me débattis et faillis les soulever du sable. Mais c'étaient des hommes forts et ils me tenaient solidement. C'est alors que Kane vint à son tour et passa son bras puissant autour de ma poitrine. Il me tint serré contre lui et me murmura à l'oreille de sa voix sauvage : « Attendez au moins quelques minutes de plus, comme a dit Maidro. S'il se trompe au sujet de la tempête, vous partirez si vous voulez. Ce délai donnera juste à Maram plus de temps pour apprécier sa boisson. Mais si Maidro a raison, il n'y a rien que vous puissiez faire. C'est le destin, Val ! »

Je refusais de l'écouter. Je me tordais et tapais du pied en essayant de me débarrasser de Kane et des Avari comme un cerf tentant d'échapper à des chiens. Aucun de mes amis ne vint à mon aide. Maître Juwain comprenait la terrible logique de Maidro et le raisonnement de Kane, et apparemment, Liljana aussi. En compagnie des enfants, ils regardaient les Avari me retenir. Atara, je le devinais, ne souhaitait pas plus me voir partir au galop dans une tempête de sable qu'elle ne voulait me voir plonger dans une mare de lave. Elle attendait à la lumière des étoiles, son beau visage fermé et froid.

Et soudain, il n'y eut plus de lumière, en tout cas pas au nord-ouest. Le ciel noir et scintillant devint brusquement complètement noir comme si une ombre avait dévoré les étoiles. L'ombre grandit, voilant encore plus le ciel et le vent se mit à souffler en tempête. Il rabattait sur nos visages découverts et sur nos vêtements de petites particules de sable ; on avait l'impression d'être brûlé par des centaines de scories. En un instant, nous sembla-t-il, l'air autour de nous se transforma en un nuage de sable aveuglant.

« Dans les tentes ! cria Maidro. Prenez les outres et maintenez vos chechals humides ! »

Chechals, me rappelai-je en toussant dans la poussière, était le mot que les Avari utilisaient pour désigner un chèche. Je me réfugiai dans la tente comme l'avait ordonné Maidro, et tout le monde en fit autant. Tandis que Kane fermait solidement l'ouverture, je versai de l'eau sur mon chèche et m'enveloppai le visage. J'entendis maître Juwain et Daj faire de même. Je ne les voyais pas car dans notre abri sans lumière il faisait maintenant noir comme dans un four.

Il n'y avait rien à faire, excepté attendre. Et nous attendîmes sous nos couvertures en laine de mouton et de chèvre tandis que la tempête

faisait rage avec la force d'une tornade. Des torrents de sable s'abattaient contre la paroi de notre abri ; c'était comme un roulement de tonnerre sans fin. Nous faisions des prières pour que les piquets qui retenaient notre tente ne soient pas arrachés et pour que la toile ne se déchire pas. Nous entendions les chevaux en détresse hennir dans le lointain, mais nous ne pouvions rien pour eux. Ils s'étoufferaient ou ne s'étoufferaient pas suivant la protection que les rochers leur fourniraient, leur sagesse animale et leur volonté de survivre. De notre côté, nous respirions à travers nos chèches humides en toussant à chaque inspiration ou presque. Nous gardions les yeux fermés pour empêcher la poussière qui tourbillonnait dans la tente de s'attaquer à eux. De toute façon, il n'y avait rien à voir.

J'essayais de ne pas penser à Maram prisonnier du désert dans cette tempête terrifiante et aveuglante. J'espérais au moins qu'il avait trouvé l'eau-de-vie avant d'être englouti par la poussière.

Sa présence imposante à mes côtés me manquait. Rester allongé là, dans l'obscurité totale, à compter les battements de mon cœur minute après minute, heure après heure était un supplice. Comme tout le monde, j'attendais que la tempête se calme, mais elle ne faisait qu'augmenter en force et en intensité.

Nous attendîmes toute la nuit et une partie du lendemain. Dans la tente, l'air s'éclaircit légèrement, se transformant en une pénombre poussiéreuse. Et puis il s'assombrit de nouveau et une seconde nuit commença. Le vent continuait à souffler. Il ne céda qu'au petit matin du jour suivant où il s'arrêta brusquement – et d'une manière étrange.

Je sortis de la tente et découvris le paysage couvert de sable habituel. Par endroits, devant notre abri de rochers et au loin, le vent avait formé de nouvelles dunes de sable étincelantes. À part ça, le désert avait toujours la même apparence. À l'est, le soleil brillait bas sur l'horizon, répandant une lumière éclatante dans un ciel parfaitement bleu.

Ma première pensée fut pour Altaru et pour les autres chevaux. Par miracle, ils avaient tous survécu à la tempête, mais ils avaient les sabots enterrés dans un sable poudreux et mouraient de soif. Nuradayn et Arthayn sortirent et commencèrent à leur donner à boire et Sunji et Maidro s'approchèrent de moi.

« Valaysu, me dit Maidro, je ne crois pas que Maram ait pu survivre à la tempête. Deux nuits et un jour à découvert sur le sable. »

Je scrutais au sud le paysage désolé et miroitant où nous avions abandonné l'eau-de-vie.

« Les chevaux ont survécu, lui répondis-je simplement.

— Oui, ici, derrière les rochers. Mais là-bas, dans le vent...

— Le vent ne peut pas vaincre Maram, criai-je presque. Le sable, la chaleur, et même la flamme d'un dragon, non plus. Seul Maram peut

vaincre Maram. »

Alors que je m'apprêtais à seller mon cheval, Maidro ajouta : « Nous étions déjà dans une situation critique avant la tempête. Alors maintenant...

— Maintenant, mon meilleur ami est perdu quelque part... là-bas ! La tempête a effacé nos traces et il ne sera peut-être pas capable de retrouver son chemin jusqu'ici. Il doit m'attendre.

— Mais comment ferez-vous pour le retrouver ?

— Je ne sais pas. Mais j'aurais plus d'espoir si vous vouliez bien m'aider ! »

Maidro regarda Sunji et Arthayn qui déclara : « C'est une perte de temps et donc une perte d'eau. Par conséquent, c'est de la folie pure. »

Je restai là à le dévisager dans la lumière éblouissante du soleil levant. Finalement, il dit à Maidro : « Je crois que rien ne fera changer d'avis Valaysu. Alors, autant l'aider comme il le demande. »

Nous passâmes toute la journée à fouiller le désert à la recherche de Maram. Sur nos chevaux fatigués et assoiffés, nous nous dirigeâmes vers le sud, l'est, l'ouest et le nord, scrutant les dunes dans l'espoir d'y découvrir un signe de Maram ou son corps. Comme l'avait dit Maidro, c'était de la folie de se déplacer sous le soleil de midi, mais c'est ce que nous fîmes. Nous manquâmes tous d'être victimes d'un coup de chaleur. À la tombée de la nuit, nous dûmes retourner au campement pour éviter de tomber de cheval.

Au dîner ce soir-là, Maidro me dit : « Deux jours seul et sans eau, c'est le maximum qu'un homme puisse survivre.

— Quatre cornes de bière sarni est le maximum qu'un homme puisse boire, lui répondis-je. Et pourtant, Maram en a bu cinq et en a réclamé davantage.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, bien sûr, mais je ne peux pas arrêter de chercher Maram – pas encore. »

Cette nuit-là, pendant quelques heures, nous repartîmes dans le désert et continuâmes à chercher. La lumière des étoiles qui éclairait le sable pâle ne laissait pas voir la moindre trace de pas ayant pu lui appartenir. Nous criâmes son nom, mais il ne nous répondit pas. Le lendemain matin, nous reprîmes notre quête jusqu'au moment où l'ardeur du soleil de l'après-midi s'abattant sur nous devint insupportable. Quand nous abandonnâmes pour la journée et regagnâmes nos tentes, je fus obligé d'admettre que le soleil pouvait effectivement vaincre Maram comme n'importe qui d'autre.

« Il est certainement mort, me dit Maidro. Comme nous le serons tous si nous ne quittons pas cet endroit pour trouver de l'eau. »

Je contemplai Estrella qui grignotait une figue sèche. Daj, assis à côté d'elle, mouillait du pain de guerre avec un peu d'eau pour

pouvoir le mâcher. D'une voix sèche comme le vent, j'insistai : « Maram est certainement mort – c'est ce que me dicte la raison. Pourtant, mon cœur me dit le contraire. S'il mourait, je le saurais. »

Je me demandai si c'était réellement vrai. Alors Liljana, hagarde et presque à bout de forces, me dit : « Apparemment, quand Morjin ou ceux de son espèce sont à vos trousses, vous le savez toujours. De la même façon, si Maram était toujours vivant et cherchait son chemin pour revenir ici, ne le sauriez-vous pas ?

— Il est vivant, répondis-je en essayant de me convaincre. Il le faut. »

Je me tournai vers Atara, assise sur un rocher, qui s'efforçait de passer un peigne dans ses cheveux sales et emmêlés. « Je ne peux pas encore abandonner tout espoir, mais je ne peux pas non plus demander à tout le monde de rester ici avec moi. Si nous ne retrouvons pas Maram bientôt, il sera temps de poursuivre notre route. »

À ces mots, Sunji me jeta un regard pénétrant et demanda : « Mais qu'entendez-vous par "bientôt" ?

— Bientôt, répétais-je en faisant écho aux paroles que mon père avait un jour prononcées, signifie bientôt. Et maintenant, si on allait se reposer avant de repartir à la recherche de Maram ? »

Nos recherches cette nuit-là furent vaines. La lumière de la lune n'éclaira aucune trace de pas susceptible d'avoir été faite par Maram ni aucun autre signe de vie. Je regagnai les tentes avec les autres et m'écroulai sur mes fourrures, incapable de dormir. Je guettai l'appel au secours de Maram, mais je n'entendis rien. J'essayai de sentir en moi le battement de son cœur, même faible, mais tout ce que sentis c'était le martèlement violent et douloureux du mien. Alors je l'appelai mentalement, de quelque endroit enfoui en moi où une voix aussi réelle que le vent murmurait toujours – et éclatait parfois comme un coup de tonnerre. Ce son terrible paraissait me traverser le cœur et même atteindre le sable sur la terre au-dessous de moi.

Je fus réveillé juste après l'aube par Nuradayn qui poussait des cris d'alarme. Sortant de ma tente mon épée à la main, je le vis qui faisait boire les chevaux et tendait le doigt vers le désert. Tous les autres sortirent à leur tour de leur tente et se joignirent à nous pour scruter l'est en direction du soleil levant.

L'éclat de l'astre embrasé nous aveuglait presque et au début il nous fut difficile de distinguer l'objet de l'excitation de Nuradayn. Puis, posant ma main sur mon front et plissant les yeux, voici ce que je vis : une créature, plus laide que Jézi Yaga ou Méladius, titubant dans notre direction sur deux jambes fines comme des pattes d'oiseau. Tout son corps semblait déshydraté et rabougri comme un fruit qu'on a laissé sécher au soleil. Ses côtes ressortaient comme la carcasse d'un

navire naufragé ; son ventre était enfoncé, presque collé à sa colonne vertébrale. Il était entièrement nu et, de la tête aux pieds, sa peau avait l'apparence du cuir noirci au soleil. Ses lèvres semblaient avoir été décollées de ses dents et de ses mâchoires ce qui lui donnait l'air d'un animal écorché. De nombreuses blessures anciennes lui entamaient les bras, la poitrine, les cuisses et d'autres parties de son corps, mais il n'en sortait pas le moindre liquide. Ses yeux, qui paraissaient secs comme de l'os, cliquetaient et roulaient dans son crâne comme s'il n'avait aucun contrôle sur eux. Ils donnaient l'impression de ne rien voir – mais d'avoir vu beaucoup plus que des yeux ne devraient en supporter ou en voir.

« C'est un homme ? s'écria Daj en le montrant du doigt.

— Non, répondis-je. C'est Maram. »

Je remarquai la longue pierre de feu glissée sous son aisselle. Ses mains, qui paraissaient encore plus brûlées que le reste de son corps, ne pouvaient plus tenir le lourd cristal.

Je me précipitai vers lui et tout le monde me suivit. Maram tomba dans nos bras. Nous le transportâmes dans notre tente, ce qui ne fut pas bien difficile car il devait peser à peine la moitié du poids qu'il avait avant que le soleil ne lui dérobe une grande partie de son eau.

« Trois jours et demi ! s'émerveilla Nuradayn qui était debout devant notre tente et regardait à l'intérieur. A-t-on déjà entendu parler d'un tel miracle ?

— Gloire en soit rendue à l'Unique, dit Maidro en fixant Maram. Il devrait être mort. »

Sunji, qui le considérait avec gravité lui aussi, ne dit pas ce que nous pensions tous : que Maram *était* mort et que dans très peu de temps son cœur s'arrêterait de battre et ses yeux se fermeraient à jamais.

« Varg ! fit Maram quand je m'agenouillai à côté de lui. Varg ! »

Il me fallut un moment pour comprendre qu'il essayait de dire mon nom.

Maître Juwain et Liljana essayèrent de lui faire boire un peu d'eau, mais il avait la gorge et la langue si sèches qu'il ne pouvait pas avaler. Alors Liljana mouilla ses doigts et les lui mit sur les lèvres et la langue qui ressemblait à un morceau de viande calcinée. Elle versa de l'eau directement sur son corps dans l'espoir que sa peau réussirait à en absorber un peu. À l'extérieur de la tente, les quatre Avari témoins de ce gaspillage secouèrent la tête en silence.

« Varg ! répéta Maram. Paron. »

Paron pensai-je, devait signifier *pardon*.

Ces paroles faisaient penser aux coassements d'une grenouille. Sa bouche et sa gorge étaient trop sèches pour lui permettre de parler intelligiblement, mais pendant que maître Juwain et Liljana

s'occupaient de lui, il laissa échapper une longue série de grognements, d'aboiements, de sifflements et de gémissements que j'essayai d'interpréter. Lentement, je reconstituai ce qui s'était passé et secouai la tête, étonné par son histoire :

Maram était effectivement parti chercher l'eau-de-vie, mais n'avait jamais atteint son trésor. Quand la tempête s'était abattue sur lui, aveuglé par le sable, il n'avait pas réussi à suivre nos anciennes traces et s'était écarté de son chemin. Après avoir cru pendant une heure environ qu'il allait tomber sur l'eau-de-vie, il trouva à la place un petit rocher. Cela le sauva. Il s'abrita derrière lui ce qui lui permit de reprendre son souffle et d'attendre la fin de la tempête, un peu comme nous avions fait. Cependant, comme il n'avait pas emporté d'eau, il commença à avoir très soif. Quand la tempête s'acheva, il ne pensait à rien d'autre qu'à de l'eau. Il comprit qu'il devait essayer de retrouver le chemin de notre campement, mais le désert paraissait uniforme, une étendue de sable infinie, brûlée par le soleil, et il ne sut pas de quel côté se diriger. Il essaya de s'orienter au soleil ; il marcha vers le nord en espérant qu'il ne s'était pas égaré trop loin. Il n'aperçut aucun repère ressemblant aux rochers situés à proximité de nos tentes. Il marcha encore et encore sous le soleil de plomb jusqu'au moment où la canicule l'obligea à s'arrêter. Alors, comme un rat du désert, il creusa un trou dans le sable et s'enterra dedans en attendant que le plus gros de la chaleur soit passé. C'est pour cela qu'il ne nous avait pas vus et n'avait pas entendu nos appels.

Quand il sortit de son trou, la soif l'avait rendu fou. Désormais, tout ce qu'il voulait boire, c'était de l'eau-de-vie. Il erra dans l'espoir de trouver les sept bouteilles que Nuradayn avait jetées dans le sable. Le soleil incessant lui avait troublé et l'esprit et les sens. Comme la laine de sa robe et de son chèche irritait ses blessures et paraissait aussi pesante qu'une couverture en fer brûlante, il s'en débarrassa. Puis il continua à errer, persuadé qu'il allait découvrir un lac entier d'eau-de-vie. Une fois, dans un moment de lucidité terrible, il se rendit compte que nous devons le chercher. Alors il essaya de déclencher le feu de son cristal pour nous signaler sa présence. Cependant, ne parvenant pas à maîtriser la puissante gelstei, il ne réussit qu'à se brûler les mains.

Après cela, seule son envie d'eau-de-vie l'avait retenu de se laisser tomber dans le sable pour mourir. Il s'imagina que la terre elle-même lui dirait où chercher. La veille, au cours de la nuit, dans l'obscurité qui précède l'aurore, il m'avait entendu l'appeler pour lui dire que j'avais trouvé l'alcool. Si seulement il parvenait à me rejoindre, il aurait toute l'eau-de-vie qu'il pourrait désirer. « Ovi ! disait-il d'une voix rauque, étendu dans la tente. Ovi ! » Je compris qu'il demandait de l'eau-de-vie et je suppliai maître Juwain de lui humidifier la

bouche avec un peu d'alcool de la dernière bouteille. Maître Juwain fit ce que je lui demandais. Les quelques gouttes qu'il versa dans la gorge de Maram furent tout ce qu'il put boire.

« Nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps, me dit Sunji à l'extérieur de la tente. Je sais que votre ami est mourant, mais...

— Il y a encore de l'espoir », répondis-je. Je sortis le rejoindre devant la tente. « Cependant, vous avez raison, nous ne pouvons pas rester là. Si Estrella réussit à trouver de l'eau, une nouvelle grotte peut-être, fraîche et humide, Maram peut encore vivre. » Le regard sombre de Sunji disait qu'il n'avait plus beaucoup d'espoir qu'Estrella trouve de l'eau et aucun espoir que cela puisse aider Maram si elle en trouvait.

Là-dessus, nous fabriquâmes une civière avec la tente et ses piquets et déposâmes Maram dessus. Nous le couvrîmes pour le mettre à l'abri du soleil levant. Ensuite, il suffit de fixer la civière à l'un des chevaux de bât qui la traînerait inclinée sur le sable.

Puis nous reprîmes notre route vers le nord-ouest. Nous étions tous si fatigués que nous devions lutter pour ne pas tomber de cheval. Maidro annonça qu'il restait si peu d'eau qu'il fallait renoncer complètement à manger. Aucun d'entre nous, sauf Kane peut-être, n'avait d'appétit. Je ne pouvais pas penser à la nourriture ; en réalité, je pouvais à peine penser à l'eau. Alors que nous nous enfoncions toujours plus dans les sables éblouissants du Tar Harath, toute mon attention était concentrée sur Maram. Attaché sur sa civière et enveloppé comme une momie qui, je ne sais comment, était toujours en vie, il escaladait une dune et redescendait vers la suivante ; de temps à autre, il nous criait un simple mot : « Ovi ! »

Puis vint un moment où il n'appela plus du tout. Maître Juwain mit pied à terre et déclara qu'il était tombé dans le profond sommeil qui précède parfois le sommeil encore plus profond de la mort.

« Même si Estrella trouve de l'eau, me dit Sunji alors que nous arrivions au sommet d'une des innombrables dunes, je ne crois pas que cela sera utile à Maram maintenant. »

— Je ne crois pas que l'udra mazda trouvera de l'eau », intervint Maidro. Assis sur son cheval décharné, il scrutait le lointain écrasé de soleil. « À chaque mille parcouru, la chaleur est plus forte et la luminosité plus atroce. »

Estrella, presque aussi faible qu'un nouveau-né, trouvait la force de faire avancer son cheval sur le sable incandescent. Je la suivais en essayant de me rattacher au sentiment vaguement familier qu'il existait une union des contraires : le bien et le mal ; la lumière et l'obscurité ; l'humidité et la sécheresse.

Nous arrivâmes au sommet d'une nouvelle dune et l'envie de tourner le dos au paysage désertique devant nous et de fuir brûla en

moi comme le kirax dans mes veines. Je sentis ce désir de faire demi-tour se répandre chez mes compagnons, et également chez les quatre Avari. J'étais si fatigué, si fiévreux et assoiffé que j'y voyais à peine. J'avais l'impression de chevaucher encore et encore dans un désert vacillant. La chaleur rendait l'air épais ; celui-ci semblait tordre la lumière insupportable et la déformer d'une manière étrange. Des mirages tourbillonnaient au loin avant de s'évanouir dans le néant.

Quelque chose de puissant, comme une énorme main emprisonnant ma colonne vertébrale, s'empara de moi. Je savais que j'avais déjà éprouvé cette sensation, mais je ne me rappelais plus vraiment où. C'est alors qu'Estrella montra du doigt le cœur de la terrible luminosité devant nous et, dans cette lumière scintillante, je crus distinguer des éclats de vert qui ressemblaient à des arbres.

« Le soleil vous a embrouillé l'esprit », me dit Sunji quand je le lui racontai. Il plissa les yeux pour scruter le lointain éblouissant et secoua la tête. « C'est la folie qui précède l'insolation. Nous devrions planter nos tentes et nous abriter avant qu'il ne fasse encore plus chaud. »

Je baissai les yeux vers Maram ligoté sur sa civière. « Non, répondis-je, il faut continuer. »

Ce fut maître Juwain qui remarqua les nuages au-dessus de nous : moutonneux et blancs, ils arrivaient de l'est, de l'ouest et du sud et déviaient vers un point juste au-delà de l'horizon incroyablement brillant. « Bizarre, murmura maître Juwain. Vraiment très bizarre ! » Paraissant lire dans ses pensées, Liljana qui se trouvait à côté de lui sur son cheval épuisé, demanda : « Est-il possible qu'il y ait un Vild ici ? »

Devant le regard intrigué de Sunji et de Maidro, elle évoqua les forêts magiques appelées Vilds que l'on trouvait en certains endroits secrets du monde.

« Vous êtes tous fous ! s'écria Sunji. Il ne peut pas y avoir un hadrah de ce genre au cœur du Tar Harath ! »

Cependant, nous nous forçâmes à parcourir un mille supplémentaire et franchîmes la crête d'une nouvelle ligne de dunes. L'air se fit humide comme une brise venue de la mer. Le scintillement sur le sable aveuglant passa soudain du mercure à un vert éclatant et magnifique. « Bon, dit Kane. Bon. »

Les voiles du mirage finirent par s'écarter pour révéler un paysage saisissant : de grands arbres dressaient leur cime haut au-dessus des sables du désert. Et au-dessus de cette voûte ininterrompue s'accrochaient d'épaisses couches de nuages montant encore plus haut dans le ciel. Les stries grises qui descendaient en biais vers les arbres donnaient l'impression qu'il pleuvait.

« Ce n'est pas possible ! murmura Maidro. Ce n'est pas possible ! »

Comme nous tous, il regardait émerveillé la forêt de plusieurs milles qui s'étendait au milieu de nulle part. Son regard tomba sur Estrella et il s'exclama : « Bénie soit l'udra mazda ! »

Sunji, Arthayn et Nuradayn s'inclinèrent tous devant Estrella, et je les imitai. Puis, me désignant d'un signe de tête, Maidro ajouta : « Béni soit l'Elahad aussi. Sans lui, comment aurions-nous trouvé la volonté de poursuivre notre route ? »

Les Avari paraissaient enchantés, terrifiés même, car en dépit des arbres grêles qui poussaient dans leurs hadrahs, ils n'avaient jamais imaginé quelque chose de semblable à ces bois magnifiques et luxuriants. Estrella leur sourit comme pour dire que l'impossible était non seulement possible, mais inévitable. Puis elle talonna son cheval et redescendit en direction de la verdure fraîche et éternelle du Vild.

3

Nous sortîmes du désert et pénétrâmes directement à l'abri des arbres géants qui s'élevaient à près de deux cents pieds au-dessus du sol de la forêt. L'air se fit immédiatement plus frais et en dépit de la diminution de la lumière, tout apparut étrangement plus net. Nous respirions tous plus facilement ; les parois desséchées de notre bouche et de notre gorge absorbaient l'humidité que la brise apportait entre les chênes et les érables immenses. Le doux parfum des fleurs – anémones, lis, chèvrefeuille et bien d'autres encore – nous enivrait presque. Des oiseaux chantaient tout autour de nous ; je remarquai que Sunji ouvrait de grands yeux étonnés devant les geais bleus, les parulines jaunes et les tangaras écarlates, car il n'en avait jamais vu ni même imaginé de semblables. Les quatre Avari chevauchaient comme dans un rêve. La terreur que leur inspiraient les arbres imposants s'évanouit peu à peu pour céder la place à l'émerveillement et à l'admiration.

« Gloire à l'Unique ! répétait Maidro comme un mantra. Je n'ai jamais vu une telle splendeur !

— Je pense que nous avons dû mourir là-bas, sur le sable, dit Nuradayn. Et que nous sommes revenus sur terre un million d'années plus tard, après la régénération du désert.

— Ou alors, intervint Arthayn, nous sommes encore dans le désert en proie aux dernières hallucinations avant la mort. »

En entendant cela, Maidro secoua la tête et ôta son chèche de son visage. Il respira à fond et déclara : « Non, tout ça est réel. De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu d'aussi réel, à l'exception peut-être de la lumière des étoiles. Regardez ces fleurs, les blanches aux neuf pointes ! C'est comme si elles contenaient la lumière stellaire. Tout ici – les herbes, les feuilles, l'écorce des arbres - tout brille comme illuminé de l'intérieur ! »

Je souris parce que j'avais rarement entendu le taciturne Avari se montrer d'humeur aussi poétique, ni d'ailleurs prononcer autant de mots dans un seul souffle. Alors Sunji découvrit à son tour son visage et sourit en disant simplement : « Si c'est ça la mort, j'en redemande. Jamais je ne me suis senti aussi vivant. »

Nous mîmes pied à terre et marchâmes à côté de nos chevaux sur l'herbe douce et verte. À cet endroit, le pouvoir de la terre était aussi perceptible que les battements de mon cœur. Ses feux ne brûlaient

pas. Ils semblaient se répandre en moi comme un élixir à travers mes jambes, ma bouche, mes yeux et tous les pores de ma peau. Une force nouvelle, immense et profonde, passa dans mon sang. Je remarquai que Daj et Estrella marchaient d'un pas plus allègre et que Liljana et maître Juwain avaient surmonté leur fatigue et réussi à chasser les douleurs de leur vieux corps. Tapotant le sol avec son arc débandé pour trouver son chemin dans les bois, Atara tremblait d'un espoir nouveau. Kane lui-même semblait plus vivant ici, si toutefois c'était possible. Il secoua la poussière de ses cheveux blancs, essuya la sueur sur ses yeux sauvages et apparut un instant comme un ange à la volonté claire et indestructible.

Cependant, ce fut Maram qui me procura la plus grande joie. Je faillis fondre en larmes en le voyant ouvrir les yeux et demander d'une voix rauque : « Ovi ! ovi ! »

Impossible de dire s'il avait conscience d'être entré une fois de plus dans l'une des forêts magiques d'Ea. Cela n'avait pas d'importance. Il était toujours vivant et même les merles bleus sur les branches des arbres paraissaient chanter ce miracle.

Après avoir parcouru environ un mille, nous arrivâmes à un endroit où de nombreux cristaux émergeaient de l'herbe comme des fleurs dans un jardin : des rubis, des améthystes, des tourmalines et même des diamants. Maître Juwain s'agenouilla pour examiner un cristal vert particulièrement beau et déclara que c'était une émeraude. Puis il se tourna vers une autre à côté qui lui ressemblait en tous points et ajouta : « Et ceci est une varistei. »

Maidro secouait la tête avec incrédulité devant ce nouveau miracle. Je savais qu'il devait lui sembler impossible que des pierres précieuses, et encore moins des gelstei magiques, puissent pousser simplement dans le sol.

« Mais comment pouvez-vous dire que c'est une varistei ? » demandai-je à maître Juwain.

En réponse, il sortit son cristal vert – celui qui avait failli tuer Maram.

« Je sens la vie de cette gelstei-ci, dit-il en tendant son cristal vers le jardin de pierres, qui cherche la vie de cette gelstei-là. »

Liljana sortit elle aussi son cristal et posa la petite figurine en forme de baleine sur sa tempe. « Je n'entends pas Morjin souffler ses sales mensonges à mes oreilles. Je ne pense pas qu'il ait du pouvoir sur nos gelstei ici. »

Ses paroles incitèrent Atara à prendre sa boule de prophétesse dans le creux de sa main. Elle la leva devant son bandeau, puis annonça : « Il ne peut pas nous voir ici ! C'est comme si une grotte obscure nous dissimulait à ses yeux ! »

Elle rangea sa kristei et glissa son arc dans son étui attaché sur son

cheval avec une sangle. Puis elle marcha droit vers l'endroit où poussait une trientale sous un vieil orme majestueux. Elle se pencha et, sans hésiter, posa son doigt sur l'une des étamines au centre des pétales blancs de la fleur en forme d'étoile. Après avoir recueilli un peu de pollen sur le bout de son doigt, elle courut vers moi en criant : « Oh, Val ! Tu avais raison ! J'y vois de nouveau ! »

Son rire remplit la forêt d'une musique plus douce même que les trilles des oiseaux.

« J'ai encore peur d'essayer de soigner Maram, dit maître Juwain en serrant sa gelstei dans sa main. Il se pourrait que le Seigneur du Feu du Dragon n'ait détourné son regard de nous qu'un instant. »

Il ajouta qu'il suffirait peut-être de trouver une mare ou un étang et de couvrir de boue la peau martyrisée de Maram. Ensuite, si nous pouvions utiliser l'eau-de-vie pour humidifier sa bouche et sa gorge suffisamment pour lui permettre de boire, nous pourrions lentement le ramener à la vie.

« C'est bien, très bien ! » s'exclama une voix flûtée et haut perchée qui semblait sortir de nulle part. Je fis un bond de cinq pieds en arrière en voyant un petit homme à la peau brune émerger de derrière un vieux chêne. Il portait une jupe faite dans un tissu ressemblant à de la soie et rien d'autre. Il nous avait probablement épiés. « Mais il vaudrait mieux, bien mieux, qu'Annéli s'occupe de lui. » Il se présenta sous le nom de Kalévi et expliqua qu'on l'avait chargé de nous conduire dans un lieu de guérison au fond des bois. C'était là que se trouvait un grand nombre de ses compatriotes qu'il appelait Loikalii. Il parlait avec un drôle d'accent, si fort, aux intonations si mélodieuses, que j'arrivais à peine à le comprendre. Il nous laissa entendre que cela faisait plusieurs jours que les Loikalii attendaient notre visite.

« Ceux qui arrivent du désert, nous dit-il, sont toujours brûlés comme des plantes qui ont manqué d'eau et ils ont toujours besoin de soins.

— D'autres que nous sont déjà venus ici alors ? demanda maître Juwain.

— Vous voulez dire d'autres géants ? répondit Kalévi en levant les yeux vers maître Juwain qui n'était pas un homme très grand. Non, non – ils ne viennent pas. Jamais, jamais. Mais parfois, nous autres Loikalii sortons dans le désert. Et parfois, il nous arrive même de revenir. Maintenant, venez avant qu'il ne soit trop tard pour celui-là. »

En disant cela, il montrait Maram allongé sur sa civière qui savourait l'eau-de-vie que Liljana avait versée goutte à goutte dans sa bouche.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de suivre Kalévi dans la forêt. Les quatre Avari paraissaient étonnés que notre histoire de petit peuple et d'arbres géants soit vraie. Nous avançons en file indienne

sous les branches couvertes de feuilles au-dessus de nous. Au bout d'un mille, les arbres semblèrent devenir encore plus grands. Il y avait davantage de fleurs dans l'herbe et les lumières des Timpums apparurent et brillèrent de plus en plus fort. Ces êtres étranges, avec leurs volutes brillantes rubis, argentées et de nombreuses autres couleurs étaient partout. Des gerbes violettes étincelantes remplissaient les boutons d'or et les tulipes ; de magnifiques larmes semblables à des colliers de saphir scintillant au soleil entouraient le tronc d'un jeune érable et d'un bouleau beaucoup plus gros. Certains Timpums étaient minuscules comme des particules de poussière de diamant, d'autres recouvraient des arbres entiers comme des vêtements de lumière pure. Il n'y avait pas deux Timpums absolument identiques comme il n'y a pas deux visages d'homme absolument semblables, fussent-ils jumeaux. Cependant, tous les Timpums rayonnaient d'une vie intense et magnifique. Eblouissants, ils tournoyaient et dansaient de joie autour de nous par millions.

Maître Juwain, qui n'était pas du genre à offrir une explication simple quand quelques vers obscurs pouvaient faire l'affaire, regarda Sunji perplexe, puis Nuradayn, tout en récitant le vieux, vieux poème que mes compagnons et moi avions entendu à plusieurs reprises :

*Dans quelque contrée désertique,
Il est un endroit entre terre et temps,
De bois, de ruisseaux et de vernaies clairières
Dont la magie guérisseuse jamais ne faiblit.*

*Une île dans une mer de sable, Séjour de verdure secrète
Où arbres géants et émeraudes poussent,
Où feuilles et herbe et fleurs resplendissent.*

*Nul bourgeon d'amertume et de malveillance
Pour assombrir la lumière de vie de la forêt,
Nulle épée ni lance, nulle hache ni poignard
Pour couper la plus tendre brindille de vie.*

*La vie plus profonde à laquelle nous aspirons,
Immortelle flamme qui jamais ne brûle,
Les étincelles sacrées, embrasées, invisibles,
Les enfants des Galadins.*

*Sous les arbres ils brillent et luisent
Et tourbillonnent et jouent et dansent et rêvent
De forêts plus vastes au-delà de la mer
Où ils demeureront pour l'éternité.*

« J'ai modifié quelques mots pour m'adapter aux particularités de ce Vild-là, dit maître Juwain à Maidro et à Sunji. Quant aux Timpums, ils sont tout autour de vous, même si vous ne pouvez pas les voir. Mais ils sont de la même nature que Flick, je crois. » À ces mots, Flick apparut soudain en scintillant. Une fois de plus les Avari le considérèrent avec étonnement. Kalévi aussi, mais pour d'autres raisons. Il s'écria : « Un des Lumineux vous accompagne ! Comment se fait-il que vous puissiez le voir ? »

Je lui racontai comment maître Juwain, Maram, Atara et moi avions découvert l'un des Vilds des Lokilani au fin fond de l'Atonie et avions mangé le timana sacré qui nous avait donné la possibilité de voir les Timpums.

« Bien, bien ! » dit Kalévi. Puis il fit un geste de la main en direction de Sunji et des autres Avari et ajouta : « Mais ces hommes n'ont pas mangé le timana, n'est-ce pas ? Et ils voient quand même le Lumineux. Pourquoi ? Pourquoi ? Ce doit être parce qu'il est si brillant – le plus brillant que j'aie jamais vu ! »

Pendant qu'il parlait, les éclats de lumière qui formaient la silhouette de Flick étincelaient comme de minuscules soleils. Du glorieux irradiait de son centre et remplissait les bois.

« Cette couleur ! s'exclama Kalévi. Nous l'avons déjà vue, mais jamais ici – jamais, jamais ! Il faut que les Loikalii voient celui-là ! Venez, venez ! »

Il nous pressa d'avancer sous les arbres géants. Plus nous nous enfoncions dans les bois, plus ils paraissaient hauts. Nous atteignîmes les premiers astors, beaucoup plus petits, mais plus beaux même que les bouleaux blancs, car leurs feuilles brillaient d'un éclat doré et leur tronc luisait d'une jolie lumière argentée. Certains portaient des grappes de timanas : des petits fruits ronds et dorés, doux au goût et encore plus à l'esprit. Leur chair pouvait ouvrir la porte d'autres mondes, mais pouvait aussi tuer.

Finalement, nous pénétrâmes dans une clairière entourée d'érables argentés et remplie de merveilleux astors. Tous les Loikalii s'y trouvaient rassemblés – tous ceux qui vivaient dans ce Vild, d'après Kalévi. Trois cents hommes, femmes et enfants habillés à peu près comme lui, déployés en un grand cercle pour nous accueillir. Quand nous étions entrés dans le Vild d'Alonie, leurs frères nous avaient menacés avec des arcs ; ceux-là, en revanche, tendaient vers nous leurs petites mains brunes avec des gourdes pleines d'eau.

« Nous vous attendions », déclara à voix haute une femme à l'allure majestueuse, debout devant le cercle de ses compatriotes. Avec ses cheveux gris et son visage plissé de rides, elle semblait avoir l'âge de Liljana, mais ses yeux étaient verts et pleins de vie comme les feuilles

au printemps. Elle se présenta sous le nom de Maira et nous dit : « Notre eau vous appartient. »

Ces paroles firent bonne impression sur les Avari qui saluèrent de la tête Maira et son peuple. Les Loikalii s'approchèrent alors de nous. Nous acceptâmes leurs gourdes et passâmes un moment à boire de l'eau douce et fraîche comme la sève coulant dans les arbres. Puis Maira nous présenta une jolie jeune femme du nom d'Annéli qui était plus grande que la plupart des autres Loikalii. Ses cheveux tombaient en vagues noires sur ses épaules et dans son dos et elle portait une grosse pierre verte autour du cou. Je devinai, et maître Juwain aussi, que ce cristal était une varistei. Quand Maira annonça qu'Annéli était une grande guérisseuse, maître Juwain inclina respectueusement la tête dans sa direction.

« Annéli, nous expliqua Maira en montra Maram du doigt, va emmener le brûlé dans sa maison pour le soigner – si ce n'est pas trop tard.

— Ovi », dit d'une voix rauque Maram sur sa civière en levant les yeux vers Maira. Puis son regard tomba sur la jolie Annéli et sa voix enfla : « Ovi ! »

Annéli comprit mal ce que Maram demandait. Elle s'approcha de lui et leva sa main fine pour écarter l'une des femmes Loikalii qui essayait de le faire boire à sa gourde. Puis elle repoussa gentiment les cheveux sales collés sur le front de Maram. D'une voix musicale et flûtée, elle déclara : « Cette fleur a besoin de beaucoup d'eau, mais trop d'eau trop vite le noierait. »

Maira fit un signe de tête à Annéli, puis se tourna vers mes compagnons et moi. « Pour le reste d'entre vous, on a préparé des maisons. Il vous faut dormir maintenant, manger, boire, et dormir encore. Ensuite seulement, nous parlerons : des Terres Incandescentes et du Lumineux que vous appelez Flick – ainsi que du Maléfique que nous connaissons sous le nom d'Asangal et sous d'autres noms comme Ang Ar Mai Nyu. Et de son disciple, le Morajin. Jusque-là – et après, après ! – vous êtes chez vous dans la Forêt. »

Tandis que les hommes et les femmes loikalii disparaissaient dans les bois pour cueillir des noisettes et des fruits, ce qui constituait l'essentiel de leur travail, Kalévi nous escorta jusqu'à un petit lac où nous nous déshabillâmes et utilisâmes des feuilles odorantes pour laver la saleté de notre corps. Il nous donna des vêtements – des tuniques en soie tissée – puis nous accompagna jusqu'à nos « maisons » à proximité. Ce n'étaient en réalité rien de plus, et rien de moins, que des creux pratiqués dans le tronc d'énormes arbres vivants appelés olindas. Comme nous l'expliqua Kalévi, son peuple n'avait pas besoin de beaucoup d'abri, car il ne faisait jamais très chaud ni très froid dans la Forêt. Même quand il pleuvait, ils étaient protégés par la

voûte des chênes et des autres grands arbres. Ainsi, si la plupart des Loikalii préféraient dormir entre les parois de bois des olindas, certains d'entre eux passaient toute leur vie à l'extérieur de leur maison.

« Les arbres nous confèrent leur force, dit Kalévi alors que nous nous arrêtions près de l'un de ces majestueux olindas. Ils vous en conféreront à vous aussi. »

Une sorte de porte, presque assez large pour laisser passer un cheval, s'ouvrait dans le tronc d'un olinda dont la circonférence devait faire cent pieds. L'intérieur sombre paraissait avoir été évidé, mais Kalévi me laissa entendre que ces arbres poussaient presque naturellement ainsi, à peine aidés par les Loikalii.

« Nous ne taillons pas ces arbres-là, nous raconta-t-il, mais au fond des bois, vous verrez peut-être des bonsaïs qui sont presque aussi beaux que les astors. Maintenant, venez, venez ! – reposez-vous comme a dit Maira ! »

Il nous laissa nous mettre à l'aise dans nos trois maisons. Après s'être occupés des chevaux, les Avari entrèrent dans un grand olinda. Atara, Liljana et Estrella partagèrent l'abri d'un deuxième arbre tandis que Kane, Daj, maître Juwain et moi nous installions dans un troisième. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Nous n'eûmes même pas à dérouler nos fourrures poussiéreuses et puantes car l'intérieur de l'olinda était recouvert d'une épaisse couche de feuilles et de petits tapis en soie posés dessus. Quelqu'un avait rempli notre nouvelle maison de Calebasses d'eau et de récipients pleins de fruits frais et de fruits secs. Nous devons partager notre modeste habitation avec les araignées et les insectes qui y demeuraient également, mais nous étions si fatigués que cette présence occupée à bourdonner et à tisser des toiles ne nous gênait pas.

Nous nous allongeâmes tous pour nous reposer – tous sauf maître Juwain. Il se sentait terriblement coupable d'avoir failli tuer Maram avec son cristal et ne pouvait supporter l'idée qu'Annéli essaie de le soigner toute seule avec sa varistei. Annéli, qui était une femme au grand cœur, l'invita aimablement chez elle. Et pendant que nous dormions, ils passèrent tous les deux de longues heures à prendre soin de Maram.

Les trois jours suivants, nous ne fîmes pratiquement que manger, dormir et marcher dans les bois des Loikalii. Liljana ne réussit même pas à laver nos vêtements tachés de sueur, car les Loikalii insistèrent pour faire tremper nos lainages dans de l'eau pleine des mêmes feuilles que celles avec lesquelles nous nous étions lavés. Ils nous apportaient de l'eau à boire et nous fournissaient sans cesse en mets délicieux. Quand ils eurent surmonté leur peur des chevaux, ils s'occupèrent même de leur donner à boire de leurs propres mains.

Pendant cette période, nous ne vîmes maître Juwain que deux fois et Maram pas du tout. Un soir, Daj s'approcha furtivement de la maison d'Annéli, mais ne fut pas autorisé à entrer. Plus tard, il nous raconta qu'il avait vu des éclairs verts illuminer l'intérieur de l'arbre et entendu Maram réclamer doucement de l'eau. Le quatrième jour après notre arrivée au Vild, Annéli et maître Juwain mirent le nez dehors pour nous dire que Maram était tiré d'affaire. Le cinquième jour, Maram lui-même sortit de la maison d'Annéli sur ses propres jambes. Il était presque nu ; comme les Loikalii, il n'était vêtu que d'une jupe très courte qui lui couvrait à peine le bas-ventre. Sa peau brillait autant que ses yeux. J'avais du mal à croire au miracle qu'Annéli et maître Juwain avaient réalisé sur lui.

Il s'offrait à nos regards avec assurance et sans honte. Il avait beau être beaucoup plus mince que quand nous avons quitté Mesh, c'était toujours Maram avec son ossature lourde et sa force musculaire, rayonnant d'une vitalité brute et inaltérable. Toutes ses plaies avaient disparu sauf une. Ni Annéli ni maître Juwain n'avaient réussi à guérir la terrible brûlure que la gelstei de maître Juwain lui avait infligée à la poitrine. Une grande feuille recouvrait la blessure. Mais le reste de la peau de Maram, y compris ses mains, avait retrouvé son habituelle teinte rougeaude et le rouge plus vif des coups de soleil et des autres brûlures avait pratiquement disparu.

Maram contemplait Annéli comme s'il était complètement subjugué par la jolie femme qui l'avait guéri. De toute évidence son envie d'eau-de-vie avait cédé la place à d'autres désirs plus enflammés.

Maira commanda un festin pour fêter la guérison de Maram et nous faire honneur. Ce soir-là, nous nous réunîmes sous les astors dont les feuilles émettaient une douce lumière dorée. Toute la tribu des Loikalii s'assit autour d'une multitude de grandes nattes disposées partout dans le bosquet. Comme lors des festins dans les autres Vilds, ces nattes servaient de tables sur lesquelles les Loikalii plaçaient des coupes pleines de leur nourriture simple et néanmoins consistante.

« À bien des égards, fit remarquer maître Juwain alors qu'avec les Avari nous rejoignons Maira, Annéli, Kalévi et plusieurs autres Loikalii autour d'une natte particulièrement grande, ces petits hommes ressemblent beaucoup à leurs frères. Mais pour d'autres choses... »

Sa voix s'évanouit quand Maira lui jeta un regard vif et pénétrant. Elle semblait en savoir beaucoup plus sur nous et sur le monde extérieur que les autres Lokilani que nous avons rencontrés. Elle avait beau respirer la sympathie et la gentillesse, je devinais qu'elle pouvait aussi se montrer dure et déterminée comme n'importe quelle reine d'Ea.

Quand nous fûmes rassasiés de pain aux noix, de miel et d'autres mets délicieux, d'un geste gracieux de la main, elle me fit passer une

gourde pleine de vin de sureau avec un sourire radieux. Repoussant les protestations de maître Juwain qui ne voulait pas que Maram boive de l'alcool, elle lui fit également passer du vin : l'équivalent d'une gourde, puis de trois autres. La manière dont Maram regardait Annéli ne semblait pas la déranger, même si quelques-uns des autres Loikalii présents n'approuvaient pas son évidente passion. Elle lui lança un sourire amusé, puis orienta la conversation sur les sujets que nous différions depuis cinq jours.

« Parlez-nous de vous et de votre voyage, Val'Alahad », me dit-elle.

Et je fis ce qu'elle demandait. Tandis que les Loikalii à notre table et ceux des tables voisines se tournaient vers moi, je racontai tout ce que je jugeais prudent de révéler sur notre quête. Les heures passèrent, la soirée arriva et après la soirée, la nuit. L'éclat des feuilles d'astor éclairait le bosquet et il se mit à faire frais. Cependant, aucun moustique n'apparut pour piquer le corps presque nu des Loikalii. Ces derniers semblaient n'accepter dans leurs bois que les êtres vivants qui leur convenaient. Toutefois, il y avait d'autres choses, plus sombres, qu'ils ne pouvaient pas empêcher d'entrer.

« Nous avons vu le Morajin, nous dit-elle. Le Destructeur de la Terre disent nos cousins, Celui qui brûle et que vous appelez Dragon Rouge : il brûle de l'intérieur, comme si son sang était en feu. C'est pire que la brûlure du soleil, car celle-ci ne peut détruire que la chair. Mais l'âme du Morajin ! Elle est toute noire, toute tordue, comme un ver jeté dans la braise. Nous l'avons vue. Il tuerait tout ce qui lui déplaît, même ce qu'il y a de meilleur en lui. Il envoie ses armées dans tous les pays, tuant et tuant jusqu'à ce que la terre n'en puisse plus. Bientôt, bientôt, nous le craignons, tous les arbres de la terre seront abattus et son sol rendu stérile. Ce sera comme dans les Terres Incandescentes à l'extérieur de la Forêt. »

Elle semblait rendre Morjin et son maître qu'elle appelait Ang Ar Mai Nyu responsables de l'aridité du désert. Toutefois, comment elle les connaissait l'un et l'autre et comment elle savait ce qui se passait à l'extérieur de ses bois restait un mystère. Je ne pouvais imaginer l'un de ces êtres délicats et aimables traversant le désert pour se rendre dans des pays aussi éloignés et inhospitaliers que Sakai au cœur des Montagnes Blanches.

Nous fûmes tous troublés par ses paroles, et maître Juwain particulièrement. Il gratta son crâne lisse en regardant Maira et dit : « Le désert n'est pas uniquement l'œuvre du Dragon Rouge. Par exemple, les Montagnes du Croissant, à l'ouest, bloquent l'humidité venue de l'océan. La direction des vents qui soufflent...

— Les vents nous envoient assez d'humidité », le coupa Maira. Elle lui souriait aimablement, mais je voyais bien que ses questions perpétuelles et sa manière de tourner et retourner sans cesse les choses

dans sa tête l'impatientsaient. « L'herbe pourrait pousser là où il n'y a que du sable aujourd'hui. Et attirer davantage d'humidité – assez pour faire pousser la Forêt sur la totalité des Terres Incandescentes. »

Elle jeta un coup d'œil à une vieille femme nommée Oni sur sa droite. Celle-ci avait des cheveux blancs et des seins flétris, mais ses yeux étaient encore pleins de vie. Elle tenait dans ses mains une petite coupe bleutée qui faisait un peu penser à de l'eau gelée. Je me demandai immédiatement si elle était constituée d'une sorte de gelstei que je n'avais jamais vue auparavant.

« Si vous pouvez vraiment commander aux nuages, comme vous paraissez pouvoir le faire, dit maître Juwain en s'adressant à la fois à Maira et à Oni, pourquoi le désert n'est-il pas redevenu vert ?

— Il y a longtemps, longtemps, répondit Maira, les Loikalii ont été envoyés dans ce lieu pour réenchanter la terre. Il s'est produit un grand malheur ici, il y a longtemps. Celui-ci a ouvert la terre aux feux profonds, les feux noirs, qui ont complètement brûlé le sol des Terres Incandescentes. »

Maître Juwain hochait la tête, plongé dans de profondes réflexions. Je pouvais presque l'entendre se demander qu'elle sorte d'événement malheureux ou quelle sorcellerie avait bien pu concentrer les courants telluriques de manière à créer un désert sur des centaines de milles.

« Mais ici, vous avez réussi, dit-il en regardant les astors au-dessus de nous. Je n'ai jamais vu d'endroit plus enchanteur.

— Nous n'avons pas réussi ici, répliqua Maira. Nous avons envoyé nos gens à l'extérieur planter des graines dans le sable pour agrandir la Forêt. Tous ont échoué. Même ici, si nous ne luttons pas pour entretenir la Forêt, les arbres sécheraient, mourraient et disparaîtraient dans les sables. »

Elle nous parla alors de quelque chose d'ancien et de sombre, peut-être un cristal, enterré sous le sol quelque part sur la terre. Elle dit que ce quelque chose avait le pouvoir d'aspirer la vie de la terre et de permettre à ses feux intérieurs de brûler d'une manière incontrôlée et de répandre la destruction sur tout ce qui existe. En entendant cela, Kane se renfrogna et ses yeux croisèrent les miens. De toute évidence, Maira devait parler du Jade Noir. Je racontai alors notre traversée du Skadarak et ce que nous savions de cette puissante gelstei.

« Le Jade Noir, dit Maira en se tournant vers Oni et Annéli, puis de nouveau vers moi. Vous l'avez bien nommé. Nous avons senti que le Morajin cherche à pénétrer toujours plus profondément dans son cœur. Nous savons qu'il est aidé par Ang Ar Mai Nyu. Pourquoi, pourquoi, nous sommes-nous demandés ? Bientôt, nous le craignons, le Morajin libérera les feux de la terre et brûlera jusqu'au ciel. Alors le mal à l'origine des Terres Incandescentes détruira les étoiles. Leurs terres – si, si nombreuses – brûleront également. La Forêt qui les

recouvrir mourra. Ce sera comme le cœur du Skadarak que vous avez décrit, tout sera calciné et jonché d'os. Puis tout deviendra comme ici, au-delà des arbres : il n'y aura plus que du sable incandescent, partout et à jamais. »

Je la regardais, étonné de voir à quel point sa crainte du futur était proche de la mienne. À ce moment-là, elle prit une gorgée de vin et secoua la tête furieusement. « Mais nous devons empêcher que cela se produise ! Si le Morajin acquiert la maîtrise totale du Jade Noir, il envahira la Forêt. D'abord avec ses yeux et ses rêves sombres. Puis, très vite, avec le fer et le feu.

À ces mots, elle jeta un coup d'œil à la poignée de l'épée de Kane et secoua la tête avec dégoût. La même expression sur le visage d'Oni indiquait que, d'une certaine manière, les Loikalii n'appréciaient pas notre présence dans leurs bois.

Après avoir pris à mon tour une gorgée de vin, je demandai à Maira : « Vous savez beaucoup de choses sur des sujets que nous avons eu beaucoup de mal à cerner. Et même que peu de gens soupçonnent. Comment cela se fait-il ? Y a-t-il des prophétesses parmi vous ? »

Aussitôt, Maira lança un coup d'œil à Oni qui dit d'une voix revêche et chevrotante : « Vous voyez, Maira ? Je vous avais dit qu'ils voudraient savoir. »

Le regard furieux et implacable d'Oni parut déconcerter Maira qui se tourna vers Atara : « Non, personne parmi nous ne peut voir le futur. Pas comme vous le voyez. Mais parfois, nous voyons des choses très, très lointaines.

— Mais comment ? » demandai-je de nouveau.

Cette fois, Oni me considéra en secouant la tête. Elle dit à Maira : « Non, non, ils ne doivent pas voir ! »

Elle serrait sa coupe en cristal entre ses mains et je compris soudain que c'était elle qui nous avait envoyé la tempête de sable qui avait bien failli nous tuer. Il y avait quelque chose d'indomptable comme le vent chez cette vieille femme. Je devinais qu'elle était mue par sa seule volonté et par celle de personne d'autre, pas même celle de Maira.

« Je crois qu'ils doivent voir, lui répondit Maira. Sinon, comment feront-ils pour trouver l'Être de Lumière qu'ils cherchent ? Et comment feront-ils pour empêcher le Morajin d'utiliser la gelstei qu'ils appellent Pierre de Lumière ?

— Non, répéta Oni, têtue comme une mule. Les géants sont maladroits et stupides, et eux aussi apportent le mal dans la Forêt. »

Elle fixait la poignée de mon épée. Au bout de quelque temps, elle leva ses vieux yeux furieux et me dévisagea.

« Ils ne sont pas stupides, lui dit Maira. Et qui peut se targuer d'avoir le cœur parfaitement pur ?

— Non, non, ils ne doivent pas voir !

— Moi, insista Maira, j'ai vu une chose. Et vous l'avez vue vous aussi : le temps est proche où soit la Forêt s'étendra sur les Terres Incandescentes, soit les Terres Incandescentes dévoreront la Forêt – ce temps est proche, très proche. Qui l'emportera ? »

Dans la nuit qui s'épaississait, elles échangèrent des arguments, mais aucune parole, aucune raison avancée par Maira ne réussissait à vaincre l'entêtement d'Oni. C'est alors que se produisit un miracle qui l'emporta sur la raison et la résistance : Flick jaillit de la nuit comme une comète et voltigea dans l'espace en rayonnant d'un éclat glorieux intense. Cette lumière parut attirer de nombreux autres Timpums qui sortirent des arbres autour de nous. Elle les effleura et ils se mirent à leur tour à répandre une lumière glorieuse. Puis ces milliers d'êtres magnifiques renvoyèrent ce feu à Flick, qui scintilla encore plus fort. La lumière se mit ensuite à faire de multiples allers-retours, Flick alimentant les Timpums et les Timpums l'alimentant à leur tour, jusqu'au moment où l'ensemble des petites lumières brilla d'un éclat merveilleux.

« Vous voyez ? s'écria Kalévi en montrant Flick. Le feu de l'ange. Je n'y croyais pas ! Les géants l'appellent glorieux !

— Glorieux ! Glorieux ! Glorieux ! scandaient les Loikalii à leurs tables.

— C'est un signe s'écria de nouveau Kalévi en se tournant vers Oni. Vous devez les emmener à l'Eau !

— Emmenez-les ! Emmenez-les ! Emmenez-les ! » reprirent ses compatriotes.

Je dégainai mon épée et la brandis vers Flick. Sa surface brillante paraissait refléter parfaitement sa silhouette étincelante. Difficile de dire si elle captait le glorieux qui émanait de lui ou si elle brillait de l'intérieur de cette couleur étrange.

« Très bien », finit par dire Oni en regardant fixement mon épée. Pour la première fois, je vis à quel point ses yeux étaient jolis. La glace semblait avoir complètement fondu en elle. « Demain matin, je les emmènerai à l'Eau. En attendant, nous devrions manger la chair des anges – et danser et chanter ! »

Elle sourit, rajeunissant ainsi de plusieurs années. On apporta alors des coupes pleines de timanas mûrs et dorés afin que nous mangions le fruit sacré et intensifiions notre vision des Timpums et de tous les êtres vivants. À leur grande déception, Daj et Estrella ne furent pas autorisés à en prendre, car les Loikalii les considéraient comme des enfants, même s'ils étaient aussi grands que bon nombre d'hommes et de femmes de leur tribu. En revanche, Sunji, Maidro, Arthayn et Nuradayn choisirent chacun un gros timana brillant. Maira les prévint que le seul fait de les goûter pouvait parfois tuer. Parlant au nom des tous les Avari, Sunji déclara qu'ils étaient prêts à prendre le risque.

« Nous avons supporté la chaleur, le vent, le sable et le soleil pour arriver jusqu'ici, expliqua-t-il. On dit que si un homme meurt dans le désert en cherchant des visions, il ne meurt pas vraiment quand il meurt. C'est pourquoi nous mangerons volontiers les fruits que vous nous avez donnés. »

Et c'est ce qu'il fit, imité par les autres Avari. Cette nuit-là, aucun d'eux ne mourut, ni aucun de ceux qui avaient participé à cette partie du festin dans le bosquet. Les Avari finirent par voir ce que nous admirions depuis plusieurs jours sans cesser de nous émerveiller : les millions de Timpums dans toute leur gloire, luisant avec l'intensité des étoiles et tourbillonnant avec bonheur à l'intérieur et à l'extérieur des astors. Le vieux Maidro qui s'était levé pour danser avec nous et les centaines de Loikalii qui faisaient la ronde, riait comme un jeune homme et s'exclamait : « Je suis toujours vivant, mais je suis enfin *prêt* à mourir ! »

Plus tard dans la nuit, quand vint l'heure de prendre un peu de repos, nous rejoignîmes nos olindas. Cependant, Maram ne vint pas avec nous. Il prétendit qu'Annéli n'avait pas fini de le guérir et qu'il dormirait donc chez elle afin qu'elle puisse exercer ses talents sur lui.

Juste avant de s'en aller avec elle, il me prit à part et passa son bras autour de mes épaules. Son souffle chargé de vapeurs de vin de sureau explosa sur mon visage quand il me dit : « Ah, Val, il y a guérison et guérison, tu comprends ? Si Maidro est prêt à mourir, moi pas. Non, non. Il est temps que je recommence à vivre vraiment. »

Là-dessus, cet homme exubérant qui avait été si près de rendre son dernier soupir s'éloigna dans les bois en chantant gaiement sa chanson préférée.

4

Le lendemain matin, nous nous rassemblâmes tous dans le bosquet où Maira, Oni et tous les autres Loikalii nous rejoignirent. Apparemment, ils trouvaient tout naturel d'abandonner leur travail pour assister à l'événement, quel qu'il soit, qui était sur le point de se produire. Oni nous conduisit entre les arbres selon un itinéraire en zigzag qui ne suivait aucun chemin. Dans la forte lumière qui pleuvait à travers les feuilles émeraude, les Timpums paraissaient briller encore plus intensément que la nuit précédente. Tout comme les fleurs, les oiseaux et tout ce qui vivait dans ces bois mystérieux.

Finalement, nous débouchâmes dans une clairière. En son centre miroitait un étang de cinquante pieds de large. Les Loikalii s'assirent autour de lui, sur les rives basses couvertes d'herbe. Oni se plaça à côté des eaux qui clapotaient avec Maira et moi – et avec Kane. Bien que personne ne l'ait invité à se tenir si près, personne ne semblait avoir le courage de lui dire de partir. Les Loikalii n'acceptaient aucun grand prédateur dans leurs bois, mais Kane était comme un tigre qui marchait de long en large en contenant à peine le feu qui tourmentait son corps puissant tandis que ses yeux impénétrables contemplaient l'étang.

Oni prit la coupe bleu pâle dans ses mains et ferma les yeux. Presque immédiatement, la brise tomba. L'air au-dessus de l'étang s'immobilisa. On n'entendait plus que le chant des oiseaux au loin dans les arbres et les pas incessants de Kane.

« Tenez-vous tranquille ! » finit par siffler Oni. Elle ouvrit les yeux et lui jeta un regard mauvais. « Ou allez-vous-en d'ici ! »

Kane la toisa de son regard enflammé qui aurait desséché un arbre avant de faire ce qu'elle lui demandait et de se figer, immobile, comme un félin prêt à bondir. Ses yeux noirs et brillants fixaient la lumière de l'étang.

Alors que mon cœur battait la chamade, les eaux de l'étang se firent plus calmes et plus claires. Je remarquai qu'elles se trouvaient dans une cuvette de cristal qui ressemblait à du diamant. Pas un nénuphar, pas un bec-en-ciseaux, pas même une brindille ou un grain de poussière ne flottait à la surface. Il m'apparut soudain que je n'avais jamais vu une eau aussi pure et aussi profonde.

« Les eaux de tous les mondes coulent les unes dans les autres, entonna la voix d'Oni qui donnait l'impression d'être à un million de

milles de là. Les eaux de toutes les choses ne sont qu'une ; enfin de compte, il n'y a qu'une Eau. »

À présent, les eaux de l'étang étaient complètement transparentes et immobiles. Dans leurs profondeurs – c'était comme regarder à travers l'air – je vis des montagnes et des cascades et une grande ville qui miroitait. Des tours cristallines d'un demi-mille de haut se trouvaient sur des proéminences rocheuses au-dessus d'une large vallée. Ce devait être l'automne car tout autour de cette vallée, on voyait les jaunes des trembles et les rouges flamboyants des érables ainsi que des bosquets d'astors dont le feuillage doré formait un tapis sur le sol. Dans toute la vallée et au-dessus, sur des collines rocheuses, se dressaient de nombreux bâtiments élégants et des maisons brillant des couleurs de la pierre vivante : azur et cinabre, magenta, safran et aigue-marine. Je savais que toutes ces constructions étaient l'œuvre des hommes, mais leur style si parfait s'harmonisait si bien avec le relief de la vallée qu'à cet endroit, l'art et la nature paraissaient ne faire qu'un. Je ne pus m'empêcher de penser à la merveilleuse ville que les Ymanirs avaient construite sur les hauteurs des Montagnes Blanches : Alundil, la Cité des Étoiles.

La beauté de la vallée évoquait quelque chose d'ancien en moi. Sans savoir vraiment ce que je faisais, je tendis la main vers elle. Ce simple mouvement me déséquilibra. Au moment même où la main de Kane jaillissait pour essayer de me rattraper, je chancelai au bord de l'étang, puis tombai en avant. J'entrai dans l'eau avec un grand éclaboussement. Le froid pénétra en moi comme un millier d'aiguilles de glace. Pendant ce qui me parut une éternité, le poids de mon épée attachée sur mon dos contribua à m'enfoncer encore et encore dans une obscurité toujours plus épaisse. Luttant contre les courants froids, je tirai vigoureusement sur mes mains et sur mes jambes et nageai vers le haut en direction des flots de lumière qui traversaient l'eau. Finalement, prenant une grande inspiration, je jaillis à la surface de l'étang sous un soleil éclatant. Après avoir rejeté mes cheveux mouillés en arrière en secouant la tête, je clignai des yeux, abasourdi par ce que je voyais. Kane, Oni et tous ceux qui s'étaient rassemblés au bord de l'étang – y compris les Loikalii et les Avari – avaient disparu. La ville que j'avais aperçue dans l'eau s'étendait maintenant tout autour de moi, et sur les flancs de la montagne à ma droite et à ma gauche se dressaient des tours améthyste. Sur les berges herbeuses de l'étang se tenaient des hommes et des femmes de grande taille, aux cheveux de jais et aux yeux aussi brillants et aussi noirs que mes rêves les plus profonds.

L'un d'entre eux, un homme vêtu d'une tunique bleue bordée d'or dont les cheveux étaient retenus en arrière par un serre-tête en argent,

me tendit la main et me tira de l'eau, dégoulinant et frissonnant. Une femme – je n'avais jamais vu une reine aussi belle, pas même ma mère – me couvrit d'une longue robe épaisse en laine vierge d'agneau. Un homme qui aurait pu être son frère m'accueillit en souriant ; les diamants incrustés dans sa tunique brillaient plus magnifiquement qu'une armure de chevalier. Tous ces gens, me dis-je, ressemblaient aux Valari de chez moi, mais ils étaient plus beaux et avaient même l'air plus nobles. C'est alors que je compris que c'étaient effectivement des Valari, de vrais Valari du passé, car je devinais, je ne sais comment, que j'avais mis le pied dans un autre monde et que je me trouvais devant douze représentants du Peuple des Étoiles.

« *Talinna ira vos*, me dit la femme à l'allure de reine. *Lila satna garad.* »

Elle prononça d'autres paroles, et ses compagnons aussi. Comme un voile qui se lève révélant un visage connu, leur signification devenait de plus en plus claire. Je me rendis compte qu'ils parlaient dans une langue semblable à l'ardik ancien qui est à la langue des anges ce que la langue courante est à l'ardik.

Ils me dirent leur nom : Asha, Eva, Varjan, Jessur, Eldru et Shivaj. Et puis Kavalad, Aja, Saya, Jerusha, Varda et Ramadar. Ils me firent comprendre qu'ils étaient venus là pour m'accueillir ; cela paraissait presque impossible, mais je sentais qu'ils ne mentaient pas. Quelque chose dans la structure de leur langue faisait que prononcer quoi que ce soit de faux ou de trompeur semblait anormal. Dans les consonnes claires et les voyelles liquides qui coulaient de leurs lèvres magnifiques comme dans la lumière qui brillait dans leurs yeux, je ne sentais qu'une immense aspiration à la bonté et à la vérité. Tous incarnaient ces qualités ainsi qu'une noblesse que j'avais connue chez mon père et chez ma mère, mais chez peu d'autres gens. Je me dis que ces hommes et ces femmes étaient ce que j'avais toujours imaginé que les hommes et les femmes devaient être.

J'étais si stupéfait que je pouvais à peine parler. Cependant, je finis par me rappeler ma bonne éducation et par saluer d'un signe de tête Ramadar, l'homme qui m'avait sorti de l'étang. Retrouvant ma voix, je bégayai : « *Satnamon Valashu – Valashu Elahad.*

— *Valashu*, répéta-t-il en s'inclinant devant moi. Puis il montra du doigt le ciel d'un bleu profond où brillait un soleil bleu à la lumière aveuglante. « *Val al'Ashu ni al' Elahad – vos ari arda valas.* »

Mon cœur palpita en moi comme un cygne prenant son envol quand le sens de ce que Ramadar avait dit s'éclaircit et confirma ce que je soupçonnais : « Étoile-du-Matin de la lignée des Elahad, vous êtes arrivé au cœur des étoiles. »

Pour moi, seuls les morts faisaient ce genre de voyage. Pendant

plusieurs heures, je m'efforçai de parler leur langue magnifique. Le soleil sécha ma tunique, puis commença à descendre vers les collines enflammées à l'ouest. Là-bas, la lumière qui se reflétait sur les maisons offrait une débauche de couleurs changeantes : du violet et de la cornaline, de l'ocre, du turquoise et du rouge. Quelques représentants du Peuple des Étoiles – Eva, Saya et Jessur – se dirigèrent vers leurs maisons et revinrent avec des mets délicieux qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais déjà vu ou goûté. Il se mit à faire sombre et les étoiles firent leur apparition. À ce moment-là, je vis que j'avais réellement quitté Ea, car ici les constellations étaient étranges et conféraient au ciel une lumière plus radieuse que celle de tous les ciels que j'avais déjà contemplés, même le dôme noir et argent s'étendant à l'infini au-dessus du Tar Harath.

Je comprenais de mieux en mieux les paroles du Peuple des Étoiles et ils comprenaient de mieux en mieux les miennes. Je saisis plus clairement leur propos et, en particulier, pourquoi ils étaient venus m'accueillir à cet endroit. Apparemment, eux aussi avaient leurs prophétesses. L'une d'entre elles avait prédit mon voyage et prévenu qu'une fois que j'aurais vu la beauté de leur ville, Ivéram, je ne voudrais plus repartir. Elle avait raison. En contemplant les montagnes et les chutes d'eau au-dessus des lumières scintillantes de la ville, j'avais l'impression de me sentir enfin chez moi.

« Vous Valashu, vous pouvez rester avec nous si vous voulez », me dit Ramadar. Même si son long visage grave et son regard assuré me rappelaient mon père, il ne semblait pas avoir un rang plus élevé que ses onze compagnons. « Cependant, nous avons été envoyés ici pour vous convaincre de repartir. »

Alors, finalement je n'étais pas mort ? Mais retourner vers quoi, pensai-je ? Vers une femme que je ne pourrais jamais épouser ? Des amis que j'entraînais encore et encore dans une quête où ils avaient de fortes chances de ne trouver que la mort ? Vers un monde condamné ?

J'avais passé des heures à évoquer ces doutes avec Ramadar et les autres membres du Peuple des Étoiles, mais je n'avais pas été explicite. Cela n'avait pas d'importance. Ils sentaient le volcan de fureur et de douleur qui bouillonnait en moi. Eux aussi, dans une plus grande mesure que moi peut-être, avaient le don de valarda.

« La vie nous offre de nombreux choix, me dit Ramadar. Mais à la fin, un seul chemin aura été emprunté. Nous pensons que le vôtre est derrière vous, vers le monde que vous appelez Ea.

— Peut-être », répondis-je. Je me tournai pour regarder Asha, puis Eva dont les longs cheveux noirs présentaient des fils d'argent et dont les yeux brillaient de bonté et de sollicitude à mon égard. « Dans ce cas, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi. Vous tous – et tous ceux qui vivent ici ? »

Je poursuivis en disant qu'on pourrait certainement trouver à Ivéram et dans les autres villes de leur monde qu'ils appelaient Givène, plusieurs milliers d'hommes et de femmes désireux d'entreprendre ce voyage. Sous une bannière éclatante, ornée des étoiles les plus brillantes de Givène, nous pourrions réunir une grande armée de guerriers qui détrônerait Morjin et apporterait la paix sur Ea.

« Non, Valashu, nous ne pouvons pas faire ça », me dit Eva. Sa voix m'enveloppa, fraîche et douce comme le vent soufflant des montagnes. « Vous savez que nous ne pouvons pas aller sur Ea, et vous savez pourquoi.

— Parce que vous êtes trop purs pour descendre en Enfer ? »

J'avais beau avoir mangé ici le plus doux des fruits, j'avais encore un goût terriblement amer dans la bouche.

« Non, nous ne sommes pas purs, me répondit-elle avec un sourire triste. Et les Elijins et les Galadins non plus. Et c'est précisément parce que nous ne le sommes pas que nous ne pouvons pas aller sur Ea. »

Shivaj, un homme au regard vif et brûlant et au menton saillant se montra plus brusque qu'Eva. Il dit simplement : « Les Galadins nous l'interdisent.

— Et si cette interdiction était levée ? demandai-je.

— Il y a longtemps, elle a été levée, répondit Shiraj d'une voix qui résonna comme un gong, et un grand Elijin est devenu le Dragon Rouge. Et Kalkin est devenu celui que vous appelez Kane.

— Mais juste une dernière fois, insistai-je. Une dernière bataille – Morjin ne résisterait pas à un million de Valari de Givène armés de lances et d'épées !

— Vous n'en savez rien, dit Eva. Nos prophétesses elles-mêmes ne peuvent pas prédire ce que Morjin pourrait faire armé de la Pierre de Lumière et la colère du Maléfique au cœur.

— Mais on pourrait gagner ! m'écriai-je.

— Oui, on pourrait », acquiesça Ramadar. Ses yeux noirs et son maintien noble pesaient lourdement sur moi. « Les Valari pourraient triompher sur le sol d'Ea sous une bannière aux étoiles d'argent et brandir la Coupe Céleste récupérée. Comme nous l'avons fait autrefois. Hélas, nous nous rappelons parfaitement comment le frère d'Elahad devenu fou a tué Elahad pour s'emparer de la Pierre de Lumière. Et comment des Valari ont tué des Valari dans un bain de sang qui n'a fait que grandir et rougir avec le temps. Comment cela finira-t-il ? Certainement pas en envoyant d'autres Valari sur Ea. Vous êtes Valashu ni al'Elahad, le dernier et seul héritier des Elahad. Tous les Valari, sur Ea et ailleurs, portent la marque de son meurtre, mais c'est à vous qu'il revient d'arranger les choses et d'achever ce qui a été commencé sur Ea il y a si longtemps. »

Il ajouta que j'étais également Valashu ni al'Adar, le dernier descendant du grand Adar et, par conséquent, le légitime Gardien de la Pierre de Lumière. Ma tâche, dit-il, était de récupérer la Coupe Céleste pour le Maîtreya.

Fixant d'un air dur les yeux brillants de Ramadar, je lui demandai : « Pendant que vous et vos amis resterez en sécurité ici sur Givène à regarder se dérouler les événements à travers l'eau de votre étang ? Vous avez donc peur de vous battre ? »

Il montra du doigt mon épée : « Il y a différentes manières de se battre. Celui qui est assis sur le trône du Dragon peut être renversé par le fil de votre épée, mais le Maléfique ne le sera jamais. Pour cela, il faut une sorte d'épée différente, plus fine que le silustria, d'une nature aussi pure que la lumière. C'est à nous, et plus encore aux Elijins et aux Galadins, qu'il revient d'aider à la forger. »

Je me rappelai les vers d'un poème gravé dans mon cœur :

*La Valarda, comme l'acier fondu.
Comme des larmes, comme des vagues de lumière dansante,
Marquée du sceau du feu de l'ange
Et polie par le souffle des anges.*

« La véritable Alkaladur, dis-je amèrement. Cette chose absolument impossible. »

En entendant cela, Eva me sourit et dit : « Les Valari étaient destinés à être des guerriers de l'esprit. En fin de compte, Valashu, vous aussi. »

Sans rien dire, je plongeai mon regard dans le lac incroyablement profond des yeux d'Eva.

« La Guerre de la Pierre, ajouta-t-elle, s'étend jusqu'aux étoiles, comme toujours depuis un million d'années. Nous y participons à notre façon, car elle doit absolument être remportée et la Valkariade doit advenir. Si ce n'est pas au cours de notre vie, ce sera au cours de celle de nos enfants ou des enfants de nos enfants.

— Très bien, dis-je finalement, combattez à votre manière. Mais les millions de personnes qui composent votre peuple doivent-elles toutes combattre à votre façon ? Ne pouvez-vous pas permettre à quelques milliers d'entre elles de venir sur Ea combattre à *notre* façon ?

— Non, répondit-elle tristement, les Galadins l'interdisent.

— Alors maudits soient les Galadins ! » lançai-je d'un ton rageur. La fureur dans ma voix me stupéfia ; elle parut choquer Eva et Ramadar et tous ceux qui se trouvaient près de l'étang sombre. « S'ils ne veulent pas nous aider, qu'ils soient maudits !

— Valashu, vous ne savez pas ce que vous dites ! »

Eva et Varjan me regardaient avec horreur, Asha et Shivaj aussi. Je

leur rendis leur regard en m'écriant : « Je ne sais peut-être pas ce que je dis, mais vous, comment savez-vous ce que disent les Galadins ?

— De temps à autre, expliqua Eva, l'un des puissants Elijins visite notre monde et nous rapporte leurs paroles.

— Et vous vous rangez à leur volonté ?

— Comme un guerrier obéit à son roi dans votre monde, répliqua Ramadar. Et comme les Galadins suivent la lumière des Ieldras et les Ieldras accomplissent la volonté de l'Unique. »

En entendant cela, je secouai la tête et ma main se referma solidement et douloureusement sur la poignée de mon épée.

« Si vous doutez, regardez ! me dit Eva en montrant l'étang. Regardez – et écoutez ! »

Pendant un moment, dans le calme de la nuit fraîche, alors qu'Eva et les autres se rapprochaient de moi, je fixai l'étang. Il était devenu si sombre que seul le faible scintillement des étoiles jouait sur ses eaux noires. Brusquement, une lumière commença à monter de ses profondeurs. Des paroles parfaitement détachées, comme le tintement d'une cloche, jaillirent sous la forme d'une magnifique chanson. Elles me rappelèrent les paroles immortelles qu'Alphanderry avait chantées dans le passage du Kul Moroth : *La valaha eshama halla, lais arda alhalla raj erathe...* Comme quelques instants avant la mort d'Alphanderry, les mots se fondaient si harmonieusement dans la musique et la musique en eux qu'ils semblaient ne faire qu'un.

Je sentais que ceux qui m'entouraient comprenaient bien plus de choses dans cette chanson que moi. Je regardai l'étang devenir de plus en plus brillant et de plus en plus limpide. Juste au-dessous de sa surface parfaitement immobile, je distinguai un autre plan d'eau, beaucoup plus grand : un lac argenté, très beau, et à côté, sur le rivage vallonné, un immense astor dans toute sa splendeur. Celui-ci était encadré au loin par deux montagnes couronnées de neige. Il ne pouvait s'agir que d'Irdrasil, l'arbre-monde de la légende et des rêves, et des monts Vayu et Telshar – l'éternel et véritable Telshar dont le pic sacré qui se dressait au-dessus du château de mon père tenait son nom. Tout comme j'avais aperçu Givène à travers les eaux de l'étang dans l'un des Vilds d'Ea, je sus que j'avais maintenant sous les yeux Agathad, le monde des Galadins.

« Ashtoreth, dis-je, murmurant le nom de l'un des plus grands Galadins. Valoreth. »

C'est difficile à expliquer, mais dans la musique montant des profondeurs de l'étang, j'avais l'impression d'entendre le souffle et le battement de cœur de mon propre nom. « L'arbre béni ! » chuchota Eva à côté de moi. Le monde entier brillait de la lumière sacrée des feuilles parfaites d'Irdrasil. Dans les nuances et les tons vibrants du grand arbre, je devinai des couches insondées de la langue des anges

et de ses profondes harmonies : les mélodies de toute la musique et de toutes les paroles jamais prononcées. Les Galadins, pensai-je, devaient comprendre cela, tout comme ils comprenaient certainement le langage de lumière qui tombait sur Agathad. C'est ainsi que les Ieldras leur parlaient et leur apportaient la parole de l'Unique.

Lais arda alhalla raja Valashu ni al'Elahad ni al'Adar...

Le fait que je puisse moi aussi saisir cette langue éternelle m'apparaissait comme un miracle. Qui étais-je pour parler aux Ieldras ou pour me tenir devant leur arbre flamboyant pendant qu'ils me parlaient. L'idée me vint à l'esprit que je ne comprenais qu'une infime partie de ce que ces êtres lumineux avaient à me dire, et que, pourtant, cette partie en contenait la totalité et l'essence : Je devais vaincre ma peur de la mort, qu'il s'agisse de celle que je donnais aux autres ou de la mienne. Et je devais retourner sur Ea pour accomplir mon destin.

« Non ! », protestai-je des sombres profondeurs de mon cœur. Je me demandais si les Ieldras – ou les Galadins – comprenaient les éclairs qui s'allumaient dans mes yeux. « Que pouvez-vous vraiment savoir d'Ea ? Savez-vous ce que c'est que d'avoir la chair brûlée ou de crier en sentant une lame pénétrer dans son ventre ? Vous, vous ne mourez pas cloués sur une croix ! Vous ne mourez même pas ! »

Je n'attendais aucune réponse à la fureur qui bouillonnait en moi. Et soudain, à travers l'étang du Peuple des Étoiles, je vis avec crainte et vénération le glorieux du grand astor au loin se mettre à briller d'une lumière terrible et magnifique.

Valashu Elahad.

Je compris que finalement, chacun de nous s'ouvre ou ne s'ouvre pas à cette lumière.

Valashu.

À moins que cette lumière éternelle ne s'ouvre à nous et ne nous attire en elle. Pendant un moment qui me parut durer une éternité, je me trouvai dans un endroit qui ne pouvait pas exister : la Prairie originale des Culhadosh dans un autre monde de l'univers. Son étendue verte n'avait pas été souillée par la terreur des armées de Morjin. Aucun des morts ne gisait en tas ensanglantés sur l'herbe, ni mon père ni mes frères. En réalité, il semblait que les êtres qui m'étaient le plus chers n'étaient pas morts du tout, car dans le flot de lumière du soleil qui se répandait sur le pré se matérialisaient les visages et les silhouettes de Karshur, Mandru, Jonathay, Ravar et Yarashan. Mon frère Asaru, revêtu d'une armure de diamants étincelants, se trouvait au centre du champ avec mon père. Ma mère et ma grand-mère, que j'appelais Nona, y étaient également.

Ils n'avaient aucune blessure sur le corps et ils me souriaient d'un sourire chaleureux qui remplissait tout mon être. Mon père me dit que

je devais rentrer à Mesh pour devenir roi, tandis que ma mère, dans la douce lumière de ses yeux, me communiquait la plus simple des vérités, à savoir, que si les hommes et les femmes pouvaient mourir, l'amour, lui, ne mourait jamais. Son cœur répandait dans le mien une force qui me faisait pleurer. Je ne voulais pas la quitter. Ils me parlèrent longtemps – certains diraient que je me parlais à moi-même. Cependant, mon père me rappela que je faisais toujours partie des vivants et que je ne pouvais pas rester avec les morts. Mais il me promit qu'il demeurerait toujours à mes côtés. Il me dit aussi qu'on m'enverrait de l'aide. Puis il sourit une dernière fois et s'évanouit dans la lumière avec ma mère, ma grand-mère et mes frères.

Je me retrouvai sur Givène, debout au bord de l'étang en compagnie du Peuple des Étoiles. Ils me demandèrent ce que j'avais vécu et je le leur racontai. Puis j'ajoutai : « Je ne sais pas si j'ai vu des choses extérieures à moi et qui me dépassent ou si j'ai simplement rêvé. »

En entendant cela, Eva hocha la tête et me dit mystérieusement : « Quelquefois, il n'y a pas de différence. »

Je remarquai que le soleil était passé au-dessus des montagnes à l'est et que sa lumière donnait aux maisons et aux tours sur les collines alentour une teinte bleue et douce. Je me dis soudain que mes amis sur Ea pensaient peut-être que j'étais mort.

Et quand je plongeai de nouveau mon regard dans l'étang, je ne vis plus ni Vayu ni le Telshar ni le grand astor d'Agathad, seulement l'étang plus petit du Vild des Loikalii dans lequel j'étais tombé. Penchés au-dessus, Oni et Kane, étonnés et effrayés, scrutaient ses eaux noires, imités par Maram, mes autres compagnons et tous les Loikalii.

« Vous devez repartir », me dit Ramadar. Il ajouta ce qu'il avait réussi à comprendre en contemplant l'Irdrasil : « On vous enverra de l'aide. »

Je hochai la tête et il me serra la main. Eva et les autres me prirent dans leurs bras. Puis Ramadar glissa entre mes doigts un diamant parfaitement taillé de la grosseur d'une noix. « Il appartenait à la couronne qu'Adar portait autrefois. Elahad aurait dû emmener la couronne avec lui sur Ea, mais il ne voulait pas la porter avant la fusion d'Ea et des mondes des étoiles et la venue du Maîtreya. La couronne a été perdue, mais nous avons conservé cette dernière pierre durant tous ces âges. Emportez-la avec vous afin qu'elle vous rappelle ce que vous avez vu et qui vous êtes vraiment. »

Je fermai la main autour de l'énorme diamant et saluai Ramadar d'un signe de tête. Puis, après un dernier regard aux cascades qui tombaient au-dessus de la ville miroitante autour de moi, je replongeai dans l'étang.

Au moment où je sortais de ses eaux froides, la main de Kane jaillit brusquement et s'agrippa à la mienne. D'un seul coup qui faillit me déplacer l'épaule, il me tira sur la rive. L'eau de mes cheveux et de mes vêtements trempés dégoulinait sur l'herbe. Maître Juwain et Maram se précipitèrent vers moi, suivis de Liljana, Atara, Daj et Estrella. Flick lui-même tournoya dans un tourbillon d'étincelles comme si ma réapparition l'étonnait. Maira, Annéli et les Loikalii s'approchèrent le plus possible. Les grands arbres du vild se dressaient, imposants, au-dessus de nous.

« Val ! » me cria Maram. Il me serra la nuque comme s'il voulait s'assurer que j'étais vraiment revenu. « Nous pensions que tu avais disparu, aspiré dans les entrailles de la terre ! »

Je vis que le pagne de Maram et la tunique de Kane étaient trempés. Apparemment, ils avaient plongé dans l'étang à ma recherche.

Maître Juwain s'avança et plongea son regard dans le mien. « Vous ne devriez pas être conscient, ni même vivant ! Vous êtes resté trop longtemps sous l'eau !

— Presque toute une journée, répondis-je en secouant l'eau de mes cheveux.

— Non, pas aussi longtemps, corrigea-t-il. Mais dix minutes, c'est assez pour tuer – j'imagine que nous devrions nous réjouir que le manque d'air ait eu pour seul effet de vous embrouiller les idées.

— Mais maître, lui expliquai-je, je n'ai pas les idées embrouillées. Debout sur les rives d'un autre étang, dans un autre monde, j'ai vu le soleil se coucher, puis se lever de nouveau. »

Tous m'écoutèrent attentivement décrire ce qui m'était arrivé depuis que j'étais tombé à l'eau. Finalement, Oni me jeta l'un de ses regards méprisants et dit : « L'Eau ne donne que des visions de lieux éloignés. L'une d'elles a dû s'emparer de vous et vous convaincre que c'était réel. »

À ces mots, je secouai la tête en me demandant si c'était possible. Puis je sentis le gros diamant que je tenais toujours dans ma main. Le soleil se reflétait sur ses nombreuses facettes dans une débauche de couleurs. Ceci persuada presque tout le monde de la véracité de mon histoire, mais Oni se contenta de plisser ses vieux yeux et de dire : « Peut-être que ces diamants poussent au fond de l'Eau. »

Alors qu'elle tendait le doigt vers l'étang et regardait dedans, ses eaux se firent de plus en plus calmes et de plus en plus limpides. Au bout de quelque temps, elles s'immobilisèrent et la surface devint lisse comme du verre. Dans l'argent de ce miroir liquide, j'eus des visions fugitives de grandes tours violettes brillant sous un soleil bleu et d'un grand arbre aux feuilles dorées dont l'éclat ne faiblissait jamais, même dans les nuits les plus sombres. Brusquement, une lumière étincelante

remplit l'étang, faisant disparaître tout ce que je voyais dans un flot de gloire. Sans prévenir, elle jaillit comme un torrent de feu et alla frapper Flick. Une mélodie pareille au tintement de cristaux parfaitement accordés jaillit à son tour et la musique et le feu ne firent qu'un. Tout le monde recula devant les lumières tourbillonnantes de Flick qui brillaient de plus en plus. Pétrifié, je vis ce rayonnement prendre la forme d'Alphanderry. Il ressemblait à l'être étrange qui nous était apparu plusieurs fois au cours de notre voyage et pourtant il était différent. J'avais beau savoir parfaitement que notre vieil ami était mort dans le Kul Moroth, l'homme qui venait soudain de prendre forme devant nous paraissait presque vivant.

« Val ! » me cria-t-il. Il tourna la tête vers mes autres amis et sourit. « Maram, Liljana, maître Juwain... Kane. »

Kane contemplait cette représentation d'Alphanderry les yeux pleins de tristesse et de joie à la fois. Il s'exclama : « Mon petit ami ! », mais n'esquissa pas un geste pour le prendre dans ses bras.

Daj, lui, n'eut pas la même retenue. Il s'approcha d'Alphanderry comme s'il avait l'intention de lui toucher le bras. Sa main passa complètement à travers lui, non pas comme à travers un rayon de lumière comme la première fois, mais comme si elle avait plongé dans de l'eau, et elle laissa des rides et une trace dans la substance miroitante qui le composait.

Alphanderry sourit à Daj et à Estrella qui se tenait à côté de lui. Il la regarda longuement et attentivement. Puis ses yeux tombèrent sur Atara et sur le bandeau qui lui entourait le visage. « C'est bon de vous revoir après tout ce temps, dit-il, même si ça me fait de la peine que vous ne puissiez pas me voir. Que vous est-il arrivé, Atara ?

— Vous ne savez pas ? »

Il secoua la tête. « Je sais *presque*. Le souvenir est là, quelque part, mais je ne le trouve pas. »

Pendant un moment, nous évoquâmes les nombreux événements survenus depuis la mort d'Alphanderry dans le Kul Moroth : notre entrée à Khaisham et dans la Grande Bibliothèque ; notre traversée des Montagnes Blanches et la bataille à l'intérieur d'Argattha au cours de laquelle nous avions récupéré la Pierre de Lumière. Atara ne voulut pas raconter comment elle avait perdu la vue, mais Alphanderry dut deviner qu'elle avait laissé ses yeux dans la salle du trône de Morjin. Quand notre récit atteignit la tragique invasion de Mesh par Morjin et le vol de la Pierre de Lumière et tout ce qui s'était passé depuis, Alphanderry frotta ses cheveux noirs et bouclés et nous dit : « C'est comme si d'une manière ou d'une autre, j'étais avec vous, au cœur de tous les événements que vous dites avoir vécus.

— Mais vous y étiez ! m'exclamai-je.

— Sous la forme de celui que vous appelez Flick ? »

À ces mots, il tendit la main comme s'il saluait l'un des Timpums flottant à proximité sur un bouquet de nénuphars. Le Timpum, comme une boule de lumière bleue et dorée, vint doucement se poser au centre de la paume d'Alphanderry. Stupéfait, je vis sa main se diviser en deux dans un éclat d'argent et de rouge avant de se reconstituer un instant plus tard. Alphanderry me dit alors : « Je ne suis *pas* Flick. Et pourtant, je ne suis pas différent de Flick non plus. C'est difficile à expliquer. »

Les explications, me dis-je, n'avaient jamais été le fort d'Alphanderry. C'était un poète et un ménestrel. Son visage triangulaire reflétait toute l'extravagance et toute la spontanéité que nous aimions tous, ainsi que la vivacité et l'imagination. Ses lèvres pleines et sensuelles se relevaient en un sourire éblouissant qui illuminait tout son visage et déployait les rides profondes autour de ses yeux en forme de rayons de soleil. Son espièglerie naturelle se communiquait aux autres comme une traînée de poudre. Il avait toujours été rêveur, vivant dans un monde à la beauté intense qu'il partageait volontiers avec les autres. Ses grands yeux bruns traduisaient sa nostalgie de lieux encore plus merveilleux que Givène et Agathad. Et pourtant, quelque chose de nouveau lui réchauffait l'âme – ou peut-être était-ce seulement sa motivation la plus ancienne et la plus profonde, aussi naturelle que le fait d'expirer quand on a respiré à fond, qui avait changé de direction. Alors qu'il contemplait le Timpum qui brillait dans sa main – puis Estrella, les nénuphars autour de l'étang, les astors, les rochers et l'herbe dans les bois des Loikalii – je sentis en lui un désir irréprensible de chanter non seulement la beauté du monde, mais *pour* le monde, de remplir les fleurs de musique et de faire en sorte que toutes les choses s'animent comme jamais auparavant.

Sa propre existence semblait l'intriguer autant que moi. Je regardai Oni et Maira pour voir si elles avaient une explication à ce miracle, mais ni elles ni les autres Loikalii n'avaient jamais vu un Timpum se transformer ainsi. Oni, son vieux visage rayonnant d'adoration, ne quittait pas Alphanderry des yeux. Même Kane paraissait mystifié car je l'entendis murmurer : « Mon ami, mon cher petit ami – comment, comment ? »

À présent, Oni n'avait plus grand-chose à nous montrer dans son étang magique, et il n'y avait plus grand-chose que nous désirions voir. Elle proposa de retourner au bosquet d'astors et d'organiser un nouveau festin en l'honneur du retour d'Alphanderry parmi nous. Personne ne s'y opposa. Je m'attendais à tout moment à voir Alphanderry disparaître dans un tourbillon de lumières, mais il demeurerait aussi solide et aussi réel qu'il lui était possible de l'être. Serré de près par Daj et Estrella et entouré de nombreux enfants

Loikalii, il marchait dans les bois en chantant une chanson douce et absurde qui les enchantait.

Ce soir-là, cependant, quand les Loikalii eurent étalé les fruits frais et secs et les délicieux mets de la forêt sur leurs tapis de feuilles tressées, Alphanderry interpréta d'autres chansons. Comme il ne pouvait toujours pas tenir son luth entre ses mains, Kane l'accompagna et il chanta une mélodie si belle et si envoûtante que nous joignîmes tous notre voix à la sienne sans même savoir ce que signifiaient les paroles que nous reprenions. Je fus étonné de voir une multitude de Timpums sortir en trombe des bois et venir en scintillant ajouter leur étrange tintement de clochettes au chœur. Même les grands arbres au-dessus de nous fredonnaient en silence tandis que les étoiles au-delà du monde chantonnaient en lumière.

Nous restâmes deux jours de plus dans les bois des Loikalii. Je m'attendais toujours à ce qu'Alphanderry disparaisse dans la beauté plus ordinaire de Flick, mais il semblait de plus en plus réel. S'il ne mangeait aucune nourriture et ne buvait pas une goutte d'eau, il marchait dans la forêt comme n'importe quel homme et riait et plaisantait avec nous pendant que nous faisions des provisions pour le reste du voyage.

Nous ne pouvions pas nous attarder plus longtemps. Nous redoutions tous d'abandonner la protection des arbres pour retrouver l'enfer incandescent du Tar Harath, en particulier Maram qui se déplaçait avec une indolence et une mauvaise humeur difficiles à supporter. Il aidait à remplir les outres dans l'un des étangs des Loikalii en jurant dans sa barbe et ne cessait de jeter des regards pleins de désir à Annéli qui semblait peu désireuse de s'éloigner de lui. Son ressentiment me pesait, tout comme la nécessité de faire nos adieux à Sunji et aux Avari. Mais c'était inévitable. Quand nous eûmes fixé la dernière outre et le dernier sac de cerises sur les chevaux de bât, par une fraîche matinée du milieu du mois de marud, alors que les oiseaux chantaient autour de nous, nous tîmes conseil avec Sunji et ses guerriers sous les branches d'un vieux astor.

« Votre père, dis-je à Sunji, vous a ordonné de nous aider à traverser le désert, mais de ne pas aller plus loin que nécessaire. Vous avez rempli votre mission, et même davantage peut-être. À présent, vous devez rentrer raconter au roi Jovayl l'exploit que vous avez accompli. »

Sous le regard interrogateur de Maidro, Nuradayn et Arthayn, Sunji répondit : « Mais il vous reste la fin de Tar Harath à traverser ! Et ensuite, les terres des Yieshi ! »

Et Maidro ajouta : « Qui vous mettra en garde contre les tempêtes de sable ? Qui vous évitera d'être engloutis par les sables mouvants ? Qui vous aidera à trouver de l'eau ? »

Cette dernière question ne nécessitait pas de réponse, car tous les yeux allèrent se poser sur Estrella qui était assise à côté de la silhouette brillante d'Alphanderry avec qui elle jouait en agitant gracieusement les doigts et les mains. Alors je dis aux Avari : « Nous n'aurions jamais atteint cet endroit sans votre aide. Mais quand nous partirons d'ici, nous nous dirigerons vers l'ouest, vers les montagnes et

au-delà. Si vous veniez avec nous jusqu'aux montagnes, puis tentiez de rentrer seuls jusqu'à votre hadrah en retraversant tout le Tar Harath, il vous faudrait reprendre de l'eau ici pour ne pas mourir. Sans Estrella pour vous guider, il est peu probable que vous retrouviez cette forêt. C'est un trop grand risque et je ne peux pas vous demander de le courir. »

Sunji et ses amis guerriers étaient des hommes courageux, mais ils avaient aussi le sens des réalités, comme tous les peuples du Désert Rouge. Ils comprirent que j'avais raison. Cependant, regardant avec émerveillement Estrella et Alphanderry, Nuradayn s'exclama : « On pourrait vous accompagner jusqu'au bout de votre quête ! »

Mais Sunji s'y refusa. Il répondit à Nuradayn : « Le souhait de mon père doit être respecté et nous devons rentrer chez nous le plus vite possible. Je pense que cet automne il y aura la guerre avec les Zuri. Valaysu a raison de dire que le Dragon ne laissera pas la mort de ses Prêtres Rouges impunie. Valaysu a ses combats, nous avons les nôtres. »

Là-dessus, il se leva pour me prendre dans ses bras et je fus surpris de le voir pleurer à chaudes larmes.

« Eh bien, dit Maidro en me serrant à son tour dans ses bras, il faut donc se dire au revoir. Je vous souhaite bonne chance : Puisse l'Unique vous mener toujours jusqu'à l'eau. »

À ce moment-là, Oni nous étonna en entrant dans le bosquet à la tête d'un groupe de Loikalii parmi lesquels se trouvaient Maira, Kalévi et trois anciens. Elle se dirigea droit vers Estrella et lui tendit la coupe en cristal bleu à laquelle elle tenait tant en disant : « Prends ça afin que l'Unique puisse toujours amener l'eau jusqu'à toi. »

Les mains d'Estrella se refermèrent autour de la petite coupe et elle leva les yeux vers Oni avec une profonde reconnaissance. Oni se pencha alors pour poser un baiser sur le sommet de sa tête bouclée. Comme Estrella restait aussi muette que les arbres autour de nous, je parlai pour elle : « Vous nous avez offert un merveilleux cadeau, le cadeau de la vie, peut-être. Mais comment invoquerez-vous la pluie sans votre gelstei ? »

En réponse, Oni me jeta l'un de ses regards mystérieux et répliqua : « Ne vous inquiétez pas, géant, nous savons comment faire. »

Liljana qui avait l'esprit plus pratique que moi, examina la coupe bleue étincelante que tenait Estrella et demanda : « Mais comment saura-t-elle comment l'utiliser ? »

Sa question n'avait pas vraiment besoin de réponse car nous avions tous trouvé le moyen d'utiliser nos gelstei pratiquement sans aide. Cependant, l'explication d'Oni me parut intéressante car, fixant le rayonnement qui émanait des astors, elle déclara : « Comment les arbres savent-ils comment utiliser la lumière du soleil ? »

Quand vint l'heure de seller les chevaux et de quitter les bois, une autre surprise m'attendait, mais celle-ci me brisa le cœur. Tenant Annéli par la main, Maram arriva sans se presser au lieu de rassemblement près de nos olindas et annonça qu'il ne nous accompagnerait pas.

« Je suis désolé, Val, mais je suis déjà allé trop loin, et c'en est trop – beaucoup, beaucoup trop. »

Nous étions debout près des chevaux qui piaffaient. Le cœur battant sourdement et douloureusement dans ma poitrine, je fixais Maram sans y croire. Je ne trouvais rien à dire.

« Je suis désolé, les amis, nous dit-il, mais je ne peux pas continuer. »

Il s'essuyait le coin de l'œil et évitait de me regarder. L'idée me vint alors qu'il s'agissait juste d'une de ses crises où le doute et la peur lui rongeaient le ventre et lui liquéfiaient les muscles et les os, détruisant sa volonté d'avancer dans la bonne direction. Comme toujours, pensais-je, un feu éclatant ne tarderait pas à balayer cette profonde affliction pour libérer un être noble, droit et invincible. Comme toujours, il suffisait que j'allume la torche.

« Maram, dis-je en m'avançant vers lui pour lui prendre l'épaule.

— Non, non – ne me regarde pas comme ça ! »

Comment aurais-je pu ne pas regarder cet homme suffisant, exaspérant et cependant merveilleux que j'aimais autant que tous les autres ?

« Je t'en prie, Val – c'est trop dur ! »

Tandis que je cherchais les bons mots à lui dire, Kane aboya : « Attention que votre courage ne vous abandonne pas maintenant ! »

Atara s'approcha de lui et lui dit : « Le pire du voyage est derrière nous ! »

Liljana vint lui effleurer la joue de sa main. « Nous savons à quel point vous avez souffert – qui peut le savoir mieux que vos amis ? Mais c'est presque fini. Forcément.

— Non, non, ce ne sera jamais fini, répliqua Maram. Je pense que vous ne trouverez jamais le Maîtreya. »

Il serrait la main d'Annéli et refusait toujours de me regarder.

« Nous avons besoin de toi, Maram », dis-je finalement.

Estrella vint près de lui et tira gentiment sur sa main pour lui signifier son profond désir de le voir changer d'avis et partir avec nous. Alphanderry lui parla des merveilles du monde qu'il pourrait connaître si seulement il trouvait la volonté de faire quelques centaines de milles de plus. Kane se tourna vers moi avec un regard d'impuissance qui atténuait la sauvagerie de son visage.

« Maram », répétai-je en lui touchant de nouveau l'épaule.

Continuant à m'ignorer, il entreprit d'ôter sa vieille cape de voyage

dans laquelle était enveloppée sa pierre de feu. Puis il brandit le grand cristal rubis et dit : « Je n'ai jamais vraiment cru que cette pierre pourrait être réparée. Je n'ai jamais cru que *je* pourrais être "réparé". Saurai-je conserver la flamme brillante de l'amour ? Un jour ou un an ? C'est la seule chose qui importe vraiment. Au fond, tout se résume à l'amour. »

Son regard se posa un instant avec adoration sur Annéli, puis croisa enfin le mien. Toute sa souffrance pénétra à flots en moi. Tous ses rêves, tous ses désirs me remplirent d'une douleur que j'avais du mal à supporter. Les yeux brûlants, je clignai les paupières et lui dis : « Très bien, Maram, reste si tu veux. Et que la paix soit avec toi. »

Si j'étais vraiment honnête avec moi-même, n'avais-je pas toujours su au fond de moi que cela arriverait un jour ?

« Ne me regarde pas comme ça ! » s'écria de nouveau Maram.

Je ne pouvais plus supporter qu'il souffre, qu'il soit de nouveau blessé par une flèche, qu'il soit brûlé par le soleil ou qu'il combatte un jour de plus, en vain, un ennemi qui ne pouvait pas être vaincu. Je ne pouvais plus supporter que son grand cœur soit privé de ce à quoi il aspirait le plus. « Reste, lui dis-je – prends Annéli pour femme. Aie des enfants. Sois heureux, vieux. »

Je le regardai et il me regarda, et je ne pus garder pour moi cette chose brillante et chaude qui me serrait le cœur.

« Bon sang, Val ! s'exclama-t-il. Tu es cruel ! En me rendant les choses faciles, tu me les rends difficiles. Rudement difficiles ! »

Nous nous étreignîmes alors et pleurâmes comme des enfants. Puis vint l'heure de seller les chevaux pour poursuivre notre voyage. Maram me regarda attacher les courroies sous le grand corps d'Altaru. « Ah, dit-il, j'avais certainement tort pour le Maîtreya. Je suis sûr que tu le trouveras ! Et à ton retour, tu repasseras par ces bois. J'en suis sûr ! »

Il se força à faire un large sourire, mais je voyais bien qu'il ne croyait pas ce qu'il disait. Moi, en revanche, je devais faire comme si j'y croyais. Alors, profondément reconnaissants, nous fîmes nos adieux au peuple de la forêt. Puis nous enfourchâmes nos chevaux et nous éloignâmes sous les arbres silencieux.

Quand nous atteignîmes les sables du Tar Harath, un souffle d'air atrocement chaud sécha instantanément l'humidité de mes yeux. Une nouvelle séparation intervint. Sunji et les Avari partirent vers le sud-est et, au prix d'un gros effort, nous guidâmes nos montures vers les grandes dunes qui brillaient à l'ouest. Bientôt, les Avari disparurent de notre vue dans les ondulations de ce vaste paysage. Puis le Vild des Loikalii s'évanouit dans l'éclat aveuglant de la distance qui se creusait. Jamais, même après la mort de ma famille, je ne m'étais senti aussi seul.

Pendant quelques jours, mes amis me parlèrent peu car je ne pouvais pas supporter le son de leur voix. Notre vie se déroulait selon une routine draconienne : nous démontions nos tentes en poil de chèvre plusieurs heures avant l'aube et chevauchions dans la chaleur grandissante du matin. Quand l'air se transformait en une fournaise ardente qui nous desséchait les yeux et absorbait complètement l'humidité de notre corps sur les fibres des robes que les Avari nous avaient données, nous plantions de nouveau nos tentes et restions allongés à transpirer et à souffrir jusqu'à ce vienne l'heure de repartir dans l'air plus frais de la fin de l'après-midi. Nous avancions d'un pas lourd sur le sable éclairé par les étoiles et quand la fatigue avait enfin raison de nous et que le froid glacial de la nuit transperçait nos vêtements comme un couteau, nous nous glissions de nouveau sous nos tentes pour prendre quelques heures de sommeil.

J'avancais droit vers le sud-ouest en direction des Montagnes du Croissant. Aucune montagne plus basse, aucune éminence rocheuse susceptible de nous gêner et de nous obliger à faire un détour, ne se dressait dans le désert. Après la verdure rafraîchissante des bois des Loikalii, la chaleur du Tar Harath nous paraissait encore plus infernale que la fournaise épouvantable qui avait bien failli nous tuer dans la partie orientale du désert.

Ce voyage semblait ne pas avoir de fin. J'avais beau avoir vu sur la carte que nous finirions par atteindre les hautes Montagnes du Croissant et que le Tar Harath s'achèverait bien avant, mes oreilles, mes yeux et mon cœur me disaient le contraire. Jour après jour, dans toutes les directions, on ne voyait que le désert. Le vent charriait des grains de sable cinglants sur un paysage vide qui paraissait infini. Je me retournai souvent dans la direction où j'imaginais que se trouvait le Vild en espérant que Maram avait changé d'avis et que j'allais l'apercevoir chevauchant à nos trousses. J'avais l'impression qu'il était près de moi et que son grand cœur exprimait d'une voix tonitruante son remords de m'avoir abandonné et son désir de rejoindre notre quête. Mais je scrutais le sable vacillant derrière nous en vain.

Je pense que l'absence de Maram nous peinait tous. C'était comme s'il y avait un trou dans la terre à l'endroit où se dressait auparavant une énorme montagne. Un soir pendant le dîner, Liljana reconnut qu'elle regrettait ses grognements et ses excès d'alcool presque autant que ses chansons paillardes et son goût de vivre irréprensible. Elle n'avait pas beaucoup d'appétit pour le reste des cerises et des autres fruits frais que nous avions pris dans les bois des Loikalii. Je n'en avais pas du tout. Je me contentais de fixer mon repas auquel je n'avais pas touché en buvant les quelques gouttes d'eau-de-vie que j'avais versées dans ma tasse en souvenir de moments plus heureux.

Cependant, si nous avions perdu un compagnon, nous en avions

gagné un autre avec Alphanderry – enfin presque. Depuis que nous étions sortis du Vild, sa présence ne faiblissait pas et il disparaissait rarement pour reprendre la forme et l'éclat de Flick. Il « chevauchait » avec nous sur l'un des chevaux de bât, si tel est le mot qui convient pour décrire l'activité d'un être qui n'a ni consistance ni poids. Je me demandais s'il était capable de s'élever dans les airs comme un oiseau lumineux ou de s'élancer en avant comme les rayons du soleil. Toutefois, ces moyens de déplacement semblaient lui être interdits tant qu'il gardait sa forme humaine. Tandis que nous approchions de la fin du Tar Harath – du moins l'espérons-nous –, Alphanderry chevauchait ou marchait comme nous.

Cependant, il ne mangeait pas, ne buvait pas, ne dormait pas et ne transpirait pas. S'il souffrait avec nous, ce n'était pas de la dureté du monde – pas dans ce qu'il avait de physique, en tout cas. En fait, comme tout bon ami, il souffrait de nos souffrances. Lui aussi, pensais-je, regrettait Maram. À partir de ses souvenirs et de notre description du courage de Maram au siège de Khaisham et dans de nombreuses autres circonstances depuis, il composa un poème qu'il appela *Ode à l'homme aux cinq cornes*. Sa voix douce et mélodieuse était encore plus rafraîchissante que l'eau et cette chanson nous rappelait que Maram restait proche de nous, du moins en pensée.

Le quatrième soir après notre départ de la forêt des Loikalii, nous nous rassemblâmes autour de l'unique chandelle que Liljana avait allumée. Kane pinça les cordes du luth et Alphanderry chanta la fois où Maram avait pris un ours qui léchait son visage plein de miel pour l'une de ses conquêtes. Quand il eut fini et que le vent se mit à gémir de l'ouest, nous discutâmes une fois de plus du mystère de l'existence d'Alphanderry. Daj se demandait comment il était possible que cet être presque réel, tissé de lumière, ait les véritables souvenirs d'Alphanderry.

Ce fut Liljana qui tenta de lui répondre. Dans les mots qui sortirent de sa bouche, je sentis sa passion pour les connaissances et l'enseignement de son ancien ordre : « Tous les hommes et toutes les femmes meurent car ils sont issus du monde et doivent retourner à lui. Mais le monde lui-même ne meurt jamais – sauf si quelqu'un comme Angra Mainyu décide de le détruire par le feu. Nous faisons tous partie de ce monde immortel. Non seulement par l'eau de notre sang et les minéraux de nos os, mais par nos pensées, nos passions et nos rêves. Et par nos souvenirs. Jadis, mes sœurs croyaient que tout ce que nous éprouvons, le monde l'éprouve aussi. Quand nous nous rappelons, le monde se rappelle lui aussi. Dans ce cas, lorsque le monde se rappelle, ne serait-il pas logique que nous nous rappelions nous aussi ? Ea est la mère d'Alphanderry. En fait, ce doit être Elle qui murmure ces souvenirs à son esprit. Tout comme Elle lui avait donné la vie

autrefois, Elle doit avoir le pouvoir de le recréer, encore plus beau qu'avant. »

Faisant tourner sa varistei maudite entre ses doigts, maître Juwain dit : « Je crois que Liljana a raison. En esprit, elle a raison.

Mais je crois que c'est beaucoup plus compliqué qu'elle ne le dit. Alphanberry est bien de ce monde, comme l'eau, la lumière ou le cristal de la gelstei dont nous ne comprendrons peut-être jamais la structure profonde. Mais il est sûrement quelque chose d'autre aussi. Quelque chose venant d'au-delà du monde. On dit que les Galadins ont arpenté Ea autrefois et qu'ils ont laissé derrière eux, dans les Vilds des Lokilani, une partie de leur substance lumineuse. Qu'est-ce que les Timpums pourraient réellement être d'autre ? À moins qu'ils ne soient encore plus que ça : une partie ou l'impulsion des Ieldras. Ma confrérie enseigne que les Ieldras résident dans le néant noir et brillant de Ninsun, au centre de toutes les choses. Tout réside à cet endroit : le temps, l'espace, la matière, la mémoire. L'univers lui-même, pas seulement le monde, se rappelle tout ce qui est et tout ce qui s'est un jour passé, jusqu'aux points tourbillonnants du plus petit grain de sable emporté par le vent. Mon ordre a nommé cette mémoire, Mémoire Akashique. Au cours des âges, quelques maîtres de ma Confrérie ont réussi à invoquer une sagesse et des souvenirs qui les dépassaient largement. Ce doit être ces souvenirs, et plus particulièrement certains d'entre eux, qu'Alphanberry invoque pour faire ses poèmes. D'une manière ou d'une autre, ce doit être à partir de ces souvenirs que les Êtres de Lumière lui donnent vie. » Assis en face de moi, Alphanberry écoutait poliment ce que maître Juwain disait, mais sans y attacher une attention spéciale. Il semblait moins se soucier de la façon dont il était arrivé là que du fait qu'il existait de nouveau. Il était enchanté. Son sourire illuminait presque la nuit. Se tournant vers Daj et Estrella qui ne l'avaient pas connu dans le passé, il dit : « Maître Juwain s'y connaît en philosophie et en beaucoup d'autres domaines et il a beaucoup à nous apprendre. Mais la création n'est peut-être pas le mystère qu'il en fait. Même la création d'un homme. Daj, tu veux bien m'aider ? Estrella ? »

Tandis qu'Estrella regardait Alphanberry avec étonnement, Daj lui demanda : « Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur ?

— Je t'en prie, garde tes "monsieur" pour les maîtres de la Confrérie et autres Illuminés. Je ne suis qu'un faiseur de chansons – et d'hommes, comme tu vas le voir en m'aidant. Voyons, cet homme qui n'existe pas encore vraiment, mais qui d'une certaine manière a toujours existé et à qui *nous* allons donner naissance – quelle est la première chose que nous devrions savoir sur lui ? »

À l'idée d'être mêlé à ce divertissement, les yeux de Daj s'illuminèrent. « Je ne sais pas, répondit-il – son nom ?

— Oui, bien, bien – son nom. Et comment s'appelle-t-il ?

— Mais comment le saurais-je ?

— Réfléchis ! »

Tandis que Daj fermait les yeux comme pour passer en revue la liste des noms de tous les gens qu'il avait connus, Alphanterry tendit le bras pour lui donner une tape sur la tête. Mais comme Daj ne pouvait pas sentir la substance de sa main, Alphanterry lui dit : « Ne pense pas avec ça ! Pas pour ces choses-là. Pense avec ça. »

En disant cela, il posa sa main scintillante sur le cœur de Daj et lui sourit. Puis il ajouta : « Allons, dépêche-toi, maintenant, le nom est là, et tu le connais ! »

Et Daj laissa échapper : « Est-ce que c'est Aldarian ?

— Bien – c'est un beau nom, noble et solide. Un peu ennuyeux, peut-être. Est-ce que notre homme est ennuyeux ?

— Non, au contraire. Il est intelligent et malin.

— Alors nous n'avons pas encore son véritable nom. »

Alors qu'une flamme s'allumait au fond de lui, Daj annonça avec plus d'assurance : « Il s'appelle Eleikar !

— Voilà ! Eleikar – c'est bien ça. Voyons, qu'est-ce que notre Eleikar désire plus que tout ? »

Alors Daj répondit : « La vengeance ! Le père d'Eleikar était un grand chevalier. Un méchant roi voulait sa mère pour concubine et comme il n'arrivait pas à ses fins, il tua le père d'Eleikar et s'empara d'elle. Pour sauver son honneur, la mère d'Eleikar s'empoisonna.

— Et qu'est-il arrivé à Eleikar ?

— Il s'est enfui dans le désert avec ses frères et sœurs. Les hommes du roi les ont pourchassés comme des porcs et leur ont planté leurs lances dans le corps. Ils les ont tous tués, sauf Eleikar.

— Et comment Eleikar a-t-il survécu ?

— En faisant semblant d'être mort, même quand les hommes du roi lui ont transpercé le visage et les jambes pour s'amuser. Les loups de la forêt l'ont secouru. Ils ont léché ses blessures et l'ont nourri de viande fraîche. Il a grandi avec eux dans une grotte jusqu'à l'âge adulte.

— Voilà ! fit Alphanterry en hochant tristement la tête. Eleikar doit avoir beaucoup de cicatrices, alors.

— Beaucoup », acquiesça Daj. Tapotant sa pommette, il ajouta : « Il en a une ici, en forme de croissant. Il porte le cimenterre de son père qui a la même forme. Son seul désir est d'approcher le roi d'assez près pour l'utiliser. »

Alphanterry hocha de nouveau la tête et demanda : « Est-ce là son seul désir ? »

Alors que Daj gardait un silence perplexe, Alphanterry se tourna vers Estrella et lui posa la même question. Bien sûr, elle ne pouvait

pas donner sa réponse de vive voix. Mais ses yeux vifs débordaient de son amour profond de la vie et ses doigts dansaient dans ce langage secret de jeu et de rêves que seul Daj semblait comprendre.

En voyant Daj froncer les sourcils, Alphanderry insista : « Eh bien ? La vengeance est-elle vraiment son seul désir ? »

Daj jeta un regard mauvais à Estrella et répondit : « Non, il y a autre chose. Apparemment, Eleikar est tombé amoureux de la fille du méchant roi. »

Pendant près de deux heures, dans l'obscurité qui s'épaississait et l'air qui devenait glacial, Alphanderry continua à s'amuser à poser des questions aux enfants et à faire naître du quasi-néant un homme sauvage et marqué par le sort appelé Eleikar. À mesure que leur histoire se faisait plus élaborée et plus complexe, Eleikar acquérait ses caractéristiques essentielles : brillant, ardent, triste, rempli d'adoration, damné. C'était un homme qui hurlait sa colère à la lune et murmurait à sa bien-aimée sa joie de vivre débordante. Je tressaillis en entendant Daj déclarer qu'Eleikar était immortel, non pas parce qu'il ne pouvait pas être tué, mais parce qu'il aimerait comme aucun homme ne l'avait fait avant lui et que, durant de nombreux âges, les ménestrels le mentionneraient dans leurs chansons. Je m'émerveillais de voir Eleikar prendre vie grâce à quelques mots prononcés par un jeune garçon portant des marques de fouet et aux gestes d'une petite esclave muette, et paraître plus vrai que bien des hommes que j'avais connus.

Alphanderry s'adonnait là à une étrange magie et alors que, curieusement, Kane s'amusait de cet exercice inhabituel, ni maître Juwain ni Liljana ne l'approuvaient vraiment. Pour eux, les ménestrels chantaient l'amour et la beauté de la mer, ou encore racontaient les exploits d'anciens héros qui avaient réellement vécu. Liljana réprimanda Alphanderry pour avoir essayé d'usurper les prérogatives des Ieldras et même de l'Unique : « Votre Eleikar évolue selon vos caprices et vos plans, mais il n'en va pas de même pour les vrais hommes. Ni pour les *femmes*, créées à l'image même d'Ea. Nous sommes tous dotés de libre arbitre. N'est-ce pas là la caractéristique essentielle de l'être vivant ? »

Nous allâmes tous nous coucher avec cette question en tête, et le lendemain, dans la chaleur et la poussière des milles parcourus, je ne pensai pratiquement qu'à ça. L'existence même d'Alphanderry ressemblait à une fenêtre dans le grand mystère de la vie et de la mort. J'en vins à voir en lui non pas celui qui défiait le pouvoir des Ieldras, mais leur réalisation et leur don. Le seul fait qu'il existe était la promesse que nos vies n'étaient pas vécues en vain.

Rien ne se perd, pensais-je en observant Alphanderry heureux sur son cheval de bât qui tanguait. *Le monde doit se souvenir.*

Je me rappelai les visages et les voix de ma famille que j'avais laissée derrière moi dans un endroit incroyablement lointain. Un grand espoir m'envahit alors. C'était vrai, nous brillions tous de la flamme éblouissante du libre arbitre et si nous faisions usage de cette volonté honnêtement, nous souffririons et nous mourrions peut-être, mais nous ne tomberions jamais dans le mal et ne serions jamais asservis. Ainsi, d'une certaine manière, nous vivrions dans l'honneur et la beauté pour l'éternité.

Rien ne se perd parce que l'univers entier se souvient.

Cette pensée, cependant, s'accompagnait d'une grande peur, comme quand des lions affamés poursuivent une gazelle. Je me rappelais ce que Kane m'avait dit un jour, à savoir que seuls deux chemins s'ouvraient dans les brumes du futur. Soit les hommes deviendraient des anges, et les plus brillants des Galadins s'élèveraient dans l'ordre des Ieldras dans une Grande Progression connue sous le nom de Valkariade, soit Angra Mainyu et ceux de son espèce seraient libérés de Damoom et les étoiles tomberaient dans des ténèbres sans fin. Mais les Ieldras ne supporteraient pas un mal aussi total et aussi définitif et ils détruiraient les étoiles et la totalité d'Eluru qui les contenait. Rien ne subsisterait de l'univers, et il ne resterait donc rien pour conserver la mémoire des choses.

Tout sera perdu. Il ne suffit pas de choisir librement et de combattre noblement. Il faut gagner.

Toutefois, le triomphe paraissait impossible sans Maram à mes côtés. Le regard tourné vers les dunes rouge sang dans le soleil couchant, je n'avais pas trop de toute ma volonté pour continuer à avancer comme s'il subsistait encore un réel espoir.

Ce soir-là, alors que Liljana nous rationnait notre eau et que maître Juwain lisait d'un air morose le *Saganom Élu*, je compris que je ne pouvais pas les laisser sombrer dans les ténèbres du désespoir, et les enfants encore moins. Ils avaient besoin de croire à une histoire qui finissait bien. Et moi aussi. Un jour peut-être, les ménestrels parleraient de mes compagnons et de moi et je voulais qu'ils racontent que nous avions combattu nos ennemis jusqu'à leur dernier souffle comme les héros du passé.

Je me levai alors devant la chandelle allumée et, apportant ma contribution au jeu qu'Alphanderry avait initié, je déclarai à Daj et à Estrella : « Eleikar doit se venger du roi et il doit aussi aimer la princesse comme le soleil aime la terre, car tel est son destin. Il semble donc que son destin soit de vivre et de mourir tragiquement. Mais il y a peut-être chez Eleikar quelque chose que nous ne voyons pas.

— Quoi ? demanda Daj.

— Personne ne le sait encore. Peut-être que nous, nous ne pouvons pas le savoir. Mais Eleikar, s'il voit vraiment le jour, découvrira peut-

être ce que nous ne voyons pas.

— Mais de quoi peut-il s'agir ?

— D'un moyen de résoudre son dilemme.

— Et s'il n'y en a pas ?

— Il y a toujours un moyen, répondis-je. Un jour, un roi m'a dit ceci : "Comment est-il possible que l'impossible soit non seulement possible mais inévitable ? "

Tandis que la chandelle vacillait et diminuait, Daj réfléchit, puis dit : « Je ne vois pas la réponse à cette énigme-là non plus. Peut-être que je l'aurai trouvée quand nous atteindrons l'Hespéru, si nous y parvenons un jour.

— Nous y parviendrons, Daj.

— Sans Maram ?

— Oui, sans Maram s'il le faut.

— Alors vous croyez vraiment que nous avons une chance de trouver le Maîtreya avant Morjin ? »

Alors que je levais les yeux vers les millions de lumières au-dessus de nous, plus brillantes au cœur du Tar Harath que partout ailleurs sur la terre, quelque chose en moi s'enflamma et je répondis : « Je suis sûr que nous trouverons le Maîtreya. Et en retournant à l'École de la Confrérie, nous passerons par les bois des Loikalii. Nous nous attablerons de nouveau avec Maram et nous mangerons des framboises ensemble. Nous lui rapporterons une bouteille de la meilleure eau-de-vie d'Hespéru et nous boirons à l'amour – je le jure ! »

Tous mes amis me regardèrent et sourirent – tous sauf Atara qui ne pouvait rien regarder et Liljana qui ne pouvait pas sourire. Mais la main d'Atara trouva la mienne. Elle la serra et dit : « Val – Je "vois" le puits des Yieshi ! Nous l'atteindrons ! Et au-delà du désert, les montagnes qui mènent en Hespéru ! »

En dépit de son visage qui restait de pierre, les yeux de Liljana exprimaient la sympathie. « Nous avons encore un bon bout de chemin à faire avant de trouver votre fameuse eau-de-vie, sans parler du Maîtreya. Si on allait dormir un peu tant que nous le pouvons ? »

Le lendemain, notre voyage ne se révéla pas moins difficile que les jours précédents, mais nous supportâmes la douleur dans un meilleur état d'esprit. Il fallut attendre le jour suivant pour sortir enfin du Tar Harath et pénétrer dans la partie la plus occidentale du Désert Rouge.

Nous fêtâmes le fait d'avoir survécu au pire enfer de la terre en buvant le restant de notre eau et en contemplant avec optimisme le paysage qui s'ouvrait devant nous. Là, les dunes cédaient la place au sable plus dur d'une plaine presque aussi plate que l'un des poêlons dont Liljana avait dû se séparer. L'air était plus frais, légèrement plus frais. Différentes sauges poussaient en touffes irrégulières et quelques

brins d'herbe de rocaille se frayaient un chemin dans les crevasses du sol. J'observai un scorpion qui traînait un lézard mort dans cette herbe tandis que plus à l'ouest, un faucon s'élevait dans le ciel au-dessus du désert. Le soleil était toujours chauffé à blanc et il nous desséchait les yeux. Mais dans son rayonnement impitoyable, je voyais non plus la brûlure annonçant la mort, mais la lumière de l'espoir.

« À quelle distance se trouve le puits des Yieshi ? demandai-je à Liljana en m'approchant d'elle.

— Je ne suis pas sûre, répondit-elle sous le chèche taché de sueur qui lui couvrait le visage. Je ne peux pas voir les distances avec ma vue comme tu le fais avec tes yeux. Disons vingt milles, peut-être. »

De l'endroit où nous étions, je devinais qu'il ne pouvait pas y avoir plus de cent vingt milles jusqu'aux montagnes et aux cours d'eau que nous y trouverions. Mais sans eau du tout, cela revenait à cent vingt *mille milles*.

En fin de matinée, j'avais la bouche et la gorge si sèches que je ne pouvais plus parler que d'une voix rauque de crapaud. Et au milieu de l'après-midi, les vêtements trempés de sueur, je n'avais plus qu'une chose en tête, l'eau. J'étais prêt à mâcher des xérophytes amères pour tenter d'en aspirer le jus et même à mordre dans le cou de mon cheval pour boire un peu de sang. La soif brûlante de mes amis rendait la mienne cent fois pire.

Soudain, en fin de journée, nous franchîmes une butte et débouchâmes sur une dépression correspondant peut-être à un lac asséché. Deux tentes noires se dressaient sur la terre brune brûlée par le soleil. Au centre de la cuvette, il y avait un mur en pierre circulaire : le puits des Yieshi. D'après les silhouettes vêtues de brun qui se trouvaient à côté, il y avait également une demi-douzaine de Yieshi.

En nous apercevant, juste après qu'Alphanderry eut disparu dans le néant, l'un d'eux tira un sabre qui étincela dans la lumière de fin d'après-midi. Nous nous approchâmes et je vis qu'il avait environ dix ans de plus que moi et un visage anguleux comme de l'obsidienne dont l'expression menaçante découvrait deux rangées de dents blanches. Une jeune femme appela un enfant qui s'occupait de quelques chèvres à proximité, puis rassembla deux autres enfants derrière la piètre protection du puits. Une femme plus âgée, à la peau semblable à du cuir sombre et plissé, se précipita elle aussi vers le puits. Je me dis que ce devait être la mère de l'homme.

Nous nous rapprochâmes encore et tous les Yieshi écarquillèrent les yeux de surprise. L'homme nous cria : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? »

À dix mètres du puits, nous mîmes tous pied à terre. Après m'être humidifié les lèvres avec un peu de la sueur qui coulait du cou

d'Altaru, je répondis d'une voix rauque : « Je m'appelle Mirustral. Nous sommes des pèlerins à la recherche du Puits de la Régénération. Nous arrivons de l'est. Nous avons traversé le Tar Harath. »

Comme je montrais le paysage de dunes rougeoyant derrière nous, l'étonnement de l'homme se changea en incrédulité. Il hurla : « Personne ne traverse le Tar Harath ! Vous êtes un menteur, ou c'est le soleil qui vous a rendu fou !

— Le soleil m'a donné soif ! lui dis-je. Et à mes amis aussi. Auriez-vous un peu d'eau à nous donner ? »

L'homme regarda la vieille femme debout près du puits, puis se tourna de nouveau vers moi. Agitant son épée dans ma direction, il répliqua : « Nous n'en donnons pas aux fous parce que ce serait du gaspillage. Quant aux menteurs, nous n'avons que du fer pour eux ! »

Kane, qui avait peut-être encore plus soif que moi (et qui était peut-être un peu fou) dégaina d'un geste vif sa longue kalama et s'avança vers l'homme. « Bon, grommela-t-il, nous aussi nous avons du fer pour vous ! Voyons lequel est le plus rapide et le plus acéré !

— Kane ! » m'écriai-je. J'esquissai un mouvement pour le retenir, mais il fut plus rapide que moi. Alors je criai plus fort : « Kane ! Donnons-leur de l'or contre leur eau, pas du fer ! »

À ces mots, le visage de la vieille femme s'illumina, mais Kane ne paraissait pas m'avoir entendu. Il aurait peut-être réussi à abattre rapidement l'homme belliqueux si Estrella ne s'était précipitée pour jeter ses bras autour de sa taille en levant vers lui son regard sombre et affectueux comme si elle le suppliait de ranger son épée.

Kane s'arrêta et posa sa main sur le sommet de la tête d'Estrella. De ses yeux noirs lançant des éclairs, il regardait l'homme d'un air furibond.

C'est alors que Liljana s'approcha à son tour et, passant devant les épées de Kane et du Yieshi stupéfait, se dirigea droit vers le puits. Elle tendit une pièce en or à la vieille femme et dit : « Nous ne sommes ni fous ni menteurs – et nous ne sommes pas des voleurs. Si nous nous asseyions ensemble pour nous raconter ce qui nous est arrivé ? Donnez au moins un peu d'eau à nos enfants si vous n'en avez pas pour nous. »

Avec la rapidité d'un ostrakat saisissant un lézard dans son bec, la main de la vieille femme jaillit et s'empara prestement de la pièce. Puis son visage se radoucit et elle ordonna à la femme plus jeune : « Donne-leur de l'eau, Rani. »

La jeune femme lança une outre en cuir dans le puits. Elle ne fit pas un grand plouf, mais renvoya simplement un bruit de linge mouillé frappant le rocher. Quelques instants plus tard, Rani remonta un seau d'eau sale qui ressemblait plus à de la boue qu'à de l'eau.

« Vous pourrez tous boire, pas seulement les enfants, me dit la vieille femme. Mais il n'y a pas assez d'eau pour les chevaux. »

Là-dessus, Kane et le Yieshi rengainèrent leur épée. Ce dernier s'appelait Manoj et il nous présenta sa mère, Zarita, sa femme et leurs enfants : Tareesh, Lia et Yiera. Tandis que Rani s'occupait de filtrer l'eau du puits avec un linge sale, nous nous installâmes sur des peaux de chèvre pour nous raconter nos histoires comme l'avait suggéré Liljana.

Il fallut quelque temps à Manoj pour se décider à parler, mais quand il finit par le faire, il se montra assez cordial, sinon amical. Regardant Kane d'un œil soupçonneux, il nous expliqua qu'il s'était querellé avec les cousins de son clan qui avaient poursuivi leur route vers les puits du nord pour attendre la fin des chaleurs de l'été. Manoj, lui, avait préféré rester seul avec le reste de sa famille près de ce puits où ils vivotaient avec quelques chèvres et quelques moutons et un peu d'eau sale.

Quand Rani eut fini sa tâche, elle souleva une outre pleine d'eau et fit le tour pour remplir nos tasses. Le goût de terre, légèrement saumâtre, de l'eau ne me gêna pas. En fait, je devais me retenir pour ne pas avaler le précieux liquide d'un trait, comme un chien, de peur d'en renverser ne serait-ce qu'une goutte sur le sol sec.

« Très bien, Mirustral, me dit Manoj quand j'eus bu mon content. Maintenant, racontez-moi comment il est possible à des pèlerins de traverser le Tar Harath. »

Dans la chaleur déclinante de cette fin de journée, je lui décrivis la chaleur beaucoup plus forte au cœur du désert et lui expliquai comment les quatre guerriers Avari nous avaient aidés à la surmonter. Il m'était impossible de trahir le secret du Vild, mais je reconnus que nous avions trouvé de l'eau dans un endroit où personne ne croyait qu'il pouvait y en avoir.

« J'ai entendu dire qu'il y avait de l'eau cachée près des dunes, dit-il, mais je n'y croyais pas. Si cette fillette vous y a conduits, alors elle constitue un trésor plus précieux que l'or. »

Il désignait de la tête Estrella qui tenait entre ses mains la coupe bleue d'Oni. Depuis que nous avons quitté les bois des Loikalii, elle essayait de libérer les pouvoirs de la gelstei.

« Peut-être, ajouta Manoj, vous conduira-t-elle à de l'eau dans les milles qui s'étendent entre ici et les montagnes. – Il n'y a pas d'autre puits sur toute cette distance ? » Manoj secoua la tête. « Il y a bien un puits, mais il est tari, complètement tari, et il le restera jusqu'aux pluies d'avashar. »

Tournant mon regard vers l'ouest, vers les plis poussiéreux et secs du sol où poussaient quelques buissons d'épineux et de cheveux d'ange, je lui dis : « Nous ne pouvons pas poursuivre notre route et chercher de l'eau si nous n'avons pas de l'eau tout de suite pour les chevaux. »

Je jetai un coup d'œil à Altaru qui suait au soleil. Cela me faisait de la peine d'avoir rompu la promesse que je lui avais faite en buvant avant lui, mais c'était inévitable. Je ne pouvais pas lui donner, à lui ou aux autres chevaux, l'eau que les Yieshi nous refusaient.

Manoj le regarda lui aussi, puis se tourna vers Flamme, la jument rouanne d'Atara. « Ce sont de beaux chevaux, les plus beaux que j'aie jamais vus, même s'ils sont trop maigres. On pourrait trouver de l'eau pour eux, mais nous n'en avons pas assez pour les autres bêtes – nous en avons à peine assez pour tenir jusqu'à la fin de l'été.

En voyant les chèvres décharnées qui broutaient aux alentours, je me dis que cela devait être vrai. Si son puits se tarissait, lui et sa famille mourraient. Nous ne pouvions ni l'acheter ni miser sur sa compassion pour obtenir ce qu'il ne pouvait nous donner. Mais nous ne pouvions pas non plus faire boire Altaru et Flamme et laisser mourir les autres chevaux.

« Je suis désolé, Mirustral », me dit Manoj.

Alors qu'il s'avérait que nous étions toujours dans une situation désespérée, Estrella serra son cristal bleu avec une force surprenante. Brusquement, un déclic parut se produire en elle, comme quand une clé en fer trouve la bonne serrure. Elle se leva et regarda autour d'elle. Puis elle s'éloigna dans le désert où elle découvrit un petit rocher plat près d'un buisson d'épineux. Et là, se tournant vers l'ouest, elle brandit sa coupe bleue vers le ciel.

« Père, qu'est-ce qu'elle fait ? »

La question venait de Lia, une fillette à peu près de l'âge d'Estrella.

Ce fut Daj qui lui répondit : « Elle invoque la pluie. »

Manoj et sa famille durent penser qu'en fin de compte Daj était vraiment fou, et Estrella encore plus, car elle regardait fixement dans la direction du soleil couchant et ne bougeait pas. Cependant, presque immédiatement, le vent commença à souffler de l'ouest. Il augmenta rapidement et implacablement jusqu'à souffler pratiquement en tempête, charriant du sable cinglant qui recouvrit le campement des Yieshi d'un manteau marron.

Je me protégeai les yeux et observai, ébahi, les premiers nuages sombres qui apparaissaient à l'horizon ; le vent les chassa vers nous à une vitesse incroyable. L'air fraîchit, s'humidifia et se chargea d'électricité. La foudre tomba des nuages, fendant le sol d'éclairs lumineux blancs et orangés. Puis le ciel au-dessus de nous se fit presque aussi noir que la nuit. Les enfants de Manoj se précipitèrent à l'abri des robes de leur mère et de leur grand-mère, mais elles étaient incapables de les protéger contre la violence de l'orage. Un coup de tonnerre retentissant secoua la terre au-dessous de nous et une étrange odeur de brûlé se répandit dans l'air.

Et puis, brusquement, les nuages s'ouvrirent déversant des trombes

d'eau. Il pleuvait si fort que nous pouvions à peine respirer. Nos vêtements, comme plongés dans un lac, furent rapidement transpercés. Pour éviter les torrents déchaînés et glacés qui nous tombaient dessus, nous nous recroquevillâmes en frissonnant.

C'est alors que Kane laissa échapper un rire retentissant qui jaillit de ses poumons comme un nouveau coup de tonnerre. Il se mit debout, ôta ses vêtements inutiles et demeura nu sous le ciel noir. Relevant la tête, il ouvrit la bouche pour permettre à la pluie de pénétrer dans sa gorge. Puis il leva les mains vers les cieux comme s'il invoquait la foudre lui aussi. Aux yeux de Manoj, il devait paraître aussi fou que le monde autour de nous. Cependant, Kane fut le premier d'entre nous à saisir l'occasion. S'emparant des outres qui se trouvaient sur les chevaux terrifiés, il les ouvrit au déluge. La vitesse à laquelle elles se remplirent m'inquiéta.

Au-dessous de nous, le sol commençait lui aussi à être inondé comme un lac montant soudainement. Si cet orage nous avait surpris dans un ravin, nous aurions probablement été noyés sous des torrents d'eau tumultueuse. Et même là, je craignais que cette ancienne cuvette ne se transforme en piège mortel s'il pleuvait encore longtemps car il n'y avait aucun drainage et le ciel paraissait contenir des océans entiers d'eau. Je criai à Estrella de poser sa coupe ; elle ne m'entendit pas. Debout dans la tempête qui faisait rage, les yeux fermés et les bras figés, elle continuait à brandir la coupe bleue que la pluie avait remplie à plusieurs reprises et qui produisait de l'eau comme une source infinie. Je courus vers elle, ôtai délicatement la coupe de ses doigts gelés et tentai de la couvrir avec ma robe. Elle ouvrit enfin les yeux. Son sourire perça la tempête comme un soleil.

Peu de temps après, la pluie s'arrêta. Les nuages se dissipèrent, dispersés par le vent, et s'évanouirent dans le bleu du ciel crépusculaire. Autour du puits, le désert était transformé en une zone humide de flaques, de mares et de trous d'eau creusés dans de vastes étendues de boue. Rani, un seau à la main, découvrit que le puits était plein, plus plein qu'il ne l'avait jamais été, même pendant les mois d'hiver.

« De la pluie en marud ! s'émerveillait-elle en regardant autour du puits. Vous n'êtes pas pèlerins, vous êtes sorciers ! »

Puis elle observa Estrella avec crainte et respect. « Non, je devrais plutôt dire sourcière, comme il y en avait dans le passé - faiseuse de miracles ! »

Ce soir-là, en l'honneur des miracles, Manoj tua sa chèvre la plus grasse et la fit rôtir sous la lumière de la lune. Le feu, fait avec du bois d'épineux humide sécha nos vêtements tandis que la fumée grasse imprégnait notre peau et nos cheveux. Nous mangeâmes une viande et du fromage de chèvre délicieux. Manoj, qui donnait à Estrella des

petits morceaux de choix de sa propre main, voulut savoir comment elle avait provoqué l'orage. Maître Juwain aussi.

Mais leurs paroles ne firent qu'amuser Estrella, Soudain, elle emboîta ses pouces luisants de graisse de chèvre l'un dans l'autre et agita ses doigts de haut en bas comme des battements d'ailes. Son visage s'anima d'une série d'expressions charmantes et elle fit d'autres signes avec ses mains et ses doigts. Interprétant de son mieux ce mystérieux langage, Daj dit à maître Juwain : « Voilà, maître : tout est relié à tout. Ainsi, même l'acte le plus insignifiant peut avoir d'énormes répercussions sur le monde. Les battements d'ailes d'un papillon peuvent provoquer une tornade à des milliers de milles de là. Je crois qu'Estrella a trouvé comment être ce papillon. »

Tout en réfléchissant à cela, Manoj demanda à Rani de nous servir du lait de chèvre fermenté. Il regarda Estrella et dit : « Eh bien, petit papillon, vers où vas-tu t'envoler maintenant ? »

Je devinais qu'il avait envie de nous suivre dans notre quête pour voir quels autres miracles Estrella pourrait accomplir. Dans son intérêt, et dans le nôtre, je lui dis simplement que nous cherchions une source de guérison miraculeuse au cœur des montagnes.

« À Sandar ? » nous demanda-t-il.

Sandar, pensai-je en laissant l'écho de ce nom résonner en moi. Voulait-il dire Senta ? Pendant près de mille milles nous avons discuté de la route à emprunter pour nous rendre en Hespéru. Une fois que nous eûmes décidé de traverser le Désert rouge et les Montagnes du Croissant, le plus sage semblait d'entrer en Hespéru par le nord en passant par Senta, dans la partie la plus méridionale de la montagne. Nous savions qu'à partir de cette ville, une bonne route traversait ce paysage difficile. Mais la manière dont nous franchirions le relief encore plus difficile entre la limite du désert et Senta était toujours un mystère.

« Vous allez forcément à Sandar, nous dit Manoj. Comme les anciens pèlerins. »

Depuis des âges, Senta attirait des pèlerins de tout Ea : tous arrivaient par les routes de Surrapam, de Sunguru et même d'Hespéru. Nous n'avions jamais entendu parler d'une ancienne route reliant les terres Yieshi à cette ville légendaire.

Maître Juwain, qui considérait Manoj de ses vieux yeux clairs en se grattant le dos de la tête, demanda : « Et comment les anciens pèlerins se rendaient-ils à Sandar ?

— Ils partaient de la Ville Morte. »

Au regard intrigué que maître Juwain échangea avec Kane, Manoj ajouta : « Autrefois, elle s'appelait Souzam. On dit qu'il y a une route qui mène de cette ville vers l'ouest – en tout cas, il y en avait une dans

le passé. Aucun Yieshi n'est jamais allé dans les montagnes pour vérifier. »

De nouvelles questions amenèrent Manoj à révéler à maître Juwain que la Ville Morte, ou Souzam, n'était qu'à cent milles de son puits, au pied des Montagnes du Croissant.

« Mais si vous envisagez de passer par là, prévint Manoj, n'en faites rien. Je vous en supplie, n'allez pas dans les montagnes.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que ces montagnes sont maudites. C'est là que vivent les Morts. »

Après avoir déversé sur nous un déluge de feu et de flèches pendant trop longtemps, le destin semblait enfin ouvrir une porte vers un avenir plus radieux. Une lueur dans les yeux de maître de Juwain et de Kane – et dans les miens – me disait que nous irions au moins jusqu'à la Ville Morte pour voir ce qu'il y avait à voir.

Nous nous couchâmes tard cette nuit-là parce que le sol était trop mouillé pour dormir confortablement. Manoj avait des tas de vieilles histoires à partager avec nous et des tas d'histoires qu'il souhaitait entendre. Après sa troisième chope de lait fermenté, nous réussîmes enfin à lui faire dire avec précision comment se rendre à la Ville Morte. Juste avant l'aube, nous nous levâmes pour prendre congé de lui et de sa famille. Et il nous dit : « J'aimerais bien chevaucher avec vous jusqu'aux montagnes pour assurer votre sécurité. Mais je dois rester ici pour protéger ma femme et mes enfants. Les Zuri ont fait des incursions dans nos terres et même si je ne pense pas qu'ils viendraient jusqu'ici en marud, on raconte que des sorciers ont empoisonné l'esprit de Tatuk et qu'ils contrôlent désormais ses décisions. J'aurais voulu faire la guerre aux Zuri avant qu'ils ne s'enhardissent trop, mais mes cousins n'en voyaient pas la nécessité. »

Debout près d'Altaru qui était heureux d'avoir bu des litres d'eau fraîche, je donnai une tape sur le bras de Manoj et lui répondis : « Dans ce cas, restez ici et assurez la sécurité de votre famille. Et maintenez votre épée aiguisée, Yieshi. »

Nous repartîmes dans le désert en direction de l'ouest. La pluie d'Estrella avait fait reverdir comme par magie les herbes de rocaille et les balai-doux desséchés. Des fleurs d'un rose éclatant s'ouvraient sur les épineux. Les traquets des sables, les lézards et les autres créatures du désert paraissaient tous avoir recouvré une nouvelle vie.

Toute cette journée et la suivante, nous nous dirigeâmes vers les montagnes en suivant les repères que Manoj nous avait décrits. Nous trouvâmes également le deuxième puits des Yieshi. Il n'était pas tari mais plein. Nous bûmes et complétâmes l'eau de nos outres avant de poursuivre notre chemin. Les montagnes enveloppées d'une ombre violette et couronnées de blanc firent leur apparition et se dressèrent

devant nous, de plus en plus haut et de plus en plus nettement. Trois jours après avoir quitté le puits de Manoj, nous arrivâmes à Souzam qu'il avait appelé la Ville Morte. Ce n'était apparemment rien de plus que quelques hectares de vieux bâtiments en pierre et de maisons en pisé à moitié enterrées dans le sol. La plupart des rues étaient défoncées et les pierres de l'arche d'un grand aqueduc s'étaient depuis longtemps fendues et effondrées. On avait l'impression que cela faisait dix mille ans que plus personne ne vivait ici. Une fouille rapide débusqua quelques hyènes qui avaient fait leur tanière dans l'un des bâtiments, mais nous ne rencontrâmes aucun autre habitant.

Nous trouvâmes assez facilement la route dont Manoj avait parlé, mais elle était elle aussi presque entièrement enterrée dans le sable et ses pavés étaient fendus en mille endroits. Elle nous mena à la sortie de la ville et dans les contreforts arides de la montagne. Elle montait en serpentant dans un canyon. Sur ses pentes sauvages poussaient des épineux et d'autres plantes que nous voyions depuis beaucoup trop de milles. Aux pierres arrondies disposées en une courbe sinueuse au fond du canyon, nous comprîmes qu'un ruisseau ou une rivière coulait autrefois à cet endroit.

Alors que nous continuions à monter, dans le lit du cours d'eau le sable prit une teinte plus foncée à cause de l'humidité. La rude végétation du désert céda la place aux genévriers, aux peupliers et aux premiers pins. Maître Juwain fit remarquer les différences extrêmes qui existaient dans les Montagnes du Croissant : sur les versants occidentaux allant de Surrapam à l'Hespéru, les montagnes recevaient les vents humides de l'océan et attiraient la pluie. Et il y poussait la forêt la plus verte et la plus luxuriante du monde. En revanche, comme nous pouvions le constater, les versants orientaux étaient presque aussi secs que le désert au-delà. Cependant, ils devenaient plus humides et plus frais à mesure que nous montions.

Nous campâmes ce soir-là en vue d'un grand sommet couronné de blanc. Nous mangeâmes un peu de fromage de chèvre et bûmes notre eau, certains d'en trouver bientôt davantage. Ce matin-là, quelques milles plus haut, le lit du cours d'eau se remplit de boue ; et quelques milles plus haut encore nous tombâmes sur un filet d'eau qui coulait vers le désert qu'il n'atteindrait jamais. Au milieu de l'après-midi, le filet d'eau s'était transformé en un ruisseau de bonne taille. Et puis, presque sans prévenir, au détour d'une montagne, nous débouchâmes sur une magnifique vallée remplie de trembles, de fleurs des champs et de milles d'herbe verte et épaisse où broutaient des troupeaux d'antilopes – le paradis.

6

Maram aurait aimé le festin que nous fîmes ce soir-là, composé d'une antilope rôtie que j'avais rapidement tuée d'une flèche. Et surtout, il se serait régalé du miel que Kane récolta dans une ruche au creux d'un tronc d'arbre abattu.

Aucun d'entre nous, pas même Kane ne savait ce que nous réservait le relief montagneux devant nous. À coup sûr, nous disions-nous, sur une terre aussi riche, nous trouverions des villes ou au moins des villages.

Liljana, qui était toujours contrariée d'avoir dû abandonner sa batterie de cuisine bien-aimée, déclara : « Peut-être trouverons-nous un village et un forgeron susceptible de nous vendre quelques casseroles ? »

— Et aussi des espions des Kallimums ? grogna Kane. Nous sommes trop près de l'Hespéru maintenant et il ne faut pas se montrer sans une bonne raison. Ce sera bien assez risqué de traverser Senta, mais je ne vois pas d'autre chemin. » Il se dirigea vers la petite barrière de broussailles et de branchages que nous avions érigée autour de notre feu. C'était le premier camp fortifié que nous installions depuis les montagnes au-delà de l'Acadu. « Manoj a appelé cette région le pays des Morts. Tâchons de ne pas les rejoindre. »

Le lendemain matin, alors que nous avançons en serpentant vers le sud-ouest, nous ne vîmes aucun signe de ceux qui avaient construit la route, ni de personne d'autre d'ailleurs. Cette vallée, ainsi que d'autres traversant les montagnes au-delà, se révéla très peuplée, mais pas par l'homme. Des élans et des chevaux sauvages tenaient compagnie aux antilopes, tout comme les blaireaux, les ours, les sangliers, les lapins et d'autres créatures à poil que nous aperçûmes broutant les buissons ou fusant entre les arbres de la forêt. Il y avait des fleurs partout, mais elles égayaient plus particulièrement les étendues d'herbe épaisse au fond des vallées. Nous progressions lentement en faisant souvent des haltes pour permettre aux chevaux de se gaver de cette herbe. C'était la région la plus sauvage que nous ayons jamais traversée.

Et soudain, le lendemain, la route pénétra dans une petite ville, morte et abandonnée comme Souzam. Dix milles plus loin, nous tombâmes sur une ville trois fois plus grande que Souzam, même si c'était difficile à dire car, comme le désert avait englouti une partie de Souzam, les champs et la forêt avaient envahi ce qui avait dû être

autrefois des maisons en bois séparées par des rues. Cet endroit était vraiment hanté par la mort. Je me pris à regretter la voix familière de Maram exprimant dans un gémissement sa terreur des fantômes. Là, au milieu des ruines d'anciens temples et de ce qui ressemblait à un grand palais, Maram lui-même m'apparaissait presque comme un fantôme et je ne pouvais m'ôter de l'idée qu'il chevauchait à mes côtés ou juste derrière nous.

« Qu'est-il arrivé aux pauvres habitants de cette ville ? m'écriai-je dans l'air frais, traduisant ainsi un sentiment que Maram aurait partagé. Et à ceux de Souzam ? – et à tous ceux qui vivaient autrefois dans ces montagnes ? »

Espérant une réponse, je regardai Kane, mais assis sur son cheval, il ôtait le dard d'une abeille planté dans sa peau en se servant de ses solides dents blanches comme d'une pince. Il haussa les épaules. Maître Juwain dit alors : « C'est peut-être la Grande Mort. En l'an 1047 de l'Âge du Dragon, la peste s'est répandue d'Argattha à tous les pays, tuant dans certains endroits neuf personnes sur dix. Il y a peut-être eu des régions où tout le monde est mort – ou du moins, où personne n'est resté pour en rendre compte. »

Il voulait fouiller les ruines à la recherche d'une bibliothèque, mais Kane s'y opposa en grognant : « 1047 – est-ce que cela fait près de deux mille ans que Morjin a engendré cette peste répugnante ? Bon. S'il y a des livres sur ce sujet ici, cela doit faire longtemps qu'ils ont été détruits par la pourriture. »

Il poursuivit en maudissant Morjin d'avoir utilisé une gelstei verte pour créer l'épouvantable maladie hémorragique destinée à infecter le sang de tous les Valari – et des Valari seulement.

« Bon, il a échoué – les gelstei vertes sont difficiles à utiliser, pas vrai ? dit-il en regardant maître Juwain. Le Seigneur de la Peste a tué plus de gens de son peuple que de Valari. »

Il n'ajouta pas ce que nous craignons tous : qu'avec la Pierre de Lumière entre les mains, il soit bientôt capable de créer des épidémies pires que la Grande Mort.

Là-dessus, nous reprîmes la route. Cette bande de briques et de pierres continuait à monter en zigzagant et, peu à peu, elle contournait des pics enneigés pour se diriger vers le sud. Notre peur de la Grande Mort, sinon des fantômes, nous poussait à quitter en hâte cette riche région, mais au cours des jours suivants, nous avançâmes plus lentement, nous arrêtant fréquemment pour permettre aux chevaux de paître toute l'herbe qu'ils voulaient. En réalité, nous subissions encore les effets dévastateurs du désert. Nous avions besoin de temps pour nous remettre. Et notre sentiment qu'une drogoule nous attendait plus loin sur la route réfrénait notre envie de voyager rapidement. Nous chassions et nous remplissions la panse de viande, et Liljana trouva le

long du chemin des pommes de terre sauvages et de nombreux fruits : des framboises et des mûres, des cerises, des pêches et des prunes. Nous nous régaliions de toute cette nourriture ainsi que des truites et des autres poissons de rivière que nous pêchions dans les cours d'eau de montagne. Kane appelait ce pays le paradis du chasseur, et c'était vraiment le cas. Liljana, elle, disait simplement paradis. La fréquence des averses et la quantité de pluie étaient parfaites, et il en allait de même pour l'ensoleillement. Après avoir lutté si fort, pendant si longtemps, à la fois contre l'homme et contre la nature, cela paraissait étrange de se trouver dans un lieu où le monde était accueillant et fournissait de quoi nourrir et notre corps et notre âme.

Cet endroit semblait profiter particulièrement à Daj et à Estrella. Leur petit corps se remplit et ils perdirent cette expression hagarde et égarée que les centaines de milles parcourus dans le désert – sans parler du Skadarak – avaient creusée sur leur visage. Le sentiment d'extrême culpabilité que je ressentais de les avoir emmenés dans cette quête s'atténua légèrement. J'étais heureux de les voir heureux, mangeant et dormant suffisamment, et plus encore de les voir jouer de nouveau. Ils devinrent très amis avec Alphanderry dont les matérialisations et les disparitions restaient un mystère. Cependant, les enfants acceptaient la présence de cet être étrange avec plus de facilité que nous, ses vieux amis. Souvent, ils s'asseyaient avec lui et continuaient à construire l'histoire d'Eleikar, rendant ce personnage imaginaire de plus en plus vivant. Un soir, alors que le feu crépitait et que les chouettes hululaient au fond de la forêt, j'entendis Alphanderry dire à Daj : « Hé, notre Eleikar se trouve toujours dans une situation impossible. Il est amoureux de la fille du méchant roi tout en sachant qu'il doit tuer ce souverain que la princesse aime toujours, méchant ou pas. Le dilemme d'Eleikar me rappelle une devinette que j'ai entendue un jour : "Comment capturer un bel oiseau sans tuer son esprit ? " »

Daj réfléchit un moment, puis se tourna vers Estrella qui sourit soudain en levant les yeux vers le ciel scintillant. Il lâcha alors : « En devenant le ciel !

— Hé ! Bien, bien – en devenant le ciel, en effet ! dit Alphanderry à Daj. Alors, qu'est-ce qu'Eleikar doit devenir pour garder sa tête sur ses épaules et éviter que la princesse ne le déteste ? »

Cependant, ni Daj ni Estrella n'avaient la réponse, et moi non plus. Je contemplais le visage d'Alphanderry qui étincelait même au cœur de la nuit. Il expliqua : « On pourrait penser que nous devons résoudre l'énigme d'Eleikar à sa place. Mais attendons un peu et il trouvera lui-même la solution, vous verrez ! »

Cette nuit-là, nous dormîmes bien et le lendemain et les jours suivants, nous poursuivîmes notre voyage dans la bonne humeur. Les

sommets des Montagnes du Croissant se découpaient dans le ciel au-dessus de nous comme des rangées de dents blanches acérées. Au bord des cours d'eau, dans les endroits où la route avait tenu bon, nous trottions sur d'anciens pavés. Dans d'autres endroits, la forêt épaisse avait détruit la route et nous étions obligés d'avancer avec plus de précautions et, parfois, de deviner son emplacement à la configuration du terrain. Après avoir voyagé ainsi pendant dix jours, nous avions parcouru de nombreux milles. Il ne devait pas en manquer beaucoup, pensai-je, pour atteindre le tout petit royaume de Senta et, au-delà, le royaume beaucoup plus grand d'Hespéru. Avec une sensation de chaleur dans le sang, je devinais que notre histoire – ou du moins notre quête, fructueuse ou pas, du Maîtreya – toucherait rapidement à sa fin.

Le quatrième jour de soal, en fin d'après-midi, nous arrivâmes devant une paroi montagneuse qui nous barrait le chemin. Cela faisait plus de cinq milles que nous avions perdu le tracé de la route et nous étions incapables de dire si, pour trouver un col où franchir ce versant escarpé, il fallait monter et contourner les pentes rocheuses d'une montagne en forme de pyramide sur notre gauche ou passer par la droite dans une épaisse forêt de chênes, de cèdres et de sapins argentés.

« Ici, nous aurions bien besoin d'un de vos Chants du Chemin, dis-je à maître Juwain. À défaut, il va falloir deviner. »

Maître Juwain scruta le terrain austère devant nous et dit : « À gauche, je pense. Je crois distinguer l'endroit où la route contournait autrefois cette montagne. »

Moi aussi, pensai-je en me protégeant les yeux pour ne pas être ébloui par l'éclat des pentes enneigées.

Kane balaya de la main l'escarpement et déclara : « Senta se trouve dans une vaste cuvette. L'autre côté de ces montagnes constitue peut-être la partie nord de cette cuvette. Je crois me rappeler ce sommet, même si je l'ai contemplé il y a longtemps, et depuis un autre point de vue. S'il s'agit bien de la même montagne, je dirais que nous devons passer à gauche. »

— Eh bien, campons ici cette nuit, dis-je, et demain matin nous verrons si vous avez raison.

— Si j'ai raison, reprit Kane, si le chemin n'est pas obstrué, nous atteindrons Senta demain. Nous devons décider si nous voulons visiter les grottes. »

Toute ma vie, j'avais entendu parler des Grottes Musicales de Senta, et j'avais passé une bonne partie de ce temps à me demander si elles existaient vraiment.

« Si nous voulons passer pour des pèlerins, ce qui est nécessaire, intervint maître Juwain, les habitants de Senta trouveront bizarre que

nous n'y allions pas. »

Ses yeux gris reflétaient la lumière du glacier au-dessus de nous. Je savais qu'il n'avait pas traversé près de la moitié de la terre pour renoncer à la possibilité de voir l'une des plus grandes merveilles d'Ea.

« J'aimerais écouter les chants des grottes, dit Liljana.

— Moi aussi, renchérit Atara. Il est possible que l'une des voix dans les grottes mentionne le Maîtreya.

— Ah... vous croyez que vous y comprendrez quelque chose ? demanda Kane. Il y a des milliers de voix, des millions, et si vous entrez dans les grottes, vous entendrez du charabia. Vous verrez, ça vous rendra fous. »

Après avoir réfléchi un moment à ce qu'il venait de dire, je regardai Kane : « Fous comme dans le Skadarak ? »

Les yeux de Kane s'assombrirent et il répondit doucement : « Non, pas comme ça. Toutes les voix parlent sincèrement, je crois. Mais en présence de la vérité, les gens sont comme des pierres dans l'eau. Ils sont capables de demeurer éternellement devant elle en mourant de soif, et de rester secs comme de la craie. »

Je jetai un coup d'œil à Estrella, puis lui donnai une tape sur le bras : « Espérons que certaines personnes se comporteront plutôt comme des éponges. Allons visiter les grottes et souhaitons que tout se passe au mieux. »

Kane hocha lentement la tête et mon sourire le fit sourire. « Très bien, Valashu. Mais je vous préviens, vous allez entendre dans ces maudites grottes des choses que vous aurez du mal à supporter. »

Je réfléchis à cela la moitié de la nuit et toute la matinée suivante quand nous repartîmes et commençâmes à monter sur notre gauche, sur les bosses et les plis de la montagne pyramidale. À cette altitude, dans l'air froid et raréfié, le versant est était principalement couvert de sapins argentés et de petites broussailles et les espaces dégagés entre les grands arbres n'étaient pas très difficiles à traverser. La chance continuait à nous sourire car nous apercevions devant nous la crête blanche d'un col peu élevé et ne rencontrions sur notre chemin ni pentes abruptes ni éboulement de rochers. Et puis nous nous retrouvâmes de nouveau sur la route. À cet endroit, ce n'était rien de plus qu'un amas de vieilles pierres brisées, mais elle tint le coup quelques milles de plus et nous amena presque jusqu'au sommet du col. Haletant dans l'air glacial, nous escaladâmes cette dernière partie de la pente en toute hâte pour voir si Kane avait raison. Puis, debout sur une plate-forme enneigée, nous contemplâmes à nos pieds la cuvette de terre de douze milles de large qui constituait la totalité de l'ancien royaume de Senta.

La ville de Senta se dressait presque au milieu de la dépression. À cette distance, je distinguais le tracé sinueux des rues et les bâtiments

plus grands dont certains avaient une coupole et étaient recouverts d'une couche d'or étincelante. Kane montra du doigt le palais du roi Yulmar sur les hauteurs boisées, à l'ouest de la ville. Là aussi l'or brillait sur les tours et les dômes et j'aperçus comme un scintillement de diamants incrustés. Senta, qui avait soutiré des droits de passage et des pots-de-vin aux pèlerins pendant des milliers d'années, était connu pour sa richesse. D'après Kane, la ville bénéficiait également d'une nature généreuse. Dans la forêt située entre le palais royal et la paroi protectrice de la montagne couraient des cerfs, des renards et des sangliers, ainsi que d'autres animaux que le roi et les nobles de Senta chassaient. Au nord de la ville et sur une large bande la contournant à l'est et au sud, les habitants de Senta cultivaient quelques-unes des terres les plus riches que j'aie jamais vues. Le vert de ces champs donnait sa couleur à la totalité du royaume. Et l'ensemble était couronné par d'énormes pics blancs et pointus formant un vaste cercle brillant, et plus haut encore, par le ciel d'un bleu éclatant.

Kane montra derrière la ville, à un mille environ au sud, une proéminence rocheuse trop grosse pour être considérée comme une colline et pas assez haute pour concurrencer les montagnes qui l'encadraient.

« C'est là que se trouvent les Grottes Musicales, dit-il. Elles s'enfoncent dans la paroi de ce rocher. »

La route qui y menait nous apparaissait comme une bande étroite gris-bleu se détachant sur le vert des champs. Trois autres routes entraient (ou sortaient) de Senta : à l'ouest, la route de Surrapam qui franchissait un haut col avant de s'incurver vers le nord et de serpenter à travers les Montagnes du Croissant.

À notre gauche, suivant une ligne se dirigeant vers le sud-est, se trouvait la route de Sunguru. Et presque droit devant nous, contournant la butte rocheuse avant de pénétrer dans la ville, brillait l'ancienne route que nous emprunterions pour entrer en Hespéru.

Malheureusement, aucune route ne menait du col où nous nous trouvions jusqu'à la ville. La descente au milieu des éboulis qui s'entrechoquaient se révéla lente et difficile et nous atteignîmes avec soulagement la lisière des arbres où la pente s'adoucissait et où le sol était plus régulier. Bientôt, nous débouchâmes de la forêt dans un champ de blé, à la grande surprise du paysan qui travaillait dedans, un homme corpulent aux cheveux roux et aux yeux bleu pâle qui nous indiqua le chemin de la ville. Nous avions l'intention de séjourner dans l'une des auberges construites sur la colline au pied même des Grottes Musicales. Ce serait probablement très cher, mais Kane exigeait que nous restions à proximité de la Route d'Hespéru et de la sortie sud de Senta au cas où nous aurions des problèmes et serions obligés de nous enfuir à la hâte.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans les rues du quartier nord de Senta, chevauchant devant des échoppes et des maisons au pignon en pente raide qui ressemblaient à celles de mon pays.

Construites en granit solide et alignées les unes à côté des autres, cela faisait peut-être des milliers d'années qu'elles étaient là. Au centre de la ville, sur une grande place, nous trouvâmes la Route d'Hespéru à l'endroit où elle croisait la Route de Sunguru qui arrivait de l'est. Dans les devantures, nous vîmes une multitude de gens exerçant leur métier et vaquant à leurs occupations - même si on nous laissa entendre qu'ils étaient loin d'être aussi nombreux que par le passé. La plupart d'entre eux, pensai-je, étaient originaires de Senta. Les cheveux roux et les yeux bleus y étaient dominants et je me demandai si quelque tribu errante de Surrupam n'avait pas traversé les montagnes vers le sud pour venir coloniser ce royaume très, très longtemps auparavant, à l'Âge de la Mère. Certains avaient le teint plus sombre, acajou presque, et des cheveux noirs et bouclés et je me dis que ce devait être, sinon des sujets du roi Arsu, du moins des Hespérus d'origine. D'autres représentaient un mélange de races et de couleurs et j'eus la surprise de tomber sur un jeune homme brun comme le café avec des yeux verts étincelants et une chevelure rousse et bouclée flottant sur ses épaules. Avec leurs yeux en amande et leurs cheveux noirs et raides, les rares pèlerins que nous vîmes semblaient venir d'Hespéru ou de Sung. Mais je saluai d'un signe de tête un groupe de Galdiens, trois Thalunes blonds et un guerrier solitaire saryak, venu d'Uskudar, dont le visage semblait sculpté dans du jais et dont la taille atteignait le plafond de la plupart des maisons. Au milieu de tous ces gens, mes amis et moi n'attirions pas particulièrement l'attention.

En arrivant dans les quartiers sud de Senta, à proximité des grottes, nous tombâmes sur des auberges et des échoppes d'artisans qui offraient depuis longtemps leurs services aux pèlerins : des armuriers, des barbiers, des couturières, des selliers, des cordonniers, des charrons, et bien d'autres encore. Nous nous arrêtâmes chez un rétameur pour que Liljana puisse enfin acheter ses casseroles et ses plats et nous rendîmes visite à un meunier et à un boucher pour faire des provisions. C'est chez ce dernier, tout transpirant et couvert du sang de l'agneau qu'il venait de découper, que nous apprîmes des nouvelles en provenance d'Hespéru et d'autres pays.

« On raconte qu'il y a eu un soulèvement à Surrupam, nous dit-il en pesant de grosses tranches de porc salé. Et une nouvelle rébellion en Hespéru, dans le Haraland – ça se trouve au nord de l'Hespéru, braves pèlerins, juste de l'autre côté de la montagne.

Vous n'êtes pas arrivés ici par l'Hespéru, n'est-ce pas ? C'est très rare maintenant. Quoi qu'il en soit, on dit que le roi Arsu a quitté Khévaju avec son armée pour se diriger vers le nord afin de réprimer

la rébellion. Il y a des gens qui craignent qu'il ne marche sur Senta, mais il ne parvient même pas à conserver ses conquêtes et à maintenir la cohésion de son maudit empire. Et s'il essayait réellement de pénétrer en force par le Khal Arrak, nous l'arrêterions dans les goullets du défilé. »

Pour souligner son opinion, et son courage, il saisit son couperet ensanglanté et l'agita dans tous les sens. Puis il ajouta : « Senta ne tombera jamais ; vous pouvez considérer cela comme une prophétie et l'emporter avec vous dans votre pays, où qu'il soit. »

Cependant, d'autres habitants étaient moins confiants dans la capacité de Senta à résister au roi Arsu et à son maître, le Dragon Rouge. Quand nous en eûmes fini avec le boucher, nous croisâmes une vieille femme aveugle qui mendiait près de la boutique adjacente du fabricant de flèches. Elle avait les cheveux raides et la peau couleur de blé des Sung et, avant de lui être arrachés, ses yeux devaient ressembler à de grosses amandes. Prise de pitié, Atara mit une pièce d'or dans sa main tremblante. Et la femme, qui s'appelait Zhenna, lui murmura : « Soyez bénie, gente dame. Mais vous devriez faire attention à qui vous parlez. Alfar, le boucher, est un homme bon, mais il parle trop. Le Dragon Rouge a l'oreille fine, si vous comprenez ce que je veux dire, et il est partout.

— Si nous suivions votre conseil, dit Liljana en s'approchant tout près d'elle, nous ne devrions même pas vous parler. Comment se fait-il que vous acceptiez de discuter avec nous ?

— C'est parce que j'aime votre odeur », répondit Zhenna en se détournant d'Atara et en souriant en direction de Daj et d'Estrella. Elle tendit le bras et chercha à prendre la main de Liljana. « Et parce que comme vous, j'ai autrefois effectué un pèlerinage. »

Elle nous raconta que des années plus tôt, quand le roi Angand avait accédé au trône de Sunguru et entamé des travaux d'approche en vue d'une alliance avec Morjin, elle était mariée au duc de Nazca. Secrètement, le duc avait rallié des nobles pour s'opposer à l'alliance et, si nécessaire, pour s'opposer au roi Angand lui-même. Mais il arrive que les secrets comportent eux-mêmes des secrets. Par malchance, l'un des nobles appartenait en fait à l'Ordre du Dragon. Il avait dénoncé le duc au roi Angand et aux prêtres Kallimums qui siégeaient à sa cour. Pour faire un exemple, le roi avait condamné le duc à la crucifixion et ordonné avec cruauté que Zhenna ait les yeux crevés. À la suite de cela, elle avait fui Sunguru pour faire le pèlerinage de Senta et y était demeurée depuis.

« Je vis de la générosité des habitants de Senta et des étrangers comme vous, nous expliqua-t-elle. Mais aujourd'hui, tout le monde regarde vers le sud et garde son or. Qui a assez de force pour résister au roi Angand ? Autrefois, Senta s'est alliée à Sunguru et à Surrapam

pour tenir les Hespéruks en échec, mais j'ai bien peur que cette époque ne soit révolue.

— Même peu nombreux, je pense que les guerriers du roi Yulmar pourraient infliger de sévères pertes à l'armée du roi Arsu s'il s'avisait de franchir le défilé de force, lui dis-je.

— Alfar aussi parle tout le temps de l'armée Hespérük, répondit-elle. Mais pourquoi le roi Arsu perdrait-il des soldats dans une invasion alors que ceux qui regardent vers le Dragon Rouge feront le travail à sa place ? On dit que Galda est tombée de l'intérieur et je crains qu'il ne se passe la même chose ici.

— Pourquoi ne partez-vous pas d'ici alors ? lui demandai-je.

— Où irais-je ? Ici au moins, au Jour de l'An, le roi Yulmar ouvre les grottes aux gens comme moi pendant dix jours. Ah, ces chants ! Même les alouettes ne font pas une musique aussi belle ! Vous verrez – vous verrez ! »

Atara lui donna une autre pièce en disant : « Il faut qu'on parte. Il vaut peut-être mieux qu'on ne vous voie pas en train de nous parler. »

Zhenna se redressa et releva la tête. « Que peuvent-ils m'enlever de plus ? dit-elle. Je n'ai plus qu'un souhait, c'est de retourner une fois de plus dans les grottes. Quelque part, dans les grottes du bas, je crois, à l'endroit où poussent les opales, les chants évoquent un pays sans tyran, sans cruauté et sans guerre. Un pays que le Dragon Rouge ne peut pas atteindre. »

Secouant ma tête qui m'élançait, je lui répondis : « Je ne crois pas qu'il y ait un endroit comme celui-là sur la terre.

— Si, jeune homme, insista-t-elle en saisissant ma main, il y en a forcément un. Un jour, je m'y rendrai. Ce sera mon dernier pèlerinage. »

Elle sourit et me serra la main. Comme j'envisageais de l'emmener avec nous et de payer son billet d'entrée aux grottes, elle m'expliqua que les gardiens du roi Yulmar qui en surveillaient l'accès ne le permettraient pas. Me chassant vers mon cheval, elle ajouta : « Allez-vous-en et écoutez bien, courageux chevalier. Le pays dont j'ai parlé s'appelle Ansunna. »

Après avoir dépassé un quartier où l'air empestait le tanin, la viande rôtie et le parfum sortant par bouffées des fenêtres ouvertes des maisons de passe, nous arrivâmes dans des champs cultivés qui sentaient la terre fraîchement retournée et le fumier utilisé comme engrais. Il ne nous fallut pas longtemps pour monter en serpentant la colline boisée au pied du Mont Miru, nom que donnaient les habitants de Senta à l'énorme rocher qui contenait les grottes. Au sommet de la colline, il y avait deux auberges : l'Auberge des Grottes et l'Auberge des Nuages, plus grande, dont les bâtiments anarchiques étaient peints en blanc. La taille et l'aspect de cette dernière plurent à Kane et c'est

là que nous louâmes des chambres. Nous confiâmes nos chevaux aux garçons d'écurie. L'aubergiste insista pour que nous prenions un bain chaud et changions de vêtements avant de descendre dans les grottes. Aussi l'après-midi était-il bien avancé quand nous empruntâmes un chemin dallé au sommet de la colline que surplombait la face de granit plongée dans l'ombre du Mont Miru.

Nous fûmes les derniers pèlerins de la journée à nous présenter à l'entrée des grottes, un trou de la taille d'une maison dans le versant rocheux du Mont Miru. Les habitants de Senta l'appelaient la Première Grotte, mais elle n'avait pas l'air naturelle : la plus grande partie de sa surface brillait d'un éclat d'obsidienne. Je me demandai si les hommes n'avaient pas autrefois creusé ce trou en faisant fondre la roche massive à l'aide d'une pierre de feu.

Assis à l'intérieur de la grotte à une longue table dorée posée sur un tapis se trouvait un homme mince aux cheveux foncés, revêtu d'une armure dorée. Deux autres hommes, habillés comme lui mais portant une lance à la main et de courtes épées à leur ceinture incrustée de rubis, s'appuyaient contre elle. Je me dis que ce devait être les Gardiens des Grottes. Quand nous nous approchâmes de la table, l'homme assis dit : « Je m'appelle Sylar, bons pèlerins, et je suis le Seigneur des Grottes. Nous ne vous demandons que trois choses : un petit don pour aider à payer l'entretien des Grottes et, ensuite, que vous soyez émerveillés par ce que vous êtes sur le point de voir et d'entendre. »

J'étudiai les yeux perçants et le nez de Sylar ainsi que sa peau au teint cireux, grêlée de toutes petites cicatrices rondes. De longues boucles de cheveux noirs parfumés à l'huile de santal tombaient sur l'armure à plaques qui lui recouvrait la poitrine. Il avait l'air aimable et serviable, mais son sourire un peu forcé trahissait de profonds ressentiments et des soupçons.

« Et quelle est la troisième chose ? » lui demandai-je.

Il attira mon attention sur un rocher de la taille d'un chariot qui se dressait sur le sol de la caverne derrière nous. Ce rocher non plus ne semblait pas faire réellement partie de la montagne, car il était en basalte, noir comme la nuit, et paraissait tout gras. Un visage, laid comme une tête de démon, avait été sculpté dans la surface lisse de la roche. Deux pierres bleues ressemblant à des lapis-lazulis, placées sous les arcades sourcilières saillantes, représentaient les yeux. La bouche du démon était relevée en un sourire tourmenté et au centre, un grand trou noir s'ouvrait comme une gorge forée dans la profondeur du rocher.

« La troisième chose que nous demandons, dit Sylar, c'est que vous ne preniez aucune pierre ni aucun cristal dans les grottes. Le démon du désir est en chacun de nous, mais si vous laissez libre cours à sa

convoitise, non seulement vous n'y gagnerez aucun trésor, mais vous en perdrez un encore plus précieux. »

Il expliqua qu'en sortant de la grotte, chaque pèlerin était prié de placer sa main dans la bouche du démon. Puis on lui demandait s'il avait pris quelque chose dans les grottes. Si le pèlerin disait la vérité, tout se passait bien. En revanche, si le pèlerin mentait, il perdait sa main. Apparemment, les anciens avaient relié un mécanisme aux yeux du démon qui étaient des pierres de vérité. Quand ce mécanisme était activé, il abattait une énorme lame, tranchante comme un rasoir, sur le poignet des tricheurs et des hésitants.

« Mais c'est horrible ! s'exclama Atara. Perdre ainsi une main ! Et depuis combien de temps n'y a-t-il pas eu de pèlerin faisant un faux-serment ?

— Jamais de mon vivant », répondit Sylar. Il avait l'air presque déçu de n'avoir jamais eu l'occasion de voir le démon à l'œuvre. « Mais on raconte qu'il y a deux cents ans, un prince de Karabuk fanfaron avait prétendu qu'aucune gelstei n'était capable de regarder dans son esprit et dans son cœur. Les restes de sa main ornent ce mur. »

Il tendit le doigt vers le fond du trou où deux autres surveillants gardaient les portes en fer qui menaient aux cavernes. Sur le mur à gauche et à droite des portes, comme cimentés dans la roche, luisaient les os blancs tirant sur le jaune d'un grand nombre de mains humaines. Kane, me dis-je, aurait dû nous prévenir de cette exposition bizarre et horrible, mais il s'était réfugié dans l'un de ses profonds silences.

Le « Seigneur des Grottes » se retourna et le regard qu'il me jeta me déplut. Je lui dis : « Nous ne sommes pas des voleurs.

— Non, bien sûr que non – ça se voit. » Les yeux sombres et inquisiteurs de Sylar examinaient mon visage, puis ils se posèrent sur mon épée attachée dans mon dos. J'avais enveloppé sa poignée d'une bande de cuir toute simple pour cacher le pommeau en diamant et les sept brillants incrustés dans le jade noir. « De toute évidence, vous êtes un mercenaire embauché pour protéger ces bons pèlerins, et peut-être même un pèlerin vous aussi. »

En entendant le mépris dans sa voix, les oreilles me sifflèrent et j'eus envie de hurler que je n'étais pas un mercenaire, mais un chevalier et un prince de Mesh. Au lieu de cela, je gardai le silence.

« Un mercenaire... d'où ? me demanda-t-il. Je trouve que vous ressemblez à un Valari. Deux Valari ont visité les grottes il y a moins de deux ans, pendant la grande Quête. Je crois qu'ils ont dit qu'ils étaient de Waas.

— Je ne considère aucun pays comme ma patrie, répondis-je.

— Je vois. » Les yeux de Sylar se tournèrent alors vers l'arc

débandé d'Atara qu'elle tapotait sur le sol comme si elle tâtait le terrain. J'étais heureux que Liljana ait cousu les trois flèches qu'Atara avait emportées avec elle dans la doublure de sa cape.

« Une femme avec un arc sans flèche, dit Sylar, et aveugle avec ça. Je ne crois pas avoir jamais vu quelque chose d'aussi étrange.

— J'étais une guerrière avant de perdre la vue au combat, lui expliqua Atara. Mon arc est sacré pour moi, et il fait un assez bon bâton.

— Une guerrière, fit Sylar d'un ton songeur. Je crois avoir entendu dire qu'il y en avait à Thalu – vous devez donc être de Thalu. En fait, beaucoup d'aveugles viennent ici dans l'espoir d'alléger leurs souffrances. On dit que l'ouïe des aveugles s'affine pour compenser ce qu'ils ont perdu. Si c'est vrai, très bientôt, quand vous entendrez les chants des anges, vous ne regretterez pas votre malheur. »

Il nous raconta alors que les grottes les plus profondes contenaient les chants les plus merveilleux et les cristaux les plus beaux et ajouta : « Toutefois, ici, la coutume veut que les honorables pèlerins comme vous montrent leur dévotion comme le soleil montre son or. Plus il y a d'or, plus l'honneur est grand, vous comprenez ? Et plus la dévotion est profonde, plus les chants que le bon pèlerin entendra seront beaux. »

Kane grogna : « Etes-vous en train de nous dire que les grottes du bas ne sont ouvertes qu'à ceux qui paient pour les voir ? »

À ce moment-là, devant le regard noir de Kane, les deux gardes appuyés contre la table prirent peur car ils se redressèrent et firent crisser le bout ferré de leur lance sur le sol rocheux de la caverne. Puis, d'une voix douce comme la soie, Sylar dit : « Non, bon pèlerin, bien sûr que non ! Ce serait contraire au décret du roi. Toutes les grottes sont ouvertes à tous ceux qui viennent ici. Mais il vient tant de gens, et il y en a tant qui souhaitent s'attarder dans les cavernes du bas que malheureusement nous devons limiter la durée de leurs visites. Bien sûr, nous préférons réserver les plus grandes plages de temps à ceux qui font preuve de la plus grande dévotion. »

Liljana, qui était capable de marchander ses écailles à un dragon, inclina la tête devant lui et demanda : « Et combien de dévotion pensez-vous qu'un pèlerin doive montrer pour pouvoir passer autant de temps qu'il veut dans les grottes ? »

Sa voix était si douce et cependant si persuasive qu'oubliant la première règle d'une négociation, Sylar donna un prix le premier. « Je pense que six onces ne seraient pas de trop.

— Très bien – six onces d'argent, acquiesça Liljana en cherchant les pièces dans sa bourse rebondie.

— Non, madame – six onces d'or. » Sylar lui sourit et ajouta : « Des archers aloniens feront l'affaire – cette monnaie, au moins, n'a pas

perdu de sa valeur. Vous êtes alonienne, n'est-ce pas ? Une pauvre veuve de chevalier, vous ai-je entendue dire, même si je trouve que vous avez l'allure d'une reine. »

Liljana ne répondit pas à son sourire insaisissable comme de l'huile chaude. Fixant son regard sur lui, elle dit : « Trois archers d'or me paraissent traduire une très grande dévotion. »

Le sourire de Sylar s'élargit quand il sauta sur son offre : « Très bien alors – trois archers pour chacun de vous sept. En tout, vingt et un.

— Trois archers par personne ! s'écria Liljana. Pourquoi ne pas l'avoir dit dès le début ? Nous ne sommes que de pauvres pèlerins encore appauvris par le voyage jusqu'ici.

— Deux archers par personne, alors. Qu'il ne soit pas dit que Sylar des Grottes profite d'une aveugle et d'une grand-mère. »

Liljana parut considérer cette offre. Serrant Estrella et Daj contre elle, elle demanda : « Avez-vous des enfants, Seigneur Gardien ? Vous ne voulez tout de même pas appauvrir les nôtres, n'est-ce pas ? »

Et le marchandage se poursuivit jusqu'à ce qu'à la fin, levant les mains dans un geste d'impuissance, Sylar accepte en tout et pour tout cinq onces d'or pour notre entrée dans les grottes : une pour chaque adulte et rien du tout pour les enfants. Je regardai Liljana sortir les pièces de sa bourse. C'étaient de véritables onces aloniennes, avec le visage du défunt roi Kiritan sur une face et le dessin d'un archer bandant un arc sur l'autre.

« Très bien, *grand-mère* », dit Sylar à Liljana quand il eut rangé les pièces. Il lui jeta un regard mauvais, comme s'il avait perdu la capacité de sourire, puis nous fit signe d'avancer vers les portes en fer ouvertes.

« Vous vous êtes jouée de lui comme d'un poisson pris à l'hameçon », lui murmurai-je en marchant à côté d'elle.

Mes paroles étaient moins un compliment qu'une accusation. Liljana laissait rarement voir cette habileté à manipuler les gens qui avait fait d'elle la Matérix de la Maitriche Télû.

« C'était écrit sur son visage, me répondit-elle en chuchotant. Cela dit, ce poisson-là est plus insaisissable que je ne voudrais. Faisons ce que nous avons à faire sans nous attarder plus qu'il n'est besoin. »

J'acquiesçai d'un hochement de tête en jetant un regard au démon aux yeux bleus derrière nous. Puis je me retournai pour pénétrer le premier dans les Grottes Musicales.

La première chose que je remarquai en entrant dans la caverne suivante fut non pas le son, mais la lumière. Une douce lueur multicolore, qui ne provenait pas d'une source unique, semblait émaner des parois et du plafond incurvés de la grotte. Un examen plus attentif révéla que les cristaux incrustés dans la pierre lisse de la grotte brillaient de l'intérieur. Il y en avait des millions. Certains étaient minuscules comme des grains de sable, les plus grands avaient la taille de la varistei de maître Juwain qui tenait presque dans sa paume ouverte. Ils scintillaient dans toute la caverne en un arc-en-ciel de couleurs : rouge carmin ; orange ; jaune citron ; vert émeraude ; bleu azur ; indigo et violet. La plupart d'entre eux étaient transparents, comme des pierres précieuses, mais beaucoup présentaient des volutes blanches et noires ou irisées faisant davantage penser à des opales et à des perles. Parmi eux, maître Juwain reconnut de nombreuses billes musicales, pierres du toucher et pierres de la pensée appartenant toutes à la même famille de gelstei. Il pensait que les autres cristaux de cette grotte étaient des gelstei de la même nature que celles-ci, mais il ne le savait pas vraiment.

La caverne avait été conçue en forme de bulle de verre soufflé, pincée et étirée à l'endroit où elle s'enfonçait dans la terre. Nous avançâmes lentement vers le centre. Il fallait pour cela descendre des marches qui avaient été taillées dans le sol très longtemps auparavant, ce qui se révéla assez difficile car la beauté de la caverne attirait l'œil non pas vers le bas, mais vers le haut et tout autour. Il y avait bien quelques cristaux sortant du sol comme des champignons, mais nous devinâmes que la plupart d'entre eux avaient depuis longtemps été cassés ou ôtés au burin pour dégager des passages et des espaces ouverts susceptibles d'accueillir les pèlerins. Il n'y avait qu'une chose à faire dans cet endroit : regarder avec vénération – et écouter.

Comme Kane l'avait promis, des milliers, des millions peut-être de voix remplissaient l'espace. Toutes ne chantaient pas, loin de là. J'entendais des gémissements et des lamentations, des mélopées, des actions de grâce, des cris de joie et des invocations. Le braiement d'un vieux guerrier racontant ses victoires rivalisait avec la voix perçante d'une femme désespérée se demandant pourquoi la peste et la guerre avaient tué ses neuf enfants. Au début, cette cacophonie faillit me noyer comme un paquet de mer rabattant mon corps sous l'eau contre

le sable dur. L'émotion brute de cette multitude de voix, parlant toutes avec passion et sincérité, manqua de faire jaillir le sang de ma poitrine. Je me bouchai les oreilles pour ne plus entendre ce bruit assourdissant. Mais cela ne me servit pas à grand-chose car je sentais ma chair et même les os de ma main vibrer en harmonie avec les voix qui remplissaient la caverne et faire pénétrer encore plus profondément le son en moi. Je vis maître Juwain poser son doigt sur l'un des cristaux vibrants de la paroi qu'il avait identifié comme une pierre du toucher. Je me souvins que ces jolies pierres de couleurs différentes enregistraient et restituaient les sentiments des gens, à la place de la musique, afin que d'autres puissent les ressentir.

« C'est de la folie ! m'écriai-je en me tournant vers Kane. Je ne m'entends même pas penser ! »

Serrant les dents, Kane me lança un regard furieux, puis hocha lentement la tête.

« Comment faites-vous pour supporter ça ? » lui demandai-je.

Mes paroles semblèrent se perdre dans le vacarme autour de nous. Cependant, mes autres compagnons ne paraissaient pas aussi tourmentés que moi. Maître Juwain me dit qu'il arrivait à distinguer une voix récitant en ardik ancien le poème épique d'Azariel depuis longtemps disparu, et une autre racontant en Marouan la fabrication de la première gelstei bleue. Il ne prit pas le temps d'attendre ma réponse car avec deux sources sonores il était plus que saturé. J'étais stupéfait qu'il parvienne à concentrer son attention sur deux d'entre elles seulement en excluant les nombreuses autres. Il semblait en être de même pour Daj qui ne voulut pas dire quels sons le captivaient. Comme emporté dans un rêve, il se contentait de fixer un amas de cristaux bleu-vert. Liljana me demanda si j'entendais la voix de Séki premier racontant la construction du Temple de la Vie à l'Âge de la Mère. Et celles d'un garçon réclamant son père absent et d'une jeune femme chantant son amour pour un homme appelé Seasar – ainsi qu'une dizaine d'autres déclarations dont elle parvenait, je ne sais comment, à démêler les fils pour tisser un motif qui signifiait quelque chose pour elle. Atara avait également ce don, et Estrella aussi, peut-être. La mince fillette paraissait s'ouvrir aux milliers de voix qui résonnaient dans la caverne comme si, d'une certaine manière, elle pouvait les garder toutes en elle.

« Si je me souviens bien, me cria Kane, ça s'arrange dans les grottes du bas. Poursuivons notre visite. »

Il se retourna pour descendre les marches taillées dans une partie particulièrement en pente du sol de la caverne. Je le suivis avec joie et les autres aussi, mais moins volontiers. La partie la plus profonde de la grotte se terminait en tube, comme un corridor reliant deux ailes d'un château. À cet endroit, aucun cristal ne sortait du rocher lisse dans

lequel nous étions enfermés et les voix s'étaient presque transformées en murmure. Je poussai un soupir de soulagement. Je sentis que j'érigeais dans mon cœur des murs de pierre pour me préparer au déferlement de sons et d'émotions qui ne manquerait pas de m'assaillir en entrant dans la grotte suivante.

La troisième caverne se révéla beaucoup plus petite que la deuxième, à peine la taille d'une chambre de domestique, avec de gros renflements sur ses parois recouvertes de cristaux qui la rendaient encore plus petite. Nous avions du mal à y tenir tous les sept ensemble et nous n'y restâmes pas longtemps. Je remarquai toutefois que les cristaux de cette grotte étaient plus grands, certains atteignant presque un pied de long. Curieusement, les voix étaient moins nombreuses et moins stridentes, à moins, peut-être, que je n'aie commencé à apprendre à écarter les paroles et les sons les plus agressifs.

Dans la quatrième caverne, plus profonde encore, des cristaux roses et argent dépassaient des parois et du sol comme des épées. Entre eux, le passage était étroit et en pente raide et il fallait se déplacer avec précaution pour ne pas s'empaler sur leurs pointes étincelantes. Atara prit ma main et me demanda si j'arrivais à distinguer la voix d'un ménestrel chantant en haut lorranda ancien la *Geste de Nodin et d'Yurieth*, mais je n'y parvenais pas. Le fait que nous entendions tous des voix différentes m'étonnait. J'avais l'impression étrange que les cristaux de ce lieu avaient des désirs qui leur étaient propres. D'une certaine manière, pensais-je, comme les cordes d'une harpe résonnant les unes avec les autres, ils percevaient quelque chose de profond et de personnel chez chacun de nous et dirigeaient jusqu'à nos oreilles et notre cœur les sons de leur choix.

Daj n'avait pas encore appris le lorranda que Maram avait baptisé langue de l'amour. Il leva son visage vers le plafond où pendaient de longs cristaux ressemblant à des améthystes et d'autres dorés et palpitants. Et de sa voix perchée et flûtée de petit garçon, il s'écria : « J'ai une chanson pour vous ! Elle s'appelle la *Geste d'Eleikar et d'Ayeshtan*, princesse de Khalind. Elle raconte comment Eleikar a tué le méchant roi Ivar et est monté sur le trône de Khalind. »

Au son de ces paroles audacieuses, Alphanderry fit son apparition dans l'espace confiné de la grotte. Debout dans l'éclat des milliers de gelstei luisant sur le plafond et les parois de la caverne, il sourit à Daj et lui dit : « Hé ! La chanson – écoutons la chanson ! »

Cependant, maître Juwain n'appréciait pas l'enthousiasme de Daj et ne semblait pas non plus impatient d'entendre l'histoire qu'Estrella, Alphanderry et lui avaient presque fini d'imaginer. Tournant son visage bosselé vers l'enfant, il le réprimanda en disant : « Ton histoire est encore incomplète. »

Daj haussa les épaules et tendit l'oreille vers un cristal rubis

particulièrement gros descendant du plafond à trente pieds au-dessus de nos têtes. « Il y a d'autres histoires incomplètes, dit-il. Et d'autres chansons aussi. L'histoire du monde entier... est encore à finir.

— Il y a un temps pour chanter et un temps pour écouter.

— Mais je veux juste chanter l'histoire d'Eleikar et écouter ces pierres me répondre ! Peut-être que les prochains visiteurs à passer par ici l'écouteront et sauront comment achever le récit si nous ne le savons pas – et si Eleikar lui-même ne le sait pas, ou même meurt avant de l'apprendre.

— Dajarian, lui dit maître Juwain, Eleikar ne peut pas vraiment mourir.

— C'est bien le problème, maître – on ne peut pas le laisser mourir.

— Il ne peut pas mourir parce qu'il n'est pas réel.

— Pour moi, il est réel, maître. »

Maître Juwain soupira en grattant l'arrière de sa tête luisante et regarda Daj. Un peu moins de deux ans auparavant, quand nous avions sauvé Daj des griffes du Dragon, les horreurs d'Argattha avaient tué quelque chose de précieux et d'innocent en lui et il avait le visage et l'âme plus durs qu'un combattant aguerri. À présent, l'enfant était réapparu en lui avec un monde de beauté et d'espoir et cela me réjouissait le cœur.

« On dit, lui expliqua maître Juwain, que seules les paroles prononcées avec sincérité, avec une profonde conviction, peuvent être enregistrées ici.

— Je dirai la vérité, lui assura Daj.

— Mais ton histoire est une invention.

— Et Nodin et Yurieth alors ?

— Eh bien, eux sont réels. On est presque certain qu'ils ont vécu dans le royaume disparu d'Osh à l'Âge des Épées.

— Mais Eleikar et Ayeshtan vivent en moi ! Une histoire n'a pas besoin d'être réelle pour être vraie. »

Maître Juwain soupira en posant sa main noueuse sur un petit cristal violet dépassant d'une butte rocheuse sur le sol. Je vis qu'il lui aurait été facile de l'arracher et de le mettre dans sa poche.

« Très bien, dit-il à Daj. Raconte ce que tu veux et voyons si ces pierres répondront. »

Daj se redressa et, sans hésiter, d'une voix aussi ferme et aussi ardente que le soleil du désert, il récita les premiers vers qu'Alphanderry et lui, avec l'accord d'Estrella, avaient composés pour traduire leur histoire :

Il était une fois à Khalind

Un enfant se vengeant d'un crime...

Nous écoutâmes tous Daj chanter son histoire. Quand il eut fini les trois premières strophes, il se tut et fixa la dentelle de cristaux blancs qui ornait la paroi devant lui. Il attendait qu'ils se mettent à briller comme des diamants.

Pour parvenir à une oreille, un écho se répercutant sur la roche d'une montagne se déplace plus vite qu'un oiseau. Nous attendîmes le temps de compter largement jusqu'à dix, puis trois fois aussi longtemps, et les seules voix que nous entendîmes appartenaient à des vagabonds, des ménestrels, des commerçants et des reines morts, mais pas à des garçons d'à peine dix ans. Et puis, d'une manière si soudaine que mon souffle se figea dans ma gorge, un silence de mort se fit autour de nous. La grotte elle-même semblait écouter. Et brusquement, les paroles de Daj, avec la voix sérieuse de Daj, résonnèrent dans l'espace comme des joyaux parfaitement formés :

Il était une fois à Khalind

Un enfant se vengeant d'un crime

Si affreux que les démons criaient et chantaient

Le supplice d'un méchant roi...

Quand les pierres musicales eurent fini de renvoyer les vers de Daj, maître Juwain posa sa main sur les cheveux ébouriffés de l'enfant et lui sourit. « Eh bien, mon garçon, je dois reconnaître que j'avais tort. Terriblement tort. Il y a la vérité, et puis il y a *la vérité*. »

— Je vous l'avais dit, répliqua Daj avec un sourire radieux.

— Et puis il y a ce que nous sommes venus chercher ici », continua maître Juwain. Il se tourna vers Liljana, puis vers Atara et moi. « Les vers bien faits, qu'ils soient anciens ou nouveaux, sont toujours agréables à écouter. Mais quelqu'un parmi vous a-t-il entendu parler de l'Être de Lumière ? »

Nous en avions tous entendu parler. Au cours des siècles, nombreux étaient ceux qui étaient venus dans les grottes pour chanter les Maîtres d'Ea. La plupart de ces chants étaient anciens et évoquaient des guérisons miraculeuses : dans la troisième caverne, j'avais écouté avec attention une femme qui n'avait pas donné son nom louer Godavanni le Glorieux et raconter comment il avait guéri la jambe atrophiée de son fils en apposant ses mains dessus. Un maître de la Confrérie – un homme qui disait s'appeler Navarran – parlait de son admiration pour les pouvoirs spirituels d'Alésar Tal et pour sa capacité à redonner du courage aux autres. Il s'était demandé si Alésar était le Maître annoncé pour la fin de l'Âge de la Mère, mais il n'en avait jamais eu la certitude car Alésar n'avait jamais posé les yeux sur la Pierre de Lumière perdue. Il était mort ignoré, comme n'importe quel guérisseur ayant passé sa vie dans l'une des écoles de la Confrérie.

Liljana nous informa qu'elle avait entendu un chant louant un Maîtreya simplement connu sous le nom d'Erikur. Comme les Maîtreyas nés aux alentours de la fin des âges connus avaient été identifiés, Liljana en avait conclu que cet Erikur avait réalisé ses miracles pendant l'un des Âges Perdus, après qu'Aryu eut tué Elahad, à une époque où les hommes et les femmes vivaient pratiquement comme des sauvages dans des pays dont le nom s'était perdu avec le temps.

Et puis il y avait Issayu. Né en l'an 2261 de l'Âge des Épées sur l'île de Maroua, il avait grandi en parlant aux dauphins et en guérissant les aveugles. De lui, les chants disaient que « ses mains étaient comme l'eau de l'océan et ses yeux comme le soleil ». Après lui avoir fait passer des épreuves, Thaddarian, le Grand-maître de la Confrérie, avait proclamé qu'Issayu était l'Être de Lumière. Beaucoup espéraient qu'il mettrait fin à la terreur de l'époque et apporterait une période de paix et de guérison.

Mais en 2284, après avoir conquis les Îles Elyssu, Morjin l'avait capturé et séduit en lui promettant de lui remettre la Pierre de Lumière et de lui conférer l'immortalité. Evidemment, Morjin ne lui avait jamais permis de tenir la Coupe Céleste entre ses mains. Petit à petit, le Seigneur des Mensonges avait corrompu Issayu en exigeant de lui des actes de plus en plus vils dans l'espoir de devenir un jour un grand Être de Lumière. Finalement, découvrant que Morjin avait perverti son cœur et corrompu son âme, Issayu, désespéré, s'était tué en se jetant d'une tour sur des rochers surplombant la mer.

Tous ces récits, et il y en avait des milliers, étaient anciens. D'autres, cependant, paraissaient plus récents. De nombreux visiteurs étaient venus dans les grottes pour chanter leur attente de l'avènement du Maîtreya, le Maîtreya Cosmique – le dernier des Êtres de Lumière, celui qui mettrait fin aux âges sombres d'Ea et annoncerait l'Âge de Lumière. Leurs nombreuses prières et leurs chants étaient des variations de ces vers :

*Je te salue, Maîtreya, Seigneur de Lumière,
Accorde-nous de voir avec plus d'acuité,
Brille comme le soleil, lumineux à jamais
Délivre-nous de la nuit des ténèbres.*

Cinquante de ces voix, au moins, étaient récentes car elles évoquaient l'appel à la grande Quête du roi Kiritan et la découverte de la Pierre de Lumière. Bientôt, chantaient-elles, la Coupe Céleste parviendrait entre les mains du Maîtreya. En fait, cet être à la grande âme était peut-être déjà né : dans la personne du fils d'un forgeron d'Alonie, d'un pêcheur de l'une des îles de Thalu ou d'un guérisseur de

Galda – ou même sous la forme improbable d'un prince de Mesh appelé Valashu Elahad. Debout sous les cristaux violets et blancs vibrant comme les cordes d'un luth, j'essayais de capter les dizaines d'allusions à l'endroit où le Maîtreya avait pu naître et à son éventuelle identité. Et maître Juwain, Liljana et mes autres amis devaient faire de même. Nous guettions avec une attention particulière les récits de guérisons et autres miracles venus des terres du nord de l'Hespéru.

« Descendons plus bas, finit par dire Kane en se tournant vers le passage menant à la grotte suivante. Espérons que les chants se feront plus profonds et que nous entendrons ce que nous sommes venus entendre. »

Il passa le premier et nous le suivîmes. La cinquième caverne tournait brusquement vers la droite et s'enfonçait de nombreux pieds sous terre. Des cristaux tirant sur le vert et de la longueur d'une lance se dressaient sur le sol et pendaient du plafond au-dessus de nos têtes. Certains d'entre eux allaient du sol au plafond comme de délicats piliers transparents. En avançant dans cette grotte étroite, il me sembla que j'arrivais à distinguer certains chants et à concentrer mon attention sur eux. Dans la sixième caverne, pleine de concrétions pendant du plafond, de volutes et d'autres magnifiques formations rocheuses brillant d'un éclat d'opale, certains vers et certaines paroles se faisaient encore plus nets tandis que les milliers d'autres voix gênantes se transformaient en murmure. J'avais l'impression d'avoir le pouvoir de ne laisser vivre en moi que les chants qui me touchaient le plus profondément.

« Je me demande, dit Alphanderry, si c'est ici que Venkatil a entendu la voix lui ordonnant de chercher la Pierre de Lumière dans la Tour du Soleil. Je me demande s'il savait aussi où le Maîtreya avait pu naître. »

Finalement, nous atteignîmes la septième grotte, presque aussi ronde et aussi vaste que la salle du trône du roi Kiritan dans la lointaine ville de Tria. Le calme s'installa comme sur un champ de bataille juste avant le combat. À cent pieds au-dessus de nos têtes pendaient, immobiles et silencieux, des cristaux violets, turquoise et roses. De grandes pointes recouvertes d'une substance blanche nacré montaient du sol. Elles reflétaient les verts, les rouges et les bleus émanant des parois arrondies de la grotte ; elles reflétaient la lumière de nos yeux et semblaient absorber notre souffle et le bruit des battements de notre cœur.

« Pourquoi est-ce que je n'entends rien ici ? » murmura Daj à maître Juwain.

Mais, profondément plongé dans ses pensées, maître Juwain fixait le dôme étincelant au-dessus de nous en se frottant la mâchoire, et ce

fut Alphanderry qui répondit à la question de Daj.

« Qu'est-ce que tu veux vraiment entendre ? lui demanda-t-il. Ceci est la septième caverne et on dit qu'ici un homme peut percevoir ce qu'il veut pourvu qu'il le souhaite réellement.

— Je ne sais pas ce que j'ai envie d'entendre », répondit Daj. Comme moi, il regardait la silhouette d'Alphanderry qui brillait d'un éclat écarlate et argenté. « Quelque chose sur le Maîtreya ?

— Tu n'as pas l'air très sûr.

— Normalement, c'est ce que je devrais vouloir entendre, non ?

— Toi seul le sais », lui dit Alphanderry. Ses yeux lumineux semblaient regarder à travers le visage fermé de Daj. « Y a-t-il quelqu'un dont tu aimerais entendre parler ? »

Daj leva les yeux vers les piliers opalescents reliant le sol au plafond en dôme au-dessus de nous, puis hocha la tête.

« Qui donc ? »

Et Daj murmura : « Ma mère. »

Alphanderry réfléchit et lui répondit : « Alors il faut que tu écoutes bien attentivement et tu entendras parler d'elle.

— Mais comment est-ce possible ? Personne parmi les gens qui l'ont connue... n'a pu venir ici chanter à son sujet.

— Tu te trompes, Daj, beaucoup sont venus : des ménestrels de tout Ea, depuis des milliers d'années. Cette grotte est connue pour être celle des ménestrels. Ils ont chanté ici tout ce qui peut être chanté.

— Mais ma mère...

— Elle est toujours vivante, dans les chants que les ménestrels ont chantés sur leur propre mère. Ecoute et tu entendras. »

Alors que Daj se taisait et baissait les yeux vers le sol marbré autour de nous, Alphanderry se tourna vers Liljana et demanda : « Quel chant vous réjouirait le plus l'esprit ? »

Sans hésiter, Liljana répondit : « Un chant de *la Mère*. »

Alphanderry hocha lentement la tête, puis regarda maître Juwain.

« Et vous, que souhaitez-vous entendre ? »

Et maître Juwain lui dit : « Ce qui ne peut pas être entendu. »

— Et vous, Kane ? » demanda Alphanderry en jetant un coup d'œil à notre ami à la mine sombre.

Mais Kane le fixa en silence, lui offrant pour seule réponse la fureur de ses yeux flamboyants.

« Atara ? » continua Alphanderry en se détournant de lui. Atara sourit et dit : « Une chanson d'amour, bien sûr. » Alphanderry fit une pause pour observer Estrella qui lui rendit son regard, le visage brillant d'un doux éclat. Alors que je me disais qu'elle serait heureuse d'écouter n'importe quelle chanson, ou de les écouter toutes, Alphanderry se tourna vers moi. « Val, qu'est-ce que vous désirez le plus entendre ? » Qu'est-ce que je désirais vraiment entendre, me

demandai-je ? L'endroit où se trouvait le Maïtrea et son identité ? Le secret de la vie et de la mort ? Des paroles m'assurant que d'une manière ou d'une autre Daj et Estrella grandiraient en sécurité et qu'Atara aurait tout l'amour qu'elle voudrait ? Ou désirais-je plus que tout découvrir un antidote au poison qui rongait mon âme ?

Je respirai profondément l'air frais de la grotte et répondis : « Je veux entendre comment Morjin peut être défait. »

À ces mots, Kane sourit sauvagement en découvrant ses dents blanches et étincelantes. La main d'Atara chercha la mienne. Liljana et mes autres compagnons me considérèrent en silence. Finalement, Alphanderry déclara : « Je ne sais pas quel ménestrel a pu chanter cela, mais pourquoi ne pas écouter tous ensemble quand même ? »

Et c'est ce que nous fîmes. Nous trouvâmes un endroit dégagé sur le sol de la grotte, près du centre, et nous nous installâmes face à la partie de la caverne vers laquelle nous nous sentions attirés. Et nous attendîmes.

Au début, il n'y avait rien à entendre – rien d'autre que le murmure de notre respiration et un léger martèlement qui donnait l'impression d'être le pouls de la terre. Je posai la main sur le cuir qui entourait la poignée de mon épée ; je sentais son odeur de sueur et de graisse ainsi que l'humidité de la pierre. L'air avait un goût étrange. De l'autre côté de la caverne, à l'endroit où des volutes argentées illuminaient les murs, la lumière émanant des cristaux augmenta soudain, les cristaux se mirent à tinter comme un carillon et des voix retentirent tout autour de nous.

Comme dans les autres cavernes, elles étaient très nombreuses. Mais là, dans cette septième grotte au fond de la terre, elles ne résonnaient pas comme une multitude de bruits ni même comme des accords, mais se succédaient une à une comme les notes d'une mélodie. J'écoutai la belle voix de baryton d'un ménestrel céder la place à la basse retentissante d'un autre, suivie à son tour par une voix plus basse encore récitant des vers ou chantant, puis par une autre encore. Nombre des ménestrels n'avaient pas donné leur nom à leurs compositions ni aux anciennes ballades et aux récits épiques qu'ils déclamaient ; d'autres si : Agasha, Mingan, Kamilah, Hauk Eskil, Mahamanu et Azureus. Dans la Grotte des Ménestrels, pensai-je, les noms avaient moins d'importance que la qualité des voix qui les prononçaient. Je devinais que des ménestrels de tout Ea étaient venus là, siècle après siècle, âge après âge, pour rivaliser les uns avec les autres à qui interpréterait la plus belle chanson. Aucune médaille d'or ne serait décernée au gagnant car ce concours séculaire restait ouvert et les ménestrels vivants pouvaient toujours espérer faire mieux que les plus grands des anciens. Il suffisait, pensai-je, que leurs paroles survivent longtemps après leur mort, jusqu'à la toute fin du monde

peut-être.

Pendant une heure, me sembla-t-il, je restai là à écouter, presque aussi immobile que les piliers en pierre de la caverne. Je me disais qu'il serait impossible de choisir parmi ces chants de ménestrel le plus beau ou le plus sincère. Certaines voix, aiguës et mélodieuses comme le gazouillis d'un oiseau, s'élevaient vers le ciel ; d'autres, basses et vibrantes comme un gong ou une cloche, trouvaient un écho au fond de mon cœur. Une ou deux fois, les ménestrels se révélèrent véritablement angéliques et dans les couplets qu'ils interprétèrent et le rythme de leurs paroles étranges, je retrouvai un peu de la grâce de la langue des Galadins.

Je fus particulièrement attiré par le chant de l'un de ces anciens ménestrels. Il m'était impossible de ne pas l'écouter car sa voix limpide et forte résonnait avec la clarté de l'argent. Dans son chant déchirant, il y avait beaucoup de belles choses, mais plus encore de la tristesse et de la mélancolie. La douleur immense de ce ménestrel inconnu me serrait le cœur. Ses paroles transperçaient mon âme et brûlaient d'une beauté terrible qui pénétrait profondément en moi et m'enflammait le sang.

Au début, je ne saisis pas très bien le sens de ces paroles ardentes car le ménestrel chantait en ardik ancien, langue que j'avais toujours eu du mal à traduire. Mais plus il reprenait ses vers, plus je comprenais. Je me surpris à dégainer légèrement mon épée de son fourreau. Quelque chose dans la musique du ménestrel et chez le ménestrel lui-même parut entrer en résonance avec la gelstei d'argent étincelante d'Alkaladur. C'est alors qu'il se passa quelque chose d'étrange : la signification des paroles du chant devint soudain parfaitement claire, comme une lumière brillant à travers un diamant. Et le mystère de l'identité du ménestrel fut levé.

Son nom était Morjin. Mais ce n'était pas le Morjin contre lequel j'avais combattu à Argattha et que je détestais depuis, et sa voix n'était pas la même que celle de l'homme qui avait endossé le rôle du Dragon Rouge. Non, pensai-je, c'était un Morjin différent, un Morjin plus jeune, pas encore complètement corrompu par le mal qu'il avait infligé au monde. Sa voix était plus douce, plus mélodieuse et moins sûre d'elle. Son ton et son timbre étaient différents. Dans sa vibrante insistance à essayer de découvrir la vérité, je distinguais presque autant d'amour que de haine. Ce Morjin du passé avait une histoire à raconter et il était venu là pour le faire. Il était venu pour ouvrir son cœur, et peut-être pour quelque chose d'autre aussi. Accompagnées de la musique la plus exquise et la plus triste que j'aie jamais entendue, ces paroles d'un immortel qui avait autrefois appartenu à l'ordre des Elijins résonnaient dans les profondeurs de la terre :

Que personne excepté mes frères spirituels n'écoute ma voix car eux seuls comprendront : j'ai tué un homme. Moi qui fais partie de ceux qui n'ont pas le droit de tuer ; j'ai fait cette chose qui ne peut pas être défaite. Par une nuit sans lune, une profonde nuit d'hiver, alors que les loups hurlaient dans les collines, j'ai invité un homme à regarder les étoiles par la fenêtre et je lui ai planté un couteau dans le dos. Dans le cœur – comment tuer autrement cet homme qui était plus qu'un homme ? Tuer ? Pourquoi est-ce que je me mords la langue pour éviter de prononcer le mot qui traduit véritablement ce que j'ai commis, c'est-à-dire un assassinat. Laissez-moi le crier ici, dans le creux de la terre, à ces jolies pierres, comme il faudra bientôt que je le crie aux étoiles : C'est un assassinat ! Et par conséquent, je suis un assassin – enfin.

Iojin. Tu as été mon frère spirituel et mon frère dans une grande quête. Tu savais toujours ce que j'avais dans le cœur. Comment aurais-je pu te cacher ce qui commençait à vivre en moi avec une sauvagerie pareille au feu des étoiles s'alimentant à une source infinie ? Je brûlais, et tu brûlais aussi en entrant en contact avec mon cœur. Tu savais quelle source de lumière dorée occupait toutes mes pensées au point de m'empêcher de dormir. Tu savais qu'un jour j'essaierais de L'À revendiquer – Je crois que tu l'as su avant moi. Je brûlais et tu brûlais aussi, de compassion à mon égard. J'ai pleuré quand j'ai compris que tu ne me haïssais pas pour ce feu de dragon qui me consumait, et que tu m'aimais. Mais tu avais peur de moi, aussi, comme j'avais peur de moi-même.

Comment se fait-il, Iojin des Eaux, que tu n'aies pas choisi de rejoindre les autres par peur de moi par peur pour moi et par peur de ce que nous étions venus faire ici ? Par peur pour le monde ? Considérais-tu cela comme une trahison ? Non, je ne pense pas car tu m'aimais comme un frère et n'aurais jamais supporté que quelqu'un ou quelque chose me cause du chagrin. Et pourtant, je pense que Garain m'aurait dénoncé aux Êtres de Lumière qui nous ont envoyés ici. Et Kalkin encore pire : toi au cœur si bon, tu n'aurais jamais pu plonger dans son cœur, ardent comme une étoile et noir comme la mort. Lui, le puissant Kalkin, aurait pu m'assassiner. Il l'aurait fait – je le sens dans mon cœur. Quand je L'ai revendiquée, il a prouvé son ignominie en tuant des hommes, des hommes ordinaires avant que je ne le tue et ne jette son corps dans la mer.

En entendant ces mots, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à Kane qui serrait les dents et pleurait en silence en écoutant peut-être un chant que je ne pouvais pas entendre. Et puis la belle voix de Morjin capta de nouveau mon attention :

C'est ainsi que le destin malheureux a voulu que j'assassine mon frère. Quand je t'ai poignardé, tu as crié, crié – je ne savais pas que cela ferait si mal ni qu'il te faudrait autant de temps pour mourir. J'ai regardé la

lumière quitter tes yeux. Tes yeux magnifiques, comme des lacs étincelants, aimés de tous et pas seulement de moi. Mais leur dernier éclat fut pour moi. Je le vois encore, pareil au coucher de la lune, et je ne peux pas oublier. Tout comme je ne peux pas oublier la brûlure du sang sur mes mains : il était si chaud, si brillant. Je ne peux ni ne veux le laver. Car ton sang est devenu mon sang, ma vie même. Il m'a nourri et me nourrit encore. Ta mort a provoqué la naissance du Dragon, et c'est une très grande chose.

Si tes yeux pouvaient plonger dans les miens maintenant, y verrais-je le pardon ? Comprendrais-tu ? Je pense que oui. Toi qui m'as aimé et qui serais mort pour moi, et qui es effectivement mort, sans que je te le demande. Tu as toujours voulu que je brille comme les Êtres de Lumière ; eh bien, c'est fait. Mais je crois que je verrais aussi des larmes dans tes yeux. Tu pleurerais pour toi comme je pleure. Tu pleurerais pour moi, ton ami, ton frère, qui ai hurlé de douleur au coup de couteau et qui suis mort en même temps que toi.

Je pense toujours à ces deux hommes : leur beauté, leur bonté, leur grâce. Leur... innocence. Je ne supporte pas l'idée qu'on les jette dans un puits noir et qu'ils ne respirent plus jamais le chèvrefeuille au cœur de l'été ni ne contemplent l'éclat des étoiles l'hiver. Qu'ils ne chantent plus jamais. Je ne peux pas supporter l'idée que l'Unique a créé le monde ainsi. À présent que je suis qui je suis, je ne le supporterai pas. Je vais souffler de tout mon feu sur cette odieuse création et après son immolation, comme le cygne d'argent renaissant des cendres de son bûcher, je referai le monde.

Bien que ceci ne puisse plus t'être d'aucune consolation maintenant, je promets ceci : que je n'utiliserai la Pierre de Lumière que pour apporter au monde de bonnes choses – aussi bonnes et aussi belles que toi. J'apporterai la paix à Ea. Et la paix aux étoiles et à tout Eluru. Quand mon œuvre sera achevée, je te consacrerai toutes mes pensées et tous mes souvenirs. Et toute ma volonté. Pendant neuf jours et neuf nuits, je me suis demandé si j'avais fait le bon choix. J'ai toujours gardé le couteau près de moi. Comment dois-je l'utiliser ? Toi seul peux me le dire. C'est pour cela que je suis venu chanter ici, pour que tu puisses revivre. Si mon cœur est sincère, il y aura une ouverture. J'entrerai dans une grotte, ni glaciale ni sombre, mais illuminée par de grands cristaux et pleine de lumière. Et je chanterai. Si mes paroles sont parfaites, si la musique est aussi belle que tu l'étais, je te communiquerai mon souffle. Et tu vivras de nouveau. Je serrerai ta main dans la mienne ; j'apposerai ma main sur ta blessure et je la guérirai. Je plongerai de nouveau mon regard dans le tien, plein d'étonnement, plein d'indulgence, plein de lumière. Et je vivrai de nouveau moi aussi et tout finira bien.

La musique coulait à flots de la gorge de Morjin et les notes merveilleuses semblaient s'élever pour imiter la musique des Galadins.

J'entendais dans la voix de Morjin l'effort terrible qu'il faisait pour produire des sons purs et exprimer tout ce qui était beau et bon. Mais tout au fond, dans l'expression de son âme, quelque chose trahissait l'aveuglement et la fausseté. Le mensonge pernicieux qui se logeait au cœur même de son chant me fit serrer les dents.

Un bruit léger quelque part dans les grottes au-dessus de nous détourna mon attention de cet éloge funèbre – à moins que ce ne fût une prière. La douleur aiguë qui me transperçait la poitrine me coupait le souffle. Je tournai la tête et les paroles angoissées de Morjin se transformèrent en murmure. Kane, toujours debout à côté de moi, pleurait sans retenue à présent, et derrière lui, Daj et Estrella aussi. Maître Juwain avait les yeux levés vers le plafond cristallin de la caverne comme s'il écoutait quelque chant incroyablement brillant. Atara était appuyée contre le pilier opalescent à ma droite. Le sourire qui illuminait son visage me réchauffa le cœur ; je devinai que l'un des immortels ménestrels lui avait offert une chanson d'amour aussi belle que ses rêves. Liljana, cependant, semblait avoir été tirée de son ravissement elle aussi. Tendant l'oreille vers l'ouverture de la sixième caverne au-dessus de nous, elle me demanda : « Vous n'avez rien entendu ? »

Sa voix brisa le sortilège tissé par les chants des ménestrels. Le regard trouble, Kane jeta un coup d'œil aux marches qui menaient à la sixième grotte et sa main alla se poser sur la poignée de son épée.

Des bruits de bottes sur la pierre résonnaient maintenant clairement dans notre caverne. Nous attendîmes et le bruit augmenta. Tout à coup, débouchant du corridor au sommet des marches, l'un des gardiens des grottes fit son apparition. Il descendit l'escalier en grognant suivi d'un autre garde aussi brun et mince qu'il était gros et blond. Entre ses grognements et le claquement de l'extrémité de sa lance sur les marches en pierre, il cria : « Bons pèlerins ! Bons pèlerins ! »

Quand ils se furent rapprochés en serpentant entre les cristaux pointus dépassant sur le sol, Liljana, contrariée, lui répondit : « Vous nous dérangez, bon gardien ! N'avions-nous pas convenu que vous nous laisseriez seuls ici aussi longtemps que nous le désirerions ? »

— Mais madame Maida ! dit-il en criant presque le nom que Liljana avait donné aux gardes, c'est justement pour ça que nous sommes venus : on nous a laissés seuls. Je crains une trahison ! »

Le garde dont le nom était Babul s'approcha de nous en haletant. Il s'arrêta près du deuxième garde, Pirro, et expliqua ce qui s'était passé :

« Quand vous êtes entrés dans les grottes, lord Sylar nous a postés Pirro et moi près des portes pendant qu'il tenait conseil avec Tarran, Elkar et Hakun. J'ai essayé d'écouter ce qu'il leur disait, mais je n'ai

pas pu. Je n'ai pas aimé le son de sa voix. Lui non plus, je ne l'ai jamais aimé – il n'a été nommé Seigneur des Grottes que parce qu'il a épousé la nièce du roi Yulmar. Il a toujours eu quelque chose de bizarre. Il parlait trop souvent du Dragon Rouge, si vous voyez ce que je veux dire. Il ne m'a jamais fait confiance, et à Pirro non plus. Je ne voulais pas faire ce qu'il nous a ordonné, mais c'est mon seigneur et je n'avais pas le choix. »

Liljana écoutait son histoire en silence, l'invitant par son comportement attentif à en dire davantage. Mais Kane finit par perdre patience et saisit Babul par le bras : « Bon, parlez maintenant : qu'est-ce que lord Sylar vous a demandé de faire. »

Babul déglutit et je vis sa pomme d'Adam monter et descendre dans sa gorge sous les plis de graisse. Incapable de regarder Kane, il répondit : « Après le coucher du soleil, à la tombée de la nuit, lord Sylar a envoyé Tarran quelque part – où, je ne sais pas. Il est venu nous voir Pirro et moi et nous a dit que vous étiez une bande de voleurs – rusés comme des rats, il a dit. Il avait fait le serment de protéger les trésors des grottes et n'allait pas vous permettre de les profaner. Il nous a envoyés Pirro et moi à votre recherche. Nous devons vous dire que lord Sylar avait découvert que l'une des pièces de madame Maida était fausse : du plomb plaqué or. Vous deviez nous en donner une autre ou quitter définitivement les cavernes. Nous devons vous ramener à la première grotte où vous seriez arrêtés. Lord Sylar avait demandé à Elkar et à Harun de préparer les chaînes.

— Bon, grogna Kane en serrant plus fort le bras de Babul. Le stratagème de Sylar devait vous permettre de vous emparer de nous ! C'est ce que vous appelez dire la vérité !

— Il a dit que vous étiez des *voleurs* ! se défendit Babul en rougissant. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ?

— Et qu'avez-vous fait ? Que s'est-il passé pour que vous décidiez de trahir votre seigneur ? »

Babul jeta un coup d'œil à Pirro qui semblait essayer d'empêcher sa main de saisir la poignée de son épée. Puis il dit à Kane : « Nous avons à peine fait dix mètres dans la deuxième caverne que lord Sylar a ordonné à Elkar et à Harun de fermer les portes derrière nous. Il nous a enfermés dedans ! Je les ai entendus rire à l'extérieur. Je ne sais pas pourquoi ils nous ont emprisonnés avec vous.

— Non, vous ne le savez peut-être pas, marmonna Kane dont les articulations devenaient blanches sur le bras de Babul. Mais vous avez bien une idée, n'est-ce pas ? Vous avez dit qu'il y avait quelque chose de bizarre chez ce Sylar, pas vrai ? »

Babul hocha la tête. Il passa sa langue sur ses lèvres et expliqua : « Senta traverse une période difficile – comme partout, je pense. On raconte que les Prêtres Rouges du Dragon ont de nombreux amis à

Senta, des amis secrets comme ils disent. Moi je dis que ce sont des *espions*. Des traîtres et des serpents. On raconte qu'ils sont partout. J'ai peur que lord Sylar n'en fasse partie. »

Kane lâcha brusquement Babul qui se frotta le bras. Puis il regarda Liljana qui lui rendit son regard. Je voyais la question dans les yeux de Kane : fallait-il croire à l'histoire de Babul ou s'agissait-il seulement d'une ruse dans la ruse ?

Liljana hocha presque imperceptiblement la tête pour signaler qu'elle pensait que Babul disait la vérité. Alors Kane hurla d'une voix rageuse « Demi-tour ! On retourne aux portes ! »

Sans s'attarder un instant de plus, il bondit comme un félin en direction des escaliers qui montaient à la sixième caverne et tout le monde le suivit. Maître Juwain, qui ne pouvait pas se déplacer aussi vite, trouva le moyen de se couper à la jambe sur l'un des cristaux qui bordaient le passage. Traînant pratiquement sa lance derrière lui, Babul qui soufflait comme un bœuf se laissa distancer. Il était aussi gros que Maram, mais ne paraissait posséder ni sa force ni sa résistance. Je restai en arrière avec lui et Pirro pour m'assurer qu'ils ne décidaient pas de nous planter leurs lances dans le dos.

Mais apparemment, ils n'avaient pas l'intention de nous trahir. Apparemment aussi, nous devons nous dépêcher de quitter les grottes sous peine d'y rester coincés à attendre le prêtre ou l'assassin que Sylar avait peut-être envoyé chercher.

Nous remontâmes en toute hâte, retraversant les cavernes une à une. Quand nous atteignîmes la deuxième grotte, je vis que nous étions enfermés derrière les énormes portes en fer. Kane nous attendait devant elles ; ses yeux étudiaient les jointures des battants et la roche autour comme s'il cherchait un point faible. Son épée à la main, il se jeta soudain sur les portes, heurtant brutalement de son épaule la fente où elles se rejoignaient. Il y eut un grand boum ; le fer gémit et j'eus peur que Kane ne se soit brisé les os. Mais son effort désespéré ne fit pas bouger les portes d'un pouce.

« Qu'ils soient maudits ! » marmonna Kane. Il frappa le métal résistant du plat de la main avec une telle force que des morceaux de rouille se détachèrent et volèrent. « Maudits ! »

De l'autre côté de la porte, on entendait des voix assourdies et je devinai que Sylar et les deux autres gardes étaient postés derrière. Sans prévenir, Kane saisit la lance de Babul et se servit du bout ferré pour marteler les battants en criant : « Ouvrez ! Ouvrez, je vous dis ! »

Des rires nous parvinrent de la première caverne derrière les portes.

« Sylar – ouvrez ces satanées portes ! »

Les rires augmentèrent et j'entendis clairement la voix de Sylar s'adressant à nous : « Nous vous ouvrirons bien assez tôt, maudits pèlerins. Et quand nous le ferons, vous le regretterez. »

Liljana s'approcha de la porte et cria : « Nous avons encore de l'or – et des diamants aussi ! Ouvrez la porte et nous vous donnerons tout ce que vous voulez ! »

— Pouvez-vous me donner ce que je souhaite vraiment ? Non, pas avec de l'or, ni même avec des diamants. »

À ce moment-là résonna un rire plein de suffisance qui me donna envie d'arracher la tête de Sylar. Puis il ajouta : « De toute façon, à la fin, vous me donnerez ce que je veux. Et je prendrai aussi le trésor que vous avez en vous. »

Je compris soudain que ce qu'il voulait, c'était être ordonné Prêtre Rouge des Kallimums. Ceux-ci détestaient les agents de Morjin recrutés parmi les membres dévoués de l'Ordre du Dragon auquel Sylar et les autres gardes devaient appartenir. C'est ainsi que les prêtres de Morjin avaient même suborné des princes. Je me rappelai le dragon rouge tatoué sur le front de Salmélu Aradar, pour la plus

grande honte d'Ishka et de tous les royaumes valari.

Kane devait penser la même chose que moi car il releva la tête et hurla : « Coincés ! Satanés acolytes avec leurs satanées marques secrètes ! Qu'ils soient maudits ! »

Il fit signe à Alphanderry de s'approcher de lui et lui demanda : « Y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire ? »

Un éclat de lumière joua sous la peau d'Alphanderry tandis que sa main tâtait la fente entre les portes. Puis il se tourna vers Kane et secoua la tête. Quelle que soit la substance merveilleuse qui le constituait, celle-ci ne pouvait pas traverser le fer massif.

Nous reculâmes au fond de la grotte pour tenir conseil et décider de ce qu'il convenait de faire. Kane pensait que Sylar avait envoyé le garde Tarran chercher du renfort ; de toute évidence, il les attendait pour ouvrir les portes.

« Il doit y avoir un moyen de sortir, murmurai-je. Il y a toujours un moyen. »

J'avais l'impression qu'on me chuchotait une réponse à l'esprit, mais la clameur des voix me rendait sourd et je n'arrivais pas à l'entendre.

« J'aurais dû le voir », grogna Kane en regardant fixement les portes. C'était sa façon de s'excuser. « Se faire prendre comme ça, aussi facilement, après avoir suivi notre étoile si longtemps et si loin. »

Mais au moment où il prononça le mot « étoile », les yeux de maître Juwain s'illuminèrent et il se frappa la tempe de la main.

« Le chemin vers le ciel couronné d'étoiles Monte sans cesse mais toujours descend. »

À ces mots, le visage de Liljana se renfroigna. « Ce n'est pas le moment de nous réciter l'un de vos Chants du Chemin.

— Si, justement, rétorqua maître Juwain. Parce que les choses se sont gâtées et que nous avons désespérément besoin d'un moyen de sortir d'ici. J'aurais dû le voir ! C'est moi qui aurais dû le voir, dès le début.

— Voir quoi, maître ? » lui demandai-je.

Il se retourna pour montrer du doigt le corridor qui menait à la grotte suivante. « Si nous voulons revoir les étoiles, nous devons descendre. Descendre jusqu'à la septième grotte.

— Mais il n'y a pas de sortie là-bas, sauf pour monter à la sixième caverne.

— En êtes-vous sûr ? »

Je haussai les épaules. « Même avec les paroles des anges, on ne pourrait pas traverser le rocher en chantant.

— Non, peut-être pas. Mais nous pourrions trouver un moyen d'entrer dans la caverne suivante – la véritable septième grotte. »

Je le regardai avec perplexité, et Liljana et les autres aussi.

Désignant les portes en fer de la tête, maître Juwain expliqua : « Ce trou, là dehors, a de toute évidence été creusé il y a très longtemps par une pierre de feu. Je ne le considère pas comme une vraie grotte. Par conséquent, la caverne où nous nous trouvons est la véritable première grotte, et la Grotte des Ménestrels n'est que la sixième. »

Encore plus troublé, je le dévisageai. Les cristaux de la caverne projetaient une lumière arc-en-ciel sur son crâne luisant.

Kane lui jeta un regard mauvais et dit : « Bon. Et alors ? Il n'y a donc que six grottes véritables, comme vous les appelez.

— Non, tout le monde le sait, les Grottes Musicales de Senta sont au nombre de sept. Il doit donc y avoir une ouverture dans la Grotte des Ménestrels menant à une caverne plus profonde encore.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Parce qu'il y a sept notes de musique, sept couleurs dans le spectre – et sept chakras le long de l'épine dorsale, aussi. Et beaucoup, beaucoup d'autres sept. C'est la Loi des Sept, et je suis sûr qu'elle s'applique ici. »

Tandis que Kane réfléchissait à cela, Babul regarda maître Juwain et dit : « Mais maître Javas, ça fait quinze ans que je suis gardien ici, et mon père et mon grand-père l'étaient avant moi. Personne n'a jamais entendu mentionner une caverne secrète.

— Et ça, ajouta Pirro d'une voix aiguë et geignarde, c'est parce qu'il n'y a pas de caverne secrète.

— Et même s'il y en avait une, continua Babul, en quoi cela nous serait-il utile ? Nous serions simplement coincés un peu plus bas dans la terre.

— Non, nous pourrions peut-être nous échapper, répondit maître Juwain. Quelquefois, les grottes sont traversées par des rivières souterraines. Et il pourrait y avoir des fissures dans la septième grotte, des corridors menant à l'extérieur et remontant dans la roche – ou même débouchant de l'autre côté de la montagne. Qui sait ? Cette montagne est peut-être percée de tunnels comme le Skartaru. »

En entendant mentionner la Montagne Noire sous laquelle était enterrée la ville d'Argattha où vivait Morjin, je serrai le poing autour de la poignée de mon épée. Puis j'entendis la voix de Morjin résonner au fond de la terre et je racontai à maître Juwain et à mes autres amis ce que j'avais appris sur Morjin dans la septième – ou la sixième – grotte.

« Je crois qu'il y cherchait quelque chose, ajoutai-je. Quelque chose d'autre que l'écoute des ménestrels et l'enregistrement de son propre chant. C'était peut-être une caverne secrète. »

Atara se tourna vers l'ouverture sombre descendant dans la montagne. Un petit mouvement de sa tête me fit comprendre que si une septième caverne secrète se cachait derrière la sixième, elle

n'avait pas eu de vision à ce sujet. Cependant, elle dit : « Pourquoi ne pas y retourner quand même ? Quelqu'un a-t-il une meilleure idée ? »

Montrant une fois de plus le chemin, je m'enfonçai dans la terre. Nous avançons en ligne comme des fourmis, mes amis derrière moi et les deux gardes juste devant Kane qui fermait la marche. Quand nous arrivâmes dans la Grotte des Ménestrels, Kane se posta en haut des marches pour nous avertir au cas où Sylar et ses hommes arriveraient. Si comme l'avait déduit maître Juwain il y avait une porte secrète menant à une grotte secrète, son contour devait certainement se signaler par des fissures dans les cristaux brillants des parois. Mais il y avait des milliers de lézardes et nombre d'entre elles suivaient la base des cristaux en formant des plans nets. Et certaines d'entre elles, pensai-je, devaient être invisibles à l'œil nu, un peu comme la fente sur la croûte d'un morceau de pain coupé en deux et reconstitué.

Alors que nous étions sur le point d'abandonner nos recherches qui représentaient une tâche longue et probablement désespérée, je remarquai qu'Estrella se tenait debout, immobile, devant une partie particulièrement belle de la grotte. Ses yeux reflétaient les couleurs des cristaux et il était impossible de dire si leur éclat venait de l'extérieur ou de l'intérieur.

« Estrella ? dis-je en allant vers elle. Qu'est-ce que tu vois ? » Je passai mon doigt sur les arêtes et les faces des cristaux azurés sans trouver de fissure susceptible de correspondre au contour d'une porte. « Estrella ? » répétai-je.

La fillette aux yeux lumineux restait figée, le regard fixé sur le mur cristallin. Je me souvins que les Avari l'avaient traitée d'*udra mazda* car elle avait été capable de trouver de l'eau dans un désert qui en était pratiquement dépourvu. Et qu'en outre, maître Juwain avait reconnu en elle une Révélatrice capable d'unir son cœur aux choses cachées pour ne faire qu'un avec elles.

« Estrella – est-ce que tu crois qu'il y a une porte ici ? Comment est-ce possible ? »

Daj s'approcha de moi et me toucha le bras. « Vous ne vous rappelez pas la porte du passage secret dans les appartements de Morjin ? »

En fait, à ce moment précis, je pensais justement à cette porte dans les profondeurs obscures d'Argattha. Et au mot de passe en ardik ancien qui en commandait l'ouverture.

Maître Juwain examina la paroi devant Estrella et déclara : « Je ne pense pas qu'il y ait une porte ici. Et s'il y en a une, comment réussir à trouver le mot qui permet de l'ouvrir ? » Je dégainai mon épée et la pointai vers le mur. Les deux gardes écarquillèrent les yeux en voyant son *silustria* émettre une douce lumière. Quelque chose de brillant se répandit aussi en moi. À partir de quelques bribes de souvenir – les

paroles poignantes de Morjin, la nostalgie de son chant et la beauté d'autres chants que j'avais entendus dans des endroits plus sombres – un schéma étincelant prit forme. Et je dis à maître Juwain : « Peut-être qu'il ne s'agit pas d'un mot mais d'une langue. Peut-être qu'on peut réellement traverser la roche en chantant. »

Je me tournai vers Alphanderry et lui demandai : « Vous vous rappelez le Kul Moroth ? » Alphanderry hocha la tête. « Oui, je m'en souviens. »

— Vous vous rappelez comment vous avez chanté ce jour-là, et à d'autres occasions depuis ? Pouvez-vous chanter comme ça maintenant ?

— Je peux essayer », répondit-il. Il jeta un coup d'œil à Kane qui se trouvait de l'autre côté de la grotte en haut des marches. « Ce serait peut-être plus facile si on m'accompagnait. »

Kane acquiesça d'un hochement de tête et descendit jusqu'à nous. Il prit sur son épaule le luth qu'il avait emporté avec lui dans les grottes. Après l'avoir rapidement accordé, il regarda Alphanderry et dit : « Bon. »

Et alors que Kane commençait à pincer les cordes de son luth, Alphanderry se mit à chanter. Il dirigeait sa voix sonore et pure vers la paroi devant lui. Ses paroles se déversaient sous une forme toujours plus parfaite, avec une grâce exquise, et paraissaient se fondre dans une musique si belle que je me surpris à pleurer et à rire à la fois. Et tout à coup, les cristaux de la paroi parurent perdre leur état solide et se mettre à couler avec l'éclat et la fluidité de l'eau.

Avec moult précautions, je poussai la pointe de mon épée vers la paroi. Le silustria s'enfonça profondément dedans ; la substance des cristaux semblait ruisseler autour de mon épée comme une cascade d'azur et, pourtant, curieusement, elle ne bougeait pas et ne changeait pas de forme. Pendant ce temps, Kane continuait à jouer, Alphanderry continuait à chanter et mon cœur bondissait de joie d'entendre une fois de plus la langue des Galadins. Parmi tous les ménestrels qui avaient offert leur voix à cette caverne, aucun, me disais-je, ne soutenait la comparaison avec Alphanderry. Les cristaux semblables à des pierres précieuses se mirent de nouveau à changer sous mes yeux. De l'état liquide, ils passèrent à un état encore moins solide, un peu comme l'air, avant de finir par scintiller devant moi comme un rideau de lumière.

Alphanderry arrêta de chanter et regarda avec émerveillement ce que sa musique avait produit. Tandis que je retirais mon épée qui brillait maintenant comme un miroir, maître Juwain examina la paroi de la grotte. Un grand ovale, comme une porte, se découpait dans la partie du mur qui avait gardé la solidité du cristal. Je n'arrivais pas à voir à travers s'il y avait une autre caverne derrière. C'était comme

essayer de distinguer les étoiles à travers le bleu éclatant du ciel.

Maître Juwain sortit une pièce en cuivre et la jeta contre le mur. Elle traversa les cristaux tissés de lumière et disparut. J'entendis le tintement du métal quand, vraisemblablement, la pièce heurta le rocher de l'autre côté.

« C'est bien la Loi des Sept », dis-je en souriant à maître Juwain.

Pirro, tremblant, une main tendue devant lui comme pour parer un coup, secoua sa tête mince en direction du mur et s'écria : « Sorcellerie ! Vous n'êtes pas des voleurs, vous êtes des sorciers ! »

Babul, lui, semblait d'une nature un peu plus courageuse. Contemplant ce qui ressemblait à une porte dans la paroi cristalline, il dit : « Si ce sont des sorciers, remercions-les de leur magie. Est-il possible qu'il y ait vraiment une septième grotte de l'autre côté ?

— Qui pourrait bien avoir envie de traverser ça pour aller vérifier ? répondit Pirro en montrant les cascades de lumière figées. »

Mes amis et moi, bien sûr. Quand Pirro s'en rendit compte, il déclara qu'il ne nous suivrait pas, même pour une charrette remplie de diamants.

« Dans ce cas, reculez, grogna Kane en montrant les marches menant aux grottes supérieures. Montez au moins la garde et prévenez-nous si Sylar arrive. »

Sans attendre l'assentiment de Pirro, Kane se tourna vers moi. « Val ?

— Je passerai le premier, lui dis-je.

— Et si l'ouverture se referme derrière vous et que nous ne parvenons pas à la rouvrir ?

— C'est un risque que je dois prendre.

— Non – que Babul y aille ! Il était prêt à nous piéger pour nous faire tomber dans les chaînes de Sylar. Donnons-lui l'occasion de se racheter en nous rendant ce service. »

Le visage rougeaud de Babul, qui regardait la paroi droit devant lui, blêmit. Comme Kane paraissait déterminé à projeter son grand corps dans l'ouverture encore plus grande, je lui dis : « Non, c'est à moi d'y aller. »

Et sans ajouter un mot, je me retournai et traversai le rideau de lumière pour entrer dans la septième grotte. Je voulus crier à mes amis que cela n'avait pas été plus difficile que de franchir la porte de la bibliothèque de mon père dans le château des Elahad. Cependant, il me fut impossible de parler. Car la caverne qui s'ouvrait devant moi n'était pas une simple grotte, c'était presque un autre monde. Elle était de forme sphérique, et vaste comme si tout l'intérieur de la montagne avait été évidé. Des cristaux longs et épais comme des troncs d'arbre sortaient du sol, des parois et du plafond. Ils pointaient vers l'intérieur, vers le centre de la grotte, et la plupart d'entre eux

présentaient six faces, comme les alvéoles des rayons d'une ruche. Ils brillaient de bleus éclatants et de rouges scintillants, d'oranges enflammés, de jaunes et des autres couleurs du spectre.

« Oh, Seigneur ! murmurai-je en regrettant que Maram ne soit pas venu jusque-là. Oh, Seigneur ! »

Quelque part derrière moi, j'entendis Kane hurler : « Val, vous m'entendez ? Vous allez bien ? »

Et je lui répondis : « Oui... je vais bien. Très bien même.

— On peut venir, alors ?

— Oui, venez – venez tout de suite ! »

Un instant plus tard, Kane traversa le rideau de lumière suivi de Liljana, Atara, Estrella, Daj et maître Juwain. Puis Babul osa à son tour pénétrer dans cette septième caverne. Il nous rejoignit et resta là, le regard perdu vers le centre de la grotte qui tremblotait au loin comme si celle-ci était d'une profondeur infinie.

« Cet espace contiendrait dix palais du roi Yulmar, s'exclama-t-il. Vingt ou trente – je ne sais pas ! »

Nous étions tous réunis sur une simple plate-forme rocheuse avançant sur le mur de la grotte à peu près à mi-hauteur de la circonférence de la sphère. Un escalier long et large, creusé dans le rocher et épousant l'arrondi de la grotte au-dessous de nous, descendait jusqu'au fond de la caverne où se trouvait une zone dégagée plus grande, de forme circulaire. Il semblait n'y avoir rien d'autre à faire que de l'emprunter.

« Vous, dit Kane à Babul, vous êtes Gardien des Grottes, n'est-ce pas ? Vous vous prétendez garde. Eh bien vous allez rester là et vous surveillerez cette porte. Si Pirro donne l'alerte ou si la porte commence à se refermer, vous nous prévenez, compris ? »

Peu d'hommes étaient disposés à discuter avec Kane. Alors que Babul hochait la tête et que son menton disparaissait dans son cou, je me retournai pour descendre les marches. Mes amis m'emboîtèrent le pas. Notre chemin passait entre les grands cristaux comme un sentier droit dans une forêt. Je vis presque immédiatement que nous ne trouverions pas de sortie à cette caverne comme maître Juwain l'espérait. La substance des parois et du sol d'où jaillissaient les cristaux brillait comme du verre noir et on n'y décelait aucun défaut ni aucune fissure. La perfection de cette cavité, en substance et en forme, m'effrayait et me laissait perplexe à la fois.

Finalement, nous atteignîmes le bas de la sphère et le cercle dégagé qui se trouvait au fond. Bien au-dessus de nous, j'aperçus Babul perché sur la plate-forme rocheuse à notre droite. Des cristaux pareils à de grands obélisques rubis se dressaient autour de nous dans quelque chose qui ressemblait à de l'obsidienne pure. Bien au-dessus de nous, de l'autre côté de la grotte, d'autres cristaux pendaient, suspendus au-

dessus de nos têtes comme des épées d'une taille incroyable.

« Oh, Seigneur ! » murmurai-je de nouveau. Finalement, me dis-je, Maram n'aimerait peut-être pas se trouver là.

« Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demanda Daj en levant les yeux vers maître Juwain. Est-il possible que ces cristaux soient réellement des gelstei ?

— Est-ce possible ? » dit maître Juwain. Il s'approcha de l'un des grands cristaux et posa sa main dessus. « Est-ce réellement possible ?

— Les hommes, intervint Liljana en caressant la face d'un monolithe rubis, n'auraient jamais pu fabriquer de telles pierres.

— Les hommes, non – peut-être pas les Arduns. Mais les anges ? »

Liljana, émerveillée, écarquillait les yeux en secouant la tête.

« Mais si ce ne sont pas les Galadins ? dit maître Juwain, qui est-ce ? Toutes les gelstei répertoriées ont été fabriquées par l'homme.

— Mais, et les gelstei qui poussent dans la terre des Vilds ? »

Maître Juwain réfléchit un instant, puis répondit : « Sinon fabriquées, du moins cultivées. Les Lokilani entretiennent leurs cristaux comme les fermiers entretiennent leurs cultures.

— Mais c'est la terre qui produit les cristaux.

— À quoi pensez-vous ? »

Liljana balaya de la main l'arc-en-ciel de couleurs émanant des énormes cristaux. « Je suis sûre que c'est la Mère qui a donné naissance à cet endroit. Peut-être que l'homme et la terre l'ont créé ensemble.

— Et comment ?

— Vous vous intéressez toujours au comment des choses. Moi, ce que je me demande, c'est pourquoi ? »

Pendant tout ce temps, Kane était resté silencieux. Soudain, il leva les yeux et parla d'une voix triste et grave qui résonna comme venue d'une contrée lointaine.

« J'ai un souvenir, dit-il. Un souvenir de souvenir. Je crois que j'ai entendu parler d'un endroit comme celui-ci il y a très, très longtemps. Il s'appelait Ansunna. »

Il me regarda, puis se tourna vers Liljana. À mesure qu'il se rappelait, ses yeux noirs semblaient devenir de plus en plus brillants et de plus en plus limpides. « Ces grottes sont bien une création de la terre et des Galadins d'autrefois. Jadis, les Êtres de Lumière arpentaient la terre, n'est-ce pas ? Au cours des Âges Anciens, je crois qu'ils sont venus ici et ont planté dans le sol les graines des gelstei – les grandes gelstei qui donnèrent ces grands cristaux. »

À ce moment-là, il frappa si violemment sur l'un des piliers couleur rubis que toute la terre parut trembler. Maître Juwain lui dit alors : « Vous ne voulez pas dire les *grandes* gelstei, n'est-ce pas ! »

Je pensai aux sept cristaux transparents, aux couleurs allant du rouge au violet, qu'Abrasax et les maîtres de la Confrérie gardaient à l'abri sur eux dans les Montagnes Blanches. Ils les appelaient les Sept Pierres Ouvrantes et Abrasax pensait qu'en dépit de leur petite taille, elles étaient faites de la même substance que les grandes gelstei utilisées pour la création de l'univers.

« C'est exactement ce que je veux dire », répondit Kane à maître Juwain. Il se tourna vers Liljana et d'une voix radoucie, ajouta : « Bon. Ça, c'est le *pourquoi* des choses, n'est-ce pas ? L'objectif le plus noble des grandes gelstei est de servir à la création. »

Maître Juwain s'approcha du cristal qui se dressait devant Kane. « Vous ne voulez tout de même pas dire que ces cristaux sont les grandes gelstei utilisées pour la création d'Eluru !

— Non, certainement pas, répliqua Kane. Les gelstei dont vous parlez sont sûrement infiniment plus grandes – il y a autant d'écart entre elles et ces petites pierres qu'entre les Ieldras et les Galadins. »

Maître Juwain leva les yeux comme s'il cherchait la pointe du grand cristal à cent pieds au-dessus de nous. « Alors à quoi servent ces gelstei ? »

Kane se mit à faire les cent pas dans le cercle en jetant de brefs regards à droite et à gauche, de l'autre côté de la caverne, à Babul debout au loin sur sa plate-forme rocheuse et aux cristaux verts et jaunes suspendus au plafond. J'avais un mal fou à supporter le flot d'émotions qui émanait de lui : la curiosité, le remords, l'appréhension, le chagrin et toute son irrésistible joie de vivre.

« Bon, dit-il finalement, un jour viendra où les Galadins deviendront des Ieldras et utiliseront les gelstei pour créer un nouvel univers en chantant. Je crois qu'Ashtoreth et Valoreth – et même Asangal et de nombreux autres Galadins – sont venus ici autrefois pour chanter. »

Il expliqua alors que tout comme les enfants s'entraînaient avec des épées en bois avant de devenir des guerriers armés de lames acérées, les Galadins devaient se préparer à la grande mission qui les attendait.

« Mais qu'y avait-il dans leurs chants, alors ? demanda Daj.

— Qui sait ? Cependant, en ce qui concerne le lieu appelé Ansunna, les chants disaient une chose : que cet endroit était magique. Que toutes les paroles qui y seraient prononcées avec sincérité et du fond du cœur, deviendraient réalité.

— Que les souhaits soient exaucés, voilà qui serait effectivement magique, fit remarquer maître Juwain.

— Je n'ai pas parlé de souhaits, le reprit sèchement Kane. Ce que nous *souhaitons*, c'est que nos désirs soient exaucés, et ce que nous désirons, c'est ce qui nous procure le plus de plaisir ou le plus d'avantages. Mais l'âme a d'autres désirs, n'est-ce pas ? Et son désir le

plus profond s'accorde toujours avec celui de l'Unique. Que *veut* l'Unique ? Découvrez-le au fond de vous et dites-le sincèrement, sans souhait et sans considération pour vous-même, et cela se réalisera. »

Maître Juwain gratta sa tête luisante en réfléchissant. Et soudain, Atara dit : « Mais cela ne concerne apparemment que les Galadins, car qui parmi nous peut espérer un jour chanter comme eux ? »

Kane regarda un moment Alphanderry avant de répondre : « Qui, en effet ? »

Estrella qui ne pouvait ni chanter ni même parler, attira l'attention de Kane en agitant gracieusement les doigts et en souriant. Leurs yeux se croisèrent et quelque chose parut claquer en lui, comme la corde d'un arc trop tendue. Il dit alors : « Il y a chanter et *chanter*. Les Ieldras n'ont pas de voix comme les hommes et pourtant la musique de la création émane d'eux. »

Dans le Vild des Loikalii, j'avais admiré le grand astor Irdrasil au moment où il produisait un rayonnement chargé de gloire. Je pouvais presque entendre encore les Ieldras murmurer à mon oreille ; je savais que la plus intense de toutes les voix ne s'exprimait pas dans des tons impossibles à apprendre, mais dans le langage de la lumière.

« Je crois que les chants disaient aussi cela », ajouta Kane. Ses yeux insondables absorbaient les couleurs de la grotte. « Qu'on ne doit pas parler de choses abstraites comme la paix, la compassion et l'amour. Ce qui *est*, est toujours, n'est-ce pas ? Et appartient au royaume éternel. Mais ce qui pourrait être, par la création, apparaît dans ce royaume-ci. Comme le monde lui-même, ce doit être quelque chose de physique. »

Comme un rocher coupé en deux par un abîme, il semblait partagé sur un point. Et moi aussi. Comment, me demandai-je, parviendrai-je à distinguer ce que *je* voulais de la volonté de l'Unique ? Rêvais-je qu'Atara puisse voir avec de nouveaux yeux pour elle ou pour moi ? Et qu'en était-il de mon espoir d'entendre un jour une douce chanson sortir de la gorge d'Estrella et de mon désir plus funeste de plonger mon épée dans le cœur de Morjin ? Une centaine de désirs et de besoins prenaient forme en moi avec une présence presque palpable. J'essayais d'écouter le murmure de mon âme et de chanter de tout mon cœur mon désir le plus profond. Mais je me sentais perdu dans cette vaste grotte comme un dormeur dans un rêve. Arriva un moment où je n'eus plus qu'une envie, me retrouver dehors sous les étoiles, sentir le vent sur mon visage et entendre Maram clamer de sa voix tonitruante son bonheur d'être vivant en me mettant une chope d'eau-de-vie dans la main.

Alors que nous étions là, dans le ventre de la terre, silencieux, le regard perdu dans l'espace, les grands cristaux s'animent d'une lumière intense. Elle se communiquait d'un cristal à l'autre, du rouge

au jaune, du violet au bleu, de sorte que chaque cristal semblait acquérir le rayonnement des milliers d'autres. La beauté qu'ils projetaient dans la grotte colorait jusqu'à l'air qui brillait d'un éclat glorieux.

Et pourtant, pensai-je, les cristaux n'étincelaient pas autant qu'ils auraient dû. Une terreur beaucoup trop familière se glissa en moi et me glaça le sang. Des flammes cachées couvaient sur mon épée et dans mon cœur, et je devinai la présence de Morjin. Il connaissait certainement cet endroit, même si sa voix n'avait jamais atteint la pureté qui permettait d'y entrer. Mais à présent, je sentais qu'à mille milles de là, il utilisait le pouvoir de la Pierre de Lumière pour interpréter une autre sorte de chant, différente et plus sombre. Autrefois, comme nous, les Galadins avaient peut-être fait part de leurs désirs à ces magnifiques cristaux ; le Dragon Rouge, lui, devait parler de ses exigences. Et les grandes gelstei répondaient. Quand je me fus libéré de tout souhait et que je pus écouter assez attentivement, j'entendis le plus triste de tous les chants. Car à cet endroit, c'était la terre qui chantait, longuement, magnifiquement, d'une voix basse et profonde. Elle évoquait le Jade Noir planté dans sa chair comme une flèche empoisonnée ; elle parlait de Morjin creusant dans la roche sous le Skartaru et commettant des actes épouvantables. Elle regrettait l'obscurité qui la gagnait et faisait part de sa peur du jour où Morjin délivrerait le Maléfique et où elle finirait par tomber malade et mourir.

Soudain l'idée me traversa l'esprit que nous ne trouverions jamais la sortie des Grottes Musicales si nous restions là, figés, à écouter ces chants tourmentés. Je me demandai même si nous réussirions vraiment à la trouver. C'est alors que j'entendis un autre chant, ou plutôt une voix qui anéantit notre espoir de nous échapper. En effet, du haut de sa plate-forme rocheuse, Babul cria soudain : « Mirustral ! Rowan ! Pirro a donné l'alerte ! Il a entendu des hurlements derrière les portes et il dit que Sylar arrive ! Qu'est-ce qu'on doit faire ? »

Que faire, en effet, me demandai-je en regardant Kane ?

Et puis, un instant plus tard, Babul cria de nouveau : « La porte ! Elle se referme ! »

Nous nous tournâmes tous vers les cristaux bleu-azur sur la paroi incurvée au-dessus de nous. Maître Juwain dit : « Si nous nous laissons enfermer, nous serons à l'abri de Sylar et de ses hommes. »

Et Kane lui répliqua sèchement : « Vous voulez dire ensevelis !

— Non – quand Sylar verra que nous avons disparu, il attribuera ça à la sorcellerie. Ensuite, nous pourrions rouvrir la porte et nous enfuir.

— C'est ce que vous dites. Et si Sylar n'attribue pas notre disparition à la sorcellerie ? Et si ce maudit Pirro nous trahit et que Sylar ordonne à des mineurs de creuser ici et découvre la grotte ? »

Il n'avait pas besoin d'ajouter que si Sylar appartenait réellement à l'Ordre du Dragon, Morjin serait informé de tout ce qu'il trouverait.

« Bons pèlerins ! cria Babul, la porte !

— Bon, je préfère mourir en essayant de m'échapper, conclut Kane.

— Moi aussi, renchéris-je en me tournant vers les escaliers. Dépêchons-nous, alors, avant de nous retrouver vraiment coincés ici. »

Nous remontâmes les marches en courant jusqu'à la porte scintillante. L'ouverture paraissait s'épaissir et se transformer en une substance plus solide. Je fis rapidement passer tout le monde, puis bondis derrière eux à travers la paroi dans la sixième grotte, celle des Ménestrels ; c'était comme traverser de l'eau en train de geler.

« Les portes ! » La voix de Pirro résonna au-dessus de nous. Il se tenait à l'entrée de la cinquième caverne et il criait : « Ils vont ouvrir les portes ! »

Je me précipitai vers lui le premier. Pour éviter d'avoir les membres et le souffle coupés, je dus ménager mes forces pour monter l'escalier et retraverser toutes les cavernes en pente raide. J'atteignis la première grotte et je restai là, haletant, dans ce trou aux cristaux étincelants. Un à un, mes amis me rejoignirent. À l'entrée de la caverne, les portes étaient encore fermées et on n'entendait aucun bruit derrière elles.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? répéta Babul en murmurant. Nous sommes peu nombreux et ils seront certainement en force. »

Juste à ce moment-là, quelque chose heurta violemment la porte à l'extérieur et on entendit un cliquetis qui faisait penser à des clés.

« Déployez-vous ! » chuchotai-je en m'approchant de la porte.

Kane, l'épée à la main, se plaça à ma droite tandis que sur ma gauche, Babul et Pirro se serraient l'un contre l'autre et pointaient leur lance en direction des portes. Liljana, maître Juwain, Estrella et Daj se rassemblèrent derrière nous. Liljana avait sorti le long poignard qu'elle cachait sous ses vêtements et Daj avait empoigné sa petite épée. Un peu plus loin sur ma droite, Atara s'était mise en biais par rapport à la porte. Elle avait libéré les trois flèches cousues dans sa cape et en avait placé une sur la corde de son arc. Elle ramena la flèche jusqu'à son oreille dirigeant, je ne sais comment, sa pointe en fer vers la fente entre les portes. Je me demandai combien de temps elle pourrait garder son grand arc bandé à fond.

Au bruit d'une clé grinçant à l'intérieur de la serrure en fer, un frisson de terreur me traversa. Et Pirro murmura dans l'air renfermé, froid et humide : « Je n'ai pas pu déterminer combien ils sont. »

J'entendis Kane lui chuchoter en réponse : « Nombreux ou pas, on les tuera tous. Il faut s'attendre à tout. »

Cependant, en dépit des paroles farouches de Kane, je n'étais pas préparé à ce qui nous attendait de l'autre côté de la porte.

Finalement, avec beaucoup de grincements, les grands vantaux en fer commencèrent à s'ouvrir. La lumière d'une torche se répandit dans la grotte et, se détachant dans son halo rouge, se tenait un homme seul. Abasourdi, je clignai des yeux. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais malgré la joie que me donnait le spectacle que j'avais devant moi. « Seigneur ! s'exclama une voix familière. Oh, Seigneur ! » C'était Maram.

Nous nous précipitâmes dans le trou creusé dans le rocher appelé première grotte. Les corps d'Elkar et d'Harun étaient étendus près de la table où Sylar avait encaissé notre or. Le sang suintait de la gorge tranchée d'Elkar et Harun flottait presque dans une mare sombre qui se formait autour d'une horrible blessure dans sa poitrine. Juste devant le rocher du démon gisait une autre silhouette dont l'armure dorée me fit penser que c'était celle de Sylar. Son corps avait été décapité. J'eus beau regarder autour de moi sur le sol ensanglanté de la caverne, je ne vis sa tête nulle part.

« Mais comment se fait-il que tu sois ici ? » demandai-je à Maram. Nous nous tenions au-dessus du cadavre de Sylar et nous le dévisagions avec étonnement. Je remarquai le sang qui dégoulinait de son épée dégainée. « Qu'est-il arrivé ?

— Ah, Val, répondit Maram en me serrant de son bras libre, c'est moi qui suis arrivé, juste à temps je crois. Sans ça vous seriez morts ou pire. »

Il expliqua qu'après avoir rejoint l'Auberge des Nuages au milieu de la nuit, il avait demandé si nous étions là et avait appris que nous n'étions pas revenus des Grottes Musicales. Pensant nous faire une surprise, il était parti à notre recherche, remontant le chemin dallé qui menait de l'auberge au pied du Mont Miru. Cependant, en approchant de l'entrée de la caverne, il avait été alerté par un rire cruel. Alors, comme un ours reniflant une nouvelle tanière, il s'était glissé jusqu'aux grottes pratiquement sans bruit.

« Quand j'ai été tout près, je me suis caché derrière ce rocher. »

Il montrait un gros bloc à dix mètres de là, juste à l'extérieur de la grotte.

Puis il désigna les corps d'Elkar, d'Harun et de Sylar.

« Je les ai entendus se vanter de vous avoir enfermés à l'intérieur des cavernes », continua-t-il. Il tendit son épée vers le torse sans tête de Sylar. « C'était lui leur chef, pas vrai ? Il a dit qu'il recevrait une grosse récompense pour votre capture. J'en ai déduit qu'il avait envoyé un autre de ses gardes chercher du renfort. »

Kane bondit vers Maram et lui prit le bras. « Est-ce que vous avez entendu Sylar dire où il l'avait envoyé ? »

Maram hocha la tête. « En Hespéru. Il doit revenir cette nuit même avec l'un des Prêtres Rouges et un groupe de Crucifieurs...

— Est-ce que Sylar a prononcé le nom du Prêtre Rouge ? » demanda Kane à Maram en serrant plus fort son bras.

Maram écarta les doigts de Kane et recula d'un pas. Il baissa les yeux vers les restes de Sylar sous le visage de pierre grimaçant du démon. « J'attendais qu'il le dise. Lui ou l'un de ses hommes. Mais apparemment, tout ce qui les intéressait, c'était la Bouche de la Vérité, comme ils l'appelaient. Sylar regrettait de ne pas pouvoir la tester sur vous. Je ne pouvais pas supporter d'entendre ça, vous comprenez ? Comme je ne pouvais pas attendre éternellement, j'ai fait ce que j'ai fait. »

Et ce que Maram avait fait, comme il nous le raconta, c'était charger de derrière son rocher son épée à la main. Avant que les malheureux gardes ne se rendent compte qu'ils étaient attaqués par un farouche guerrier, d'un coup d'épée foudroyant, il avait tranché la gorge d'Elkar, stupéfait, puis, transperçant l'armure d'Harun à la jointure de l'épaule, il lui avait profondément enfoncé sa lame dans la poitrine. Ensuite, il s'était occupé de Sylar.

« Pour lui, dit Maram, en donnant un petit coup de botte dans le corps de Sylar, je n'ai pas eu besoin de mon épée.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? demanda Daj.

— Je l'ai attrapé sans lui laisser le temps de dégainer son épée. Il s'est débattu comme un poisson, mais j'ai, euh, réussi à le maîtriser. Je lui ai demandé le nom du Prêtre Rouge, mais il n'a pas voulu me le dire. Alors je lui ai fait une clé de bras et je l'ai poussé là-dedans. »

Maram frappa du plat de la main la pierre lisse sur laquelle était gravée la tête du démon. Je remarquai que les lèvres de la Bouche de la Vérité étaient maculées de sang frais.

« Vous avez mis lord Sylar dans le Vieux Démon ? s'écria Babul.

— Seulement sa tête et son cou, répondit Maram. Je lui ai dit que je le relâcherais s'il me donnait le nom du Prêtre Rouge et me disait où Tarran était allé ; et que sinon, je lui tordrais son sale cou. J'ai bien failli le faire. Mais finalement, Sylar m'a donné un nom : Ra Jaumal. Au moment même où il le disait, j'ai su qu'il mentait. »

D'après Maram, dès que Sylar eut prononcé le nom de Ra Jaumal, les yeux du démon s'étaient mis à briller d'un bleu étincelant et de l'intérieur du rocher étaient montés un ronronnement d'engrenage et un sifflement de métal fendant l'air. Maram n'avait pas vu tomber la lame qui avait tranché la tête de Sylar. Mais il avait senti l'impact de l'acier sur la chair et les os à travers le corps du garde.

« Lord Sylar, dit Babul en observant la pierre ensanglantée, a toujours voulu tester le Vieux Démon. Mais je ne pense pas qu'il croyait vraiment qu'il fonctionnait.

— Bon », conclut Kane en regardant fixement la Bouche de la Vérité ensanglantée.

Il sortit une pierre ronde, rougeâtre, appelée pierre de sang et s'approcha du corps d'Elkar. Puis il plaça la petite gelstei au-dessus du front du garde. Jaillissant de la pierre de sang, une lumière écarlate éclaira la marque secrète du Dragon Rouge qui y était tatouée. Et quand Kane eut refermé son poing autour de la pierre, elle resta imprimée en rouge vif sur la peau d'Elkar.

« J'aurais dû l'utiliser sur lui et sur ce maudit Sylar avant d'entrer dans les grottes, soupira Kane en se relevant. Mais c'est difficile de démasquer ses ennemis sans se démasquer soi-même. »

Se tournant vers Maram, il ajouta : « Vous croyez que Sylar savait qui nous étions ? »

Maram secoua la tête. « Non, je n'en ai pas eu l'impression. Il a seulement dit qu'on lui avait demandé de guetter un groupe de pèlerins comme nous. Je crois qu'il vous a enfermés à l'intérieur et qu'il a envoyé chercher le Prêtre Rouge de son propre chef. Il semblait fier de son initiative.

— Il est possible que le Seigneur des Mensonges ait déduit que nous irions à Senta, dit Liljana en s'approchant. Et qu'il ait ordonné au supérieur de Sylar, qui que ce soit, de guetter notre passage.

— Qui que ce soit, fit remarquer Kane, ce chef sera prévenu bien assez tôt si nous ne nous dépêchons pas. Et tous les Prêtres Rouges de Senta et d'Hespéru aussi. »

Je notai que Babul et Pirro se tenaient un peu trop près et étaient suspendus aux lèvres de Kane. Cela ne me plaisait pas qu'il parle aussi franchement devant eux.

« Mais qui êtes-vous donc, me demanda Babul, pour que le Seigneur des Mensonges soit à vos trousses ? »

Je sentis monter en Kane quelque chose d'inquiétant quand il dit : « Allez-y, dites-le-leur. Autant qu'ils le sachent avant de rejoindre les autres. »

Là-dessus, il dégaina son épée et se tourna vers Babul.

« Non ! m'écriai-je en faisant un pas de plus vers Kane. Non... Rowan ! »

Babul essaya de se servir de sa lance pour se défendre et peut-être pour planter sa longue pointe luisante dans Kane avant que celui-ci ne le tue. Mais Kane écarta l'arme aussi facilement que s'il parait l'attaque d'un enfant. Je le pris par le bras avant que sa colère ne le conduise à faire quelque chose qu'il ne souhaitait pas vraiment faire et le tirai en arrière, hors de portée des lances de Babul et de Pirro.

« Non ! » lui répétai-je.

Il se retourna vivement face à moi et vrilla son regard dans le mien. « Ils en savent trop. On ne peut pas se permettre de les laisser en vie !

— Peut-être, répondis-je. Mais on ne peut pas tuer des innocents !

— Innocents, cracha Kane en regardant méchamment Babul en

proie à la terreur. Qui est vraiment innocent ?

— On ne peut pas les tuer ! hurlai-je.

— Vous préférez tout risquer pour sauver la vie de ces hommes ? »

En réponse, je serrai plus fort son bras. Derrière moi et sur ma droite, je vis Estrella se placer devant Babul et lever courageusement les yeux vers Kane.

« Bon », dit Kane en la regardant. Je vis la fureur dans ses yeux se transformer en une rage contenue. Il parut ordonner à son bras de rengainer son épée et je le lâchai pour lui permettre de le faire.

« Bon pèlerin, dit Babul à Kane en essuyant la sueur sur son cou, je garderai vos secrets au péril de ma vie, comme je garde les grottes !

— Ha ! et comment ! » répliqua sèchement Kane.

Il fit un pas vers Babul et Babul recula d'un pas. Kane passa alors d'un bond devant Estrella et, repoussant la lance de Babul d'un geste brusque, il ouvrit son poing et éclaira le front du garde avec la lumière de la pierre de sang. Mais le rayonnement de la gelstei ne dévoila aucun tatouage. Le même test pratiqué sur Pirro révéla que lui non plus n'arborait pas la marque du Dragon.

« Bon, très bien. Nous vous accordons notre confiance, leur dit Kane. Ne la trahissez pas. Vous savez que le Dragon Rouge est à nos trousses ; méfiez-vous de ne pas m'avoir, moi, à vos trousses. Je dois partir maintenant, mais je reviendrai. Si j'apprends que vous avez parlé de nous ou de ce qui se trouve derrière ce que vous appelez la septième grotte, je vous tuerai, vous et vos familles : vos femmes, vos parents, vos sœurs et vos enfants ! »

Ce qu'il disait était terrible et la force du souffle s'échappant de ses lèvres fit trembler et Babul et Pirro. Là-dessus, Kane se tourna vers le chemin dallé qui brillait d'un éclat gris-blanc à la lueur des torches. Attirant mon regard, il ajouta : « Si je chevauche assez vite, je peux peut-être rattraper le messager de Sylar avant qu'il n'arrive chez le Prêtre Rouge qu'il doit prévenir.

— Seul ? demandai-je.

— Oui.

— J'accomplirai mieux cette tâche tout seul.

— Mais comment vous retrouvera-t-on ?

— Partez ce soir, dès que vous le pourrez. Chevauchez rapidement, mais n'épuisez pas les chevaux. Et demain, c'est moi qui vous retrouverai. »

Sur ces mots, il bondit en avant et partit en courant sur le chemin en direction de l'Auberge des Nuages. Puis, comme un fauve, il disparut dans les sombres replis de la nuit.

Babul, comme si toutes ses forces l'avaient abandonné, tituba jusqu'à la chaise derrière la table et s'effondra dessus. Tout en épongeant la sueur sur son front avec une écharpe, il regardait le

corps sans tête de Sylar. « Il va falloir informer le roi de ce qui s'est passé ici. Si on doit garder le secret, qu'est-ce qu'on va lui raconter ?

— Quel genre d'homme est le roi Yulmar ? demandai-je.

— Un homme d'honneur à ce qu'on dit. Et un homme courageux. Quand les Prêtres Rouges ont envoyé des assassins au prince Paomar, le roi est sorti de ses appartements où il était en sécurité et il a affronté les tueurs avec son épée. Il a été blessé au bras avant que les meurtriers ne soient tués. Il n'a aucune raison d'aimer les Prêtres Rouges ni leur maître, si c'est ce que vous vous demandez. »

Je hochai la tête. « Dans ce cas, dites la vérité à votre roi. Dites-lui que Sylar avait rejoint l'Ordre du Dragon – et Elkar, Harun et Tarran aussi. Dites-lui qu'ils vous avaient enfermés dans les grottes avec les ennemis du Dragon Rouge. Ne lui dites pas nos noms ni l'endroit où nous allons. Et ne lui parlez pas de la véritable septième grotte. »

À la lumière qui dansait dans leurs yeux, je vis que Babul et Pirro auraient du mal à garder ce dernier secret et à l'emporter avec eux dans la tombe. Et je me dis que ce serait encore plus difficile pour Pirro, car il me regarda et insista : « Et si le roi exige que nous lui disions tout ce que nous savons ?

— Dans ce cas, dites-lui que vous avez juré de protéger notre identité. Si c'est un homme d'honneur, il respectera cette promesse.

— Mais nous n'avons rien juré, répliqua Pirro.

— Eh bien, faites-le maintenant. »

Pirro jeta un coup d'œil à Babul et lui fit un signe de tête. Et Babul déclara : « C'est bon, nous jurons. »

Mais, pensai-je, ceci n'était pas tout à fait suffisant, car je les sentais tous les deux rongés par le doute. « Ne jurez pas de faire ce que vous ne pouvez pas faire, leur dis-je. Vous devez être sûrs de vous et, avant de partir, nous devons être sûrs de vous nous aussi.

— Mais nous avons juré – qu'est-ce que vous voulez de plus ? » En réponse, je levai les yeux vers le démon en pierre et dis :

« Jurez-le devant lui. »

Le visage de Babul blêmit quand il regarda la bouche du démon, mais il hocha lentement la tête. Il se leva et alla se placer dessous, à l'endroit où gisait Sylar. Il s'épongea de nouveau le front avec son écharpe froissée. Il déglutit et se racla la gorge. Je sentais qu'il s'efforçait de trouver en lui toute sa détermination à faire preuve de courage et de sincérité. Finalement, il mit sa main dans la bouche du démon et déclara : « Je jure de garder votre secret comme vous l'avez demandé. »

Il ferma les yeux et attendit – et nous aussi. Comme le démon ne lui prenait pas sa main, il la retira vivement et examina sa paume ouverte et ses cinq doigts avec étonnement. C'était comme s'il se découvrait pour la première fois et entrevoyait des possibilités longtemps

désirées.

Pirro subit lui aussi l'épreuve que je lui infligeais ; ensuite, curieusement, au lieu de me haïr, il parut seulement heureux d'avoir trouvé une nouvelle détermination et un courage à la hauteur de celui de Babul. Il me dit : « Senta ne tombera jamais, du moins pas de l'intérieur comme Galda. Si vous repassez dans la région et si je travaille toujours ici, vous serez les bienvenus. Peut-être même que la prochaine fois, j'oserai entrer dans la grotte dont je ne parlerai pas et qui n'existe pas réellement. »

Il sourit en me saluant d'un signe de tête et je lui rendis son salut. Puis Babul m'assura que lui et Pirro attendraient quelques heures avant de faire leur rapport afin de nous donner le temps de partir. J'étais sûr qu'ils feraient ce qu'ils avaient promis.

Nous fîmes nos adieux et redescendîmes le chemin. Quand nous atteignîmes l'Auberge des Nuages, nous n'eûmes pas besoin de réveiller l'aubergiste, Kane l'avait déjà fait. Il nous informa que notre ami était parti au galop dans la nuit moins d'une heure auparavant.

« C'est la première fois, nous dit le petit homme au ventre rond, que nos hôtes s'enfuient comme des voleurs dans la nuit avant même d'avoir dormi dans leur lit. J'espère que vous n'avez pas été déçus par vos chambres. »

Je lui certifiâi que son auberge était la plus belle que nous ayons jamais vue, mais que des affaires urgentes nous appelaient ailleurs. Conformément aux instructions de Kane, l'aubergiste avait fait seller nos chevaux et ils nous attendaient à l'extérieur devant les colonnades du portique de cet établissement qui avait quelque chose de grandiose. Sans autre explication, nous nous mîmes en selle et nous éloignâmes au trot sur la route. À la lumière des étoiles, nous suivîmes le chemin pavé qui descendait du Mont Miru et serpentait autour de sa masse rocheuse en direction de l'est où il rejoignait la route d'Hespéru.

Minuit était passé depuis longtemps et il n'y avait aucun autre voyageur sur la route d'Hespéru, ni dans un sens ni dans l'autre. Nous trottions sur des pavés lisses baignés par la lumière des étoiles. De part et d'autre s'étendaient des champs de blé ondoyants. Les grillons chantaient avec un million de toutes petites voix. Quand nous passions devant des fermes isolées sous le ciel noir et argent, des chiens donnaient l'alarme en aboyant dans la nuit.

Quand je fus sûr que personne ne nous avait suivis, j'ordonnai une halte et me tournai vers Maram. « Eh bien ? lui dis-je.

— Eh bien quoi ? » répondit-il.

Maître Juwain, Atara et les autres arrêterent leur cheval autour de nous au milieu de la route déserte. Et je demandai à Maram : « Comment nous as-tu retrouvés ? Et pourquoi as-tu quitté le Vild ? Et qu'as-tu...

— Ah, Val, Val ! s'exclama-t-il en levant la main et en souriant. Je vais tout te dire bien qu'il n'y ait vraiment pas grand-chose à raconter. J'ai quitté le Vild parce que je ne pouvais pas y rester. Tu comprends, je savais que tu aurais besoin de moi. »

Et en effet, le récit qu'il nous fit alors n'était ni long ni compliqué. Apparemment, deux jours après notre départ du Vild pour le désert, Maram avait été pris d'une grande agitation. Il comprit qu'il avait beau avoir de l'affection pour Annéli et apprécier la tranquillité du Vild, d'autres choses lui tenaient encore plus à cœur. Alors, après s'être armé de courage pour un long voyage en solitaire, il avait fait ses adieux à Annéli en larmes et aux autres Loikalii et s'était dirigé vers le désert. Le Tar Harath lui parut aussi chaud et aussi atroce que dans ses souvenirs. Il suivit nos traces en direction de l'ouest, puis tomba sur le puits de Manoj et de sa famille. Quand ce dernier apprit que Maram était notre compagnon, il ne se fit pas prier pour lui offrir des provisions et de l'eau de son puits toujours plein depuis l'orage qu'Estrella avait provoqué. Il lui parla également de la Ville Morte et de la route qui menait dans la montagne. Comme nous, Maram avait suivi cette route en traversant les jolies vallées vertes des Montagnes du Croissant. Un à un, il avait cherché nos camps. Il voyageait aussi vite que possible pour essayer de nous rattraper car il était mû par une étrange nécessité. Finalement, il était arrivé à Senta. Comme Kane avait parlé de l'Auberge des Nuages, c'était là qu'il était venu nous chercher en premier.

« C'est curieux, me dit-il. Un beau matin, alors que j'étais dans les bois des Loikalii en train de manger des cerises avec Annéli, je t'ai entendu m'appeler. Et sur la route, tous ces jours, j'ai senti que tu regrettais que je ne sois pas parti avec vous. Tu l'as bien regretté, non ? Tu m'as bien appelé ?

— Oui, Maram », répondis-je. Mais je ne savais pas vraiment comment lui expliquer que le moment où j'avais exprimé ces regrets avec le plus d'intensité et appelé de la voix la plus forte se situait à peine une heure auparavant, dans la grotte d'Ansunna où les rêves et les désirs les plus profonds pouvaient devenir réalité.

Je remarquai que maître Juwain me regardait avec une grande curiosité, et Liljana aussi. Maram insista alors pour que nous descendions de cheval. Il sortit deux chopes et toute l'eau-de-vie qu'il lui restait. Après les avoir remplies, il en mit une dans ma main et leva l'autre. La lumière des étoiles éclairait son visage fendu d'un large sourire et le vent soulevait ses cheveux. Puis il trinqua avec moi et avala d'un trait son eau-de-vie, et j'en fis autant. Il me serra dans ses bras en me martelant le dos et s'écria : « Val, Val – c'est bon de te revoir ! C'est bon d'être vivant ! »

Etait-ce possible, me demandai-je ? Etait-il possible que ce que j'avais souhaité avec tant de ferveur dans la septième grotte ait réussi d'une manière ou d'une autre à se transmettre à lui ?

Quand je fis remarquer que c'était curieux que Maram ait répondu à mon souhait plusieurs jours avant que je l'aie formulé, Atara se tourna vers moi et dit : « Le temps est étrange. Dans le royaume éternel, celui de l'Unique, il n'y a pas de temps. Mais même dans ce royaume-ci, toutes les choses du monde naissent de l'Unique et il y a des moments où le passé, le futur et le présent ne font qu'un. Si je peux projeter ma seconde vue dans une période à venir, pourquoi ne pourrais-tu pas chanter tes souhaits dans le passé ? »

Pourquoi pas, en effet ? me demandai-je en regardant Maram lécher des gouttes d'eau-de-vie sur sa moustache.

Nos histoires de vœux et de chants nous obligèrent à raconter ce que nous avions découvert dans les Grottes Musicales. Décrire à Maram les merveilles qu'il avait ratées fut presque un crève-cœur. C'était un homme qui adorait la musique et la beauté presque autant que les femmes et le vin. Qu'aurait-il souhaité, me demandais-je, s'il s'était trouvé dans la grande caverne des Galadins à côté de moi, à chanter de tout son cœur.

« Ah, quel dommage que je n'aie pas entendu tous ces chants ! nous dit-il. On devrait peut-être envisager d'y retourner. Il reste quelques heures avant le lever du soleil. Le but n'était-il pas de passer par Senta pour y récolter des indices sur l'endroit où se trouve le Maîtreya ? »

J'étais sur le point de lui dire que nous avions entendu des milliers de mentions du Maîtreya, en vain, quand Daj se redressa sur son cheval et s'écria de sa voix haut perchée : « Mais nous le savons ! Enfin, nous savons où nous devons aller le chercher. »

Nous nous tournâmes vers lui. « Que savons-nous ? lui dis-je. Et pourquoi ne nous en as-tu pas parlé avant ?

— Je suis désolé, répondit-il, mais j'ai entendu quelqu'un chanter quelque chose à ce sujet dans la Grotte des Ménestrels juste au moment où nous repassions dedans. Je pensais qu'il y aurait bientôt une bataille et puis il n'y en a pas eu, les portes se sont ouvertes et nous avons découvert tout le monde mort. Kane est parti très vite, et puis nous aussi – en fait, je n'ai pas eu le temps de vous le dire.

— Eh bien nous avons le temps maintenant », dis-je en levant les yeux vers les étoiles.

Alors Daj nous raconta : « C'était une voix de femme – je n'ai pas entendu son nom. Elle était venue à Senta pour chanter les louanges d'un homme, un guérisseur qui avait sauvé sa fille. C'était une maladie incurable et la fille dépérissait. Il y a juste un an ! Elle n'a jamais prononcé le nom du guérisseur, mais elle a dit qu'il avait remis de la lumière dans sa vie et elle l'a appelé son "Être de Lumière".

— Ah, bravo ! fit Maram. Une femme sans nom, chantant les louanges d'un homme sans nom pour un miracle qui a eu lieu on ne sait où.

— Mais nous savons où ! répliqua Daj à Maram. La femme a dit que son mari avait traversé tout le nord de l'Hespéru pour amener sa fille chez ce guérisseur, dans un endroit appelé Jhamrul. »

Bien que né en Hespéru dans le Haraland, Daj fut incapable de me dire si Jhamrul était une région, une ville ou un village, et il n'avait aucune idée de l'endroit où cela se trouvait. Maître Juwain sortit ses cartes, mais la lumière des étoiles se révéla trop faible pour lire. Cependant, il avait une excellente mémoire et ne se rappelait pas avoir vu ce nom mentionné sur ses cartes.

« Il va falloir s'informer sur ce Jhamrul, dit-il. Quand nous serons en Hespéru, nous trouverons certainement quelqu'un qui le connaîtra. »

D'après ses cartes et les renseignements que nous avons recueillis, il y avait neuf milles entre les Grottes Musicales et la frontière de l'Hespéru et neuf milles de plus entre les montagnes et les zones habitées de l'Haraland. Sans un mot de plus, nous reprîmes notre voyage en espérant tous, pensai-je, qu'il touchait sinon à sa fin, du moins à son apogée.

Il n'y avait qu'une route entre Senta et l'Hespéru. Nous la suivîmes à travers la cuvette rocheuse dans laquelle ce minuscule royaume était situé jusqu'à la chaîne de montagnes qui l'abritait au sud. J'éprouvais une telle lassitude que chaque secousse de mon cheval s'imprimait dans tout mon corps. C'était encore pire pour les autres et je craignais que nous ne soyons tous trop fatigués pour voyager toute la nuit. Cependant, nous ne pouvions pas rester à portée du roi Yulmar au cas où Babul et Pirro rompraient leur serment et où le souverain ne se révélerait ni aussi honorable ni aussi courageux qu'ils l'avaient promis. Alors nous nous forcions à continuer et nous obligeons nos chevaux à avancer sur le sol rocailleux et escarpé aussi vite que possible.

Bientôt, nous atteignîmes péniblement un col élevé entre des rangées de pics couverts de glace qui brillaient de part et d'autre de notre route. Les étoiles scintillaient dans l'air devenu plus froid. Laquelle, me demandai-je, nous montrerait le chemin du Maîtreya ? Dormait-il quelque part dans le pays au-delà des montagnes ? Ou était-il réveillé et contemplait-il du sommet d'une colline ou par une fenêtre le même magnifique paysage étoilé que moi ?

Le temps est étrange, avait dit Atara. Cette nuit-là, tandis que nous cheminions vers l'Hespéru, les heures paraissaient s'étirer sans fin comme si le monde lui-même était suspendu en parfait équilibre dans l'obscurité et ne devait plus bouger. Et pourtant, considérée dans sa

totalité, la nuit passait très vite et ses instants fuyants étaient aussi difficiles à retenir qu'une flèche en plein vol. J'avais l'impression de me précipiter vers mon destin. Quelle que soit l'étoile qui m'appelait, elle m'attirait avec une force à laquelle je ne pouvais pas résister et répandait dans mon sang un feu insatiable.

Finalement, nous nous retrouvâmes à affronter la partie étroite du défilé appelé Khal Arrak. À cet endroit, dans une gorge d'à peine un quart de mille de large, des parois rocheuses s'élevaient sur notre gauche et sur notre droite. Il y a longtemps, Senta et l'Hespéru avaient convenu de faire de ce lieu la frontière entre leurs deux royaumes. Je trouvais bizarre qu'aucun des deux n'ait construit une quelconque forteresse pour garder son côté du passage. Mais il est vrai que j'avais grandi à Mesh où vingt-deux forteresses gardaient les cols vers Ishka, Waas et les plaines du Wendrush où les guerriers des tribus Urtuks et Mansurii jetaient des regards haineux et envieux sur mon pays natal. Mesh était entouré d'ennemis de toutes parts, alors que Senta et l'Hespéru vivaient en paix l'un avec l'autre. Même si le roi Arsu s'était peut-être rallié au Dragon Rouge et faisait entendre des bruits de bottes qui inquiétaient les habitants de Senta, apparemment, le roi Yulmar et lui préféraient s'imaginer que Senta n'avait rien à craindre de l'Hespéru et vice versa. À moins que ce ne fût une question d'amour-propre. Quoi qu'il en soit, cela nous arrangeait bien qu'aucun soldat ne nous arrête pour nous interroger et pour s'assurer que nous n'étions pas des révolutionnaires envoyés pour soulever le royaume du roi Arsu.

« C'est trop calme », me dit Maram à voix basse tandis que nous avançons sur la route étroite. Le martèlement des sabots des chevaux sur la pierre résonnait clairement sur les parois rocheuses autour de nous. « J'entends mon ventre qui proteste – je n'ai pas dîné, tu comprends. Et je m'entends protester moi aussi. Il faut dire que j'en ai marre. Marre aussi des endroits perdus comme celui-ci. Tu as remarqué que c'est invariablement dans les cols de montagne que nous attendent les surprises les plus désagréables ? »

Je repensai au défilé pris dans la tempête en haut des Montagnes Blanches où, surgissant de derrière les congères, Ymiru et les Géants des Glaces avaient failli nous tuer à coups de gourdin avec leurs redoutables borkors. Je me souvins aussi de l'énorme goule blanche d'un ours envoyé par Morjin pour nous tuer au pied des pentes du Mont Korukel et, bien sûr, de la première drogoule qui nous avait attaqués dans la crevasse entre les Oreilles d'Ânes. Et, plus tard, de Jézi Yaga. Surtout, je ne pouvais chasser de mon esprit les images d'Atara manquant de mourir d'une horrible blessure de flèche dans le Kul Moroth où les soldats de Morjin, sous les ordres du comte Ulanu, avaient réellement expédié Alphanderry dans l'autre monde.

« Tout va bien se passer », murmurai-je à Maram. Le vent qui sifflait dans le Khal Arrak charriait des odeurs de fleurs sauvages et de rocher mouillé. « Il ne nous arrivera rien ici. »

Un espoir immense m'habitait. La lueur des glaciers au-dessus de nous éclairait légèrement le visage de Maram. En parcourant seul des centaines de milles dans les régions désertiques d'Ea, il avait accompli quelque chose d'extraordinaire.

« Maram, est-ce que je t'ai remercié de m'avoir sauvé la vie... une fois de plus ?

— Ah, je t'ai vraiment sauvé la vie, hein ? Ces maudites grottes n'avaient pas d'issue, pas vrai ?

— Je ne peux pas imaginer que nous ayons réussi à nous échapper pour nous retrouver coincés ici, dis-je en contemplant les rochers qui se refermaient autour de nous. Je suis sûr que notre destin nous attend plus loin.

— Certainement, répondit-il. Mais à quelle distance ? Un mille ? Deux ? Si Kane ne réussit pas à arrêter ce cavalier, nous tomberons probablement sur un Prêtre Rouge et un groupe de Crucifieurs venant à notre rencontre.

— Kane réussira. Et s'il échoue, une fois que nous serons sortis de cette gorge, nous nous cacherons à l'écart de la route. »

Pendant encore un mille, cependant, tout en serpentant dans la partie étroite du défilé, je guettai tous les bruits de sabot et de respiration. Soudain, sur un terrain qui devait être revendiqué par l'Hespéru, le passage déboucha sur une trouée de plusieurs milles de large. Une étroite chaîne de montagnes marbrées de neige se dressait sur notre gauche tandis que sur notre droite un terrain accidenté, plein de bosses, brillait à la lumière des étoiles. J'aperçus de nombreux rochers énormes derrière lesquels nous pourrions nous cacher en cas de besoin. Mais comme la terre restait silencieuse, nous restâmes sur la route qui descendait vers l'Hespéru en lacets serrés.

La lumière de l'aube révéla que nous étions en train de traverser une vallée pleine d'arbres dans sa partie basse et de champs de neige irréguliers sur des versants gris acier dans sa partie haute. De part et d'autre de la route, les champs en pente brillaient d'une couleur orange due aux lichens qui poussaient sur les rochers et s'ornaient du vert, du mauve et du blanc des mousses, des polémoines et des saxifrages. À chaque mille parcouru dans ce nouveau royaume, nous perdions de l'altitude et la neige céda bientôt la place à des bandes de forêt émeraude. La vallée déboucha sur un paysage vallonné qui s'étendait vers l'est, l'ouest et le sud. Derrière nous, se découpant sur le ciel bleu, les pics blancs des Montagnes du Croissant protégeaient le minuscule royaume de Senta. Et puis la route nous fit entrer dans une épaisse forêt de cornouillers et de chênes et le ciel disparut de notre

vue.

Deux heures plus tard, alors que nous tournions dans un virage, je m'arrêtai brusquement et dégainai mon épée. Mes yeux allèrent se poser sur un gros chêne couvert de mousse et de plantes grimpantes. C'est alors qu'une voix familière nous interpella : « Heureusement que je ne suis pas un Prêtre Rouge avec une bande de crucifieurs à mon service, je vous ai entendus arriver à un demi-mille de là. » Et Kane sortit de son abri derrière l'arbre.

Sans un sourire de bienvenue, il se mit à marcher vers nous d'un pas lourd, portant sur son dos sa grosse selle en cuir.

« Où est votre jument ? lui demandai-je en cherchant Diabliesse des yeux.

— Morte, soupira-t-il. Je l'ai épuisée en essayant de rattraper ce satané traître.

— Et vous l'avez rattrapé ? »

Tout le monde attendait la réponse à cette question.

« Oui », dit-il finalement. Et même si parler semblait lui être difficile, il ajouta : « Nous n'avons pas à craindre que les Kallimuns aient été prévenus de notre arrivée, du moins pas ici et pas encore. Et maintenant, si on mangeait un morceau ? Il y a un cours d'eau le long de la route pas très loin d'ici. »

Quand nous arrivâmes au ruisseau, nous nous enfonçâmes dans les bois et Liljana nous prépara un petit déjeuner composé de jambon, d'œufs sur le plat et de pain grillé. Jamais je n'avais vu Kane manger avec aussi peu d'appétit. Assis sur un arbre abattu, il piqua un morceau de jambon avec sa dague, puis regarda fixement la lame à l'acier brillant. Même la nouvelle que nous espérions trouver le Maîtreya dans un endroit appelé Jhamrul ne réussit pas à le déridier.

Ensuite, nous prîmes quelques heures de repos pendant que Kane montait la garde. Avant de m'assoupir, je vis Kane contempler sa main comme s'il devait faire un effort énorme pour garder les yeux ouverts. Mais je devinai qu'un tourment ancien et terrible lui rongeaient le cœur et l'empêchait de dormir avec nous.

Quand vint l'heure de repartir, Kane jeta sa selle sur le dos d'un cheval de remonte. S'il était contrarié de monter ce gros hongre à la place de Diabliesse, il ne le montra pas. En fait, il ne parlait pas du tout et ne bougeait pratiquement pas ses yeux sombres, pas même pour scruter les bois à la recherche d'ennemis.

Un peu plus tard ce jour-là, nous arrivâmes dans un paysage plus plat, constitué de petites collines boisées et de terres cultivées. L'air devint étouffant ; il semblait imbiber la terre comme de l'eau bouillante. Trempés de sueur sous nos minces vêtements, nous écrasions les minuscules moucherons qui venaient nous piquer. La route nous fit franchir des cours d'eau sur des ponts en bois pourri,

puis sur une construction en pierre beaucoup plus grande qui reliait les berges boueuses de l'une des nombreuses rivières du Haraland. Pas très loin de là, nous croisâmes un bûcheron qui avait attaché quelques fagots de chêne sur le dos de son chien, un mastiff géant. La peau de l'arrière-train de l'animal était entaillée : il semblait avoir été fouetté par son maître. Je voulais éviter cet homme à l'aspect cruel, mais maître Juwain insista pour que nous lui demandions notre chemin.

« Jhamrul ? dit l'homme en grattant sa barbe grasse. Jamais entendu parler. Pourquoi des pèlerins comme vous veulent-ils aller là-bas ?

— Nous cherchons le Puits de la Régénération, lui répondit maître Juwain. On dit qu'il est dans ce coin.

— Le Puits de la Régénération ? Jamais entendu parler de ça non plus. Et je n'y tiens pas. »

Son regard larmoyant se posa sur Daj et Estrella assis sur leur cheval, puis s'arrêta sur Kane. Quelque chose en lui se crispa et, serrant sa hache dans sa main, il déclara : « Vous autres pèlerins, vous devriez rester sur la route et ne pas traîner là où vous n'avez rien à faire. Et maintenant, permettez-moi de me retirer, j'ai du travail. »

Un fermier rencontré une heure plus tard ne se révéla ni plus amical ni plus utile. Alors nous restâmes sur la route pour nous renseigner sur Jhamrul en dépit de ma crainte de ce qui nous attendait peut-être au détour d'un virage ou dans les villes du Haraland. Je détestais à peu près tout de ce pays : l'air humide et suffocant qui recouvrait les champs et les forêts, les habitants moroses et même les fleurs étranges, cireuses, aux couleurs bizarres et au parfum écœurant et trop suave. L'odeur même du Haraland m'était insupportable car, passant des champs brûlés par le soleil aux rivières boueuses, elle se composait de sueur et de fumier – ainsi que de sang, de peur, de pourriture et de mort.

Alors que j'avais pensé Kane insensible à tout cela – et à tout ce qui pouvait affliger un homme, d'ailleurs – je sentais une douleur intense lui ronger les entrailles tel un rat vorace. Ce soir-là, nous installâmes notre camp dans un bois en bordure d'un champ de blé. Après le dîner, je le rejoignis à la lisière des arbres et nous contemplâmes au loin les épis de blé luisant à la lumière des étoiles. Et je lui dis : « Je ne vous ai jamais vu comme ça. »

Il demeura immobile comme une statue pétrifiée par Jézi Yaga. Finalement, son visage s'anima légèrement et il répondit : « Qu'avez-vous vraiment vu de moi ?

— C'est Tarran ? Que s'est-il passé avec lui ?

— Bon. Il s'est passé qu'il est mort, comme cela nous arrivera à tous, grogna-t-il. Et avant de mourir, au moment où je lui ai planté mon poignard dans le corps, il a connu le désespoir. Je l'ai vu dans ses

yeux, Valashu. Je l'ai senti contaminer son âme. Cette chose noire, très noire et maudite. »

Je posai ma main sur son épaule : « Mais vous avez fait ce que vous deviez faire. Combien de fois avez-vous tué par nécessité ? »

— Bon. Combien de fois, hein ? » Il regardait onduler au loin les blés argentés et noirs. « Je vais vous dire, si chaque brin d'herbe ici était un homme, j'aurais fauché mille, dix mille champs. Et tous avant maturité, vous comprenez ? »

Je pensais comprendre. Je mis mon autre main sur la poignée de l'épée que Kane avait fabriquée si longtemps auparavant et je lui répondis : « Tout ça doit prendre fin – les tueries, je veux dire.

— Oui, il le faut. Et bientôt, Valashu, bientôt. »

Le centre noir de ses yeux noirs semblait absorber le peu de lumière que les étoiles projetaient sur la terre. « Celui que nous cherchons est tout près, dit-il – je le sais. Il nous attend. Nous devons le trouver. *Je* dois le trouver. Morjin a assassiné Godavanni sous mes yeux, mais cette fois, j'expédierai toutes ses armées en enfer pour protéger le Maîtreya. »

Je contemplai à l'est et à l'ouest les autres fermes et les autres bois qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. « Il se peut que l'homme de Jhamrul soit celui que nous cherchons, mais il se peut qu'il ne le soit pas. Ce sera peut-être plus difficile de le trouver que nous l'espérons.

— Difficile, oui – mais nous le trouverons. »

Derrière nous, Estrella buvait du thé assise autour du feu avec nos autres amis. La désignant d'un signe de tête, je demandai à Kane : « Vous croyez qu'elle nous montrera l'Être de Lumière ? »

— Je le crois. Et à la fin, l'Être de Lumière se montrera lui-même. Vous vous rappelez les trois signes auxquels se reconnaîtra le Maîtreya ? »

Je hochai la tête. « Il considérera tout le monde du même œil ; il montrera à tout moment un courage inébranlable. Et il appartiendra toujours au royaume de l'Unique.

— Bon. C'est ainsi. Le Maîtreya appartient toujours au royaume de l'Unique. »

Je dis à Kane : « Je sais que ce que vous dites doit être vrai, mais je ne comprends pas vraiment. À Tria, on m'a dit que le Maîtreya devait être de ce royaume-ci. Que c'est toujours un Ardun, né de la terre. »

En entendant cela, Kane sourit et répondit : « C'est le fantôme qui vous a dit ça, n'est-ce pas ? L'Urudjin que les Galadins ont envoyé pour transmettre ce poème. Vous vous en souvenez ? Pouvez-vous le dire pour moi maintenant ? » J'acquiesçai d'un signe de tête. Puis, respirant à fond, je récitai :

Les Arduns, nés de la terre, se délectent

*Des fleurs, des papillons, de la neige
Fraîche et brillante sous le ciel le plus bleu,
De tout ce qui vit et meurt sur la terre.*

*Les Valari naviguent au-delà du ciel
Où les splendeurs des cieux terrifient ;
Dans leur désir ancien de s'unir
Ils cherchent une lumière profonde et immortelle.*

*Les anges aussi contemplent de leur regard ardent
Les hauteurs aux étoiles étincelantes ;
Renaissant du feu, ils volent dans les flammes
Comme des cygnes d'argent : ils meurent pour vivre.*

*Les Êtres de Lumière qui vivent et meurent
Entre la terre tourbillonnante et le ciel
Arrêtent le soleil, enflamment toute chose
Et réunissent la terre et les cieux.*

*Les Êtres sans peur trouvent le jour dans la nuit
Et en eux la lumière éternelle,
Dans la fleur, l'oiseau et le papillon,
Dans l'amour : mourant ainsi, ils ne meurent pas.*

*Ils voient toutes les choses du même œil :
Les pierres et les étoiles, la terre et le ciel
Les Galadins éclatants de lumière
Les Elijins et les chevaliers valari.*

*Ils leur apportent la lumière éternelle,
Et la vision sacrée, et la peur disparaît ;
Afin de tuer les doutes qui terrifient :
Ils leur confèrent le don de mourir dans la joie.*

*Et sur des ailes les anges volent,
Les Valari naviguent au-delà du ciel,
Mais jamais ils ne sont Seigneurs de Lumière
Et la Coupe Céleste n'est pas pour eux.*

« Bon, dit Kane les yeux brillants, le Maîtreya appartient toujours à ce monde-ci aussi. En définitive, comme nous l'a dit Abrasax, le royaume de l'Unique et le royaume de la terre ne sont pas séparables. »

Je réfléchis un moment à ce qu'il venait de dire, puis je repris :

« Mais je ne comprends toujours pas pourquoi le Maîtreya n'est jamais un Valari ou même un représentant des ordres supérieurs, et pourquoi il naît toujours parmi les Arduns.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit dans le Skadarak ? Que les Galadins doivent surmonter leur peur de la mort ? »

Je hochai la tête en écoutant le chant insistant et bruyant des grillons dans les champs. Derrière nous j'entendis Atara rire à quelque plaisanterie obscène que Maram avait faite. Liljana étaient occupée à faire cuire des tartelettes au citron et au miel pour le dessert et leur odeur prégnante flottait dans l'air. Pendant un court instant, le monde entier parut infiniment doux.

« Bon, continua Kane, surmonter cette peur est très difficile. Le chemin à parcourir pour devenir un Elijin, puis un Galadin est lui-même incroyablement difficile et extrêmement long. Pour tout le monde, sauf pour l'Être de Lumière.

— Mais les Maîtreyas ne sont jamais des Galadins ! m'exclamai-je.

— Non. Mais ils pourraient l'être, n'est-ce pas ? C'est là que réside la beauté des Êtres de Lumière, leur merveilleuse et terrible beauté. Il faut une longue vie à un homme pour devenir un Elijin et quelquefois des âges à un Elijin pour accéder à l'ordre des Galadins.

Mais pour les Êtres de Lumière, cela peut se faire en un éclair. Un vieux poème me vint spontanément à l'esprit :

*Il n'y a au fond des ténèbres,
Ni Œil, ni lèvres, ni étincelle.
La lumière qui meurt,
L'inexistence de la nuit.*

Je rapportai ces mots à Kane, puis ajoutai : « Le Maîtreya choisit donc la mort. La mort plutôt qu'une vie infiniment longue.

— Non... il choisit un chemin plutôt qu'un autre. Il choisit la vie infinie.

— Mais il meurt !

— Non, il vit, il vit vraiment, comme peu de gens le font. À chaque instant dans ce royaume, tout ce qu'il touche, un rocher, un arbre, le visage d'un enfant, resplendit de la lumière de l'Unique.

— Mais il doit quand même mourir. Pourquoi ? »

Kane tourna le regard vers les champs autour de nous auxquels les étoiles donnaient un éclat argenté et son visage empreint d'une vieille nostalgie se fit triste et étrange. « C'est le cadeau qu'il nous réserve. Le Maîtreya vit avec une joie de vivre intense ; il meurt avec la même félicité. "Mourir dans la joie", Valashu. C'est cette joie qui émane du Maîtreya et de la Pierre de Lumière entre ses mains, longtemps avant

l'heure de sa mort. Elle a un pouvoir immense. Elle remplit le monde et tous les mondes et relie la terre aux cieux. Des hommes, elle fait des anges. Elle... guérit. »

Je sentais son cœur battre vite et fort au fond de lui à un rythme qui s'accordait au mien. Et puis il me dit : « Dans une telle joie, où la peur trouverait-elle sa place ?

— Son don, murmurai-je en levant les yeux vers les étoiles.

— Et c'est pourquoi, poursuivit Kane, le Maîtreya est toujours choisi parmi les Arduns. Les ordres supérieurs sont déjà sur le chemin de l'immortalité. Pour les Elijins, celle-ci consiste à ne pas mourir avant de finir comme Galadins dans une nouvelle création – à moins d'être tué par accident ou par trahison avant.

Quant aux Valari qui ont vu la beauté de l'Étoile Originelle, de leurs yeux ou dans leurs rêves, ils ont déjà franchi la porte de la vie éternelle vers un autre monde. N'est-ce pas votre cas ?

— Si, répondis-je. Je me suis trouvé avec les vrais Valari dans un lieu où l'on célèbre la vie et non la mort.

— Bon. Moi aussi, il y a très longtemps. » Les mâchoires de Kane se refermèrent dans un claquement comme celles d'un loup, puis se contractèrent et les muscles sous ses joues se gonflèrent. « Mais, dit-il, la véritable raison d'être du Maîtreya est de montrer qu'il n'y a pas de mort véritable.

— Pour vivre, je meurs, récitai-je en citant l'un des passages préférés de mon père dans le *Saganom Élu*. La foi du Valari. »

Kane sourit et me regarda : « On dit aussi ceci : "Ceux qui meurent avant de mourir – ceux-là ne meurent pas quand ils meurent. "

— J'aimerais bien pouvoir y croire, fis-je en luttant contre l'acidité qui me brûlait la gorge.

— Bon. *Croire* ne sert à rien, me lança-t-il sèchement. Vous devez le savoir – ou ne pas le savoir.

— Je connais ce royaume-ci », répliquai-je en regardant au loin les champs de blé du Haraland. Quelque part sur la route ou de l'autre côté des grands fleuves, je savais que nous tomberions sur d'autres traîtres et d'autres ennemis comme Tarran. Nous verrions des soldats taillés en pièces, des grands-mères déchirées et ensanglantées, et des hommes cloués sur une croix en bois. « Si ce royaume est vraiment semblable au royaume de l'Unique, pourquoi se lamenter sur la mort et sur la nécessité de tuer ? »

Les mâchoires de Kane se serrèrent et ses poings aussi. Ses yeux semblèrent se faire plus sombres, comme deux trous noirs percés dans son visage farouche. Pendant un instant, je crus qu'il allait tirer son épée et me planter sa lame froide dans le corps. Et puis quelque chose en lui s'adoucit et il me dit : « C'est l'erreur de Morjin – et d'Asangal.

Je n'ai pas dit que les deux royaumes étaient identiques, simplement qu'ils n'en formaient pas deux. Tout ce qui est, ici, sur la terre, les fleurs et les papillons et même Morjin est *précieux*. La vie est infiniment précieuse, Valashu. Mais tant de gens vivent presque entièrement dans ce royaume. Ils ne *voient* pas l'autre royaume. Ils ne savent pas. Par conséquent, ils ne *vivent* pas vraiment. Quand ils meurent, ils meurent réellement et perdent tout. Et quand quelqu'un comme *moi*, ou comme vous, les tue avant l'heure, avant qu'ils n'aient une chance d'ouvrir les yeux, il les prive de... tout. Et c'est bien le pire. Le pire, le pire du pire de ce monde maudit que nous nous sommes construit. »

Il prit une profonde inspiration, le regard posé sur moi. Puis il ajouta : « Et c'est pour cela que nous devons trouver le Maîtreya. C'est une chose d'empêcher Morjin d'utiliser la Pierre de Lumière, c'en est une autre que d'empêcher le monde de perdre son âme. »

Sans un mot de plus, il fit demi-tour et me laissa là, au bord du champ de blé. Trouverions-nous un jour le Maîtreya, me demandai-je ? Le lendemain, nous poursuivrions notre voyage dans le royaume suffocant de nos ennemis que j'avais détesté pratiquement au premier regard. Quelque part sur la route devant nous, je le pressentais, nous trouverions la souffrance, le sang et la mort car le monde était ainsi. Mais, me dis-je, le monde devait aussi être autre chose que cela. Et, un peu réconforté par cette pensée, je rejoignis notre feu de camp pour écouter Alphanderry chanter et manger quelques tartelettes au miel que Liljana avait faites pour nous.

Le lendemain matin, nous repartîmes sur la route que les Hespérus appelaient la route de Senta et qui, pour les habitants de Senta, était la route d'Iskull car elle se dirigeait presque droit vers le sud, traversait l'Hespéru sur toute sa longueur parallèlement au fleuve Rhul et passait par la grande ville de Khevaju avant d'arriver à Iskull où le Rhul se jetait dans l'Océan du Sud. Le paysage se fit encore plus plat, les petites collines diminuant jusqu'à céder la place à une plaine verte et fumante. La première ville assez grande que nous atteignîmes s'appelait Nubur et nous y demandâmes le chemin de Jhamrul. Personne ne semblait en avoir entendu parler. Sur la place de la ville, construite autour d'une portion élargie de la route de Senta, nous interrogeâmes les forgerons, les barbiers et autres commerçants en passant d'une échoppe à l'autre et en nous faisant beaucoup trop remarquer. Un charron se demanda un peu trop fort pourquoi des pèlerins voulaient se rendre à Jhamrul et non à Iskull qui était depuis des âges le lieu d'embarquement et de débarquement des fidèles en Hespéru. Finalement, nous avouâmes à un tonnelier nommé Goro que nous cherchions un endroit appelé Puits de la Régénération.

« Vous dites le Puits de la Régénération ! » aboya Goro en nous dévisageant. Nous avons mis pied à terre et nous trouvions devant sa boutique à côté de l'énorme tonneau qui indiquait son métier. « Parlez-moi de ce Puits de la Régénération ! »

Goro était un homme de grande taille, avec une grosse voix qui portait loin sur la place où de nombreux Hespérus venaient à leurs occupations ou prenaient un peu de repos sous les branches de l'un des amandiers. Avec son torse énorme et son gros ventre, il faisait penser à l'un des tonneaux qu'il fabriquait avec des douves en bois et des cercles en fer. Ses cheveux noirs et bouclés étaient coupés court sur sa tête ronde, comme sa barbe. Ses yeux foncés paraissaient un peu trop petits pour son visage qui était soudain devenu soupçonneux.

Je lui expliquai que nous revenions de Senta où nous avions entendu parler d'une fontaine guérisseuse qui pourrait rendre la vue à Atara.

« Trop de gens ont perdu la vue ces derniers temps », dit Goro en regardant Atara. Pendant un moment, je sentis en lui une certaine tendresse qui luttait pour s'exprimer, puis son cœur et son visage se refermèrent et il ajouta : « Il faut dire que beaucoup de gens ont

commis des erreurs et ont été corrigés en conséquence.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par erreur, fit Atara, ni par correction. J'ai perdu la vue au cours d'une bataille. Un homme cruel m'a arraché les yeux.

— Ceci est une erreur en soi », répliqua Goro. Son regard passa de moi à maître Juwain, puis à Liljana et aux enfants. « Certains considèrent que ne pas connaître une erreur est une Erreur Majeure, et si l'ignorance est volontaire et provocatrice, c'est même une Erreur Mortelle. On aurait dû vous le dire quand vous avez débarqué à Iskull.

— Nous ne sommes pas passés par Iskull pour aller à Senta, répondit Liljana. Nous venons d'arriver en Hespéru. »

Notre rencontre avait attiré l'attention d'un libraire qui était sorti d'une échoppe adjacente. C'était un homme petit et soigné, vêtu d'une tunique de coton blanc immaculée, ornée de soie bleue aux poignets et au bas. Ses frisettes noires étaient luisantes d'huile parfumée et il portait des bagues en or à quatre de ses dix doigts. Il se présenta sous le nom de Vasul et dit à Goro : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Erreurs Majeures et d'Erreurs Mortelles ? »

À une dizaine de mètres de là, sur la place dont les pavés brillants semblaient avoir été nettoyés de toute trace de crottin de cheval et débarrassés de la moindre particule de terre, quelques habitants de la ville qui passaient par là avaient tourné un visage curieux dans notre direction. Je décidai que c'était le moment idéal pour faire nos adieux et nous en aller.

Mais alors que je me dirigeais vers mon cheval, Goro m'interpela : « Un instant, pèlerin ! Nous parlions d'*erreurs*, et en particulier des vôtres. »

En voyant sur son visage que Goro s'obstinait dans sa volonté de critique publique, j'eus la vive impression que les choses seraient pires pour nous si nous fuyions au lieu de rester. C'est pourquoi mes amis et moi attendîmes de voir ce que Goro allait dire.

« Lisons, dit-il, les passages de référence dans le Livre Noir. Vous voulez bien me rendre ce service, pèlerin ? »

Il me regardait droit dans les yeux et il me fallut un moment pour comprendre qu'il faisait allusion au recueil de vilénies et de mensonges appelé *Darakul Élu*. Parodiant le *Saganom Élu*, Morjin l'avait écrit lui-même. La plupart des éditions avaient une reliure en cuir d'un noir profond, d'où son nom courant.

« Nous voyageons avec peu de bagages, lui répondis-je, et il nous a paru plus sage de ne pas nous charger de livres. »

Je jetai un coup d'œil à maître Juwain ; pour une fois, il n'arborait pas son exemplaire du *Saganom Élu* et j'en rendis silencieusement grâce au ciel.

« Une *charge* ! » s'écria Goro. Il se tourna vers Vasul et dit : « Vous

voyez ? Ils demeurent volontairement dans l'ignorance. N'est-ce pas là une Erreur Mortelle ?

— Ça se pourrait, répondit Vasul, si c'était des habitants d'Hespéru. Mais les coutumes sont différentes dans les autres pays.

Cependant, ses paroles qui étaient destinées à calmer Goro ne firent que le mettre en colère. Son visage sombre se fit encore plus sombre et il aboya : « Mon fils Ugo a été tué l'an dernier à Surrapam en luttant contre les déviants pour permettre à nos prêtres d'introduire le Chemin du Dragon dans le nord. Son sang purifie le sol où il gît. Quand la campagne sera finie, là-bas, tous les déviants qui n'auront pas été crucifiés se convertiront au Chemin. Et bientôt, il en sera de même dans tous les pays. Aussi ces pèlerins feraient-ils bien d'apprendre nos coutumes puisque leur voyage leur offre cette magnifique opportunité. »

Un homme dont les mains tachées d'argile révélaient qu'il était potier s'approcha alors, imité par une femme d'âge moyen et par une autre beaucoup plus jeune portant un bébé dans ses bras : la mère, la fille et la petite fille, me dis-je. J'avais une envie folle de sauter sur le dos d'Altaru et de fuir au galop cette ville piège, mais il était trop tard.

« Toutes les familles, m'apprit Goro, doivent avoir au moins un exemplaire du Livre Noir. Si vous êtes des pèlerins unis par des liens de sang ou par serment, vous êtes considérés comme une famille.

— Alors il faut les traiter comme une famille, lui dit Vasul. Où est passée notre bonté envers les étrangers ? Où est passée notre hospitalité ?

— La plus grande bonté que nous puissions leur offrir, c'est de corriger leurs erreurs.

— Dans ce cas, aidons-les, continua Vasul. Attendez ici avec eux, voulez-vous ? »

Là-dessus, il disparut dans sa boutique et ressortit quelques instants plus tard avec un grand livre épais. La tranche des pages était dorée à la feuille d'or et un grand dragon – d'un rouge si foncé qu'il paraissait presque noir – était gravé sur la couverture en cuir. Je vis qu'on avait également utilisé la feuille d'or pour donner un éclat doré aux yeux du dragon.

« L'un de mes scribes a fini de le copier la semaine dernière seulement, nous dit-il. Comme vous pouvez le voir, il est merveilleusement enluminé. »

Il ouvrit le livre pour nous montrer les caractères dorés que la lumière du soleil traversait comme s'il s'agissait de fenêtres illuminées. Il tomba sur une page où était représentée la silhouette rayonnante de l'ange Asangal déposant la Pierre de Lumière dans les mains tendues de Morjin. Une autre page décrivait la crucifixion de Kalkamesh. La scène était si vivante qu'elle me donna envie de

pleurer : un être merveilleux qu'on clouait à un rocher sur le flanc d'une montagne noire tandis qu'au-dessus de lui un dragon battait l'air de ses ailes parcheminées et arrachait le foie de Kalkamesh avec ses griffes.

« Là, me montra Vasul en ouvrant une page à peu près au milieu du livre. Ce passage est tiré des *Guérisons*, dans le chapitre des *Miracles*. Lisez-le-nous, voulez-vous ? »

Il me donna le livre et tapota le haut de la page d'un doigt orné d'un anneau en or. Les lettres finement ouvragées inscrites sur le papier me brûlèrent les yeux comme du feu. Je n'arrivais pas à me résoudre à prononcer ces mots ; c'était comme avoir un pur poison dans la bouche ;

« Lisez ! ordonna Goro. Il est presque midi et j'ai un tonneau à finir. »

À présent, d'autres gens s'étaient rassemblés autour de nous. Je commençai à marmonner les paroles du passage.

« Plus fort ! aboya Goro. Je ne vous entends pas ! »

Je respirai à fond et d'une voix forte, sinon enthousiaste, je récitai :

« Si un homme perd un membre ou un œil, qu'il ne se désespère pas et ne boive pas les potions des jeteurs de sorts et des sorciers. Qu'il tourne le regard de son âme vers la lumière de l'Unique et vers celui qui l'apporte sur terre, car la seule véritable régénération repose entre les mains du Maîtreya. »

Je finis de lire et Goro me hurla soudain : « La seule véritable régénération repose entre les mains du Maîtreya ! Souvenez-vous-en, pèlerin ! Ce Puits de la Régénération que vous cherchez est une invention. Et votre désir de le trouver doit être corrigé. » J'assurai à Goro que j'étais certain de me rappeler le passage. Mais cela ne lui suffit pas. « Relisez-le ! m'ordonna-t-il.

— Quoi ?

— Relisez-le encore neuf fois, et plus fort. » Il se tourna pour regarder maître Juwain. « Et les autres le réciteront dix fois chacun !

— De quel droit exigez-vous cela de nous ? », lui demandai-je. Goro était si gonflé d'orgueil, à présent, il bouillait d'une si légitime indignation qu'on avait l'impression que sa tête allait éclater. Et ce fut Vasul qui répondit pour lui : « Chacun a le devoir de corriger les erreurs des autres et particulièrement ses propres erreurs. C'est cela le Chemin du Dragon. »

Vasul et les autres personnes qui se pressaient autour de nous attendaient de voir ce que j'allais faire. Mais Goro perdit patience et s'écria : « Lisez le passage ! »

Et je m'exécutai. Je relus neuf fois les paroles fourbes de Morjin. Puis je donnai le livre à maître Juwain et, à contrecœur, il les récita pour Goro, pour Vasul, et pour la foule. Maram, Liljana et Daj en

furent autant, et Atara aussi, d'une voix tremblante qui me brisa le cœur. Comme elle omettait de passer le livre à Estrella, Goro s'emporta.

« Vous devez tous réciter le verset », ordonna-t-il. Si Atara n'avait pas perdu ses yeux, elle s'en serait servie pour lui décocher des flèches de haine. Elle répondit sèchement à Goro : « Mais cette enfant est muette ! »

Devant son ton brusque, Goro serra le poing comme s'il mourait d'envie de la frapper pour la corriger de son mépris. Mais il se contenta de lui demander : « Est-ce qu'elle sait lire, au moins ? »

— Non, elle n'a jamais appris.

— Est-ce qu'elle entend, au moins ? » Atara regarda Estrella et hocha la tête.

« Bien, dit Goro. Dans ce cas, elle a entendu le passage assez de fois pour pouvoir le réciter dans son cœur. Dix fois. »

Il tourna son regard vers Estrella qui le dévisageait, debout sur les pavés lisses. Dans le silence qui tomba sur la place, tout le monde attendait en observant Estrella. Elle demeura pratiquement immobile tandis que les feuilles des amandiers à proximité s'agitaient dans la brise. Personne, pas même le vent, ne pouvait savoir si elle récitait les paroles de Morjin dans sa tête ou pas.

Finalement, Goro saisit le livre et le tendit à Kane. « Lisez ! » lui dit-il.

Kane ne broncha pas. Passant au-dessus du gros livre noir, ses yeux se posèrent sur ceux de Goro. J'eus l'impression qu'il était prêt à les lui arracher.

« Lisez immédiatement, pèlerin ! On n'a pas toute la journée ! »

Je sentais que les doigts de Kane brûlaient de saisir la poignée de son épée. Je savais qu'il était capable de la tirer de son fourreau et de trancher la tête de Goro avant que ce dernier n'ait le temps de modifier l'expression belliqueuse sur son visage.

Finalement, d'un geste furieux, Kane s'empara du livre. Par malchance, apparemment, il s'ouvrit sur l'illustration de la crucifixion de Kalkamesh. Kane observa un bon moment les griffes du dragon déchirant le flanc du guerrier. Je savais qu'il tremblait de cueillir la vie de Goro des années avant son heure, et celle de Vasul également – ainsi que la vie d'un boulanger et d'un barbier qui se tenaient à proximité, et celle de tous les habitants de la ville réunis sur la place. Les éclairs dans ses yeux indiquaient que Kane avait retrouvé sa nature sauvage, et je m'en voulus de le préférer ainsi.

« Bon, grogna-t-il. Bon. »

Ses doigts brusques manquèrent de passer à travers les pages du livre. Quand il atteignit le passage que nous avions tous lu, il récita d'une voix rageuse :

« Si un homme perd un membre ou un œil, qu'il ne se désespère pas et ne boive pas les potions des jeteurs de sorts et des sorciers. Qu'il tourne le regard de son âme vers la lumière de l'Unique et vers celui qui l'apporte sur terre, car la véritable régénération repose entre les mains du Maîtreya. »

« Voilà ! cria-t-il à Goro.

— Bien ! lui répondit ce dernier en lui lançant un sourire sombre. Maintenant, complétez le passage pour nous.

— Quoi ?

— Ce passage est incomplet. Pour trouver les paroles qui viennent ensuite, il faut les chercher dans votre cœur. »

Si Kane cherchait quelque chose dans son cœur à cet instant, pensai-je, il y trouverait une bête vorace prête à tailler en pièces et Goro et lui-même.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez ! s'exclama-t-il.

— Dans ce cas, je vais vous aider. » Apparemment très content de lui, Goro sourit et aspira un peu d'air. Puis il récita le même passage en finissant par :

« car la seule véritable régénération repose entre les mains du Maîtreya... et son nom est Morjin !

— Mais ce n'est pas écrit ! » s'écria Kane en frappant le livre avec ses doigts repliés.

Tirant sur les boucles de ses cheveux huilés, Vasul lui répondit : « C'est forcément écrit. Le *Darakul Élu* est un texte vivant qui réside dans le cœur de l'Unique et par conséquent dans le cœur de tous les hommes. Il ne cesse de grandir, tout comme un enfant grandit pour devenir un homme, puis un ange. Et lord Morjin est forcément l'Être de Lumière. »

Près de là, une femme aux cheveux gris s'écria d'une voix empreinte de respect et de crainte : « Les hérauts ont apporté la nouvelle le mois dernier, le treize de marud : lord Morjin a revendiqué la Pierre de Lumière et est apparu comme le Maîtreya. Son empire s'étend donc non seulement sur tout Ea, mais également sur l'esprit et le cœur de tous les hommes.

— Et sur notre destinée ! hurla une autre femme.

— *Il est l'avènement du soleil après la nuit*, cita quelqu'un d'autre. *Il est celui qui apporte un âge nouveau.*

— Il va venir, en personne ! s'exclama le potier. On dit que lord Morjin visitera bientôt l'Hespéru et rendra hommage au roi Arsu pour avoir conquis Surrapam. Il apportera sa bénédiction à tous ceux qui ont combattu les déviants. »

Cette nouvelle, si c'en était réellement une, provoqua parmi la foule rassemblée sur la place des cris de joie pleins d'impatience. Mais tout le monde ne semblait pas crier avec le même enthousiasme. J'étais sûr que le cordonnier debout à côté du potier ne louait Morjin à

voix haute que pour être entendu en train de le louer. Et il en allait de même pour la femme tenant le bébé dans ses bras, pour le barbier et pour d'autres. Quelques-uns s'abstinrent carrément de se joindre au chœur. L'un d'eux, un homme grand portant un bâton au bout ferré, frotta la marque du dragon imprimée au fer sur sa joue. Comme à Sakai, il y avait là beaucoup trop de gens présentant des signes de torture : des marques au fer rouge, des amputations, des langues coupées et des yeux arrachés. J'espérais qu'aucune de ces mutilations ne correspondait à la correction d'Erreurs Mineures.

Goro attendait toujours que Kane récite le passage – et l'odieux amendement qu'il y avait rajouté. Je pensais que mon ami préférerait mourir plutôt que de répéter ces mots, mais il me surprit en les recrachant neuf fois de plus à la satisfaction de Goro et de Vasul. Puis il se tourna pour monter sur son cheval.

« Où allez-vous, pèlerin ? lui dit Goro. Nous n'en avons pas encore fini.

— Ah bon ? Pas encore ? »

La main de Kane se rapprocha de la poignée de son épée. J'étais sûr qu'il était sur le point de commettre une Erreur Mortelle.

« Qu'attendez-vous de nous ? demandai-je à Goro en serrant le bras de Kane.

— Il ne s'agit pas de ce que j'attends, moi », répondit-il. Il jeta un coup d'œil à Vasul. « Je crois que leurs erreurs méritent au minimum le paiement d'une amende au Dragon.

— Je suis d'accord, approuva Vasul en me souriant. Je dirais une *dragamende* d'au moins vingt onces. Des onces d'or, bien sûr.

— Vingt pièces d'or ! s'exclama Maram. C'est du vol !

— Non, répliqua Vasul, c'est seulement une correction. Comme il est dit dans le Livre Noir, l'or lave la souillure de l'erreur. »

Aux murmures et aux protestations dans la foule, je compris que c'était aussi le cas pour la douleur et le sang.

« En quoi le fait de remplir vos poches avec *notre* or lavera-t-il quoi que ce soit ? lui demanda Maram. »

Si sa question mit Goro en colère, elle ne fit que blesser Vasul. Levant les mains comme pour demander pourquoi le destin avait voulu qu'il soit obligé de traiter avec des déviants impossibles à raisonner, il expliqua alors : « Le livre que je vous ai donné vaut à lui tout seul cinq onces d'or et est, de toute façon, inestimable. La *dragamende* que nous vous demandons sera reversée à l'école des Kallimuns sur la Colline du Corbeau afin que l'on puisse enseigner aux enfants de Nubur comment éviter toutes les formes d'erreur. En fin de compte, de toute façon, tout appartient au Dragon.

— Bon, dit Kane à Vasul, puisque vous *demandez* cette *dragamende*, nous sommes libres de ne pas la payer, n'est-ce pas ? »

Goro regarda Kane comme s'il se demandait s'il serait assez fort pour le réduire en bouillie. Mais soulever des tonneaux toute la journée était une chose, lutter avec Karte en était une autre.

« Vous êtes libres de commettre toutes les erreurs que vous voulez, lui répondit sèchement Goro. Si nous suggérons ces corrections, c'est seulement pour vous aider. Si vous n'êtes pas d'accord avec notre évaluation, on peut toujours monter au château des Kallimuns. On dit que Ra Parvu est l'un des Prêtres Rouges les plus sages. Il est beaucoup plus compétent que nous pour distinguer les Erreurs Mineures des Erreurs Majeures. »

Quelque part dans la foule, sur ma gauche, je remarquai un homme au ventre rond en qui je reconnus un menuisier. Je l'entendis se vanter à quelqu'un d'avoir fait en sorte que les Prêtres Rouges ne manquent jamais de croix pour corriger les Erreurs Mortelles.

Liljana s'approcha de Goro et lui dit : « Nous n'avons pas vingt pièces d'or. Nous ne sommes que de pauvres pèlerins essayant de se rendre à Iskull.

— Iskull ? s'étonna Goro. Mais vous avez dit que vous vouliez trouver le Puits de la Régénération.

— Nous, répondit-elle en regardant Kane puis moi, avons finalement compris qu'il ne peut pas exister. Et nous vous remercions de nous avoir fait reconnaître notre erreur. »

Les yeux ronds de Goro sondaient Liljana pour voir si elle se moquait de lui. Celle-ci avait beau ne plus avoir la faculté de sourire pour le rassurer, son visage aimable et rond était empreint de sincérité et d'une grande sérénité. Elle paraissait réellement reconnaissante à Goro et à Vasul. Tous ses talents de Matérix des Maitriche Télou, pensai-je, étaient mobilisés pour le convaincre. J'étais émerveillé de constater que le ton de sa voix était parfaitement calculé pour flatter la vanité de Goro tout en calmant son agressivité et sa soif de cruauté. Je sentis qu'elle attendait mon aide. Il suffisait que je sourie à Goro et que je hoche la tête en signe d'assentiment et, surtout, que j'influence légèrement son cœur d'un petit coup de valarda. Mais je ne pus m'y résoudre. Et c'est ainsi que pendant un moment notre sort ne tint qu'à un fil.

« Si vous décidez que nous devons remettre *tout* notre argent au Dragon, poursuivit Liljana, nous ne pourrons plus aller à Iskull. Et nous ne pourrons pas aller accueillir Morjin sur la route de Senta comme nous aimerions le faire. Quelle chance aurions-nous alors de voir notre pauvre amie recouvrer la vue ? »

Là-dessus, elle se tourna vers Atara. Ses paroles plurent à la foule et attendrirent et Vasul et Goro. Finalement, Liljana réussit à faire baisser notre *dragamende* à dix pièces d'or : un véritable miracle si l'on considère que nous n'étions pas en position de négocier.

« Dix onces d'or, donc, finit par dire Goro à Liljana. Des archers aloniens, c'est bien ça ? »

Goro et Vasul n'appréciaient peut-être pas que des étrangers importent de dangereux sentiments dans leur royaume, mais ils n'avaient rien contre le bon or alonien. Comme nous l'apprendrions plus tard, la monnaie Hespérük avait perdu pratiquement toute sa valeur pour financer la guerre à Surrapam.

« Bien ! s'écria Goro quand Liljana compta les pièces dans sa main. Je vous souhaite bonne chance pour votre pèlerinage. Puisse le Dragon vous accorder sa clémence ! »

Vasul et d'autres gens dans la foule reprirent cette bénédiction, puis nous dirent au revoir. Aussi vite que possible mais sans paraître trop pressés, nous enfourchâmes nos chevaux et quittâmes la place. Nous traversâmes les rues de Nubur jusqu'à la limite de la ville sans un mot. Même dans les champs de blé et les terres cultivées qui s'étendaient sur cinq milles en direction du sud, nous demeurâmes bouche close, les yeux sur la route. Sous les sabots de nos chevaux, les fers martelaient encore et encore la pierre usée. Et puis, finalement, au moment où nous pénétrions dans une forêt où résonnaient des chants d'oiseaux bleus et jaunes, Maram soupira : « On l'a échappé belle.

— La grâce du Dragon, vraiment ! » ricana Kane en regardant Atara qui avançait en silence. Se tournant sur sa selle, il contempla Nubur derrière lui. « J'aimerais bien y retourner en douce cette nuit et tirer ces deux voleurs de leur lit avec un peu de *ma* clémence. Combien d'autres voyageurs croyez-vous qu'ils aient rançonnés avec leur petit jeu, hein ?

— Leur petit jeu aurait pu nous faire tuer sans l'habileté de Liljana, et sa duplicité », fit remarquer Maram.

Liljana fut à la fois ravie et blessée par ces paroles. Dévisageant Maram, elle répliqua avec mauvaise humeur : « Je n'ai rien dit à ce cordonnier avide qui ne soit pas vrai.

— Ah, parce que c'est vrai ? Vous voulez vraiment aller accueillir Morjin sur cette route ? »

Les rides dures qui sillonnaient le visage de Liljana laissaient entendre qu'elle mourait effectivement d'envie d'accueillir Morjin et de libérer toute la rage qui l'habitait à travers la lentille de sa gelstei bleue. Tout comme Atara aimerait l'accueillir avec des flèches et moi lui offrir la bénédiction de mon épée.

« Une chose paraît claire, dit Liljana, on ne peut pas se promener dans ce pays en disant à tout le monde qu'on cherche le Puits de la Régénération. Ça, c'est vraiment une erreur.

— J'ai bien peur qu'on ne puisse pas non plus dire à qui que ce soit que nous cherchons le Dragon Rouge, ajouta maître Juwain. Je ne voudrais pas que les Kallimuns apprennent que huit pèlerins ont posé

des questions sur lui.

— Peut-être, fit remarquer Maram en se grattant la barbe, qu'il est trop dangereux d'essayer de passer pour des pèlerins. Je crois qu'il nous faut une nouvelle couverture.

— Et laquelle ? »

Tandis que nous trottions sur la route à travers un mur d'air humide et chaud, Maram leva les yeux vers une alouette qui chantait sa douce mélodie perchée sur une branche de teck. Il sourit et dit : « J'ai une idée. »

Plus tard dans la journée, nous atteignîmes une ville appelée Sumru et nous y passâmes la nuit en campant dans un bois des environs. Avant l'aube, alors qu'il faisait encore presque noir et que l'air était plein de moustiques vrombissants, nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers l'ouest sur une route étroite qui s'éloignait de Sumru en passant par la forêt. Nous espérions que les grands tecks et les épais sous-bois nous dissimuleraient aux yeux de nos ennemis, si toutefois certains avaient été chargés de nous surveiller. Après avoir chevauché quelques heures rapidement, nous débouchâmes sur une région plus peuplée et nous obliquâmes vers le nord-ouest sur une petite route de terre qui nous amena à une ville appelée Ramlan. Là, avec l'argent qu'il nous restait, nous allâmes d'une boutique à l'autre pour faire quelques achats : des rouleaux de tissu brillant et des échantillons de cuir coloré ; des herbes, du papier et de l'encre ; de la peinture de plusieurs couleurs et des pinceaux grands et petits ; une grosse charrette qui nécessiterait deux chevaux pour la tirer et un chargement de planches en bois sec pour la remplir. Et d'autres choses encore. Kane se rendit chez un fabricant d'épées et commanda des couteaux qui devaient correspondre à des spécifications bien particulières. À l'un des forgerons de Ramlan, Hartu le Marteau, comme on l'appelait, il commanda également des chaînes et un baril de clous. Nous dûmes attendre le reste de la journée et la moitié du lendemain qu'Hartu finisse de forger les clous dans de longues bandes de fer chauffé au rouge. Quand il eut achevé cette tâche, échauffé et en sueur, il donna le baril à Kane et essaya de dissiper son malaise vis-à-vis de lui, et de nous, en disant : « Je n'ai pas forgé autant de clous depuis que lord Mansarian est passé par ici il y a cinq ans afin de punir les déviants entre ici et Yor. Vous n'avez pas dit ce que vous vouliez faire de tout ce fer ; j'imagine que les clous sont trop petits pour crucifier qui que ce soit, même des enfants – ha, ha ! »

Je n'aimais pas son rire nerveux, ni la façon dont il regardait Daj et Estrella. Je n'aimais pas non plus la façon dont les gens de Ramlan nous regardaient avec l'air de se demander pourquoi des pèlerins avaient quitté la route de Senta pour errer dans la campagne. Je fus bien content d'aider à attacher deux des chevaux de bât à la charrette

et de quitter Ramlan pour m'enfoncer davantage dans le Haraland.

Nous passâmes le reste de la journée à circuler sur des routes en terre en nous dirigeant tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, afin de dépister quiconque remarquerait notre passage et voudrait nous dénoncer. À la tombée de la nuit, nous pénétrâmes dans un grand bois et découvrîmes une sorte de vieille piste menant au cœur de la forêt. Elle semblait correspondre parfaitement à nos besoins. Tandis que Kane surveillait nos arrières, je partis devant à la recherche de traces de pas ou d'autres signes d'habitation mais, apparemment, personne n'avait utilisé ce chemin depuis longtemps. Finalement, nous débouchâmes sur une clairière. Le tas de pierres au centre ressemblait à une petite maison effondrée depuis des siècles. Kane voulait se mettre immédiatement au travail, mais nous occupâmes les dernières lueurs du jour à installer le camp.

Le lendemain, cependant, Kane se leva à l'aube et commença à enfoncer des clous dans des planches en bois à grand bruit ce qui réveilla tout le monde. Avec Daj et Maram, je l'aidai à ériger une sorte de petite cabane sur le plateau de la charrette. Pendant que nous transpirions dans l'air humide du matin, Liljana sortit des ciseaux, une aiguille et du fil pour tailler et coudre les rouleaux de tissu ensemble. Atara l'aida, ce qui me surprit parce que je ne lui connaissais pas ces talents. « J'ai été princesse autrefois, expliqua-t-elle, et mon père a exigé que j'apprenne les ouvrages de dames pour pouvoir faire un bon mariage et lui donner des petits-enfants. »

Estrella, qui avait peu de talent pour la couture, joua de la flûte pour accompagner notre travail en musique. Alphanderry fit son apparition et interpréta avec elle une chanson paillardes dont le rythme paraissait calculé pour souligner les coups de marteau de Kane. Plus tard dans la journée, quand vint l'heure de décorer notre charrette transformée en roulotte, tandis qu'Alphanderry continuait à nous distraire, Estrella prit un petit pinceau. Elle se révéla extrêmement douée pour peindre à l'aide de couleurs vives des oiseaux, des fleurs et d'autres éléments de décoration, mais elle fut incapable de nous dire d'où elle tenait ce talent. Alphanderry, bien sûr, ne pouvait tenir ni pinceau ni rien d'autre dans sa main. Mais jour après jour, il paraissait de plus en plus concret comme si, d'une manière ou d'une autre, il se réhabituaient au monde. Il donna des idées de dessins à Estrella ainsi qu'à Kane et à Maram qui aidaient également à peindre. Le plaisir que prenait Estrella à donner vie à un astor doré, à un soleil levant et à un grand panneau bleu foncé plein d'étoiles me réjouissait. Cependant, je dus l'empêcher de dessiner un grand cygne d'argent. Quand elle découvrit que son enthousiasme l'avait entraînée à commettre une erreur qui aurait pu nous trahir, sans perdre de temps à faire son autocritique, elle prit son pinceau et transforma rapidement le cygne

en un cheval ailé. Il rejoignit d'autres figures animales dont certaines étaient fantastiques et d'autres pas : des dauphins en train de plonger et une chimère, un aigle en plein vol, un serpent à deux têtes et un gros ours bleu. Liljana suggéra de peindre un dragon sur l'un des panneaux rouges, mais nous pensâmes que les Hespérusks pourraient s'offusquer d'un dragon doré ou vert. Personne parmi nous ne voulait voir un dragon rouge profaner notre maisonnette à la décoration extravagante et magnifique. Kane, cependant, fit remarquer d'un air narquois qu'on pourrait toujours en peindre un rouge sur fond rouge. Ainsi, on pourrait dire aux curieux que le grand Dragon Rouge était toujours présent dans notre maison, invisible, comme dans le cœur des hommes.

Il nous fallut quatre jours pour achever nos préparatifs. Quand nous fûmes prêts à repartir, je contemplai la charrette et admirai les minutieux détails avec lesquels Estrella avait représenté un luth, un jeu de tarots et la silhouette d'un homme costumé jonglant avec sept balles de couleurs vives. Je souris en voyant à quel point cet homme ressemblait à Kane. La ressemblance fut encore plus frappante quand Liljana apporta l'un des costumes qu'elle avait cousus et pria Kane de l'enfiler, ce qu'il fit avec moult grognements et jurons. Ensuite, elle lui donna sept balles en cuir qu'elle avait remplies de riz et recousues. Leurs couleurs allaient du rouge sang au violet éclatant, comme un arc-en-ciel.

Alors que nous étions tous autour de lui à regarder, Kane lança les balles en l'air l'une après l'autre et avec des mouvements de main vifs comme l'éclair leur fit décrire un demi-cercle qui ressemblait à un arc-en-ciel. À ce moment-là, je compris que l'idée de Maram pourrait peut-être marcher : Kane serait certainement notre jongleur (et au besoin notre hercule, notre magicien et notre joueur de luth.) Atara, qui avait sorti une boule transparente et brillante que nous avions achetée à un souffleur de verre de Ramlan, dirait la bonne aventure. Maître Juwain interpréterait les horoscopes et les tarots et Liljana se ferait passer pour une spécialiste en potions avec Daj pour assistant. Je me mis à m'entraîner sur une longue flûte également achetée à Ramlan avec l'intention de jouer avec Estrella qui adorait celle que je lui avais donnée à Ishka plus d'un an auparavant. Nous accompagnerions tous les deux Alphanderry, notre ménestrel. Comme Estrella avait des yeux, des mains et des gestes extrêmement expressifs, elle pourrait aussi jouer le rôle de mime. Quant à Maram, bien sûr, ce serait notre bouffon.

« Nous n'avons pas besoin de nous produire vraiment, nous dit-il quand Liljana l'eut aidé à enfiler son costume de pitre. En fait, je suis persuadé qu'il vaudrait mieux que nous ne le fassions pas. Mais au moins, on devrait pouvoir se déplacer librement, les gens ne sont-ils

pas toujours heureux d'accueillir une troupe ambulante ? »

Bien sûr, les troupes de comédiens de ce genre allaient d'un pays à l'autre depuis des milliers d'années. Ils ne se sentaient d'aucun royaume, aucun royaume ne leur demandait de choisir leur camp, et on osait rarement les taxer.

« Ces Hespérusks sont des gens sinistres, mais au moins, ils n'ont pas encore déclaré les divertissements hors la loi. »

Cependant, Daj qui était né dans le Haraland, s'éleva contre cette affirmation : « Mon peuple n'est pas sinistre. Dans la maison de mon père, il y avait toujours du vin et des chansons. Personne n'avait peur de rire. Une fois, quand j'étais très petit, mon père nous a emmenés voir une troupe qui venait du sud. Il y avait un funambule et un cracheur de feu. Je ne me rappelle pas leurs noms. »

Maram leva la main pour faire tinter l'un des grelots qui pendaient à son bonnet jaune et bleu. « Eh bien, dit-il, j'espère que les gens oublieront aussi facilement nos noms à nous. Mais nous, nous ne devons pas les oublier, alors répétons-les encore une fois. »

Je ne serais plus Mirustral et certainement pas Valashu Elahad. Maram hocha la tête dans ma direction et m'appela Arajun et Atara Kalinda. Liljana avait choisi comme nouveau nom mère Magda tandis que maître Juwain serait Tédorik et Daj Jaiyu. Kane s'était transformé en Taras et Estrella en Mira. Alphanderry chanterait sous le nom de Thierraval. Et Maram était devenu Garath le Bouffon.

Nous quittâmes les bois comme nous y étions entrés et nous engageâmes sur l'une des petites routes de campagne du Haraland. Bien que n'ayant aucune destination particulière, nous ressentions la nécessité d'achever notre quête le plus rapidement possible. Cependant, limités par la vitesse de la lourde roulotte, nous avançons lentement. Ses énormes roues ferrées laissaient de profonds sillons dans les routes meubles et de temps à autre s'enlisaient dans la boue. Finalement, je décidai d'atteler Altaru à la charrette. Il détesta ce travail nouveau et épuisant et me regarda comme si je l'avais trahi. Mais il était plus fort que n'importe quel cheval de trait et il leur ressemblait un peu, ce qui, pensais-je, pourrait s'avérer utile si quelqu'un s'avisait de nous interroger de trop près.

Pendant les cinq jours suivants, nous errâmes de ville en ville en demandant aux gens s'ils avaient déjà entendu parler d'un endroit appelé Jhamrul. Mais personne ne connaissait. Nous guettions également les histoires de guérisseurs et de guérisons étranges. Nous allâmes jusqu'au cœur du Haraland, vers l'est et le sud. À l'approche de la rivière Iona qui descendait des montagnes pour se jeter dans le grand fleuve Ayo, le sol se fit parfaitement plat. Les Haralanders y cultivaient peu de blé, mais beaucoup de millet, de maïs, de haricots et une racine orange douceâtre appelée igname. Les différents villages

et villes – Urun, Skah, Malku et Nirrun - sentaient la cannelle et le chocolat que les Haralanders broyaient avec d'autres épices pour faire une sorte de sauce destinée au poulet, à l'agneau et au porc, et à d'étranges viandes telles que le squaj et le kresh tirées des lézards géants qui infestaient les cours d'eau d'Hespéru. Au début, nous eûmes pour seuls ennuis des routes inondées par des pluies torrentielles et des gens qui nous demandaient avec insistance de monter notre camp et de donner un spectacle. Et soudain, à cinq milles de Nirrun, nous tombâmes nez à nez avec une compagnie de soldats qui remontaient la route en provenance du sud.

Ils étaient au nombre de quatorze, vêtus d'une lourde armure d'écaillés et montés sur des chevaux épuisés. Leur capitaine, un homme au visage long appelé Riquis, attendit avec impatience pendant que nous manœuvrions la charrette pour la mettre dans un champ de haricots sur le bas-côté de la route. Le sol était mou en raison des pluies récentes et les grandes roues s'embourbèrent immédiatement. Bien sûr, il aurait été plus facile aux soldats de nous contourner, mais cela ne se passait pas comme ça en Hespéru.

Le sergent de Riquis, un homme robuste portant une barbe noire épaisse qui dépassait du col de son armure, nous observait avec un intérêt croissant. Ses yeux pleins de convoitise s'accrochaient comme des hameçons à Altaru et à Flamme. Il dit à Riquis : « Monseigneur, regardez ces chevaux ! Je n'en ai jamais vu de plus beaux !

— C'est vrai qu'ils sont beaux, renchérit Riquis en posant un regard calculateur sur Altaru. Comment une bande de comédiens a-t-elle pu se procurer de telles bêtes ? »

Debout dans la boue à côté d'Altaru, je lui caressai le cou de la main. « Un cadeau, monseigneur, répondis-je à Riquis, offert par le seigneur d'un lointain pays. »

Je ne lui dis pas que ce seigneur était le duc Gorador de Daksh.

« Il a dû drôlement apprécier votre spectacle pour vous faire un tel présent », fit remarquer Riquis.

Essayant de ne pas le regarder dans les yeux, je lui dis : « Nous ne sommes que de pauvres comédiens et nous faisons ce que nous pouvons. »

Riquis hocha la tête devant ce qu'il prit pour de la modestie. C'est alors que son sergent lui suggéra : « Pourquoi ne pas constater par nous-mêmes ce qu'ils peuvent effectivement faire ? Ça fait six mois que je n'ai pas vu de spectacle.

— Ça me plairait bien, répondit Riquis. Malheureusement, nous n'avons pas le temps. »

Il ne révéla pas ce qu'il avait à faire, mais je compris que sa compagnie avait été priée de se rendre à Avrian, à quelque quarante milles au nord de la rivière Iona. Comme nous l'avions appris à Senta,

après deux mois d'un siège épouvantable, le roi Arsu avait fini par s'emparer de la ville.

« On dit qu'ils ont crucifié mille hommes, nous raconta Riquis. Le roi Angand est venu de Sunguru rejoindre le roi Arsu pour assister à la destruction d'Avrian. Si vous souhaitez vraiment un public connaisseur, vous devriez jouer pour le roi. C'est un amateur d'art et de divertissements, à ce qu'on dit.

— Peut-être aurons-nous un jour cette chance », répondis-je.

Revenant à l'affaire qui avait retenu son attention au départ, le sergent déclara : « Si nous n'avons pas le temps d'assister à un spectacle, réquisitionnons ces chevaux et finissons-en, monseigneur. »

Ma main se figea sur le cou chaud et couvert de sueur d'Altaru. J'évaluai la distance, en pouces, qui me séparait du chariot où j'avais caché mon épée. J'évaluai l'épaisseur de l'armure des soldats ainsi que la longueur de leurs lances et le peu de maîtrise qu'ils semblaient avoir de ces armes. Je me dis que Kane, Maram et moi pourrions certainement tuer la plupart d'entre eux avant que les survivants ne perdent courage et s'enfuient.

« Seigneur Riquis, dis-je au sombre capitaine, ce cheval est un cadeau et ce serait malpoli de nous en séparer.

— Ce cheval, ajouta maître Juwain en montrant Altaru de la tête, est notre plus robuste. Nous aurions du mal à en trouver un autre capable de tirer un chariot aussi lourd.

— Et où vous a-t-on donné cette bête, devin ? » demanda Riquis.

Maître Juwain, qui détestait mentir encore plus que moi, répondit : « Ce cheval vient d'Anjo.

— Et où cela se trouve-t-il ?

— Ça se trouve dans les Montagnes du Levant.

— Et où sont ces montagnes ?

— Très loin, au nord-est, au-delà des Montagnes Blanches et des plaines du Wendrush.

— Oh, cracha Riquis, les Terres des Ténèbres. Où l'on dit que vivent les Valari. »

Ces mots parurent rester suspendus dans l'air le tintement d'une cloche. Serrant la crinière d'Altaru entre mes doigts, je m'efforçais de ne pas le regarder.

« Et vous avez joué pour les Valari, alors ? demanda Riquis. Cheval ou pas, vous voilà bien loin de ces démons.

Puis il cita un passage du Livre Noir :

« Tous ceux qui suivent le Chemin du Dragon, et le suivent sincèrement, appartiennent au monde de la lumière et emprunteront le chemin des anges. Tous ceux qui ne le font pas appartiennent au monde des Ténèbres et seront détruits. »

Liljana, qui avait la langue aussi acérée que l'acier de Godhran et

savait s'en servir pour tailler en pièces les arguments des autres, dit à Riquis : « Mais le Chemin du Dragon est certainement ouvert à tout le monde, même aux Valari.

— Certainement, répondit Riquis. Mais il y a longtemps, à l'origine des temps, les Valari se sont détournés de la Lumière. Volontairement. Leur esprit a été corrompu et ils se sont transformés en démons.

— Ils ne nous ont pas tous paru aussi mauvais quand nous avons traversé leur royaume.

— Mais n'est-ce pas le cas des démons les plus malins ? Ce qui est odieux paraît souvent justifié et les Ténèbres les plus sombres passent pour de la Lumière. »

Liljana entoura de son bras Daj qui se trouvait à côté d'elle et dit : « Mais quel enfant naît dans l'obscurité ? Et n'est-ce pas notre devoir à tous d'apporter aux déviants la...

— Ne pleurez pas pour les créatures des démons, répliqua Riquis, elles sont nées dans les ténèbres et elles retourneront aux ténèbres. Elle arrive, mère... la Grande Croisade arrive. La Kariade, quand des forêts entières seront abattues pour fabriquer des croix pour le peuple valari. Bientôt, le roi Arsu guidera nos armées vers les Terres des Ténèbres, Eanna et le grand nord. D'un jour à l'autre, dit-on, le roi sera de retour à Khévaju avec le roi Angand et, à ce moment-là, nous aurons besoin de tous les hommes et de toutes les montures de qualité que nous pourrions trouver. »

Cette nouvelle nous donnait une bonne raison de reconsidérer notre itinéraire car, petit à petit, nous nous étions rapprochés de la rivière Iona qu'il nous fallait désormais éviter coûte que coûte.

Riquis respira profondément l'air humide et chaud et regarda fixement Liljana. Puis à ma grande surprise, il déclara : « Mais nous aurons aussi besoin de comédiens de qualité pour soutenir le moral de nos soldats. Alors gardez vos chevaux, mère. Peut-être qu'un jour vous retournerez dans les Terres des Ténèbres pour jouer devant notre compagnie, quand nous aurons dressé haut l'étendard du Dragon sur les tombes des Valari. »

Maram n'avait-il pas dit que les gens étaient toujours heureux d'accueillir une troupe ambulante ?

Liljana remercia Riquis de sa bonté et lui offrit ainsi qu'à son sergent un philtre d'amour susceptible, prétendit-elle, de les aider à ouvrir leur cœur et à brandir haut leurs lances quand ils arriveraient à Avrian. Après cela, Riquis et ses hommes s'en allèrent rapidement, et nous aussi. Nous prîmes vers l'est et le sud dans le paysage fumant, loin d'Avrian et de la route que l'armée du roi Arsu emprunterait bientôt le long de la rivière Iona. Dans les villages et les petites fermes, nous continuions à poser des questions sur Jhamrul. Pensant que nous éveillerions trop de soupçons en demandant directement si

quelqu'un avait entendu parler de guérisons miraculeuses, nous parlions de notre désir qu'Atara recouvre la vue dans l'espoir que quelqu'un fournirait spontanément des informations susceptibles de nous aider. Mais quand nous abordions ce sujet, nombreux étaient les Haralanders qui nous dévisageaient dans un silence glacial. Et une femme, une grand-mère aux cheveux argentés, avoua qu'elle connaissait un merveilleux guérisseur près de Sagarun, un jeune homme qui avait été emmené par les Kallimuns et qu'on n'avait jamais revu. Mais, ajouta-t-elle, personne n'avait jamais dit de lui qu'il guérissait les aveugles.

Plus nous passions de jours et d'heures dans ce royaume horrible, plus la probabilité de trouver Jhamrul diminuait et plus la probabilité d'être découverts, arrêtés et torturés augmentait. La torture semblait être le destin de tous ceux qui vivaient là, car non seulement le Chemin du Dragon faisait un usage cruel des corps et des biens, mais il corrompait les esprits et les marquait au fer rouge.

Alors que nous conduisions notre roulotte peinte sur les routes boueuses et dans de pauvres villes aux maisons en pisé, nous croisâmes des hommes et des femmes portant des pancartes proclamant leurs erreurs. Nous apprîmes à « lire » les divers symboles marqués au fer rouge sur leurs joues et leurs fronts : généralement, une étoile représentait un petit acte de rébellion envers quelque seigneur ou maître tandis qu'un œil à l'intérieur d'un triangle traduisait l'orgueil démesuré d'un déviant ayant brigué un poste auquel il n'avait pas droit. Le vol, bien sûr, était habituellement puni par l'amputation, mais les chapardages sans gravité et la convoitise ne méritaient rien de plus qu'un dessin de main refermée marqué au fer rouge dans la chair. De la même manière, d'autres symboles correspondaient à d'autres crimes.

On aurait pu penser que les Haralanders, honteux, essaieraient de cacher ces mutilations. Mais ils avaient l'esprit si déformé que nombreux étaient ceux qui arboraient leurs cicatrices ouvertement et même fièrement : dans le village de Dakai, je vis un balayeur de rues qui se promenait nu, à l'exception d'un pagne, et exhibait avec orgueil une étoile, un triangle, une cloche, une main, un cercle, un papillon et d'autres signes tatoués sur toute la surface de son torse brun et luisant, de ses bras et de ses jambes. C'était comme s'il se servait de ses cicatrices pour crier à tout le monde : « Vous voyez tout ce que j'ai souffert en m'efforçant d'emprunter le Chemin du Dragon ? Vous voyez tout ce que j'ai sacrifié dans la douleur afin que d'autres tirent la leçon de mes erreurs ? » Je fus effaré d'apprendre qu'on attendait des déviants condamnés à être marqués qu'ils s'infligent eux-mêmes cette atrocité, et que beaucoup le faisaient réellement. Ils semblaient graver au cœur même de leurs fibres nerveuses l'obligation de

n'exister que pour accomplir la volonté du Dragon Rouge.

Cependant, cela faisait de nombreux jours que nous parcourions le Haraland quand nous tombâmes sur notre première crucifixion. Sur la grand-place de la ville de Yosun, un homme mince avait été accroché sur une croix en bois afin que tout le monde puisse le voir. Ce jour-là, je conduisais la roulotte. M'arrêtant sur le sol en terre battue taché de sang, je descendis et me joignis à la foule rassemblée autour de la croix. Quatre soldats revêtus d'une armure d'écaillés et armés de lances empêchaient les habitants d'approcher le crucifié de trop près. Je vis que ses mains et ses pieds étaient traversés par de grosses pointes en fer et que ses jambes tremblantes ne paraissaient plus capables de repousser la plate-forme sur laquelle il était cloué. Il suffoquait. Après deux jours passés sous le soleil ardent de l'Haraland, son corps nu était presque noir. Ses yeux sombres regardaient dans le vide et je compris que la mort était proche.

Même si c'était difficile à dire à cause de son visage tordu par la déshydratation et la douleur, je pense qu'il devait avoir mon âge. À une femme qui se tenait près de moi, je demandai : « Quelle erreur a-t-il commis ?

— Il a tué son frère, me dit-elle.

— Tué son frère ! » m'écriai-je. Peu de crimes à mes yeux étaient pires que celui-là.

Mais l'histoire n'était pas aussi simple que cela. Un charron qui connaissait le jeune homme dont le nom était Tristan me raconta que le frère de ce dernier, Alok, s'était emporté et avait frappé Ra Sadun, le Prêtre Rouge local. Apparemment, ce dernier avait appris qu'un troisième frère, âgé de six ans seulement, se comportait de manière provocante, et il était venu chercher l'enfant chez Tristan et Alok pour le faire éduquer à l'école des Kallimuns. Comme disent les prêtres : « Donnez-nous l'enfant, nous vous donnerons l'homme. »

Mais Alok avait refusé de laisser partir son plus jeune frère. Peut-être craignait-il que les Prêtres Rouges ne le castrent comme ils le faisaient souvent avec les jeunes garçons afin qu'ils puissent chanter plus admirablement les louanges d'Angra Mainyu et de Morjin. Peut-être redoutait-il des choses bien pires encore. De toute évidence, il n'avait pas cru Ra Sadun quand celui-ci lui avait expliqué que l'enlèvement de son petit frère était une chance, que c'était la seule façon de sauver l'enfant. Alors il avait asséné un coup de poing sur le nez de Ra Sadun et l'avait fait saigner. Quand le Prêtre était parti chercher les soldats, Tristan avait pris un couteau à découper et avait tué Alok en prétendant que le déshonneur que son frère avait infligé à leur famille lui était trop insupportable. Le sang d'Alok, dit-il à tout le monde, laverait cette honte. Mais de nombreux habitants de Yosun pensaient que Tristan avait poignardé Alok pour lui épargner le

terrible châtement de la crucifixion. C'est probablement ce que Ra Sadun dut penser lui aussi car il ordonna aux soldats de s'emparer de Tristan et de le crucifier à la place de son frère.

« Il ne faut pas tromper le Dragon », me dit le charron. C'était un vieil homme à barbe blanche dont les mains semblaient aussi dures que les rayons en bois qu'il fabriquait. Il en agita un en direction de Tristan accroché sur la croix dominant la place. « Mais si vous voulez mon avis, Tristan a bien tué Alok pour l'honneur. Il aimait son frère, c'est vrai, mais je pense qu'il aimait encore plus l'honneur de sa famille. Et qui supporterait que quelqu'un qui a frappé un prêtre reste en vie ? »

Bien sûr, les crimes d'honneur étaient une vieille tradition du Haraland. Des nobles se battaient en duel pour des insultes réelles ou imaginaires ; des hommes assassinaient ceux qui avaient osé regarder leur femme d'un air lascif ; des frères tuaient leurs propres sœurs coupables d'adultère ou d'autres comportements sensuels ridiculisant le mariage et apportant la honte sur la famille.

Le charron regarda le mourant d'un œil d'où s'écoulait un liquide blanchâtre. « Il fut un temps, ajouta-t-il, où les Prêtres Rouges l'auraient félicité pour ce qu'il a fait. Aujourd'hui, ils le mettent sur une croix. »

D'après ce que je comprenais, tout l'esprit du Chemin du Dragon reposait sur l'idée que les gens étaient censés deviner la volonté de Morjin, se l'approprier et la mettre en œuvre dans leur cœur et dans leurs actes. Cependant, cette volonté pouvait se révéler difficile à appréhender parce qu'elle changeait tout le temps.

« Je crois que c'est Arch Uttam », m'expliqua le charron. Ce n'était pas la première fois que j'entendais le nom du Grand Prêtre d'Hespéru. « On dit que les Kallimuns ne toléreront plus aucun crime d'honneur. Moi je dis que c'est très bien, tout l'honneur revient à Morjin. Et qui a le droit de défendre son propre honneur contre l'intérêt supérieur du royaume ? Mais quelquefois c'est difficile de savoir vraiment quel est cet intérêt. Je ne comprends pas pourquoi les prêtres ne rendent pas les choses plus claires. Je ne comprends pas pourquoi le roi Arsu ne les oblige pas à rendre les choses plus claires. C'est à devenir fou. Je ne me plains pas, bien sûr, mais j'aimerais bien pouvoir passer une journée sans m'inquiéter de commettre une erreur sans même savoir que c'est une erreur. Je suppose qu'Arch Uttam souhaite simplement rétablir l'ordre dans le Haraland, comme tout le monde. On dit que lord Morjin viendra bientôt en visite ici, et il ne serait pas convenable qu'il y voie des hommes en train d'assassiner leurs propres frères. »

J'étais étonné que le charron ne porte aucune marque de fer sur les parties visibles de son corps car il me semblait que sa liberté de parole aurait dû depuis longtemps l'amener à commettre une Erreur Majeure.

Profitant de sa volubilité, je lui demandai s'il connaissait un endroit appelé Jhamrul, mais il n'en avait jamais entendu parler. Quand j'abordai le sujet des guérisons miraculeuses, avec autant d'habileté que possible, il parut se rappeler qu'il était en train de parler à un comédien inconnu assistant à une crucifixion sur une place publique et non en train de bavarder chez lui autour d'une chope de bière. Et il me donna une réponse dont je commençais à me lasser : « On dit que la seule véritable régénération repose entre les mains du Maîtreya. Mais, bien sûr, je ne sais pas si lord Morjin lui-même pourrait guérir le pauvre Tristan maintenant. »

En réalité, rien ni personne ne pouvait plus le guérir, car sa tête s'affaissa brusquement sur sa poitrine, ses forces l'abandonnèrent et il mourut. À ce moment-là, je sentis s'ouvrir en moi une sorte de trou dans lequel s'engouffra un vent violent et glacial. Une pensée horrible me traversa l'esprit : et si Tristan était celui que nous cherchions et que nous soyons arrivés trop tard ? Mais, me demandai-je, comment cela serait-il possible ? Tristan était un meurtrier, comme moi.

Après cela, ils descendirent le corps pour l'enterrement et nous nous préparâmes à partir. Mais le charbon qui connaissait la mère de Tristan me supplia de donner un spectacle pour tenter de réconforter la pauvre femme. Je ne pensais pas qu'à cet instant il y eût quoi que ce soit au monde susceptible de l'aider, car elle sanglotait sans pouvoir s'arrêter, penchée sur le corps de son enfant qu'elle enveloppait dans un drap blanc. Elle me rappelait ma propre mère, non pas physiquement, car elle était petite et robuste, mais par la profondeur de l'amour qui émanait d'elle.

Finalement, j'accédai à la demande du charbon tout en doutant fortement que quelqu'un dans la ville ait envie de voir un spectacle ce jour-là. Mais les habitants de Yosun me surprirent. En fin d'après-midi, après l'enterrement, mes amis et moi enfîlâmes nos costumes et nous installâmes sur la grand-place. Il y avait plus de spectateurs que pour la crucifixion. C'était comme s'ils désiraient une chanson, une histoire ou un spectacle pour chasser l'image du crucifié de leur esprit. Sa mère, qui s'appelait Uja, se tenait tout près du cercle que nous avions délimité avec une corde peinte. Cela semblait presque sacrilège de jouer sur un sol encore taché du sang de Tristan.

Nous jouâmes cependant. Kane sortit ses balles colorées et les lança très haut dans l'espace. Quand il eut fini de jongler, il ôta sa chemise et se tint à demi-nu devant la foule. Les proportions de ses membres et de son corps étaient si parfaites qu'on ne voyait pas au premier coup d'œil à quel point il était grand. À présent, il faisait étalage de sa force colossale devant tout le monde. Saisissant une chaîne en fer, il invita le charbon et plusieurs autres hommes parmi les spectateurs à tester sa résistance et à l'entourer autour de son torse puissant en serrant bien.

Puis il prit rapidement une profonde inspiration, sa poitrine se gonfla comme un soufflet et la chaîne se rompit avec un bruit sec et métallique pour le plus grand bonheur de la foule.

Ensuite, ce fut le tour de Maram qui fit le clown en feignant d'essayer de briser la même chaîne avec des mouvements de son ventre. Comme cela ne marchait pas, il abandonna pour lorgner les plus belles femmes de Yosun. Quand les pères et les frères commencèrent à s'inquiéter de ces attentions, Maram parut se souvenir qu'il devait se maîtriser et s'entoura les hanches avec la chaîne pour ne pas l'oublier. Cependant, quelques instants plus tard, il retomba dans la luxure et, une expression concupiscente sur le visage, avança vers la foule en donnant des coups de reins avant de s'arrêter juste à temps en tirant brusquement sur la chaîne. Je trouvais ce jeu trop cru pour les austères Haralanders et je craignais que l'un des hommes ne dégaine une épée pour le décapiter, ou pire. Mais une fois de plus, les habitants de la ville me surprirent en riant de bon cœur aux bouffonneries de Maram. Il y avait quelque chose de curieux, pensai-je, dans la manière dont un clown pouvait exploiter les obsessions et les peurs des gens et tenir impunément des propos que personne d'autre ne pouvait se permettre.

À la fin du spectacle, alors qu'Estrella et moi prenions notre flûte et Kane son luth, Liljana ouvrit la porte décorée de notre roulotte pour permettre à Alphanderry de faire une mystérieuse apparition. Maram annonça que Thierraval était trop timide pour se mêler à la foule, mais qu'il avait accepté de chanter pour tout le monde. L'unique chanson qu'Alphanderry interpréta était triste et cependant vibrante d'espoir, et nombre d'hommes, de femmes et d'enfants versèrent des larmes. Quand Alphanderry eut fini et regagné l'intérieur de la roulotte, alors qu'Atara commençait à dire la bonne aventure et Liljana à vendre ses potions, la mère de Tristan s'approcha pour nous remercier. Elle essaya de nous donner quelques pièces pour nous payer de nos efforts, mais je lui dis de les garder pour faire brûler des cierges pour ses fils. Cependant, d'autres spectateurs firent tomber de nombreuses pièces de cuivre et même quelques pièces d'argent dans le bonnet de bouffon de Maram. Ils nous souhaitèrent bon voyage et demandèrent quand nous reviendrions.

Quand Maram soupesa les pièces qui tintaient dans son bonnet, il me regarda et dit : « Nous n'avons peut-être pas réussi en tant que princes, mais nous avons peut-être un avenir comme comédiens. »

Les jours suivants, quand Yosun fut à des milles derrière nous, nous donnâmes d'autres représentations dans d'autres villes. Liljana affirmait que nous avions besoin de l'argent, sinon pour remplir notre bourse vidée de son or à Nubur et à Ramlan, du moins pour compléter nos réserves en baisse. Mais nous avions aussi des motivations plus

profondes. Nous jouions pour donner du courage aux Haralanders pratiquement réduits en esclavage et, plus encore, pour nous encourager nous-mêmes. C'était comme si nous avions besoin de savoir qu'il restait une petite partie du monde que nous pouvions encore contrôler et embellir.

La croix supportant Tristan ne fut que la première des nombreuses que nous rencontrâmes. Jamais nous ne réussîmes à nous habituer à leur vue. Le gaspillage cruel de tant de vies atteignait profondément quelque chose de sacré en chacun de nous, mais c'était Estrella qui était la plus affectée. Elle avait beau avoir supporté les tourments du Désert Rouge et des tas d'autres choses sans se plaindre, j'avais l'impression qu'elle ne pourrait pas continuer longtemps comme ça. Et puis un jour, sur une route pluvieuse, dans une forêt à proximité de Lachun, nous tombâmes sur une croix isolée. Le tout petit corps qu'elle supportait était celui d'un enfant. Impossible de déterminer son sexe, car le soleil avait noirci ses chairs boursouflées et les corbeaux, qui s'acharnaient sur lui depuis un bon moment, avaient pratiquement picoré le cadavre jusqu'à l'os. Nous ne trouvâmes personne dans les environs pour nous dire quelle avait bien pu être l'erreur de cet enfant. Quand nous eûmes détaché et enterré les restes, Estrella resta à sangloter au-dessus de la tombe, à sa manière étrange et silencieuse qui était bien pire que les pleurs des autres gens. Les Hespérus disaient que la crucifixion était une grâce parce qu'elle donnait au condamné un temps presque infini pour faire son examen de conscience et corriger ses erreurs. La vraie grâce, pensai-je, aurait peut-être été qu'Estrella meure à Argattha, assez jeune pour que lui soit évitée la douleur qui lui transperçait le ventre à cet instant tel le couteau d'un tortionnaire. Je la sentais mobiliser toute sa volonté et tout son souffle pour lutter contre cette souffrance et, plus encore, pour repousser furieusement cette chose noire et cruelle qui lui rongait le cœur depuis notre passage dans le Skadarak. Je pleurai avec elle car j'avais l'impression qu'en fin de compte, le mal triompherait toujours.

Le matin suivant, cependant, la pluie cessa et des rayons de soleil éclatants se faufilèrent entre les nuages. Estrella insista pour que nous prenions vers l'ouest, en direction de la rivière Iona. Elle était incapable de nous dire si la souffrance de la veille lui avait donné accès à quelque partie secrète de son être ou si elle se fiait simplement à son instinct. Mais elle nous mena directement à une ville pleine de fabricants d'épées et d'armuriers. C'est là qu'au cours d'une conversation apparemment fortuite, un forgeron nous apprit qu'il y avait un village pas très loin de là qui s'appelait Jhamrul.

11

L'endroit que nous cherchions depuis tant de jours se trouvait à cinquante milles au nord-ouest, de l'autre côté de l'Iona – quelque part au pied des montagnes, à l'est de Ghurlan, mais à l'ouest de la rivière Rhul. Bien que cela correspondît à la prédiction de maître Matai, Maram s'opposa à ce nouvel itinéraire en disant : « Et si nous ne trouvons rien là-bas ? On ne peut pas continuer à errer sans fin d'une ville à l'autre sur la base d'un horoscope qui pourrait être, ou ne pas être, celui du Maîtreya ! Chaque fois que je vois un menuisier en train de scier une poutre en bois, je me demande s'il ne travaille pas pour moi. »

Il se plaignait aussi de ce qu'il faudrait traverser l'Iona et la route qu'empruntaient le roi Arsu et son armée.

« C'est vrai, lui répondis-je. C'est pour ça que plus nous partirons vite, plus nous aurons de chances de les éviter. »

Nous engageâmes notre roulotte sur un chemin de terre qui menait à la ville d'Assul. Là, si le forgeron avait raison, nous trouverions une route orientée est-ouest qui franchissait le Pont Noir sur l'Iona et conduisait à Ghurlan. Jhamrul était juste au nord de cette route, dans les collines, à environ quarante milles de Ghurlan – en tout cas, c'est ce que nous espérions.

Je pense que nous étions tous irrités par la lenteur que nous imposaient les roues grinçantes de notre roulotte. Nous envisageâmes de dételer Altaru de la charrette pour foncer jusqu'à Jhamrul, puis de quitter définitivement l'Hespéru, mais le risque semblait trop grand. Alors nous continuâmes péniblement jusqu'à Assul, une petite ville calme et propre. La route dont avait parlé le forgeron n'était en fait qu'un ruban de pavés cassés et de terre. Mon père n'aurait jamais laissé une route principale se dégrader à ce point mais, bien sûr, il n'avait jamais imaginé que son royaume puisse un jour être déchiré par la rébellion. Tandis que nous traversions les riches terres alluvionnaires à proximité de l'Iona, nous croisâmes des groupes d'ouvriers réquisitionnés travaillant dur à réparer la route. Ils brandissaient leurs pioches et levaient leurs pelles avec un enthousiasme rare, comme s'ils étaient particulièrement fiers d'avoir été choisis pour restaurer la grandeur du royaume du roi Arsu. L'un de ces groupes s'efforçait, à l'aide de cordes et d'un attelage de mules qui s'ébrouaient, d'ériger sur le bord de la route une statue en marbre

géante de Morjin. En entendant quelqu'un déclarer que cette sculpture était là pour durer dix mille ans, j'émis le souhait qu'elle s'enfonce dans le sol noir et meuble comme dans des sables mouvants et disparaisse du jour au lendemain dans les entrailles de la terre.

Cependant, tous les travailleurs ne paraissaient pas aussi heureux. Près de la rivière, les Haralanders faisaient pousser du coton et du riz et nous dépassâmes des nuées d'hommes presque entièrement dévêtus et le corps dégoulinant de sueur qui sarclaient et désherbaient, courbés sur des champs ressemblant à des marais. Beaucoup étaient des esclaves et bon nombre d'entre eux avaient été amenés de Surrapam, marqués et enchaînés. Le chaud soleil d'Hespéru brûlait leur peau claire jusqu'au sang. Il y avait aussi un nombre non négligeable de serfs occupés à répandre du fumier sur ces champs. Leurs maîtres semblaient les fouetter aussi féroceMENT que leurs esclaves.

J'avais l'impression que presque tout le monde en Hespéru, du plus petit videur de latrines au roi, était esclave d'une manière ou d'une autre car tous étaient inféodés à Morjin – et les uns aux autres. À Ramlan, j'avais entendu un dicton : « Tous les hommes ont un maître. » Cela semblait exprimer parfaitement l'avilissement des hommes dans tous les Royaumes du Dragon. Dans ce pays de croix et de statues de monstres, chaque habitant était par principe lié à un autre. Et à présent, conformément aux édits du roi Arsu, nombre d'entre eux devaient s'incliner devant une nouvelle catégorie de maîtres. Les Haralanders les appelaient les « Nouveaux Seigneurs » et il s'agissait en général d'hommes simples comme le libraire et le cordonnier de Nubur qui s'étaient enrichis grâce aux *dragamendes* et achetaient leur titre au roi avec la bénédiction des Kallimuns. Ce fut l'un de ces Nouveaux Seigneurs, un certain lord Rodas, qui nous arrêta sur la route défoncée de Ghurlan, juste au moment où nous étions sur le point de traverser le Pont Noir enjambant les eaux troubles de l'Iona.

Lord Rodas était un petit homme au visage mince dont la barbe broussailleuse ne compensait pas l'absence de menton. Il portait une culotte de soie et un pourpoint de soie bleue brodée d'or. Les six mercenaires qui l'accompagnaient étaient richement vêtus d'une livrée violette et jaune et portaient des lances et des épées mais pas d'armure. Ils attendirent à cheval tandis que lord Rodas plaçait son hongre gris au milieu de la route pour bloquer notre roulotte.

« Bien le bonjour, mes bons comédiens », nous dit-il.

Comme il nous l'apprit d'une voix douce comme de l'huile de carthame, toutes les troupes de comédiens circulant dans le Haraland entre l'Iona et la Rhul étaient désormais sous ses ordres.

« Et, nous informa-t-il, mes ordres sont que vous ne pourrez

traverser ce pont qu'après m'avoir payé une taxe de quarante onces d'argent. »

Je jetai un coup d'œil à Kane, assis sur le cheval de bât que nous avions transformé en monture. Ses yeux lançaient des éclairs. Je ne pense pas que lord Rodas et ses six mercenaires aient réalisé à quel point ils étaient proches de la mort.

En dépit de sa frêle apparence, lord Rodas était extrêmement entêté et Liljana ne réussit à négocier qu'un petit rabais à trente pièces d'argent – tout ce qu'il nous restait.

« À mon avis, nous dit-il, ce sera encore plus dur pour vous à l'ouest. Là-bas, toutes les troupes sont sous la responsabilité de lord Olum. Il faudra lui payer une nouvelle taxe, et bien plus élevée. Bon, allez-y maintenant avant que je ne change d'avis -La grâce du Dragon soit avec vous ! »

Il déplaça son cheval sur le côté et d'un geste brusque nous fit signe d'avancer. En passant devant lui, je l'entendis se plaindre de ce fameux lord Olum à l'un de ses mercenaires ; apparemment, lord Rodas et ses hommes avaient l'intention d'intercepter le roi Arsu et son armée sur la route de l'Iona pour dénoncer lord Olum, coupable d'avoir commis la grave erreur de garder pour lui les taxes qu'il percevait et de tromper ainsi le roi.

De l'autre côté de la rivière, sur la route qui menait d'Avrian à Orun, nous ne vîmes aucun signe de l'avant-garde du roi et nous en rendîmes grâce au ciel. Ni lord Olum ni personne prétendant agir en son nom ne nous arrêta pour nous demander de l'argent, et pour cela aussi nous remerciâmes le ciel. Nous traversâmes rapidement des rizières et des parcelles de coton qui cédèrent bientôt la place à des champs de millet et de maïs. Le beau temps se maintint et, en dépit des nids-de-poule de la route défoncée, nous parcourûmes une bonne distance ce jour-là.

Ensuite, nous suivîmes cette route vers l'ouest, en direction de Ghurlan, pendant deux jours. Elle grimpait progressivement dans un paysage de collines couvertes de ginseng, de chicorée et de coquelicots, ainsi que de bosquets d'amandiers et de pacaniers. L'air se faisait moins lourd, moins humide et un petit peu plus frais. À environ trente-cinq milles de l'Iona, un cultivateur nous indiqua un chemin de terre qui se dirigeait vers le nord à travers ces collines. Il nous expliqua que si nous empruntions ce chemin sur cinq milles avec notre roulotte et que nous dépassions la Colline des Merisiers, nous aboutirions à Jhamrul. Ses renseignements se révélèrent exacts et nous découvrîmes le village que nous cherchions depuis si longtemps niché dans un défilé boisé.

C'était un tout petit village : environ quarante maisons et bâtiments entourés de bosquets d'amandiers et de pacaniers et de champs de blé

rouge cultivés en terrasses. Entrer tranquillement dans cet endroit ravissant pour s'enquérir du Maîtreya paraissait impossible, mais c'est ce que nous fîmes. Ou plus exactement, nous nous rendîmes sur la place du village et demandâmes au forgeron s'il y avait à Jhamrul un guérisseur susceptible de nous aider. Ce dernier nous envoya chez le seul guérisseur de Jhamrul – en fait, le seul guérisseur à des milles à la ronde car, apparemment, les villages voisins de Sojun, Eslu et Nur envoyaient également leurs malades et leurs blessés à cet homme renommé. Son nom était Mangus, mais les habitants de Jhamrul disaient plus respectueusement le Maître.

Nous trouvâmes sa maison au nord du village, sur le flanc d'une colline ; elle était construite en solide granit gris et non en pisé comme c'était plus couramment le cas pour les habitations d'Hespéru. En remontant l'allée qui menait à la maison, nous vîmes une vieille femme, une esclave, en train de travailler dans le jardin d'herbes aromatiques qui se trouvait à côté. De l'autre côté poussaient des figuiers et, derrière, un homme aux cheveux noirs gardait quelques chèvres dans un pré. La maison elle-même était de grande taille et ses quatre ailes étaient recouvertes d'un grand toit de tuiles rouges. La porte d'entrée, assez large pour laisser passer notre charrette, s'ouvrait sur un jardin avec des rosiers grimpants sur des treillages et une fontaine moussue au centre. Une autre vieille femme attendait près de cette porte pour nous recevoir. Elle, en revanche, ne pouvait pas être prise pour une esclave, car elle portait une magnifique robe en soie brodée de fleurs et un collier d'opales et d'onyx noir. Elle se présenta sous le nom de Zhor et nous dit qu'elle était la femme de Mangus.

Je jetai un coup d'œil à maître Juwain en m'efforçant de cacher ma déception car, à moins que Mangus n'ait épousé une femme de quarante ans son aînée, il ne pouvait pas être celui que nous cherchions. Si les calculs astrologiques de maître Matai étaient exacts, le Maîtreya devait être né, comme moi, le neuf triolet de l'an 2792, ce qui lui faisait vingt-deux ans seulement.

Zhor nous invita à entrer dans l'atrium pendant qu'un serviteur allait chercher Mangus. Elle prit une grosse carafe et nous servit elle-même des verres de citronnade sucrée avec de la menthe et du miel. Tandis que nous attendions près de la fontaine qui murmurait, je remarquai un socle supportant un buste en marbre de Morjin. Ses yeux regardaient vers le haut. Suivant leur regard aveugle, j'aperçus, au-dessus de l'arche de la porte derrière nous, presque trop haut pour être lisible, une frise bordée d'or rappelant d'une écriture élégante à l'encre rouge les dispositions à respecter pour suivre le Chemin du Dragon.

PENSER CORRECTEMENT
PARLER CORRECTEMENT
AGIR CORRECTEMENT
RÉVÉRER CORRECTEMENT
SE SOUMETTRE CORRECTEMENT

Alors que je méditais sur toutes les manières dont Morjin avait perverti ce qui aurait dû être de nobles vertus dans son *Darakul Élu* – et dans la douleur et le sang –, le « Maître » entra dans l'atrium. Il marcha vers nous avec grâce, comme porté par son allure infiniment digne. Ses cheveux blancs tombaient en boucles parfaitement gominées sur ses épaules. Il portait une tunique en soie rouge et une culotte rouge et, par-dessus, une toge de coton blanc, plus longue, qui descendait jusqu'à ses mules argentées. Je remarquai quelques tâches légèrement rosées que ses domestiques n'avaient pas dû réussir à enlever. Son visage sévère et rasé de près, qui respirait la bonté et la sollicitude, me rappela mon grand-père, et ses yeux, animés des mêmes sentiments, me plurent aussi. Mais ils étaient assombris par le soupçon que j'avais trop souvent rencontré depuis que nous étions entrés en Hespéru.

Nous fîmes les présentations et je lui parlai de l'inquiétude que nous causaient la cécité d'Atara et la blessure à la poitrine de Maram qui ne voulait pas guérir ; nous lui donnâmes le peu d'argent que nous avions gagné en nous produisant sur la route. Ensuite, il nous emmena, Atara, Maram et moi, dans une petite pièce donnant sur l'atrium. Des carreaux blancs recouvraient les murs et le sol de cette salle qui sentait la menthe, les herbes anciennes et le sang. Je remarquai que le bois de la chaise au centre de la pièce et une table près de l'un des murs étaient tachés de sang. Mangus invita Atara à s'asseoir sur la chaise pendant que Maram enlevait sa tunique et s'allongeait sur la table.

Quand Mangus défit le bandeau autour du visage d'Atara, je sentis mon cœur accélérer au rythme du pouls de Mangus. Quand il inspira profondément, ma gorge se serra. Pendant un instant, je sentis l'espoir monter en moi. Je me demandai si maître Matai avait pu se tromper et si, finalement, celui que nous cherchions n'était pas en fait un vieil homme.

Mais Mangus se contenta de regarder tristement Atara en disant : « Je suis désolé, Kalinda, mais je ne peux pas vous aider. Je ne connais personne qui puisse le faire. Sauf, bien sûr, le Maîtreya. J'ai entendu dire que lord Morjin viendrait peut-être en Hespéru. Peut-être devriez-vous aller le voir. S'il pouvait apposer ses mains sur votre visage, passer ses doigts sous vos sourcils, il...

— Merci », répondit Atara à Mangus tandis que tout son corps se

raidissait. Le froid qui se répandit alors en elle faillit figer le sang dans mon cœur. « J'espérais que vous seriez capable de me guérir, mais je vous remercie pour votre conseil. Si tel est mon destin, je m'adresserai certainement au Dragon Rouge. »

Mangus soupira devant la détresse évidente d'Atara et la salua d'un signe de tête. Puis avec un nouveau soupir, il se dirigea vers Maram. Il ne lui fallut pas longtemps pour défaire le pansement et ôter les couches de coton enfoncées dans la seule blessure qui restait sur sa poitrine. En dépit de son visage qui demeura dur et inexpressif, je sentis qu'il était retourné par le spectacle de la plaie à vif et suintante que Jézi Yaga avait faite. Il jeta les pansements ensanglantés et puants dans une cuvette en bronze puis, posant sa vieille main sur l'autre moitié de la poitrine couverte de poils drus de Maram, il lui demanda : « Vous dites que c'est votre cheval qui vous a mordu il y a trois mois ? Avez-vous essayé de mettre des vers dans la plaie ? »

Les yeux de Maram se révoltèrent. « Sur la route, à quelques milles d'ici, nous avons rencontré un, euh, guérisseur qui m'a conseillé des vers pour nettoyer la blessure. Ces maudits vers m'ont fait très mal, mais ça n'a servi à rien. »

Mangus lui sourit et lui dit : « Un jour, on m'a amené un soldat – il s'appelait Séfu. Cela faisait presque trois *ans* qu'il avait une pointe de flèche dans le poumon. On disait qu'on lui avait retiré soixante-sept bols de pus. Je n'ai pas réussi à ôter la pointe de la flèche, mais j'ai préparé un emplâtre pour la blessure. Au bout d'un mois, elle a commencé à se refermer et deux mois plus tard, elle était complètement cicatrisée, même si Séfu se plaignait encore de sentir la flèche quand il respirait trop profondément. » C'est alors que je laissai échapper cette phrase : « Nous avons entendu dire que vous aviez guéri une fillette d'une maladie incurable. »

Quelque chose remua en Mangus. On aurait dit qu'il avait avalé un ver vivant. Son sourire triste semblait dissimuler beaucoup de choses. Il regardait fixement le pré dehors, comme plongé dans une profonde réflexion. Puis il alla à la fenêtre ouverte, mit ses mains en porte-voix et appela : « Bemossed ! J'ai besoin de toi ! »

Il se retourna vers nous, jeta un coup d'œil à Maram et dit : « Je dois rester seul avec Garath, maintenant. »

Quelques instants plus tard, alors qu'Atara et moi nous dirigions vers la porte, un jeune homme se précipita dans la pièce. Sa tunique lâche en laine rustique dissimulait mal ses membres fins hâlés par le soleil et des cicatrices qui ressemblaient à des marques de coups de fouet sur le haut de son dos, autour du cou. Il était grand pour un Hespérük et beau, avec des traits plutôt doux et un visage à l'expression aimable. Il avait une croix noire tatouée sur le front au-dessus de l'espace entre les deux yeux. Je remarquai que ces derniers

étaient d'une belle couleur terre de Sienne et qu'ils étaient plus grands et plus lumineux que tous ceux que j'avais vus jusque-là.

« Bemossed, ordonna Mangus à son esclave en montrant du doigt les pansements nauséabonds dans la cuvette. Jette-moi ça. Puis va dans le pré tuer une chèvre, nous allons faire un sacrifice. »

Bemossed s'inclina devant Mangus, prit la cuvette et sortit de la pièce sans un regard pour les autres. Abandonnant Maram aux soins douteux de Mangus, nous suivîmes Bemossed dans l'atrium où nous attendîmes pendant qu'il quittait la maison par la porte de derrière. Quelques instants plus tard, le cri d'une chèvre rompit le calme de l'atrium. Même le murmure de la fontaine ne réussit pas à effacer ce terrible son.

La femme de Mangus nous servit de nouveau de sa boisson au citron, mais je ne pus me résoudre à la boire. Elle nous expliqua qu'elle avait d'autres choses à faire, s'excusa et nous laissa seuls. J'attendis en regardant fixement le buste de Morjin et en me demandant pourquoi Mangus avait besoin de rester seul avec Maram. Bemossed revint bientôt, une grosse bassine en bronze entre les mains. Son contenu qui sentait le sang frais clapotait contre les bords quand il traversa l'atrium. Puis il entra dans la salle de soins de son maître et referma la porte derrière lui.

La forte odeur de citron flottant dans l'air me donnait presque la nausée. Je jetai un coup d'œil au-dessus de mon verre à Liljana et à maître Juwain qui observaient Estrella. Assise sur un banc de pierre près de la fontaine, elle fixait avec une grande attention la porte fermée de la salle. Ses yeux sombres et liquides étaient animés de petites lumières pareilles à du vif-argent. Brusquement, son visage brilla d'un éclat intense, comme si un éclair avait fendu l'air au-dessus d'elle. Elle sauta de son banc, se tourna vers Daj et ses doigts se mirent à s'agiter, rapides comme des ailes de colibri. Elle me regarda, s'approcha de moi en sautillant, prit ma main et la tira doucement. De nouveau, elle fixa la porte fermée derrière laquelle Bemossed avait disparu. Les vagues de sang brûlant que je sentais refluer de son cœur affolé m'étaient presque insupportables. Tout comme l'éclat de ses yeux, car dans ces deux puits de joie identiques, je lisais son émerveillement et l'espoir immense qu'elle mettait dans l'esclave appelé Bemossed.

« Lui ? demandai-je à Estrella. Celui-là ? Tu es sûre ? »

Estrella sourit, ardente et lumineuse comme le soleil, et hocha rapidement la tête. Une prophétesse mourante m'avait dit un jour qu'elle me montrerait le Maîtreya. Maintenant que ce moment était enfin arrivé, je n'arrivais pas à y croire.

« Bon, dit Kane en s'approchant pour poser sa main sur la tête d'Estrella. Bon. »

Maître Juwain marmonna quelque chose sur son désir de connaître le jour et l'heure de la naissance de Bemossed, et Atara, plongée dans un silence étrange, demeura d'un calme glacial. Daj s'écria : « Mais il est comme tout le monde ! Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant ? »

Sa question, me dis-je, était tout à fait pertinente. Comme il ne semblait y avoir rien d'autre à faire qu'attendre, nous attendîmes. J'écoutais l'eau qui s'écrasait goutte à goutte dans la fontaine et sentais la main d'Estrella qui serrait la mienne avec enthousiasme tandis qu'une nouvelle vie coulait dans ses veines. Les yeux énigmatiques de Kane ne quittaient pas la porte. Si à cet instant un dragon avait surgi dans l'atrium, Kane aurait tenté de le repousser à mains nues. Et pourtant, je sentais qu'il était lui aussi rongé par le doute.

Finalement, la porte s'ouvrit et Mangus sortit, suivi de Maram et de Bemossed. J'embrassai rapidement du regard les cheveux noirs et bouclés et la barbe bien taillée de Bemossed. Il portait la même bassine en bronze remplie à présent de nouveaux tampons de ouate souillés et de sang. Ses mouvements étaient légers et vifs mais sûrs, et il se dépêcha de quitter l'atrium comme la première fois. J'avais envie de l'arrêter pour l'interroger, mais il semblait n'y avoir aucun moyen de le faire poliment.

Mangus n'apporta pas plus d'éclaircissements sur le mystère de cet homme. Tout ce qu'il nous dit fut : « L'emplâtre de Garath devra être changé demain. Et après-demain. Ensuite, vous pourrez repartir vers la destination qui vous attend. »

Il nous salua d'un signe de tête, puis nous raccompagna à la porte principale. Nous quittâmes sa maison par le chemin par lequel nous étions arrivés en empruntant la petite route qui redescendait au village. Quand nous eûmes parcouru un demi-mille, j'arrêtai la roulotte au bord d'un pré plein de moutons et me tournai vers Maram. Il était assis sur son cheval, la main légèrement appuyée sur sa poitrine.

« Raconte-moi ce qui t'est arrivé ! lui dis-je.

— Que je *vous* raconte ? » répliqua-t-il. Son regard tomba sur Estrella qui était assise à côté de moi sur le siège de la charrette. « C'est à vous de me raconter ! Vous avez tous l'air d'avoir avalé des champignons hallucinogènes et d'avoir fixé trop longtemps le soleil ! »

Je lui expliquai qu'il était fort possible que notre quête touche à sa fin. Et il nous raconta ce qui s'était passé dans la salle fermée avec Mangus et Bemossed : « Je n'y voyais pas grand-chose parce que Mangus m'avait couvert le visage avec un linge : c'était de la soie, lourde et jaune, ornée d'un Dragon Rouge. Et elle était imbibée de parfum. J'ai pensé : bizarre, bizarre. Mais Mangus m'a dit de méditer sous la protection du Dragon. Méditer ! Il m'a dit qu'il devait nettoyer

la plaie avec des médicaments. Que le linge me protégerait de leur odeur nauséabonde. Je pense que ça a aidé, mais pas beaucoup. Je ne sais pas ce que ce maudit charlatan a mis dans son cataplasme, mais j'ai senti des odeurs d'alcool et d'essence de menthe, et de santal aussi, je crois. Et quelque chose de vraiment infect. Et – je répugne à le croire. Val – ce sang de chèvre puant. »

Maram glissa sa main sous sa tunique par le col, comme s'il avait l'intention d'arracher les pansements sur sa poitrine. Mais maître Juwain rapprocha son cheval d'un petit coup de talon et lui dit : « Non, n'y touchez pas. Attendons quelques jours pour voir si le cataplasme fait réellement effet. Peut-être que Mangus n'est pas le charlatan que vous craignez.

— Mais pourquoi lui faut-il du *sang* d'un animal ? »

Je me retournai pour ouvrir la porte de la roulotte derrière mon siège. Après avoir regardé autour de moi les maisons et les prés les plus proches pour voir si quelqu'un nous observait, je sortis mon épée de son fourreau. Je dégainai Alkaladur et la pointai vers le haut de la colline en direction de la maison de Mangus. La lame brilla d'une douce lumière glorieuse.

« Le sang a été utilisé pour purifier, lui répondis-je, soudain sûr de moi.

— Pour *me* purifier ? s'écria Maram en frissonnant.

— Non, répondis-je. Tu ne te rappelles pas à Argattha ? J'ai entendu l'un des prêtres parler de sacrifier des vierges... pour leur sang. D'après les Kallimuns, le sang nettoie tout, pas vrai ? Comme je suppose que ce n'est pas si simple de se procurer des vierges, Mangus sacrifie d'innocentes chèvres à la place. »

La main de Maram se crispa sous sa tunique tandis qu'une lueur de compréhension s'allumait dans ses yeux. « Cet esclave, alors ? Celui dont Estrella pense qu'il est le...

— C'est le Maîtreya, dis-je doucement. C'est forcément le Maîtreya.

— Mais Val, la marque – la croix noire ! Comment le sort a-t-il pu être assez cruel pour faire du Maîtreya un Hajarim maudit ! »

Je souris tristement en rengainant mon épée. Les Hajarims d'Hespéru et des autres Royaumes du Dragon étaient vraiment maudits car aucune autre catégorie de l'humanité – pas même les assassins ou les esclaves capturés à la guerre – n'était traitée de façon aussi indigne. La plupart des gens les avaient en horreur, comme des mouches à viande. Les Hajarims étaient toujours des enfants d'Hajarims, et il en était ainsi depuis la nuit des temps. Personne ne savait d'où ils venaient. Mais trop de gens s'accordaient à dire qu'ils devaient accomplir les tâches les plus humbles et les plus répugnantes : la récupération des excréments et le nettoyage des écuries et des rues ; l'abattage des animaux, leur découpe en viande de

boucherie et le tannage de leurs peaux. Les Hajarims s'occupaient des morts. Tous n'étaient pas esclaves et tous les esclaves n'étaient pas Hajarims, en particulier en Hespéru où arrivaient un très grand nombre de bateaux chargés d'hommes originaires de Surrapam. Esclaves ou libres, cependant, quoi que le mot « libre » signifie encore, il était interdit aux Hajarims ne serait-ce que d'effleurer les vêtements des autres personnes et de leur souffler au visage. Et, surtout, ils ne devaient jamais poser la main sur quelqu'un d'autre.

« Cet esclave m'a touché, dit Maram. Enfin, je crois. Quelqu'un a posé sa main sur ma blessure – ça ne ressemblait pas à la main d'un homme âgé. »

Son gros corps frissonna et il se tourna pour regarder la maison de Mangus derrière nous.

« Alors toi aussi ? lui demandai-je. Tout le monde hait les Hajarims ici ? »

Maram se renfroga : « Ça ne me dérange pas que Bemossed soit un Hajarim. Mais qu'il se soit lavé les mains dans le sang avant de les poser sur moi, ça, ça me contrarie au plus haut point.

— Mais comment purifier autrement ce qui est impurifiable ? » intervint Atara.

Je pensai à la croix noire sur le front de Bemossed ; tous les bébés Hajarims recevaient cette marque à la naissance, signe ineffaçable de l'erreur même qu'ils avaient commise en venant au monde.

« Je ne pense pas que nous devrions nous soucier des rites de ces Hespérus, dit maître Juwain. Aucun sang, qu'il soit de chèvre ou de vierge, ne sera d'une quelconque utilité pour guérir la plaie de Maram. Mais le Maîtreya peut-être. Essayons de voir si on peut en apprendre davantage sur ce Bemossed. »

À cette fin, nous retournâmes au village et nous installâmes sur la place pour donner une représentation. Nous attendîmes quelques heures que la nouvelle de notre spectacle se répande dans les fermes les plus éloignées, et même dans le proche village de Nur. À la tombée de la nuit, alors que de nombreux curieux se pressaient sur la place, nous enfîlâmes nos costumes comme nous l'avions fait une dizaine de fois auparavant. Kane brisa sa chaîne et Alphanderry chanta. Atara dit à plusieurs jeunes femmes qu'elles trouveraient l'amour et le bonheur. Et Maram fit rire les femmes, les hommes et les enfants. Ensuite, un fabricant de flèches et un barbier se disputèrent l'honneur douteux de discuter et de boire avec Garath le Bouffon. Une chope d'eau-de-vie après l'autre, Maram les accompagna dans une débauche de boisson jusqu'au moment où les langues se délièrent et où les paroles se mirent à couler à flots. Mais, égal à lui-même, alors que les deux hommes parlaient beaucoup plus librement qu'ils n'auraient dû, Maram resta attentif. Il était presque minuit quand il regagna en

titubant le champ de blé en jachère à l'orée du village où nous avons installé notre camp. En dépit de l'heure tardive, nous nous réunîmes autour d'un petit feu pour comparer nos informations en buvant du thé.

« Ah, nous dit Maram, il se pourrait bien que Bemossed soit celui que nous cherchons. » Il eut un renvoi d'eau-de-vie. « Celui-là même. »

Avec ce qu'il avait appris de ses nouveaux amis ivres, ce qu'Atara avait glané en disant la bonne aventure – et le reste d'entre nous au cours de diverses conversations avec des couturières, des cordonniers et d'autres artisans – nous reconstituâmes un peu de la vie de Bemossed. Il était né dans le nord près d'Avrian et avait été très tôt séparé de ses parents. Après avoir été vendu et revendu plusieurs fois, il avait fini par s'enfuir de chez un maître cruel, un vendeur de cuir appelé Chadu. Mais celui-ci l'avait rattrapé et, contrairement à la coutume, l'avait fouetté, lui arrachant presque la peau des os. Après cela, Bemossed n'avait plus voulu travailler pour lui, refusant même de prendre un balai pour nettoyer le sol de sa maison. Ce dernier menaça de l'étrangler, mais Bemossed lui répondit qu'il n'obéirait plus à aucun de ses ordres. Alors, écœuré, Chadu était allé à Jhamrul où il avait appris qu'un guérisseur cherchait un Hajarim pour le débarrasser des pansements et des membres amputés et pour effectuer d'autres tâches dégoûtantes. C'est ainsi que sept ans plus tôt, Mangus avait acheté Bemossed et l'avait mis au travail.

« J'ai entendu dire, raconta Atara, qu'un grand seigneur avait amené sa fille mourante ici. La fillette était atteinte de consommation et crachait ses poumons. Je ne pense pas que Mangus ait pu la soigner avec ses médicaments. Peut-être que Bemossed...

— Le barbier m'a lui aussi parlé de ce seigneur et de son enfant, l'interrompit Maram. Apparemment, le seigneur n'a pas voulu la laisser seule avec le vieil homme et un Hajarim. Il a donc dû voir Bemossed poser ses mains sur elle. Mais personne ne le dit ouvertement. »

Les talents de guérisseur de Bemossed semblaient être un secret qui n'en était pas vraiment un.

« Cela n'empêche pas les gens d'en parler, dit Maram. Ils qualifient Mangus de maître, mais ils savent la vérité. Et je pense que cela ne tardera pas à se savoir aussi à l'extérieur du village. Le barbier m'a dit qu'il y a quelques mois seulement, les Kallimuns ont envoyé un homme de Kharun pour interroger Mangus. Je suis sûr que ce satané prêtre est reparti avec une bourse pleine d'or – on dit que personne n'est plus assidu dans le paiement de la redevance que Mangus. »

Je posai ma main sur l'épaule de Maram. « Tout ce que j'espère, c'est que les villageois parleront un jour de la manière dont Mangus a guéri Garath le Bouffon. Ta blessure va un peu mieux ?

— Toutes mes blessures, internes et externes, vont mieux quand j'ai un peu bu, répondit Maram en se frottant la poitrine. Quel besoin a-t-on du Maîtreya quand on a de l'eau-de-vie, pas vrai ? Mais non, elle ne va pas vraiment mieux – pas comme quand maître Juwain a guéri Atara avec son cristal. »

Maître Juwain était assis et tenait sa chope de thé à deux mains. Cela faisait longtemps qu'il avait remisé sa varistei émeraude – et j'espérais que ce n'était pas pour toujours.

« Tout ce que je peux faire, maintenant, c'est prier moi aussi pour que votre plaie cicatrise, dit maître Juwain à Maram. Mais si elle ne guérit pas, cela ne voudra pas dire que Bemossed n'est pas le Maîtreya. Comme on dit : "Absence de preuve n'est pas preuve d'absence. " »

Je réfléchis à tout ce qui était arrivé depuis que j'avais prétendu à tort être celui que je ne pouvais pas être. Et puis je déclarai : « La preuve qu'il n'est pas le Maîtreya pourrait ne pas nous plaire et se révéler difficile à obtenir.

— Je suis plus intéressé par une preuve qu'il est bien le Maîtreya, répliqua maître Juwain. Ou en tout cas par un signe irréfutable. »

À ces mots, je me tournai vers Estrella, et Kane et Maram firent de même. Elle se contentait de regarder le feu comme si elle n'avait pas entendu un mot de ce que nous avions dit. Son visage rayonnait d'une lumière profonde et magnifique.

« Quelle meilleure preuve que celle-ci ? demandai-je à maître Juwain.

— C'est peut-être la meilleure preuve, admit-il en l'observant. Mais j'aimerais une preuve *objective*. »

Je hochai la tête. Je m'étais déjà trompé une fois dans cette affaire, je ne devais plus recommencer.

« Si seulement, reprit maître Juwain, nous pouvions trouver où Bemossed est né exactement et quand. »

Après avoir réfléchi à cela moi aussi, je dis : « Je doute fort que les villageois soient capables de nous le dire. Mais Bemossed lui-même le sait peut-être. Si j'essayais de lui parler demain ?

— Ah, et après ? demanda Maram. Supposons qu'il confirme les calculs de maître Matai sur sa naissance à la minute près. Qu'est-ce qu'on fait après ? »

Je contemplais les flammes orange du feu. « Tout le monde a envie de faire partie d'une troupe de comédiens ambulants, non ? Si on lui proposait de s'enfuir avec nous ? »

Là-dessus, nous allâmes nous coucher, mais il me fut impossible de dormir. Je ne cessais de repasser dans mon esprit tout ce que je voulais demander à Bemossed, et aussi tout ce que mon cœur attendait ardemment de lui. Pouvait-il vraiment être celui que nous

cherchions, me demandais-je ? Pendant plus d'un an, j'avais fait des plans et je m'étais battu pour en arriver là, mais sans avoir vraiment idée de ce qui se passerait après. Ma dernière pensée avant d'essayer de méditer fut que nous avions rencontré le Maîtreya – enfin, peut-être – et que nous devions à présent le protéger des Kallimuns et de Morjin.

Le lendemain matin, je pris ma flûte et partis me promener dans les collines au-dessus du village. Comme je l'espérais, je trouvai Bemossed qui gardait ses chèvres dans la prairie non loin de la maison de Mangus. Il était assis sur un gros rocher et paraissait contempler le soleil qui se reflétait sur les pétales de quelques fleurs sauvages roses et blanches dont je ne connaissais pas le nom. À cet endroit, l'herbe était d'un vert plus tendre qu'à Mesh et me semblait étrange tout comme Bemossed lui-même. Quand je fus à quelques mètres de lui, il bondit de son rocher et se tourna vers moi. Il s'écria : « Maître musicien ! Je ne vous ai pas entendu approcher. »

Je m'assis dans l'herbe de l'autre côté du rocher et l'invitai à se rasseoir lui aussi. Je souris et lui dis : « Pourquoi ne m'appellez-vous pas Arajun ? »

— D'accord – maître Arajun, alors. Où est Garath ? Est-ce qu'il est l'heure de changer son pansement ? »

Je regardai au bas de la colline le champ où nous avions garé la roulotte. « Il sera là dans un moment, répondis-je. Je voulais faire un tour avant que le soleil ne soit trop haut. »

Bemossed hocha la tête. Montrant ma flûte, il dit : « Faire un tour et jouer pour les oiseaux ? Je vous ai entendu jouer pour les gens sur la place hier soir. »

— Ah bon ? Je ne vous ai pas vu.

— J'étais près des amandiers.

— Si loin ? Vous n'avez pas dû entendre grand-chose.

— Je ne pouvais pas approcher davantage. » Il haussa les épaules et ajouta simplement : « Je suis un Hajarim. »

Je contemplai sa tête aux traits délicats, ses yeux profonds et ses grands cils. Ses mains, longues et expressives, s'agitaient pendant qu'il parlait, comme au son d'une mélodie. Son attitude était prévenante et polie. Je sentais qu'il avait une conscience aiguë de lui-même qu'il essayait de dissimuler aux autres. Ce qui n'empêchait pas une certaine grâce et une certaine noblesse naturelle d'émaner de son être. Sans la croix noire tatouée sur son front, il aurait été impossible de deviner qu'il était d'origine humble.

« Mes compagnons et moi, lui dis-je, avons traversé de nombreux royaumes. Il y a des endroits où il n'y a pas d'Hajarims, et pas d'esclaves non plus.

— Pas d'Hajarims ? s'étonna-t-il en effleurant la marque sur son front. Pas d'esclaves ? Mais quels sont ces pays ?

— Les Royaumes Libres, au nord.

— Vous voulez dire les Terres des Ténèbres ? On dit que là-bas, les hommes s'accouplent avec des animaux et qu'ils mangent leurs propres morts.

— Et vous le croyez ? »

Hésitant, Bemossed s'autorisa à me jeter un long regard. Je sentais en lui une conscience lumineuse et ardente ainsi qu'un désir de vérité incroyablement fort. Mais il y avait aussi d'autres choses et il détourna bien vite les yeux. Puis il bégaya : « C'est... ce qu'on raconte. »

Il fixait la dizaine de chèvres qui broutaient, éparpillées au-dessous de nous. Je devinai qu'il choisissait ses mots avec beaucoup de soin. En Hespéru, parler franchement pouvait vous valoir de recevoir la visite des Crucifieurs et d'avoir la langue arrachée avec des tenailles chauffées à blanc afin de vous empêcher définitivement de prononcer les mots interdits.

« C'est une belle journée », déclara-t-il finalement. Il regardait au loin dans le pré un bosquet de cerisiers où deux oiseaux bleus chantaient, posés sur une branche. « Malheureusement, je crois qu'il va pleuvoir cet après-midi.

— Bemossed », murmurai-je dans la brise légère.

Le jeune homme, qui semblait avoir le même âge que moi, se força à lever de nouveau les yeux vers moi et, cette fois, il soutint mon regard. Ses yeux luisaient, chaleureux et doux, et paraissaient inextinguibles. Ils avaient quelque chose d'incroyablement brillant qui me traversait comme un éclair. Je sentis qu'il essayait de se détourner de cette chose, mais autant essayer d'empêcher la Terre de tourner et le soleil de se lever. J'avais l'impression étrange qu'il savait exactement ce qui m'amenait et qu'il voulait me faire confiance, comme je lui faisais moi-même confiance.

« Oui, maître musicien ? » me dit-il.

Offrant ma flûte aux rayons du soleil, je répondis : « Je sais jouer quelques mélodies, mais je n'ai rien d'un maître.

— Tous les hommes libres sont les maîtres des hommes tels que moi.

— Je ne suis pas vraiment libre », répliquai-je. Je savais que le souvenir du massacre de ma famille m'emprisonnait dans des ténèbres aussi sûrement que des chaînes. « Qui est encore libre aujourd'hui ? On dit que lord Olum est le maître de toutes les troupes de comédiens ambulants maintenant, et des autres aussi. »

Bemossed observa un faucon qui s'élevait haut dans le vent au-dessus de nous. « Les oiseaux sont libres, dit-il. Le cœur des hommes est libre. »

Ceci, pensai-je, était une citation du *Darakul Élu* dangereusement tronquée ; celui-ci disait que le cœur des hommes est libre quand il bat à l'unisson avec celui du Dragon Rouge.

« Un homme devrait toujours écouter son cœur, répondis-je.

— Je vous ai entendu écouter le vôtre hier soir. Dans votre musique. Dans votre façon de jouer. J'ai entendu un tel désir de liberté. »

Bemossed prenait un grand risque en disant cela, et en le disant de cette manière. Il ne semblait pas s'en inquiéter. Il y avait quelque chose d'inébranlable en lui, et quelque chose de brillant et de résistant comme le diamant aussi. C'était comme si cela faisait longtemps qu'il s'efforçait d'agir sans se soucier de ce qui pourrait lui arriver. Son courage rayonnait, comme celui de mes frères.

« Vous devez savoir ce que c'est que de rêver de liberté. On dit que vous vous êtes enfui de chez votre maître quand vous étiez plus jeune.

— Chédu », dit-il en frottant les cicatrices sur sa nuque. Un voile tomba sur son visage comme un nuage de poussière cachant le soleil. « Il me faisait faire des choses... atroces.

— Mais vous ne vous plaignez pas des choses atroces qu'il vous a faites ? »

Il haussa de nouveau les épaules. Son regard embrassa les fleurs blanches à proximité, la maison de Mangus, le village au-dessous de nous et les collines et le ciel au-delà. Quelque chose de doré comme du miel liquide coulait en lui. La vie s'était montrée cruelle envers lui et, pourtant, il paraissait éprouver une grande tendresse pour tout ce que le monde lui donnait à voir ou à contempler – presque tout.

« Chédu, répéta-t-il, m'avait ordonné d'écorcher un petit cochon vivant. Il disait qu'il voulait vendre des tissus vivants pour régénérer la peau d'un grand seigneur. Mais je savais que ce qu'il voulait vraiment, c'était me faire du mal en m'obligeant à torturer un animal sans défense, et je n'ai pas pu. Après ça, je n'arrêtais pas de penser à écorcher *Chédu*. Alors je me suis enfui.

— Et on dit que quand il vous a rattrapé, vous avez refusé de lui obéir.

— J'aurais préféré mourir.

— Alors il vous a fouetté – pratiquement à mort ? »

Bemossed sourit tristement. « Avec un Fouet de Dragon. Vous en avez déjà vu un à l'œuvre ? Les Crucifieurs attachent des petits morceaux de fer aux lanières ; ils les appellent Dents du Dragon. Chédu voulait m'arracher la peau avec.

— Et qu'est-ce qui l'en a empêché ?

— Les Crucifieurs. Un prêtre, Ra Amru est arrivé à temps pour me sauver. » Le sourire de Bemossed se teinta d'ironie. « Vous comprenez, il a rappelé à Chédu que j'étais un Hajarim. »

Je me rappelai que le sang des Hajarims était considéré comme si impur que les prêtres Kallimuns eux-mêmes avaient l'interdiction de le répandre. C'est pourquoi ils étaient généralement brûlés ou écartelés en punition de leurs erreurs ou, s'ils étaient condamnés à mort, étranglés. La croix noire signifiait que les Hajarims, comme les animaux, ne méritaient même pas d'être crucifiés.

Je dis à Bemossed : « Vous avez eu d'autres maîtres avant Chédu, n'est-ce pas ? »

Il hocha la tête. « Chédu était le pire de tous, mais pas le premier.

— Et qui a été le premier ?

— Lord Kullian. Mon père était à son service et je suis né sur ses terres. »

L'histoire que Bemossed me raconta alors, pleine de toute la folie et de toutes les souffrances du monde me fit serrer les dents. Apparemment, il avait vécu les premières années de son enfance avec ses deux parents en attendant tranquillement d'apprendre le métier de boucher de son père. Mais un jour, au cours de l'une des guerres du nord, lord Kullian avait rejoint la rébellion contre le jeune roi Arsu. Finalement, les soldats du roi étaient venus tuer lord Kullian et confisquer ses terres. Le père de Bemossed était mort en tentant de protéger son maître et sa mère avait eu la mâchoire fracassée en essayant de protéger Bemossed. Le sang de sa blessure avait souillé le poing écorché de l'un des soldats et son capitaine avait immédiatement ordonné que sa mère soit enterrée vivante. Ils avaient même obligé Bemossed à aider à creuser la tombe. Après cela, il fut vendu à un videur de latrines qui nettoyait les toilettes des notables locaux. Puis revendu à une série de maîtres dont les derniers étaient Chédu et Mangus.

Ne sachant que dire après avoir écouté ce terrible récit, je me forçai à répondre : « C'est la guerre. »

Bemossed haussa les épaules. « Il y a des gens qui ont bien plus souffert que moi. »

Pensant à l'actuelle campagne du roi Arsu et aux milliers d'hommes qu'il avait crucifiés, je regardai Bemossed. « Vous dites que vous êtes né près d'Avrian ?

— Je crois. J'avais trois ou quatre ans quand ils ont tué mes parents.

— Et quel âge avez-vous maintenant ?

— Vingt-deux ans, je crois. Ou peut-être vingt-trois.

— Vous ne savez pas ? Personne ne vous a jamais dit votre date de naissance ?

— Non. Pourquoi l'aurait-on fait ? »

Le soleil sur son visage semblait faire ressortir une bonne partie de sa nature profonde et je vis qu'il incarnait plusieurs choses à la fois : la

tristesse, la compassion, la force, l'innocence et la sagesse. Je me dis qu'il vivait trop près des courants sombres et troubles du moi inconnu que chacun de nous abrite. Et cependant, je sentais également monter en lui une joie de vivre irrépessible. Alors je lui dis : « La plupart des gens fêtent le jour où ils sont nés.

— La plupart des gens libres, peut-être. »

Je le regardai se lever de son rocher et aller gratter la mâchoire de l'une des chèvres. Je ne parvenais pas à l'imaginer un jour en train de trancher la gorge de ce doux animal avec un couteau acéré. « Vous arrive-t-il de penser à la liberté ? » lui demandai-je.

Il suivit des yeux le faucon qui décrivait toujours des cercles dans le vent qui se levait. Je le sentis ériger en lui un mur de pierre pour contenir ses passions bouillonnantes – tout comme j'essayais de repousser hors de moi celles des autres. C'est alors qu'il dit quelque chose d'étonnant : « Est-ce qu'un oiseau rêve de voler au-delà du ciel ? »

Croisant son regard, je répondis : « Vous haïssez votre travail chez Mangus, n'est-ce pas ?

— Mais qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je sais ce que c'est que haïr. »

Il me regarda et une douceur se répandit en lui. « Je veux bien le croire, maître Arajun. Et je crois que vous parlez de choses dont il vaut mieux ne pas parler.

— Alors ne parlons pas, agissons, m'écriai-je. Demain, quand Mangus aura changé le pansement de Garath, nous quitterons Jhamrul. Nous avons besoin d'un guérisseur. Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? »

Ses yeux inquiets se mirent à briller. Il répondit d'une voix douce : « Un guérisseur, dites-vous ? Mais je suis un Hajarim !

— C'est vrai. Mais vous devez savoir ce que les gens du village disent de vous.

— Ils ne comprennent pas.

— Grâce à un pouvoir avec lequel vous êtes né, lui dis-je, grâce à un don qui coule dans vos veines comme du feu, vous posez vos mains sur les autres et ils sont guéris. »

Il écarta sa main de la gorge de la chèvre et la contempla. « Vous... Vous ne comprenez pas. Je ne peux rien faire pour soigner les gens. Je ne suis qu'un esclave. »

J'avais envie de lui dire qu'il pourrait guérir le monde entier. Mais j'étais assailli par de vieux doutes, et de terribles souvenirs aussi. Et comme je n'étais pas totalement franc avec lui, il ne se résolvait pas à me faire totalement confiance.

« Bemossed », répétai-je en me levant sur l'herbe.

Puis j'allai jusqu'à lui et lui pris la main.

Au contact de ma paume sur la sienne, il resta bouche bée. Ses yeux s'écarrillèrent d'horreur, d'exaltation, de plaisir et de terreur. Je plongeai mon regard en lui et lui en moi ; c'était comme regarder le soleil.

« Vous... ne savez pas ce que vous faites », me dit-il. Serrant ma main dans la sienne, il semblait chercher quelque chose en moi. Je sentis en lui une solitude immense et glacée, et aussi un espoir fou. « Que faites-vous ? »

Un moment passa. Quelque chose en lui paraissait m'attirer en un lieu extrêmement lumineux. Je sentis le temps ralentir et le monde entier s'arrêter brusquement. Les trilles des oiseaux bleus restèrent suspendus dans l'air comme des gouttes d'argent. Les oiseaux eux-mêmes se mirent à briller d'un bleu impossible, comme si leurs plumes flambaient d'un joli feu qui ne brûlait pas. Sur les collines, les herbes et les fleurs vertes, roses et blanches scintillaient. Tout – la prairie et les chèvres occupées à paître, le soleil au-dessus, la terre sous mes pieds et la main de Bemossed dans la mienne – tout paraissait constitué d'une même substance qui rayonnait d'une lumière éclatante et inépuisable. Nous demeurâmes presque une éternité dans ce paysage merveilleux. Et puis soudain, quelque chose d'effrayant, enfoui dans le cœur de Bemossed, ou peut-être dans le mien, assombrit la prairie et nous ramena dans le monde. Je vis que les chèvres n'étaient que des chèvres, l'herbe de l'herbe, et que le ciel n'était pas plus bleu qu'à l'accoutumée. Et que Bemossed n'était qu'un homme, comme moi.

Il regardait nos mains serrées et je me dis que de toute sa vie, depuis la mort de ses parents, personne ne l'avait jamais touché délibérément. Il me demanda : « Que voulez-vous ? »

— Vous n'êtes pas obligé de rester esclave, lui expliquai-je. Venez avec nous et nous quitterons l'Hespéru.

— Pour aller dans les Terres des Ténèbres ?

— Les seules ténèbres d'un pays sont celles que les hommes y ont apportées.

— Et qu'avez-vous apporté au monde... Arajun ? »

Je savais que mes paroles pouvaient le tromper, mais pas la lumière de mes yeux. Sa prise sur ma main se resserra soudain. J'avais passé tellement d'heures dans ma vie à tenir une épée que j'avais une poigne plus puissante que la sienne. Mais sa détermination écrasait la mienne avec toute l'ardeur du soleil du désert. Impossible de lui cacher quelque chose. Il dut sentir que j'étais empoisonné par la haine et, qui plus est, que j'étais un tueur d'hommes car il lâcha brusquement ma main comme si c'était un fer chauffé à blanc. Je le contemplai, honteux. La veille, il s'était lavé avec du sang de chèvre et, pourtant, c'était moi qui avais du sang sur les mains.

« Venez avec nous, répétais-je. Tous mes amis sont d'accord pour vous accueillir dans notre troupe. »

Je sentais qu'il avait envie de sauter sur cette offre comme un loup affamé sur un morceau de viande. Mais quelque chose l'en empêchait.

« Non, répondit-il, je serais repris et, cette fois, je serais étranglé. »

À ce moment-là, je ne sentis en lui aucune peur de la mort. Mais quelque chose d'autre lui causait un chagrin immense, quelque chose de sombre que je ne voyais pas.

« Vous ne serez pas repris, lui dis-je. Nous vous protégerons.

— Mais qui peut me protéger ?

— Nous ne laisserons personne s'emparer de vous. »

Il regarda vers le bas de la colline où les couleurs éclatantes de notre roulotte brillaient dans le lointain. « Vous avez des armes cachées, n'est-ce pas ? Vous et l'hercule, Taras ? »

Je restai silencieux, le regard plongé dans la lumière au centre de ses yeux.

« Vous tueriez, n'est-ce pas ? Vous tueriez pour conserver votre liberté ? »

Je ne répondis pas à cette accusation, ce qui voulait tout dire.

Il me contemplait avec une envie terrible, comme si ce qu'il avait cherché toute sa vie se trouvait juste hors de portée de sa main. Une tristesse presque insupportable dans la voix, il me dit : « Je suis désolé, mais je ne peux pas partir avec vous.

— Mais vous n'avez pas envie d'être *libre* ! » m'exclamai-je.

Ses yeux se détournèrent de moi et parurent s'absorber dans la contemplation des cerises toutes rouges sur les branches de l'arbre. Derrière lui s'ouvrait le ciel d'un bleu infini. Je sentis qu'il repartait dans ce lieu lumineux qui était son refuge secret. Cette fois, cependant, il ne put pas m'emmener avec lui.

« Je suis déjà libre », dit-il finalement. Il se tourna de nouveau vers moi et l'éclat de son regard me fit venir les larmes aux yeux. « Tous les hommes sont libres. C'est juste qu'ils ne le savent pas. »

Là-dessus, il me demanda de lui jouer un air sur ma flûte et je le fis. Il semblait n'y avoir rien d'autre à ajouter. Quand j'eus fini, je lui dis au revoir et retraversai les herbes frémissantes de la prairie jusqu'au champ où se trouvait notre roulotte. Immédiatement, mes amis se rassemblèrent autour de moi.

« Alors, qu'est-ce que tu as découvert ? me demanda Maram.

— Pas autant que nous l'espérions », avouai-je. Me tournant vers maître Juwain, je lui racontai une bonne partie de ce que Bemossed m'avait dit. Puis j'ajoutai : « Il est pratiquement impossible de remonter la trace des maîtres de Bemossed pour trouver quelqu'un susceptible de connaître sa date de naissance. Tous ceux qui la connaissaient ont probablement été tués ou vendus après la mise à sac

des terres de lord Kullian.

— Mais on ne peut pas en être certain, répliqua maître Juwain.

— Non, on ne peut pas. Mais on ne peut pas non plus aller et venir dans Avrian en demandant où se trouve l'ancien domaine de lord Kullian et si quelqu'un dans le voisinage se souvient d'un jeune esclave appelé Bemossed. »

Maître Juwain frotta sa tête chauve qui luisait sous le soleil matinal. Sa déception paraissait aussi difficile à digérer que le porridge que Liljana avait préparé pour le petit déjeuner.

« Je suis désolé, maître, lui dis-je. Mais nous ne connaissons probablement jamais la date de naissance de Bemossed.

— Mais l'horoscope de maître Matai...

— Nous a amenés jusqu'ici, intervins-je. Et nous devrions lui en être reconnaissants, car je suis pratiquement certain que Bemossed est le Maîtreya. »

Kane tenait une chaîne qui cliquetait entre ses mains tandis qu'il examinait le fer noir à la recherche d'anneaux usés. Brusquement, ses yeux sombres se fixèrent sur moi. « Et que faites-vous des signes, alors ? Vous croyez-vous capable de répondre ? Ce gardien de chèvres considère-t-il tous les êtres du même œil ?

Pensant à Chédu qui avait presque écorché Bemossed vivant, je dis : « Presque tous.

— Son courage est-il inébranlable ?

— Il ne craint pas beaucoup la mort, je crois.

— Mais appartient-il au royaume de l'Unique ? »

Je pris une profonde inspiration et levai les yeux vers les collines au-dessus de nous. « C'est possible – je suis sûr que c'est possible. »

À ces mots, maître Juwain pinça les lèvres comme s'il avait avalé une cerise aigre. « Mais a-t-il donné d'autres signes dans ses paroles ou dans son comportement qui pourraient prouver qu'il est le Maîtreya ? »

Je souris tristement : « Il n'a même pas voulu admettre qu'il peut guérir. »

En entendant cela, maître Juwain soupira. « Je craignais qu'il en soit ainsi. Vous rappelez-vous le poème, Val ? »

Je hochai la tête, puis récitai les vers de l'ancien poème qui m'avait un jour plongé dans la perplexité et amené à commettre la plus grosse erreur de ma vie :

L'Être de Lumière

Dort innocent

Dans son cœur

Le feu de l'ange dort

Et quand il se réveille,

*Le feu jaillit.
Sur le Maîtreya
Il est dit une chose :
Au fond de lui toujours,
Il saura qui il est
Quand viendra l'heure
De revendiquer la Pierre de Lumière.*

« Comme nous le pensions pour vous, me dit maître Juwain, Bemossed est jeune et il est possible que l'heure de son réveil ne soit pas encore venue. Ainsi, il ne sait peut-être pas qu'il est le Maîtreya. Et malheureusement, nous ne le savons pas non plus. »

Passant de l'autre côté de la charrette, je sortis mon épée. Quand je la pointai vers le haut de la colline en direction de Bemossed et de ses chèvres, sa lumière ardente était encore saturée de gloire. Alors je dis à maître Juwain : « Mais nous savons quand même... qu'il est possible qu'il soit le Maîtreya.

— C'est vrai aussi pour d'autres gens. Des gens qui pourraient confirmer l'heure de leur naissance. Peut-être devrions-nous continuer à chercher.

— Peut-être, dis-je, mais nous devons emmener Bemossed avec nous.

— Mais comment, Val ? » me demanda Maram. Il fit sonner les grelots de son bonnet de bouffon avec lequel il jouait. « Tu as dit qu'il refusait de s'enfuir avec nous. On ne peut quand même pas lui jeter une cape sur la tête et l'enlever, non ?

— Non, on ne peut pas », répondis-je. Je jetai un coup d'œil à Estrella dont les yeux profonds et liquides semblaient me dire que nous nous comportons tous comme des idiots. « Mais on peut l'acheter. »

Cette suggestion parut choquer Maram – et tous les autres – autant qu'elle me choquait moi-même. Et Maram s'écria : « Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Si les prêtres ont posé des questions à son sujet, il court un grand danger ici. Ce serait pour son bien.

— Mais est-ce qu'il ne déteste pas vider des cuvettes de sang pour ce maudit Mangus ?

— Il hait sa servitude, c'est vrai, acquiesçai-je. Mais je pense qu'il y a quelque chose qu'il aime qui est plus grand que sa haine.

— Ah, je ne comprends pas. Tu veux dire qu'on devrait l'acheter pour nous servir d'esclave ?

— Seulement jusqu'au moment où nous quitterons l'Hespéru. Seulement jusqu'au moment où il arrivera à nous faire confiance. Ensuite on lui dira tout et on le libérera. »

Cela semblait un acte sombre et désespéré, mais il faut dire que bien que parvenus au terme de notre quête, nous nous retrouvions dans une situation sombre et désespérée. Aucun de nous n'avait de meilleure idée. Alors Liljana finit par dire : « Eh bien d'accord, mais je vous en prie, laissez-moi mener les négociations. »

En fin de matinée, nous retournâmes à la maison de Mangus et Maram disparut dans la salle de soins pour faire changer son pansement. Quand Mangus eut terminé, laissant à Bemossed le soin de tout nettoyer, il nous retrouva Kane, Liljana, Maram et moi dans l'atrium. C'est là que, dans l'air embaumé de fleurs et le murmure de la fontaine, Liljana proposa d'acheter Bemossed.

« Nous ne sommes que de pauvres comédiens, dit-elle à Mangus, mais nous pourrions vous donner l'un de nos chevaux en échange. »

Pendant qu'elle parlait, les bruits de Bemossed en train de ranger derrière la porte ouverte de l'infirmerie s'arrêtèrent brusquement. Et Mangus répondit : « Mais qu'est-ce que je ferais d'un cheval ? Et pourquoi voulez-vous acheter un Hajarim ? »

Il connaissait très bien la réponse à sa question. Alors que Liljana commençait à évoquer toutes les tâches salissantes qui incombaient à une troupe ambulante montant et démontant sans cesse son camp, Mangus leva la main pour l'interrompre.

« Mère Magda, dit-il, tandis que son visage prenait une expression sévère. Je sais qu'on raconte des choses sur Bemossed dans le village. Mais ce ne sont que des racontars. Les villageois sont des gens simples et ils ne savent rien de l'art de guérir.

— Vous voulez dire que Bemossed ne vous est d'aucune utilité ? »

Mangus passa un doigt sur l'une de ses boucles de cheveux blancs. Il tira sur le poignet de sa tunique. Je devinai qu'il était très intéressé par la proposition de Liljana. Mais il avait dû se rendre compte que s'il continuait à prétendre que Bemossed n'avait pas beaucoup d'intérêt, il ne pourrait en demander qu'un petit prix.

« Bemossed, dit-il, m'est d'une très grande utilité. La maison n'a jamais été aussi bien tenue. Ma femme et moi l'aimons beaucoup.

— Mais il ne vous est d'aucune utilité pour *guérir* ? »

Mangus regarda Maram et Kane, puis de nouveau Liljana. « Je n'ai pas dit ça. Il m'aide d'une manière que vous ne pouvez pas comprendre.

— C'est un guérisseur, alors ?

— *Bemossed* ? »

Liljana se faufila jusqu'à Maram et lui saisit le bras. « Garath est sûr d'avoir senti la main de Bemossed sur lui. Les gens du village aussi parlent d'imposition des mains. »

À ce moment-là, Mangus passa son doigt dans l'encolure de sa tunique écarlate comme s'il faisait soudain trop chaud dans l'atrium.

« Il faut que vous sachiez que ce cas est exceptionnel et que nous avons l'aval des Kallimuns. Avant que mon esclave ne touche qui que ce soit, il est purifié.

— C'est donc bien un guérisseur ?

— Non, certainement pas. Il m'aide, mais seulement comme un pansement draine le pus.

— Vous aviez raison, dit Liljana. Je ne comprends pas. »

Mangus se redressa et, avec toute la dignité dont il était capable, répondit : « Les plaies purulentes comme celle de Garath sont causées par des démons qui attaquent le corps. Bemossed fait partie des rares personnes nées avec le don d'extraire ces démons.

— En les prenant dans son propre corps ? » demanda Liljana.

À cet instant, Bemossed sortit de l'infirmierie avec une cuvette sale. Sans me regarder, il traversa l'atrium, puis quitta les lieux par la porte de derrière.

« C'est un Hajarim, dit Mangus comme si cela expliquait tout. Vous devez donc comprendre qu'étant donné que ces extracteurs de démons sont très rares, mon esclave m'est très précieux. »

Et il l'était vraiment. Liljana eut beau marchander avec Mangus pendant près d'une heure encore, elle ne put faire baisser le prix incroyable que ce dernier exigeait pour lui que jusqu'à une somme à peine moins stupéfiante :

Quarante onces d'or !

Je criai silencieusement ce chiffre dans ma tête. Qui disposait d'autant d'argent ? Je me dis que la vente de Bemossed pourrait bien mettre fin à la carrière de guérisseur de Mangus – ce qui était peut-être exactement ce qu'il voulait. Peut-être avait-il l'intention de se retirer dans une petite propriété au bord de la mer ou de fuir définitivement l'Hespéru.

Quarante onces d'or !

Finalement, Liljana leva les bras, écoeurée, et me regarda comme si elle s'excusait d'avoir échoué à faire changer Mangus d'avis.

Alors je plongeai la main dans ma poche et en sortis un petit bout de métal avec des pierres qui était plus que précieux pour moi. C'était une bague de lord valari : de l'argent épais incrusté de quatre gros diamants étincelants. Sur le champ de bataille du Raaswash, devant les armées ennemies d'Ishka et de Mesh, mon père l'avait glissée à mon doigt pour me récompenser d'avoir mené à bien la quête de la Pierre de Lumière. Cependant, depuis sa mort, je n'osais plus la porter.

« Ceci, dis-je en montrant la bague à Mangus, vaut certainement quarante pièces d'or. »

Il l'examina en plissant les yeux. « Même si les pierres sont vraies, que ferais-je d'une bague en diamants ? »

À ce moment-là, un nœud dans la gorge m'empêchant de parler, ce

fut Liljana qui répondit pour moi : « Vous pouvez la vendre si vous voulez.

— Vendez-la vous-mêmes, si vous le souhaitez. Je n'ai pas le temps. Mais à Kharun, à trente milles d'ici seulement, il y a des bijoutiers et des marchands de pierres. Pourquoi ne pas revenir quand vous aurez la somme convenue ? »

Il avait beau nous sourire aimablement, son visage avait retrouvé ses traits sévères habituels indiquant ainsi que la discussion était close. Nous n'avions d'autre choix que de retourner au camp, et c'est ce que nous fîmes.

« Quarante onces d'or ! » hurlai-je debout devant le feu que Daj attisait. Je tenais la bague sur le plat de ma main et je la contemplais. « Comment pourrais-je échanger ça contre de l'or ? Suis-je un marchand de *diamants* ? »

Les marchands de diamants étaient des guerriers ou des chevaliers indigents qui, contrairement à la loi de tous les royaumes valari, vendaient leur bague, attirant ainsi à jamais la honte sur eux et sur leur famille. Les pires voleurs étaient ceux qui attaquaient les chevaliers sur les routes pour leur prendre leur trésor ou dépouillaient les guerriers morts de leur armure étincelante. Et eux aussi étaient considérés comme des marchands de diamants.

Kane s'approcha de moi et s'empara de la bague dans ma main. Les yeux brillants d'impatience, mais aussi de compassion, il me dit : « Si vous ne pouvez pas la vendre, c'est moi qui le ferai, d'accord ? »

Incapable de le regarder, j'acquiesçai d'un hochement de tête.

Atara, qui réparait l'une de ses flèches, assise près du feu, intervint : « Cette bague pourrait être identifiée comme étant celle d'un lord valari, même dans ce pays. Il ne faudrait surtout pas que l'un des bijoutiers nous dénonce.

— Bon, fit Kane en refermant son poing autour de la bague. Dans ce cas, je vais dessertir ces maudits diamants. »

Joignant le geste à la parole, il s'en alla démonter ma bague. Le bruit de son marteau sur le fer et du fer sectionnant l'argent m'était insupportable. Quand Kane eut achevé sa sale besogne, il s'approcha de moi et me demanda : « Vous venez avec moi à Kharun ?

— Non, répondis-je, allez-y avec Liljana. Il vaut mieux que je reste ici. »

Je les regardai seller leurs chevaux. Il me semblait complètement fou de les voir partir avec les diamants de ma bague dans le but de trouver de l'or pour acheter un esclave.

Là-dessus, ils s'en allèrent. Et c'est ainsi qu'en bordure du paisible village de Jhamrul, dans un champ en jachère où les campagnols creusaient des terriers et où les alouettes chantaient, nous attendîmes leur retour toute la journée et la plus grande partie de la suivante.

Quand nous vîmes leurs chevaux remonter le chemin au petit galop, nous rendîmes grâce au ciel. Alors que le soleil de l'après-midi descendait vers les collines à l'ouest, ils mirent pied à terre et Liljana me montra une bourse en cuir remplie de quarante pièces d'or cliquetantes.

« Jamais je n'avais autant marchandé, me raconta-t-elle. Je voulais soixante pièces, mais depuis le pillage d'Avrian, les marchés sont inondés de diamants. J'ai eu de la chance d'en tirer quarante.

— Très bien, dis-je, retournons chez Mangus et espérons qu'il n'a pas changé d'avis.

— S'il a changé d'avis, grogna Kane en serrant son couteau sous sa cape, je me charge de le lui faire changer de nouveau. »

Cependant, Mangus tint parole. Quand nous l'eûmes retrouvé dans l'atrium et que nous lui eûmes donné l'or, il compta les pièces avant de déclarer : « Vous ne pouvez pas savoir à quel point cela m'est difficile de vendre mon esclave. Mais c'est mieux ainsi. »

Je me dis qu'il parlait peut-être sincèrement. Je devinais en lui une surprenante affection et même une véritable inquiétude pour Bemossed, comme s'il craignait que les Prêtres Rouges ne reviennent pour l'emmener vers un destin bien pire que celui qui l'attendait parmi nous.

Là-dessus, il fit appeler Bemossed. Celui-ci entra dans l'atrium avec un linge noué qui contenait ses maigres possessions : une tunique de rechange, une plume de chouette, une vieille dent et d'autres babioles du même genre d'après ce que nous dit Mangus. Ce dernier prépara un papier attestant de la vente de Bemossed. Il invita sa femme et les autres esclaves de la maison à venir lui dire au revoir. Tous semblaient tristes de le voir partir, mais je remarquai que personne ne lui serra la main ni ne l'étreignit.

« Peut-être que tes pérégrinations te ramèneront un jour ici, dit Mangus à Bemossed. Mais où que tu ailles, puisse la grâce du Dragon t'accompagner. »

Tandis que nous nous dirigions vers la porte principale, les yeux froids et morts sculptés dans le buste de Morjin paraissaient surveiller chacun de nos mouvements. Bemossed marchait comme un condamné, le regard baissé sur le sol. Et c'est ainsi que nous fîmes du Maîtreya notre esclave.

Comme la journée était trop avancée pour lever le camp et poursuivre notre voyage, nous retournâmes à la roulotte et nous installâmes pour déguster le délicieux dîner que Liljana était en train de préparer. Elle nous servit du jambon et du pain à la farine de maïs, des haricots verts dans du beurre et des tranches de concombre à la crème aigre et à la menthe. Comme dessert, nous eûmes du gâteau de riz parfumé au miel, aux clous de girofle et à la cannelle. Elle avait décidé d'accueillir Bemossed dans notre compagnie avec des plats nourrissants et le comportement amical réservé à un pair. Elle le stupéfia en lui mettant un morceau de pain directement dans la main. Je devinai qu'il voyait en elle la mère dont il se rappelait à peine. Ce devait être difficile pour lui de concilier son évidente sympathie pour elle, ainsi que pour Maram, Atara, Estrella et Daj, avec le ressentiment qu'il éprouvait à mon égard pour l'avoir acheté et emmené contre son gré.

Ce soir-là, j'empruntai le cheval hongre de maître Juwain et donnai à Bemossed sa première leçon d'équitation. Dès que possible, nous entreprendrions de retraverser le nord de l'Hespéru et abandonnerions la roulotte en arrivant dans la montagne. Bemossed aurait besoin de savoir se débrouiller à cheval. Je vis tout de suite que la tâche ne serait pas facile, car s'il n'eut aucun mal à calmer le hongre avec de longues caresses de la main, il faillit refuser de monter dessus. « Comment, dit-il, les hommes peuvent-ils penser qu'ils peuvent asservir une noble créature et l'obliger à porter une lourde charge sur son dos ? »

Il ne m'avait pas adressé autant de paroles depuis le matin dans la prairie. Quand je l'eus obligé, lui, à mettre ses pieds dans les étriers, il n'échangea plus que quelques mots avec moi, et seulement par nécessité, pour répondre à mes questions ou à mes ordres en termes brefs et posés. Il se montrait toujours poli. Une vingtaine d'années d'esclavage lui avaient appris à se comporter de manière respectueuse et j'avais l'impression qu'il se servait de ce comportement soumis pas tant pour me calmer que pour me planter dans le cœur une lance de culpabilité pour ce que je lui avais fait. Le fait qu'il me connaisse déjà si bien me contrariait tout en m'amenant à croire qu'il était vraiment celui que nous cherchions depuis si longtemps.

Cependant, s'il ne faisait pas supporter cette vengeance à mes

compagnons, il ne se liait pas d'amitié avec eux non plus, en tout cas pas au début. Le lendemain matin, quand nous quittâmes Jhamrul avec notre roulotte pour rejoindre la route de Ghurlan, il s'assit à côté d'Estrella sur le siège avec moi dans un silence quasi complet. Il semblait écouter le martèlement des sabots des chevaux et le grincement des roues de la charrette, ainsi que la voix tonitruante de Maram qui discutait avec maître Juwain et les autres devant nous. Une fois, Liljana revint en arrière pour demander à Bemossed le nom de légumes étranges poussant dans un champ au bord de la route et il bavarda aimablement avec elle. Et plus tard dans l'après-midi, Maram réussit à le faire rire en récitant *L'Homme du deuxième chakra*. Il paraissait avoir un penchant pour Maram et il lui demanda à plusieurs reprises si sa blessure allait mieux. Toutefois, je sentais qu'il endiguait ses sentiments plus profonds envers Maram et les autres à la manière d'un homme qui presse sa main sur une veine tranchée. Il avait trop perdu dans la vie, me disais-je, à commencer par ses parents, pour prendre le risque de perdre davantage.

Sous un ciel dégagé et chaud, nous parcourûmes un bon nombre de milles ce jour-là, couvrant presque la moitié de la distance jusqu'à Orun. Notre plan était de retraverser la rivière Iona, puis de nous perdre sur les routes forestières et les chemins de campagne et couper la Route de Senta loin au nord de Nubur où nous aurions eu du mal à expliquer à Goro et à Vasul comment les pèlerins que nous étions s'étaient étrangement transformés en une troupe de comédiens. Nous ne dûmes rien de ce plan à Bemossed. J'étais sûr qu'avec le temps nous le gagnerions à notre projet. Mais pour l'instant, comme le conseillait Liljana, il fallait qu'il s'habitue à nous et nous à lui.

S'il restait un mystère pour nous, bien des choses devaient lui paraître plus que bizarres chez nous aussi. Il se demandait probablement pourquoi Kane insistait pour ériger une barrière de vieux troncs et de branchages autour de notre camp et, plus encore, pourquoi il restait réveillé toute la nuit à rôder comme un fauve en épiant le moindre bruit dans les bois autour de nous. Au cours de plusieurs conversations, maître Juwain laissa entrevoir son immense érudition dans un grand nombre de domaines, y compris dans l'art de guérir. Je pouvais presque entendre Bemossed se demander comment un homme qui interprétait les tarots et les horoscopes avait acquis un tel savoir. Je crois qu'il était aussi intrigué par le fait que Daj était de toute évidence originaire d'Hespéru. Quand Maram aborda le sujet des crucifixions d'Avrian, Daj se tourna vers le nord et déclara : « Ils avaient toujours promis que s'il y avait une nouvelle rébellion, ils cloueraient tout le monde sur des croix au lieu de les vendre comme esclaves. »

Je devinais qu'il trouvait Atara merveilleuse – et peut-être même

plus que ça. Ce soir-là, après dîner, elle lui demanda de l'aider à changer son bandeau. Il s'approcha d'elle avec un pot d'eau et un linge de toilette. À la lumière d'une lune presque pleine, il la regarda se laver le visage, assise sur un vieux tronc. Au lieu de le repousser, la laideur des cicatrices de ses orbites éveilla chez lui une vive compassion. Maîtrisant difficilement le tremblement dans sa voix, il lui demanda : « Est-ce vrai qu'en perdant vos yeux vous avez acquis une seconde vue ? »

— J'ai acquis *quelque chose*, répondit-elle. Par moments, ma vision est plus nette.

— Mais que voyez-vous ? Je vous ai entendue dire la bonne aventure sur la place. Vous avez promis à la veuve Luyu qu'elle trouverait le bonheur et l'amour.

— J'ai dit qu'elle *pourrait* les trouver. Il y a toujours un moyen. Toujours un chemin.

— Vraiment ? Et vous voyez ce chemin quand vous regardez quelqu'un ?

— Parfois.

— Comme vous voyez les autres chemins dans les prairies et les bois ? Je n'ai jamais entendu parler d'une aveugle qui voit tout.

— Pas tout, Bemossed. Je ne vous vois pas. »

Voilà, me dis-je, qui aurait dû me donner un grand espoir, car Atara nous avait dit que pour elle, le Maîtreya restait toujours plongé dans l'ombre et que, par conséquent, elle ne pouvait pas se représenter les traits de son visage.

« Là, lui dit-elle, venez plus près. »

Elle l'invita à s'agenouiller sur le sol devant le tronc et, à contrecœur, il fit ce qu'elle lui demandait. Puis elle tendit le bras vers lui, tâtonnant dans l'air pour trouver son visage. Elle suivit des doigts son front et la racine de ses cheveux noirs et bouclés, appuya légèrement sur ses paupières closes avant d'effleurer son nez fin et ses pommettes enflammées. Laissant sa main sur sa joue barbue, elle sourit : « Je crois que vous êtes aussi beau que l'a dit Luyu. »

Les paroles d'Atara parurent le stupéfier. Il la contempla longuement avant de demander doucement : « Elle a dit ça d'un... esclave ? »

— Elle a des yeux, répondit tristement Atara. C'est une femme, et une veuve en plus.

— Oui, mais elle n'aurait même pas dû regarder un Hajarim. »

Atara sourit de nouveau. « Si j'avais encore mes yeux, qu'est-ce que je verrais en vous regardant ? Certainement pas un Hajarim. Il n'y en a pas dans notre troupe. »

Là-dessus, elle trouva sa main et s'en empara. Puis elle l'amena à son visage. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'encouragement pour

effleurer ses sourcils dorés, puis pour poser le bout de ses doigts sur les orbites vides au-dessous. Il demeura agenouillé devant elle, assise sur son tronc d'arbre, face à face, pendant ce qui me parut une éternité. J'entendais leurs souffles monter et descendre en parfaite harmonie l'un avec l'autre. Puis un désir profond qu'elle dissimulait habituellement jaillit d'elle comme une coulée de fer blanc luisant. Impossible de dire s'il s'agissait de nostalgie, de désir ou d'amour – ou des trois à la fois. Je ne sais pas si, comme moi, Bemossed sentait sa passion brûlante pour la vie à la manière d'une épée chauffée à blanc enfoncée dans le ventre. Il était comme un homme qui découvre une nouvelle terre de beauté et de miracles. Oublieux du temps, oublieux de moi, il maintenait le bout de ses doigts dans le creux de ses yeux. Je ne crois pas qu'il avait l'intention d'éveiller ma jalousie ; je ne crois pas non plus qu'il aurait agi autrement uniquement parce que cela me peinait.

En réalité, c'était lui qui semblait peiné par bien des aspects de sa rencontre avec Atara. Ses doigts et ses mains se mirent à trembler et il parut tout juste capable de contenir sa propre flamme. Si le soleil brillait nuit et jour, pensai-je, il brûlerait tout ce qu'il touche. Je le sentis refouler le désir qui montait en lui et, cette fois, fermer son cœur. Après avoir posé sa main sur sa joue, il finit par briser tout contact avec elle. Il plia un nouveau bandeau et le lui noua autour de la tête. Puis il partit aider Estrella à brosser la boue sur la robe des chevaux.

Un peu plus tard, avant d'aller au lit, je rejoignis Atara au clair de lune. Comme c'était presque tout le temps le cas depuis que nous avions quitté le Skadarak, elle semblait encore complètement aveugle. Je lui dis : « La blessure de Maram ne va pas mieux. Est-ce que toi, tu ressens quelque chose à l'endroit où Bemossed t'a touchée ? »

Elle posa la main sur son bandeau et éclata de rire. « Je crois que c'est toi qui ressens quelque chose que tu ne devrais pas ressentir. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter à son sujet.

— Je ne suis pas inquiet », répliquai-je.

Elle tendit le bras pour me prendre la main comme au tout début, quand nous nous asseyions ensemble sous les étoiles. « Je pourrais facilement aimer Bemossed, je crois, mais jamais comme je t'aime toi. Il est comme le frère que je n'ai jamais eu. »

Elle m'embrassa sur les lèvres, légèrement, puis alla se coucher dans la roulotte avec Liljana et Estrella. Allongé près du feu, je contemplai pendant des heures la lune argentée et les groupes d'étoiles étincelantes. Une seule question, profondément gravée dans mon âme, m'occupait l'esprit : pourquoi le destin de Bemossed était-il de guérir dans l'amour et la lumière alors que le mien m'amenait à planter mon épée dans les autres et à tuer ?

Au matin, nous repartîmes vers l'est. La route descendait légèrement en direction des basses terres autour de l'Iona. Je conduisais la charrette et Bemossed était assis à l'autre bout du siège avec Estrella entre nous. Il restait silencieux pendant des heures, s'efforçant de ne regarder ni Atara qui montait sa jument rouanne devant nous ni moi. Il contemplait au loin les champs de coton, les rizières et les rares étendues boisées, et je me demandais si son service auprès de ses différents maîtres l'avait déjà amené dans cette région étouffante. Je sentais qu'il ruminait des sujets dont il ne voulait pas parler. Je devinais en lui une souffrance de l'âme qu'il paraissait curieusement entretenir et à laquelle il tenait, comme il tenait à d'autres sensations et humeurs sombres. Il donnait l'impression de s'accommoder trop souvent de sa vie intérieure, avec ses sentiments de toutes les couleurs : le bleu de sa crainte et de sa tristesse pour le monde ; le violet de son désir inassouvi ; le rouge de la colère immense qu'il nourrissait à mon égard.

Pendant la plus grande partie de sa vie, il n'avait pu compter que sur lui-même pour trouver aide et compréhension. Mais depuis qu'il avait touché Atara, un besoin profond de faire confiance aux autres semblait s'être éveillé en lui. Au cours de cette longue et chaude journée, alors que les milles défilaient, je le sentis en parfaite harmonie avec Estrella, et elle avec lui. Il lui parlait de petites choses qui la faisaient sourire et auxquelles elle répondait en agitant gracieusement les doigts et en arquant les sourcils. Elle donnait l'impression de lui parler, et de lui parler *de lui* : son joli visage ouvert brillait plus que n'importe quel miroir, reflétant les beautés de l'âme qu'elle découvrait en lui. Sans être consciente de ce don, me disais-je, elle me montrait la bonté de Bemossed, sa compassion, sa générosité, son enthousiasme et une grâce détachée des contingences.

Mais il y avait aussi des choses plus sombres : l'entêtement, la jalousie et une insoutenable sensibilité aux autres et au monde. Il avait au fond des yeux des signes de désespoir et de malheur. Je devinais qu'il se croyait fondamentalement imparfait. Et puis je pense aussi qu'il redoutait la longue et sombre nuit qui se répandait dans son esprit quand il se trouvait projeté dans le monde insensible et ne parvenait pas à retrouver le chemin de son univers secret. En le voyant poser ses doigts sur la gorge d'Estrella, les yeux brillants et exaltés, l'idée me vint qu'il cherchait à rejoindre cet univers en soignant les gens. Et qu'une partie au moins de cette envie primitive de guérir était dirigée sur moi. Cela me stupéfia : en dépit de sa colère, en dépit de sa crainte devant ma fureur et ma rage de me venger de mes ennemis, il souhaitait encore redonner vie au meilleur de moi-même et ne faire ressortir que ce qu'il y avait de bon, de beau et de sincère en moi.

Ce soir-là, nous installâmes notre camp dans une clairière, dans un bois au sud de la route, à moins de cinq milles d'Orun. Pendant que Liljana et Estrella commençaient à préparer le dîner, Kane partit au galop reconnaître le terrain devant nous et s'assurer que nous pourrions traverser la rivière sans tomber sur l'armée du roi Arsu revenant d'Avrian. Il réapparut deux heures plus tard pour manger une écuelle de ragoût que Liljana lui avait gardée au chaud. Entre deux bouchées d'okras fumants, de maïs et de bœuf, il nous dit : « L'armée n'est pas encore passée, mais elle est attendue à tout moment. Demain, nous ferions bien de nous lever de bonne heure pour franchir le Pont Noir dès que le péage sera ouvert. »

J'aurais pu espérer que Kane se coucherait de bonne heure comme nous, sinon pour dormir, du moins pour prendre un peu de repos. Au lieu de cela, il installa sur le côté de la roulotte une cible en bois peint et sortit les sept couteaux qu'il avait commandés au forgeron de Ramlan. Ils étaient longs et très effilés, parfaitement équilibrés, et tranchants comme des rasoirs. Debout sur le sol couvert de fougères, sans se soucier des moustiques qui avaient fait leur apparition et vrombissaient dans la pénombre, il lança ses couteaux en les faisant tourner sur eux-mêmes et en s'efforçant d'en mettre le plus possible dans le mille. La lune faible au-dessus des arbres ne donnait pas assez de lumière pour lui permettre de distinguer les anneaux de la cible. Je n'ai jamais compris comment il réussissait ce tour de force. Les guerriers de Mesh pratiquaient le lancer de javelots et se servaient de leurs couteaux pour dépecer la viande, ou d'autres hommes, mais ils apprenaient rarement cet art pour lequel Kane faisait preuve d'une telle assurance et d'une telle virtuosité.

Plus tard dans la soirée, Liljana fit du thé pour nous et, pour Kane, du café fort de Khévaju que Bemossed lui apporta fumant dans sa tasse. Peu de temps après, tout le monde sauf Kane alla se coucher. Il buvait son breuvage sombre lentement, à grands traits, entre deux lancers de couteau. J'essayai de m'endormir au son de l'acier s'enfonçant dans le bois : tac, tac, tac. En observant Kane nimbé de la lumière de la lune, en voyant Bemossed étendu près du feu, immobile et inquiet, je réfléchissais au mystère des hommes. L'éclat de notre esprit nous élèverait-il un jour vers les étoiles ? Ou nos défauts congénitaux plongeraient-ils au fond de notre cœur pour nous diviser contre notre gré et laisser pénétrer les ténèbres ?

Ce fut dans ce moment étrange entre la nuit et le jour que je m'éveillai avec l'impression que quelque chose n'allait pas. Les moustiques bourdonnaient sans pitié autour de moi, les grenouilles coassaient dans quelque étang au fond des bois. Une faible lumière baignait les arbres et les broussailles et le feu était complètement éteint. Je m'assis pour chercher du regard maître Juwain, Maram et

Daj endormis à côté de moi. Près de la barrière qui entourait notre camp, aussi incroyable que cela puisse paraître, Kane dormait lui aussi. Mais Bemossed avait disparu.

Ma première pensée fut que lui et Atara s'étaient éclipsés dans les bois, et cela me fit honte. Ma seconde pensée m'effraya car je craignais que Bemossed ne se soit enfui. Aussi vite que je le pus, je m'approchai de Kane et le secouai pour le réveiller, ce qui s'avéra plus difficile que prévu. Quand il finit par ouvrir les yeux, cependant, dans un éclair de conscience, il se releva brusquement et, tirant sa dague, faillit m'éventrer avant que je ne m'écarte en criant : « Kane ! Ce n'est que moi, Valashu !

— Val ! cria-t-il à son tour. Que se passe-t-il ? »

Nos cris réveillèrent nos compagnons. Maram et maître Juwain se précipitèrent vers nous et, quelques instants plus tard, la porte de la roulotte s'ouvrit et Atara en sortit, son arc sans corde à la main. Elle nous rejoignit près de la barrière avec Estrella et Liljana, Kane se frotta les yeux et dit : « Je ne sais pas ce qui s'est passé. »

Quand j'eus raconté comment je l'avais trouvé, Maram s'en prit à Kane : « Vous vous êtes endormi, voilà ce qui s'est passé. Vous, l'invincible Kane, toujours sur le qui-vive, toujours réveillé : vous avez fini par fermer vos maudits yeux comme n'importe quel être humain et...

— Bon », grogna Kane. Il cingla l'air de sa dague à quelques centimètres de la gorge de Maram comme pour le faire taire. « Je ne m'endors jamais comme ça. »

Liljana remarqua la tasse de Kane abandonnée sur le sol de la forêt près de la clôture. Il restait des traces de café à l'intérieur. Elle la ramassa et la renifla. Puis elle dit à Kane : « Je me rappelle que c'est Bemossed qui vous a apporté votre café. Il a dû y verser un somnifère.

— Une de vos potions pour dormir, alors ? Vous devriez faire plus attention, Liljana.

— C'est *vous* qui devriez faire attention à ce que vous dites, répliqua-t-elle. Je garde mes médicaments à l'abri, et maître Juwain aussi. »

Elle expliqua alors qu'elle avait décelé dans la tasse une faible odeur douce-amère de plante, mais qu'il ne s'agissait ni de mandragore ni de pavot ni d'aucune autre substance de sa connaissance. « Mais ici, en Hespéru, beaucoup de plantes me sont étrangères. Il est probable que Bemossed a volé un somnifère à Mangus avant de quitter Jhamrul.

— Bon, dit Kane en lançant la tasse par terre. J'aurais dû le sentir moi aussi. »

Et moi, pensai-je, j'aurais dû garder présente à l'esprit l'idée qu'il pourrait avoir l'intention de s'échapper, car au fond de moi, je devais

le savoir. C'est alors qu'Atara nous rappela à l'ordre, Kane et moi : « L'heure n'est pas aux récriminations. Bemossed est parti – qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais partir à sa recherche, dit simplement Kane en allant prendre quelques affaires dans la roulotte. Il ne peut pas être bien loin.

— Je viens, déclarai-je.

— Moi aussi, ajouta Maram.

— Non, lui intima Kane. Ça ne sert à rien que nous nous précipitions tous pour nous perdre dans la campagne. Restez là et protégez les autres. Je chasserai mieux ce lapin-là tout seul.

Après avoir rempli les sacs de son cheval de nourriture, d'eau et d'autres objets indispensables, il guida sa monture vers le sous-bois accidenté derrière notre camp. Il trouva sans peine la trace de Bemossed. Elle se dirigeait vers le sud à travers la forêt.

Quelques instants plus tard, il disparut dans le mur de verdure et nous restâmes là à nous demander que faire. Immédiatement, Liljana ordonna à Daj et à Estrella de l'aider à préparer le petit déjeuner. Partager un bon repas, me dis-je, était sa réponse à bon nombre de problèmes.

Alors que le soleil du matin absorbait la rosée sur l'herbe et sur le reste de la végétation et réchauffait l'air, nous passâmes des heures interminables à attendre dans la clairière. J'écoutai les oiseaux qui gazouillaient et des écureuils qui pépiaient en se battant dans les hautes branches au-dessus de nous. Au bout d'un moment, je sortis ma flûte et jouai quelques mélodies. J'observai Liljana qui recousait un accroc dans le costume de bouffon de Maram et maître Juwain qui lisait le *Saganom Élu*. Daj montrait à Estrella un jeu qu'il avait inventé avec les tarots de maître Juwain. La journée avançait.

En fin d'après-midi, je commençai à me faire du souci. Apparemment, le « lapin » de Kane avait parcouru une distance beaucoup plus grande que celle qu'il supposait – ou alors, Kane avait eu un problème. Quand le soir tomba sur les arbres et que des nuages de moustiques suceurs de sang firent leur apparition, je ne pus me résoudre à avaler grand-chose. Installé à la place de Kane près du tas de branchages, je scrutais les bois plongés dans la pénombre. Je guettais le bruit du cheval de Kane fendant les broussailles. Je contemplais les étoiles qui tournaient lentement dans le ciel et j'attendais.

Cette nuit-là, Maram me releva pour quelques heures, mais je dormis très peu. Quand le jour se leva, j'étais de retour à mon poste de garde. J'étais si fatigué qu'il me fallut un peu de temps pour réagir en entendant trotter sur la route au moins quatre chevaux, cachés par le bouquet d'arbres. J'ordonnai à Maram et à Daj de réunir Altaru,

Flamme et les autres montures et de les emmener plus loin dans la forêt, et ils s'exécutèrent. Juste à temps, car quelques instants plus tard, six soldats revêtus d'une livrée jaune imprimée d'une multitude de petits dragons rouges firent irruption dans la clairière. Ils portaient des lances, des épées dans leurs fourreaux et des petits boucliers estampés. Ils avaient dû découvrir dans le sol meuble les traces de notre roulotte s'écartant de la route et les avaient suivies jusque-là.

« Avez-vous des poulets, des cochons ou des chèvres ? » nous cria leur sergent grisonnant ?

Nous apprîmes qu'il s'agissait d'un groupe envoyé fouiller la campagne à la recherche de nourriture pour l'armée du roi Arsu qui avait fini par se mettre en marche et qui approchait d'Orun. L'un des soldats se dirigea vers nos trois chevaux de bât et les évalua d'un regard averti. Il dit qu'à son avis ils pouvaient être utilisés dans le train des équipages de l'armée – ou, au moins, être abattus et découpés pour servir de nourriture. Je fus horrifié d'apprendre que les soldats du roi Arsu mangeaient de la viande de cheval. Je priai pour que Maram et Daj empêchent Altaru de lancer un hennissement de défi de l'endroit où ils l'avaient caché dans la forêt. Et les autres chevaux aussi. C'est alors que, s'apitoyant sur notre sort, le sergent dit à son homme : « Comment ces comédiens tireront-ils leur charrette sans chevaux ? »

Il mit pied à terre et arpenta le campement. Il se dirigea vers la roulotte où était accrochée la cible de Kane et remarqua les sept couteaux plantés dedans. Il en décrocha un et recula d'une dizaine de pas. Plissant les yeux, il lança le couteau vers la cible. Celui-ci heurta le bois peint avec le bout du manche, puis rebondit dans l'air avec un bruit métallique avant de frapper le sol.

« Les poignards ! », s'esclaffa-t-il en secouant la tête. Puis il posa sa main sur les branchages entassés autour de la roulotte et déclara : « Vous n'avez plus besoin de ces protections – on ne vous l'a pas dit ? Les déviants ont tous été crucifiés, ils n'attaqueront plus les voyageurs. »

Il semblait assez fier de ce qu'il avait fait à Avrian, et ses hommes aussi. Sans demander la permission, il ouvrit la porte arrière de la roulotte pour regarder à l'intérieur. J'avais terriblement envie de l'écarter pour prendre mon épée dissimulée sous des rouleaux de tissu. Le capitaine et ses hommes ne portaient qu'une armure d'écaillés très mince sous leur livrée. Je me dis que je pourrais les tailler tous en pièces à la manière d'un de leurs bouchers découpant un cheval réquisitionné.

Mais Liljana était plus maligne que moi, et elle se maîtrisait mieux. Elle prit un jambon et le tendit au sergent en disant : « Je suis sûre que tout le monde vous est reconnaissant d'avoir rétabli la sécurité

dans le pays. Je vous aurais bien invité à prendre un petit déjeuner, mais nous devons bientôt reprendre la route. Je vous en prie, veuillez considérer que nous avons mangé ensemble. »

En entendant cela, le sergent sourit et ses hommes l'imitèrent. J'étais sûr qu'ils se jetteraient sur le jambon avant d'avoir parcouru cinq milles. Ensuite, s'il le fallait, ils pourraient dire sans mentir à leur intendant qu'ils avaient été nos invités et non qu'ils avaient omis de partager des provisions confisquées.

En voyant les soldats s'éloigner comme ils étaient venus, nous respirâmes tous plus librement. Quand j'estimai qu'il n'y avait plus de risque, je criai à Maram et à Daj de ramener les chevaux dans la clairière. Je leur expliquai ce qui s'était passé avant d'ajouter : « Apparemment, l'armée va camper à Orun cette nuit. Il n'est donc pas prudent de poursuivre notre route.

— De toute évidence, ce n'est pas prudent non plus de rester ici », dit Maram. Il soupira et reprit : « Et j'espérais bien manger ce jambon au dîner. »

Nous avions tous des inquiétudes plus graves que la perte de nourriture. Nous craignions que Bemossed et Kane n'aient rencontré d'autres soldats déployés le long de la rivière. Bemossed gisait peut-être, mort ou mourant, dans quelque rizièrè malodorante, une blessure de lance au ventre. Kane avait peut-être vu sa retraite coupée ou avait été capturé.

Les heures passaient et les soucis s'accumulaient sur notre poitrine, l'un après l'autre, comme une série de poids en plomb. Quand le soir tomba, Kane n'était toujours pas revenu et la longue nuit vit s'abattre sur nous une peur atroce qui nous enserrait lentement le crâne comme la vis d'un bourreau. Aucun de nous ne dormit très bien. Quand nous nous réveillâmes à l'aube, les moustiques bourdonnaient, nous avions mal à la tête et un mur de brume s'accrochait à la verdure du bois. Je compris que nous ne supporterions pas de passer une journée de plus dans cet endroit sans rien faire.

En silence, je sortis Alkaladur pour commencer mon entraînement matinal. Le soleil levant réchauffait à peine la forêt et ne dissipait pas la brume. Et soudain, au bout de deux heures, j'entendis un cheval trotter sur la route. Le bruit se rapprocha et il devint évident que l'animal s'enfonçait dans les bois et se dirigeait droit vers nous. Quelques instants plus tard, le cheval de Kane déboucha du brouillard et j'aperçus notre ami assis sur son dos, la mine sombre. Une corde attachée à la selle du cheval tirait sur le corps ligoté de Bemossed à quelques mètres derrière lui. Je dus cligner des yeux pour m'assurer que c'était bien Bemossed qui avançait en titubant derrière Kane, à moitié caché dans la brume. Ses cheveux bouclés étaient crottés et son visage, ses bras et sa tunique étaient maculés de boue. Ses jambes nues

paraissaient avoir été écorchées par des épines et des traînées de sang avaient lavé une partie de la saleté qui les recouvrait. Son torse aussi saignait. Les chaînes dont Kane avait entouré ses bras et son dos avaient déchiré sa tunique et entamé la peau. À cette vue, je serrai les dents, horrifié. J'avais envoyé Kane chercher le Maîtreya – ou du moins un esprit grand et libre – et il nous le ramenait enchaîné.

Me précipitant, je fis tourner mon épée en direction de la corde et la tranchai comme de l'air. Je posai ma main sur le dos de Bemossed, mais il se dégagea, insistant pour entrer dans le camp par ses propres moyens. Je hurlai à Kane : « Détachez-le ! Ce n'était pas nécessaire de l'enchaîner !

— Pas nécessaire ! » grogna Kane. Il pénétra derrière nos fortifications et mit pied à terre. Il fit asseoir Bemossed sur un tronc. Saisissant la chaîne qui lui plaquait les bras contre le torse, il le secoua et me dit sèchement : « Bon. Et qu'est-ce que vous savez, vous, de ce qui est nécessaire ? Ce lapin-là a couru plus vite et plus loin que je ne l'aurais imaginé. Et quand j'ai fini par le rattraper, il s'est débattu comme un rat pris au piège. Il n'y avait pas d'autre moyen de le ramener et je ne regrette rien.

— Bon, il est revenu maintenant, répliquai-je. Alors détachez-le.

— Non – il essaierait de nouveau de s'échapper.

— Détachez-le, Kane ! »

Kane approcha son visage farouche du mien et me lança un regard furieux. Mais je lui rendis son regard et lui retournai toute sa rage, et même davantage. Finalement, il détourna les yeux et marmonna : « Détachez-le vous-même si vous voulez. »

Il sortit une clé et me la flanqua dans la main. Puis il s'éloigna avec raideur vers le feu en criant : « Maram ! Où est-ce que vous cachez votre maudite eau-de-vie ? »

Quand j'eus ôté ses chaînes à Bemossed, Liljana vint lui apporter un peu de thé. Mais il refusa de boire. Tout ce qu'il semblait capable de dire était : « Laissez-moi tranquille.

— Mais il faut que vous buviez quelque chose, insista Liljana. Et que vous mangiez aussi. Et il faut vous laver ! Daj, va chercher de l'eau à la rivière et mets-la à bouillir pour...

— Laissez-moi tranquille ! » lui hurla Bemossed.

La détermination farouche qui émanait de lui me stupéfia. Je restai là, les chaînes ensanglantées que je lui avais retirées à la main. Atara, qui attendait à proximité, se tourna vers lui, une expression très soucieuse sur son visage bandé. Maître Juwain arrêta de préparer l'aiguille et le fil et les autres instruments brillants dont il avait besoin pour soigner les blessures de Bemossed. Estrella s'agenouilla à ses pieds sur le sol boueux. Je fus surpris qu'il lui permette de lui prendre la main.

« Je suis désolé qu'on en soit arrivé là, lui dis-je. Désolé aussi d'avoir été obligé de vous emmener avec nous. Mais Taras a raison – c'était inévitable. »

À ce moment-là, Bemossed me regarda. Le chagrin dans ses yeux bruns et doux me fit plus mal que n'importe quelle accusation.

« C'est pour votre bien, expliquai-je. Je sais que vous ne comprenez pas.

— C'est vous, répondit-il finalement, qui ne comprenez pas. Vous venez me parler de liberté – et ensuite vous faites de moi votre esclave ! Vous pouvez m'enchaîner, me couper la langue ou me crucifier, vous êtes plus esclave que moi ! »

Ses paroles me choquèrent, mais je comprenais parfaitement ce qu'il voulait dire. Et, pensai-je, Atara, Maram et tous les autres aussi. « Nous n'avions pas l'intention de vous garder comme esclave. Je peux vous dire qu'à nos yeux, vous n'en êtes absolument pas un. Nous espérions que vous en viendriez à nous faire confiance et puis...

— Vous croyez que ce que vous avez fait me donne envie de vous faire confiance ? »

Il me dévisageait avec une telle profondeur d'âme que je ne pus le supporter. Quelque chose se brisa alors en moi. Me tournant vers Kane, je fis cliqueter les chaînes dans l'air et m'écriai : « Non, pas de cette façon – ça ne peut pas se faire de cette façon ! »

Kane ne dit rien. Il me regardait à travers les flammes brûlantes du feu.

Je jetai les chaînes sur le sol, puis me tournai de nouveau vers Bemossed et lui dis : « C'est bon – vous êtes libre maintenant ! »

À ces mots, il sourit tristement en frottant sa poitrine blessée. « Libre de chaînes, peut-être, et je suppose que je vous dois des remerciements. Mais libre seulement d'aller où vous voulez que j'aille.

— Non, vous ne m'avez pas compris. Vous êtes *libre*. Nous allons vous affranchir. »

Ses yeux s'accrochèrent aux miens. « Vraiment ?

— Vraiment. »

Je lui tendis ma main à serrer, mais avant qu'il ne puisse le faire, Kane s'éloigna du feu et, s'approchant à grands pas, vint bloquer mon avant-bras avec le sien. Il grommela : « Qu'est-ce que vous faites ?

— Comme je viens de le dire, fis-je en jetant un coup d'œil à Bemossed, je lui rends sa liberté.

— Non, vous ne pouvez pas faire ça.

— Vous avez raison, je ne peux pas. Je ne peux pas lui donner ce qu'il a déjà. Les hommes naissent libres et restent libres.

— Vous croyez ?

— Nous ne réduisons pas les hommes en esclavage, Kane ! »

Kane s'agenouilla pour ramasser les chaînes sur le sol, puis il les

agita devant moi. « Ce que nous faisons, c'est ce que nous devons faire, non ? Il n'y avait pas d'autre choix.

— Non, ce n'est pas bien, répliquai-je en donnant un coup de poing dans les chaînes. Il doit y avoir une autre manière.

— En le laissant partir, c'est ça ? » Kane lança les chaînes qui tournoyèrent avant s'abattre sur la roulotte dans un bruit de ferraille et de bois entaillé. « Je ne le laisserai pas partir pour aller se faire capturer ou tuer par ces salauds de Prêtres Rouges ! Est-ce que vous savez quel chemin j'ai parcouru pour le trouver ? »

La flamme sombre qui brûlait dans ses yeux racontait un voyage à travers les étoiles et les âges. Et je ne savais pas comment l'éteindre.

« La Bête a tué Godavanni ! hurla-t-il avec angoisse. Il a poussé Issayu à se jeter d'une tour sur des rochers dans la mer ! Je ne lui permettrai pas de s'emparer de celui-là ! Je ne veux pas le perdre, vous comprenez ? »

Sur ces mots, il dégaina son épée d'un geste brusque et me fit face. Je serrai les doigts autour de la poignée en jade noir de la mienne. La limite entre la douleur et la folie, je le savais, était plus mince que le tranchant flamboyant d'Alkaladur.

Au moment où sa main jaillissait pour saisir mon bras droit, je m'emparai du sien. Et dans le matin brumeux, nous restâmes là, dans le silence des bois, à tirer sur le bras l'un de l'autre en testant notre force.

« Kane ! cria Liljana. Lâchez-le. Lâchez-le tout de suite ! »

Mais, pensai-je, tandis qu'il plongeait son regard noir dans le mien, si libérer mon bras signifiait me donner la possibilité de l'attaquer, jamais il ne lâcherait.

« Val ! Vous aussi, lâchez-le !

— Non ! hurlai-je.

— Val, je vous en prie, intervint maître Juwain. Lâchez-le et réfléchissons à tout ça ! »

Je savais que si je le lâchais, Kane serait capable de me planter son épée dans le corps.

« Val ! s'écria Atara, lâche-le ! »

C'est alors qu'Estrella se précipita en avant et, baissant la tête, passa sous nos bras serrés. Glissant son corps mince entre nous, elle repoussa la poitrine de Kane d'une main et de l'autre la mienne. Au bout d'un moment, le feu qui brûlait dans les yeux de Kane diminua légèrement. Je lâchai mon épée et l'entendis tomber par terre. Puis je lâchai le bras de Kane et lui dis : Tuez-moi s'il le faut, mais vous libérerez Bemossed ! »

Alors que j'attendais de voir ce qu'il allait faire, Liljana s'approcha pour entraîner Estrella loin de nous. Kane me regarda, stupéfait, et mon cœur se mit à battre la chamade. Ses yeux se firent brûlants et

fous, mais probablement pas plus fous que les miens. Son souffle, chargé d'une amertume que je pouvais presque sentir, fumait entre ses lèvres. Je savais qu'il était plein de haine mais, lentement, sa colère s'apaisa devant l'éclat de quelque chose de plus grand.

« Bon, Val », me dit-il. Il rengaina son épée, puis il se baissa pour ramasser la mienne et me la mit dans la main. « Valashu Elahad. Alors comme ça, je libérerai Bemossed ? Ha – Je suppose que je le ferai ! Mais après ? Ne devons-nous libérer un homme que pour assister à l'asservissement de tout Ea ? »

Bemossed, pensai-je, avait entendu beaucoup de choses que nous ne voulions pas qu'il entende, du moins pas tout de suite. Il avait vu flamboyer le silustria de mon épée. S'il en parlait à qui que ce soit, les Prêtres Rouges le découvriraient sûrement et ils essaieraient de nous retrouver. Cela n'avait pas d'importance. S'il s'en allait de son côté, ce serait de toute manière la fin de tout.

Alors, après avoir pris une longue, une profonde inspiration, j'entrepris de lui expliquer qui nous étions vraiment et pourquoi nous étions venus en Hespéru. Je ne pouvais pas lui raconter tous nos voyages et toutes nos épreuves, il y en avait beaucoup trop. Mais je lui révélai nos noms et les pays d'où nous venions ; je lui dis que maître Matai de la Confrérie, avait orienté notre quête du Maîtreya vers le Haraland, en Hespéru.

« Merci... Valashu », répondit enfin Bemossed. Il m'observa pendant au moins une minute entière. « Merci de me faire confiance. Mais il y a encore beaucoup de choses qui me laissent perplexe. »

Il ôta un peu de boue collée sur son bras et me jeta un regard inquiet. Alors je lui dis : « Eh bien, parlez. Nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Il hocha la tête, puis réussit à dire : « Vous dites que ce fameux maître Matai et l'oracle de Senta vous ont guidés jusqu'à moi. Mais je ne sais rien du Maîtreya. »

À cet instant, son visage était ouvert et rempli de perplexité. Je ne sentais aucune duplicité en lui. Je me rappelai les vers du poème que maître Juwain m'avait appris :

*L'Être de Lumière
Dort innocent...*

« Vous savez qui vous êtes ! m'écriai-je. Vous savez ce qui est en vous !

— Mais comment cela pourrait-il vous mener au Maîtreya ? »

J'échangeai un bref regard avec maître Juwain. Même si cela paraissait impossible, de toute évidence, Bemossed ne savait absolument pas pourquoi nous étions venus le chercher.

Maître Juwain lui dit : « Je crois que vous ne comprenez pas. Le Maîtreya, c'est vous. En tout cas, nous avons de bonnes raisons de penser que vous l'êtes peut-être. »

Bemossed nous contemplait maître Juwain et moi comme si nous avions mangé des champignons vénéneux et étions devenus complètement fous.

« *Moi* ? s'exclama-t-il enfin. Vous pensez que je suis le Maîtreya ? Le merveilleux Être de Lumière ? Vous ne savez donc rien ? »

— Nous savons ce que nous avons entendu dire, répondis-je en pensant aux magnifiques chansons qui résonnaient dans les grottes de Senta. Nous savons ce qui a été prédit et ce que nous avons vu.

— Et qu'est-ce que vous avez vu ? Qu'est-ce que vous avez entendu dire ? Vos pérégrinations vous ont-elles maintenus dans l'ignorance de tout ce qui s'est passé ? Vous n'avez donc pas entendu dire que lord Morjin a été proclamé Maîtreya ? »

Pendant un instant, ma gorge serrée empêcha ma fureur d'éclater : « *Morjin* ? Ce maudit Crucifieur ? Vous croyez que *Morjin* est le Maîtreya ? »

Bemossed regarda mon épée que je tenais toujours à la main. Il écarquilla les yeux, effrayé par les flammes bleues qui jaillissaient du silustria et qui se tordaient le long de la lame en tourbillonnant. Je me dépêchai de la ranger dans son fourreau, ce qui éteignit ce petit feu infernal.

« Vous le haïssez, n'est-ce pas ? » me dit-il.

La seule réponse que je réussis à émettre fut un simple mot : « Oui. »

— Beaucoup de gens le haïssent. Mais ce sont ses prêtres qui sont mauvais, pas lui. »

Je pris une goulée d'air humide et demandai : « Vous le croyez vraiment ? »

Il baissa les yeux sur ses mains sales et écorchées, puis regarda au loin la forêt dans la brume. « Je ne sais presque rien des Terres des Ténèbres, mais beaucoup trop de choses de mon propre pays. Je suis né dans un monde d'injustice et les choses n'ont fait qu'empirer depuis. Les Prêtres Kallimuns *torturent* l'Hespéru avec le consentement du roi Arsu. Ils torturent le monde entier. Ils ont répandu le mal partout. Tout ça au nom de Morjin – mais contre sa volonté. »

Je regardai maître Juwain qui n'entendait rien de son oreille abîmée par la volonté de Morjin. Je regardai Liljana qui ne pouvait pas sourire. Puis je regardai Bemossed et lui demandai : « Pourquoi pensez-vous que les Prêtres Rouges agissent sans le consentement de Morjin ? »

Haussant les épaules, il répondit : « Le maître, Mangus, disait toujours que les hommes ne supportent pas la perfection et que, par envie, ils font tout ce qu'ils peuvent pour la souiller et la détruire. »

En entendant cela, Kane grogna : « Mais Mangus semblait plutôt en bons termes avec les Kallimuns. Il disait du bien de ces salauds de Prêtres Rouges !

— C'est partout comme ça maintenant, soupira Bemossed. Et il le faut. Sur la place du village ou à portée d'oreille des autres, on doit dire certaines choses. Mais dans sa propre maison, en famille et dans le secret de son cœur, on en dit d'autres.

— Mais vous, que dites-vous ? lui demandai-je. Croyez-vous que Morjin est *parfait* ?

— S'il est le Maîtreya, il doit l'être, dit-il simplement. J'ai lu et relu le *Darakul Élu*. Tout dans les paroles de lord Morjin révèle son désir de perfection. »

À ces mots, je serrai les dents. « Désir ou pas, pourquoi pensez-vous qu'il y est parvenu et qu'il n'est pas le puits empoisonné d'où ses prêtres tirent leur cruauté ?

— Parce que dans le Livre Noir, et plus particulièrement dans son cœur, dans les *Chants de Lumière*, j'ai ressenti un tel amour. Et parce que... »

Sa voix se perdit dans les petits bruits de la forêt. « Oui ? » l'encourageai-je.

Il agita sa main en direction d'un chêne au bord de la clairière, puis se baissa pour toucher une fougère cassée que nous avions piétinée. Puis il dit : « Parce que le monde ne peut pas être une plaisanterie cruelle. L'Unique l'a conçu comme un cadeau pour nous, pas comme un supplice. Bientôt lord Morjin régnera sur toutes les terres, même celles des Ténèbres. S'il était mauvais, le mal l'emporterait. Il ne se contenterait pas d'asservir et de crucifier les malheureux, il s'imposerait à tous les hommes, partout et pour toujours. Jamais l'Unique ne permettrait une chose pareille. »

Maître Juwain qui appréciait plus que moi les conversations philosophiques, répliqua alors : « Si l'Unique ne permet pas cela et si le Dragon Rouge n'est que les yeux et la main de l'Unique, comment se fait-il que le Dragon permette à ses prêtres de faire ce qu'ils font en son nom ?

— Parce que, fit-il simplement, les prêtres de lord Morjin ont profané son bon nom et tout ce qu'il est. Mais il est bien le Maîtreya. C'est pour ça que lorsqu'il sera entré en possession de ses pouvoirs, il viendra en Hespéru, puis dans tous les pays. Il éliminera le mal chez ses prêtres et guérira le monde. »

Ne supportant plus d'entendre de tels propos, je regardai Bemossed dans les yeux et lui dis : « C'est Morjin qui a crucifié ma mère.

— Non, ce n'est pas possible. L'un de ses prêtres, peut-être, agissant de son propre...

— Bemossed ! » hurlai-je. Je fis signe à Daj de guider Atara jusqu'à

nous. Posant la main sur son visage, j'ajoutai : « Regardez-la ! C'est Morjin qui lui a fait ça !

— Non, non, murmura-t-il en la contemplant. Non, non. »

Je lui saisis la main et tirai dessus pour l'obliger à me regarder. « C'est le Dragon Rouge, le Seigneur des Mensonges. C'est la Bête Ignoble. C'est Morjin qui lui a arraché les yeux de sa propre main ! »

Je lui racontai comment nous étions allés à Argattha récupérer la Pierre de Lumière et comment Morjin avait torturé maître Juwain, Ymiru et Atara. Je savais qu'il percevait la vérité de mes propos. Ses doigts s'agrippèrent aux miens, tout son corps se mit à trembler et il pleura sans retenue.

Puis il demanda à Atara : « La situation est-elle vraiment comme le dit Valashu ?

— Elle est pire, répondit-elle.

— Je suis désolé, dit-il en posant sa main libre sur elle. Le Dragon a pris vos yeux et, pourtant, c'est moi qui ai été aveuglé.

— Vous n'avez pas à être désolé.

— Je ne sais pas. Peut-être que je n'aurais pas dû m'enfuir. »

Il se leva devant elle et posa ses mains sur ses tempes, à l'endroit où le bandeau blanc maintenait ses cheveux dorés. Et tandis qu'il la regardait avec une grande bonté, quelque chose de violent et de destructeur se forma en lui.

Elle lui dit : « Nous espérions... »

Il retira ses mains et secoua la tête tristement. « Je ne peux pas être celui que vous espérez.

— Mais nous avons entendu dire que vous aviez guéri la fille d'un grand seigneur. Qu'elle était à l'article de la mort. Vous avez posé vos mains sur elle et...

— Non, vous ne comprenez pas, protesta-t-il. Je ne peux guérir personne. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? »

Bemossed leva sa main vers les rayons de soleil qui brillaient à travers la brume évanescence. « La lentille d'une lunette concentre la lumière et la renforce, mais elle-même n'éclaire rien. Je suis comme cette lentille, rien de plus. Parfois... tout est complètement transparent. Puis il y a de la lumière – il y a toujours de la *lumière*, mais il arrive qu'elle brille avec une telle intensité. Il y a tout en elle. Le dessein de tout ce qui est, dans sa totalité, dans son existence, dans sa joie. Cette lumière est une telle joie. C'est elle qui entre en contact avec ceux sur qui je pose mes mains, pas moi. Mais quand je suis complètement transparent, j'entre en contact avec elle quelques instants. C'est comme entrer en contact avec l'Unique en personne. C'est comme si... le monde entier était beau, comme s'il ne pouvait plus jamais se remplir de laideur et de mal. Alors, et seulement alors,

je suis parfait. Puis tout cela passe à travers moi comme un éclair et, parfois, les gens sont guéris. Ils appellent ça un miracle. »

Il se tut et nous l'observâmes dans un silence complet. Finalement, maître Juwain lui dit : « Cela se passerait ainsi pour le Maîtreya.

— Mais cela se passe ainsi pour beaucoup de gens.

— Non, pas beaucoup – votre don est très rare.

— Je suis sûr que non. Je suis sûr que des tas d'autres gens peuvent faire comme moi. C'est juste qu'ils n'en parlent pas. »

Il expliqua alors qu'autrefois il vivait dans le sud, près de Khévaju, et qu'il connaissait trois jeunes guérisseurs qui avaient disparu dans la forteresse des Kallimuns.

« Tour le monde a peur d'apparaître différent, et comment leur en vouloir ?

— Dans les Royaumes Libres, dit maître Juwain, les gens n'éprouvent pas ce genre de peur. Pourtant, je n'ai entendu parler de personne capable de guérir comme vous le faites. »

À ces mots, Bemossed sourit tristement. « S'ils n'ont pas peur des Kallimuns, ils ont peur d'eux-mêmes. De ce qu'ils n'atteindront pas. Je suis sûr qu'il n'y a pas un homme, pas une femme qui ne puisse s'ouvrir à la lumière qui émane de l'Unique.

— Si c'est vrai, intervint maître Juwain, alors qu'est-ce que le Maîtreya ? »

Bemossed haussa les épaules : « Il n'est pas la lentille, il est la lumière. »

Tous deux continuèrent à discuter ainsi un bon moment. Je me joignis à la conversation, et Maram et Liljana aussi. Nous n'arrivions pas à convaincre tout à fait Bemossed qu'il était peut-être le Maîtreya ; nous n'en étions pas tout à fait convaincus nous-mêmes. Cependant, il ne semblait pas y avoir de meilleure solution que de le faire sortir d'Hespéru. Alors je finis par lui dire : « Vous savez maintenant ce que nous redoutions de vous dire, et pour cause. Que voulez-vous faire ? Voulez-vous venir avec nous ? »

Bemossed ôta une nouvelle croûte de boue sur sa peau, puis regarda au loin dans la forêt. « Ceci est mon pays, dit-il. Aussi cruel qu'il soit, aussi cruel qu'il se soit montré envers moi, c'est toujours mon pays.

— Alors revenez-y en force, quand nous auront arrêté Morjin. Pour l'instant, vous ne pouvez rien pour votre peuple.

— Je ne sais pas, répondit-il. Il y a eu Taimu, le fils du meunier dont la jambe cassée était presque perdue. Il y a eu Ysanna, qui était sur le point de rendre son dernier soupir.

— Dans les pays que nous devons traverser, le rassurai-je, vous ne manquerez pas de gens malades ou proches de la mort.

— Je ne sais pas », répéta-t-il en levant les yeux vers le ciel.

Maître Juwain saisit une paire de pinces et lui dit : « Quoique vous soyez, quelle que soit la nature de votre don, je crois que le Grand Maître de mon ordre sera peut-être capable de le faire apparaître dans toute sa gloire à l'aide des gelstei que nous appelons les sept pierres ouvantes. À ce moment-là, vous serez peut-être capable de prendre le contrôle de la Pierre de Lumière, même à une distance de mille milles. Vous imaginez quelle lentille cela serait ! »

Je sentis le cœur de Bemossed s'accélérer et ses yeux s'illuminèrent. Mais il secoua la tête comme s'il n'arrivait pas à croire que ce que maître Juwain disait était possible.

« Je ne sais pas, répéta-t-il. Je ne sais vraiment pas. »

Il fixait les couleurs violentes de la roulotte tout en paraissant écouter le gazouillis d'une hirondelle sur la branche d'un arbre à proximité : *tchirp tshirrit*. Puis il leva les yeux vers moi et me demanda : « Pourquoi avez-vous gardé le ménestrel caché tous ces jours-ci ? »

Je commençai à lui servir l'excuse habituelle de la timidité et du comportement réservé de Thierraval, mais l'expression blessée de Bemossed me rappela que je devais essayer de me montrer sincère avec lui en toutes circonstances. Alors je lui dis : « Le véritable nom du ménestrel est Alphanderry. Ce n'est pas un homme comme les autres.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il n'a rien. » Sentant qu'une terreur étrange lui rongeaient le ventre, je lui demandai : « Qu'est-ce que vous avez ?

— J'avais juste peur que vous n'ayez fait quelque chose au ménestrel. Ce que je pensais que vous vouliez me faire.

— Que voulez-vous dire ? »

Il haussa les épaules et sourit : « Comme vous venez des Terres de Ténèbres, telles que je les imaginai, je croyais que vous vouliez vous servir de moi pour quelque rite maléfique. On dit que là-bas, les démons castrent les hommes contre leur volonté et les transforment en femmes pour leur plaisir. Et qu'ils font d'autres choses pires encore. »

Je le dévisageai, ébahi.

« J'ai été marqué, ajouta-t-il en effleurant la croix noire tatouée sur son front. De toute façon, les gens me choisissent toujours. Je vois bien comment ils me regardent. Je sais qu'il y a quelque chose en moi qu'ils ne supportent pas. Alors qui choisir de mieux pour accomplir un rituel étrange ? »

En entendant cela, j'eus presque autant envie de rire que de pleurer. Au lieu de cela, je demandai à Maram d'ouvrir la porte de la roulotte. Puis je criai à Alphanderry de sortir pour faire la connaissance de Bemossed.

À vingt mètres de là, apparemment vêtu de riches vêtements de velours et de laine, Alphanderry ressemblait à n'importe quel homme.

Mais à mesure qu'il approchait, les couleurs de sa peau et de ses cheveux bouclés paraissaient devenir encore plus vives et presque trop réelles. Et quand il arriva près du tronc où était assis Bemossed, il brillait carrément. Ses grands yeux, ses lèvres, ses joues et son front étaient remplis de lumière.

« Enchanté, Bemossed », dit-il en s'inclinant.

Bemossed le considéra avec émerveillement. « Ils disent que je suis le Maîtreya, mais c'est vous qui brillez ! » s'exclama-t-il.

En entendant cela, Alphanderry se mit à rire et un son mélodieux jaillit de sa gorge. Il semblait regarder à l'intérieur de Bemossed, comme si les couches de peau ne représentaient rien pour lui.

« Qui êtes-vous ? lui demanda Bemossed.

— Hé ! Qui êtes-vous vous-même ? Le Maîtreya, disent-ils. Eh bien, espérons-le. »

L'heure était venue de parler des Timpums, ces êtres étranges et lumineux qui scintillaient dans tous les vilds d'Ea. Etaient-ils vraiment les enfants des Galadins ou des semences de lumière que les Galadins avaient offertes à la terre ? Et ces semences pouvaient-elles, d'une manière ou d'une autre, donner un être humain dont la substance ne serait que lumière ? Nous n'en savions rien. Tout ce que nous pûmes expliquer à Bemossed, ce fut que Flick avait pris une apparence très semblable à celle de notre ancien ami Alphanderry.

« Qu'est-ce que vous êtes ? » lui demanda Bemossed.

Le sourire rayonnant et chaleureux d'Alphanderry invitait à l'amitié, et même à la familiarité. Rassemblant son courage, Bemossed tendit le bras pour le toucher. Tout à sa joie d'avoir des contacts de main à main, il était comme un enfant avec un nouveau jeu. Mais Alphanderry restait impossible à toucher de cette manière. La main de Bemossed passa à travers lui comme à travers une étendue d'eau miroitante.

Manquant de tomber de son tronc, il dit alors à Alphanderry : « Si vous êtes fait de lumière, c'est vous qui devez être le Maîtreya.

— Le Maîtreya ? répondit Alphanderry. Hé ! je suis un ménestrel.

— Mais...

— Vous aussi vous êtes fait de lumière. Tout est fait de lumière. Je vous ai entendu le dire à Valashu.

— Mais...

— Je ne suis pas là pour discuter, mais pour chanter. Que voulez-vous que je chante ? »

Sans attendre de réponse, il sourit et entonna :

*L'Être de Lumière
Dort innocent,
Dans son cœur*

*Le feu de l'ange dort,
Et quand il se réveille
Le feu jaillit.
Pour ce qui est du Maîtreya
Une chose est certaine :
Toujours en son for intérieur
Il saura qui il est
Quand viendra l'heure
De revendiquer la Pierre de Lumière.*

Alphanderry arrêta de chanter et regarda Bemossed. Puis il ajouta :
« Que faudra-t-il pour vous réveiller ? Je me le demande. »

Et là-dessus, il s'évanouit dans le néant.

Abasourdi, Bemossed se leva, regarda autour de lui et demanda :
« Où est-il allé ? »

— Je ne sais pas » répondis-je.

Fixant des yeux la croix sur son front, je ne pus m'empêcher de me rappeler les bras écartés de ma mère et ses mains clouées sur la planche en bois.

Où va la lumière, me demandai-je, quand la lumière s'éteint ?

Bemossed me fixait lui aussi. Il contemplait la cicatrice en forme d'éclair gravée sur mon front et la blessure plus profonde gravée au fond de mes yeux. Jamais je ne lui ai dit en paroles à quel point j'avais désespérément besoin de lui à mes côtés pour livrer les dernières batailles à venir. Pourtant, il le savait. Une belle lumière se répandit dans ses yeux et il me sourit. Je sentis mon cœur s'accélérer et mon souffle murmurer comme un vent frais, et la vieille douleur dans ma poitrine disparut.

« Valashu, dit-il en me tendant sa main. J'ai pris ma décision : je vous suivrai jusqu'à l'école de la Confrérie, et peut-être plus loin. »

Nous nous serrâmes la main et échangeâmes un sourire. Je sentais en lui la force de Karshur, la verve de Yarashan et la grâce et la bonté d'Asaru. Il était comme le frère que je n'avais plus.

« Et moi, répondis-je, je vous suivrai, même jusqu'à la fin des temps. »

Là-dessus, il serra la main de tous les autres et nous lui souhaitâmes la bienvenue dans notre groupe. Je n'eus pas trop de peine en le voyant prendre Atara dans ses bras et l'embrasser sur la bouche. C'est alors que Kane choqua Bemossed en s'approchant pour serrer son corps mince contre le sien et pour l'embrasser. Puis il grogna :
« Quand vous êtes parti, je suis devenu fou comme un chien enragé. Me pardonnerez-vous ? »

— Me pardonnerez-vous de vous avoir mordu ? »

Ils s'esclaffèrent en même temps, Bemossed d'un rire doux et chaud

comme une pluie d'été et Kane d'une voix qui jaillissait de lui comme le tonnerre. Ce fut un moment de bonheur, plein d'espoir et de bonne humeur retrouvés.

Il fallut près de deux heures à Liljana pour aider à laver Bemossed et à maître Juwain pour soigner enfin ses blessures. Quand nous eûmes levé le camp et rangé toutes nos affaires, j'attelai Altaru à la roulotte et lui dis en lui flattant l'encolure : « Allons, vieux frère, voyons si nous parvenons à retrouver le chemin de la maison. »

Mais apparemment, ce n'était pas ainsi que les choses devaient se passer. Au moment où nous partions, j'entendis à travers les arbres un bruit fâcheux qui se rapprochait à toute allure. Du côté de la route, des sabots résonnaient sur les pavés. Et puis brusquement, des soldats firent de nouveau irruption dans la clairière. Et cette fois, ils étaient beaucoup plus nombreux.

À la tête de ces hommes armés chevauchait lord Rodas qui était désormais en charge des magiciens, des alchimistes, des danseurs, des prophètes et des courtisanes de la région, ainsi que des troupes ambulantes comme la nôtre. Depuis le jour où il nous avait extorqué de l'argent pour traverser le Pont Noir, il semblait avoir pris du galon. En voyant ce Nouveau Seigneur, maigre dans ses vêtements de soie brodée d'or, j'en conclus qu'il avait dû mener à bien sa campagne de calomnie contre lord Olum et provoquer sa perte. Il s'approcha de notre charrette comme s'il était désormais le seigneur de tous les Haralanders et pas seulement d'une poignée de parias dépenaillés. Il était toujours accompagné de ses six mercenaires dans leur horrible livrée violette et jaune, mais également de vingt hommes en armes du roi Arsu. Ceux-ci avaient une armure en bronze portant des traces de coups, et des boucliers et des lances qui semblaient avoir servi. Apparemment, lord Rodas avait prié le roi Arsu de mettre ce détachement sous ses ordres afin de nous « escorter » jusqu'au campement de l'armée à l'entrée d'Orun.

Le regard de lord Rodas passa de la roulotte à Bemossed qui portait maintenant une tunique propre dissimulant la plupart de ses écorchures et de ses coupures. Il me dit : « Je vois que vous avez acquis cet homme depuis notre dernière rencontre. Vos affaires doivent bien marcher, même si le prix des esclaves est tombé si bas que je suppose que même de *pauvres* saltimbanques comme vous peuvent s'en offrir un, ne serait-ce qu'un Hajarim. »

Il sortit une bourse pleine de pièces cliquetantes et la fit sauter dans sa main.

« Le roi demande à vous voir et il m'a donné de l'argent contre la promesse que vous vous produirez, nous expliqua-t-il.

— La demande du roi nous honore, répondis-je en sentant la sueur dégouliner sur mes flancs, mais nous nous dirigeons à l'opposé d'Orun.

— Le roi Arsu ne *demande* pas, répliqua-t-il, il *ordonne*. Et moi aussi. Je vous ordonne donc de ne pas quitter le Haraland. Maintenant, venez ! Le roi regagne son campement et nous devons préparer son arrivée. »

Je jetai un coup d'œil aux vingt soldats montés sur leurs chevaux. À moins de désirer se battre avec eux et de s'arranger pour les tuer tous,

nous n'avions d'autre choix que de suivre lord Rodas dans le dernier endroit d'Hespéru où nous souhaitions aller.

Je fis un signe de tête à Kane et il me confirma en hochant la tête que le moment était trop risqué pour livrer bataille.

C'est ainsi qu'avec dix soldats derrière nous et dix autres devant accompagnant lord Rodas et ses mercenaires, nous regagnâmes la route de Ghurlan. Un vent fort se leva qui dissipa la brume sur les murs d'arbres qui bordaient notre chemin. Les oiseaux qui y nichaient gazouillaient et chantaient dans le calme de cette fin de matinée. Assis avec moi sur le siège de la charrette, Bemossed paraissait les écouter – ou peut-être écoutait-il les battements de son cœur. Le grincement des roues de la roulotte sur les pavés usés me rappelait que le temps lui-même s'écoulait péniblement, nous attirant inexorablement vers notre destin.

Quand nous eûmes traversé les rizières et atteint finalement Orun, le soleil brillait dans le ciel bleu comme une goutte de feu de Galda projetée par une catapulte. Nous prîmes vers le sud sur la grande route qui longeait la rivière Iona. L'armée du roi Arsu avait installé son camp dans un pâturage à droite de la route, à environ deux milles de la ville. Les centaines de tentes parfaitement alignées formaient comme une petite ville dans la prairie boueuse, toute retournée par les innombrables sabots des chevaux et les bottes de milliers d'hommes.

En voyant cela, Maram fit avancer son cheval près de moi et murmura : « De nouveau dans la gueule du loup ! Oh, quel malheur, quel malheur !

— Tout va bien se passer, lui dis-je. On va juste donner une représentation comme on l'a déjà fait une dizaine de fois. Ensuite, on trouvera un moyen de reprendre la route.

— Tu crois ? J'ai bien peur que ce ne soit notre dernière représentation.

— D'une façon ou d'une autre, ce sera la dernière, fis-je en souriant.

— Je t'en prie, ne plaisante pas. Je ne peux pas croire que nous ayons été assez stupides pour nous faire passer pour des comédiens.

— Mais c'était ton idée.

— Je sais, je sais, marmonna-t-il. Une idée vraiment stupide. »

Lord Rodas nous guida entre les allées que formaient les innombrables rangées de tentes. Devant elles se tenaient les hommes du roi Arsu, occupés à nettoyer leur armure et à aiguiser leur lance – ou encore à faire rôtir de la viande sur de petits feux, à jouer aux dés ou à chasser des mouches et à râler comme tout bon soldat. Quand nous passions à côté d'eux, ils nous jetaient des regards curieux. Je les dévisageais moi aussi, avec une curiosité encore plus grande que je m'efforçais de cacher. Mes yeux calculaient la longueur de leurs épées

et la taille de leurs boucliers ronds, en bois mince, qui à mon avis ne résisteraient pas longtemps aux coups de kalamas en acier. Je cherchais les points faibles de leurs armures d'écaillés et j'observais quelques compagnies de ces Hespérus rompus au combat à l'exercice. Ils se tenaient trop près les uns des autres et collaient leurs boucliers les uns contre les autres pour former sur plusieurs rangs un bloc compact hérissé de pointes de lance. On avait l'impression que ce serait difficile d'attaquer un bloc ainsi blindé – presque aussi difficile que ce serait pour lui de manœuvrer. Je remarquai, cependant, que tous les hommes du roi Arsu paraissaient obéir à une discipline farouche et implacable.

Nous atteignîmes finalement le centre du camp : une grande place formée par les tentes des soldats et les pavillons du roi Angand et d'Arch Uttam de part et d'autre de celui du roi Arsu au sud. Des tentes plus petites, appartenant aux commandants les plus importants, étaient disposées à proximité. De nombreuses bannières claquaient dans le vent impétueux. Un mât arborant un drapeau jaune vif orné d'un gros dragon rouge avait été planté dans la terre juste devant le pavillon du roi Arsu : une bulle énorme, monstrueuse, en soie violette cousue d'or. Le pavillon du roi Angand était bleu ciel, comme le champ de la bannière ornée de son emblème : un cœur blanc ailé. Parmi tous les rois du Dragon, seul le roi Angand avait gardé les anciennes armes de sa famille, car il était le seul à avoir été assez malin pour s'allier à Morjin de son plein gré au lieu d'être contraint de lui jurer fidélité.

En face du pavillon du roi Arsu, de l'autre côté de la place, des vendeurs d'Orun étaient venus installer des charrettes, des étals et leurs propres petites tentes. Il s'agissait pour la plupart de marchands de nourriture qui offraient des fruits frais, des tartelettes et diverses viandes rôties. Les Haralanders étaient friands d'un poisson de rivière au goût prononcé appelé katouj. Impossible de faire dix mètres sans passer devant une vieille femme occupée à faire frire ce poisson à l'odeur infecte dans une poêle pleine d'huile grésillante. Les Haralanders le mangeaient brûlant, sur des tranches de pain et de beurre salé, enduit d'une sauce verte relevée qui ressemblait à de la bave de crapaud. Je me dis qu'un peuple capable d'ingurgiter un tel plat devait pouvoir supporter pratiquement n'importe quoi.

Tandis que nous traversions la place, je comptai à peine deux cents habitants d'Orun mangeant avec les soldats. Si nous avions été à Mesh – ou à Ishka, Taron ou Kaash – toute la ville serait venue accueillir les guerriers du royaume.

Mais la plupart des soldats auxquels le roi Arsu avait fait appel pour attaquer Avrian venaient du sud. Ces hommes plus petits, à la peau plus sombre, considéraient les Haralanders avec mépris et ceux-

ci le leur rendaient bien, mais secrètement, bien sûr. Les rares contingents d'Haraland de cette armée, comme je ne tardais pas à l'apprendre, étaient ceux qui avaient fait preuve à maintes reprises d'une absolue dévotion envers leur roi.

L'arrogance de tous ces soldats saturait l'atmosphère comme l'électricité avant un orage. Ils passaient devant les gens qui faisaient la queue pour manger en les brutalisant, ou encore, chargeaient ici et là sur leur cheval, obligeant les gens à s'écarter d'un bond de leur chemin pour éviter d'être piétinés. Je me dis que le roi Arsu avait été bien inspiré en recrutant principalement des hommes d'Haraland dans l'armée qui avait envahi le Surrapam à cinq cents milles au nord : quel meilleur moyen, en effet, de se débarrasser de ses sujets les plus amers et les plus belliqueux sans avoir à les clouer sur une croix ?

Lord Rodas nous guida jusqu'à un endroit qui nous était réservé au milieu de la rangée de charrettes. C'était là qu'étaient rassemblés les artistes sommés de montrer leurs talents au roi Arsu et au roi Angand. Lord Rodas nous ordonna d'attendre l'arrivée du roi qui était en visite à l'école des Kallimuns du coin pour inaugurer une nouvelle statue monumentale de Morjin. Le capitaine des vingt soldats sous les ordres de lord Rodas l'informa que ses hommes et lui avaient rempli leur mission et avaient autre chose à faire que de surveiller une troupe de comédiens en haillons. Sans attendre son autorisation, ils s'éloignèrent vers leurs tentes, nous laissant sous la garde du seigneur et de ses mercenaires.

Faussement généreux, lord Rodas nous offrit à tous des portions de katouj que nous nous forçâmes à avaler avec des sourires de gratitude feinte. Même si nombre de gens dans le camp avaient le regard tourné vers nous, le bon sens me disait que nous n'attirions pas plus d'attention que n'importe quels artistes dont on avait annoncé la venue. Cela n'empêchait pas Maram d'être si inquiet qu'il pouvait à peine manger, ce qui lui arrivait rarement. Debout à côté de moi, le cœur soulevé par le katouj vert, il grogna : « Pourquoi est-ce que tout le monde nous regarde ? »

Surprenant Daj en train de fixer un chevalier à cheval de l'autre côté de la place, il lui murmura : « Qu'est-ce qui te prend ? Baisse les yeux ! »

Mais Daj semblait ne pas pouvoir détourner son regard du chevalier car, submergé par une vague de haine, il tremblait comme un chat prêt à se battre. Je m'approchai de lui et, passant mon bras autour de ses épaules, je chuchotai : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Il répondit dans un murmure : « Cet homme a tué mon père et mes frères. Il a vendu ma mère et mes sœurs comme esclaves. Et moi aussi. »

En entendant cela, j'inclinai la tête. Je comprenais que sa

souffrance était tout aussi atroce que la mienne.

Je sentis que le chevalier qu'il regardait s'intéressait lui aussi beaucoup à nous. Monté sur un étalon blanc comme la neige, il avançait lentement le long des rangées de soldats qui attendaient leur roi, agenouillés devant leur tente. Il semblait fouiller les rangs à la recherche du moindre signe de désordre, ou plutôt de mécontentement, parmi ces hommes qui avaient l'honneur d'assister aux festivités de la journée. Il serrait dans son poing une longue lance qu'il pointait ici et là comme pour intimider à certains soldats de cacher leur ennui ou de se redresser. Son armure d'écaillés en bronze avait été astiquée et brillait d'un éclat aveuglant, tout comme son heaume surmonté de plumes de paon vertes. Son surcot doré arborait un dragon rouge de taille moyenne qui révélait que c'était un seigneur assez important. Il portait une cape rouge sang. De nombreux habitants d'Orun, incapables de supporter son regard, se détournaient de lui. Il guida son cheval jusqu'aux étals des vendeurs de nourriture en jetant aux hommes et aux femmes des regards menaçants, comme s'il les soupçonnait d'être infidèles à leur roi ou même d'être des assassins. Et pendant tout ce temps, du coin de son œil sombre, il ne cessait de nous observer Daj et moi, et les autres membres de notre compagnie -en particulier Bemossed.

Il finit par se frayer un passage jusqu'à nous. Lord Rodas qui avait mis pied à terre, le salua et s'écria : « Lord Mansarian, voici la troupe dont je vous ai parlé ! Voici Kalinda, la diseuse de bonne aventure, mère Magda et Garath le bouffon. »

Lord Rodas nous présenta tous à tour de rôle et lord Mansarian nous considéra tous, à tour de rôle. Il paraissait grand pour un Hespérük, avec des membres et un corps lourds. Son visage était comme un marteau, sans relief et balafré, et ses yeux nous transperçaient comme des clous. Quand son regard se posa sur moi, je me dis que jamais un homme ne m'avait semblé aussi dur, même à Argattha.

« Arajun », dit-il en baissant les yeux vers moi. Sa voix tout éraillée était râpeuse comme le sifflement d'un vent mauvais. Les cicatrices qui marquaient sa gorge recouverte d'une barbe épaisse laissaient supposer qu'il avait été gravement blessé à cet endroit. « Arajun, le joueur de flûte, c'est bien ça ?

— Quand il joue, on dirait un oiseau », intervint lord Rodas qui ne m'avait jamais entendu jouer. Je vis qu'il commençait à transpirer, mais difficile de dire si c'était à cause de la sauce épicée du katouj, du soleil ou de la peur.

« Et toi, Jaiyu, continua lord Mansarian en s'adressant à Daj, tu es du Haraland, n'est-ce pas ? »

Daj fit oui de la tête en gardant les yeux baissés sur les bottes de

lord Mansarian.

« Et où donc, dans le Haraland ?

— Ghurlan », répondit Daj, en citant la seule grande ville du nord à ne s'être jamais soulevée contre le roi Arsu. Je devinai que raconter ce mensonge ne lui causait aucune peine.

« Et comment se fait-il que tu aies rejoint cette troupe ?

— Ma mère est morte à ma naissance, mentit-il encore. Quand mon père est mort lui aussi, Téodorik et mère Magda m'ont accueilli dans leur troupe et emmené dans d'autres pays. »

À ces mots, Lord Mansarian hocha la tête en regardant maître Juwain et Liljana. Grâce au ciel, il ne semblait pas reconnaître Daj qui était très jeune quand ses hommes avaient fait de lui un esclave.

À ce moment-là, rassemblant son courage, lord Rodas dit à lord Mansarian en montrant Liljana du doigt : « Vous cherchez toujours des guérisseurs ? Comme vous pouvez le voir, il n'y en a pas dans cette troupe, et encore moins de jeunes guérisseurs - juste une vieille potioniste. »

Je sentis Liljana refréner sa colère d'être traitée de vieille. Je sentis aussi lord Mansarian lutter de toutes ses forces pour ne pas regarder Bemossed, tout comme Bemossed luttait pour garder les yeux baissés.

Lord Mansarian était sur son cheval au-dessus de nous et je devinais en lui une grande agitation constituée d'angoisse et de haine. Il semblait garder enfermé au fond de son cœur quelque chose de terrible qu'il ne voulait laisser voir à personne. Entre lui et Bemossed, la tension se faisait de plus en plus forte, comme un gros poids tirant sur un grappin fiché dans sa poitrine. Finalement, ses yeux se plantèrent sur Bemossed et il le regarda fixement. Puis, pointant sa lance vers lui, il s'écria : « Lord Rodas ! Le roi sera bientôt là et il vaudrait mieux qu'il n'ait pas à poser les yeux sur ce Hajarim. Arrangez-vous pour qu'on ne le voie pas !

— Oui, monseigneur ! » répondit lord Rodas en s'inclinant si bas qu'il raclait presque le sol. Il paraissait avoir oublié qu'il avait lui-même été anobli.

Sans un mot de plus, lord Mansarian détourna les yeux de Bemossed, fit faire demi-tour à son cheval et reprit son inspection.

« C'est un grand homme, s'exclama lord Rodas un peu trop fort. Et un grand Haralander aussi !

— Quel est son rang ? demandai-je à lord Rodas. Ce doit être un grand seigneur.

— Idiot de flûtiste ! Comment peux-tu être aussi *ignorant* ? » aboya-t-il. Il faisait partie de ces lâches dont la peur se mue trop aisément en mauvais traitements envers ceux qu'ils considèrent comme des inférieurs. « Lord Mansarian commande les Compagnies Ecarlates ! »

Puis il nous raconta un épisode du passé effrayant de lord

Mansarian. Quelques années plus tôt, apparemment, quand le roi Arsu avait juré fidélité à Morjin, lord Mansarian et d'autres Haralanders avaient pris les armes contre lui en signe de protestation. Il s'était battu avec beaucoup d'habileté et de sauvagerie et avait tué beaucoup de gens. Cependant, les Prêtres Rouges avaient fini par trouver le chemin de son cœur et l'avaient persuadé de trahir la rébellion – et de jurer une fidélité éternelle au roi Arsu. Ce dernier l'avait alors testé de plusieurs manières et à plusieurs reprises. Lord Mansarian avait toujours surmonté ces épreuves, s'efforçant en outre de servir son roi avec le zèle des nouveaux convertis. Il avait demandé la permission de former une force avec d'autres nobles et d'autres chevaliers du Haraland opposés à la rébellion.

Ces deux cents hommes – qu'on appelait les Compagnies Ecarlates parce qu'ils portaient une cape rouge – ne tardèrent pas à répandre une terreur sanglante parmi leurs amis et leurs parents, pourchassant les rebelles partout dans le Haraland. Quand ils eurent repoussé les derniers d'entre eux derrière les murailles d'Avrian, le roi Arsu assiégea la ville avec le gros de son armée de sudistes. Et quand elle finit par tomber, il chargea lord Mansarian et les Compagnies Ecarlates de traduire les déviants survivants en justice. Ce fut lord Mansarian qui suggéra de tous les crucifier le long de la route d'Avrian et qui se chargea de le faire.

« Les Capes Rouges ont fait du bon travail, dit lord Rodas, comme vous pourrez le constater si je décide que votre troupe doit aller tenter sa chance dans les environs d'Avrian. Les corps des déviants doivent rester sur leur croix jusqu'à ce qu'ils soient décomposés et que les vautours aient nettoyé leurs os. »

Je me retournai pour regarder lord Mansarian chevaucher le long des lignes de soldats qui s'agenouillaient quand il pointait sa lance vers eux. Il avait quelque chose de glacial, comme si l'horreur de ses actes atroces l'avait transformé en pierre.

Lord Rodas poursuivit : « On dit que maintenant le roi va lui demander de traquer ceux qui ont prêté de faux serments de fidélité – ainsi que les faussaires, les magiciens, les faux guérisseurs et tous ceux de leur espèce. »

En entendant le mot « guérisseur », j'essayai de ne pas regarder Bemossed debout à côté de moi. Lord Rodas se détourna en disant : « Faites en sorte que votre Hajarim ne se montre pas comme lord Mansarian l'a ordonné ! »

Puis il se renfrogna et, nous laissant sous la surveillance de ses mercenaires, il s'éloigna en se pavanant.

Je me dirigeai vers la roulotte avec Bemossed. À voix basse, je lui dis : « Lord Mansarian vous a reconnu ? »

— Oui.

— Et vous l'avez reconnu.

— Oui, répéta-t-il en hochant la tête. Le seigneur qui a amené sa fille au Maître pour qu'il la guérisse, c'était lui. »

Là-dessus, il entra dans la roulotte et ferma la porte. Était-il possible, me demandai-je, que cet impitoyable lord Mansarian protège Bemossed pour le remercier d'avoir guéri son enfant ? Ou attendait-il seulement le moment idéal pour dénoncer et Bemossed et notre troupe au roi afin d'en tirer un profit personnel ? Je contemplai lord Mansarian, immobile et raide sur son grand cheval, mais il ne se retourna pas.

Mes autres amis vinrent me rejoindre et nous restâmes tous là, devant la roulotte, à nous regarder. Mordillant sa moustache, Maram déclara : « Ah, je boirais bien un peu d'eau-de-vie.

— Et alors ? répondis-je en le dévisageant. Tu attends que je t'en empêche ?

— Si seulement tu étais mon seul obstacle. Tu n'as pas entendu ? Le roi Arsu a interdit tout alcool dans son campement. On raconte que bientôt, il étendra son interdiction à tout le royaume. »

Je crus que Maram allait tenter de s'esquiver pour boire en cachette, mais apparemment, il avait d'autres projets.

« Ah, mère Magda, dit-il à Liljana. Ô grande gardienne des deniers de notre compagnie ! Vous n'auriez pas par hasard quelques pièces d'argent en trop ? »

Liljana lui jeta un regard interrogateur : « Pour quoi faire ?

— J'envisageais d'aller faire la connaissance des dames dans cette tente. »

Il sourit en désignant du doigt la tente des courtisanes à proximité.

Le mépris avec lequel Liljana le regarda aurait fait rougir de honte n'importe quel autre homme.

Mais Maram étant Maram, il se contenta de lever les bras et de dire : « Ça valait la peine d'essayer, non ? Puisque je n'ai pas mieux, je pense que je vais y aller au charme. Ça a déjà marché. »

Alors qu'il faisait un pas en direction de la tente des courtisanes, je tendis le bras pour l'arrêter. « Tu as oublié ce qui s'est passé avec Jézi Yaga ?

— Si j'ai oublié ? Non, non, vieux, et c'est précisément ce qui me pousse à y aller. J'ai appris à mes dépens, euh... à quel point je suis fragile. C'est pourquoi, étant donné qu'il ne me reste probablement que quelques heures à vivre, je ne veux pas les passer à attendre l'arrivée de ce roi en contemplant ses affreux soldats. »

Il se dégagea de ma prise et se dirigea à grands pas vers la tente. L'un des mercenaires de lord Rodas fit le geste de l'arrêter, mais quand il découvrit que Maram n'avait pas l'intention de fuir, il le laissa passer. Ce petit dur dans sa livrée mal ajustée n'éprouvait peut-être

aucune sympathie pour l'amour de la liberté, mais il comprenait parfaitement le désir à l'état brut.

Quelques instants plus tard, il y eut un brouhaha en provenance du secteur ouest du campement et quelqu'un cria : « Le Roi ! Le Roi arrive ! »

Je me tournai vers les rangées de soldats qui attendaient de ce côté-là, devant leur tente. Je vis que les lignes étaient interrompues car personne, debout ou agenouillé, ne devait bloquer l'allée centrale, extrêmement large, qui menait à la place. Dans cette allée chevauchait une compagnie de cinquante chevaliers du roi Arsu dans leur armure en bronze dorée. Ils portaient un plumet bleu sur leur heaume et des capes bleues sur leurs épaules. Leurs boucliers et leurs surcots arboraient des dragons rouges de petite taille. Venait ensuite l'escorte plus modeste du roi Angand dont les chevaliers portaient leurs propres armes : des têtes de sanglier noir, des aigles royaux, des lions rouges rampants et d'autres motifs du même genre. Leurs armures en partie constituées de plaques d'acier étincelaient. Le roi Angand chevauchait au milieu d'eux. Il avait beau être plutôt petit, sa renommée était immense ; aucun autre roi dans tous les royaumes du sud n'avait accompli d'aussi hauts faits de guerre ni ne possédait d'armée aussi belle. Son curieux emblème – un cœur blanc ailé – luisait sur l'étendard que portait l'un de ses chevaliers et sur le surcot de soie qui recouvrait son torse. L'aisance avec laquelle il montait traduisait une vie de campagnes longues et difficiles et de batailles.

On ne pouvait pas dire la même chose du roi Arsu. D'abord, il n'était pas à cheval. D'ailleurs, il ne montait pas du tout, si ce mot signifiait guider l'animal sur lequel on est assis. Disons plutôt qu'il était installé dans une sorte de caisse dorée à baldaquin, posée sur le dos d'un éléphant. Jusque-là, je me demandais si les dessins que j'avais vus dans des livres n'étaient pas imaginaires. Mais cette bête énorme était aussi réelle que le sol qui tremblait sous ses pattes puissantes faisant penser à des poteaux. Sa trompe oscillante de sept pieds de long pendait au bout d'une tête effrayante, ornée de deux défenses recourbées capables d'empaler un homme et de le maintenir en l'air. On disait que les Hespérus capturaient les éléphants dans la nature, dans le sud, avant de les caparaçonner et de les entraîner au combat. Si c'était vrai, j'espérais n'avoir jamais affaire à une telle montagne de chair en furie. Curieusement, son cornac – un petit homme assis sur le cou de l'éléphant devant le roi – le dirigeait avec des petits coups de bâton bien calculés.

Le roi Arsu lui-même avait quelque chose d'éléphanter. Tandis que l'animal avançait en se balançant, sous l'armure en bronze du roi, les couches de graisse paraissaient se déplacer d'un côté et de l'autre et se répandre sur son cou en une cascade de mentons grassouillets. En

dépôt de son armure, je voyais bien que ce n'était pas un roi combattant. Ses bras étaient si gros et ses mouvements si laborieux qu'il aurait eu du mal à manier une épée ou à bander un arc. Aucune éclaboussure de sang n'avait jamais souillé le surcot jaune vif qui bouffait autour de lui. Ce tissu de soie arborait, bien sûr, le dragon rouge de grande taille que Morjin obligeait tous les rois soumis à son autorité à porter. Cependant, par sagesse peut-être, ce dernier avait laissé au roi Arsu le seul attribut glorieux des monarques hespérus : une grande cape fluide cousue de dix mille plumes de perroquet aux couleurs éclatantes, rouges, jaunes, vertes et bleues. La couronne en or du roi Arsu – incrustée de trois grosses émeraudes – paraissait presque terne comparée à ce vêtement extraordinaire.

Les deux monarques et leurs gardes pénétrèrent sur la place et se dirigèrent vers le pavillon du roi Arsu où avait été dressée une estrade surmontée d'un baldaquin en soie. On y avait installé cinq gros fauteuils. Cela m'étonnait que son armée s'encombre des fournitures nécessaires pour ériger une telle loge mais, apparemment, les soldats du roi Arsu ne voyageaient jamais sans une bonne provision de bois.

Le roi Arsu descendit de son éléphant agenouillé et, avec un effort qui lui tira un grognement, réussit à monter les quelques marches menant à la loge. Debout derrière la grande table, il respirait bruyamment. Puis il laissa tomber sa grosse masse sur le siège le plus grand, au centre : un meuble tarabiscoté, en teck et en or incrusté de pierreries. Une petite femme d'une trentaine d'années à la peau sombre sortit du pavillon derrière l'estrade et s'assit sur le siège à sa gauche. J'appris qu'elle s'appelait Lida : c'était la cousine et l'épouse du roi et elle le suivait partout où il allait, même à la guerre. Un vieil homme portant la robe rouge des prêtres kallimuns prit le siège à la droite du roi. J'entendis quelqu'un dire que c'était Arch Uttam, le plus grand de tous les prêtres hespérus, et le plus cruel. Sa peau paraissait collée à son crâne comme un gant étroit. Le roi Angand s'assit à côté de lui à un bout de l'estrade et lord Mansarian vint prendre place à côté de Lida à l'autre bout.

Le silence était tombé sur la place. Le roi Arsu jeta un regard dédaigneux aux coupes de pommes, aux pichets de citronnade et aux divers nectars disposés sur la table. Un esclave se précipita alors pour lui apporter un verre à pied rempli de lait maternel sucré avec du miel, sa boisson préférée. Il but quelques gorgées, puis leva les yeux pour s'adresser aux centaines de personnes de l'assistance. La voix qui sortit de sa gorge, haut perchée et grinçante comme celle d'une souris, paraissait incompatible avec son corps massif. « Soldats d'Hespéru ! Habitants d'Orun ! Nous sommes rassemblés aujourd'hui pour fêter notre victoire - ainsi que l'anniversaire de lady Lida qui tombe dans deux jours seulement ! »

Il se tourna vers Lida et la joie parut illuminer les deux petits yeux de cochon enfoncés dans son visage rebondi. Puis il regarda de nouveau la place et annonça : « On nous promet des distractions ! Des danseurs et des chanteurs, et la meilleure troupe ambulante de tout le nord ! Asseyez-vous donc et amusez-vous ! Les plus valeureux soldats qu'un roi ait jamais eu l'honneur de commander ont bien mérité cette journée de festivités ! »

Je trouvai que ses paroles fanfaronnes sonnaient vraiment faux. Pourtant, ses nombreux soldats le contemplaient avec une véritable vénération peinte sur le visage. Une fois de plus, leur roi les avait conduits à la victoire. Il leur avait procuré des honneurs, des butins et des femmes. Plus encore, il leur avait offert une grande cause. À la chaleur de l'enthousiasme qui se communiquait d'un soldat à l'autre comme une flamme, je compris qu'ils étaient complètement convaincus par la croisade que le roi Arsu leur faisait mener. Dans la guerre qui ne tarderait pas à éclater, ils mourraient en luttant ardemment pour leur roi – et pour le Roi des Rois qu'ils appelaient Morjin.

« Est-ce que tout le monde a mangé ? cria le roi Arsu. Bien ! Bien ! Maintenant Arch Uttam va diriger une récitation, et ensuite, place aux divertissements ! »

Arch Uttam se leva de son siège et tous ceux qui étaient réunis dans l'herbe boueuse firent de même, y compris le roi Arsu. Une dizaine de Prêtres Rouges, vêtus de robes fluides écarlates, entrèrent sur la place et se rangèrent au milieu des soldats à quarante pas d'intervalle. Puis ils se tournèrent vers Arch Uttam et attendirent qu'il commence à réciter les vers du *Darakul Élu*, ce qu'il fit sans même avoir à ouvrir le livre noir qu'il serrait dans ses mains cadavériques aux veines apparentes. D'une voix grinçante et désagréable, il entonna un long passage qu'il avait appris par cœur comme de nombreux autres extraits de ce terrible livre.

Les guerriers qui abritent dans leur cœur l'ineffable flamme de l'Unique, qui portent dans leur âme les semences de l'ange, marchent vers la victoire sur ceux qui se sont détournés de la Lumière ! Affrontez la mort avec courage et vous ne mourrez jamais réellement ! Maîtrisez votre peur ! Faites le sacrifice de votre sang afin que d'autres connaissent une vie meilleure ! Soyez forts et prenez le pouvoir sur les faibles...

Arch Uttam continua à parler ainsi, encore et encore, pendant ce qui nous sembla une éternité. Je remarquai dans les rangs un grand nombre de soldats, les yeux levés vers lui, qui bougeaient les lèvres en écho aux paroles qu'il récitait.

Il finit par se taire. Puis il fit signe à deux de ses prêtres qui attendaient un peu plus loin, devant la tente d'Arch Uttam. Ils tenaient entre eux une jeune femme à peu près de l'âge d'Atara. Elle portait

une tunique de laine blanche d'un blanc immaculé. Ils durent l'aider à traverser la place jusqu'à la loge, car ses yeux vitreux indiquaient qu'on lui avait administré une potion qui lui ôtait toute volonté. Sa tête n'arrêtait pas de ballotter sur sa poitrine. Arch Uttam descendit alors de l'estrade. Un troisième prêtre s'avança pour lui donner une coupe en forme de crâne humain tandis qu'un quatrième lui tendait un couteau.

« Non, murmurai-je, ce n'est pas possible ! »

Le fait de ne pas pouvoir bouger ou crier en signe de protestation me rendait malade, mais je me contentai de ronger mon frein en silence. J'avais envie de m'arracher les yeux. Brusquement, l'un des prêtres planta sa main dans les cheveux de la femme et lui tira la tête en arrière pour dégager sa gorge. D'un geste rapide et exercé, Arch Uttam passa son couteau dessus tout en plaçant la coupe de manière à récupérer le sang qui en jaillissait par à-coups. La femme ne tarda pas à mourir. D'autres prêtres firent leur apparition avec un cercueil garni de satin et d'or. Ils la couchèrent doucement dedans. Debout au-dessus d'elle, Arch Uttam leva haut la coupe remplie de sang afin que chacun puisse la voir.

« Une vierge qui avait toute la vie devant elle a volontairement offert sa vie afin de nous rendre plus forts ! Une jeune fille innocente qui par son sacrifice est devenue la plus grande des guerrières ! Nous emmenons son corps reposer dans la gloire. Mais elle continuera à vivre en nous, éternellement ! C'est cela le Chemin du Dragon ! »

Sur ces mots, il porta la coupe en os à ses lèvres et je le regardai, horrifié, avaler quelques gorgées de sang chaud, sa boisson préférée. Puis il passa la coupe au prêtre le plus proche qui but à son tour et ils continuèrent ainsi avec les autres prêtres jusqu'à ce que la coupe soit vide.

Je ne voulais pas croire ce que j'avais vu. Honteux, je baissai la tête. À côté de moi, Atara était elle aussi frappée de stupeur. Estrella enfonça son visage dans le flanc de Liljana et se mit à pleurer sans retenue. Kane regardait au loin sur la place. La main crispée dans un spasme, il murmurait : « Bon. Qu'ils soient maudits à jamais... bon, bon. »

Tous les soldats et tous les habitants d'Orun gardaient eux aussi la tête baissée, pas de honte, mais pour rendre hommage à la jeune fille dont le nom était Yismi. J'entendis une vieille femme dire que le fiancé d'Yismi, Olas, avait été tué au siège d'Avrian et qu'en le rejoignant dans la mort, elle trouverait le bonheur.

Là-dessus, Arch Uttam remonta sur l'estrade et se rassit, et tout le monde en fit autant. Puis le roi Arsu fit signe de commencer les festivités.

Semblant sortir de nulle part, lord Rodas se précipita vers nous. Il

paraissait ne pas avoir accordé plus d'attention au sacrifice d'Yismi que s'il s'était agi d'un poulet abattu pour le dîner. J'eus envie de mettre mes mains autour de son cou et de le lui briser. Au lieu de cela, je regardai le sol quand il s'exclama : « Où est le bouffon appelé Garath ? Enfin, nous avons encore le temps. Vous passerez en dernier, après les paires d'Avrian, mais il faut quand même que vous vous teniez prêts. »

Nous rentrâmes un à un dans la roulotte pour enfiler nos costumes en compagnie de Bemossed, silencieux. Puis nous nous installâmes ensemble à l'extérieur et regardâmes défiler sur la place quarante jeunes de l'école des Kallimuns de la région. Ils portaient une tunique dorée, fermée par une large ceinture rouge vif. Quand ils furent alignés devant la loge, à l'endroit même où Yismi avait été égorgée, le prêtre qui les dirigeait leur fit signe de s'incliner devant le roi Arsu. Puis il leur jeta un regard sévère et, d'un geste, leur ordonna de commencer à chanter.

Ils chantaient comme des anges. Leurs voix résonnaient aiguës et mélodieuses – trop mélodieuses et trop aiguës pour des jeunes gens qui étaient presque des hommes. Jamais je n'avais entendu un aussi joli timbre venant d'une gorge d'homme. Il faut dire que dans les Montagnes du Levant, personne n'aurait jamais imaginé de castrer un garçon comme un cheval dans le seul but de préserver la beauté de sa voix. J'appris avec horreur que nombre de ces jeunes garçons avaient non seulement subi la castration sans se plaindre, mais qu'ils étaient volontaires pour être mutilés, offrant ainsi, disaient-ils, leur virilité au Dragon.

Le père de l'un de ces jeunes gens debout près de nous rayonnait de fierté, comme mon père autrefois quand je participais aux compétitions d'épée des tournois. Je l'entendis dire à sa femme : « Qui aurait pu rêver que notre Dyrian chanterait un jour pour le roi ? »

Et à quelques pas de là, un autre homme s'exclama : « Quelle journée ! Quels grands jours nous attendent ! »

Je devinai en eux la même passion que celle qui agitait de nombreux autres sujets dans tout le royaume du roi Arsu : un grand rêve de futur avec l'avènement de la Kariade et l'entrée dans l'Âge de Lumière. Mais leur désir d'un monde meilleur s'accompagnait également d'une grande peur, car ils craignaient d'être les laissés-pour-compte de la glorieuse croisade que menait Morjin. C'est pourquoi ils étaient prêts à sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux pour voir s'accomplir leur rêve : non seulement leur liberté et l'intégrité physique de leurs enfants, mais également leur propre vie.

Les jeunes interprétèrent cinq chansons en s'efforçant d'avoir une voix aussi pure que celle des Galadins. Puis ils laissèrent la place à des danseurs portant des vêtements en soie d'un vert intense et des petites

cymbales aux doigts. Je les regardai tourner, sauter et cliqueter un moment devant le roi Arsu. Ils étaient assez doués pour la *marachile* et les autres danses traditionnelles d'Hespéru. Quand ils eurent fini, alors qu'ils reprenaient leur souffle à genou, le roi leur lança des pièces d'or de sa propre main. Puis ils s'en allèrent gaiement en faisant résonner leurs petites cymbales et en poussant des cris de joie.

L'heure était venue pour les paires d'Avrian de distraire le roi. Mais avant que les soldats n'aient eu le temps de les faire sortir, un cheval couvert d'écume, portant un cavalier vêtu d'une cape bleue, remonta l'allée centrale au galop et pénétra sur la place. Il s'arrêta devant la loge royale, mit pied à terre et s'inclina devant le roi Arsu qui lui fit signe de monter sur l'estrade. Je regardai cet homme, qui devait être un messenger, se pencher et mettre ses mains en cornet autour de l'oreille du roi. Ce dernier hocha la tête et sourit. Puis le messenger descendit rapidement de l'estrade. Il saisit les rênes de son cheval et disparut dans la foule des soldats protégeant le roi.

Le roi Arsu leva la main et s'écria de sa voix de crécelle : « Nous venons de recevoir une grande nouvelle ! Le roi Orunjan d'Uskudar a répondu à notre invitation et se trouve en ce moment même à la sortie de Khévaju. Un haut membre du clergé envoyé par lord Morjin l'accompagne : le célèbre Haar Igasho. Nous réunirons bientôt un conclave de rois comme il n'y en a pas eu depuis un âge entier ! »

Si cette nouvelle provoqua les vivats enthousiastes des centaines de soldats et d'habitants réunis autour de la place, elle me donna envie de sortir mon épée et d'abattre tous les prêtres kallimuns possibles avant de m'attaquer à Arch Uttam. Haar Igasho était devenu célèbre uniquement parce qu'il avait trahi notre peuple et déshonoré tous les Valari. Mon envie de le tuer pour les atrocités infligées à Mesh était presque aussi grande que mon désir d'abattre Morjin. Le prince Salmélu d'Ishka, voilà ce qu'était autrefois Igasho avant que le ressentiment et l'orgueil empoisonné ne l'amènent à tenter de me planter une flèche dans le dos. Lors de notre dernière rencontre, après qu'il eut été ordonné prêtre Kallimun, il s'appelait Ra Igasho. Et maintenant, il semblait avoir été de nouveau promu par Morjin pour le récompenser d'avoir participé à la crucifixion de ma mère et de ma grand-mère. Je me demandais bien pourquoi Morjin avait envoyé Haar Igasho en Hespéru. Ce devait être, pensai-je, parce qu'il voulait prévenir les prêtres du royaume du roi Arsu de notre éventuel passage dans la région. Et pour les aider à nous identifier et à nous pourchasser.

J'échangeai rapidement un regard sombre avec Kane et Liljana. De délicate, notre situation était soudain devenue extrêmement périlleuse.

J'essayai de trouver un moyen d'échapper à l'œil vigilant de lord

Rodas pour quitter le campement en douce. Aucune idée ne me vint à l'esprit. D'une manière ou d'une autre, il nous faudrait supporter cette journée en espérant pouvoir partir vite et loin avant qu'Igasho ne rencontre Arch Uttam et le roi Arsu.

Cependant, le « divertissement » suivant nous rendit la demi-heure d'après difficile à supporter. Les hommes de lord Mansarian, vêtus de leur cape rouge sang, amenèrent la première paire d'Avrian : deux hommes nus, pris parmi les derniers déviants faits prisonniers. Lord Mansarian avait gardé ces rebelles vaincus en vie afin de motiver les Haralanders sur la route de Gethun et de Khévaju. Les soldats de lord Mansarian donnèrent à chacun d'eux une petite épée tranchante comme un rasoir, puis reculèrent vivement. Ces deux hommes, autrefois frères d'armes, devaient lutter l'un contre l'autre à mort. S'ils refusaient ce dernier avilissement ou se retournaient contre les soldats qui les gardaient, leurs enfants retenus en otage seraient crucifiés.

Je m'obligeai à regarder la place car je voulais évaluer l'habileté des Hespérus à manier les armes. Le combat fut sanglant et rapide ; en quelques instants seulement, le plus grand des deux hommes gisait dans l'herbe boueuse, éventré et presque décapité. Dans les rangs, les soldats applaudirent avec enthousiasme comme ils l'avaient fait pour les jeunes chanteurs et cela me révolta. Je me dis que jamais je ne comprendrais l'être humain. Que nous ferions peut-être mieux de libérer Angra Mainyu de Damoom pour que tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants périssent dans un holocauste de flammes.

Les soldats de lord Mansarian firent venir trois autres paires d'hommes, l'une après l'autre, pour combattre pour le plaisir du roi, jusqu'à ce qu'il reste quatre survivants au terme de la première partie de cette compétition mortelle. Puis ils formèrent d'autres paires avec ces hommes et les firent combattre les uns contre les autres dans une seconde partie féroce jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que deux. Ces derniers – pleins de sang et tenant à peine sur leurs jambes – s'affrontèrent dans un ultime combat. Le bruit courut sur la place qu'ils étaient très amis, mais je n'avais aucun moyen de le vérifier. Cependant, s'ils étaient vraiment amis, cela ne les empêcha pas de se battre avec une rage folle, de lacérer et de tuer. Lord Mansarian avait promis de rendre sa liberté à l'unique survivant. Finalement, il n'en resta plus qu'un, penché au-dessus du corps de son adversaire. Jetant son épée dans l'herbe ensanglantée, il inclina la tête. Alors les soldats de lord Mansarian s'approchèrent de lui, le saisirent par les bras et remmenèrent pour le crucifier. Comme bien d'autres avant lui, il se libérerait de ses erreurs en souffrant le martyre pendant plusieurs jours.

À présent, rongé par l'inquiétude, lord Rodas faisait les cent pas. Juste au moment où il s'apprêtait à s'engouffrer dans la tente des

courtisanes pour appeler une fois de plus Garath le Bouffon, Maram en sortit. Il se dirigea droit vers nous. Je vis qu'il avait le visage blême, comme s'il avait aperçu un fantôme.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? lui murmurai-je.

— Ah... rien », répondit-il en chuchotant. Il jeta un coup d'œil vers lord Rodas qui s'accrochait à lui comme une tique. « Rien que je puisse te dire maintenant.

— C'est à cause de la jeune fille ? dis-je en me rappelant ce qu'Arch Uttam avait fait à Yismi.

— Euh... quelle jeune fille ? »

Je le dévisageai en hochant la tête. Je ne savais pas si je devais être en colère ou remercier le ciel que les activités de Maram lui aient épargné le spectacle du meurtre de Yismi.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda sèchement lord Rodas tandis qu'il se précipitait. Ses yeux furieux fixaient la tunique de voyage de Maram. « Stupide bouffon ! Je t'avais dit de te tenir prêt – maintenant il va falloir faire attendre le roi.

— Calmez-vous ! répondit d'un ton brusque Maram, ou vous allez avoir une attaque d'apoplexie. Personne ne va faire attendre personne ! »

Sur ces mots, il me jeta un regard inquiet et se dépêcha d'entrer dans la roulotte. Nous la déplaçâmes alors jusqu'au centre de la place, face à la loge du roi Arsu. Kane, torse nu et vêtu de son pantalon bouffant en soie, accrocha sa cible peinte sur le côté. Quand il eut fini de préparer ses chaînes, la porte de la roulotte s'ouvrit brusquement et Maram fit irruption sur la place.

Et puis ce fut à nous d'exécuter notre numéro pour le roi.

Je ne sais pas comment Maram avait fait pour enfiler son costume et à se maquiller aussi vite. Immédiatement, il se débrouilla pour trébucher sur la chaîne de Kane et faillit atterrir la tête la première dans un tas de crottin. C'était de la farce à l'état brut, mais tout le monde rit. Après l'horreur des combats à l'épée, sans oublier la boucherie de Yismi, tout ce qui pouvait soulager les spectateurs sur la place était bon à prendre.

Maram, lui, ne prenait aucun plaisir à exécuter son numéro. Une peur immense rongait son ventre rebondi, et il ne pouvait pas me dire de quoi il s'agissait. Cela ne l'empêcha pas, cependant, de parodier les danseurs de *marachile* et de faire rire tout le monde de plus belle.

Même si notre traversée du Haraland avait été improvisée, nous avions toujours fixé nous-mêmes le rythme et les numéros de notre spectacle. Il ne devait pas en être ainsi ce jour-là. Sans prévenir, alors qu'Estrella exécutait un numéro de mime idiot avec Maram, un roi Arsu apparemment jovial leva la main et leur cria : « Ça suffit ! Ça suffit pour l'instant, bon Garath ! Voyons ce que votre troupe a préparé d'autre pour nous. »

Il se tourna vers sa gauche où était assise une lady Lida qui faisait semblant de s'amuser des singeries de Maram et d'Estrella. J'avais l'impression que dans son visage dur, en lame de couteau, ses véritables sentiments étaient comme dissimulés par un voile. J'étais inquiet de la voir jeter sans arrêt de brefs coups d'œil à Liljana qui attendait à côté de la roulotte avec le reste d'entre nous.

« Madame, dit le roi Arsu à Lida, puisque c'est votre anniversaire, qu'est-ce qui vous ferait le plus plaisir dans cette troupe ? »

Lida répondit sans hésiter. D'une voix douce et parfaitement maîtrisée, elle lui déclara : « Monseigneur, j'aimerais un philtre d'amour afin que mon désir pour mon roi soit toujours aussi ardent qu'aujourd'hui, même quand je serai vieille et laide. »

Ses paroles plurent énormément au roi et je sentis une bouffée d'orgueil le traverser. Il paraissait n'avoir jamais assez de flatteries, tout comme il avait une soif presque inextinguible de boissons sucrées.

« Très chère, lui dit-il, vous serez toujours aussi belle. Quant à devenir vieille, n'est-il pas écrit que ceux qui ont la passion dans le sang jouiront de la jeunesse éternelle des anges ? »

Cette citation du *Darakul Élu* provoqua un bref hochement de la tête de mort d'Arch Uttam. Il fixait le roi Arsu comme s'il notait chacune de ses paroles. En dépit de l'intelligence cruelle qui couvait en eux, ses yeux brun clair paraissaient complètement morts.

« Monseigneur, le reprit Arch Uttam, il est écrit qu'ils jouiront de la jeunesse *immortelle* des anges. »

Le roi Arsu agita sa main comme pour chasser une mouche. Pourtant, je sentis une onde de peur le traverser. Il se tourna vers Lida : « Vous aurez votre philtre, bien sûr. »

Il passa alors sa commande à Liljana qui entra dans la roulotte et en ressortit très vite avec une fiole en verre bleu remplie d'un liquide sombre. Elle s'avança vers l'estrade où l'un des hommes du roi fit le geste de la lui prendre. Mais Lida l'arrêta et descendit de l'estrade pour prendre elle-même le philtre. Je la vis tourner la tête pour murmurer quelque chose à l'oreille de Liljana qui lui répondit de la même façon.

Alors que Lida reprenait sa place, Liljana revint vers nous. Je me demandai ce qu'elle lui avait dit, car elle paraissait rayonner d'un nouvel espoir.

C'est alors que le roi Arsu pointa son doigt sur Atara. « Kalinda, diseuse de bonne aventure – approchez et venez nous dire notre avenir ! »

Il sourit comme s'il s'attendait aux promesses habituelles d'amour, d'enfants et de futur radieux. Atara ne le déçut pas. Une main dans celle de Daj qui la guidait, elle tenait dans l'autre la boule en verre que nous avions achetée à Ramlan. En dépit de son bandeau, elle parut plonger profondément son regard en elle. Puis elle leva son visage vers la loge du roi Arsu.

« Monseigneur ! s'écria-t-elle. Je vois pour vous la réalisation de votre plus grand désir. Vous obtiendrez ce que vous avez cherché toute votre vie. »

En entendant cela, le roi eut un large sourire. Cependant, c'étaient des paroles de prophétesse et leur sens était probablement à double tranchant. Le roi Arsu ne paraissait pas s'en rendre compte. Il n'avait certainement jamais rencontré de vraie prophétesse auparavant, car cela faisait longtemps que toutes les femmes de cet ordre avaient été bannies de son royaume.

« La réalisation de notre plus grand désir, répéta-t-il. Voilà qui est bien. Mais nous avons de nombreux désirs. Comment savoir lequel est le plus grand. »

Sa réponse lui valut un regard de mépris d'Arch Uttam. Il se hâta alors de crier à Atara : « Parlez-nous de victoire ! Parlez-nous de notre armée qui partira bientôt pour une grande croisade ! »

Le roi Arsu regardait au loin ses centaines de soldats rassemblés sur

la place.

Atara resta silencieuse. Les battements douloureux de mon cœur s'accéléraient et je ressentis comme un coup de poignard. Et puis elle respira profondément et dit :

« Je vois un océan d'herbe couvert d'armées. Je ne peux pas calculer le nombre de lances étincelant au soleil. Les boucliers de l'armée de Sunguru brillent comme des milliers de miroirs ; les hommes d'Uskudar sont là eux aussi, pareils à des piliers d'ébène. Votre armée, sire, est rassemblée au centre. Et vous, monté sur un éléphant protégé par une armure, vous vous trouvez au milieu d'elle. Vos ennemis sont devant vous. Plus tard, on dira qu'ils n'avaient aucune chance de l'emporter contre une force aussi invincible. Et soudain, le destin vous rattrapera, vous et tous ceux qui se trouveront là ce jour-là. Ce sera la plus grande bataille jamais livrée dans tous les âges d'Ea. Et vous remporterez la plus grande victoire de votre vie. »

Elle cessa de parler et resta là, face au roi Arsu. Un sentiment inconnu et terrible me figea le sang, comme le vent glacial de l'hiver. Je redoutais de toute mon âme qu'Atara n'ait dit la vérité.

Le roi regardait fixement Atara. Finalement, reposant son verre de lait au miel, il applaudit de ses mains aux doigts boudinés et s'écria : « Ça, diseuse de bonne aventure, c'était un grand numéro. Et ça mérite une grosse récompense. »

Sur ces mots, il plongea la main dans sa bourse et lui jeta une poignée de pièces d'or que Daj ramassa dans l'herbe. Ensuite, Atara s'inclina devant le roi et Daj lui reprit la main pour la ramener à la roulotte.

À côté d'Arch Uttam, le roi Angand observait Atara en silence. En dépit des sentiments violents qui bouillonnaient en lui, son visage brun restait de marbre. Ses yeux sombres en amande luisaient de malice, mais ne trahissaient aucune de ses réflexions. Jamais je n'avais rencontré d'homme aussi difficile à déchiffrer. Avait-il prêté la moindre attention à la prophétie d'Atara ? Et qu'avait-il pensé de la nouvelle apportée par le messenger annonçant que son vieil ennemi le roi Orunjan participerait bientôt à un conclave avec le roi Arsu et lui ? Pouvait-il s'empêcher d'évoquer l'ironie qui voulait que Morjin ait mis fin aux guerres incessantes du sud en menant les Royaumes du Dragon droit à une bataille finale qui détruirait tout Ea ?

Il finit par sortir de son silence. Se tournant vers le roi Arsu, il dit : « Il semble que nos destins soient liés. Mais ça, c'est l'avenir. Si nous revenions au présent pour admirer les talents de l'hercule ? »

Je devinais que presque tout dans ce rapprochement forcé avec le roi Arsu et le sanguinaire Arch Uttam lui faisait horreur et qu'il espérait se retirer le plus vite possible.

Le roi Arsu hocha la tête et cria à Kane : « Taras – c'est bien votre

nom ? Si vous nous montriez ce que vous savez faire ? »

Si Kane faisait ce qu'il savait faire, pensai-je tandis que ses yeux se transformaient en puits noirs, il s'emparerait de son épée et foncerait sur la loge du roi Arsu en abattant tous les gardes en travers de son chemin. Puis il abrégèrait le règne des deux plus grands rois de Morjin et de l'un de ses prêtres les plus précieux avant que d'autres gardes ne viennent le tuer.

Au lieu de cela, il ramassa ses chaînes et alla se placer devant la loge royale. À ce moment-là, Arch Uttam agita son doigt osseux dans sa direction et dit au roi Arsu : « Je suis sûr que cet homme est aussi fort qu'on le dit. Je suis sûr que nous aimerions tous le voir briser ses chaînes, mais est-ce raisonnable ? Cela pourrait donner de mauvaises idées aux esclaves. »

Il avait une vilaine voix qui grinçait, comme si le monde entier l'irritait. Je vis qu'il se forçait à sourire faiblement. Un instant, je crus qu'il plaisantait, même s'il semblait étranger à toute forme de légèreté.

Le roi Arsu, lui, le prit au sérieux. Il but quelques gorgées de son lait sucré en paraissant réfléchir à ce qu'Arch Uttam avait présenté comme une suggestion. Puis il dit à Kane : « Vous êtes aussi jongleur, n'est-ce pas ? Eh bien, jonglez pour nous, bon Taras. »

Il agita la main dans sa direction, comme si cela réglait le problème. Daj apporta alors un petit panier dans lequel se trouvaient les sept balles de couleur de Kane. Pendant un moment, ce dernier amusa le roi Arsu et les autres personnages importants de la loge – ainsi que les soldats et les habitants de la ville – avec un jeu de mains si rapide qu'on ne voyait plus qu'un flot de balles recouvertes de cuir. Il les lançait en l'air, très haut, en formant un arc-en-ciel, puis après avoir tourné sur lui-même, les rattrapait avec une synchronisation parfaite, de plus en plus bas et de plus en plus vite, et les balles dessinaient une bande continue d'écarlate et d'orange, de violet et d'indigo. Je me dis que probablement aucun spectateur sur la place n'avait jamais assisté à un tel numéro de jonglerie.

Cependant, les gens étant ce qu'ils sont, tout le monde finit par se lasser de cette distraction. Alors Kane rangea ses balles et se mit à faire des tours de prestidigitation. Jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi doué pour les tours de passe-passe. Il prit la liberté de demander une pièce d'or à lady Lida, puis la fit disparaître sans laisser de traces. Après avoir montré sa paume vide, il ferma son poing et souffla dessus. Et quand il rouvrit la main, deux pièces d'or luisaient dedans. « Extraordinaire ! s'exclama lady Lida en applaudissant. – Extraordinaire ? fit Arch Uttam en tentant de nouveau de sourire. Espérons que ce n'est pas de la *sorcellerie*. »

Je n'ai jamais su comment Kane réalisait ce tour de magie et il ne me l'a jamais dit. Si comme lady Lida et le roi Arsu je trouvais cela

quelque peu magique, Arch Uttam, lui, paraissait s'ennuyer. Il fixait Kane de ses yeux sans âme en pointant ses doigts maigres sous son menton ; quelque chose chez lui semblait le contrarier. C'était le privilège du roi d'ordonner les distractions, mais Arch Uttam ne se gêna pas pour intervenir grossièrement.

« Je suis sûr que nous en avons tous assez des tours de cet homme », déclara-t-il. Il se tourna pour regarder Kane sous son nez pointu. « Nous avons entendu dire, comédien, que vous maniez les couteaux avec une habileté qui vaut le spectacle. »

Kane ne put empêcher sa vieille haine de flamber en lui. Il grommela : « Vous aussi, prêtre. » Arch Uttam considéra Kane comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre. Finalement, il aboya : « Qu'est-ce que vous avez dit ? »

Kane sourit de son sourire sauvage qui découvrait ses longues dents blanches. Puis, à la stupéfaction horrifiée de Maram et à la mienne, il répondit : « Aujourd'hui, je me contente de lancer mes couteaux sur une cible en bois. Mais vous, vous avez planté le vôtre dans la gorge de cette jeune fille avec une précision qui ne peut que susciter notre admiration à tous. Elle n'a pas dû beaucoup souffrir, pas vrai ? Qui à part un grand prêtre Kallimun a une telle habileté ? »

Kane parvint à dire cela sans ironie perceptible et en paraissant parfaitement sincère. Malgré tout, entre le compliment et la condamnation d'Arch Uttam, il y avait l'épaisseur d'une lame de couteau. Un plaisantin comme Maram aurait pu s'en sortir en jouant ainsi avec les mots, mais Kane était Kane. Arch Uttam le fixa de nouveau et ses yeux pleins de haine s'animèrent enfin.

« Vous révérez les prêtres de lord Morjin, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Kane.

— Comme je révère lord Morjin lui-même, répondit Kane. Que serait le monde sans lui et sans ses plus fidèles serviteurs ? » Sous les yeux des nombreux témoins de cet échange singulier, Arch Uttam n'avait d'autre choix que d'interpréter les paroles de Kane comme un compliment. Mais je sentis le venin dans sa voix quand il répliqua à Kane : « Le monde sera un paradis quand nous le servirons tous sincèrement. Comme vous pouvez le servir maintenant en nous montrant ce qu'on peut réaliser avec des années d'entraînement et une grande concentration. »

Kane hocha la tête. Puis il fit signe à Estrella qui se tenait avec nous près de la roulotte. Elle se dirigea vers lui avec un plateau recouvert de velours sur lequel étaient posés sept couteaux étincelants. Son rôle consistait à tendre le plateau à Kane qui prenait les couteaux un à un et les lançait vers la cible. Puis de récupérer les couteaux et de se tenir à plusieurs pas derrière lui pour lui permettre de répéter un exploit extraordinaire : planter six couteaux autour du cercle central

pour former un hexagone parfait et le septième au milieu.

Arch Uttam regarda fixement la cible et parut un instant avoir perdu l'envie de parler.

Le roi Angand, lui, applaudit et dit à Kane : « Si vous pouviez apprendre à vous servir d'une épée avec le même talent, nous serions ravis de vous accueillir dans notre armée.

— Et dans la nôtre, ajouta le roi Arsu. Il y a toujours des déviants à corriger.

— Oui », dit Arch Uttam à Kane. Il lui sourit. « Et là, vous pourriez planter votre lame dans la chair au lieu de la planter dans du bois. »

Je fis une prière pour que Kane laisse à Arch Uttam le dernier mot du duel dangereux qui s'instaurait entre eux. Pendant au moins dix battements de mon cœur, Kane ne répondit rien et ne bougea pas.

Et puis il grogna : « Je ne suis qu'un simple comédien, pas vrai ? Ce n'est pas la même chose de lancer des couteaux et d'affronter des épées dans le feu de la bataille. Comme vous avez dit, Arch Uttam, tout ce que j'espère, c'est parvenir à vaincre ma peur. Et un jour, par la grâce de l'Unique, assister à la défaite de ceux qui se sont détournés de la Lumière.

Il s'inclina alors, pas tant devant Arch Uttam et le roi Arsu que devant le soleil qui brillait comme un cercle d'acier chauffé à blanc au-dessus de la loge recouverte de soie. Sans un mot de plus, il fit demi-tour et revint à la roulotte.

« Ça ne va pas ? lui murmurai-je quand il s'approcha de moi.

— C'est Morjin qui ne va pas », marmonna-t-il. Il jeta un coup d'œil assassin à Arch Uttam. « Ce qui ne va pas, c'est que la Bête ne soit pas là, à la place de ses laquais. Je lui aurais planté un couteau dans chacun de ses maudits yeux ! »

Nous espérions clôturer notre spectacle par quelques chansons interprétées par Alphanderry. Le roi Arsu, d'accord avec ce programme, agita la main en direction de la porte de la roulotte comme s'il lui ordonnait de s'ouvrir. Quand Estrella alla tourner la poignée pour faire sortir le mystérieux ménestrel connu sous le nom de Thierraval, tout le monde se tut autour de la place. Ils regardèrent Alphanderry s'installer devant la loge du roi Arsu, mais pas trop près. Kane prit son luth et Estrella et moi notre flûte et nous nous rassemblâmes pour jouer pour le roi.

Nous offrîmes trois chansons au roi Arsu et à ses compagnons – ainsi qu'aux nombreux soldats qui regardaient et écoutaient, émerveillés. Car nous faisions une musique merveilleuse – enfin, Alphanderry faisait une musique merveilleuse. Pendant que Kane et moi, accompagnés d'Estrella, tirions de nos instruments d'anciennes mélodies, Alphanderry chantait avec l'instrument beaucoup plus pur de sa voix. Il ne sortait de sa gorge enchantée aucune parole, pas

même celles des Galadins. Ses lèvres formaient et modulaient des sons parfaits qui évoquaient des mots et leur signification, mais qui semblaient aller bien au-delà pour atteindre cet endroit profond et vibrant où le langage trouve sa source. Ce qu'il fit ce jour-là était réellement magique. Son chant transperça le cœur de tous ceux qui écoutaient. J'eus l'impression que chacun des spectateurs sur la place entendit au fond de lui ce qu'il avait le plus envie d'entendre : l'appel de l'amour ou l'exaltation de la guerre ; des mélodies carillonnant comme des cloches, des hymnes à la vie et des mélopées funèbres. Tout en soufflant dans ma flûte et en accompagnant la sublime voix d'Alphanderry, je ne pouvais m'empêcher de penser au regard stupéfait d'Yismi au moment où Arch Uttam lui avait tranché la gorge avec son couteau. Et je devinais qu'il en allait de même pour nombre de ceux qui écoutaient Alphanderry. Quelque chose dans sa voix pure semblait fendre le mince voile qui sépare la vie de la mort et la terre du ciel étoilé. Quand il acheva son dernier chant, nombreux étaient ceux qui pleuraient et plus nombreux encore ceux qui le regardaient comme s'ils n'arrivaient pas à croire ce qu'ils venaient d'entendre.

Dans le profond silence qui se répandit sur la place, sous les yeux du roi Arsu et du roi Angand, stupéfaits et incapables de parler, Alphanderry s'inclina et se hâta de regagner la roulotte. Estrella l'accompagna pour fermer la porte. Puis elle vint nous rejoindre Kane et moi devant la loge du roi Arsu et nous saluâmes ensemble.

Finalement, le roi reprit ses esprits. Il nous sourit et un tonnerre d'applaudissements retentit sur la place. Comme il tendait la main vers sa bourse remplie de pièces d'or, Arch Uttam l'arrêta en posant ses doigts osseux sur son bras. Puis il leva son autre main pour faire taire les soldats qui criaient, applaudissaient et insistaient pour que Thierraval ressorte de la roulotte et chante de nouveau pour eux.

L'air était si immobile maintenant que j'entendais les mouches bourdonner autour des stands de nourriture. Les yeux durs d'Arch Uttam passèrent de Kane à Estrella, puis à moi, avant de se poser sur la roulotte. Il regarda le roi Arsu. Puis brusquement, d'une voix à vous glacer le sang, il s'écria : « Il y a de l'erreur là-dedans. »

En entendant cela, des centaines de gens parurent horrifiés. Des centaines de paires d'yeux brûlants se tournèrent alors vers nous. Devinant que Kane se préparait à répondre à la redoutable accusation d'Arch Uttam, je secouai légèrement la tête pour l'avertir de ne rien dire.

Puis je m'adressai à la loge : « Quelle erreur, Arch Uttam ? »

Le grand prêtre des Kallimuns d'Hespéru baissa le regard vers moi. Ses yeux perçants paraissaient rouvrir la cicatrice sur mon front. De plus, quelque chose en moi semblait le contrarier.

« Vous ne le savez vraiment pas, joueur de flûte ? me demanda-t-il.

— Nous n'avons fait qu'interpréter de vieilles chansons.

— Vous ne savez donc pas que nombre d'entre elles ont été proscrites ? »

Il attendait comme une araignée guettant le papillon qui va se prendre dans sa toile. En fait, je ne le savais pas, mais ne voulant pas laisser voir ma naïveté, je répondis : « Nous ne sommes que des comédiens qui ont voyagé loin et donné la plupart du temps des représentations dans de petits villages. Il est possible que nous n'ayons pas été mis au courant de tout ce qui était proscrit.

— L'ignorance de la loi n'est pas une excuse pour la violer.

— Bien sûr que non, dis-je en transpirant autant à cause du soleil que de son regard plein de haine. Et c'est pour cela que nous nous sommes efforcés de ne jouer que des classiques censés être acceptables. Mais comme nous ne savons pas distinguer aussi clairement que vous quelles chansons tombent sous le coup de la loi, peut-être avons-nous fait preuve d'imprudence dans notre choix. »

Mes paroles ne le calmèrent pas. Il se contenta de me dévisager en disant : « Dans ce cas, il est de mon devoir de vous éclairer. Quelles chansons choisiriez-vous si le roi Arsu vous demandait de jouer de nouveau pour nous ? »

Cette fois, il semblait impossible d'échapper à la toile d'Arch Uttam. Je jetai un coup d'œil vers la roulotte où Kane secouait la tête comme s'il avait abandonné tout espoir.

Puis je répondis : « Le *Chant du Soleil* a une mélodie magnifique. »

En entendant cela, Arch Uttam secoua brusquement la tête. « Ce qui est beauté devient laideur en tombant dans l'erreur. C'est pour cela que le *Chant du Soleil* a été proscrit.

— Et la *Geste de Nodin et d'Yurieth* ? C'est une simple chanson d'amour.

— Elle est peut-être simple, répliqua Arch Uttam, mais elle a également été proscrite. »

Pas besoin de lui demander ce qu'il en était de mon poème préféré, la *Chanson de Kalkamesh et de Télémesh*, qui racontait la croisade pour libérer la Pierre de Lumière après que Morjin l'eut dérobée à la fin de l'Âge des Épées. Comme je devais l'apprendre bientôt, ces vers étaient en tête de la liste des interdits. Alors je demandai à Arch Uttam : « Est-ce que le *Lai de la Pierre de Lumière* est proscrit lui aussi ?

— Proscrit ? Non. Mais on ne peut le chanter qu'en apportant aux vers anciens les modifications reflétant la véritable histoire de la Pierre de Lumière. Et la place de Morjin dans cette histoire. »

Modifications, pensai-je. Des mensonges, encore des mensonges.

« Et le *Seigneur de Lumière* ? dis-je à Arch Uttam.

— C'est la même chose pour cette œuvre, surtout pour celle-là. »

Je renonçai à essayer de trouver un chant, un poème épique ou un

récit traditionnel susceptible d'avoir l'approbation d'Arch Uttam. Jetant un bref coup d'œil à Daj, je repris : « Et qu'en est-il de la *Geste d'Eleikar et d'Ayeshtan* ? »

À ces mots, Arch Uttam fronça les sourcils. De toute évidence, il était furieux que j'évoque une œuvre qu'il ne connaissait pas. Je devinais aussi que, sans paroles susceptibles d'encourir son mépris et son jugement, il n'avait pas réussi à identifier les mélodies des trois chansons d'Alphanderry.

« Je suis sûr que je n'ai jamais entendu parler de cette œuvre. Et sûr que je ne souhaite pas l'entendre.

— Mais apparaîtrait-elle sur la liste des textes interdits ?

— *Toutes* les œuvres qui n'ont pas été approuvées sont proscrites. C'est le nouveau décret. Vous devriez le savoir. »

Au prix d'un effort considérable, je m'inclinai devant lui en disant poliment : « À l'avenir, nous nous assurerons que toutes les paroles de nos chansons ont été approuvées. En cas de doute, nous nous contenterons de jouer de la musique seule, pour le plaisir. »

Cela ne l'apaisa pas non plus. Fronçant davantage les sourcils, il me regarda et déclara : « *Rien* ne doit jamais être fait pour le plaisir. Ni se promener au soleil ni respirer le parfum d'une fleur. Et *surtout pas* la musique. Cela réveille trop de passions. Et comme il est écrit, toutes les passions doivent être dirigées vers un but et un seul. Je suis déçu que vous sembliez ne pas savoir cela. C'est une grave erreur. »

Je sentis une soif de violence se réveiller chez lord Mansarian et chez de nombreux soldats autour de nous. Quand Arch Uttam parlait de grave erreur, on pouvait s'attendre à voir du sang.

Je m'apprêtai à courir chercher mon épée dans la roulotte afin de livrer un dernier combat. Pas question de me laisser tranquillement châtier et arracher la peau des os – sans parler de me laisser crucifier. Pas question non plus de supporter de voir Estrella et Kane torturés de cette manière si Arch Uttam souhaitait les corriger eux aussi pour avoir commis l'erreur de jouer quelques jolies mélodies.

Je ne sais pas comment les choses auraient tourné pour nous si lady Lida n'avait pas attiré l'attention du roi Arsu en disant : « Qui parmi nous n'a jamais commis une erreur de temps à autre ? Qui parmi nous n'a jamais fauté en appréciant un beau coucher de soleil simplement parce que c'est beau ? Ces artistes ont essayé de nous offrir de la belle musique et ont, sans le savoir, fait preuve d'imprudence dans le choix de leurs chansons. Je ne suis pas prêtre, bien sûr, mais l'erreur de ces musiciens est-elle vraiment si grave ? »

Arch Uttam la regarda comme s'il souhaitait la clouer, elle, sur une croix et n'attendait que l'occasion de le faire.

Juste avant qu'il ne réponde, lady Lida se remit à parler au roi Arsu et ce dernier leva la main pour faire taire le prêtre. Il semblait

complètement subjugué par elle. Elle lui murmura quelques mots, exerça une pression de la main sur son poignet et le regarda d'un air implorant.

Ensuite, le roi Arsu se tourna vers Arch Uttam et, pour la première fois de la journée, donna presque l'impression d'être un vrai roi : « Nous devons prendre en considération le fait que ces artistes sont pratiquement étrangers à notre pays et qu'ils doivent être traités avec l'hospitalité qui fait la réputation de l'Hespéru. Est-ce généreux d'évaluer leurs fautes en se basant sur l'interprétation la plus stricte possible de ce que nous considérons comme une erreur ? Faut-il avoir peur de la bonté de notre cœur et du pardon que lord Morjin nous a enseigné ? Nous savons très bien que nous pouvons être sévères s'il le faut – qui n'a pas perdu un ami cher pendant la dernière guerre ? Qui ne s'est pas réjoui en voyant les habitants d'Avrian crucifiés pour s'être rebellés ? Mais aujourd'hui est un jour de fête : nous célébrons notre victoire et l'anniversaire de notre cousine et, par conséquent, la vie. Ne pouvons-nous pas fêter le bonheur d'être vivant en ayant à l'esprit que tous les êtres vivants sont sujets à l'erreur ? Ces musiciens ont fait des erreurs, bien sûr, mais de toute évidence, ce ne sont rien de plus que des Erreurs Mineures. »

Je me dis que le roi Arsu, qui venait d'achever une campagne victorieuse, était d'excellente humeur. Il *exigeait* pratiquement d'Arch Uttam qu'il s'incline devant sa magnanimité.

Mais un grand prêtre kallimun ne s'inclinait devant personne - à part le Dragon Rouge. Et c'est d'une voix glaciale qu'il répondit au roi Arsu : « Vous êtes un grand roi, vous avez mené l'Hespéru à la victoire dans de grandes batailles. Et nous pouvons tous vous être reconnaissants de vous être consacré à l'art de la guerre et d'avoir rétabli l'ordre dans l'empire d'Hespéru conquis au nom du Dragon Rouge. Mais il y a d'autres batailles à livrer et c'est précisément votre dévouement à la victoire finale qui vous a empêché d'étudier plus à fond les erreurs. C'est pour vous laisser libre de remplir votre mission que le Dragon Rouge, dans sa grande compassion, vous a envoyé ses prêtres pour vous aider. Et tout ce que je vous demande aujourd'hui, c'est de me laisser agir, car c'est là *ma* mission. »

La bonne humeur du roi Arsu parut s'effondrer. Il ne pouvait pas contredire Arch Uttam sans défier Morjin en personne. Alors il lui dit : « C'est à vous, bien sûr, de décider de la nature des erreurs de ces artistes. Mais disons qu'ils ont seulement commis une Erreur Mineure. Ne suffirait-il pas pour la corriger qu'ils abandonnent leurs gains à l'école des Kallimuns ? Et qu'on leur ordonne d'apprendre par cœur la liste des œuvres autorisées et les modifications qui y ont été apportées ? »

Maintenant, c'était au tour d'Arch Uttam de bouillir de rage.

Presque tous ceux qui écoutaient leur discussion, me semblait-il, trouvaient le jugement du roi Arsu raisonnable. Arch Uttam ne pouvait pas le contredire sans miner son autorité et mettre ainsi à mal sa capacité à mener les armées de Morjin à la victoire. Apparemment, il n'avait donc d'autre choix que de faire preuve de mansuétude à notre égard.

Du haut de la loge, il baissa les yeux vers Kane, Estrella et moi et nous dit : « Qu'il en soit comme l'a suggéré le roi Arsu. Etes-vous prêts à renoncer à vos gains ? »

Près des stands des marchands de nourriture, lord Rodas, entouré de ses six mercenaires, attendait de voir ce que j'allais répondre. Son indignation débordait comme de l'huile bouillonnante.

« Oui, dis-je en répondant en notre nom à tous.

— Êtes-vous prêts à apprendre les changements apportés aux chansons que vous pouvez chanter ?

— Oui, répétai-je en regardant l'herbe.

— Très bien, dit-il sèchement. Vos erreurs seront corrigées. »

Je sentis les muscles de ma gorge commencer à se relâcher comme un morceau d'acier tordu qui se détend doucement. C'est alors qu'Arch Uttam tendit la main vers la roulotte et ajouta : « Assurons-nous que le ménestrel a compris lui aussi. Amenez-le-moi. »

Kane me lança un coup d'œil dangereux. Puis il secoua la tête et expliqua à Arch Uttam : « Thierraval reste toujours seul après une représentation. C'est son comportement habituel.

— Se tenir à l'écart des autres est aussi une erreur, déclara Arch Uttam. Par conséquent, aujourd'hui votre ménestrel aura un autre comportement. Allez le chercher. »

Mais Kane se contenta de regarder Arch Uttam d'un air mauvais et ne bougea pas.

Le prêtre finit par détourner son regard et reporta sa colère sur Estrella, la plus petite et la plus jeune de notre troupe. Montrant la roulotte, il lui ordonna : « Va ouvrir cette porte immédiatement, fillette ! À moins que tu ne veuilles défier l'un des prêtres de Morjin, ce qui revient à défier lord Morjin lui-même ? »

Estrella n'avait d'autre choix que d'obéir à l'ordre d'Arch Uttam. Elle courut jusqu'à la roulotte et ouvrit la porte. Après avoir regardé à l'intérieur, elle se tourna vers le prêtre et secoua la tête. Avec quelques mouvements rapides des mains et une expression perplexe sur son visage ouvert et vif, elle fit comprendre à Arch Uttam et à tout le monde que Thierraval n'était pas dans la roulotte.

« Quoi ? s'écria Arch Uttam en regardant méchamment Estrella. Qu'est-ce que tu dis, mime ? Parle avec des mots !

— Elle ne peut pas parler, grogna Kane. Elle est muette.

— Muette, dites-vous ?

— Muette comme une carpe. Mais son expression est assez éloquente : Vous ne trouverez pas Thierraval dans la roulotte. Comme je vous l'ai dit, il disparaît toujours après une représentation.

— Qu'est-ce que c'est que cette ruse, jongleur ?

— Ce n'est pas une ruse, prêtre. Disons que ça fait partie de notre spectacle. »

Arch Uttam se redressa de toute sa hauteur avec raideur et sourit à Kane d'un air méprisant, comme s'il se refusait à discuter avec un humble comédien. Puis il se retourna vivement vers lord Mansarian et, désignant la roulotte, ordonna : « Allez me chercher ce ménestrel ! »

Lord Mansarian acquiesça d'un signe de tête. Rejetant en arrière sa cape rouge, il dégaina son épée et descendit de la loge. Après avoir traversé précipitamment la place, il écarta Estrella et, pratiquement d'un bond, entra dans la roulotte. Je l'entendis faire du bruit à l'intérieur comme s'il tapait contre le sol et les parois de la charrette avec le pommeau de son épée. Je ne pouvais qu'imaginer sa réaction en se trouvant face à Bemossed caché à l'intérieur, et celle de Bemossed devant cette fouille. J'ordonnai à mes bras et à mes jambes de ne pas bouger. Si j'avais pu calmer mon cœur affolé, je l'aurais fait.

Et puis lord Mansarian ressortit de la roulotte, ferma la porte et cria à Arch Uttam : « Le ménestrel n'est pas dedans. »

Je ne pus m'empêcher de laisser échapper un énorme soupir de soulagement.

Arch Uttam lui lança alors : « Quoi ? Vous êtes *sûr* qu'il n'est pas caché dedans ? Il doit y avoir un truc : un faux plancher. Une double paroi.

— Non, j'ai vérifié. Le ménestrel doit être ailleurs. » Arch Uttam fixait notre charrette comme s'il voulait ordonner sa destruction totale à coups de hache. Puis il dévisagea lord Mansarian. Quand ce Crucifieur au visage sombre, célèbre pour dénicher les déviants cachés au fond de leur maison, déclarait qu'il n'y avait pas de ménestrel dissimulé à l'intérieur, tout le monde le croyait, même un grand prêtre kallimun.

Finalement, Arch Uttam dit : « Le ménestrel a dû réussir à s'échapper pendant que nous discutons des erreurs de ces artistes. Apparemment, outre leurs talents de prestidigitateurs, ils excellent dans le maniement des mots. »

Il regarda au-delà des stands de nourriture et du pavillon des courtisanes les nombreuses rangées de tentes de l'armée. Baissant les yeux vers Estrella, il s'écria : « Dis-moi où il est allé ! Tu dois le savoir. »

Mais Estrella se contenta d'écarter les bras en écarquillant les yeux avec perplexité et de secouer la tête.

« Parle ! lui ordonna-t-il. Cesse de me narguer ! »

La voix de Kane résonna comme un violent coup de tonnerre quand il cria à Arch Uttam : « Elle ne peut pas parler, pas plus que vous ne pouvez voler ! »

Arch Uttam paraissait prêt à ordonner la mise à mort de Kane sur-le-champ. Il dit sèchement : « Vous aussi, vous me narguez. Vous dites que la fille ne peut pas parler. C'est ce que nous allons voir. Lord Mansarian ! »

Il ordonna à ce boucher de s'emparer d'Estrella et de la lui amener. Si lord Mansarian avait une dette envers Bemossed, sa gratitude ne s'étendait pas à Estrella. Je le regardai, impuissant, faire ce que lui avait demandé le prêtre. Il escorta Estrella en haut des marches de la loge et ils allèrent se placer entre le roi Arsu et Arch Uttam. Lord Mansarian maintenait le corps tremblant d'Estrella avec son bras recouvert de bronze pour l'empêcher de s'enfuir. Ses yeux sombres et affolés cherchaient les miens comme s'ils m'imploraient de ne permettre à personne de lui faire du mal.

« N'aie pas peur, lui dit Arch Uttam en se levant de son siège. Les cœurs purs n'ont rien à craindre. »

Les gardes du roi Arsu n'appréciaient pas que des gens ne faisant pas partie de l'entourage royal l'approchent de trop près, pas même une petite fille désarmée. Le roi Arsu non plus ne paraissait pas apprécier ce qui se passait. Il demanda à Arch Uttam : « Ne pourrait-on pas reprendre les festivités ? »

— On doit toujours célébrer la vérité », répondit le prêtre d'une voix on ne peut plus calme. Il posa le bout de ses doigts sous la mâchoire d'Estrella pour lever son visage vers lui. « Je trouve que cette enfant à l'apparence d'une Sung. Et d'une rebelle. »

À côté d'Arch Uttam, toujours assis à l'extrémité de la loge, le roi Angand observait la scène avec intérêt. Il semblait douter qu'Estrella puisse être réellement originaire de Sunguru.

À ce moment-là, lady Lida effleura le bras du roi Arsu et dit : « Si cette petite fille ne peut vraiment pas parler, elle ne peut pas être accusée de rébellion. »

Sans laisser au roi le temps de répondre, Arch Uttam aboya : « Lord Mansarian ! Si cette enfant a osé nous tromper, pensez-vous pouvoir la faire parler ? »

— Oui, Arch Uttam », répondit-il en resserrant son bras sur le torse menu d'Estrella. Son visage couturé semblait aussi dépourvu de vie qu'un masque d'acier. « Les poucettes lui délieront la langue si elle est entravée. Et une petite flamme appliquée aux bons endroits la fera chanter. »

J'échangeai un bref regard avec Kane. Je vis que ses yeux noirs, comme les miens, cherchaient un moyen d'échapper à la violence qui se dirigeait vers nous comme une brume de sang.

Arch Uttam sourit à lord Mansarian. Il semblait le tester. Je devinai que c'était devenu une sorte de rituel entre eux : le grand prêtre d'Hespéru tentant de s'assurer du dévouement d'un homme autrefois noble qui était passé de la condition de rebelle à celle de plus grand assassin d'Hespéru.

« J'aurais préféré le fouet, dit Arch Uttam à lord Mansarian. Mais je crois que même vous, vous auriez du mal à arracher la peau à une fillette. »

Si Arch Uttam tentait de faire parler Estrella en lui faisant peur, c'était raté. À moins qu'il ne fût encore en train d'essayer de trouver un acte si abominable et si cruel que lord Mansarian refuserait de le commettre.

« Je pourrais lui ôter la peau de la main, comme un gant », déclara lord Mansarian.

Je remarquai les doigts de lady Lida posés sur le poignet du roi Arsu qui s'écria soudain : « Ce n'est pas un jour à torturer des enfants ! »

En entendant cela, Arch Uttam se contenta de sourire. Il dit à lord Mansarian : « Dans le passé, vous avez vous-même résisté à la vérité, n'est-ce pas ?

— Tout comme j'ai résisté à lord Morjin.

— Et vous l'avez fait de votre plein gré, n'est-ce pas ?

— En toute liberté.

— Et qui doit être tenu responsable des supplices que vous avez endurés ?

— Moi seul », répondit lord Mansarian. Il baissa les yeux sur Estrella. « Mais on ne peut pas résister au pouvoir du Dragon Rouge. Il est parfait – et glorieux. »

Je devinais de la sincérité dans sa voix, ainsi qu'un profond dégoût pour lui-même. De toute évidence, il pensait que c'était lui et non Morjin qui était responsable de tous les malheurs qui lui étaient arrivés.

« Parfait et glorieux ! s'écria Arch Uttam en caressant le visage d'Estrella. Voilà une parfaite description de lord Morjin et de tout ce qu'il touche, lord Mansarian. »

Il passa ses doigts osseux sous le menton d'Estrella et tâta sa gorge délicate avant de lui écarter les mâchoires de force. Puis il la positionna de manière à ce que le soleil qui traversait à flots le dais en soie de la loge éclaire sa bouche ouverte. Il prit un linge et s'en servit pour attraper sa langue. Il la tira à l'extérieur et planta ses doigts brutaux au fond de sa gorge jusqu'au moment où elle se mit à tousser et à avoir des haut-le cœur.

Il se trouve qu'il avait été autrefois un guérisseur d'assez bonne réputation. Et cet ancien guérisseur, qui pourchassait désormais ses

confrères au nom du Dragon Rouge, annonça à voix haute : « Physiquement, il n'y a rien chez cette enfant qui lui interdise de parler. Il doit donc y avoir quelque chose qui ne va pas dans son esprit : des pensées fautives. »

Il la lâcha tandis que lord Mansarian maintenait sa prise. Il s'essuya les doigts avec le linge avant de poursuivre : « Toutes les pensées fautives peuvent être corrigées par de bonnes pensées. Et aucune pensée ne peut être plus parfaite que celle de lord Morjin. »

Arch Uttam se pencha et amena son horrible visage tout près de celui d'Estrella. Je pouvais presque sentir son haleine fétide et sanglante quand il lui dit avec une fausse gentillesse : « N'aie pas peur, fillette. Ferme les yeux. Garde en toi l'image de lord Morjin. Concentre-toi sur elle ! Laisse-la briller comme le soleil ! Le Dragon Rouge va te débarrasser de ton mutisme plus sûrement que la flamme de lord Mansarian. »

Là-dessus, Arch Uttam appuya la paume de sa main sur le front d'Estrella comme pour graver cette image en elle.

Debout dans l'herbe de la place en compagnie de Kane, je regardais la loge, Arch Uttam, lord Mansarian et Estrella. Ma main à moi était tenaillée par l'envie de saisir la poignée de mon épée. Et mon cœur était tenaillé par la souffrance. Finalement, Estrella rouvrit les yeux et dévisagea Arch Uttam. Elle ne parvenait pas à dissimuler son mépris à son égard et sa peur.

« Eh bien, fillette ? lui demanda Arch Uttam. Lord Morjin vit-il en toi ? »

Estrella hocha lentement la tête. Elle ne pouvait pas lui dire que Morjin, qui était celui qui lui avait ôté la parole, vivrait toujours en elle comme un serpent enroulé autour de sa gorge. « Alors parle ! lui ordonna Arch Uttam. Parle immédiatement ! » Mais Estrella ne put que secouer la tête et lever les mains en signe d'impuissance.

« Parle donc, sale gosse ! »

Ses yeux se remplirent de larmes.

À ce moment-là, Kane cria en direction de la loge : « Si cette enfant doit guérir un jour, ce ne peut être que grâce au Maîtreya !

— Elle est aussi capable de parler que vous ou moi ! lui répondit en hurlant Arch Uttam.

— Non. Elle est muette, et ça fait des années qu'elle est comme ça !

— Vous mentez », dit Arch Uttam en pointant son doigt vers Kane.

Il serra le poing comme s'il voulait contrôler le tremblement de ses doigts. Et il ajouta : « Et par conséquent, vous êtes vous aussi coupable de sédition. »

Autour de la place, beaucoup de gens observaient attentivement la scène, mais ne disaient rien. Je vis Lida s'emparer de la main du roi Arsu en silence.

Le souverain intervint : « Avant de les crucifier, nous aimerions connaître la vérité des choses.

— Certainement, répondit Arch Uttam. Le jongleur et la fille doivent être soumis à la question. »

La main de Lida se resserra autour de celle du roi Arsu qui déclara : « C'est une trop belle journée pour torturer. »

Arch Uttam réfléchit. « Si ce n'est pas à la torture, alors soumettons-les à une épreuve, une épreuve par les armes. »

À ces mots, les yeux noirs de Kane se mirent à briller. Et les miens aussi. J'imaginai le roi Arsu envoyant lord Mansarian ou quelque champion combattre à l'épée contre Kane.

Mais Arch Uttam, lui, imaginait autre chose. Il prit une pomme dans la coupe de fruits sur la longue table devant lui et, sans prévenir, la lança au visage de Kane. Celui-ci la rattrapa en l'air et regarda Arch Uttam avec dégoût.

Le prêtre expliqua alors la nature de l'épreuve qu'il avait en tête : Estrella devait aller à la roulotte et se placer devant la cible avec la pomme sur la tête. Kane devait lancer le couteau dans la pomme.

« Si le jongleur rate son coup, annonça Arch Uttam, ce sera seulement parce que sa mauvaise conscience altère sa précision, et nous saurons qu'il ment. Il en sera de même s'il touche la fille. »

Je me demandais l'effet que cela faisait de se sentir si supérieur aux autres qu'on pouvait les torturer, les mutiler ou les tuer à volonté.

J'espérais que Lida réussirait à convaincre le roi Arsu de renoncer à cette épreuve barbare, mais le roi parut trouver la proposition d'Arch Uttam très intéressante, comme tout ce qui était cruel et bizarre. Je le vis retirer sa main de celle de Lida.

« Et s'il atteint la pomme ? » demanda le roi Arsu à Arch Uttam.

À contrecœur, le prêtre se força à dire : « Dans ce cas, nous saurons qu'il dit la vérité.

— Qu'il en soit ainsi, conclut le roi. Si le jongleur touche la pomme, il n'y a pas d'erreur et ils seront libres de partir. »

Il tendit le doigt vers la roulotte. « Allez mettre la fille à sa place. »

Lord Mansarian ramena Estrella à la charrette. Il la plaça dos à la cible, face à Kane, puis recula. Kane s'avança en serrant la pomme dans sa main. Il lui caressa la joue et lui donna un baiser sur le front. Puis il posa la pomme doucement sur la tête d'Estrella et, après avoir pris deux couteaux, un dans chaque main, il regagna sa place en face de la cible.

J'entendis l'un des soldats dire : « Pourquoi *deux* couteaux ? Il ne sait donc pas qu'Arch Uttam ne lui donnera jamais une deuxième chance ? »

Près de lui, un autre soldat haussa les épaules et répondit : « Peut-être que le deuxième couteau l'équilibre. »

C'était vrai. Kane voulait certainement mettre tous les atouts de son côté dans l'épreuve abominable que lui imposait le grand prêtre. Mais je savais qu'il y avait une autre raison, plus profonde : s'il ratait son coup, le deuxième couteau serait pour Arch Uttam.

Je me dirigeai avec mes amis vers les stands des marchands de nourriture afin de ne pas distraire Kane en restant trop près de la roulotte. Je me demandais si à l'intérieur, dans l'obscurité, Bemossed savait ce qui était sur le point de se passer.

Sur la place, Kane ne regardait qu'une chose, la pomme posée sur la tête d'Estrella. Celle-ci se tenait presque parfaitement immobile, les yeux fixés sur lui. Je ne sentais aucune peur en elle – du moins pas de Kane. Son visage restait calme et sérieux, mais du fond de son être, elle paraissait lui sourire.

Je savais Kane capable de fendre la pomme. Il ne permettrait pas que son affection pour Estrella fasse trembler sa main.

Et soudain, avant qu'il n'ait eu le temps de lever le bras, Arch Uttam cria : « Nous avons tous vu le talent de cet homme. À cette distance, le lancer de couteau ne serait pas une épreuve. Il faut doubler la distance. »

Le roi Arsu, que Lida tirait par le coude, le regarda comme s'il trouvait cette dernière condition affreusement injuste. Et lord Mansarian et une cinquantaine de nobles et de soldats, le regardèrent de la même manière. Mais le prêtre n'était pas disposé à subir une seconde défaite ce jour-là.

« Il est écrit *ceci*, s'exclama-t-il. *"Nous devons toujours doubler et redoubler d'efforts pour prouver que nous méritons d'aller vers l'Unique."* Que le jongleur nous le prouve. Lord Mansarian ! »

Il donna un ordre à lord Mansarian qui emprunta une lance à l'un de ses soldats en cape rouge. Puis il alla jusqu'à la roulotte, à l'endroit où se tenait Estrella. Sans un regard pour elle, ou presque, il commença à compter les pas en se dirigeant vers Kane, puis continua à compter jusqu'à une distance deux fois plus grande que celle qui séparait Kane de la cible. Là, il planta la lance dans l'herbe et celle-ci s'enfonça dans la terre. Kane devait se tenir derrière la lance, face à Estrella.

Quand il eut pris place au nouveau repère, lord Mansarian recula vers la loge du roi Arsu.

Kane fixa de nouveau toute son attention sur la pomme rouge vif qui luisait sur la tête d'Estrella. Arch Uttam lui avait imposé une distance impossible, plus adaptée au tir à l'arc qu'au lancer d'un couteau d'un pied de long. À côté de moi, Maram murmurait : « Ah, quel malheur, quel malheur ! » tandis que Daj, presque en larmes, attendait de l'autre côté. Atara elle-même paraissait terrifiée par l'avenir qui était sur le point de s'abattre sur nous dans un

bruissement d'acier. Je sentais mon cœur battre à tout rompre. Je ne pensais pas qu'un tel lancer fût possible, même pour Kane.

Et apparemment, personne ne le pensait. Du haut de son siège dans la loge, le roi Angand dit à Arch Uttam : « C'est trop loin et il y a trop de vent. Ce n'est pas une véritable épreuve par les armes. Aucun homme sur terre ne peut réussir un tel lancer. »

Mais Arch Uttam se contenta de se moquer. « Ce sont des magiciens, pas vrai ? Ils ont fait disparaître le ménestrel – Ils seront peut-être capables de faire tomber le vent. »

En attendant que Kane soit prêt, Estrella ferma les yeux comme si elle ne pouvait pas supporter de le regarder. Je la sentis plonger dans un profond calme intérieur. Tout à coup, les bannières aux couleurs magnifiques qui claquaient au-dessus du pavillon du roi Arsu et du roi Angand retombèrent et le vent cessa. Les yeux de Kane brillaient de mille feux. Soudain, avec une rapidité qui stupéfia tout le monde, son bras se releva et se détendit brusquement à une vitesse fulgurante. Le couteau étincela dans l'air dans un tourbillon d'acier éclatant presque impossible à distinguer. Sa pointe se planta en plein milieu de la pomme et la cloua à la cible. Alors, et seulement alors, Estrella ouvrit les yeux et sourit à Kane.

« Il l'a fait ! s'exclama Maram en me tapant sur l'épaule. Oh, Seigneur ! Il l'a réellement fait ! »

Devant l'exploit de Kane, des centaines de soldats dégainèrent leur épée et frappèrent sur leur bouclier avec le pommeau dans un tumulte d'acclamations. Lord Mansarian lui-même salua Kane d'un signe de tête. Mais Arch Uttam se contenta de lui jeter un regard haineux. Debout dans la loge, à côté de son siège, il attendait que le tonnerre d'applaudissements cesse.

« Le jongleur a eu de la chance, dit-il finalement avec une mauvaise foi révoltante. Et la chance n'a pas sa place dans une véritable épreuve.

— Une épreuve est une épreuve, protesta le roi Angand.

— Cette épreuve-là n'est pas terminée, répliqua Arch Uttam. Doublons de nouveau la distance ! »

Là-dessus, il prit une deuxième pomme dans la coupe et, cette fois encore, la lança vers Kane. Mais avant que le fruit ait quitté sa main, ou presque, de la main gauche, Kane lança son deuxième couteau dans sa direction. Celui-ci l'atteignit en l'air et l'acier, plus lourd, ramena le fruit vers Arch Uttam si bien que le poignard alla se planter en tremblant dans la table, avec la pomme transpercée sur sa lame.

« Alors, prêtre, ça aussi c'était de la chance ? » lui cria Kane avec un large sourire qui découvrait ses longues dents blanches de loup.

Arch Uttam regarda le couteau planté dans la table comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il venait de voir. Moi-même, j'avais

toujours pensé qu'il était impossible d'atteindre une cible mouvante dans l'espace.

Le roi Arsu s'extirpa de son fauteuil avec un grand soupir et un gémissement. Il regarda Arch Uttam droit dans les yeux et déclara : « L'épreuve est terminée. Le jongleur et la mime sont réputés avoir dit la vérité et sont libres de donner des représentations où ils veulent, à partir du moment où *nous* le disons. »

En entendant cela, Estrella courut vers Kane et sauta dans ses bras. Elle pleurait et riait à la fois en silence. Et soudain, le vent se remit à souffler violemment.

« Sire ! » s'écria une voix. Elle venait de lord Rodas qui commençait à traverser la place en direction de la loge du roi Arsu. Finalement, nous n'étions peut-être pas aussi libres que nous le pensions. « Sire, mes artistes ont abandonné leurs gains en paiement de leurs erreurs, mais qu'en est-il de mon pourcentage ? »

À ce moment-là, lady Lida se leva elle aussi et murmura quelque chose à l'oreille du roi Arsu. Celui-ci tendit le doigt vers lord Rodas en disant à lord Mansarian : « Ce nouveau lord a quelque chose d'irritant dans son insistance à gagner de l'or. Emmenez-le à la question, et ses hommes aussi. »

Lord Mansarian se précipita pour obéir à cet ordre. Il saisit le bras de lord Rodas indigné tandis que d'autres chevaliers de sa compagnie de capes rouges se jetaient sur ses six mercenaires et les accompagnaient à l'extérieur de la place. Apparemment, nous étions vraiment libres.

Après nous avoir jeté un dernier regard venimeux et assassin, Arch Uttam s'éloigna avec dignité vers son pavillon. Nous nous dépêchâmes de rejoindre la roulotte que nous entreprîmes de préparer pour l'étape suivante de notre voyage qui nous mènerait hors de l'Hespéru, dans les vastes montagnes couvertes de forêt qui se trouvaient au-delà.

Nous quittâmes le camp de l'armée le plus rapidement possible sans donner l'impression de fuir. Quand nous atteignîmes la route d'Avrian, nous prîmes vers le nord en direction d'Orun qui n'était qu'à deux milles de là. Très vite nous nous arrê tâmes en bordure d'un champ de coton. J'ouvris la porte de la roulotte pour permettre enfin à Bemossed de sortir de sa prison et de nous rejoindre au grand jour. Il serra Estrella dans ses bras et, passant sa main dans ses cheveux ondulés, il lui dit : « Je savais bien que Kane n'en couperait pas une boucle. »

Il étreignit Kane aussi et resta là, comme s'il se demandait ce que nous allions faire.

En dépit de l'envie que j'avais de dételer Altaru et de retraverser Orun et le Pont Noir au galop pour échapper aux hommes qui avaient failli nous assassiner, j'avais encore plus besoin de tenir conseil. C'est pourquoi je demandai à tout le monde de se rassembler près de la roulotte.

« Liljana, demandai-je en regardant cette femme résolue qui avait gardé son calme pendant toute l'épreuve. J'ai eu comme l'impression que vous connaissiez lady Lida. Elle nous a sauvés, à plusieurs reprises. Pourquoi ? »

Liljana hocha la tête dans le vent qui soufflait en rafales. Et elle répondit simplement : « Lida fait partie des Maitriche Télû. » Cette nouvelle nous surprit tous, en particulier maître Juwain qui lui dit : « Je croyais que le grand-père du roi Arsu, le roi Taitu, avait exterminé les Maitriche Télû d'Hespéru.

— Je le croyais moi aussi. Mais apparemment, un de leurs sanctuaires au moins a dû lui échapper.

— Et pendant toutes ces années, les sœurs ne vous ont pas fait signe ?

— Elles ne devaient pas savoir comment ni à qui s'adresser. Vous comprenez, même au sein des Maitriche Télû, nous avons nos secrets – c'est ce qui nous permet de survivre. »

Au cours de deux longues quêtes à travers Ea, Liljana nous avait dit très peu de choses sur cette vieille communauté de femmes qu'elle dirigeait. Et à présent, elle nous expliqua simplement que les Maitriche Télû se composaient de sanctuaires secrets répartis dans tous les pays. Les sœurs ne connaissaient que les religieuses de leur propre sanctuaire et l'identité de leur supérieure ; les mères

supérieures ne rendaient compte qu'à une seule matriarche responsable de plusieurs sanctuaires, et ainsi de suite. Ce système était très sûr. En cas de découverte d'un sanctuaire, si les sœurs étaient torturées, elles ne pouvaient trahir que la mère supérieure juste au-dessus d'elles dans le réseau qui les reliait au grand sanctuaire de Tria et à la Matérix elle-même. Mais si plusieurs connexions de ce réseau étaient détruites, elles pouvaient se retrouver isolées sans rien connaître du fonctionnement de leur ordre.

« Mais alors, comment avez-vous reconnu Lida ? demanda maître Juwain.

— Nous utilisons des signes. Des signes secrets que les autres considèrent comme des expressions et des gestes normaux. C'est un langage en soi. »

Inclinant la tête devant cette femme que j'en étais venu à respecter plus que n'importe quelle autre, ou presque, je lui demandai : « Et est-ce que Lida peut nous aider ? Si Arch Uttam envoie ses assassins à nos trousses ou si le roi Arsu change d'avis, ça ira mal pour nous. »

Liljana secoua la tête. « Lida n'a d'influence que sur le roi Arsu. Pour ce qui est d'Arch Uttam, elle est en danger de mort avec lui.

— Nous aussi, nous sommes en danger de mort », intervint Maram. Il balaya le champ du regard, comme si des espions du grand prêtre pouvaient se cacher au milieu des fleurs de cotonnier blanches agitées par le vent. « Il faut repartir le plus vite possible. Ce traître de Salmélu, qui se fait désormais appeler Haar Igasho, se dirige vers le camp du roi Arsu.

— Nous le savons, lui répondis-je. Pendant que tu étais dans la tente des courtisanes, le roi Arsu a annoncé que le roi Orunjan venait participer à un conclave en compagnie d'un prêtre de haut rang.

— Ah bon ? Et est-ce qu'il a dit aussi que Morjin les accompagnait ?

— Quoi ? m'exclamai-je en jetant un coup d'œil à la route en direction du sud. Morjin ? Ici, en Hespéru ? Comment le sais-tu ?

— Ah, je ne suis pas *vraiment* sûr, reconnut Maram. Mais pendant que j'étais avec les courtisanes, le messager du roi Arsu est entré dans la tente pour prendre un peu de réconfort après sa dure chevauchée. Enfin, c'est ce qu'il a dit. Ce qui est sûr, c'est que ce type aimait parler. Il a dit que Morjin accompagnait secrètement le roi Orunjan. Mais je pense que très bientôt le secret de la venue de Morjin en Hespéru – pour rencontrer les autres rois et planifier la conquête d'Eanna, sinon celle de ce fichu monde - ne sera plus un secret pour personne. »

À présent, je regardai fixement les pavés gris de la route comme s'ils pouvaient me dire si mon ennemi galopait dans notre direction. « Ça ne peut pas être Morjin en personne, dis-je à Maram. C'est sûrement la troisième drogoule dont Atara nous a parlé. »

À ces mots, Atara tourna son visage bandé vers moi. « J'ai supposé que c'était une drogoule, mais c'est quelque chose que je ne peux pas voir. Val. Celui qui arrive – il est possible que ce soit Morjin. »

J'attendis pour laisser passer un paysan qui avançait d'un pas lourd avec une charrette remplie de fumier. Puis je dégainai mon épée et la pointai vers la route. Sa lame argentée parut animée d'une flamme bleue, mais émit peu de lumière. Si Morjin avait fait lui-même le déplacement d'Argattha, il devait certainement avoir la Pierre de Lumière sur lui. Dans ce cas, mon épée ne devrait-elle pas flamboyer en résonance avec la coupe en or comme auparavant ?

Maître Juwain, suivant mon raisonnement qui n'avait pas changé depuis que nous avons été poursuivis par la première drogoule dans les plaines du Wendrush, me prévint : « J'ai bien peur que vous ne puissiez plus vous servir de votre épée comme test, Val. »

Je regardai les flammes qui couraient sur la lame d'Alkaladur devenir plus chaudes. Puis je dis à Atara : « Si nous étions sûrs qu'il s'agit vraiment de Morjin, je pourrais l'attendre ici et mettre un point final à tout ça sur-le-champ. Et vous autres, vous pourriez emmener Bemossed à l'abri. »

Je dévisageai Kane comme pour lui demander s'il était prêt à tout abandonner pour cette vengeance finale ; ses yeux brûlaient d'une flamme sinistre et je compris qu'il était habité par la mort.

« Mais nous ne savons même pas si Bemossed est vraiment le Maîtreya ! s'écria Maram. Et sans toi ni Kane, nous ne réussirons jamais à rentrer chez nous vivants ! »

En entendant cela, maître Juwain hocha la tête. « Il y a d'autres raisons aussi. Si vous tuez Morjin et ne parvenez pas à récupérer la Pierre de Lumière, elle sera remise à Arch Uttam ou au roi Arsu. Ou encore à un autre grand prêtre si Morjin l'a laissée à Argattha. Finalement, l'un d'eux deviendra un nouveau Dragon Rouge. Et il achèvera la conquête de Morjin en son nom.

— Pas si Bemossed peut l'empêcher d'utiliser la Pierre de Lumière, dis-je.

— Mais peut-il le faire ? Et le ferait-il ? me demanda maître Juwain. Maram a raison : si vous sacrifiez votre vie ainsi, Bemossed risque de ne pas vivre assez longtemps pour disputer la Pierre de Lumière à qui que ce soit.

— C'est un risque que nous devons prendre !

— Vraiment ? Mais au nom de qui devons-nous le prendre ? Le vôtre ? Celui des morts qui sont enterrés dans la Prairie des Culhadosh ? Ou des vivants de tous les pays ?

— Personne ne peut voir tous les aboutissements, répondis-je. L'occasion qui nous est donnée est tellement rare ! »

À ces mots, Atara s'approcha de moi et me prit la main. D'une voix

claire, elle me dit : « Si Kane et toi attaquez celui qui nous poursuit, je vois votre mort. »

Elle tourna son visage vers moi, et tandis qu'elle essayait de lutter contre sa peur, je vis notre mort moi aussi. Et je répondis : « Je m'en moque !

— Non, Val, insista-t-elle en serrant sa main autour de la mienne, il ne faut pas t'en moquer. Il faut que tu vives. »

Maître Juwain acquiesça de la tête. « Outre nos vies et même celle d'Ea, il y a beaucoup de choses en jeu. »

À ce moment-là, Alphanderry sortit de l'air qui miroitait et me dit : « J'aimerais mieux chanter pendant que vous jouez de la flûte plutôt que de pleurer à votre enterrement. »

Je vis que Bemossed, debout près de la roulotte, buvait toutes nos paroles. Ses yeux immenses et lumineux exprimaient un grand scepticisme et il semblait à la fois agité et calme, innocent et sage.

« J'ai vu trop de morts, Valashu, déclara-t-il. N'y a-t-il pas un autre moyen ? »

Je serrais si fort le jade noir de la poignée de mon épée que ma main me faisait mal. « Non, pas tant que Morjin est vivant.

— N'y a-t-il pas un autre moyen que la mort et la guerre, même pour lui ? »

Je secouai la tête. « Vous êtes un rêveur, Bemossed.

— Vous m'avez aussi appelé Maîtreya. Dans ce cas, n'est-il pas normal que je vive dans les rêves ? »

Il écarta les boucles sur son doux visage qui s'éclaira d'une lumière intense qui me transperça. Puis il regarda Kane. Au fond de mon ami farouche, quelque chose parut s'adoucir. Et Kane me dit : « Il y a un temps pour se battre et un temps pour fuir. Même si nous pouvions approcher Morjin d'assez près pour l'abattre sans qu'il nous découvre, ce qui est impossible, que pensez-vous qu'il se passerait ensuite, hein ? Le roi Arsu enverrait lord Mansarian et ses maudites Capes Rouges aux trousses de nos compagnons et ils les pourchasseraient.

— Il y a de fortes chances pour qu'ils nous pourchassent de toute façon dès que le roi Orunjan aura retrouvé le roi Arsu, répliquai-je. Si quelqu'un parle de nous, Morjin se lancera à notre poursuite avec toute l'armée du roi Arsu.

— C'est une bonne raison pour partir rapidement, comme l'a suggéré Maram. Nous avons de l'avance – essayons de la conserver et de nous perdre dans la montagne.

Estrella me fixait avec une expression d'une simplicité extrême et une question dans son regard perçant comme la plus acérée des lames : Pourquoi tuer à moins d'y être absolument contraint ? Elle savait comment me montrer mon âme, pensai-je.

« Très bien », dis-je finalement. Je rengainai Alkaladur et la rangeai

dans la roulotte. « Fuyons alors, aussi vite que possible. »

Mais avec nos chevaux attelés à la lourde charrette, impossible d'adopter une allure un tant soit peu rapide. Il fallait trouver un bois où abandonner la roulotte et nos déguisements d'artistes, mais ce serait une folie de le faire trop près de l'armée du roi Arsu.

Nous poursuivîmes donc notre voyage sur la route. Le vent du nord qui soufflait sans interruption rafraîchissait l'étouffante vallée de l'Iona. À Orun, qui puait le bois pourri et le poisson gras, nous prîmes vers l'est et, après avoir traversé le Pont Noir, nous débouchâmes sur la riche terre alluviale de la rive est du fleuve. Quelques milles plus loin, nous quittâmes la route pour de petits chemins se dirigeant plus ou moins droit vers le col du Khal Arrak à travers la montagne. Chevaucher dans la campagne à travers les forêts et les champs serait plus difficile, mais cela permettrait de semer plus facilement les éventuels poursuivants.

Au milieu des rizières et des nuées de moustiques, nous arrivâmes bientôt à un village de quelques dizaines de huttes de terre appelé Tajul. Nous n'avions aucunement l'intention de nous arrêter dans cet endroit affreux, mais la vue de notre roulotte aux couleurs si criardes attira la curiosité des quelques villageois qui travaillaient dans les champs des environs.

L'un d'eux, un homme au corps lourd, doté d'une tignasse bouclée et d'une barbe grisonnante, nous cria : « Mes bons artistes ! Avez-vous des médicaments ? Mon fils est malade et il lui faudrait quelque chose contre la douleur. »

Il avait peut-être été grand dans le passé, mais il se tenait complètement voûté, comme s'il était atteint d'une infirmité ; tous ses mouvements semblaient lui être extrêmement douloureux. Il portait une tunique en soie de qualité, fermée par une ceinture en cuir épais dont l'usure pouvait laisser penser qu'il avait un jour porté une épée. Il dit qu'il s'appelait Falco et que son fils avait reçu un coup de pied de mule dans le ventre.

Maître Juwain lui demanda : « Il n'y a pas de guérisseurs dans les environs qui pourraient lui venir en aide ? »

Falco secoua la tête. « Nous en avons un bon, Jahal, mais il a quitté le village l'an dernier. »

Il cracha dans la rue et je compris tout à coup que Jahal n'avait pas quitté le village de son plein gré, mais qu'il avait été emmené.

Le visage de Falco se fit soudain grave et maître Juwain lui dit : « J'ai acquis un peu d'expérience en soignant les blessures de notre troupe. Puis-je passer le voir ? »

Bien que nous ayons tous envie de partir au plus vite, Falco dit qu'il serait honoré de nous offrir des rafraîchissements et maître Juwain descendit de son cheval – et nous n'eûmes d'autre alternative

que d'interrompre notre fuite dans ce pauvre village.

Falco nous invita tous à entrer dans sa maison – tous sauf Bemossed qui resta à côté de la roulotte. Falco ouvrit la porte et nous entrâmes dans une grande pièce unique. Je remarquai immédiatement l'épée dans son fourreau, fixée au-dessus de la tablette de la cheminée en teck brillant. Là, penchée devant le feu, sa fille aînée se dépêchait de faire bouillir de l'eau pour préparer du café.

De l'autre côté de la pièce, son fils était allongé dans son lit et sa femme, assise près de lui, lui tenait la main. Falco dit qu'elle se nommait Néla, puis sourit à son fils en disant : « Et voici Taitu. Il s'appelle comme l'ancien roi. »

Je constatai que Taitu ne devait pas avoir plus de quinze ans. Je le trouvai beau, même si c'était difficile à voir parce que son visage lisse était tordu par la douleur. Il était couché sur le dos et portait un pantalon en soie, mais pas de chemise. Une ecchymose violette marquait sa peau brune au niveau du nombril et son ventre était presque aussi enflé que celui d'une femme enceinte.

Maître Juwain s'approcha de lui et s'assit au bord du lit. Il passa doucement sa main sur le ventre de Taitu ce qui lui arracha un hoquet de douleur. Maître Juwain appuya alors sur la peau de Taitu et l'enfant rejeta brusquement la tête en arrière en laissant échapper un cri atroce.

« Arrêtez ! s'écria Néla en s'accrochant à la main crispée de Taitu. Laissez-le ! »

Maître Juwain ôta sa main et regarda Falco. Alors Falco lui dit : « Il est mourant, n'est-ce pas ? Je lui ai dit de se préparer à mourir. »

Je sentais presque la main de maître Juwain qui brûlait de sortir la varistei et de la placer au-dessus du ventre de Taitu. Et je sentis sa gorge se serrer quand d'une voix claire et grave, mais dépourvue d'espoir, il déclara : « Je crains que le coup ne lui ait fait éclater la rate. Et peut-être d'autres organes aussi. Il saigne à l'intérieur. S'il existe une potion pour l'arrêter, je ne la connais pas.

— Mais vous avez bien un baume ? demanda Néla en épongeant la sueur sur le front de son fils. Quelque chose de fort – je ne veux pas qu'il souffre. »

Sans un mot, Liljana se disposa à ressortir pour aller préparer une teinture de pavot pour Taitu. Mais à ce moment-là, la porte s'ouvrit brusquement et Bemossed se détacha dans la lumière qui entrait de la rue.

Falco regarda la croix noire tatouée sur le front de Bemossed et s'écria : « Qu'est-ce que ce Hajarim fait ici ? »

Au début, Bemossed ne répondit rien, en paroles. Il se contenta de regarder tranquillement Taitu. Je m'émerveillai devant le changement qui s'était opéré en lui. Son visage brillait comme un ciel d'été quand

le vent a chassé de gros nuages.

Et soudain, sans le moindre doute ni la moindre hésitation, il dit à Falco : « Je peux aider votre fils. »

Je devinais que Falco tremblait de le traiter de menteur et de lui ordonner de sortir de sa maison. Au lieu de cela, il fixa Bemossed comme s'il était ébloui par le soleil.

« Laisse-le faire », supplia Néla. Elle regarda Bemossed et un dernier espoir fleurit en elle. « Laisse-le essayer.

— Très bien », finit par dire Falco. Il traversa la pièce et ferma la porte derrière Bemossed. Il regarda sa fille, puis sa femme. « Mais que personne ne sache que nous avons laissé entrer un Hajarim chez nous. »

Bemossed alla se mettre en face de maître Juwain, de l'autre côté du lit. Il sourit à Taitu comme s'il voulait assurer à l'enfant que tout irait bien. Puis, avec la légèreté d'un papillon se posant sur une fleur, il plaça sa main sur le ventre de Taitu. Au contact de Bemossed, l'enfant ne poussa pas un cri et ne se tordit pas de douleur. Il se contenta de regarder Bemossed dans les yeux tout comme celui-ci le regardait. C'est alors qu'apparut une lueur soudaine, comme un éclair dans un ciel parfaitement bleu. Elle resta suspendue dans l'air au-dessus du lit auréolé de gloire. Les mains de Bemossed semblaient diriger ce feu merveilleux dans les profondeurs de l'abdomen de Taitu. Je sentis se répandre dans le ventre de l'enfant un nouvel élan vital. Il paraissait incroyablement doux et lumineux ; je le sentis chercher les vaisseaux sanguins rompus et les réparer, rendant toute son intégrité à ce qui était irréparable.

Au bout d'un moment, Bemossed ôta sa main de Taitu et lui sourit de nouveau. Stupéfaits, nous vîmes tous le ventre enflé de l'enfant se mettre à dégonfler comme une outre vidée de son eau. Au même moment, il se mit à transpirer abondamment ; on avait l'impression que le sang qui s'était accumulé dans son abdomen ressortait par sa peau sous forme d'eau.

« Mère, s'écria Taitu en levant les yeux vers Néla. Je n'ai plus mal ! »

Néla essaya de dire merci, mais elle pouvait à peine parler, la gorge nouée par une délicieuse angoisse.

« Il va se remettre maintenant, lui expliqua Bemossed. Gardez-le une journée au lit. Ne lui donnez rien à manger, mais beaucoup à boire. »

Falco ne put retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Il ne put s'empêcher de serrer la main de Bemossed en s'exclamant : « Vous l'avez sauvé ! C'est un miracle ! »

Bemossed commença à protester que toute vie était un miracle et que ce n'était là que l'une de ses œuvres. Mais Falco l'interrompt en

disant : « Quand je chevauchais en compagnie de lord Mansarian, une rumeur courait qu'un Hajarim avait guéri son enfant, mais je n'y avais jamais vraiment cru jusqu'à aujourd'hui. » Falco traversa la pièce et alla prendre une bouteille d'eau-de-vie qui se trouvait sur le manteau de la cheminée. « Nous allons boire aux miracles – et à la vie de mon fils. Fille ! Apporte-nous des verres pour fêter ça ! »

Pendant que sa fille se dépêchait de faire ce qu'il demandait, je voulus nous excuser et quitter le village le plus vite possible. Mais quelque chose dans le comportement de Falco me retint. « Vous avez fait partie des Capes Rouges ? lui demandai-je.

— En effet, répondit-il sans sembler se soucier de la personne à qui il avouait cela. Pendant quatre ans, jusqu'à ce que nous coïncions une bande de déviants près de Sagara. Ils avaient assassiné Haar Dyamian et méritaient la mort – de quel droit m'y serais-je opposé ? Mais Ra Zahur, le prêtre qui nous accompagnait, a exigé que nous crucifiions également cinquante hommes et femmes de Sagara en représailles. Je connaissais les Sangarans – je savais qu'ils n'avaient rien à voir avec les déviants qui avaient tué Haar Dyamian. Alors j'ai dit ce que je pensais. »

La fille de Falco distribua des petits verres et il les remplit d'eau-de-vie interdite. « À la vie ! » s'écria-t-il. Il fit un signe de tête à Bemossed. « À ceux qui apportent la vie au lieu de la prendre ! » Puis il avala l'alcool d'un trait et remplit de nouveau son verre. Il attendit que nous buvions nous aussi avant de poursuivre son récit.

« Je parle toujours trop franchement, en tout cas, c'est ce que me dit Nêla. » Il leva son verre en direction de sa femme. « Alors Ra Zahur a conseillé à lord Mansarian de me faire fouetter et de me renvoyer pour comportement trop laxiste envers l'ennemi. L'ennemi ! Il s'agissait de forgerons et de potiers de Sagara qui n'étaient pas plus des assassins que mon fils. Ils étaient Hespéruks, Haralanders même – nos propres compatriotes – enfin, c'est ce que j'ai dit. Mais cela n'a servi à rien : Ra Zahur a répliqué que je devais être fouetté et je l'ai été. »

Falco avala deux autres verres d'eau-de-vie et ajouta : « Les dents du dragon m'ont arraché la peau et ont fait de moi un infirme. J'ai eu de la chance que lord Mansarian, apitoyé par mon sort, me donne un peu d'or pour acheter de la terre pour faire vivre ma famille. »

Maram, qui avait bu le même nombre de verres que Falco, intervint : « Je ne savais pas que lord Mansarian pouvait avoir pitié de quelqu'un.

— Lord Mansarian est un homme dur, c'est vrai, répondit Falco. Mais bon, il a vécu des choses difficiles, très difficiles pour certaines.

— Ah bon ? fit Maram en prenant la bouteille et en remplissant de nouveau le verre de Falco.

— Vous n'êtes pas au courant ? Je croyais que tout le monde connaissait cette histoire maintenant. »

Avec une fierté et une nostalgie évidentes, il évoqua l'époque où lord Mansarian avait été le plus grand guerrier du nord à prendre les armes contre le roi. Mais les hommes du roi avaient fini par le rattraper dans le domaine de lord Wéru, au-dessus d'Avrian, où il avait caché ses enfants. Le jour où les soldats et les prêtres vinrent l'arrêter, la mère, partie chercher un guérisseur pour sa fille qui souffrait de phtisie, était absente. La fillette s'appelait Ysanna, dit Falco. Toute la famille fut jetée dans un cachot – y compris la mère et Ysanna à leur retour. Arch Uttam arriva alors de Gethun et ordonna que les enfants soient crucifiés sous les yeux de lord Mansarian. Tous, sauf Ysanna. Il dit qu'il n'avait aucune envie de tuer une fillette malade et il donna le choix à lord Mansarian : la dernière fille serait épargnée, et sa mère aussi, s'il reconnaissait qu'il avait eu un comportement déviant. Il fallait juste qu'il admette le Dragon Rouge dans son cœur.

En racontant cela, Falco était au bord des larmes. « Certains disent que lord Mansarian a commencé une nouvelle vie ce jour-là. Moi, je dis qu'il est mort – enfin, ce qu'il y avait de meilleur en lui. Et si la crucifixion de ses enfants lui a enfoncé des clous dans le cœur, ce que lui-même a fait ensuite l'a transformé en pierre. Car, dit-on, il a crucifié de ses propres mains lord Wéru et sa famille – même les enfants. Puis, prenant Arch Uttam et les autres prêtres à témoin, il a juré fidélité au roi Arsu. Depuis, personne n'a tué autant de déviants au nom du roi. »

Sur ces mots, il tourna la tête et cracha dans le feu.

Je lui donnai une tape sur le bras et lui dis : « Il vaut peut-être mieux que vous ne fassiez plus partie des Capes Rouges.

— Peut-être, murmura-t-il. Mais certains de mes anciens compagnons étaient des gens bien, avant. Je sais qu'il y en a beaucoup qui ressentent la même chose que moi, même s'ils ne disent rien.

— Et pourquoi restent-ils avec lord Mansarian, alors ?

— Quel choix ont-ils ? Déserter et être pourchassés ? Et voir leurs propres enfants crucifiés ? Et puis...

— Oui ? l'encourageai-je en lui serrant le bras.

— Le courage ne suffit pas pour se rebeller. Il faut avoir au moins un peu d'espoir. S'il se présentait un chef tel que lord Mansarian autrefois, ou si lord Mansarian lui-même... »

Sa voix mourut et il se perdit dans la contemplation du feu. Puis il murmura : « Mais non – après ce qui s'est passé à Avrian, c'est impossible maintenant. »

La souffrance dans sa voix poussa Bemossed à quitter le chevet de Taitu pour s'approcher de Falco. Une immense compassion illuminait

son visage et il le regardait comme s'il voulait l'aider lui aussi. En voyant cela, Falco leva la main et dit : « Allez-vous-en, guérisseur, je ne mérite pas vos miracles. Si seulement vous saviez ce que j'ai fait. En fait, le fouet n'était pas un châtiment suffisant pour mes vrais crimes. »

Il sortit de sa poche une unique pièce d'or et la mit dans la main de Bemossed. Puis il traversa la salle en traînant les pieds et alla ouvrir la porte.

« Vous feriez mieux de partir maintenant », déclara-t-il. Il jeta un coup d'œil à Taitu qui avait réussi à se redresser et à s'asseoir contre la tête de lit. « Merci d'avoir sauvé la vie de mon fils. »

Cependant, quand il ouvrit la porte, on entendit un bruit de pas précipités sur le sol boueux et une voix d'enfant crier : « Le Hajarim a guéri Taitu ! Le Hajarim a guéri Taitu ! »

J'échangeai un regard perçant avec Kane. À moins de courir derrière ce gamin qui écoutait aux portes et de le passer par le fil de l'épée – ainsi, peut-être, que tous les habitants du village – il n'y avait pas moyen de garder ce que Bemossed avait fait secret.

Nous fîmes nos adieux et nous précipitâmes vers la roulotte. Au moment où mes amis enfourchaient leur cheval et où Bemossed me rejoignait sur le siège de la charrette, une douzaine de villageois sortirent de leur hutte et revinrent de leur champ pour nous voir passer. Ils ne regardaient que Bemossed, certains avec émerveillement, mais d'autres avec horreur aussi.

J'avais peur pour Falco, et plus encore pour Bemossed et pour nous, que les Prêtres Rouges ne finissent inévitablement par apprendre ce qui s'était passé. C'est pourquoi nous nous dépêchâmes de partir en laissant loin derrière nous le hameau de huttes en terre.

Les roues de la roulotte grinçaient et crissaient sur la route pleine de nids-de-poule. En fin d'après-midi, les terres cultivées cédèrent la place à un paysage de brousse plus rude, parsemé de mares d'eau stagnante et de ronciers. Comme je ne trouvais pas d'endroit où cacher la charrette pour l'abandonner, Maram suggéra de la brûler. Mais je me dis que la fumée pourrait attirer l'attention au lieu de la détourner. Alors nous continuâmes à avancer jusqu'aux premières heures de la soirée.

Et brusquement, à environ dix ou douze milles du village, alors qu'il commençait à faire sombre, nous tombâmes sur une petite forêt. Kane découvrit un vieux sentier qui quittait la route pour s'enfoncer sous les arbres. Les chevaux durent batailler pour faire rouler la charrette sur cette étroite bande rocailleuse et nous eûmes encore plus de mal à la tirer hors du sentier et à la recouvrir d'un amas de broussailles. Si quelqu'un nous poursuivait, les traces de la roulotte trahiraient certainement sa présence. Mais au moins, elle ne serait pas

toute seule dans un champ, pareille à un phare bariolé signalant ce que nous avions fait et où nous étions allés.

Nous n'emportâmes de la roulotte que les provisions indispensables à une longue et dure chevauchée. Liljana regrettait d'abandonner un grand four en fonte qu'elle avait acheté en chemin et Maram lui dit qu'elle avait pris des habitudes de luxe, comme nous tous, pensai-je, car durant notre quête à travers l'Hespéru, nous n'avions jamais manqué de nourriture ni supporté une nuit de pluie sans un toit pour nous protéger. Après avoir rangé nos costumes d'Hespéru, enfilé nos tuniques, nos pantalons et nos capes de voyage et rassemblé nos armes, l'heure vint d'affronter l'un de nos problèmes les plus difficiles à surmonter.

« Bemossed, dit Kane en montrant l'homme que nous avions acheté comme esclave, ne sait pas monter à cheval. »

Bemossed se contenta de caresser le cou de Petit-pied, le plus doux de nos chevaux. S'il se sentit insulté par les paroles de Kane, il ne le montra pas.

« Il sait monter, répondis-je, je lui ai appris.

— Bon. Une seule leçon. Il peut peut-être rester assis sur ce hongre sans tomber, mais il ne sait pas vraiment monter.

— Il faudra qu'il s'y fasse. On l'aidera – on n'a pas le choix. »

Je regardai Bemossed et souris en dépit des énormes doutes qui m'assaillaient. J'étais désolé qu'il soit obligé de prendre sa deuxième leçon de nuit, dans un bois infesté de moustiques, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

« On aura au moins un peu de lune pour éclairer notre chemin, ajoutai-je en contemplant le ciel embrasé à travers les arbres.

— Peut-être vaudrait-il mieux se reposer et repartir à l'aube », suggéra maître Juwain.

Mais je secouai la tête. « Quand Morjin apprendra que nous avons joué pour le roi Arsu, il ne prendra pas de repos, lui. Et lord Mansarian et les Capes Rouges non plus. »

Là-dessus, nous enfourchâmes nos chevaux, mais ne pûmes avancer très vite parce qu'il faisait sombre dans la forêt et que Bemossed avait beaucoup de difficultés. Je dus lui montrer de nouveau comment placer ses pieds dans les étriers et comment tenir les rênes. Sa maladresse se communiquait à Petit-pied qui hennissait nerveusement et paraissait prêt à se débarrasser de lui d'une ruade. Nous étions tous désolés de constater que la seule allure sûre que Bemossed pouvait obtenir de Petit-pied cette nuit-là était le pas. Cependant, je me disais qu'il apprenait rapidement et que le lendemain serait un jour meilleur. Je me disais aussi que n'importe quelle allure était bonne du moment qu'elle nous éloignait de nos ennemis.

J'avais l'intention de chevaucher pratiquement sans prendre de

repos jusqu'au col du Khal Arrak, à quelque soixante milles de là. Malheureusement, au bout de quelque temps, je vis que le terrain qui nous séparait du passage était trop difficile et qu'il aurait raison des chevaux. Pire, Bemossed n'avait pas des jambes de cavalier. Quelques heures avant l'aube, quand il commença à avoir des crampes dans les muscles des cuisses, je cherchai un bon emplacement pour nous arrêter. Nous arrivâmes à un endroit où la route était coupée par un ruisseau ; apparemment, personne n'avait jamais pris la peine d'y construire un pont. Nous nous enfonçâmes dans les bois et installâmes notre campement près des rives du cours d'eau. Par bonheur, nous fûmes très peu piqués par les moustiques, même au lever du jour quand j'allai secouer Bemossed qui dormait sur un tas de feuilles.

« C'est déjà l'heure ? demanda-t-il en bâillant. J'ai l'impression que je viens juste de fermer les yeux. »

Il se leva péniblement et alla en boitant comme un petit vieux jusqu'à Liljana qui lui tendit une tasse de café chaud. Ne prenant pratiquement pas de repos, elle s'était levée une heure plus tôt pour pouvoir lui préparer un repas chaud composé d'une tarte au flan et de pain à la farine de maïs.

Nous mangeâmes rapidement pendant que le soleil remplissait la forêt d'une lumière chaude et légèrement verte. Autour de nous, les feuilles des chênes et des cornouillers commençaient à luire et de nombreux oiseaux lançaient leur chant. Il ne nous fallut pas longtemps pour lever le camp pour la bonne raison que nous nous étions très peu installés. C'était une belle journée qui s'annonçait très ensoleillée et je me pris à espérer que nous atteindrions la montagne sans problème le soir même.

Juste au moment où nous nous apprêtions à enfourcher notre monture, Maram poussa un cri et s'éloigna d'un bon de son cheval. Il tenait sa jambe et hurlait : « Ça brûle, ça brûle ! »

Je craignais qu'il n'ait été lui aussi victime d'une crampe – ou même qu'un serpent venimeux ne se soit faufilé dans son pantalon pour le piquer. Il continuait à crier et à sautiller comme si on l'avait lâché sur un lit de braises tout en tirant frénétiquement sur son pantalon. Finalement, il réussit à le déboutonner et à l'enlever par-dessus ses bottes. Il le jeta loin de lui et resta là, à demi-nu. C'est alors que je vis que la peau à l'extérieur de sa jambe était comme brûlée par le soleil.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » m'écriai-je en me précipitant vers lui. Tout le monde fit cercle autour de lui.

« C'est ma pierre de feu ! » répondit-il.

En général, Maram gardait sa gelstei rouge cachée dans une longue poche cousue dans la jambe de son pantalon. Et maintenant, nous regardions tous le vêtement abandonné qui commençait à fumer et à

se consumer. Quelques instants plus tard, il s'enflamma. Il ne fallut pas longtemps au feu pour brûler la laine. Au milieu des cendres, incandescent, le cristal écarlate brûlait sur le sol.

« Qu'est-ce que tu as fait ? lui demandai-je.

— Rien ! Ça fait au moins mille milles que je n'ai pas pensé à l'utiliser.

— Qu'est-ce qui l'a animée, alors ? »

Ma question n'avait pas vraiment besoin de réponse, mais cela n'empêcha pas maître Juwain de dire en tendant le doigt vers la pierre de feu brûlante : « C'est Morjin. »

Le pouvoir de Morjin sur la pierre de feu – et par conséquent sur nos gelstei – semblait avoir grandi. Apparemment, nous n'avions plus besoin de manier nos cristaux sacrés pour lui permettre d'en prendre le contrôle.

Daj alla chercher un pantalon de rechange dans les sacoches de Maram et celui-ci se rhabilla. Puis il resta là à contempler la gelstei rouge qui continuait à dégager une chaleur infernale.

« Oh ma pauvre peau ! » s'exclama Maram en se frottant la jambe. Il se pencha pour mettre sa main au-dessus de la pierre rayonnante. « Mon pauvre, pauvre cristal – comment vais-je pouvoir le prendre ? »

Autant essayer de saisir un fer chauffé à blanc, pensai-je.

« J'ai bien peur que vous ne soyez obligé de l'abandonner, dit maître Juwain.

— Abandonner ma *gelstei* ? Non, non – je ne peux pas faire ça.

— Vous ne pouvez pas non plus l'emporter avec vous. »

Maram ne quittait pas des yeux la pierre brûlante. « Elle refroidira – vous verrez. Il faut qu'elle refroidisse. »

Nous attendîmes quelques minutes, mais la pierre de feu ne perdait rien de sa chaleur. Ni ne semblait chauffer davantage.

« Il faut partir, dis-je à Maram. Tout de suite.

— Non, je ne peux pas la laisser là. Que se passerait-il si un enfant la trouvait en se promenant dans les bois ? Et si c'était Morjin qui la trouvait ? »

Cette objection nous convainquit tous que nous ne pouvions pas abandonner sa *gelstei* brûlante comme ça, à cet endroit. Comme on nous l'avait appris, c'était peut-être la dernière pierre de feu d'Ea.

« On ne la laissera pas », déclara Kane. Il se dirigea vers l'un des chevaux de bât et s'empara d'une outre. Après avoir vidé son contenu sur le sol, il alla à la rivière et se baissa pour remplir la gourde de poignées de terre sablonneuse. Il posa le récipient en peau sur le sol à côté de la pierre de feu et à l'aide d'un caillou du ruisseau, il poussa la *gelstei* la pointe la première dans l'ouverture de l'outre remplie de sable. Nous attendîmes un petit peu et, même si le cuir devint chaud, la chaleur de la pierre de feu ne semblait pas assez forte pour traverser

le sable et brûler son contenant.

Kane remit le tout sur l'animal et expliqua à Maram : « Si la chaleur augmente, c'est le cheval qui sera brûlé, pas vous. »

Cependant son assurance ne consola ni Maram ni aucun d'entre nous. Maram dit : « Moi qui espérais pouvoir brûler Morjin avec ma pierre si je me retrouvais face à lui... Maintenant, j'ai peur que ce ne soit lui qui vienne me brûler. »

C'était ce que je craignais moi aussi. Une sensation familière et redoutée me transperça le dos, puis le ventre et je me mis à transpirer. C'était comme être dévoré de l'intérieur par un serpent vorace.

À ce moment-là, Maram, Kane et maître Juwain me regardèrent droit dans les yeux, et Bemossed aussi. Ses yeux doux se firent graves et compréhensifs et il me dit : « Le poison que Morjin a introduit dans vos veines brûle en vous et vous relie à lui, n'est-ce pas Valashu ?

— Oui », répondis-je.

Bemossed s'approcha de moi. Il posa la main sur la cicatrice de mon front comme pour faire tomber la fièvre qui ne cessait de me tourmenter. « Il se rapproche, n'est-ce pas ? »

Je hochai la tête et tout le monde me regarda. Je sentais le désir de Morjin de me détruire me transpercer le nombril tout comme la pointe de la pierre de feu de Maram avait perforé l'outre de Kane. Une pression insupportable écrasait mes organes et devenait de plus en plus chaude.

« Il m'a retrouvé, déclarai-je. Lui ou sa drogoule.

— Partons, alors, décida Kane, et tâchons d'atteindre les montagnes avant lui. »

Il n'y avait rien d'autre à faire que d'enfourcher notre cheval et de tenter de semer l'ennemi dont je devinais la présence à nos trousses. Impossible de dire s'il s'agissait d'une simple drogoule chassant toute seule ou de Morjin accompagné de lord Mansarian et de deux cents Capes Rouges. Impossible également de dire à quelle distance derrière nous ils pouvaient se trouver.

« C'est bon, dis-je à Kane, partons. »

Et c'est ainsi que nous reprîmes la route en direction du nord et des hauts sommets couverts de neige des Montagnes du Croissant qui brillaient au loin, à des milles de là.

Les sabots des chevaux martelaient le sol avec un bruit sourd et les arbres défilaient à toute vitesse au bord de la route étroite. Cependant, je vis très vite que Bemossed ne pourrait pas tenir ce rythme. À deux reprises son pied sortit de l'étrier ce qui troubla et énerva son cheval généralement doux. Et alors que nous galopions sur une portion de route rocailleuse et sinueuse, il lâcha complètement les rênes et, désespéré, lança ses bras autour du cou de Petit-pied et se cramponna pour ne pas se rompre les os.

À ce moment-là, j'ordonnai une halte. Après avoir attendu que Bemossed reprenne ses esprits et son souffle, je m'approchai de lui pour l'aider à se repositionner et à reprendre ses rênes, puis je repartis plus lentement.

J'entendis Maram murmurer à Atara : « Ah, ça va être une longue journée. »

Nous chevauchâmes dans la forêt pendant deux heures jusqu'au moment où nous débouchâmes sur des terres cultivées. La route prenait vers le nord-ouest ; comme le Khal Arrak se trouvait au nord-est, nous dûmes quitter la route pour trouver des petits chemins entre les champs et quelquefois passer carrément dedans. Plusieurs paysans agitèrent leur houe dans notre direction en nous criant des insultes pour avoir piétiné leurs choux et je craignis que nous ne nous fassions trop remarquer. Je sentais que l'ennemi ne cessait de se rapprocher et, en moi, la pression se faisait plus douloureuse et plus chaude.

« Nous devons aller plus vite, dis-je en me tournant vers Bemossed. Vous devez essayer. »

Il hocha la tête et répondit : « Je trouve toujours que c'est mal d'être un tel fardeau pour cette bête, mais je vais essayer.

— Votre cheval s'appelle Petit-pied, lui expliquai-je. Et ce n'est pas une bête, mais un être magnifique qui est *fier* de vous porter. Si vous jouez votre rôle, il jouera le sien. »

Il saisit les rênes et tapota le cou de Petit-pied avec une détermination nouvelle. Et pendant l'heure suivante, sous le chaud soleil de midi, il réussit à maintenir un petit galop sans perdre une seule fois ses étriers ni ses rênes.

Et puis nous débouchâmes sur un paysage dévasté et sans arbres dont le sol pauvre semblait épuisé par les cultures intensives. Les pluies parfois torrentielles d'Hespéru avaient érodé les versants des

collines qui se dressaient en direction des montagnes. Il nous fallait franchir de nombreuses ravines et des éboulements de sédiments et de pierres. Cela exigeait de réels talents de cavalier, mais alors que nous avançons sur une parcelle de terrain particulièrement accidentée, Bemossed serra trop fort les rênes de Petit-pied qui hennit et se cabra. Il perdit l'équilibre et fit un vol plané sur le sol. Il ne fut pas blessé dans sa chute, mais parvint de justesse, au prix d'un effort désespéré, à rouler pour éviter d'être écrasé par les sabots puissants de Petit-pied. Après cela, il n'avait plus envie de remonter sur un cheval, mais je le sentis néanmoins s'armer de courage pour se remettre en selle et apprendre à maîtriser cet art difficile.

Je vis que maître Juwain aussi avait de grosses difficultés. L'effort à fournir pour franchir les ravines le faisait haleter comme s'il avait du mal à respirer. Cela me surprenait et m'inquiétait. Il m'était toujours apparu solide comme un tronc d'arbre. Même dans les Montagnes Blanches, sur les hauteurs de la chaîne du Nagarshath où l'on trouve l'air le plus raréfié de la terre, il avait grimpé dans un paysage terriblement accidenté comme s'il avait les poumons d'un homme beaucoup plus jeune.

Quand nous fîmes une halte au bord d'un ruisseau pour remplir nos outres, je le vis sortir sa gelstei verte et la contempler. C'est alors que je compris. « C'est Morjin, n'est-ce pas ? » lui dis-je.

Il hocha la tête, puis répondit d'une voix entrecoupée : « Il a... de nouveau... trouvé le moyen de... pénétrer ce cristal. »

Maram s'approcha et le regarda. « Je n'ai jamais senti une brûlure aussi forte que celle que m'a provoquée votre pierre quand vous avez tenté de me soigner. Morjin est en train de vous brûler avec, n'est-ce pas ?

— Non... ce n'est pas... ça. » Maître Juwain attendit de reprendre son souffle. « Je crois que la varistei... s'attaque à mon sang. Elle l'empêche de... garder l'air que je respire. »

Liljana vint contempler le magnifique cristal émeraude dans sa main. « Dans ce cas, il faut vous en débarrasser, lui dit-elle.

— Je le ferai, acquiesça maître Juwain en refermant sa main sur la pierre. Si ça empire, je l'enterrerai. »

Je ne voulais pas prolonger la pause pour discuter. Aucun d'entre nous, je le savais, n'abandonnerait sa gelstei de bon cœur. Je me disais que si nous pouvions fuir assez loin de Morjin, il perdrait tout le pouvoir qu'il était en train de prendre sur nos pierres.

« Partons », dis-je. Je jetai un coup d'œil aux montagnes dont les lignes grises et blanches se distinguaient maintenant nettement à quelque vingt-cinq milles de là à peine. « Quittons cet horrible pays. »

Nous reprîmes la route et le terrain empira encore : couvert de rochers sur les pentes abruptes des collines et rempli d'une épaisse

végétation dans les creux. Il y poussait beaucoup d'herbe et nous aperçûmes quelques bergers qui faisaient paître leurs moutons et leurs chèvres. Mais sur le sol pauvre poussaient également de vastes étendues d'une plante robuste et caoutchouteuse appelée hape dans laquelle les chevaux avaient du mal à enfoncer leurs sabots. Petit-pied trébucha deux fois dedans et je ne sais comment Bemossed réussit à éviter d'être éjecté. Flamme elle-même, celle de nos montures qui avait le pied le plus sûr, faillit se casser une jambe dans un enchevêtrement de hapes qui dissimulait un trou dans le rocher. Quand le soleil atteignit le zénith et que sa boule de feu jaune entreprit sa descente vers l'ouest, l'air se fit encore plus immobile et plus chaud. Nous transpirions en priant le ciel de nous envoyer un peu de vent. Je me demandai si Estrella serait capable de provoquer une petite brise. Mais la douce et solide fillette avait déjà du mal à faire avancer son cheval. J'entendais maître Juwain haleter et respirer bruyamment tandis que nos montures s'ébrouaient en rejetant de l'écume dans l'après-midi caniculaire. Mes yeux me brûlaient comme si on m'avait poussé la tête la première dans un four. Mon cœur brûlait aussi, de même que le sang qui battait dans mes veines douloureuses. Et à chaque mille parcouru, je sentais se rapprocher la créature haineuse qui nous poursuivait.

Au sommet d'une butte couverte d'hape, j'ordonnai une halte. Je scrutai le paysage derrière nous. Une brume de chaleur et d'humidité se dégageait des collines accidentées. Je ne distinguai aucun cavalier. La seule chose qui bougeait, c'était quelques dizaines de moutons à un mille de là. Kane, qui avait mis pied à terre, écarta son oreille d'un rocher sur le sol et secoua la tête en murmurant : « Rien – pas encore.

— Atara ? demandai-je en tournant les yeux vers l'endroit où elle se tenait, appuyée contre son cheval. Est-ce que tu vois quelque chose ? »

Les nausées qui lui retournaient le ventre m'atteignirent de plein fouet. Je me sentis enveloppé d'une obscurité épaisse et comme maintenu dans un tas de boue noire et nauséabonde par une énorme main. Je vis Atara saisir le pommeau de sa selle d'une main et serrer dans l'autre quelque chose contre son corps. Et puis elle se tourna pour me montrer sa gelstei transparente comme du diamant. « Je ne vois presque rien – ni la terre que nous parcourons ni le reste de la journée. Il n'y a que Morjin. Il est là, dans ce cristal. Et il est là, quelque part dans ces montagnes. Il arrive, Val – il arrive tellement vite ! »

Bemossed alla l'aider à remonter sur son cheval. Je trouvais bizarre que même complètement aveugle, elle soit capable de monter plus en douceur que lui, comme si elle faisait corps avec sa jument sauvage et magnifique.

Nous repartîmes vers le nord et l'est en direction du passage dans la montagne appelée Khal Arrak. Chaque fois que nous franchissions un tertre, je cherchais ce col au nord, dans les plis et les fissures des rochers. Je ne le distinguais pas vraiment, mais cela ne m'empêchait pas d'être certain que nous nous dirigions à peu près droit vers lui : me fiant à mes calculs, j'en aurais mis ma tête à couper. J'essayai d'assurer à Maram que nous étions sur le bon chemin et il répondit sur le ton de la plaisanterie : « J'espère que tu as raison parce que si tes calculs sont faux, c'est nous tous qui aurons la tête coupée. »

Un peu plus loin, le terrain s'améliora, les rochers et les pieds d'hape se firent plus rares et il y eut davantage de pâturages. Il aurait dû y avoir de nombreux moutons sur les collines environnantes, et des bergers aussi, mais nous n'en vîmes aucun sur une distance de trois milles ; en revanche, nous tombâmes sur une demi-douzaine de maisons en ruines et de toute évidence abandonnées. Je me demandai pourquoi tout le monde était parti. Bemossed, épuisé, chancelait sur le dos de son cheval. « J'ai entendu dire qu'il y avait eu la guerre dans cette région, dit-il, et la peste aussi.

— Oh, parfait ! grommela Maram. Une terre maudite – et nous sommes obligés de la traverser. Il n'y a pas d'autre chemin ? »

Je balayai du regard les collines vertes et étouffantes autour de nous. À quelque dix milles de là, une bande de forêt d'un vert plus sombre recouvrait le terrain en pente au pied de la montagne.

« Tout se passera bien, dit Atara à Maram en plaisantant avec lui. Il suffit de ne pas boire l'eau et d'éviter de respirer l'air. »

En entendant cela, Liljana ne sourit pas. Assise sur son cheval à côté de Daj, elle passait ses doigts dans ses cheveux épais pour vérifier qu'il n'avait pas attrapé de tiques ou quelque autre vermine pendant le voyage. Puis elle mit fin à son inspection et déclara : « J'aimerais bien ne pas être obligée de respirer le même air que Morjin où que ce soit sur la terre. Il contamine absolument tout. »

Le ton inhabituellement perçant de sa voix m'inquiéta et je fis avancer Altaru jusqu'à elle. Nous échangeâmes un regard entendu et je lui demandai : « Morjin a-t-il réussi à pénétrer également votre gelstei ? »

Elle hocha la tête et sortit sa statuette en forme de baleine bleue. Elle lui jeta un regard haineux. « Il se glisse dans mon esprit comme un ver solitaire ! C'est une abjection ! C'est une abomination qui n'aurait jamais dû voir le jour ! Je ne peux pas vous répéter ce qu'il me dit – je peux à peine me le répéter à moi-même. »

Non seulement ses paroles me firent peur, mais elles effrayèrent aussi les autres. Kane s'approcha d'elle et jeta un coup d'œil à la gelstei bleue. Puis il cria : « Dans ce cas, il faut la détruire !

— Non, pas encore, murmura Liljana en refermant ses doigts

autour de son cristal. Je peux encore le supporter.

— Est-ce que vous pouvez supporter de révéler où nous sommes ? Si Morjin peut voir ce que vous voyez, entendre ce que vous entendez, il...

— Mais il ne peut pas !

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout. Il veut juste me rendre folle. Il me parle sans cesse, mais il ne sait pas vraiment si je l'entends.

— Et nous, comment pouvons-nous le savoir, hein ?

— Comment pouvez-vous me demander ça ? Après tout ce que nous avons souffert ensemble ? Vous ne me connaissez donc pas ?

— Mais, et si vous vous trompiez ? »

Liljana glissa sa main sous sa cape et jeta un regard mauvais à Kane. Puis elle lui dit sèchement : « Il va falloir me faire confiance !

— Bon, grommela-t-il en lui lançant à son tour un regard mauvais. Bon. »

Généralement, Liljana faisait attention à ce qu'elle disait afin de ne pas inquiéter les enfants avec des choses qu'ils n'avaient pas besoin de savoir. Mais à ce moment-là, elle s'écria : « De toute façon, ça n'a pas d'importance ! Morjin est sur nos traces, et pas grâce à mes pensées. Il va découvrir où nous sommes, et vite !

— C'est ce qu'il vous a dit ? lui demandai-je.

— Oui ! »

Je levai les yeux vers les montagnes qui semblaient si proches et pourtant encore trop lointaines. « Alors il vous a raconté des mensonges – cette fois encore, nous lui échapperons.

— Vous vous mentez à vous-même. Nous avançons si *lentement*.

— Taisez-vous, femme ! tonna Kane. Vous vous faites encore plus de souci que Maram ! Et c'est exactement ce que veut Morjin, vous comprenez ? C'est votre maudite gelstei ! Vous devriez la jeter avant que je ne le fasse moi-même ! »

J'eus l'impression que ses grandes mains brûlaient d'arracher les plis de la cape de Liljana pour s'emparer de sa pierre. Alors je lui criai : « Kane ! Morjin serait encore plus heureux que nous nous sautions à la gorge les uns des autres ! »

Comme je disais cela, les rides profondes de son visage farouche s'adoucirent et ses yeux s'apaisèrent, un peu. Il se détourna de Liljana, puis sortit sa gelstei noire et la contempla, assis sur son cheval.

« Maudit soit Morjin ! grommela-t-il. Maudits soient ses yeux ! Maudit soit son sang ! »

Il ferma son poing sur sa pierre sombre et leva la main derrière sa tête comme s'il se préparait à la lancer loin de lui. Et brusquement, tout son corps parut perdre ses forces. Son bras retomba à son côté et il s'affaissa sur sa selle. Il rangea sa gelstei et, se tournant vers moi, dit

d'une voix rageuse : « Partons, bon sang, tant que nous le pouvons encore ! »

Et nous repartîmes en nous efforçant de concentrer nos espoirs sur la grande paroi rocheuse qui ne cessait de grandir devant nous. Nous contournions et franchissions les collines recouvertes d'herbe en martelant le sol lourdement. Des mouches voraces firent leur apparition et dans les petites blessures qu'elles laissaient sur notre peau, la sueur brûlait comme du feu.

Et puis nous arrivâmes au sommet d'une colline de bonne taille et le manteau de forêt sombre que nous recherchions pour nous abriter du soleil ardent et nous dissimuler à la vue de nos poursuivants nous parut presque à portée de main. Je me dis que nous pourrions probablement l'atteindre et disparaître sous ses arbres. Je me retournai alors pour scruter le terrain vallonné derrière nous et un éclair blanc et rouge brilla au-dessus d'une des collines. Plissant les yeux pour ne pas être ébloui par le soleil, je réussis seulement à apercevoir un cheval blanc portant un guerrier revêtu d'une armure en bronze et d'une ample cape rouge. Je me rappelai que lord Mansarian montait un étalon blanc comme la neige. Je sus que c'était lui. Ses hommes galopaient juste derrière lui. Il devait y avoir au moins deux cents chevaliers appartenant aux Compagnies Ecarlates qui dévalaient la colline en un ruisseau rouge et bronze. Quelque part dans cette foule effrayante, pensai-je, chevauchaient des prêtres kallimuns. Je savais que leur maître chevauchait lui aussi avec eux – lui ou la drogoule de Morjin.

En voyant cela, Maram soupira. « Ah, ils sont trop nombreux, trop proches – quel malheur !

— Non ! m'exclamai-je. On peut encore leur échapper ! Partons ! »

Je lançai Altaru au galop et mon cœur se réjouit en voyant Bemossed encourager son hongre à atteindre cette allure. Lui et Petit-pied paraissaient tous les deux sur le point de s'effondrer, mais ils réussirent à négocier la pente douce de l'autre côté de la colline. Une autre colline, plus haute, se dressait devant nous. Prenant la tête, je commençai à la contourner en traversant une large dépression herbeuse avec l'espoir que la vue de l'ennemi nous inciterait à chevaucher assez vite pour le distancer.

Mais il ne devait pas en être ainsi. Au détour de la colline, je tombai sur un cours d'eau qui coulait dans une ravine. Altaru sauta par-dessus pratiquement dans la foulée. Cependant, comme je me retournai sur ma selle pour prévenir Bemossed de cet obstacle inattendu, ne sachant que faire, il s'agrippa aux rênes de Petit-pied. Ce dernier planta ses sabots dans l'herbe et s'arrêta net devant le ruisseau. Bemossed, complètement pris au dépourvu par la déroboade soudaine de son cheval, décolla de sa selle la tête la première. Sa

vitesse le propulsa loin de l'autre côté du cours d'eau où il heurta le sol avec un bruit sinistre. Il leva les bras pour se protéger la tête et j'entendis un craquement d'os brisés. Par une sorte de miracle, le cheval d'Atara et celui des enfants qui le suivaient de près parvinrent à franchir le ruisseau sans le piétiner.

Nous entourâmes tous Bemossed au bord de la ravine et mêmes pied à terre. Bemossed se releva courageusement en soutenant son bras pendant avec sa main. Il fit une grimace de douleur quand maître Juwain l'examina rapidement, mais n'eut même pas un gémissement.

« Vous avez les deux os de l'avant-bras cassés, annonça maître Juwain. Pas gravement, je crois, mais il faut les remettre en place et vous bander le bras.

— Pas ici, grommela Kane. On n'a pas le temps !

— Il ne peut pas monter comme ça, dit maître Juwain.

— Il sait à peine monter de toute façon, répliqua sèchement Kane. Mais il n'a pas le choix.

— Très bien, intervins-je. Dans ce cas, il montera avec moi. »

J'enfourchai mon cheval, puis aidai Maram et Kane qui jetèrent pratiquement Bemossed sur le dos d'Altaru derrière moi. Je dis à Bemossed de passer son bras valide autour de ma taille et de s'accrocher fermement. Ensuite, je murmurai à mon grand étalon noir : « Allez, mon vieux, il faut foncer maintenant – plus vite que tu ne l'as jamais fait auparavant ! »

Malheureusement, Altaru avait beau être le plus fort des chevaux et filer comme l'éclair sur de courtes distances, il n'avait jamais eu de souffle pour les longues courses. Avec le poids de Bemossed ajouté au mien, il bondit en avant avec une grande détermination qui ne pouvait pas durer bien longtemps. Nous galopâmes pendant un moment sur un sol inégal et herbeux. Le souffle jaillissait de ses énormes naseaux et je sentais les muscles noués de ses flancs et de ses jambes brûler d'une douleur atroce. J'avais peur qu'à courir aussi vite son cœur n'éclate. Le courage de cet animal fougueux me donnait envie de pleurer.

J'entendais les chevaux de mes compagnons qui martelaient le sol derrière nous et le souffle tourmenté de Bemossed qui explosait à mon oreille. Je sentais son bras serré autour de mon ventre, mais tremblant sous l'effort pour conserver sa prise. Je savais que ses forces faiblissaient, et celles d'Altaru aussi. Au bout de deux milles environ, mon cheval ralentit son allure. Il galopait à peine. En proie à une douleur intense, tout son corps semblait se crispier et frissonner. Je ne sais pas comment il parvenait encore à courir.

Nous débouchâmes dans une cuvette d'herbe épaisse entourée de collines au centre de laquelle se trouvait une vieille maison, ou plutôt ses ruines. Elle n'avait pas de toit et seulement trois murs encore debout : le quatrième, en face de nous, s'était écroulé par endroits et il

n'y avait pas de porte d'entrée. Je dirigeai Altaru droit vers ce trou dans la pierre recouverte de mortier du mur. Et Maram s'écria en signe de protestation : « Qu'est-ce que tu fais ? Le col est par là ! »

Il tendait le doigt vers la droite de la maison.

« On n'y arrivera pas, pas de cette façon ! lui répondis-je en criant. Il faut se battre ici. »

Il ne discuta pas avec moi, et les autres non plus. Je m'arrêtai devant la maison et attendis que mes amis me rejoignent et mettent pied à terre. Kane et Maram aidèrent Bemossed à descendre du dos d'Altaru, puis je fis pénétrer ce dernier dans la maison. Kane se chargea de faire entrer les autres chevaux et tout le monde à l'intérieur. Je mis pied à terre à mon tour et commençai à arpenter l'unique pièce de la maison. Des tas de vieilles feuilles et de morceaux de pierre jonchaient le sol de terre battue. Comme je le pensais, trois des murs semblaient en assez bon état. Ils faisaient bien sept pieds de haut. En revanche, le mur sud s'était écroulé sur pratiquement toute sa longueur et ne mesurait plus que quatre pieds. L'endroit que j'avais choisi pour nous défendre n'avait rien d'un château, mais c'était la meilleure protection que nous pouvions espérer trouver.

Pendant que maître Juwain et Liljana s'occupaient de remettre en place le bras de Bemossed et de le bander, Kane sortit son arc de son étui et entreprit de planter des flèches dans le sol en terre. Je fis de même, et Maram aussi. Il s'activait rapidement, mais sans conviction ni espoir. Je l'entendis marmonner dans sa barbe : « Ah, Maram, mon vieux, c'est de la folie. Cette fois, c'est sûrement la fin.

— Combien de fois as-tu dit ça ? lui demandai-je en enfonçant une flèche dans le sol ramolli par la pluie.

— Je ne sais pas grommela-t-il. Mais tôt ou tard, j'aurai raison. »

Je jetai un coup d'œil par-dessus la partie de mur effondrée pour surveiller l'approche de l'ennemi « Nous avons bien survécu au siège de Khaisham.

— Par miracle. Mais ici, il n'y a pas de tunnel de secours.

— Eh bien, il faudra trouver un autre moyen de s'échapper. »

Derrière nous, près du mur nord de la maison, Estrella essayait de calmer les chevaux. Daj et elle les avaient attachés à une vieille poutre qui gisait sur le sol ; en dehors de cette poutre et de quelques éclats provenant de l'encadrement d'une vieille fenêtre, la maison semblait avoir été dépouillée de son bois et de tous ses meubles.

« Cet endroit n'est pas si mauvais que ça, dis-je à Maram. Rien à voir avec Argattha où nous avons repoussé cent hommes.

— Oui, mais nous avons Ymiru avec nous, et une armure aussi. Et Atara avait son autre vue. »

Il se tourna vers elle, occupée à bander son grand arc en corne. Elle gardait ses flèches dans un carquois accroché sur son dos. Je sentais

qu'elle attendait désespérément le retour de sa seconde vue.

« On va gagner, affirmai-je à Maram.

— Contre *deux cents* chevaliers ?

— Oui.

— Comment, Val ? »

Regardant par-dessus la partie basse du mur vers la trouée dans les collines, au sud, je répondis : « Je ne sais pas, mais on va gagner. »

Mes paroles ne réussirent pas à le convaincre. Je n'étais même pas sûr de réussir à me convaincre moi-même. Je vis les mâchoires de Kane serrées à bloc, comme un piège en acier, et je devinai que mon ami au visage sombre lui-même s'était rarement trouvé dans une situation aussi désespérée.

Un claquement brusque retentit au moment où maître Juwain remettait en place les os de Bemossed. Celui-ci eut un hoquet et son visage se tordit de douleur. Il ne disait rien. Je lisais peu d'espoir dans ses yeux et me demandais s'il regrettait d'être venu avec nous. Je sentais qu'il avait la gorge serrée. Il semblait en proie à un sentiment de malheur qui le tenait d'une poigne de fer. Je ne pus m'empêcher de penser à ce que maître Matai avait dit du Maîtreya, à savoir, que son étoile brillerait d'une lumière éclatante, mais pas longtemps.

Quelques instants plus tard, lord Mansarian, monté sur son étalon blanc, débouchait de la trouée entre les collines au sud. Les plumes de paon vertes de son heaume en bronze étincelant s'agitaient dans la brise. Quatre ou cinq de ses compagnies de Capes Rouges le suivaient dans un bruit de tonnerre. Lord Mansarian les guida dans la cuvette herbeuse jusqu'à environ quatre cents mètres de nous : juste hors de portée de nos flèches. Puis il déploya ses hommes sur de longues lignes face à la maison.

J'aperçus brièvement un homme aux cheveux blancs, portant une robe écarlate, et je compris que ce devait être l'un des Prêtres Rouges. Un autre prêtre – je supposai que c'était Salmélu – se tenait à côté d'un homme couvert de la tête aux genoux d'une cape de voyage grise. Impossible de voir s'il portait une armure dessous. Je ne voyais pas son visage, mais à l'acidité qui me brûlait la gorge, je compris que ce devait être Morjin.

« Qu'il soit maudit ! marmonna Kane, debout près de moi derrière la partie écroulée du mur ! Que son sang soit maudit ! »

Daj vint près de nous et tendit le cou au-dessus du mur pour observer l'ennemi. Serrant sa petite épée dans sa main, il dit : « Pourquoi attendent-ils là-bas ? Pourquoi n'encerclent-ils pas la maison ?

— Parce que, lui expliquai-je, c'est plus facile de rattraper des rats en fuite que de les affronter acculés, sans possibilité de s'échapper. »

Il comprit immédiatement. « Ils veulent que nous nous enfuyions.

Eh bien, je connais un *rat* qui en tuera au moins un quand ils franchiront les murs ! »

En disant cela, il pointait son épée vers les Capes Rouges. Je me rappelai qu'à Argattha il avait achevé plusieurs soldats de Morjin blessés avec une lance.

Lord Mansarian posta deux hommes sur les pentes douces à l'ouest et à l'est de la maison – sans doute pour donner l'alerte au cas où nous déciderions de fuir.

En voyant cela, Maram dit : « Pourquoi est-ce qu'ils ne se contentent pas de donner l'assaut, qu'on en finisse ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? »

Ils attendent que nous perdions notre sang-froid, pensai-je. Mais je ne dis rien.

Maram fit vibrer la corde de son arc. « Combien penses-tu qu'on peut en tuer avant qu'ils n'atteignent la maison ? Cinq ? Dix ?

— Dix ? Hum, fit Atara. On ne pourra pas tirer avec précision avant qu'ils ne soient à cent mètres. Et à ce moment-là, on n'aura que quelques secondes pour décocher nos volées de flèches.

— C'est bien ce que je veux dire. Si par quelque miracle nous en atteignons tous cinq, ou même dix, ça ne fera que trente hommes, ce qui en laissera...

— Taisez-vous, lui dit sèchement Kane. Ce n'est pas le moment de faire de l'arithmétique !

— Ah bon ? » Maram se tourna vers le coin pour regarder maître Juwain qui bandait le bras de Bemossed aidé de Liljana qui déroulait une bande de lin provenant d'une grosse bobine. « Neuf moins neuf égale zéro, soit tout ce qu'il restera de la grande Troupe Ambulante de la Pierre de Lumière dès que les maudites Capes Rouges trouveront le courage de nous attaquer. »

Dégoûté, il jeta son arc et alla jusqu'aux chevaux. Il ne lui fallut pas longtemps pour sortir sa bouteille d'eau-de-vie et se mettre à boire à même le goulot en verre.

« Que faites-vous ? lui cria Kane. Revenez à votre poste !

— Un instant, bon sang ! Je veux juste boire une dernière gorgée d'eau-de-vie avant de mourir. »

Kane fit un pas vers lui comme s'il avait l'intention de le saisir par le cou et de le ramener de force au mur. Mais je l'arrêtai en disant : « Laissez-le faire.

— Mais il va se soûler !

— Non, il ne le fera pas », répondis-je. Je n'ajoutai pas : *Qui pourrait lui en vouloir s'il le faisait ?*

J'observais de l'autre côté du champ les deux cents Capes Rouges à cheval, la lance pointée dans notre direction. Au centre de la première ligne, lord Mansarian semblait discuter avec les deux prêtres et

l'homme à la cape grise qui devait être Morjin.

« Maram a raison, me dit Kane. On n'en tuera pas beaucoup avant qu'ils n'atteignent ce mur.

— Peut-être qu'on en tuera assez pour les chasser.

— Non. Ils passeront par-dessus le mur et par la porte », répondit Kane sombrement.

Saisissant la poignée de mon épée, je déclarai : « Je tuerai tous ceux qui essayeront de passer par la porte.

— C'est sûr. Mais ça ne suffira pas. Maram et moi ne pouvons pas tenir ce mur tout seuls.

— Et moi ? intervint Daj en pointant son épée vers l'ennemi. Je peux me battre ! »

Je baissai les yeux vers ce vaillant petit guerrier et vers Atara qui se trouvait près de lui, son arc à la main. C'était tellement injuste de la part de lord Mansarian et de ses guerriers endurcis d'obliger une aveugle et un jeune garçon à combattre.

« Il y a un moyen, dis-je à Kane. Il y a forcément un moyen. »

Mais je n'y croyais plus. Je jetai un coup d'œil à Bemossed qui grimaçait pendant que maître Juwain confectionnait une attelle pour son bras et j'enrageai en silence de n'avoir trouvé cet homme lumineux et doux que pour devoir le perdre bientôt sous les lances de nos ennemis.

« Il y a un moyen ! » me répondit Kane. D'un geste brusque, sa main vint s'accrocher à mon avant-bras et ses yeux s'emparèrent des miens. Je vis sa vieille haine s'enflammer en lui comme il la voyait bouillonner en moi. « Et vous le connaissez !

— Non, murmurai-je, non.

— Si, c'est le moment – on n'a pas beaucoup de temps !

— Non, je ne peux pas. »

Kane lâcha mon bras pour pointer son doigt vers l'ennemi. « Vous avez une épée en vous – servez-vous-en !

— J'ai juré de ne pas le faire !

— Servez-vous de la valarda, bon sang ! Juste cette fois ! Frappez la Bête ! Tuez sa drogoule ! Faites-le, Val ! »

Je tournai les yeux vers les lignes d'hommes à cheval dans leur armure d'écaillés luisante. Je fixai l'impitoyable lord Mansarian et l'homme en gris qui était peut-être Morjin. C'était Morjin, me rappelai-je, qui avait cloué ma mère et ma grand-mère sur une planche en bois. Et maintenant, il se préparait à assassiner mes amis qui étaient la seule famille qui me restait.

La haine, ce sentiment sombre et destructeur, émanait des guerriers ennemis comme des vagues de chaleur. Je la sentais ronger lord Mansarian et consumer l'homme qui devait être Morjin. Elle hurlait comme un animal enragé au plus profond de Kane et surtout en moi. Il

m'était tout aussi difficile d'y échapper que de faire abstraction de l'air humide et chaud qui maltraitait mes poumons et me piquait les yeux.

« Valashu », me dit Bemossed.

Il vint se mettre près du mur avec moi. Il me regardait de ses yeux sages et brillants. Bien que je ne lui aie pratiquement rien dit de la valarda et de la manière dont cette force terrible de l'âme pouvait tuer, il paraissait le comprendre.

Je posai mon arc et tirai mon épée. Cela ne me gênait plus de voir flamber son silustria sacré.

À ce moment-là, il y eut un mouvement dans les rangs des Capes Rouges et trois chevaliers s'avancèrent jusqu'à lord Mansarian. Je devinai qu'il s'agissait de capitaines recevant l'ordre de se préparer à nous attaquer. En voyant cela, Liljana s'approcha du mur et maître Juwain fit de même.

« Val », dit Liljana. La bonté naturelle de son doux visage rond avait disparu pour céder la place à quelque chose de terrible et de violent qu'elle portait en elle. « Kane a raison, s'il y a bien un moment pour utiliser la valarda, c'est maintenant. »

Je dévisageai cette femme qui était comme une mère pour moi, mais je ne répondis rien.

« Pensez à tous ceux qui ont fait tant de sacrifices pour vous amener jusqu'ici, poursuivit-elle. Ne pouvez-vous pas sacrifier votre vain attachement à un *principe* ?

— Le seul principe qui importe vraiment, c'est la vie, me hurla Maram de l'autre bout de la pièce. Mais tu t'en fiches, pas vrai ? » Maître Juwain devait certainement vouloir me conseiller lui aussi. Mais il restait silencieux et ses yeux gris allaient et venaient comme s'il était en train de lire. Il semblait chercher, chercher et chercher encore les mots ou le poème qui révéleraient la vérité absolue susceptible de me guider. Je sentais son esprit tourner comme un disque d'acier lancé dans l'espace.

« Qu'advient-il ? » me dit Atara. Elle avait posé son arc pour renouer son bandeau afin qu'il ne se desserre pas pendant la bataille. Sa voix se fit glaciale comme la cime d'une montagne quand elle ajouta : « Que restera-t-il du monde si tu ne fais pas ce pour quoi tu es né ? »

Sa haine de Morjin, pareille à de la glace, semblait même atteindre Estrella. Elle s'approcha d'elle et appuya la main d'Atara sur son visage. Je sentais chez la jolie fillette la peur de ce qui allait bientôt arriver et, plus encore, son horreur pour les ténèbres auxquelles aucun d'entre nous ne paraissait pouvoir échapper.

« Tu devrais attendre avec les chevaux, lui conseillai-je en montrant l'autre bout de la pièce. Tu devrais essayer de faire en sorte qu'ils restent calmes. »

Elle ferma les yeux comme si elle cherchait au fond d'elle un endroit paisible, hors de portée des épées et des lances.

« Valashu », répéta Bemossed. Il tendit la main vers la flamme rouge et violente d'Alkaladur. « Ça ne peut pas être le bon moyen. » Je vis dans les flammes de mon épée mon père mort, mes frères et les milliers de guerriers qui étaient tombés dans la Prairie des Culhadosh et je hurlai : « C'est le monde qui veut ça ! Quelle importance cela peut-il avoir que l'épée avec laquelle je tue ait été forgée dans une gelstei ou avec la haine que j'ai au cœur ? »

Je fixais mon arme, incapable de bouger. Je sentais sa pointe me transpercer les mains et les pieds – et toutes les autres parties de mon corps – et ce supplice avait quelque chose de pire que la mort.

Et Bemossed me dit : « Cela ne peut rien donner de bien.

— Le bien surgit quand les guerriers tuent ceux qui méritent d'être tués, criai-je en regardant de l'autre côté du champ. »

Bemossed cligna des paupières comme s'il ne parvenait pas à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. « Même vous, Valashu ?

— Et vous, est-ce que vous pouvez l'empêcher ? Quel bien un Maîtreya peut-il faire surgir ? »

Pourquoi, me demandai-je, le sort avait-il choisi Bemossed comme Être de Lumière et pas moi ? La réponse brûlait sur la lame plantée au centre de mon être : parce que j'étais damné. Parce que j'étais celui que j'étais.

À ce moment-là, on entendit un cri de l'autre côté du champ. Levant les yeux, j'aperçus un troisième prêtre en robe rouge qui guidait un cheval de bât entre les rangs de chevaliers en direction de lord Mansarian. Quelque chose paraissait jeté sur le dos de l'animal et j'espérai qu'il ne s'agissait pas d'un paquet de flèches et d'un arc. Cela me rendait fou d'être là à attendre de voir comment lord Mansarian nous attaquerait – et de savoir ce que je ferais. Je n'étais pas le seul à être torturé par cette incertitude, mes amis l'étaient aussi. La bataille n'avait pas encore commencé, mais la *vraie* bataille faisait rage en chacun de nous, comme toujours.

C'était chez Estrella que je le ressentais avec le plus d'acuité. Elle semblait perdue dans une caverne de souffrance obscure qui n'avait ni fond ni limite. Son cœur battait vite et douloureusement comme si elle essayait d'échapper à une bête assoiffée de sang. Et puis, brusquement, tout en elle se figea complètement comme si elle venait de s'immerger dans des eaux froides et profondes. Une image me vint à l'esprit : celle d'un lac argenté et brillant. Elle ouvrit les yeux et me regarda. Elle regarda Bemossed. Tout son être luisait comme un miroir parfait. Bemossed la fixa, émerveillé. Le regard plongé dans les yeux de l'enfant rayonnante, il ne cessait de la contempler, mais plus encore, il s'étonnait de l'éclat éblouissant de son propre être.

« Regardez, ils se mettent en marche, s'écria Maram en se dépêchant de venir prendre son arc près du mur. Ils arrivent ! »

Je me retournai et vis l'un des guerriers de lord Mansarian s'avancer, porteur d'un drapeau blanc. Venaient ensuite lord Mansarian et une rangée de six chevaliers. Morjin et les trois prêtres chevauchaient derrière eux, se servant des guerriers comme bouclier au cas où nous ne respecterions pas la demande de trêve et leur décocherions nos flèches.

« Pour quelle raison voudraient-ils parlementer ? » lança Kane d'une voix rageuse. Il leva son arc. « Bon, eh bien on va leur parler en leur plantant une flèche dans la gorge ! »

— Sommes-nous donc devenus des violeurs de trêve ? lui criai-je. Faut-il que nous commettions toutes les abominations ?

— La seule abomination, c'est de laisser vivre Morjin et ses créatures ! »

L'ennemi franchit une dizaine de mètres de plus dans notre direction. Kane posa une flèche sur la corde de son arc et Maram en fit autant.

À ce moment-là, Alphanderry fit son apparition et se plaça derrière le mur avec nous.

« Regardez ! s'exclama Daj. Regardez Bemossed ! »

Bemossed contemplait Estrella et son visage luisait dans les rayons de soleil. Tout en lui brillait : ses yeux, ses lèvres, son grand cœur palpitant. Il était enveloppé d'un halo de gloire scintillant. Je pouvais à peine en croire mes yeux. Bemossed sortit son bras de son écharpe et jeta le morceau d'étoffe. Il sourit. Ses yeux devinrent étincelants comme des étoiles. Il semblait se voir comme il avait toujours rêvé d'être.

« Hé ! chantonna Alphanderry. "*La neshama halla !*" »

Bemossed jeta un coup d'œil à l'ennemi et je ne sentis en lui aucune peur. Il regarda le ciel, puis la terre ; il me regarda. Il paraissait n'avoir absolument aucun doute. Un espoir extraordinaire éclairait son sourire, et plus encore, la certitude du triomphe. Je sus alors que si Ea avait pour roi des rois un usurpateur sinistre, elle avait également un nouveau Seigneur de Lumière.

« *La neshama halla jai Maîtreya !* »

Dans l'espace devant lui, une coupe en or toute simple fit son apparition. Elle semblait à la fois dure comme le diamant et dépourvue de véritable substance, comme la lumière. Bemossed tendit son bras bandé pour l'attraper. Au moment où ses doigts se refermaient sur elle, mon épée se mit à briller d'un éclat de gloire. Puis un rayonnement éblouissant se répandit dans tous les coins de la pièce avant de s'étendre vers l'extérieur et vers le haut pour illuminer les collines vertes autour de nous et le bleu profond du ciel.

Curieusement, nos ennemis qui ne cessaient de se rapprocher ne paraissaient pas percevoir cette lumière merveilleuse.

« Les gelstei ! » hurla Maram. Il semblait sonné, comme s'il avait reçu un coup de marteau sur la tête. Il se précipita vers les chevaux et ôta la pierre de feu de l'outre dans laquelle elle était enfermée. Puis il la brandit devant nos yeux. « *Ma gelstei...* regardez, elle refroidit ! »

Liljana et maître Juwain sortirent alors leur propre gelstei.

« Je ne violerai pas la trêve, soupira Maram en glissant la pierre de feu dans la poche de son pantalon et en revenant vers moi. Finalement, je crois que vous autres, Valari, vous avez raison. La seule chose qui importe vraiment, c'est l'honneur – afin d'honorer la splendeur de la vie. Et s'il faut que je meure, je mourrai, tant pis. »

Liljana montra du doigt l'homme à la cape grise qui chevauchait avec les trois prêtres derrière lord Mansarian. « Je doute que ce soit réellement Morjin. Lui ne nous ferait pas confiance pour respecter la trêve. J'avais tort, Val. Ne détruisez pas ce qu'il y a de meilleur en vous contre lui.

— Je suis d'accord, dit maître Juwain qui semblait respirer plus facilement. C'est probablement un piège. »

Atara vint près de moi et posa en tâtonnant sa main sur ma poitrine. « Fais ce pour quoi tu es né, mais ne commets pas ce meurtre. »

Nos ennemis s'approchèrent encore et alors qu'ils étaient à portée de nos flèches, Kane lui-même posa son arc. Il se tourna pour jeter à Bemossed un regard plein de crainte et, en même temps, plein d'une nostalgie intense. Je savais qu'il avait tout à la fois envie de pleurer, de rire et de hurler son immense joie de vivre. Finalement, il me dit : « N'utilisez pas la valarda pour tuer. Rappelez-vous les deux loups, Val. Rappelez-vous qui vous êtes vraiment. »

En entendant cela, Bemossed sourit et tendit la main vers moi.

« Valashu Elahad ! » cria quelqu'un au loin. La voix était râpeuse comme celle de lord Mansarian. « Liljana Ashvaran ! Maram Marshayk ! Atara Ars Narmada ! Nous savons que ce sont vos véritables noms ! »

Et soudain, une voix plus grave et plus chaude retentit de l'autre côté du champ. Elle sonnait clair comme l'argent et froide comme l'acier. Elle vibrait d'envie de torturer et de se venger et ne laissait aucun doute sur l'identité de celui qui commandait le groupe d'hommes qui se dirigeait vers nous. Trop souvent dans mes rêves et dans mes heures de veille, j'avais tremblé de dégoût en entendant la voix cruelle, trompeuse et dangereuse de Morjin.

« Valashu Elahad ! me cria l'homme à la cape grise. Il y a longtemps, trop longtemps que j'ai fait mes adieux à votre mère et à Mesh ! »

À ce moment-là, je me détournai de Bemossed, incapable de serrer sa main tendue. Je remarquai que Daj ne quittait pas des yeux mon épée flamboyante.

À deux cents mètres de nous, lord Mansarian ordonna une halte et nous envoya le chevalier qui portait le drapeau blanc au petit galop. Celui-ci chevaucha jusqu'à la maison et s'arrêta devant notre mur. « Nous vous offrons une trêve afin que lord Mansarian puisse discuter avec vous des termes de votre reddition, dit-il.

— Les termes ! hurlai-je. Nous les connaissons tous, les termes : notre mort ou la vôtre ! »

Le chevalier regarda Bemossed debout près de moi. « Lord Mansarian m'a demandé de vous assurer qu'il ferait tout son possible pour sauver la vie de l'Hajirim. Êtes-vous d'accord pour parler avec lui ? »

Kane qui se tenait sur mon autre flanc lança rageusement à mon oreille : « C'est un piège ! Ne laissez pas cette créature de Morjin approcher davantage ! »

Luttant pour calmer les battements affolés de mon cœur, je me rappelai que lord Mansarian avait protégé Bemossed lors de notre représentation devant le roi Arsu – en prenant probablement un grand risque pour lui-même. Je dis à Kane : « Il se pourrait qu'il l'épargne.

— Bien sûr que non, bon sang ! Ne les laissez pas approcher, je vous dis !

— Non, murmurai-je. Je les veux tous aussi près que possible. »

Je fis un signe de tête au chevalier. « Très bien – dites à lord Mansarian qu'il peut approcher et que nous respecterons la trêve. »

Mais le chevalier secoua la tête. Brandissant le drapeau blanc, il répondit : « D'abord, posez vos arcs et sortez de derrière ce mur. Mon seigneur ne discutera pas sous la menace de vos flèches.

— Très bien, répliquai-je. Nous sortirons – à vingt mètres seulement. »

Je hochai la tête en direction de Kane et de Maram et nous commençâmes à avancer vers l'entrée. Alors le chevalier tendit le doigt vers Atara et ajouta : « La princesse aussi.

— Mais elle est aveugle ! protestai-je.

— Les chauves-souris aussi, répliqua le chevalier, et cela ne les empêche pas de voler en ligne droite, comme des flèches. Sur ce point, mes ordres sont clairs : la princesse doit poser son arc. »

Atara eut un sourire glacial et déposa son arc sur le rebord du mur. À son tour, elle se dirigea vers la porte. Bemossed fit de même. « Laissez-moi vous accompagner », me dit-il.

Je cherchai la coupe en or dans sa main, mais elle avait disparu. Le rayonnement qui émanait de lui semblait perdu dans la lumière éblouissante du soleil. « Non, lui répondis-je, vous devez rester ici.

Tout se passera bien. »

Je dis au chevalier que nous acceptions de rencontrer son maître et il fit demi-tour et repartit au galop vers lord Mansarian.

Je respirai longuement et profondément l'air brûlant. Je serrai mes doigts autour de la poignée de mon épée en essayant de ne pas regarder Bemossed. Puis, avec Maram, Kane et Atara sur les talons, je franchis la porte et me retrouvai sous le soleil éclatant.

Mes amis me suivirent dans l'herbe jusqu'à une distance de vingt mètres. Là, nous attendîmes. Lord Mansarian et ses chevaliers, suivis de Morjin et des prêtres, approchèrent à cent mètres de nous, puis à cinquante. S'ils se mettaient à charger ou tiraient leur épée, nous pourrions battre rapidement en retraite dans la maison.

À vingt mètres, je criai : « C'est assez près ! Descendez de cheval !

— Quoi ! s'exclama lord Mansarian d'une voix rauque. Qui êtes-vous pour donner des ordres ici ?

— Nous sommes à pied, répondis-je et nous ne parlementerons pas avec vous si vous nous parlez du haut de votre cheval. »

Lord Mansarian regarda derrière lui l'homme à la cape grise. Le voyageur éclaboussé de boue repoussa son capuchon et découvrit une chevelure blond doré et un visage admirable que je ne connaissais que trop bien. Ses yeux dorés plongèrent dans les miens. À la manière des Gris, il avait, fixée sur son front, une pierre sombre et plate : une gelstei noire. Celle-ci semblait aspirer en moi tout désir de résistance. Lui-même paraissait gonflé d'un désir immense d'écraser quiconque se dresserait contre lui. Je sentis une faiblesse se répandre dans mes jambes, comme si mon corps était en train de se vider de son sang.

« Lord Morjin ? lui dit lord Mansarian.

— Nous mettons pied à terre », répondit-il. Sa voix magnifique résonna dans l'air comme un gros marteau. « Faisons ce que demande l'Elahad. »

Il descendit de son cheval d'un mouvement sûr et agile. Il paraissait plein de vie, comme un jeune lion. J'étais certain que Morjin avait perdu son pouvoir d'illusion sur moi et qu'il ne pouvait donc pas dissimuler la laideur de sa véritable apparence de vieil homme en décomposition – si toutefois, il apparaissait encore ainsi. J'en doutais. En le regardant, je me mis soudain à douter de tout ce que je savais être vrai. Une fois de plus, je me demandai s'il avait utilisé la Pierre de Lumière pour se régénérer et retrouver le corps qu'il avait longtemps auparavant. Quant à son âme, rien ne pourrait jamais supprimer son atroce, sa terrible puanteur. J'étais incapable de dire s'il s'agissait réellement de Morjin. En effet, dans l'odieuse créature qui me regardait méchamment, Morjin et sa drogoule pouvaient très bien ne faire qu'un.

« Nous exigeons que vous vous rendiez ! me lança-t-il. Jetez toutes

vos armes, vos gelstei, aussi, et vous aurez la vie sauve ! »

Je posai la main sur la poignée de mon épée en me demandant si je pourrais la dégainer brusquement, foncer sur lui et l'abattre avant que les six chevaliers debout près de lord Mansarian ne m'arrêtent. Si je découpais sa cape et sa tunique en lambeaux sanglants, trouverais-je la Pierre de Lumière dissimulée dessous ?

« Et combien de temps nous laisserez-vous vivre ? lui demandai-je. Assez longtemps pour permettre à vos prêtres de nous clouer sur une croix ? »

Je n'aurais pas dû être surpris qu'Arch Uttam, à la droite de Morjin, ait trouvé le courage de partir à notre poursuite avec les Capes Rouges tant était grande l'animosité qu'il éprouvait à notre égard. De l'autre côté de Morjin se tenait mon vieil ennemi, Salmélu. Il avait beau se faire appeler désormais Haar Igasho et porter une robe rouge à la place de son armure et de son emblème de prince d'Ishka, il était toujours aussi laid de visage et d'esprit. Il me souriait comme si ma situation critique lui procurait une immense satisfaction.

« Si vous ne vous rendez pas, Elahad, me dit-il, vous serez effectivement crucifié ! »

Arch Uttam se tourna pour lui jeter un regard venimeux. Je devinais qu'il était jaloux que Salmélu ait le privilège d'accompagner leur maître.

« Cette décision appartient à lord Morjin, rappela-t-il à Salmélu. Lord Morjin, le Clément et le Compatissant ! »

Il considérait Morjin comme s'il ne soupçonnait pas que cette créature puisse n'être qu'une drogoule sans âme. Je me demandais toutefois s'il croyait vraiment que Morjin pouvait être le Maîtreya.

« Rendez-vous, Valashu Elahad, me cria Morjin, et vous avez ma promesse que vous ne serez pas crucifié. Vous vivrez aussi longtemps que vous le pourrez. »

L'autorité de sa voix me stupéfia. Le fait qu'il possède lui aussi le don de la valarda me paraissait atroce. Il se servait de tout son pouvoir pour m'obliger à me soumettre à lui.

« Vous mentez », répondis-je. Je transpirais et j'avais du mal à respirer. « C'est pourquoi nous ne nous rendrons qu'une fois morts.

— Etes-vous donc si désireux de mourir ? Voulez-vous faire subir le même sort à vos amis et à tous ceux que vous rencontrez ? » Il respira profondément, puis rugit : « Ra Zahur ! »

Le troisième prêtre, un homme trapu et velu comme un singe, se débattait avec la bâche qu'il avait prise sur le cheval de bât. Il faisait preuve d'une grande force, comme s'il passait ses journées à soulever des pierres. Finalement, quand il eut réussi à mettre son paquet debout, il coupa la corde qui l'entourait avec un couteau, tira sur la bâche et découvrit le visage et le corps d'un enfant d'environ quatorze

ans.

« Taitu ! s'écria Bemossed de derrière le mur de la maison. Pourquoi ? Pourquoi ? »

Il courut vers nous et j'eus beau lui crier de retourner à l'intérieur, il ne m'écoula pas. J'eus toutes les peines du monde à l'intercepter et à le retenir avant qu'il n'ait parcouru la distance qui le séparait de Morjin et de ses sales prêtres.

Je regardai fixement lord Mansarian. Je le haïssais comme je haïssais Morjin. Je vis que Taitu avait été complètement déshabillé et qu'il ne pouvait pas tenir debout tout seul. Je me dis que c'était un miracle que la dure chevauchée en travers du dos d'un cheval au galop ne l'ait pas tué. Cependant, je devinais qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps à vivre : l'épine dorsale du cheval avait écrasé ses organes aussi sûrement que le coup de pied de la mule et son ventre était de nouveau gonflé de sang. Ses yeux doux étaient devenus vitreux et il paraissait réclamer en silence l'aide de Bemossed.

« On dit que le Hajarim a soigné cet enfant par une imposition des mains, déclara Arch Uttam. Ce pouvoir n'appartient qu'au Maîtreya. C'est pourquoi tous ceux qui se sont rendus complices de ce mensonge ont commis une Erreur Mortelle. Le père et la sœur de l'enfant ont déjà payé et au moment où nous parlons, ils sont toujours suspendus à des croix dans leur village.

« Non ! s'écria Bemossed. C'est *vous* qui mentez ! – Tais-toi, Hajarim ! » cracha Arch Uttam. Il s'avança pour donner un coup de poing dans le ventre de Taitu. Il attendit longtemps que l'enfant cesse de crier, puis il dit : « Comme vous pouvez le voir, l'enfant n'a pas été guéri. Mais nous sommes miséricordieux, comme toujours. Ra Zahur ! Aidez-le ! »

Alors que je retenais fermement Bemossed avec mon bras, Ra Zahur plongeait son couteau dans l'abdomen de Taitu et lui ouvrait le ventre. Une grande gerbe de sang en jaillit ainsi que ses organes lésés. Dans la maison derrière nous, j'entendis Liljana pousser un cri de douleur. Kane jeta à Morjin un regard plus noir que n'importe quelle gelstei et je me demandai s'il avait caché l'un de ses poignards dans sa poche. À près de deux cents mètres de là, de l'autre côté du champ, les soldats en cape rouge de lord Mansarian alignés sur leurs chevaux assistèrent en silence à ce spectacle atroce. Ils avaient probablement vu des crimes pires que celui-là. Quant à Morjin, il regarda Taitu mourir avec toute la compassion qu'il aurait eue pour un ver. Je devinais qu'il ne s'intéressait absolument pas à Taitu, mais qu'il prenait un plaisir intense à voir souffrir Bemossed.

« Avant, lui dit Bemossed, je croyais vraiment que vous étiez le Maîtreya. Mais maintenant, je vois qui vous êtes. »

Il regarda fixement Morjin et une tristesse infinie monta en lui.

J'étais émerveillé de voir qu'il paraissait capable d'éprouver une souffrance et un chagrin immenses tout en restant ouvert à la lumière profonde qui remplissait ses yeux. Cela m'était impossible. Tout ce que je ressentais, c'était une amertume qui me rongerait le cœur. Bemossed parut s'en rendre compte car il tourna son attention vers moi. J'eus l'impression qu'il ne craignait rien pour lui-même, mais tout pour moi. Je compris qu'il ne voulait pas m'abandonner à ce sentiment sombre et pervers qui me déchirait.

« Non, me murmura-t-il, pas de cette façon. » Je saisis la poignée de mon épée. Je sentais Alkaladur qui brûlait dans son fourreau où je l'avais glissée. Si elle devenait aussi chaude qu'une pierre de feu, me demandai-je, ferait-elle fondre le métal fin de l'étui ?

Morjin donna un coup de pied dans le corps de Taitu. Il me sourit, hocha la tête en direction de Bemossed et me demanda : « Alors, Elahad ? Allez-vous vous rendre pour éviter cette souffrance à vos amis ? »

Je savais qu'il voulait absolument que Bemossed vive de manière à pouvoir lui extorquer par la torture le secret de l'utilisation de la Pierre de Lumière et de tous ses pouvoirs. Et qu'il voulait que je dégage mon épée.

« Nous ne nous rendrons jamais ! hurlai-je. Je vous l'ai dit à Argattha ! »

Morjin – ou sa drogoule – sourit à Atara qui se trouvait à côté de Kane. Il lui dit simplement : « Rendez-vous et je vous restituerai ce que je vous ai pris. »

Mais elle secoua sa tête bandée et répondit doucement : « Menteur. »

Je sentais une tension s'accumuler dans mon ventre et comprimer mon cerveau derrière mes yeux. L'eau, pensai-je, se rassemble en un nuage jusqu'à ce que le tonnerre gronde et que les éclairs fendent le ciel pour la libérer. Je compris soudain que je devais frapper avec la valarda. Morjin, lord Mansarian et les prêtres étaient assez proches pour en subir toute la puissance.

« Rendez-vous, ordonna de nouveau Morjin en montrant Estrella dans la maison, ou je ferai à la fillette ce que j'ai permis à Haar Igasho et à mes soldats de faire à votre mère. »

Je me retrouvai flottant dans un espace vide, comme abandonné sur le dernier monde de l'univers. Pendant un moment, tout devint froid et sombre. Je ne sentais qu'une seule chose : le terrible feu de la vie qui me tourmentait. Je compris alors que j'aimais vraiment jouer les redresseurs de torts en tuant les hommes cruels comme Morjin. Je le tuerais, j'en faisais le serment. J'enfoncerai en lui l'épée impitoyable de ma haine. Il mourrait comme un ver pris dans un holocauste de flammes. Alors la lumière reviendrait, ainsi qu'une

infinité d'étoiles – et je trouverais enfin la paix.

« Morjin ! m'écriai-je, vous ne ferez plus jamais de mal à l'un de mes amis ! »

Son sourire s'élargit et s'éclaira et je sus qu'il allait essayer de retourner ma haine contre moi. Il essaierait de s'emparer de ma volonté et de me transformer en goule. Je m'en moquais. Je voulais hurler toute la fureur qui m'habitait et que je ne pouvais pas retenir. Ensuite, je vivrais comme une bête enragée ou un monstre, mais au moins, Morjin serait mort.

« Regardez-le ! entendis-je Arch Uttam dire à Ra Zahur en me montrant du doigt. C'est l'unique héritier du roi Shamesh, et il n'est même pas capable de prendre une décision.

— C'était comme ça à Mesh, renchérit Salmélu. Mais vous verrez, il finira par trahir ses amis comme il a trahi son père et sa mère. »

Salmélu eut une grimace de mépris à mon égard et je compris que je le tuerais lui aussi, comme j'aurais dû le faire dans le cercle d'honneur rouge de la salle du trône du roi Hadaru. Je tuerais toutes les créatures de Morjin dans leurs robes rouges et leurs armures étincelantes, par centaines et par milliers, dans tous les pays du monde. Tous ceux qui comme Salmélu se dresseraient contre moi avec leurs railleries et leurs actes malveillants, je les détruirais.

Non.

Le silustria en fusion, me disais-je, doit être beaucoup plus brûlant encore que l'acier chauffé à blanc. C'est lui qui avait servi à forger mon épée d'argent. Et c'est une substance infiniment plus brûlante que celle-ci qui avait servi à me forger moi : l'argent de mon âme – et cette substance bouillonnait avec une rage incontrôlable au centre de mon cœur.

Non, Valashu – tu es né pour autre chose que le meurtre et la haine.

Quand j'écoutais de toutes mes oreilles, quand je me concentrais, je parvenais à entendre ma mère me parler dans un murmure car elle aussi demeurait en moi. Elle n'appelait pas à la vengeance. Elle me demandait simplement de vivre dans l'honneur et dans la joie comme le fils qu'elle aimait.

« Valashu », me dit Bemossed. Et, de nouveau, il tendit la main vers moi.

Je regardai fixement cette paume fine pendant un temps qui me sembla infini. Puis je finis par la saisir. Au moment où ma main calleuse entra en contact avec ses doigts plus doux, ma rage destructrice se transforma en une rage de vivre. Quelque chose de sombre et de laid en moi disparut dans une lumière éblouissante. Immédiatement, je me sentis plus léger, comme si on m'avait ôté un grand poids de la poitrine. L'air que je respirais me parut délicieux. J'en pris une grande goulée et hurlai, non pas de haine, mais parce

que j'étais totalement libéré : « Morjin ! Je ne les trahirai pas ! Ni mes amis ! Ni mon père, ma mère et mes frères ! »

Le sang se retira de mes yeux et je pris conscience de beaucoup de choses. Je sus que si je frappais mortellement Morjin, lord Mansarian et les prêtres, cela ne ferait que susciter chez les hommes de lord Mansarian une envie irrésistible et meurtrière de vengeance, car c'était ainsi que le monde fonctionnait. Mais il y avait aussi d'autres façons de procéder. Et Morjin, je le compris soudain, pouvait réellement être vaincu.

« Vous non plus, je ne vous trahirai pas ! » lui criai-je. Kane me jeta un regard incrédule, car c'étaient là les paroles les plus étranges que j'aie jamais prononcées. « Tous les hommes seront frères – c'est écrit dans le *Darakul Élu*. »

Morjin me fixait sans comprendre. Je ne me rappelais pas l'avoir déjà vu aussi peu sûr de lui. « Qu'en savez-vous. Elahad ?

— Je sais ce qui s'est passé avec Iojin.

— Vous... quoi ?

— Je sais que vous l'avez poignardé dans le dos avec votre propre couteau. Et je sais que vous l'aimiez. »

L'homme revêtu d'une cape qui se tenait à moins de vingt mètres de moi paraissait incapable de parler et je me demandai si, après tout, il ne s'agissait pas de la drogoule de Morjin. Il me lança un regard vibrant d'une haine inépuisable. Puis il hurla : « Taisez-vous ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! »

Son visage s'empourpra violemment à cause du sang qui brûlait dans ses veines et je compris soudain qu'il s'était lui-même empoisonné avec du kirax longtemps auparavant pour se rappeler ce que Iojin avait souffert et pour expier ce crime atroce.

Je lui dis : « Il ne se passe pas un seul jour sans que vous souhaitiez qu'il revienne à la vie, n'est-ce pas ?

— Taisez-vous ! Maudit Elahad ! »

Je pensai à Kane qui m'avait dit au sommet d'une montagne qu'il n'y avait pas de mauvais hommes, qu'il n'y avait que de mauvaises actions. Alors j'ajoutai : « Personne n'est maudit. Il y a un moyen de s'en sortir. »

Morjin reporta son terrible regard doré et tout son mépris sur Bemossed.

« Libérez-nous, lui dit Bemossed. Et libérez-vous vous-même.

— Ne me parlez pas comme ça ! »

Bemossed se contenta de sourire avec provocation, mais également avec une infinie compréhension. Il brûlait vraiment d'un désir profond de guérir le monde et tout ce qui vivait dedans.

« Ne me regarde pas comme ça, Hajarim ! »

Je lâchai la main de Bemossed et saisis de nouveau la poignée de

mon épée. Puis je déclarai à Morjin : « Tout peut s'achever, ici même et sur-le-champ. »

L'amertume semblait lui brûler la gorge et l'étouffer. Tendant son doigt vers moi, il cria à lord Mansarian : « Tuez-le ! Tuez l'Elahad ! »

Deux des chevaliers qui se tenaient près de Morjin considérèrent lord Mansarian avec consternation. Il devait s'agir de capitaines des Capes Rouges. Ils répondaient aux noms de Roarian et Atuan. Ce dernier, grand et musclé, fit un signe de tête à lord Mansarian. Celui-ci se tourna alors vers Morjin et dit : « Mais, monseigneur, nous sommes en trêve !

— Comment pourrait-il y avoir une trêve avec des gens comme ça ! répondit Morjin en crachant dans ma direction. Tuez-le, vous dis-je ! »

Il ne le supporte pas, pensai-je. Ce qu'il souhaite par-dessus tout lui est insupportable.

Je comprenais que Morjin pouvait très bien résister à ma fureur meurtrière, mais pas à ma compassion. Et après tout, qu'est-ce que la vraie compassion, cette valarda qui relie les hommes par l'âme ? C'est seulement souffrir avec les autres. Vivre les joies et les douleurs les uns des autres, mais toujours unis dans la grande expérience de la vie. Comme l'amour, c'est une force, pas un sentiment.

« Morjin ! » criai-je.

Nos yeux se croisèrent et une vague d'amour me traversa. Pas pour lui : seul un Maîtreya pouvait avoir assez de grâce pour aimer un être aussi répugnant. Cependant, mon amour pour ma famille brûlait en moi comme le feu des étoiles. Impossible de le contenir. Impossible de garder pour moi le désir violent de leur parler de nouveau, de croiser l'épée avec mon frère Asaru dans un duel amical et de sentir la douce main ridée de ma grand-mère sur la mienne quand nous marchions dans les couloirs du château de mon père. J'avais envie de sentir de nouveau les cheveux de ma mère et l'odeur piquante de menthe poivrée et de miel quand elle me préparait une infusion.

« Morjin ! criai-je. Vous tuez trop facilement ! Eprouvez donc ce que j'ai ressenti quand vous avez tué ma famille ! »

Je tirai mon épée et la pointai vers lui. Une flamme brillante courait sur sa lame d'argent. Si la valarda était le don de l'empathie, me dis-je, Alkaladur était l'arme de la compassion. Pas cette lame en silustria, plus tranchante qu'un rasoir et dont l'éclat de diamant renvoyait la lumière du soleil dans les yeux de Morjin. Mais la véritable Alkaladur, fabriquée dans une substance plus pure, aussi brillante que les étoiles. L'Épée de Lumière étincelait en moi, à moitié forgée seulement pour l'instant. Tout ce que j'avais souffert avait servi à la fabriquer. Tout ce que mes amis avaient souffert avec moi y avait également contribué. À ce moment même, alors que Liljana, maître Juwain et les enfants nous observaient par-dessus le mur de la maison,

et que Kane, Maram et Atara se tenaient à mes côtés, je sentais tout leur courage, toute leur bonté et tout leur désir de vivre. Ils paraissaient me communiquer ces forces essentielles par leurs yeux et les battements de leur cœur sous la forme de flammes rouges, orange et jaunes, vertes et bleues, indigo et violettes. Le monde entier semblait me communiquer son feu. Bemossed, je ne sais comment, paraissait tisser le tout ensemble pour former une lumière pure et blanche qui passait à travers mon épée et à travers moi pour monter jusqu'au ciel. Celle-ci se fit plus chaude et plus resplendissante jusqu'à briller d'un glorieux éclatant. Puis cette couleur parfaite céda la place à une lumière unique, claire et indestructible. Et c'est ainsi que l'amour de Bemossed pour moi et la haine de Morjin, avaient fini par placer dans ma main l'arme la plus redoutable du monde.

« Maudit Elahad ! »

Je mis tout le feu et toute la force de mon âme dans cette épée. Alkaladur flamboya comme le soleil. Parcourant la distance qui nous séparait de Morjin, elle alla le frapper au cœur. Il eut un hoquet et porta ses mains à sa poitrine ; il enragea, jura et sanglota. Il me regardait de ses yeux dorés, à présent complètement affolés et angoissés. Cela m'était presque insupportable. Il m'avait dit un jour que le seul moyen de se libérer de sa souffrance consistait à en infliger une plus grande à quelqu'un d'autre. Mais ce n'est pas ainsi que cela se passait. Alors que j'enfonçais de plus en plus profondément l'Épée de Lumière en lui, je sentis brûler en moi non seulement ma douleur, mais également la souffrance incroyable de Morjin. Je crus que cela allait me tuer. Cela tua quelque chose en Morjin. Je sentis qu'il désirait désespérément des choses impossibles : que le monde et lui soient différents, peut-être. Je sentis qu'il y avait autre chose qu'il désirait encore plus. Il me regardait bizarrement. Une peur bleue infinie s'empara de lui et il eut un mouvement de recul. Je compris alors qu'il y avait une chose qu'il craignait par-dessus tout.

« Elahad ! » me hurla-t-il.

Il continua à hurler jusqu'à en avoir la voix enrouée. Il fulminait et se mordait la langue, et il crachait une écume sanglante.

Il était en sueur ; à près de vingt mètres de lui, je sentais sa puanteur et sa peur. Il me disait qu'il me torturerait de dix façons abominables. Le rabaissement de cet homme puissant au niveau d'une bête enragée, souffrante et lâche stupéfiait tous ceux qui assistaient à la scène.

Et brusquement, Morjin redevint lui-même – ou peut-être reprit-il des forces chez sa drogoule. Il respira à fond et se redressa. Il essuya le sang sur sa bouche. Puis il se tourna vers lord Mansarian et dit : « La trêve est finie. Vous avez entendu l'Elahad dire qu'ils ne se rendraient pas. Par conséquent vous allez attaquer et les tuer tous.

— Tous sauf l'Hajarim », répondit lord Mansarian en regardant Bemossed.

Morjin le regarda à son tour. Mais le visage lumineux de Bemossed ne réussit qu'à le mettre de nouveau en colère. « Surtout l'Hajarim ! Vous devez le tuer immédiatement ou me le livrer enchaîné !

— Ce n'est pas ce que vous aviez promis », répliqua lord Mansarian d'une voix râpeuse.

Arch Uttam se tourna avec stupéfaction vers cet homme sinistre vêtu d'une cape rouge. Atuan, Roarian et les autres capitaines de lord Mansarian en firent autant. Apparemment, ils n'avaient jamais osé imaginer qu'un soldat hespérük puisse contredire ouvertement le grand Dragon Rouge.

« Vous avez dû mal me comprendre », lui dit Morjin. Sa voix argentine tremblait de dédain et de menaces voilées.

« Je n'ai pas mal compris du tout, insista lord Mansarian. L'Hajarim devait m'être confié afin que je lui fasse subir une punition à ma manière.

— Il sera crucifié ! lança Morjin d'une voix rageuse. Mort ou vivant.

— Mais les Hajarims ne sont jamais crucifiés ! lui rappela lord Mansarian.

— Celui-là, dit Morjin en montrant Bemossed du doigt, le sera. Je vous le promets. »

Lord Mansarian me regarda et je devinai qu'une partie du chagrin que me causait la mort de ma famille l'amenait à se rappeler le massacre de la sienne. Ses yeux croisèrent ceux de Bemossed et je ressentis l'immense gratitude qu'il éprouvait pour ce que cet homme avait fait. Et quelque chose d'autre aussi. Bemossed lui sourit et l'espoir se remit à briller dans l'âme sombre et damnée de lord Mansarian.

« Non, dit lord Mansarian à Morjin.

— Non ? Vous me dites ça, à *moi* ? »

La détermination féroce de Morjin s'abattit sur lord Mansarian comme une hache de guerre. Celui-ci resta là à transpirer jusqu'au moment où il trouva enfin le courage de dire : « L'Hajarim a sauvé la vie de ma fille. Je lui dois donc sa vie.

— Vous ne lui devez rien du tout ! C'est à *moi* que vous devez tout ! »

Lord Mansarian laissa échapper un long soupir, puis échangea un regard avec Atuan. Le remords lui dévorait les yeux. Se révélant tout à coup incapable de supporter les mensonges et la morgue de Morjin, il lui dit : « Tout ce que j'ai fait au service du roi Arsu était mauvais. Je ne veux plus jamais me déshonorer.

— C'est *vous* qui êtes mauvais ! lui cria Morjin. Tout l'honneur

réside dans la loyauté : envers votre roi et envers le roi de votre roi ! »

La voix de Morjin avait pris un ton si autoritaire qu'il devenait difficile de lui résister et lord Mansarian hésita. Arch Uttam l'avertit alors : « Faites attention à ce que vous dites, guerrier. Vous commettez des erreurs, Majeures et Mortelles.

— Je dis la vérité, répliqua lord Mansarian. Et je n'ai pas de roi. »

En entendant cela, Morjin cracha dans l'herbe devant lord Mansarian et lui dit : « Vous, et toutes les Compagnies Ecarlates réunies sur ce sol aujourd'hui, êtes sous les ordres du roi Arsu ! Et donc sous les miens !

— Vraiment ? répondit lord Mansarian en faisant un signe de tête à Roarian. C'est ce qu'on va voir. »

Il se retourna et se précipita vers son cheval qu'il enfourcha rapidement, imité par Roarian et Atuan, et ils firent faire demi-tour à leurs montures.

À présent, Morjin tremblait de tout son corps et serrait les mâchoires avec assez de force pour se casser les dents. Il cracha de nouveau un jet de sang dans ma direction. Le visage tordu par la rage, il hurla : « Elahad, soyez maudit ! »

Ensuite, ses prêtres et lui, ainsi que les quatre autres capitaines et le porte-drapeau, remontèrent sur leur cheval. Lançant leur monture au galop, ils entamèrent une course folle avec lord Mansarian vers les rangs de chevaliers vêtus de capes rouges.

« Ah, fit Maram en regardant Kane, puis moi, je suppose que cette fois la trêve est finie. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On rentre, répondis-je. On rentre à l'intérieur de la maison. »

Je posai la main sur l'épaule de Bemossed pour l'encourager à se dépêcher. Mais il contemplait l'ennemi de l'autre côté du champ comme s'il n'avait pas l'intention de bouger.

« Vous avez déjà accompli un miracle aujourd'hui, lui dis-je. Je sais ce que vous voulez, et je le veux moi aussi. Mais tant que Morjin sera vivant, il poussera les hommes à la guerre.

— Vous n'en savez rien, Valashu. Si j'avais la Pierre de Lumière entre les mains...

— Bon, grogna Kane, pour avoir la Pierre de Lumière entre les mains, il faut que vous soyez vivant. Ce qui ne sera pas le cas si vous restez là à rêver d'impossibles rêves, compris ? »

Il s'éloigna en direction de la maison et Maram fit de même en prenant la main d'Atara. Alors Bemossed baissa les yeux sur le corps de Taitu et s'écria : « Attendez ! On ne peut pas laisser l'enfant ici comme ça, il va être piétiné par les chevaux. »

Je hochai la tête et nous enveloppâmes rapidement Taitu dans la bâche qui était devenue son linceul. Nous le transportâmes dans la maison. Immédiatement, Kane prit son arc et plaça une flèche sur la

corde.

« Ils sont à portée », dit-il en regardant par-dessus le mur en ruine de la maison.

Je regardai à mon tour. Ceux qui étaient venus à nous sous la bannière de la trêve avaient rejoint les compagnies de lord Mansarian. Les rangs bien nets des chevaliers à cheval s'étaient disloqués en un chaos d'hommes et de montures grouillant autour de lord Mansarian et de Morjin. Des cris de colère retentissaient de l'autre côté du champ.

« Deux cents mètres ? dit Atara à Kane. C'est trop loin. Vous n'êtes pas sûr d'atteindre Morjin à cette distance.

— Je toucherai bien quelqu'un, grommela Kane. Et ça en fera un de moins à venir se battre devant ces murs.

— Mais pourquoi se battre ? » fit remarquer Maram. D'un hochement de tête, il montra Estrella qui était près des chevaux. « Pourquoi ne pas fuir pendant qu'ils se disputent ?

— Non, répondis-je en secouant la tête. Si on fait ça, on risque de mettre fin à leur querelle et de les obliger à faire de nouveau cause commune. Et on leur tournerait le dos.

— Qu'est-ce qu'on doit faire alors ?

— Attendre », lui répondis-je.

Tandis que la prairie résonnait de cris de plus en plus forts et de plus en plus nombreux, maître Juwain examina le corps de Taitu pour s'assurer qu'il était réellement mort. Estrella, debout près de mon cheval, lui donnait des céréales à manger. Ne sachant que faire d'autre, Liljana faisait le tour avec une outre pleine d'eau pour nous permettre d'étancher notre soif. Daj but avec reconnaissance, puis saisit son épée et se plaça derrière le mur à côté de Maram.

Soudain, l'une des Capes Rouges près de Morjin tira son épée et la plongea dans la gorge d'un chevalier qui l'avait pris à partie. Comme au signal d'une trompette, tous les chevaliers rassemblés autour de Morjin dégainèrent leur épée ou s'emparèrent de leur lance. Des dizaines d'entre eux se mirent par deux et commencèrent à se tailler en pièces et à s'entre-tuer. Ils se battaient féroce ment, jetés dans une folle mêlée par l'hostilité qu'ils éprouvaient les uns pour les autres.

« Ils vont s'entre-tuer pour nous ! » dit Maram.

Il posa sa main sur l'arc de Kane comme pour l'empêcher de décocher une flèche. Mais Kane, qui était déjà arrivé à la même conclusion, murmura : « C'est bien possible. »

Nous vîmes alors lord Mansarian ôter sa cape écarlate de ses épaules et la jeter par terre. Il cria : « Capitaine Atuan ! Capitaine Roarian ! Tous les compagnons qui souhaitent me suivre ! Soyons libres ! »

Sur les deux cents chevaliers, environ quatre-vingts se

débarrassèrent à leur tour de leur cape. Bientôt, l'herbe verte fut recouverte d'un tapis rouge brillant. Les chevaliers fidèles à lord Mansarian qui le pouvaient se rassemblèrent près de lui. En voyant à quel point ils étaient peu nombreux par rapport aux autres, je serrai les poings.

« Estrella ! m'écriai-je. Amène Altaru à la porte !

— Oui, dit Maram. Maintenant, on peut fuir.

— Non, on ne peut pas, répondis-je en montrant Bemossed. Notre nouvel ami est peut-être le Maîtreya, mais il ne monte toujours pas assez bien pour échapper à Morjin.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? demanda Maram.

— On va se battre, Kane et moi.

— Mais pourquoi ? »

Je tendis le doigt de l'autre côté de la prairie où les chevaux piétinaient des capes rouges avec leurs sabots et où les hommes croisaient le fer en essayant de s'entre-tuer. À présent, la mêlée s'était transformée en bataille. Je dis simplement : « Si lord Mansarian réussit à l'emporter, nous vivrons.

— Mais, et *nous* ? demanda Maram en regardant Liljana et Estrella. Vous ne pouvez pas nous abandonner comme ça sans défense !

— On ne vous abandonne pas, répondis-je en lui donnant une claque sur l'épaule. Kane et moi combattons mieux à cheval. Et vous, vous garderez le mur. »

Je lui dis de décocher une flèche sur tous les chevaliers de Morjin qui s'approcheraient à moins de trente mètres. Quand nous eûmes fait sortir les chevaux par la porte, je vis Daj aider Atara à se placer face à cette ouverture rectangulaire. Une flèche posée sur la corde de son arc, elle attendrait. Si quelqu'un essayait d'entrer de force, Daj lui ordonnerait de tirer une flèche à bout portant sans rien voir.

Ensuite, Kane et moi enfourchâmes notre cheval. Cependant, juste avant de nous élaner, je me tournai vers le mur en hésitant. Bemossed me regardait. Il me dit : « Allez, faites ce que vous devez faire, Valashu. Vous êtes un guerrier. Et comme vous l'avez dit, ce monde est encore régi par la guerre. »

Sentant l'odeur du sang et de la bataille, Altaru planta son sabot dans la terre et laissa échapper un grand hennissement. Je dégainai mon épée étincelante et dis à Kane monté sur son grand cheval brun à côté de moi : « Nous n'avons pas d'armure, il faudra que vous surveilliez mon dos.

— Ah ! et vous le mien ! »

Nous eûmes à peine à éperonner nos chevaux pour les lancer au galop en direction de la mêlée devant nous. Il y avait déjà beaucoup de morts et les corps gisaient, éparpillés dans l'herbe au milieu d'un grand nombre de capes d'un rouge éclatant. Qu'ils se battent pour

Morjin ou défendent lord Mansarian, les chevaliers se lançaient des défis et des insultes sans cesser de se tailler en pièces, de se transpercer, de hurler et de mourir. En quelques secondes nous fûmes à cent mètres, puis à cinquante et je sentais désormais moi aussi le sang qui giclait dans l'air. Le vent qui me fouettait le visage m'apportait d'autres odeurs plus horribles encore. J'avais du mal à supporter la rage de s'entre-tuer de ces hommes. Et puis Kane et moi chargeâmes droit au cœur de cette folie.

Un soldat en cape rouge éperonna son cheval dans ma direction et tenta de m'arrêter en essayant de me planter sa lance dans le corps. Je parai le coup avec mon avant-bras, puis lui enfonçai mon épée dans le ventre à travers son armure en bronze. Il poussa un hurlement de douleur alors que l'un de ses compagnons essayait de m'empaler à son tour. Je fendis celui-ci en deux de l'épaule au flanc. En voyant cela, un soldat à proximité s'exclama : « Le musicien a une épée ! Et quelle épée ! »

Parmi les hommes qui chevauchaient autour de nous, nombre d'entre eux considéraient Alkaladur avec stupéfaction et effroi. Le silustria de mon épée brillait d'un éclat blanc éblouissant. Ils reculaient devant elle et devant moi. À vingt mètres de là, Morjin, entouré d'un mur de chevaux et de chevaliers luttant avec férocité pour le protéger, jeta un coup d'œil vers moi et cria : « C'est l'Elahad ! Tuez-le ! Tuez-le immédiatement ! »

Obéissant à son ordre, une dizaine de chevaliers chargèrent. Et lord Mansarian, un peu plus loin sur ma droite, hurla à ses hommes : « Epargnez le musicien, et le jongleur aussi ! Protégez-les si vous le pouvez ! »

Si l'un des guerriers qui étaient restés fidèles à Morjin pensait encore que Kane n'était qu'un jongleur et un lanceur de couteaux, celui-ci leur donna des raisons de changer d'avis. En trois coups d'épée fulgurants, il abattit trois chevaliers qui s'étaient approchés un peu trop près, puis se retourna vivement sur sa selle pour trancher le bras d'un quatrième qui tentait de me planter sa lance dans le dos. Ses yeux noirs qui étincelaient d'une joie sauvage croisèrent un instant les miens. Puis il se remit à frapper encore et encore tandis que mon épée découpait le bronze des armures d'écaillés comme si c'était du cuir.

« Les déviants sont des démons ! s'écria un chevalier ennemi. Des démons venus des Terres des Ténèbres !

— Ce sont des créatures de l'Enfer ! hurla un autre soldat. L'épée du musicien brille comme le soleil ! »

Kane et moi étions peut-être des démons, pensai-je, mais nous étions aussi autre chose. Nous avions livré ensemble de terribles batailles, côte à côte, nos épées frappant à l'unisson. Et maintenant, ensemble, abattant avec un rythme parfait nos lames d'acier et de

silustria et tuant dans une frénésie de coups et de bottes foudroyants, nous nous battions comme de véritables anges de la mort. Nos ennemis s'écartaient devant nous. Ils avaient beau avoir été entraînés à la guerre, ce n'étaient pas des Valari. Quelques-uns maniaient leur arme avec habileté, mais ils étaient encombrés par leurs lourdes armures qui ralentissaient leurs mouvements. Ils semblaient avoir passé trop de campagnes à pourchasser des déviants peu armés au lieu d'exercer leurs talents en se battant contre de vrais chevaliers. Kane et moi les chargions avec une rage de tuer éprouvée et ils tombaient devant nous et mouraient.

Lord Mansarian se servit de la terreur que nous avions provoquée pour déployer ses chevaliers autour du groupe d'hommes qui protégeait Morjin. Ils se battaient farouchement, obligeant les hommes du Dragon Rouge à se rapprocher de plus en plus les uns des autres. Cela leur permit de compenser leur infériorité numérique car, très vite, les chevaliers de Morjin se retrouvèrent si serrés les uns contre les autres que ceux qui se trouvaient au centre, tout près du Dragon Rouge, pouvaient à peine utiliser leur lance. Je compris que, grâce à ce stratagème, les hommes de lord Mansarian pourraient peut-être l'emporter.

C'est alors que Morjin cria à ses chevaliers : « Ecartez-vous ! Je n'ai pas besoin de protection ! Ecartez-vous, vous dis-je ! »

Obéissant à ses ordres, ses hommes essayèrent de lui faire de la place en fouettant et en éperonnant leurs chevaux devant lui. Il fit avancer sa monture dans l'espace dégagé et se dirigea droit sur moi. Les hommes de lord Mansarian tentèrent alors de resserrer leur étau autour de lui. En deux coups d'épée rapides, il en tua deux et transperça la gorge d'un troisième. Il se battait avec une habileté effrayante, presque aussi grande que celle de Kane.

« Qu'il soit maudit ! » hurla ce dernier à côté de moi. Il agita son épée en direction de Morjin et des gouttes de sang se répandirent dans l'air. « Finissons-en avec la bête ! »

Nous talonnâmes nos chevaux vers Morjin pendant que cinq de ses chevaliers se précipitaient vers nous pour couvrir son flanc. Morjin se retourna pour nous regarder Kane et moi de l'autre côté du champ. La pierre noire fixée sur son front se mit à briller d'une lumière sombre. Un immense gouffre noir parut s'ouvrir dans le sol devant moi. Je le sentis m'attirer dans la mort à travers les couches de la terre.

« Elahad ! hurla Morjin. Valari ! »

Et brusquement, sans prévenir, il libéra une nouvelle arme, effroyable et terrifiante. Du fin fond de sa gorge, il laissa échapper un son qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu. Ce hurlement à crever les tympanes avait quelque chose du cri de l'aigle et de l'appel horrible de l'hyène – et des plaintes de millions d'hommes

et de femmes mourant sous la torture. Ce cri me transperça le cœur et me glaça le sang. Je me pris la poitrine et m'accrochai à ma selle pendant que Morjin continuait à crier d'une voix lugubre : « Aiyiiyarii ! »

Deux des chevaliers de lord Mansarian éperonnèrent leur cheval dans sa direction. Morjin se retourna d'un coup sur sa selle et orienta sa voix vers le premier d'entre eux qui s'arrêta net, terrorisé, haletant, avant de tomber de son cheval, mort. Ensuite, Morjin cria en direction du second chevalier qui se prit la gorge et mourut étouffé à son tour. « Aiyiiyarii ! »

À présent, Morjin dirigeait sa voix de mort vers moi. J'eus le sentiment qu'il ne pouvait frapper de cette manière qu'une personne à la fois. Je devinai aussi que cette arme était nouvelle pour lui, difficile à utiliser et jamais testée. Ce que je lui avais infligé un peu plus tôt avait peut-être ouvert son être de telle sorte que toute sa cruauté et toute sa haine pouvaient désormais traverser l'espace sous la forme d'un son épouvantable. Celui-ci s'abattit sur moi comme la flamme soudaine d'un dragon et faillit me tuer.

« Père ! murmurai-je d'une voix entrecoupée. Mère ! » La sueur coulait par tous les pores de ma peau et je luttais contre l'envie de vomir du sang. Mon cœur battait si violemment, si douloureusement que j'avais l'impression qu'il allait éclater. Je voulais jeter mon épée pour coller mes mains sur mes oreilles, mais je crois que ce fut elle qui me sauva. Comme souvent quand j'étais sur le point de mourir, je reprenais des forces grâce à elle. Sentant le silustria étincelant d'Alkaladur me communiquer l'énergie vitale du soleil et de la terre, je la brandis juste à temps pour empêcher une épée de me trancher le sommet de la tête. Puis Kane s'avança pour abattre le chevalier qui avait failli me tuer. Je devinai que lui aussi livrait une bataille désespérée contre la voix de mort de Morjin qui s'attaquait à lui à présent. « Val ! me cria-t-il, tenez bien votre épée ! » Je ne sais pas si Alkaladur me donna la force de résister à la voix de Morjin ou si les années passées à le combattre m'avaient immunisé contre ce que son pouvoir avait de pire. En tout cas, quelle que soit la raison de la nouvelle force qui se répandait en moi, je parvins à rester en selle et à repousser les hommes qui se jetaient soudain sur moi. En voyant cela, Morjin s'avança pour m'attaquer avec une arme plus courante et plus tangible.

D'un mouvement violent, il amena son cheval contre le mien et poussa son épée vers ma poitrine. Sans Altaru qui se cabra en battant l'air de ses sabots ferrés, il m'aurait tué. Morjin fit tourner son cheval sur mon flanc et frappa encore et encore dans ma direction. Je ne sais pas comment je réussissais à parer ses coups rageurs. Dépourvu d'armure comme je l'étais, chacun de ces coups aurait pu causer ma

mort. Kane vint à mon aide par l'autre côté, mais Morjin – ou sa drogoule – faillit lui trancher le cou. Jamais je n'avais vu Kane lever son épée aussi lentement, aussi laborieusement, comme s'il tentait de se frayer un passage dans une mer démontée et glaciale.

Atara nous avait prévenus que chaque drogoule que nous affronterions serait plus terrible que la précédente, mais rien ne nous avait préparés à la puissance de cet être effroyable. Était-ce vraiment une drogoule, me demandai-je ? Il émanait de lui toute la férocité et toute la cruauté de Morjin à travers son épée déchaînée et sa voix assassine. Aussi impossible que cela me paraisse, je savais qu'il ne tarderait pas à tuer soit Kane, soit moi, soit nous deux.

« Maudit Elahad ! Maudits Valarii – Aiyiyarii ! »

Juste à ce moment-là, Roarian et Atuan s'avancèrent avec trois autres chevaliers et attaquèrent Morjin. Celui-ci en tua deux avec sa voix cruelle, mais les autres semblaient résister. Ils se joignirent à Kane et à moi pour tenter d'abattre le Dragon Rouge, ce qui obligea ce dernier à changer brusquement de stratégie. Il appela : « Haar Igasho ! Ra Zahur ! À moi ! À moi ! Tuez le Valari pour moi ! »

Le Salmélu en robe rouge qui se faisait appeler du nom odieux d'Igasho vint alors vers nous avec Ra Zahur et une demi-douzaine de chevaliers. Ils commencèrent à faire tourner leur épée dans notre direction. Trois d'entre eux m'entourèrent et je me lançai avec rage dans un combat sans merci.

« Vous voyez l'épée que je porte, Elahad ? me hurla Salmélu. Ce n'est pas une kalama, mais cela ne m'empêchera pas de vous la passer en travers du corps ! »

Je hurlai moi aussi, terriblement frustré de ne pas pouvoir me débarrasser rapidement des hommes qui m'entouraient. J'eus juste le temps de voir Morjin faire faire demi-tour à son cheval et rassembler une dizaine de chevaliers ennemis pour lui servir de protection avant de charger en masse vers la maison.

Une épée tournoya en direction de ma gorge et je la parai.

Kane vint se placer à mes côtés et tua le chevalier ennemi le plus proche de moi. Puis il se retourna pour croiser le fer avec le trapu et bestial Ra Zahur.

« Je vais avoir ma revanche ! » braillait Salmélu. Il feinta avec son épée en direction de mon visage, puis tenta de m'éventrer. « Je vais l'avoir tout de suite ! »

Aiyiyarii !

La voix de mort de Morjin retentit à travers champ. Je jetai un bref coup d'œil sur ma gauche et vis l'un des hommes de lord Mansarian porter ses mains à sa tête et dégringoler du dos de son cheval. Lord Mansarian, poursuivant Morjin qui galopait en direction de la maison, abaissa sa lance et le visa à la poitrine.

« Valarii ! »

Le cheval de Salmélu et le mien hennissaient, s'ébrouaient et se poussaient en plantant leurs sabots dans l'herbe glissante et rougie pour tenter de trouver une prise et de prendre l'avantage. Pendant un moment, nous échangeâmes des coups en essayant tous les deux désespérément de trouver une ouverture. Salmélu paraissait sûr de lui – sûr que sa défaite lors de notre duel deux ans auparavant n'était due qu'à la malchance. Je savais que ce n'était pas le cas. Je savais aussi que, depuis, j'avais tué de nombreux hommes, épée contre épée, et que je pouvais abattre Salmélu sur-le-champ.

Nous croisâmes le fer une fois, deux fois, trois fois ; nous feintions et allongions nos coups, nous parions les attaques et cinglions l'air. Le désespoir rongait les yeux noirs d'encre de Salmélu. Finalement, dans une botte fulgurante, il poussa son épée vers mon cou. J'écartai la tête juste à temps pour éviter d'être égorgé, puis enfonçai ma lame dans son épaule. La pointe se planta juste assez profondément pour sectionner le muscle et atteindre l'os. Salmélu poussa un cri et lâcha son épée. J'aurais pu l'achever à ce moment-là si lord Mansarian n'avait pas poussé un hurlement de douleur épouvantable. Je me retournai et vis Morjin retirer brusquement son épée ensanglantée de son ventre. Cela donna à Salmélu le temps de faire faire demi-tour à sa monture et de quitter le champ au galop.

« Val ! » me cria Kane. Il para un coup brutal de Ra Zahur, puis abattit son épée sur son cou et lui trancha la tête. « Il faut aller à la maison ! »

Mais nous n'avions plus le temps. Alors que je faisais avancer Altaru pour tuer le dernier ennemi qui m'attaquait, Morjin reprit sa charge vers la maison. Six de ses chevaliers étaient toujours devant lui pour le couvrir. La corde d'un arc claqua et une flèche alla en gémissant s'enfoncer dans la poitrine de l'un d'eux. À présent, il ne restait plus que cinq hommes devant Morjin. Maram décocha une deuxième flèche avec le même résultat, et ils ne furent plus que quatre. Et puis, avant que Maram ne puisse prendre une autre flèche et la lancer, les quatre chevaliers et Morjin atteignirent la maison dans un bruit de tonnerre.

Aiyiyarii !

« Bemossed ! » criai-je.

Je sentais Morjin hurler sa haine envers cet homme doux qui devait être le Maîtreya. Je savais qu'il ne tarderait pas à le tuer, soit avec sa voix meurtrière, soit avec son épée. Je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher. Je retournai à la maison au galop avec Kane me couvrant sur le côté, et le vent me brûla le visage. Je ne pouvais pas croire que nous avions fait tout ce chemin pour laisser Bemossed tomber entre les mains de la bête vorace qui se précipitait vers le mur de la maison

sans cesser de hurler sa haine.

« Val ! À l'aide ! » cria Maram.

Mais je ne pouvais pas l'aider. Je ne pouvais que regarder avec horreur Morjin sauter de son cheval, puis sur le mur d'un mouvement incroyablement gracieux. Il abattit son épée sur Maram qui retomba derrière le mur. Puis il bondit dans la maison et le mur m'empêcha de le voir fondre sur Bemossed et mes autres amis. Un cri terrible fendit l'air.

Quelques secondes plus tard, Kane et moi atteignions la maison. Nous mîmes pied à terre et courûmes vers l'entrée. Je me précipitai le premier et marchai sur les corps de deux chevaliers qu'Atara avait tués. Elle était debout, son arc à la main, une troisième flèche ramenée près de son oreille. Je lui hurlai : « Atara, c'est moi ! »

Immédiatement, elle abaissa son arc. Je me tournai et vis Maram qui se relevait près du corps du chevalier qui avait franchi le mur avant Morjin. Il avait une entaille au front qui saignait. Morjin - c'est incroyable – gisait près du chevalier, mort.

« Quoi ! m'exclamai-je en regardant Bemossed qui avait rejoint maître Juwain et Estrella près des chevaux. Que s'est-il passé ? »

Liljana, qui se tenait au-dessus du corps de Morjin une épée à la main, me mit rapidement au courant : apparemment, Maram avait croisé le fer avec le premier des chevaliers à atteindre le mur et l'avait tué alors qu'il essayait de l'escalader. Puis il avait également abattu le deuxième. Cependant, en sautant dans la maison,

Morjin avait assommé Maram en lui flanquant le pommeau de son épée dans le front et il s'était écroulé. Ensuite, Morjin avait tenté de tuer Liljana pour atteindre Bemossed. Mais Daj, accroupi à l'abri derrière le mur, lui avait plongé son épée dans l'abdomen jusqu'au cœur. C'était presque impossible de tuer l'un des grands Elijins d'un seul coup, mais Daj paraissait avoir accompli cet exploit.

« Je me suis caché », me dit-il. Il exhibait fièrement son épée ensanglantée. « Comme lord Morjin m'avait obligé à le faire à Argattha, je me suis caché et je l'ai tué. Il est bien mort, hein ? » Je savais qu'il était mort, et tous les autres le savaient aussi. Cependant, pour s'en assurer, Kane s'approcha et lui trancha la tête d'un coup d'épée. Il découpa la gelstei noire fixée sur son front et me donna la pierre. Puis il planta ses doigts dans les cheveux dorés de Morjin et brandit sa tête au-dessus des murs de la maison pour que tout le monde puisse la voir.

« À mort ! rugit-il. Mort à la Bête et à tous ses partisans ! » Debout derrière le mur avec Kane, je balayai du regard le champ ensanglanté parsemé de cadavres. En voyant ce que Kane brandissait, les derniers chevaliers cessèrent le combat et le dévisagèrent avec horreur.

« C'est lord Morjin ! s'écria l'un des chevaliers en cape rouge. Lord

Morjin est mort !

— Lord Morjin ! reprirent un deuxième et un troisième chevalier.
Lord Morjin ! »

Après un calcul rapide, je constatai que les chevaliers de lord Mansarian l'avaient bien emporté sur ceux qui étaient restés fidèles à Morjin, car seuls vingt-trois guerriers en cape rouge occupaient encore le terrain sur leurs chevaux tandis que quarante hommes attendaient les ordres du capitaine Atuan. Les chevaliers de Morjin paraissaient ne plus avoir de chef.

« Le Maîtreya est mort ! Le Maîtreya est mort ! – ce cri se répercutait d'un guerrier vaincu à l'autre.

À ce moment-là, semblant sortir de nulle part, Arch Uttam tenta de rallier les chevaliers en s'écriant : « Vengeance ! Tuez les déviants et vengez lord Morjin ! »

Cependant, les chevaliers en cape rouge ne lui accordèrent aucune attention. Deux d'entre eux firent demi-tour pour s'éloigner de la maison, puis trois autres en firent autant. Soudain, les derniers abandonnèrent et traversèrent la prairie dans tous les sens en direction des montagnes. Voyant que sa cause était désespérée, Arch Uttam nous maudit avant de partir au galop à leur poursuite.

Le capitaine Atuan, qui avait effectivement pris le commandement, arpentait lentement le champ avec le capitaine Roarian et d'autres chevaliers à la recherche de survivants. Il se montra clément avec les vaincus, car une heure plus tôt ceux-ci étaient ses compagnons. Parmi les blessés, ceux qui portaient une cape rouge et pouvaient encore monter furent hissés sur des chevaux et chassés de la prairie ; ceux qui ne pouvaient pas monter, et seraient morts de toute façon, furent passés par le fil de l'épée. Les blessés du capitaine Atuan furent traités de la même façon, ce qui posa un gros problème car il s'avéra que l'un d'eux était lord Mansarian.

« Il est mourant, me lança Atuan en arrivant près de la maison. Il demande au Hajarim de calmer ses douleurs avant de partir. »

Sans se montrer aucunement effrayé par les derniers chevaliers d'Atuan qui avaient terrorisé le nord de l'Hespéru pendant si longtemps, Bemossed sortit de la maison et nous le suivîmes. Nous traversâmes le champ et atteignîmes l'endroit où lord Mansarian gisait dans l'herbe, mourant. Quelqu'un lui avait ôté son armure et avait découpé le rembourrage dessous. Atuan, Roarian et les anciens guerriers en cape rouge furent choqués de voir Bemossed poser ses mains autour de la terrible blessure ouverte dans le ventre de lord Mansarian. Ce dernier secoua la tête comme s'il voulait signifier à Bemossed que son état était désespéré.

« Laisse-moi partir, dit-il de sa grosse voix râpeuse. Laisse-moi te remercier d'avoir sauvé Ysanna. Je ne t'ai jamais remercié, n'est-ce

pas, Hajarim ? »

En réponse, Bemossed se contenta de sourire et de le regarder.

« Je n'ai jamais su ton nom, non plus. Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Bemossed.

— Bemossed, fit lord Mansarian en lui rendant son sourire. C'est un beau nom. »

Et soudain, avant que Bemossed n'ait eu le temps de pratiquer sa magie sur lui, il ferma les yeux et mourut.

« C'était son heure », dit Bemossed en écartant ses mains du corps de lord Mansarian. Son visage brillait d'une étrange lumière. Il ne semblait pas du tout déçu d'avoir raté l'occasion de le guérir.
« Enterrons-le. »

Là-dessus, pendant les dernières heures de la journée et jusque tard dans la nuit, nous aidâmes le capitaine Atuan et ses hommes à creuser des tombes pour lord Mansarian et pour tous ceux qui avaient trouvé la mort dans ce champ. Nous enterrâmes le pauvre Taitu et l'infâme Ra Zahur – et même les restes de l'être qui se faisait appeler Morjin.

Quand la lune se leva au-dessus de la terre et éclaira de sa lumière argentée les nombreux tumulus que nous avions élevés dans la prairie, le capitaine Atuan nous fit ses adieux. Debout devant la tombe de lord Mansarian, il nous dit : « Nous nous sommes attardés ici plus que nous n'aurions dû, mais nous devons partir. »

Dans la lumière blême, je contemplai les quarante chevaliers fatigués par la bataille, debout près de leurs chevaux. Je répondis à Atuan : « Mais où irez-vous ?

— Chez nous, pour rassembler nos familles et fuir dans la forêt. Dorénavant, nous allons être recherchés.

— Nous aussi nous serons recherchés, intervint Maram. Vous devriez peut-être nous accompagner jusqu'aux montagnes. »

Atuan secoua la tête. « Je ne pense pas que nos anciens compagnons partiront à votre poursuite. Ils retourneront certainement au campement du roi Arsu pour faire un rapport sur ce qui s'est passé ici. Vous avez du temps. »

Puis il nous révéla un passage secret dans la montagne qui menait à Senta et qui se trouvait plus près que le Khal Arrak.

« Rentrez chez vous, ajouta-t-il, où vous voulez. Mais soyez prudents. Je crois que maintenant que lord Morjin est mort, la rébellion va s'étendre à tout Ea. »

Là-dessus, il enfourcha son cheval, imité par les chevaliers qui étaient restés fidèles à lord Mansarian. Ils s'éloignèrent dans la nuit et, au détour de la colline, disparurent en direction du sud.

Mes amis et moi demeurâmes quelques instants encore en silence dans le cimetière éclairé par la lune. Puis Daj me demanda : « Est-ce que lord Morjin est vraiment mort ? »

J'ouvris ma main pour contempler le morceau de jade noir que Kane avait découpé sur le front de notre ennemi. Il paraissait émettre des ondes hostiles et murmurer d'une voix douce et cruelle qui me maudissait tout en m'appelant.

« Non, il n'est pas mort, répondis-je à Daj. Morjin n'aurait jamais risqué sa vie en venant en Hespéru et encore moins en poursuivant Bemossed et en attaquant la maison. Tu as tué une drogoule.

— Il m'a chuchoté quelque chose d'étrange juste avant de mourir, reprit Daj. Il m'a dit : "Dis à Valashu que je suis libre. " » Je refermai mon poing autour du jade noir aux facettes anguleuses, puis je retournai à la maison où je trouvai deux pierres de bonne taille. Je posai le jade noir sur la plus plate des deux avant de me servir de l'autre comme marteau pour briser la fragile gelstei en mille morceaux.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? » demanda Daj en s'approchant de moi.

Je regardai Bemossed qui tenait la main d'Estrella dans la lumière éclatante qui tombait du ciel et lui souris. « Maintenant, on rentre chez nous. »

Je me retournai pour enfourcher Altaru et entreprendre le long voyage de retour vers le pays d'où nous venions.

Après cela, nous ne chevauchâmes que deux heures environ. Nous étions tous épuisés et le terrain se fit très vite plus vallonné et plus rocailleux encore. Cependant, nous voulions mettre quelques milles entre la maison et nous au cas où les Capes Rouges décideraient de revenir. Nous finîmes par installer notre camp dans un amas de rochers au-dessus d'un cours d'eau dévalant de la montagne. En dépit du sol presque trop dur pour dormir, tout le monde dormit – tout le monde sauf Kane. Il monta la garde avec son arc bandé en surveillant au-dessous de nous le terrain accidenté éclairé par la lune. Mais cette nuit-là, personne ne nous poursuivit, pas même en rêve.

Au matin, le soleil se leva à l'est, doré et radieux. Et Bemossed aussi. Il était animé d'une nouvelle détermination et souriait davantage, comme s'il était enchanté par tout ce qu'il voyait. Ses yeux brillaient d'une nouvelle lumière. Dans les jours qui suivirent, je m'attendais à ce qu'ils perdent leur éclat, mais il n'en fut rien.

Juste avant de repartir en direction du passage secret, alors que maître Juwain changeait le pansement de Maram dont la blessure à la poitrine n'avait jamais cicatrisé, Bemossed s'approcha de lui. Il plaça sa main directement sur la plaie rouge et à vif et Maram poussa un cri quand le sel de la peau de Bemossed le brûla. Cela n'empêcha pas Bemossed de laisser sa main posée dessus un long moment. Et quand il l'enleva, la peau de Maram était redevenue intacte.

« Oh ! Oh, Seigneur ! s'écria Maram en tendant son torse vers le ciel. Je suis guéri ! »

Il attira Bemossed à lui et le serra très fort dans ses bras, puis se mit à danser à moitié nu dans les rochers. Il poussa des cris de joie et dit à Bemossed : « Vous êtes le Maîtreya, vous l'êtes vraiment, et maintenant, plus rien n'est impossible ! »

Malheureusement, les faits devaient lui donner tort. Bemossed entreprit de poser ses mains sur le visage d'Atara, puis sur la gorge d'Estrella. Mais même au terme d'une heure d'efforts considérables, Estrella ne pouvait toujours pas trouver de mots pour parler et les orbites d'Atara demeuraient vides.

« Je suis désolé », dit Bemossed à Atara. Il inclina la tête devant Estrella. « Je vous ai déçues. »

En dépit de son chagrin, Atara lui serra la main. « Jamais vous ne me décevrez. Il doit y avoir beaucoup de choses qui dépassent le

pouvoir du Maîtreya lui-même. »

Elle lui fit un sourire triste et mélancolique, et pourtant plein de joie. Elle paraissait plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

« Qu'est-ce qui peut dépasser le pouvoir de l'Être de Lumière ? » Aux anges, Maram se frappait la poitrine en regardant Bemossed. « Le pouvoir parfait d'un homme parfaitement parfait ! »

Bemossed plissa ses yeux sombres et pinça les lèvres de colère. « Le pouvoir qui passe à travers moi, quel qu'il soit, est peut-être parfait, mais moi, certainement pas. »

Mais Maram se contenta d'agiter sa main devant les rochers baignés par le soleil et l'herbe verte tout autour de nous en disant : « Aujourd'hui, tout est parfait ! »

Bemossed roula des yeux exaspérés, mais ne put s'empêcher de lui sourire. Puis il se tourna vers moi et dit : « Vous comprenez, n'est-ce pas ? »

Je le regardai et sa bonté, sa gentillesse et son enthousiasme débordant illuminèrent son visage. Mais la lumière profonde qui l'habitait maintenant mettait également en évidence sa nervosité, son obstination et son angoisse de vivre – ainsi que tous ses autres défauts. Et plus elle brillait, plus ces défauts se voyaient clairement et distinctement.

« Laissez du temps au temps », lui dis-je en lui donnant une claque sur l'épaule. Je me tournai vers Atara, puis Estrella. « Mon frère Asaru avait beau être le meilleur chevalier que Mesh ait jamais connu, il n'avait pas appris à manier l'épée en un jour. »

Bemossed réfléchit à ce que je venais de dire. Je trouvais étrange qu'alors même qu'il était plongé dans un silence profond, mystérieux et songeur, quelque chose en lui semblait émettre de la lumière.

« Val a raison, dit maître Juwain en s'approchant de Bemossed. Tout ce que j'ai lu sur le Maîtreya me porte à croire qu'il a besoin d'apprendre à utiliser son don, comme n'importe quel homme. » Bemossed hocha la tête et, une fois de plus, son visage s'illumina. « Très bien, dans ce cas, quittons ce pays et allons dans un endroit où je pourrai faire cet apprentissage. »

Sur ce, nous sellâmes nos chevaux et chevauchâmes jusqu'à la bande de forêt qui s'étendait au-delà de cette région de pâturages. Nous ne vîmes aucune trace de Cape Rouge à nos trousses, ni de personne d'autre d'ailleurs. Une multitude d'oiseaux chantaient dans les arbres et des cerfs broutaient les buissons, mais si cet endroit avait été peuplé autrefois, cela faisait des années que ses habitants avaient fui vers d'autres contrées. Traversant les collines sauvages, nous montâmes vers le col dont Atuan avait parlé. Nous eûmes du mal à trouver cette brèche soudaine et traîtresse dans la montagne qui tenait

plus de la fissure dans le rocher que du véritable col. Nous fûmes obligés d'aligner les chevaux en file indienne pour le franchir. Il serpentait vers le nord et l'est et nous dûmes le négocier avec une prudence extrême pour éviter que l'une de nos montures – ou nous-mêmes – ne trébuche et ne se casse une jambe. Finalement, au terme de longs et pénibles efforts, nous débouchâmes dans la vaste cuvette où nous aperçûmes de nouveau la ville de Senta. De hauts sommets déchiquetés formaient un cercle blanc de plusieurs milles autour de nous.

Maram contempla les champs de blé au sud des maisons et des bâtiments de Senta et la proéminence rocheuse appelée Mont Miru. C'était là que se trouvait l'entrée des Grottes Musicales qui permettait de descendre sous terre. Il me dit : « J'aimerais tellement voir cette merveille. J'aimerais tellement entendre les anges chanter. »

Mais cela ne devait pas se passer ainsi. Après avoir tenu conseil, nous décidâmes que retourner dans les grottes pourrait se révéler trop dangereux.

« Bon, expliqua Kane, il se pourrait que le roi Yulmar ne nous fasse pas bon accueil. La dernière fois que nous sommes passés par là, nous avons laissé un carnage à l'entrée des grottes. »

Liljana hochâ la tête et ajouta : « Il faut faire tout notre possible pour traverser Senta sans éveiller l'attention des prêtres kallimuns et de leurs espions.

— Mais nous avons vaincu les Kallimuns – une fois de plus ! s'exclama Maram. Et nous avons tué le plus grand monstre que Morjin ait jamais envoyé à nos trousses ! Nous avons vaincu le Tar Harath, sans parler de Jézi Yaga et du Skadarak. Et nous avons trouvé l'Être de Lumière ! Nous devons aller chanter nos exploits dans les grottes !

— Tu ne m'avais pas dit que tu ne voulais plus jamais descendre sous terre ? lui demandai-je.

— Eh bien, je l'ai peut-être dit, mais c'était avant, répondit-il en regardant Bemossed. »

Cependant, Maram finit par se ranger à nos arguments et par admettre, à contrecœur, qu'il fallait se montrer prudents. C'était, dit-il, la plus grande déception de sa vie. Toutefois, le fait qu'Alphanderry, le plus grand ménestrel de cet âge, puisse chanter pour lui à la place des grottes le consolait un peu.

« Je reviendrai, se promit-il en contemplant le Mont Miru. Un jour, Morjin sera définitivement et totalement vaincu et je reviendrai ici faire un vrai pèlerinage. »

Nous passâmes la plus grande partie de la journée à traverser, ou plutôt à contourner, le minuscule royaume de Senta car nous décrivîmes un grand cercle autour des terres cultivées et des forêts en restant tout près des montagnes. Nous ne croisâmes qu'un bûcheron et

quelques paysans qui nous donnèrent la permission de passer par leurs champs. En fin de journée, nous installâmes notre camp dans un bois au nord-ouest de la ville, juste au pied de la montagne en forme de pyramide qui nous avait indiqué le chemin de Senta. Le lendemain matin, nous montâmes jusqu'au col et contournâmes le pic verglacé, laissant ainsi loin derrière nous les royaumes civilisés de l'extrême ouest d'Ea.

Nous pénétrâmes dans l'épaisse forêt de ces hautes terres sauvages où personne ne vivait. Le reste de la journée et une partie du lendemain, nous entreprîmes avec beaucoup de précautions une longue descente en cherchant entre les arbres et les énormes rochers le chemin par lequel nous étions arrivés à Senta. Kane avait une excellente mémoire du terrain, et moi aussi, et nous retrouvâmes facilement les différents morceaux de route et la longue vallée à travers laquelle elle passait. La Vallée de la Mort, disait Maram, car cela l'inquiétait de ne pas savoir ce qui était arrivé aux gens qui y avaient vécu autrefois. Mais comme la première fois lors du voyage aller, cette large trouée verte dans la terre fut exactement le contraire d'une vallée de la mort, car elle nous fournit des pommes mûres et du blé sauvage doré ainsi que des antilopes, des sangliers et d'autres gibiers qui nous permirent de subvenir à nos besoins.

C'est là, pendant les journées chaudes et ensoleillées du début du mois d'ioj, que Bemossed finit par apprendre à monter. Là aussi qu'il entreprit de vérifier si nous avions réellement imposé une défaite significative à Morjin. Jour après jour, tandis que nous suivions la vallée couverte d'herbe, il regardait les rochers et les trembles au feuillage doré comme s'il cherchait l'éclat de la Pierre de Lumière dans toutes les choses. À deux reprises, comme pendant la bataille contre la drogoule de Morjin, je vis la Pierre de Lumière apparaître et Bemossed tendre le bras pour l'attraper. Il ne semblait pas encore capable de se l'approprier et de l'utiliser comme il était destiné à le faire. Cependant, nous avons tous senti un changement dans nos gelstei. Refroidie, la pierre de feu de Maram avait maintenant la température du pain chaud et Atara avait soudain découvert que sa kristei était plus lumineuse et presque libre de toute souillure – et il en allait de même pour les nôtres. Cela nous donnait à tous l'espoir que Morjin était peut-être en train de perdre son pouvoir sur elles.

Après douze jours de voyage facile, alors que nous approchions du canyon qui débouchait sur le Désert Rouge, la vallée devint plus aride. Personne parmi nous ne souhaitait repasser par cette terre désolée. Surtout pas Maram qui cherchait des arguments pour repousser cette traversée ou même l'éviter complètement.

« Mais Bemossed fait tellement de progrès ici ! disait-il. Si nous allons dans le désert, il lui faudra lutter contre la chaleur

épouvantable et il n'aura plus l'énergie nécessaire pour combattre Morjin.

— Mais on ne peut pas rester éternellement dans cette vallée, lui répondit Liljana.

— Pourquoi pas ? Il y a assez de gibier pour nous nourrir éternellement – et du blé sauvage dont on pourrait tirer une excellente bière. »

Liljana sourit presque en entendant cela. Elle répliqua : « Mais je n'ai pas vu de raisin pour faire du vin et donc de l'eau-de-vie. Et il n'y a pas du tout de courtisanes. »

Cela fit réfléchir Maram. « Mais on pourrait au moins attendre ashvar, non ? Ou même valte, quand il fait un peu moins chaud dans le désert ?

— Il doit y faire moins chaud maintenant qu'au mois de marud, lui dis-je. Nous devons le traverser le plus tôt possible, et tu sais pourquoi. »

À ces mots, Maram leva les bras en signe de capitulation. « D'accord, vieux, mais si je meurs d'un coup de chaleur dans le Tar Harath, tu ne te le pardonneras jamais. »

Le lendemain après-midi, nous atteignîmes la Ville Morte à moitié ensevelie dans les sables rouges et tourbillonnants du désert. Des centaines de milles désolés s'ouvraient au nord-est devant nous. Il y poussait un peu de sauge, des herbes de rocaille et d'autres plantes résistantes. On disait qu'il y pleuvait en segadar et durant les autres mois de l'hiver, mais à moins qu'Estrella n'use de nouveau de ses pouvoirs magiques, nous avions peu de chances de voir de l'eau tomber du ciel.

Pendant trois jours, nous nous dirigeâmes vers l'est en prenant de l'eau dans les puits des Yieshi que nous rencontrions. Nous ne vîmes aucun homme ni aucune femme de cette tribu, pas même au puits le plus à l'est où vivaient Manoj et sa famille avec leurs petites tentes noires et leurs chèvres malodorantes. Nous pensâmes qu'il était peut-être parti faire la guerre contre les Zuri, mais nous ne le savions pas vraiment. Nous remplîmes nos outres à ras bord dans ce puits qui était encore presque plein après l'orage qu'Estrella avait déclenché, mais nous ne laissâmes pas de pièces en paiement. Comme nous le rappela Atara, nous avons donné beaucoup d'eau aux Yieshi ce qui, dans le désert, est cent fois plus précieux que l'or.

Puis nous entrâmes dans le Tar Harath. Cette vaste région de rochers écrasés de soleil et de dunes incandescentes ne se révéla pas aussi épouvantablement chaude que ne le craignait Maram - c'est-à-dire que l'air torride ne nous brûla pas complètement les poumons et ne nous décolla pas la peau des os. Mais les journées étaient amplement assez étouffantes pour nous faire transpirer, jurer et

souffrir. Cependant, nous le supportons. Maram, qui avait fait le trajet inverse seul, eut l'amabilité de remarquer qu'en notre compagnie les milles et les jours passaient plus vite. Et puis, dit-il, maintenant que ses blessures étaient guéries, les souffrances qu'il devait endurer étaient à peu près humaines.

Celles-ci augmentaient à mesure que nous nous enfoncions dans le Tar Harath. Pendant tout notre voyage, nous avons connu de nombreux miracles, mais nous n'avions aucun moyen surnaturel d'empêcher le soleil d'aspirer l'eau de notre corps et de vider nos outres un peu plus à chaque mille parcouru.

Finalement, l'eau vint à manquer. Estrella sortit la coupe bleue que lui avait donnée Oni et essaya de faire surgir des nuages de nulle part. Elle n'y parvint pas. Nous ne comprîmes jamais exactement pourquoi. Apparemment, certaines choses, en particulier les secrets du vent et du cœur humain, resteraient toujours un mystère.

À ce moment-là, nous aurions pu perdre espoir, mais ce ne fut pas le cas. Je rappelai à Maram, et à moi-même, qu'à l'aller, Estrella nous avait guidés jusqu'au Vild et qu'elle nous y mènerait de nouveau. Et il en fut ainsi. Nous avons traversé les sables mouvants du désert tout droit, en conservant toujours le même cap et, moins d'un jour plus tard, nous tombâmes sur les chênes géants et les olindas qui poussaient comme par enchantement au milieu de ces terres arides. C'est ainsi que nous pénétrâmes dans le bois des Loikalii, déshydratés et rongés par la poussière, mais toujours merveilleusement vivants.

Quand Maira vint nous accueillir, accompagnée d'Annéli et d'autres représentants du peuple des petits hommes, elle s'exclama joyeusement : « Les chercheurs sont revenus ! Avec l'Être de Lumière qu'ils cherchaient ! Il faut organiser un banquet ! »

Il nous fallut deux jours pour manger et boire tous les fruits frais et secs, tous les vins et toutes les choses succulentes que les Loikalii rapportaient pour nous de leurs bois généreux. Après avoir pris tout le repos désiré, nous nous relevâmes pour manger, boire et chanter de nouveau. Je débballai une bouteille de vieille eau-de-vie achetée en Hespéru que je gardais depuis de nombreux milles. Comme je l'avais promis à Maram, je remplis nos chopes de ce liquide merveilleux et portai un toast à l'amour. Dans le but d'apporter plus d'amour au monde, Maram renoua avec Annéli qui voulait qu'il lui raconte encore et encore comment Bemossed avait guéri sa blessure inguérissable. Finalement, au troisième jour de notre séjour, nous nous réunîmes tous autour de l'étang magique d'Oni qu'elle appelait l'Eau. Bemossed eut du mal à croire que j'étais tombé dedans et que j'étais ressorti sur les rives d'un autre plan d'eau très semblable dans un autre monde. Alors que nous contemplions ses eaux calmes et argentées, je lui dis : « Pourquoi n'essayez-vous pas ? Pourquoi ne plongez-vous pas dedans

pour voir ? »

Juste à ce moment-là, les tours améthyste et les bâtiments dorés de la ville d'Ivéram firent leur apparition dans les eaux miroitantes de l'étang. Bemossed poussa un cri d'étonnement et répondit : « Non merci. Je suis un homme de ce monde-ci. »

Il planta son pied dans la rive de l'étang et me prit le bras pour se remettre d'aplomb en fixant avec stupéfaction les visages et les silhouettes du Peuple des Étoiles qui achevaient de se montrer. Je reconnus le noble Ramadar, Eva, Varjan et d'autres véritables Valari que j'avais rencontrés dans leur monde de Givène. Ils ne disaient pas un mot, mais de toute façon, je pense qu'aucune langue commune ne pouvait traverser l'eau qui reliait nos deux mondes. Je savais cependant que le Peuple des Étoiles avait reconnu Bemossed pour ce qu'il était. Leurs yeux noirs et brillants brûlaient d'une joie immense.

Et puis soudain, l'étang se mit à étinceler comme du silustria et le Peuple des Étoiles disparut de notre vue. Dans l'eau limpide, d'autres choses prirent forme : le grand astor doré, Irdrasil, et les deux montagnes blanches et parfaites qui l'encadraient au loin, le Telshar et le Vayru. Bien que les Galadins d'Agathad n'apparaissent pas à nos yeux, je devinai qu'Ashtoreth et Valoreth – et d'autres membres de leur ordre – avaient connaissance de bien des choses qui se passaient sur Ea et ailleurs. S'ils avaient un visage comme les autres êtres humains, ils souriaient sûrement de voir Bemossed et de savoir que tout Eluru avait un nouveau Seigneur de Lumière.

Au bout d'un moment, le rayonnement de l'étang diminua et sa surface prit un éclat argenté comme n'importe quelle eau stagnante. Les Loikalii, impressionnés par ce qu'ils venaient de voir, se tournèrent vers Bemossed et applaudirent en scandant : « Une chanson ! Une chanson – chantez-nous une chanson ! »

Bemossed parut sincèrement gêné. « Je n'en connais pas beaucoup, et aucune qui soit à la hauteur d'un tel miracle. »

C'est alors qu'Alphanderry sortit du néant et s'approcha de lui. Il lui sourit et lui dit : « Hé, j'ai des chansons ! Des milliers de milliers de chansons ! Si vous me donnez quelques notes, je vous en offrirai une. »

Tandis qu'Estrella et moi prenions nos flûtes et Kane son luth – et que les Loikalii suçotaient des pommes et des prunes mûres pour préparer leur gorge à un festival de chansons – Alphanderry, debout près de l'étang, regardait Bemossed d'un air bizarre. Et soudain, il se mit à chanter le vieux poème que maître Juwain et nous tous aimions tant :

*Quand dans le Rayon d'or la terre entrera,
L'âge le plus sombre s'achèvera ;
Quand le feu de l'ange la terre illuminera,*

Un jour plus lumineux sous les étoiles brillera.

*Un jour sans mort, un âge de lumière ;
L'éclat des Ieldras sur la terre tombera ;
La fin de la nuit, la fin de la guerre,
Attend la naissance du dernier Maîtreya.*

*Porteur de la Coupe des Cieux,
La claire lumière de l'Unique au cœur et dans les yeux,
Le salut à la terre il apportera,
Et dans le ciel les couleurs ranimera.*

*Et là, dans ces étoiles, lumières intemporelles,
Objets de nos songes, nos rêves, nos aspirations,
Sur ces hauteurs à l'éclat exceptionnel,
Notre ancienne patrie nous regagnerons.*

Les Loikalii apprirent la plupart des paroles et la musique en une seule fois, car ils étaient doués pour le chant. Ils insistèrent pour chanter le poème une fois, deux fois, trois fois de plus, jusqu'à ce qu'ils le connaissent parfaitement. Puis Maira se leva dans l'herbe et dit à Alphanderry : « Vous apportez des paroles qui font écho à nos rêves.

— Comment pourrait-il en être autrement ? répondit-il. J'appartiens à la Forêt, n'est-ce pas ? »

Maira sourit et se tourna vers Bemossed. « Et espérons, espérons que vous, vous apporterez le feu qui guérit ! »

Pendant un instant, les yeux de Bemossed se chargèrent d'inquiétude, comme s'il avait le regard plongé dans un lieu sombre. Puis cette humeur se dissipa devant l'éclat de son dessein. J'avais beau ne deviner en lui ni vanité ni arrogance, je sentais bien qu'il n'était pas prêt à faire preuve de fausse modestie. Maintenant qu'il savait avec certitude qui il était et ce qu'il était, il semblait l'accepter avec le naturel d'une fleur ouvrant ses pétales au ciel.

« Ce que j'apporte existe déjà, dit-il à Maira. Le feu dont vous parlez est répandu sur la terre, mais les gens ne le voient pas.

— Alors vous les aiderez à voir », répondit Maira.

À ces mots, Bemossed sourit tristement en regardant Atara.

« Vous le ferez, vous le ferez, répéta Maira. Et quand tous les hommes verront le monde tel qu'il est réellement, le monde ne sera plus jamais le même. »

En fin de matinée, nous fîmes nos adieux à Maira et aux Loikalii. Oni promit d'envoyer du nord-ouest des vents rafraîchissants, et il en fut ainsi. Quand nous eûmes quitté les bois pour nous frayer un

chemin entre les tas de sable de couleur rouge, nous suivîmes ce vent persistant, ou plutôt, c'est lui qui nous suivit. Et si ces journées n'eurent jamais la fraîcheur d'un bel après-midi de valte dans les montagnes de Mesh, nous fûmes néanmoins capables de voyager de l'aube au crépuscule sans nous arrêter. Même en plein midi, la chaleur paraissait agréable, comme si les rayons du soleil transperçaient nos vêtements et notre peau pour apporter à notre corps le bien-être et l'amour de la lumière.

Nous étions tous éblouis par la lumière pure au cœur du désert. Pendant les longues heures de la journée, le sable renvoyait les rayons du soleil vers un ciel parfaitement bleu. Et la nuit, les étoiles scintillantes apparaissaient par millions. Comme Bemossed semblait ignorer presque tout de l'astrologie, je lui indiquai les constellations telles que le Cygne et la Grande Ourse, et d'autres que mon grand-père m'avait montrées autrefois. Un soir après le dîner, alors que nous étions assis ensemble au sommet d'une grande dune, Bemossed tendit la main vers un groupe d'étoiles appelées Larmes des Anges et dit : « Je ne pense pas que ces étoiles brillent au-dessus de l'Hespéru.

— Bien sûr que si, répondis-je. Nous ne sommes pas encore assez au nord pour voir des étoiles différentes. C'est juste qu'elles sont pâles et que dans votre pays l'air contient trop d'humidité, ce qui masque leur éclat. »

Il hocha la tête et reprit : « C'est curieux : l'eau, c'est la vie, et il y en a si peu ici. Pourtant, tout ici semble tellement vivant. »

Sans répondre, je contemplai Solaru, Icesse et l'étincelante Arras, ainsi que d'autres lumières qui étaient comme de vieilles connaissances pour moi. Bemossed continua : « Le ciel est si noir ici, et pourtant les étoiles sont si brillantes. »

Toujours sans répondre, je cherchai les deux lumières magnifiques que j'avais appelées Shavashar et Elianora.

« Je ne pense pas qu'il puisse nous voir ici, dit Bemossed. Morjin. Et c'est étrange parce que, dans ce désert, l'air est plus transparent et la lumière plus brillante que je ne l'avais jamais imaginé. »

Je tirai mon épée et regardai la lumière des étoiles jouer sur sa surface argentée. « Un jour, j'ai vraiment cru que Morjin trouverait un moyen de se l'approprier elle aussi. Maintenant, je pense qu'elle est presque libérée de son influence maligne. Les autres disent la même chose de leur gelstei. »

Bemossed sourit. « Et vous pensez que c'est grâce à moi.

— Je sais que c'est grâce à vous. Plus les milles passent, plus vous semblez lucide. Et lumineux, aussi. »

Il fronça ses épais sourcils. « Mais il nous reste encore tellement de milles à parcourir.

— Doutez-vous que nous puissions vaincre Morjin, maintenant ? »

Il réfléchit à ma question tandis que le vent soulevait des volutes de sable sombre au-dessus des dunes miroitantes et soufflait sans discontinuer du nord-ouest, donnant presque l'impression de venir d'un autre monde. Les paroles qu'il prononça ensuite m'accompagneraient pendant de nombreux milles et tout au long de ma vie : « Mais justement, Valashu. Je ne souhaite pas vaincre Morjin comme vous. »

Pendant les jours qui suivirent, alors que nous avançons régulièrement et toujours tout droit à travers le Tar Harath, j'essayai de mieux comprendre cet homme sage, doux et néanmoins puissant qui était né esclave. Il semblait toujours disposé à se montrer franc avec moi, même si je devinais qu'il gardait pour lui les pires de ses souffrances et les plus profonds de ses rêves. Quelque chose dans l'essence de son être faisait penser à du vif-argent : difficile à contempler à cause de son éclat changeant, et impossible à saisir. Finalement, me disais-je, il resterait pour moi un mystère plus profond que la vie et la mort.

Au cours des jours suivants, nous poursuivîmes notre voyage et, après les ides de valte, nous entrâmes dans la dernière partie du mois. À mesure que nous nous éloignions de la forêt des Loikalii, le vent du nord faiblissait et il finit par tomber complètement. Cela n'avait pas d'importance car la température du désert avait commencé à baisser d'elle-même. Notre longue traversée devint presque agréable.

Et puis nous quittâmes le Tar Harath pour pénétrer dans le pays des Avari. Le 24 valte, nous trouvâmes la brèche dans la montagne qui abritait le Hadr Halona. Alors que nous passions entre les tentes et les maisons de ce lieu d'eau, les Avari sortirent dans les rues pour nous accueillir. Des guerriers dégainèrent leur épée courbe et nous saluèrent en s'exclamant, étonnés que nous soyons ressortis du Tar Harath. À ma grande consternation, je constatai que nombre d'entre eux avaient le bras en écharpe et le visage bandé et semblaient avoir été blessés récemment. Je compris, sans qu'on me le dise, que les Avari avaient finalement été amenés à faire la guerre comme le craignait Sunji.

Nous le retrouvâmes en fin de journée dans la maison de son père près du lac, car le roi Jovayl avait organisé un grand festin pour fêter la victoire. Parmi les invités se trouvaient les anciens de la tribu avec lesquels nous avions déjà mangé : Laisar, Jaidray, Barsayr et le vieux Sarald. Maidro arriva avec un pansement blanc enroulé autour de la tête et nous poussâmes des cris de joie en retrouvant notre ancien compagnon. Arthayn était avec lui, mais nous attendîmes en vain Nuradayn. Sunji nous informa que l'impulsif Nuradayn était tombé au combat.

« Il a survécu au Tar Harath, nous dit Sunji, tout ça pour mourir en

menant une charge contre les épées zuri.

— C'était un homme courageux et nous lui rendons hommage, annonça le roi Jovayl en nous priant de nous asseoir devant les nombreux plats de nourriture disposés sur son grand tapis blanc. Quand il est parti pour le Tar Harath, nous savions tous que ce n'était encore qu'un gamin trop impulsif. Mais quand il est revenu, c'était un homme, audacieux et néanmoins équilibré, et digne de tout notre respect. C'est pourquoi nous lui avons confié un commandement. »

Il expliqua alors que le désert profond était comme une forge : soit il formait et trempait le caractère d'un homme, soit il le détruisait.

« Le Tar Harath vous a changé, Valaysu, dit-il en me regardant. Il y a quelque chose en vous maintenant, quelque chose d'aussi rare qu'une pierre du ciel, et dix fois plus beau. C'est indéniable. »

Il hocha la tête en direction de Liljana, de Daj, de maître Juwain et s'arrêta longuement pour dévisager Maram. « Vous tous. Vous avez accompli un grand exploit et cette grandeur saute aux yeux. »

Il prit une bouteille de vin et remplit lui-même chacun de nos verres. Puis il inclina la tête devant Bemossed.

« Il semble que vous ayez trouvé celui que vous cherchiez, nous dit-il. Eh bien, nous allons voir. »

Bemossed lui rendit son salut : « Que voulez-vous dire, Seigneur ?

— Mes guerriers sont revenus de la bataille avec moi et, parmi eux, beaucoup trop présentent des blessures qui ne laissent aucun espoir. Si vous êtes le Maîtreya que cherchait Valaysu, vous les guérirez. »

Il nous raconta alors ce qui s'était passé dans le désert pendant que nous faisons notre quête dans le lointain Hespéru. Sunji avait pensé qu'il y aurait une guerre avec les Zuri à l'automne, mais le roi Jovayl l'avait surpris, et tous les membres de la tribu avec, en attaquant les Zuri en pleine chaleur de soal. Et plus encore, il avait surpris les Zuri. La drogoule de Morjin avait empoisonné les puits des Masuds (avec la complicité des Zuri), mais ce fut le roi Jovayl qui prit la tête de la croisade vengeresse. Il s'était allié non seulement avec les Masuds et leur féroce chef Rohaj, mais également avec les Yieshi. Disposant leurs trois armées comme des pointes de lance, il avait organisé une attaque brutale contre les Zuri par l'ouest, le nord et l'est. Ils avaient massacré un grand nombre de guerriers zuri et passé par le fil de l'épée leur chef, Tatuk, et tous les Prêtres Rouges qui l'avaient corrompu. Certaines femmes zuri avaient été enlevées pour servir d'épouses et d'autres avaient été tuées en compagnie de nombreux enfants, car des garçons de dix ans armés de lances et d'épées avaient essayé de défendre leur famille. Le roi Jovayl avait finalement réussi à mettre fin à ce carnage. Ensuite, les guerriers avari, aidés des Masud et des Yieshi, avaient chassé les survivants de leurs maisons et partagé les terres zuri entre les trois tribus.

« Les Zuri n'existent plus, annonça fièrement le roi Jovayl. Nous avons entendu dire que quelques-uns de leurs clans ont demandé grâce aux Vuai, mais ils doivent être peu nombreux et ils ne parviendront jamais à reconquérir ce que nous avons pris. »

J'échangeai un regard avec Maram qui avala une grande gorgée de vin. Ce que les Avari avaient fait était terrible, mais c'étaient là les coutumes des tribus du Désert Rouge. En une seule campagne, brillante et impitoyable, le roi Jovayl avait mis fin aux espoirs de conquête de ce vaste pays que caressait Morjin, du moins pour un certain temps, et j'aurais dû m'en réjouir.

Bemossed, lui, n'avait pas apprécié les nouvelles du roi Jovayl -ni le roi lui-même d'ailleurs. Pendant tout le banquet, il mangea du bout des dents et garda le silence. Plus tard dans la soirée, alors que nous nous promenions au bord du lac, il me dit : « Vous avez vu comment le roi Jovayl et les anciens me regardaient ? Comme si je n'existais que pour confirmer leurs prophéties et justifier leurs croisades ? Est-ce vraiment ma raison d'être ? »

Je contemplai la lumière des étoiles que reflétait la surface noire du lac. « Le roi Jovayl vous a seulement demandé votre aide pour soigner ses hommes, et il n'y a rien de mal à ça.

— Se soucie-t-il d'eux ? demanda-t-il.

— Bien sûr, ce sont ses guerriers.

— Ses guerriers, répéta-t-il. Qui ont assassiné au nom du bien. »

Posant la main sur la poignée de mon épée, je répondis : « C'est ce que j'ai fait moi aussi, Bemossed.

— Je sais – je vous ai vu. Mais vous n'avez pas tué de femmes ni d'enfants.

— Est-ce vraiment mieux de tuer un homme ? Un massacre reste un massacre. C'est la guerre qui veut ça, et c'est pour ça que je la hais. Et c'est pour ça qu'elle doit prendre fin. »

Je me tournai vers lui pour le regarder dans la pâle lumière qui tombait du ciel. « Et c'est pour ça que vous existez. »

Le lendemain matin cependant, quand le roi Jovayl fit venir devant chez lui les blessés qui vivaient dans le Hadr Halona et dans les pâturages plus loin dans le désert, Bemossed refusa de se rendre parmi eux. Il resta dans sa chambre et les gens dirent qu'en fin de compte, soit il n'était pas le Maîtreya, soit il avait perdu ses pouvoirs. Alors ce fut maître Juwain qui alla soigner les guerriers grièvement atteints à sa place. Il avait lui aussi un don merveilleux pour guérir et il réussit à extraire une pointe de lance profondément enfoncée dans le dos de l'un des soldats et à replacer les os d'un autre dont le bras présentait une vilaine fracture. Mais il ne put rien faire pour un troisième guerrier qui avait eu la jambe écrasée par un cheval qui lui était tombé dessus et qui transpirait et hoquetait de douleur – rien sans sa

gelstei, je veux dire. Finalement, désespéré, maître Juwain qui ne voulait pas lui couper la jambe sortit sa gelstei et la maintint au-dessus du membre broyé. Mais comme auparavant pour Maram, au lieu de la lumière guérisseuse, le cristal émit une flamme verte brûlante qui infligea à l'homme une souffrance épouvantable. En voyant cela, le cœur de Bemossed se brisa. Il sortit en courant de la maison du roi Jovayl et, posant sa main sur la jambe du guerrier, la guérit. De la même manière, il soigna un soldat nommé Irgayn qui avait une blessure d'épée infectée au ventre, un jeune Daivayr qui avait des vertiges à la suite d'un coup derrière la tête, et bien d'autres encore. À la fin de la journée, quand il eut achevé son magnifique travail de guérisseur, je l'emmenai à l'intérieur et lui dis : « Vous avez fait preuve de bonté envers des hommes que vous considérez comme des assassins. »

Alors il me regarda, une lumière profonde inonda ses yeux comme de l'eau, et il me répondit : « Tant qu'il y aura la guerre dans ce monde, nous sommes tous des assassins. »

Nous passâmes encore une nuit dans la maison du roi Jovayl et repartîmes à l'aube pour poursuivre notre traversée du désert. Le roi Jovayl ordonna à Sunji, Maidro, Arthayn et à six autres guerriers de nous escorter jusqu'aux limites du pays avari, ce qu'ils firent. Pendant une journée, nous chevauchâmes vers le sud en longeant une petite chaîne de montagnes, puis nous prîmes vers l'est et parcourûmes encore pas mal de milles avant d'atteindre des terres appartenant aux Masuds. Là, près d'un gros rocher rouge au sommet plat comme une feuille de papier, nous fîmes nos adieux à Sunji – en espérant que ce n'étaient pas des adieux définitifs.

« Nous n'avons pas le projet de repasser par-là, lui dis-je, mais le vent souffle où il veut.

— Pas toujours », fit-il remarquer en enlevant son capuchon pour sourire à Estrella. Nous nous étions arrêtés pas très loin de l'endroit où elle avait découvert une nouvelle source dans les montagnes arides. « Mais j'espère qu'un jour, il nous réunira de nouveau.

— Je sais qu'il le fera, répondis-je. En attendant, allez dans la lumière de l'Unique.

— Ça, ce sera plus facile maintenant », dit-il en saluant Bemossed d'un signe de tête. Et il ajouta : « Je ne vous ai pas remercié d'avoir guéri Daivayr, n'est-ce pas ? C'est mon frère. »

Après cela, nous nous dirigeâmes vers l'est dans les terres desséchées et brûlées par le soleil par lesquelles nous étions entrés dans le désert la première fois. Nous buvions l'eau des puits masuds sans craindre d'être pris pour des voleurs. Après la bataille du canyon, quand Yago avait coupé la tête de la deuxième drogoule, il nous avait promis que si nous nous aventurions de nouveau en pays masud, nous

serions les bienvenus.

Et il en fut ainsi. Quatre jours après notre départ du Hadr Halona, une bande de guerriers masuds revenant du massacre des Zuri nous aperçut. Au début, nous pensâmes qu'ils étaient désireux de livrer une nouvelle bataille car ils foncèrent sur nous dans un nuage de poussière. Mais quand nous eûmes crié notre nom et dit que nous étions des amis de Yago et sous la protection de Rohaj, ils répondirent qu'ils seraient heureux de nous offrir à tous l'hospitalité. Joignant le geste à la parole, ils partagèrent avec nous un peu de viande de chèvre séchée, des figues et du lait fermenté. Et les jours suivants, ils chevauchèrent en notre compagnie jusqu'à l'endroit où le désert s'achevait sur la grande paroi des Montagnes Blanches.

Nous fîmes également nos adieux à ces guerriers et je me demandai si nous reverrions vraiment un jour un de ces farouches habitants du Désert Rouge. J'étais surpris de constater que non seulement j'avais fini par aimer le désert – son éclat et sa beauté austère – mais que je redoutais de grimper dans la montagne.

Une partie de mon inquiétude venait de mes souvenirs du monstre qui avait bien failli nous tuer lors de notre première traversée de ces sommets. Tandis que nous montions péniblement vers la trouée où Jézy Yaga avait vécu et où elle transformait les voyageurs en pierre, nous aperçûmes enfin l'endroit où elle avait péri. Perchée sur une plate-forme rocheuse surplombant le désert, elle était toujours là, grande statue de pierre hideuse aux yeux violets. Avec une certaine appréhension, Maram insista pour monter jusqu'à elle et pour poser ses mains sur son visage. Peut-être voulait-il s'assurer qu'elle était bien morte. Puis il se mit à pleurer, sans pouvoir nous dire pourquoi.

Nous dépassâmes cette sentinelle solitaire et commençâmes à avancer péniblement sur le sol accidenté de la trouée. Cette nuit-là, il fit très froid. Maître Juwain calcula que nous étions en ashvar, le mois de la chute des feuilles, qui pouvait se révéler aussi glacial que l'hiver dans les montagnes. Cependant nous n'eûmes pas de neige pendant notre traversée. Nous montions toujours plus haut au milieu d'arbres aux feuilles rouges dans un air qui transformait notre souffle en vapeur. Quand nous atteignîmes l'endroit où Jézy Yaga avait pétrifié Berkuar, près du cours d'eau au centre du défilé, nous fîmes une halte pour prier pour lui. Pareil à un immortel, il portait toujours le médaillon en or que j'avais placé autour de son cou.

« Vous devriez peut-être le reprendre, me dit Liljana en montrant le médaillon. Si quelqu'un passe par là, il y a de fortes chances pour qu'il s'en empare.

— Non, laissons-le-lui, répondis-je, Berkuar a le droit de le garder.

— Dans ce cas, on devrait peut-être enterrer Berkuar et mettre le médaillon avec lui. »

Tout en réfléchissant à sa suggestion, j'observai Bemossed qui se dirigeait vers Berkuar et posait sa main sur ses doigts en pierre. Je me rendis compte que je le regardais avec un peu trop d'intensité.

Alors il me dit : « Je ne peux pas ressusciter les morts, Valashu.

— Je sais, répliquai-je en tapotant le tronc d'un érable. Et je sais qu'il vaut mieux laisser Berkuar où il est, face à ces arbres magnifiques. C'est une sorte de vie, non ? »

Là-dessus, nous nous enfonçâmes dans la partie orientale plus densément boisée du défilé. Je pensais encore et toujours à la vie – et donc à la mort. Nous avions beau être encore assez loin de la partie sombre et malade de la forêt acadienne appelée Skadarak, je savais que nous ne pouvions pas l'éviter. Nos raisons de choisir un itinéraire passant à proximité étaient toujours les mêmes. Si la logique me disait que nous devrions y survivre, comme la fois précédente, à l'idée d'approcher de près ou de loin les arbres noircis et tordus du Skadarak, mon inquiétude se transformait en une terreur épouvantable qui me retournait l'estomac.

Et il en allait de même pour mes amis. Tandis que nous redescendions la montagne et pénétrions dans les bois gris et froids d'Acadu, Daj se fit aussi muet qu'Estrella, et Atara, Liljana et maître Juwain s'abîmèrent dans un silence effrayant. Et puis, alors que les feuilles mortes crissaient sous les sabots de nos chevaux, levant les yeux vers maître Juwain, Maram finit par lui dire : « Au hadrah des Avari, quand vous avez essayé d'utiliser votre cristal, vous n'avez réussi qu'à démontrer que Morjin avait encore de l'emprise dessus. Il est donc possible qu'il ait encore de l'emprise sur le Jade Noir, et donc sur nous. »

Généralement, maître Juwain avait une réponse bien argumentée à pratiquement n'importe quelle affirmation. Cette fois-là, cependant, il se contenta de regarder Maram en haussant les épaules, puis ramena le capuchon de sa cape sur son crâne chauve.

Alors je dis à Maram : « Il n'a pas d'emprise sur nous – en tout cas, pas sur notre cœur.

— Mais, et nos gelstei ? » Il sortit sa pierre de feu et la contempla. « J'ai peur de ce que je sens monter en elle. J'ai vraiment peur, Val.

— Tout se passera bien.

— Ce n'est pas parce que tu le dis que ça se passera bien. » Il se retourna sur sa selle pour regarder Bemossed qui chevauchait à côté des enfants. « Il était censé reprendre le contrôle de la Pierre de Lumière à Morjin.

— Laisse-lui le temps.

— Le temps, marmonna-t-il. Nous atteindrons le Skadarak demain, je crois. Qui sait si nous n'y sommes pas déjà entrés, d'ailleurs. »

Cependant, comme les miennes, ses plus grandes craintes se

révélèrent sans fondement. Après avoir parcouru quelques milles de plus au milieu d'arbres au tronc gris perdant leurs feuilles, nous arrivâmes à la bande de forêt qui bordait les marécages au sud et le Skadarak au nord. Montrant le chemin, je me dirigeai droit dedans. Nous continuâmes à avancer dans un silence étouffant et, bientôt, le ciel se chargea d'épais nuages noirs et nous entendîmes tous l'appel de la voix que nous redoutions plus que tout. Mais à ce moment-là, Bemossed guida son cheval jusqu'à moi d'un petit coup de talon. Il me sourit et le soleil se leva sur le sinistre endroit. Sortant de nulle part, Alphanderry fit son apparition pour nous interpréter un chant joyeux et immortel. Et la terrible voix eut beau continuer à murmurer ses sons à rendre fou, comme elle le ferait toujours, nous n'écoutions pas. C'est ainsi qu'une fois encore, nous achevâmes notre traversée du Skadarak.

Les voies du destin sont étranges. Nous avons fait tout le chemin d'Hespéru, parcourant près de mille milles à travers les paysages les plus hostiles et les plus dangereux d'Ea sans incident, presque comme si nous étions en vacances. Et alors qu'il ne nous restait qu'un dernier bout de forêt à traverser avant d'arriver au terme de notre voyage, Maram se réjouit que la chance ne nous ait pas abandonnés. Mais il se réjouit trop tôt.

Les bois d'Acadu se révélèrent encore plus infestés de Crucifieurs qu'auparavant, car Morjin avait envoyé un bataillon de soldats de Sakai pour réprimer l'agitation et exterminer les forces qui s'opposaient à lui. Nous faisons tout notre possible pour les éviter. Cependant les arbres, de plus en plus nus à mesure que nous progressions vers l'est et vers l'hiver, fournissaient peu d'abri. Nous eûmes des problèmes pour traverser les fleuves : le grand Ea et le Tir. Nous espérions rejoindre les Verts pour être protégés sur une partie au moins de notre parcours, mais nous apprîmes que les Gardiens de la Forêt avaient concentré leurs forces au nord du pays minier en vue d'une grande bataille, à l'endroit où l'Acadu avait une frontière commune avec Sakai. Je mis le cap pratiquement droit vers l'est, sur des feuilles mouillées et entre des arbres qui paraissaient aussi morts et aussi gris que des fantômes. Et nous passâmes seuls les jours pluvieux et sombres d'ashvar.

Nous arrivâmes sans encombre à proximité de la chaîne du Nagarshath dans les Montagnes Blanches. Et puis, sur une distance de cinquante milles, nous livrâmes deux batailles. Pour la première, un escadron de soldats nous tomba dessus à la lisière d'un champ et exigea que nous leur remettions Atara et Estrella afin, dirent-ils, qu'elles « cuisinent pour eux et leur apportent le réconfort ». Nous tuâmes ces dix Crucifieurs rapidement, jusqu'au dernier. Deux jours plus tard, alors que les sommets blancs et déchiquetés des montagnes

luisaient à travers les arbres sans feuilles, un groupe d'Acadiens ralliés à Morjin tenta de nous soulager de nos biens – ainsi que de nos vies. Nous livrâmes un combat à l'arc contre eux : Kane planta une flèche empênée dans l'œil de leur chef pendant que Maram tuait deux hommes en leur décochant ses traits en plein milieu de la poitrine. En voyant cela, leurs compagnons perdirent courage et s'évanouirent dans la forêt. Nous étions sur le point de nous réjouir quand nous découvrîmes que Daj avait la cuisse transpercée par une flèche. Chose extraordinaire, il supportait cette vilaine blessure sans pleurer ni émettre aucun son. Il garda également le silence quand maître Juwain peina pour retirer la pointe dont les barbelures s'étaient prises dans les tendons. Bemossed n'eut aucun mal à refermer la plaie qui saignait et, une heure plus tard, Daj pouvait marcher presque sans douleur. Mais moi, j'éprouvais un sentiment de culpabilité qui ne voulait pas me quitter, car depuis que nous voyagions, c'était la première fois que l'un des enfants était sérieusement blessé.

Nous atteignîmes finalement le lieu où les arbres de la forêt s'élevaient sur les pentes raides de la montagne. Nous retrouvâmes le ravin par lequel nous étions entrés en Acadu quelques mois plus tôt et commençâmes à le remonter. L'ascension s'avéra difficile car, à cet endroit, les précipitations d'ashvar étaient tombées sous forme de neige, et celle-ci devenait de plus en plus profonde à mesure que nous grimptions. Il se mit à faire beaucoup plus froid aussi. Je ne cessais de scruter le ciel pour m'assurer que les nuages en s'épaississant n'annonçaient pas une grosse tempête sur le point de s'abattre sur nous.

« S'il neige trop ou trop longtemps, dit Maram exprimant ainsi mes pensées, on pourrait se retrouver coincés ici tout l'hiver. Combien de nourriture nous reste-t-il ? L'équivalent de dix jours ? Vingt si on fait attention ?

— Taisez-vous ! lui lança Kane en balayant du regard les arbres du ravin recouvert de neige. S'il le fallait, on pourrait toujours tuer quelques cerfs.

— S'il en reste à cette altitude », maugréa Maram en frissonnant. Il contemplait le souffle fumant sortant des naseaux de son cheval.

« Bon, lui dit Kane avec une lueur mauvaise dans les yeux, s'il le fallait vraiment, on pourrait toujours vous tuer vous. Je parie que votre viande nous permettrait de tenir plus longtemps que celle de trois mâles bien gras. »

Pour souligner ses propos, il s'avança et planta son doigt dans le ventre de Maram qui, bien que sérieusement amaigri par les privations du voyage, était encore bien rond. Et Maram lui répondit : « Ce n'est pas drôle du tout ! Vous ne devriez pas plaisanter avec ça ! »

Cependant, quelque chose dans la voix de Kane l'incita à le

regarder pour s'assurer qu'il était réellement en train de plaisanter. Avec Kane, on ne savait jamais vraiment.

« J'ai bien peur qu'avec ou sans neige, nous ne soyons obligés de poursuivre notre route, intervint maître Juwain. Demain, ce sera le vingt-huitième jour d'Ashvar.

— Vous êtes sûrs que nous ne sommes pas en retard ? demanda Maram en resserrant sa cape autour de son cou et en tapant du pied dans la neige. On se croirait plutôt en segadar – fin segadar, même.

— J'ai tenu le compte des jours, le rassura maître Juwain.

— Mais vous êtes certain pour le vingt-huit ? Ça fait quinze jours que je n'ai pas vu distinctement les étoiles.

— Je reconnais que je ne suis pas le meilleur astrologue qui soit, mais si mes calculs sont exacts, demain, la lune entrera en conjonction avec les Sept Sœurs. »

Une fois de plus, je levai les yeux vers le ciel et sa couverture grise au-dessus de nous. Qui pouvait prévoir la trajectoire de la lune cette nuit-là ? On ne voyait même pas le soleil, alors les étoiles...

Nous continuâmes à escalader la montagne toute cette journée et une bonne partie de la suivante. L'un des chevaux de bât fit un faux pas dans la neige épaisse et se cassa le cou sur les rochers. Il mourut avant même que Bemossed ne tente de le sauver. Plus tard, le pied de la jambe blessée de Daj commença à geler et il fallut s'arrêter à plusieurs reprises pour lui réchauffer les orteils.

Nous finîmes toutefois par atteindre une paroi rocheuse où l'un des tunnels qui traversaient ces montagnes s'ouvrait comme une bouche noire béante. Ravi, Maître Juwain annonça que nous avions quelques heures à attendre.

« La conjonction devrait avoir lieu tard dans la nuit, nous expliqua-t-il, deux heures seulement avant l'aube.

— Ah, *devrait* avoir lieu, dit Maram, mais que se passera-t-il si ce n'est pas le cas ? Si seulement maître Storr nous avait donné l'une de ses gelstei pour pouvoir ouvrir ce maudit tunnel à discrétion ! »

Mais, pensai-je, aussi désireux fût-il que notre quête soit couronnée de succès, maître Storr n'avait pas voulu confier la clé de l'école secrète de la Confrérie à des voyageurs qui risquaient d'être capturés et de livrer sa précieuse gelstei à Morjin.

« Si vous vous trompez sur la date, demanda Maram à maître Juwain, quand aura lieu la prochaine conjonction d'étoiles permettant de l'ouvrir ?

— Pas avant le deux triolet. J'imagine que vous n'avez pas envie d'attendre aussi longtemps.

— Je n'ai même pas envie d'attendre une heure, et encore moins douze, répliqua Maram. Mais je suppose qu'on n'a pas le choix. »

Si Bemossed avait douté que l'étang du vild des Loikalii puisse

permettre de rejoindre les étoiles, il ne put contester la magie du tunnel. Deux heures avant l'aube, alors que le ciel commençait à s'éclaircir, nous pénétrâmes dans le boyau sombre creusé dans le rocher. Il s'anima et se mit à palpiter d'une lumière iridescente. Comme la première fois, son fonctionnement nous donna la nausée et nous désorienta ; et comme la première fois, notre détermination inébranlable nous permit de le traverser et de déboucher dans la magnifique vallée ensoleillée qui abritait la plus grande école de la Confrérie.

Cette fois, sa vue ne nous fut cachée ni par une ruse de maître Virang ni par notre propre aveuglement. Nous nous réjouîmes en apercevant le groupe de bâtiments en pierre qui brillaient au bord de la rivière gelée de la vallée. Il nous fallut la moitié de la matinée pour descendre jusqu'à ce refuge à travers les bourrasques de neige. Abrasax et les six autres maîtres, ainsi que les deux cents hommes qui vivaient et étudiaient dans cet endroit, sortirent de leur logement et se rassemblèrent devant la grande salle pour nous accueillir. Quand Bemossed, raide et presque gelé, manqua de tomber de son cheval, Abrasax le contempla longuement. Je devinai qu'il voyait en lui des couleurs autres que celles du monde extérieur : le vert des sapins, les étendues de neige blanche, le soleil doré et éclatant dans le ciel bleu.

« Valashu Elahad, dit maître Storr debout près d'Abrasax, amène un nouvel étranger dans notre vallée. »

Estrella s'approcha de Bemossed et lui prit la main, puis elle agita l'autre dans l'air glacial, comme si elle désirait désespérément pouvoir nous parler de nouveau. Mais comme l'avait fait remarquer Abrasax quelques mois plus tôt, ses paroles avaient moins de pouvoir que ses yeux et son cœur. Elle considérait Bemossed avec adoration et rayonnait d'un éclat merveilleux que ressentaient tous ceux qui les regardaient. Pendant un long moment, ce fut elle qui parut parler sous forme de flots de lumière étincelants et d'océans scintillants, plus éloquents que des mots, tandis que maître Storr restait là, abasourdi et muet, comme les autres Grands Maîtres, les Frères, mes amis et moi-même.

« Ce n'est pas un étranger », dit Abrasax en s'inclinant devant Bemossed. Puis il leva sa longue main ridée et s'écria : « Il est celui qu'annonçaient tous nos livres et tous nos rêves ! La quête a été couronnée de succès ! Valashu Elahad et ses compagnons ont trouvé l'Être de Lumière ! »

Ensuite, faisant fi des convenances et abandonnant toute retenue, il se précipita pour serrer Bemossed dans ses bras, puis chacun de nous à tour de rôle. Son vieux visage rayonnait du plus lumineux des sourires.

Le sévère maître Storr lui-même ne put s'empêcher de sourire avec

lui, et il s'exclama : « Alors ils nous ont apporté le plus beau cadeau du monde – et juste à temps pour votre anniversaire, Grand Père ! »

Les autres maîtres du groupe des Sept et les deux cents frères debout dans la neige poussèrent des acclamations. Finalement, l'attention d'Abrasax se détourna du miracle de l'existence de Bemossed pour se fixer sur l'état pitoyable de nos vêtements, de nos montures et de nos chairs rongées par les soucis. Il nous ordonna alors de nous rendre dans les maisons d'hôtes et de nous reposer de notre grand voyage.

Les quelques jours qui suivirent furent consacrés au repos et au rétablissement. Nous nous installâmes dans les deux maisons d'hôtes au bord de la rivière et passâmes des heures entières à laver nos corps épuisés dans les grandes baignoires en cèdre que les Frères gardaient pleines d'eau chaude et fumante. Nous prenions nos repas dans la grande salle avec les Frères : des mets simples et nourrissants comme de la soupe de bœuf et d'orge, des ragoûts d'agneau et du pain chaud dégoulinant de beurre doux. Nous dormîmes notre content dans de bons lits, emmitouflés dans des draps de coton tout propres et dans d'épais édredons remplis de duvet d'oie. La nuit, il faisait terriblement froid dans ces hautes montagnes et il nous semblait impossible d'avoir un jour souffert de la chaleur impitoyable du Désert Rouge. De la même manière, nous avions du mal à imaginer qu'il y avait dans le monde des endroits et des choses qui n'étaient ni brillants, ni propres, ni bons.

Le cent quarante-septième anniversaire d'Abrasax tombait le trois segadar et les Frères et mes compagnons se rassemblèrent pour le célébrer par une grande fête. Ce jour-là, Liljana travailla toute la journée aux cuisines pour faire des gâteaux au chocolat et à la framboise qui étaient les préférés d'Abrasax. Quand arriva l'heure de les déguster, il loua ses talents et déclara que de toute sa longue vie, dans cette école et dans d'autres, jamais il n'avait mangé de gâteau aussi bon que celui que Liljana avait confectionné pour lui. Il ordonna aux Frères de sortir leur réserve de thés rares pour accompagner les pâtisseries, et tout le monde sucra sa boisson avec un miel de fleurs d'oranger de Galda qui était encore plus rare. Abrasax dit que sa douceur lui rappellerait toujours cette soirée avec Liljana et le reste de notre groupe – et, bien sûr, avec Bemossed.

Nous aurions pu passer tout l'hiver ainsi et nous abandonner au confort et même à la paresse. Mais quand maître Okuth eut jugé que nous avions repris assez de forces, Abrasax nous attribua à chacun une tâche : maître Juwain devait faire un compte-rendu complet de notre voyage en accordant une attention toute particulière à ce que nous avions découvert dans le Vild et dans les Grottes Musicales de Senta. Abrasax demanda à Liljana de commencer à transmettre aux Frères son immense savoir en herbes et en poisons, ainsi que ses nombreuses recettes de plats délicieux qu'ils ne connaissaient pas. Il ordonna que

l'on enseigne à Daj et à Estrella l'ardik ancien ainsi que d'autres langues, les mathématiques, la musique et les lettres. Quand Daj déclara qu'il préférerait passer son temps à achever la *Geste d'Eleikar et d'Ayeshtan*, Abrasax se mit d'accord avec maître Nolashar pour qu'il puisse y travailler pendant ses cours de musique. Atara fut chargée de s'occuper des chevaux, des moutons, des vaches et des cochons que les Frères avaient dans leurs écuries. C'était un travail dur, souvent sale, indigne d'une princesse et encore plus d'une grande guerrière de la Société des Manslayers, mais Atara surprit tout le monde en soignant ces animaux avec un amour qu'elle avait parfois du mal à offrir aux êtres humains. Curieusement, Abrasax exigea que Kane et moi passions au moins trois heures par jour à nous entraîner à l'épée. Et plus curieux encore, il demanda à Maram de s'installer à un bureau pour composer une nouvelle série de vers pour *L'Homme du deuxième chakra*.

Bemossed n'échappa pas aux exigences d'Abrasax. En fait, c'est lui qui avait la tâche la plus difficile, car il devait affronter le plus terrible des ennemis dans un combat impitoyable. Tous les matins, juste après le lever du soleil, Abrasax allait rejoindre maître Virang dans la petite annexe en pierre où ce dernier accompagnait Bemossed dans d'interminables heures de méditation. D'après ce que je compris, leur travail consistait à dégager chacun des chakras de Bemossed afin que la profonde lumière qui l'habitait puisse s'élever et rayonner à l'extérieur, débarrassée des humeurs sombres et des mauvais pressentiments qui l'affligeaient trop souvent. Et tous les après-midi, dans la luminosité intense et brève des jours d'hiver, Bemossed retrouvait maître Storr pour apprivoiser la Coupe d'Ashurun. Chaque fois qu'il se risquait à poser ses mains dessus, cette belle pièce en gelstei d'argent émettait un vif rayonnement doré et entraînait en résonance avec la Pierre de Lumière à Argattha, à des centaines de milles de là. Maître Storr eut tôt fait d'établir que Bemossed pouvait effectivement entrer en contact avec la Véritable Gelstei à distance et que son être lumineux pouvait en atteindre le cœur. Un jour peut-être, il pourrait la contrôler de cette manière, mais maître Storr pensait que cela lui ferait courir un grand danger.

Bemossed n'aimait pas parler de ce sujet et ne disait pas grand-chose non plus de ses combats incessants avec Morjin. Cependant, une nuit, après une séance particulièrement rude, consacrée à fouiller les mystères de la Pierre de Lumière, il me prit à part et me confia : « Morjin mourra plutôt que de restituer la Coupe Céleste. Et il tuera. Il hait... avec tant de haine, Valashu. Bien plus que vous. Et cette haine est si immonde – plus immonde qu'un cadavre pourrissant lentement dans un abattoir depuis mille ans. Vous croyez avoir connu les ténèbres dans le Skadarak, mais ce qui habite Morjin est plus noir que

n'importe quel Jade Noir. »

Il me dit ensuite qu'il ne savait pas comment il arrivait à le supporter.

Pourtant, il le supporta et remporta même une grande victoire sur Morjin. Un jour de yaradar, juste après la période la plus sombre de l'année, nous sentîmes tous que nos gelstei étaient libérées de la souillure de Morjin, comme des blessures débarrassées de leur pus. Maître Juwain prit le risque d'utiliser sa varistei pour faire germer et pousser des graines de barbark qu'il avait rapportées d'Acadu pendant que Liljana, appuyant sa statuette bleue contre sa tête, réussissait à communiquer par la pensée avec une de ses sœurs dans la lointaine Alonie – en tout cas, c'est ce qu'elle prétendit. Maram abandonna ses vers et sortit dans la Vallée du Soleil avec son cristal rouge pour lancer des flammes juste pour le plaisir. Et Kane prit sa gelstei pour montrer comment le jade noir devait être utilisé. Maram se montra contrarié que Kane lui confisque en quelque sorte son feu, mais à plusieurs reprises, ce dernier lui évita d'être tué par l'explosion d'un rocher et par la chaleur dégagée, ou en tout cas de se brûler sérieusement les mains. Quant à Atara, elle ne retrouva pas sa seconde vue, mais cela ne l'empêcha pas de passer des jours entiers à contempler sans yeux sa boule de voyante transparente. Comme elle me l'expliqua, plutôt que de chercher des choses éloignées dans le temps et dans l'espace, elle concentrait toute sa volonté à imaginer leur existence.

Finalement, maître Storr jugea qu'on pouvait sans danger commencer à explorer les propriétés de la coupe bleue d'Estrella que celle-ci lui prêta volontiers. Il la remercia de l'avoir transportée à travers tout Ea et nous dit : « Vous avez vraiment un don pour trouver des gelstei. Dommage que vous ne m'ayez pas également rapporté la lilastei que la Yaga utilisait, dites-vous, pour transformer les hommes en pierre. »

Au début du mois de triolet, alors que la neige tombait en abondance, nous interrompîmes notre train-train quotidien pour accueillir un des rares visiteurs que la vallée recevait en hiver. Un certain frère Vipul avait pris le risque énorme de traverser la montagne avec des raquettes pour apporter d'importantes nouvelles à Abrasax. Quand Abrasax eut autorisé maître Juwain à utiliser son cristal vert pour soigner les pieds gelés de Vipul et passé une grande partie de l'après-midi à boire du cidre chaud avec lui, il réunit les maîtres de la Confrérie en conclave pour discuter avec mes amis et avec moi.

Nous nous retrouvâmes dans l'annexe ce soir-là. Bemossed entra dans la pièce l'air fatigué et inquiet, mais curieusement plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. En réalité, tout son être semblait rayonner. Nous prîmes tous place autour des trois tables basses. L'un des frères

vint remplir nos tasses de thé fumant et nous servit des gâteaux au citron tout frais. Les nombreuses bougies allumées sur leurs supports éclairaient de leur lumière chaude les douze piliers qui soutenaient le dôme du toit. Les fenêtres rondes au nord et à l'ouest étaient couvertes de neige, mais celles au sud laissaient entrer la lumière des étoiles.

Après avoir demandé à chacun de nous où en était la tâche qu'il nous avait confiée, Abrasax aborda la raison pour laquelle il nous avait réunis. Il se redressa sur son coussin de couleur vive et prit un air sérieux, ses cheveux bouclés et sa barbe formant une couronne blanche autour de son beau visage. Puis il nous dit : « Frère Vipul ayant reçu l'ordre d'aller se coucher, nous commenterons ses nouvelles en son absence. De toute manière, il est temps que nous abordions certains sujets. »

Avec une patience apparemment infinie, il mordit dans son gâteau et mâcha consciencieusement avant de prendre une longue gorgée de thé. Il regarda Estrella, puis Bemossed. Ensuite il regarda devant moi la table sur laquelle j'avais posé le diamant que Ramadar m'avait donné au bord de l'étang sur Givène : l'énorme brillant autrefois serti dans la couronne de mon ancêtre Adar.

Abrasax m'avait demandé de le montrer aux maîtres de la Confrérie comme preuve des miracles.

« J'ai dit à plusieurs reprises, nous expliqua-t-il à mes amis et à moi, que chacun de nos actes produit des répercussions en chaîne, comme un caillou lancé dans une mare. Au cours de votre dernière quête, ensemble vous avez jeté des montagnes entières dans les eaux de ce monde. Nous pensions tous avec inquiétude que le risque était trop grand et le but pratiquement impossible à atteindre. Et pourtant, vous avez obligé Morjin à prendre lui aussi des risques énormes. Il a consacré beaucoup de son temps et de son énergie à diriger de loin ses trois drogoules. Et avec quel résultat ? Les tribus de Désert Rouge s'allient aujourd'hui contre lui. En Hespéru, des esprits courageux sont de nouveau entrés en rébellion. On dit que le roi Arsu a rappelé une partie de son armée de Surrupam pour l'écraser, ce qui fait que nous n'avons pas à craindre la conquête d'Eanna et du nord-ouest, du moins pas pour l'instant. On dit aussi autre chose, pas seulement en Hespéru, mais en Sunguru, en Uskadar et dans tous les pays : on dit que Morjin est mort. La rumeur s'est répandue comme un feu de broussailles. Maintenant, le Dragon Rouge va devoir consacrer encore plus d'énergie à la faire taire. Peut-être même sera-t-il obligé de sortir d'Argattha pour se montrer, en Sunguru, je pense, et en Karabuk. À Galda, il est déjà trop tard. »

Il mangea un autre morceau de gâteau et but un peu de thé. Je devinai que, tel un ménestrel approchant de la fin d'un grand récit épique, il se délectait à nous faire attendre ses bonnes nouvelles.

« À Galda, dit-il finalement, il y a eu une nouvelle révolte, plus importante que la précédente. Les Prêtres Rouges et tous ceux qui avaient quelque chose à voir avec les Kallimuns ont été tués ou chassés. Un simple chevalier appelé Gallagerry s'est proclamé seigneur du pays. »

Il me regarda et ajouta : « On m'a dit que la révolte avait été menée par de simples capitaines de l'armée à laquelle vous et les vôtres aviez infligé une terrible défaite dans la Prairie des Culladosh. Vous considérez, à juste titre, cette bataille comme le pire moment de votre vie, mais ce que vous avez fait là-bas, Valashu, submerge aujourd'hui le monde avec la force d'un raz de marée. »

Remarquant que Bemossed me souriait, je me dis que faire preuve de fausse modestie ne servirait à rien. Et l'orgueil non plus, d'ailleurs.

« Le jour dont vous parlez, rappelai-je à Abrasax, ce que j'ai fait a provoqué la perte de la Pierre de Lumière.

— La perte, oui, mais pas l'abandon. » Abrasax regarda Bemossed de l'autre côté de la table et le salua d'un signe de tête, imité par maître Storr, maître Matai et les autres maîtres de la Confrérie. « Bemossed empêche Morjin de l'utiliser maintenant.

— Mais Bemossed ne peut pas l'utiliser lui-même.

— Non, il ne le peut pas, et ce merveilleux aboutissement devra probablement attendre le jour où il posera la main dessus. »

De l'autre côté de la pièce, la Coupe d'Ashurun brillait sur son socle. Je me surpris à souhaiter que cet objet en gelstei d'argent soit la véritable Pierre de Lumière. Je me surpris à avoir envie de promettre à Bemossed qu'un jour il poserait effectivement la main sur la vraie Coupe Céleste.

« Nous avons reçu des rapports d'Argattha, me dit Abrasax. Morjin a cessé de faire creuser des tunnels. Nous pensons qu'il ne peut pas délivrer le Maléfique sans avoir le contrôle total de la Pierre de Lumière. C'est pourquoi, pour l'instant, il concentre son attention sur d'autres affaires plus urgentes.

— Moi aussi, j'ai reçu des nouvelles à ce sujet, annonça Liljana. On m'a dit que Morjin avait préparé les Kallimuns à perpétrer des assassinats systématiques dans toute l'Alonie. Mes sœurs croient que le Dragon Rouge exerce son emprise sur le baron Maruth d'Aquantir. Elles craignent que ce dernier ne s'allie à la tribu des Marituks et ne permette aux Sarni de franchir la Longue Muraille. Une force de cette importance pourrait conquérir Iviunn et Tralan, et dans ce cas, toute l'Alonie pourrait être perdue.

— C'est bien possible, ajouta Kane. Quant à Galda, vous croyez que Morjin va permettre à la rébellion de l'emporter ? Ha ! Il enverra certainement une armée de Karabuk pour anéantir ce Gallagerry et rétablir l'ordre des Kallimuns.

— Et n'oublions pas que le Dragon possède une nouvelle arme, intervint maître Juwain. Si, comme ses drogoules, il dispose d'une voix de mort, malheur à quiconque essaiera de se dresser contre lui.

— Pas quiconque », dit maître Okuth. Ses cheveux gris luisaient comme du fer sur sa grosse tête ronde. « Vous vous êtes tous dressés contre lui. Je pense que cette voix de mort a quelque chose à voir avec le cinquième chakra de Morjin – et votre capacité à tous à y résister doit venir de la solidité de chacun de vos chakras. Comme l'a dit Grand Père, votre aura a été renforcée comme une armure tissée de lumière. Ce n'est pas pour nous surprendre : chacun de vous, sauf Bemossed, a un jour tenu la Pierre de Lumière entre ses mains. Et Bemossed est Bemossed.

— Ce que vous dites est peut-être vrai, répliqua maître Juwain. Il n'empêche, je n'ai aucune envie d'affronter le vrai Dragon Rouge en chair et en os. »

Abrasax nous laissa parler ainsi un moment avec maître Yasul et maître Matai. Puis il finit par lever la main. « Nous ne devons pas nous bercer de l'illusion que Morjin a été vaincu ni que ce que vous avez fait sur la route de l'Hespéru provoquera inéluctablement sa défaite. Mais nous ne devons pas non plus nier que nous avons remporté une grande victoire. »

Il nous regarda par-dessus la table et inclina la tête.

« C'est vous tous qui avez réalisé cet exploit. Et ce qui est merveilleux, c'est que vous avez accompli cela sans rendre le mal pour le mal. »

Je sentis une brûlure dans la poitrine. « Presque, dis-je. Nous avons commis des actes tellement atroces. Nous avons été trop souvent sur le point de le faire.

— Et en cela, rétorqua Abrasax, vous avez remporté la plus grande de toutes les victoires.

— Peut-être, admis-je.

— Vous avez vaincu votre haine meurtrière pour Morjin. Et qui plus est, vous l'avez transmuée en or véritable, comme un alchimiste. Je ne connais pas de plus grand exploit. »

Je sentis ma bouche s'étirer en un sourire sans joie. Je regardai Bemossed. Assise à côté de lui, Estrella, comme un grand miroir brillant, paraissait refléter parfaitement l'éclat de son être. Ce dernier voyage, pensai-je, nous avait tous transformés.

Alors je dis à Abrasax : « J'y suis parvenu avec l'aide de mes amis – mais un instant seulement. Un homme comme Morjin peut être tué une bonne fois pour toutes, mais pas ma haine pour lui. C'est là une bataille qu'il me faut livrer sans cesse.

— Dorénavant, vous la livrerez avec succès, m'expliqua Abrasax. Vous utiliserez votre don pour répandre sur le monde une belle

lumière. Tout comme je crois que le bien finira par triompher de tout ce qui est sombre et mauvais. »

Je me surpris à passer mon doigt sur les diamants incrustés dans la poignée en jade noir de mon épée posée près de la table à côté de moi. « Ce que vous appelez le bien doit absolument triompher. Mais ce ne sera pas facile. Je sais que la valarda ne doit jamais être utilisée pour tuer. Comme la vie, c'est une belle chose. Elle fait communiquer les cœurs entre eux comme la lumière passant d'une étoile à l'autre. D'une certaine manière, c'est de la lumière pure et donc de l'amour, car tout ce qu'elle fait naître est brillant et bon. Et pourtant, pourtant... »

Je marquai un temps d'arrêt pour boire une gorgée de thé et lever les yeux vers Abrasax. Puis je repris : « Morjin a crucifié ma mère et ma grand-mère, et c'est là la chose la plus atroce que j'aie jamais subie. Et pourtant, c'est ce qui m'a permis de commencer à le comprendre, ce qui est une bonne chose, n'est-ce pas ? Cette compréhension profonde de l'âme qu'il m'arrive d'aimer et que je hais parfois par-dessus tout. Grâce à elle, j'ai vu comment je pourrais faire pénétrer en Morjin une sorte de lumière. Il ne l'a pas supporté, car la compassion et la beauté ne sont pour lui que faiblesse. Et cela l'a amené à commettre une erreur mortelle. *Je l'y ai amené.* On pourrait dire que je me suis servi d'une bonne chose pour tuer la drogoule, ce qui en soi est un acte répréhensible. Et pourtant, il a fallu cet acte odieux et le massacre de nombreux hommes pour nous enfuir d'Hespéru et amener Bemossed ici – ce que vous considérez comme le plus grand des bienfaits. »

Abrasax réfléchit à ce que je venais de dire en passant son doigt sur le bord de sa tasse de thé. Puis il se leva et alla jusqu'au mur ouest de l'annexe. Dans la pierre tendre avait été gravé le signe du yin et du yang : un simple cercle, coupé en deux par une ligne sinueuse comme la courbe d'un serpent. Le côté droit était serti de quartz blanc comme la neige et la deuxième moitié était constituée d'un morceau d'obsidienne noire. Je ne pus m'empêcher de remarquer que la partie noire de ce symbole ancien s'enfonçait comme une vague dans la blanche, comme pour la repousser, et que la moitié blanche faisait de même de son côté.

Abrasax posa sa main dessus et dit : « Ceci nous rappelle que la lumière et l'obscurité sont inextricablement mêlées dans la création du monde. Il en va de même pour le bien et le mal.

— Pourtant, vous parlez du triomphe inévitable du bien, lui répondis-je. Comme moi.

— Comme vous dites, ce ne sera pas facile. Je crois que la vie entraînera toujours des souffrances, même quand cet âge aura pris fin et que commencera l'Âge de Lumière. Mais la souffrance que l'homme

crée par orgueil, ignorance et haine, que nous appelons le mal, celle-là disparaîtra certainement. »

Il regarda de l'autre côté de la pièce comme pour demander à Bemossed de l'aider à expliquer les mystères les plus profonds de la vie. Bemossed ne put s'empêcher de rire devant l'attente évidente du Grand Père. Après avoir salué d'un signe de tête maître Virang et maître Matai, il leva les yeux vers Abrasax et dit : « Vous êtes des érudits et des philosophes, des hommes aux paroles admirables et bien choisies. Qui suis-je ? Un Hajarim dont le seul don est de brûler sans cesse comme une torche afin que vous n'oubliiez pas d'allumer votre propre lumière. »

Il me sourit, puis haussa les épaules comme pour se débarrasser d'un grand poids. Ensuite, il déclara : « C'est bon, je vais essayer. »

Il prit une gorgée de thé et ses yeux se firent tristes et brillants.

« J'ai appris dans le désert que l'eau est la source et la substance de toute vie, nous dit-il. Tout comme l'Unique est la source de toute chose. Il coule à travers nous et tout autour de nous comme un fleuve se dirigeant vers l'océan. Et cette mer brillante et infinie est ce à quoi nous aspirons tous au plus profond de nous, n'est-ce pas ? Il suffit de plonger dans le fleuve et il nous y conduira. Mais quel homme, quelle femme a le courage de le faire ? Il nous semble plus simple, pour étancher notre soif, de résister et de tenter de vider la rivière un seau après l'autre. Mais notre soif est infinie, n'est-ce pas ? Qui n'a pas connu des marchands ayant amassé mille fois plus d'or qu'ils n'en avaient besoin pendant que leurs esclaves mouraient de faim ou des rois massacrant des dizaines de milliers de gens dans le but de conquérir toujours plus de terres ? Ou même d'anciens grands seigneurs Elijins, comme Morjin, cherchant un pouvoir sans limites pour combler le vide qui règne en eux ? Les manières d'infliger à ce monde d'effroyables maux sont elles-mêmes infinies. C'est ainsi que les âges passent, que le fleuve coule et que nous continuons à tenter de lui résister et de diriger ses courants selon nos besoins. Pourquoi être surpris quand il nous attire dans la boue et dans la fange et qu'il nous noie ? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de voir vers où le fleuve coulera ? Si nous y parvenions, nous n'aurions pas à parler de bien et de mal. »

Dans le silence de la pièce, nous regardions tous Bemossed.

La lumière des bougies illuminait son visage aux traits doux. À certains moments, il avait l'air d'un homme simple et franc, à d'autres, il paraissait bien plus que cela.

Abrasax qui était toujours debout à côté du mur sculpté, lui dit : « Pourquoi pas, en effet ? Puis-je vous demander, alors, où ce grand fleuve emmènera le Maîtreya ?

— Ce n'est pas plus facile à déterminer pour moi que pour les

autres, répondit Bemossed. Mais pour l'instant, je vais rester ici, Grand Père.

— Et vous, Valashu Elahad ? Vos compagnons et vous resterez-vous aussi avec nous ? »

Je saisis mon épée et me levai pour évacuer un peu de la nervosité qui me gagnait. Puis je fis le tour de la pièce en contemplant les divers glyphes et les cristaux incrustés dans les murs. En arrivant à l'endroit où se tenait Abrasax, à côté du signe du Yin et du Yang aux courbes blanches et noires luisantes, je tirai mon épée et, après avoir observé un bon moment sa lame d'argent qui rayonnait d'un glorieux intense, je l'enfonçai en plein cœur du signe du Yin et du Yang. Sa pointe d'une finesse extrême vint s'immobiliser dans la légère fissure entre le quartz blanc et l'obsidienne noire sans détacher le moindre éclat de pierre ni abîmer la sculpture.

Alors je dis à Abrasax et aux autres maîtres toujours assis à la table : « Non, je vais rentrer à Mesh.

— À Mesh ? s'écria Abrasax. Mais vos propres guerriers vous ont tourné le dos et vous ont chassé !

— Je me suis chassé tout seul. Mais maintenant, le fleuve dont a parlé Bemossed me ramène chez moi.

— En êtes-vous sûr ? »

Je baissai les yeux sur mon épée étincelante et hochai la tête. « Aussi sûr qu'on peut l'être.

— Mais dans quel but ?

— Dans le but... de mettre fin à la terreur de Morjin. Il y a encore des gens de mon peuple prêts à me suivre.

— Vous allez à la guerre, alors ? »

Je respirai à fond. Me rappelant les leçons que mon père m'avait données autrefois, je répondis : « Je dois frapper maintenant, pendant que Morjin est affaibli et là où il est le plus faible.

— Frapper avec cette épée ? »

Je levai Alkaladur et la pointai vers la lumière des étoiles qui entrait à flots par l'une des fenêtres. « Il redoute cette épée comme la mort. Mais il y a une autre épée, plus difficile à distinguer, qu'il redoute encore plus. Elle n'est qu'à moitié forgée pour l'instant et je ne sais pas encore comment l'utiliser. »

Abrasax soupira et me considéra de ses yeux profonds et pénétrants. « Vous avez choisi un chemin dangereux.

— Est-ce moi qui l'ai choisi, Grand Père ? »

Il observa l'objet lumineux en silustria que je tenais à la main. « La première fois que vous êtes venu ici, maître Storr vous a accusé d'être un homme d'épée. C'est encore vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je. Je porte deux épées maintenant, et j'utiliserai soit l'une soit les deux contre Morjin.

— Ne voulez-vous pas attendre de voir si Bemossed peut l'emporter contre lui ? »

J'inclinai la tête devant mon nouvel ami. « Bemossed fera ce qu'il peut faire et je ferai ce que je dois.

— Et qu'espérez-vous donc obtenir ? »

Je me tournai vers Estrella qui mangeait tranquillement un morceau de gâteau au citron assise à côté de Daj ; je regardai Maram qui s'armait de courage pour un nouveau voyage et Atara qui vivait dans un silence profond et sans lumière. Puis je regardai Kane. Je souris et dis : « Rien moins que la défaite totale de Morjin. Je crois en une victoire si définitive et si complète que même les pierres enfouies à des milles dans la boue de la terre célébreront la joie et la lumière.

— Ha ! » cria soudain Kane. Sa voix grave résonna sur les murs de la salle. « Ha ! Les étoiles danseront et la terre elle-même chantera ! »

Il sauta sur ses pieds et, vif comme l'éclair, traversa la pièce pratiquement d'un seul bond. Il s'agenouilla devant moi et posa sa main calleuse sur le plat de la lame de mon épée.

« Bon... Ça fait trop longtemps que j'attendais que vous disiez ça. À Mesh nous irons, et ensuite, s'il le faut, aux portes du ciel ou de l'enfer ! »

En entendant cela, Abrasax soupira. Puis après s'être aventuré à toucher mon épée à son tour, il lança à haute voix dans la salle : « Le fleuve coule peut-être vers l'océan, mais il semble qu'il doive faire de nombreux détours avant d'y arriver. »

Il nous pria Kane et moi de retourner nous asseoir à notre table, puis il se dirigea vers la porte et l'ouvrit pour demander quelque chose à un certain frère Hannold qui se tenait à l'extérieur. Après avoir repris sa place à côté de maître Storr, il joignit les mains sous son menton et attendit patiemment.

Au bout de quelque temps, frère Hannold entra dans la pièce avec une bouteille sombre couverte de poussière. Un autre Frère le suivait avec un plateau de verres qui tintaient. Frère Hannold posa un de ces verres lourds devant chacun de nous tout en tenant la bouteille de l'autre main. Je me dis qu'elle devait contenir l'une de ces infusions d'herbes douces amères que les Frères préféraient à d'autres boissons plus conviviales.

Puis frère Hannold déboucha la bouteille.

« Ah, de l'eau-de-vie ! s'exclama Maram en avançant son gros nez pour renifler par-dessus la table. Parfait ! Parfait !

— De l'eau-de-vie ! s'écria maître Storr. Ce n'est pas possible ! »

Son visage plein de tâches de vieillesse s'empourpra de colère et maître Matai, maître Okuth et maître Yasul parurent eux aussi troublés par la tournure des événements, tandis que maître Virang se frottait le menton, perplexe.

« C'est bien de l'eau-de-vie, dit Abrasax en faisant signe à frère Hannold de verser un peu de ce liquide sombre et fort dans nos verres. Nous boirons au succès du dernier voyage de nos invités, et à leurs futurs exploits également.

— Mais, Grand-père, protesta maître Storr, nous ne buvons pas à ce genre de choses ! Ce n'est pas dans nos habitudes !

— Je crois qu'un âge nouveau arrive, et avec lui de nouvelles habitudes. Alors ce soir, juste pour cette fois, nous boirons.

— Même les enfants ? »

Abrasax sourit à Daj et à Estrella. « Oui, même les enfants. »

En voyant frère Hannold verser un peu d'alcool dans son verre, les yeux de Daj s'illuminèrent. Ce n'était que le quart de la dose que Maram convainquit frère Hannold de lui servir, mais pour Daj, cela n'avait pas d'importance. Après qu'Abrasax eut levé son verre et proposé un toast nous enjoignant tous de suivre le fleuve sacré qui coulait dans notre cœur, il vida son verre en deux grandes gorgées. Par miracle, il ne toussa pas et ne s'étouffa pas en buvant et se contenta de prendre un air triomphal comme s'il avait accompli une grande chose.

Et puis, il s'écria : « J'ai une fin pour mon histoire. Est-ce que vous voulez l'écouter ? »

À ce moment-là, Alphanderry fit son apparition dans un tourbillon d'étincelles et se plaça derrière la table.

« Bien sûr que nous voulons l'écouter », répondit maître Storr. Il vida son verre et le tendit à maître Hannold pour qu'il le remplisse. « Pourquoi ne pas organiser un festival de chansons pour accompagner nos libations maintenant que nous avons troublé la tranquillité de cette pièce, sans parler de notre école ?

— Ah ! Au diable la tranquillité ! s'exclama Kane en souriant à Daj. Raconte-nous comment finit ton histoire ! »

Daj lui rendit son sourire et répondit : « Eh bien, pendant longtemps, j'ai pensé qu'elle ne pouvait pas avoir de fin. En tout cas, pas de fin heureuse. Eleikar doit tuer le méchant roi pour se venger et garder son honneur. Et comme il ne doit rien faire qui puisse blesser le cœur d'Ayeshtan, comment pourrait-il ne serait-ce qu'envisager de tuer son père ? »

Dans le tintement des verres et les petits bruits de succion, nous réfléchîmes tous à cette énigme. Personne parmi nous, pas même Bemossed, ne put trouver de réponse au problème de Daj.

« Bon, dis-nous, alors, finit par lui demander Kane.

— Eh bien, répondit Daj en lui rendant son sourire, en fin de compte, c'est Eleikar qui trouve la solution à son dilemme. Apparemment, il part lui aussi pour une quête. Il retourne à Khalind avec une sorte de gelstei noire, plus puissante encore que le Jade Noir.

Il s'en sert pour tuer le méchant roi avant de l'emmener au royaume des morts. Là, le roi rencontre la famille d'Eleikar – et tous les gens qu'il a assassinés. Tous lui disent ce qu'ils ont ressenti en étant arrachés à la vie. Et cette fois, le roi comprend parce qu'il a lui-même été arraché à la vie. Par Eleikar. Mais Eleikar utilise la gelstei pour ramener le méchant roi à Khalind. Sauf que maintenant, il n'est plus méchant parce que la seule chose à laquelle il pense, c'est au bonheur d'avoir ressuscité et de vivre de nouveau. Et c'est comme ça qu'il devient un bon roi et qu'il donne Ayeshtan en mariage à Eleikar. Et qu'ils vivent tous heureux. »

Daj se tut et regarda Kane avec fierté. Il semblait complètement emporté par ce qu'il venait de nous dire.

Alors, gentiment, maître Storr lui dit : « Tu sais bien, mon garçon, que la gelstei noire n'a pas le pouvoir de faire ça. La Pierre de Lumière elle-même ne peut pas être utilisée pour ramener les morts à la vie.

— C'est *mon* histoire, répliqua Daj, en le regardant de l'autre côté de la table. Et à Khalind, les gens peuvent revivre. »

Abrasax croisa un instant mon regard, puis se tourna vers Daj pour lui dire : « Peut-être est-ce vraiment possible. Pour ma part, j'aimerais bien entendre toute cette geste. Tu veux bien la chanter pour nous ? »

Daj hocha la tête fièrement. « Si maître Nolashar veut bien m'accompagner. »

Maître Nolashar sourit et sortit sa flûte. Et tandis que Daj se levait et chantait, vers après vers, la *Geste d'Eleikar et d'Ayeshtan*, il joua une mélodie envoûtante. Quand ils eurent fini, tout le monde applaudit, même Alphanderry qui le fit sans émettre le moindre son. Puis il dit à Daj : « Hé, tu es un vrai ménestrel ! Si nous chantions ensemble toi et moi – et maître Nolashar aussi ? Il y a tellement de chansons ! »

Abrasax réclama un peu d'eau-de-vie, mais Maram ne se contenta pas d'un peu – et maître Storr non plus. Finalement, maître Storr se leva de son coussin et s'approcha de Liljana en titubant. Il lui donna un baiser derrière la tête et déclara : « Je suis désolé de vous avoir traitée de sorcière. » Puis il retourna à son coussin en titubant.

Après cela, nous passâmes un long moment dans cette pièce magnifique dans la meilleure compagnie possible. Alors que la soirée faisait place à la nuit, maître Nolashar joua de la flûte et Daj et Alphanderry, debout ensemble sous la lumière des étoiles, semblèrent créer tout l'univers en chantant. Ce fut l'un des rares moments où je ressentis que tout était possible, même les impossibilités de l'histoire de Daj.

Cette nuit fut suivie de belles journées qui devenaient de plus en plus longues à mesure que l'hiver cédait la place au printemps. En gliss, le mois des nouvelles feuilles, la neige commença à fondre un peu partout dans le fond de la Vallée du Soleil. Comme il fallait

patienter jusqu'au mois d'ashte pour s'aventurer dans les défilés du Nagarshath oriental, mes amis et moi n'avions pas grand-chose à faire à part étudier, nous préparer pour un nouveau voyage, attendre et espérer.

Par une journée sans nuages, je retrouvai Atara en fin de matinée et nous allâmes nous promener sur le sentier au bord de la rivière, juste au-dessous du bosquet de frênes de l'école. Les arbres arboraient de nouvelles feuilles qui formaient un halo vert tendre et les premiers pissenlits et les œils-de-fée perçaient dans l'herbe en gerbes jaunes et blanches. Nous trouvâmes un endroit magnifique et étendîmes deux couvertures sur le sol en pente qui dominait la rivière en partie gelée. L'eau tourbillonnait en un torrent noir et brillant dans le chenal creusé dans la glace. Tout autour de nous, les pétales des fleurs réfléchissaient la lumière éclatante du soleil et la renvoyait vers le ciel d'un bleu intense.

Il faisait assez chaud pour se sentir bien avec pour seuls vêtements une tunique et une cape. Au bout d'un moment, le soleil atteignit le zénith. Il fit encore plus chaud et nous rejetâmes nos manteaux en laine grise qui avaient parcouru tant de milles. Atara sentait comme sa jument, Flamme, car elle avait passé une partie de la matinée à tailler ses sabots et à l'étriller. Nous fîmes un pique-nique composé de pain, de fromage et de cidre que les Frères avaient fabriqué l'automne précédent. Pendant un moment, notre conversation tourna autour de petites choses, comme le beau temps du printemps et la santé des chevaux. Puis nous passâmes à d'autres sujets.

« Tu ne veux pas envisager de rester ici avec les Frères ? lui demandai-je.

— Non, je ne veux pas. J'ai promis à Flamme une nouvelle traversée du Wendrush. Mais je t'ai promis à toi de ne pas nous ralentir. »

Je regardai le linge propre qu'elle avait noué autour de son visage et lui dis : « Je sais que tu ne nous retarderas pas. Mais il ne s'est rien passé du tout ? Pas le moindre indice d'un retour de ta seconde vue ?

— Non, rien, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Peut-être que si tu restais ici tout l'été, et passais du temps avec Bemossed dans l'annexe, il pourrait...

— Je préfère chevaucher au grand air avec toi.

— Il accomplit de si grandes choses, lui dis-je. Un jour... »

Je laissai ma voix se perdre dans le grondement sourd de la rivière. J'avais failli parler de ce dont Atara ne voulait pas que je parle.

Elle prit ma main dans ses doigts chauds et me rassura : « Ce n'est pas grave. Toi, tu as le droit d'espérer qu'il pourra me rendre la vue.

— Mais toi, tu n'y penses jamais ?

— Si, bien sûr. Mais je ne devrais pas. Arrivera ce qui arrivera. Ce

qui arrive aujourd'hui n'est que ce qui doit arriver. Et puis, même après ce dernier voyage absolument terrible, j'ai déjà été guérie de mille façons. »

Je souris en entendant cela. « Je me rappelle que tu m'as dit un jour que la souffrance creuse des trous dans l'âme dans le seul but de faire plus de place à la joie. »

Elle appuya ma main sur son bandeau qui couvrait des trous aussi profonds que les cavernes sous Argattha. Puis elle dit : « Ces derniers temps, en voyant les enfants en sécurité et Bemossed si heureux de devenir cette lumière éclatante pour tous, j'ai été si heureuse, moi aussi. »

Mon sourire s'agrandit et je serrai sa main dans la mienne. Je contemplais son visage en regrettant, les yeux brûlants, qu'elle ne puisse me rendre mon regard.

« Bemossed rend les gens heureux, dis-je.

— Nous l'appelons le Maîtreya, le Seigneur de Lumière, répondit-elle. Mais qu'est-ce que cela signifie vraiment ? Quelle lumière un homme peut-il invoquer pour venir en aide à ce monde terrible ? Je pense que cela veut surtout dire que tout ce qui existe est merveilleux. Que tout est lumineux, ici et maintenant. »

Je regardai de l'autre côté de la rivière les champs de lys étoilés et d'œils-de-fée blancs qui miroitaient sous le soleil éclatant. Un aigle s'éleva dans le ciel comme un petit trait doré se détachant sur les montagnes gelées et les rochers d'un bleu intense. Avec ses champs d'un vert étincelant et ses forêts poudrées de neige, toute la vallée paraissait en feu.

« Ce que tu dis est vrai, acquiesçai-je. Et pourtant, quelque part dans le monde, en ce moment même, un oiseau de proie est en train d'arracher les tripes d'un campagnol ou d'un lièvre. Et quelque part, un homme ou une femme est en train de mourir sur une croix.

— Ça aussi, c'est vrai, répondit-elle, et sa voix se chargea de tristesse. Mais même en mourant, ils contemplent le même ciel et la même terre que nous. »

Pressant sa main sur mon visage, je lui dis doucement : « Mais *toi*, tu ne vois rien du tout en ce moment, pas même avec ta seconde vue.

— Ne t'apitoie pas sur moi », répliqua-t-elle en écartant sa main. Son indifférence passée se répandit sur son visage comme un nuage couvrant le soleil.

« Je ne m'apitoie pas. Mais je ne veux pas croire qu'il n'y a pas d'espoir. »

Elle sourit froidement et sa tristesse s'accentua. Glissant ses doigts dans la cascade de cheveux blonds qui tombait sur ses épaules, elle réussit à en arracher un, puis elle brandit ce filament doré et brillant devant mes yeux. « Il n'y a qu'une chance, Val. Une toute, toute petite

chance, plus mince encore que ce cheveu, que ce que tu souhaites se réalise. Et en dépit de notre bonheur d'avoir trouvé Bemossed et de tout ce qu'il a accompli, nous avons exactement la même chance de finir par triompher de Morjin.

— Je le sais. Mais même s'il n'y a qu'une chance sur dix mille, je ne veux penser qu'à la manière de provoquer sa défaite et à rien d'autre. »

Je tendis la main et lui pris le cheveu des doigts. Je l'enroulai autour de l'un des miens, puis le pliai dans un mouchoir que je mis dans la poche de ma tunique avant d'ajouter : « À presque rien d'autre. S'il n'y a qu'une chance dans tout l'univers pour que tu recouvres la vue et te maries avec moi, je ferai en sorte qu'elle se réalise. »

Elle était assise à côté de moi sous le soleil ardent, et l'odeur de cheval et de sa peau musquée se dégageait de ses vêtements. Alors que j'écoutais son souffle rapide et profond, elle dit : « Tu as l'air si sûr de toi. Le ton de tes paroles... jamais je ne t'ai entendu parler comme ça. »

Je sentis mon propre souffle prêt à exploser dans ma gorge. J'étais désormais certain de pouvoir exprimer ce qui murmurait dans mon cœur.

« Mon grand-père, lui dis-je, pensait qu'un homme peut forger son destin. Qu'est-ce qu'un homme et une *femme* ensemble peuvent faire ? Tout, Atara. »

Elle se leva et se dirigea prudemment vers le bord de la rivière où elle ramassa une poignée de vieille neige. Après en avoir fait une boule, elle revint à la couverture. Elle s'assit et la maintint devant son visage comme si celle-ci pouvait lui révéler à quoi ressemblerait notre futur. Finalement, elle répondit : « Le roi Jovayl avait raison. Ce voyage t'a changé. »

Quelque chose de chaud et de lumineux se répandit dans mes veines avec une chaleur insupportable. Je n'avais plus peur de le libérer pour le transmettre à Atara comme un éclair.

« Dis-moi que tu crois à l'avenir », lui dis-je.

Elle serra la boule de neige et répliqua : « Bien sûr que j'y crois. »

Je lui enlevai la neige et la jetai dans la rivière où elle fut emportée par l'eau sombre et tumultueuse. Prenant ses mains froides et mouillées dans les miennes, je les tins fermement jusqu'à ce qu'elles se réchauffent, puis deviennent brûlantes.

« Dis-moi que tu seras ma femme.

— Tu veux ma promesse ?

— Non, je veux que tu me dises qu'il ne peut pas en être autrement. Qu'il n'y a pas d'autre avenir possible. »

Le souffle court, elle dit : « J'y crois presque. »

Je contemplai le bandeau sur son visage. Mes yeux me faisaient l'effet de pierres de feu et j'eus envie de le lui ôter en le brûlant.

« Ne me regarde pas comme ça !

— Comment tu sais que je te regarde ? Tu es aveugle.

— Je n'ai jamais été aveugle à ce point. Je sens ton regard encore et encore... et ton amour, cette manière que tu as d'aimer avec toute la flamme de ton cœur si bon que je veux... »

À ce moment-là, je l'embrassai. Sentant quelque chose fondre complètement en elle et se répandre comme une liqueur suave, je pris sa nuque dans ma main pour la rapprocher de moi. Ses lèvres s'écrasèrent contre les miennes et elle jeta ses bras autour de mon corps et me serra de toutes ses forces comme si elle voulait attirer en elle toutes les fibres de mon être. Un profond murmure, un grognement presque, monta dans sa gorge et dans la mienne. Cela avait quelque chose d'animal, mais d'angélique aussi, car nous ne cessions de nous repasser ce sentiment chaud et lumineux par nos lèvres, notre souffle et par le sang battant dans nos veines. Puis cette flamme se fit si brillante et si chaude qu'elle devint impossible à supporter.

Finalement, elle s'écarta de moi et resta là à transpirer, haletante. Son haleine formait de la buée dans l'air frais quand elle me dit : « Ce que je ne ferai pas avec toi, c'est un enfant, pas ici et pas maintenant – pas tant que des hommes meurent sur des croix, comme tu dis.

— Non, ce ne serait pas bien, admis-je. Mais un jour, tu porteras mon enfant. Le plus beau des enfants. »

Elle sourit, puis éclata de rire en me prenant la main et en la serrant. « Je te crois, Val. Que puis-je faire d'autre ? »

Je l'embrassai de nouveau, plus longuement. Puis je lui dis : « Quand le bébé naîtra, tu le regarderas avec de nouveaux yeux, je te le promets.

— Et si nous avons une fille ?

— Dans ce cas tu *la* regarderas avec encore plus de plaisir, et moi aussi – surtout si elle est aussi belle que toi. »

Elle resta un moment silencieuse, le visage tourné vers moi. Puis elle demanda : « Tu me trouves toujours belle ?

— Plus belle que toutes les femmes que j'aie jamais vues. Même Asha et Varda et tout le Peuple des Étoiles t'envieraient. »

Tapotant sur son bandeau, elle répliqua : « Je ne pense pas qu'ils m'envieraient ça. »

Je tendis la main pour dénouer le bandeau et je le lui ôtai. Je passai mon doigt sous ses sourcils et sur l'arête de son nez. Mes yeux brûlaient de plus en plus et je ne parvenais pas à détourner mon regard. Finalement, je lui dis : « Un jour viendra où tu l'enlèveras pour de bon. Tu verras de nouveau, Atara. »

Elle me saisit la main et la pressa contre son visage. « Mais je vois tellement de choses maintenant. Je te vois *toi*. »

J'écoutai l'aigle au-dessus de nous qui lançait son cri rauque et envoûtant. Puis je répondis : « Dis-moi ce que tu vois, alors.

— Je vois un homme, dit-elle, qui a presque tout perdu au monde, mais qui a regagné le monde entier, et plus encore. D'une certaine manière, tu es plus grand maintenant, à l'intérieur. Comme l'étalon impossible que tu montes. Comme le soleil. Je ne sais pas comment ta peau peut te contenir. Tu es plus sauvage – si entêté et si sauvage. Et plus en colère qu'avant même, et tu hais Morjin tout autant. Mais c'est une force différente maintenant. Elle ne te domine plus. C'est toi qui la domines. L'homme avec lequel je souhaite être à chaque heure et à chaque souffle depuis que j'ai posé les yeux sur lui pour la première fois, l'homme qui a failli mourir, c'est lui que je vois ; celui qui, je ne sais comment, parvient à éprouver un moment de compassion pour la plus abominable des bêtes, même si cette bête a massacré tous ceux qu'il aimait.

— Non pas tous, intervins-je en serrant sa main.

— Mais ta mère et ta grand-mère, tes merveilleux frères, ils...

— Ils sont là, dis-je en pressant sa main contre ma poitrine. Pendant si longtemps, j'ai pensé à eux comme à des êtres assassinés, morts. Mais en réalité, ils vivent. »

Je savais qu'elle avait envie de pleurer, mais à cet instant, je ne ressentais que de la joie, alors je la serrai contre moi. Pendant un moment, elle pleura vraiment, mais bientôt, ses légers sanglots s'apaisèrent, son ventre se souleva plus lentement et elle se mit à rire avec une joie de vivre impossible à contenir. Finalement, elle se redressa et s'éloigna de moi en disant : « Il y a tellement de lumière en toi... Cette lumière si belle, si magnifique ! Kane dit qu'elle est comme une épée ; je préfère dire comme la plus douce des flammes. Je ne connais personne qui aime comme toi, qui vive comme toi, pas même Bemossed. La *passion*. C'est pour elle que tu es né. Quelquefois, je sais, je ne suis que glace à l'intérieur, mais quand tu me touches comme tu le fais, je fonds. »

Elle fit une pause pour respirer profondément, puis ajouta : « Et c'est pour ça que je t'aime. Et que je me marierai avec toi. »

Elle m'embrassa, puis rit longuement, d'un rire merveilleux pareil au murmure de la rivière. Soudain, ne pouvant plus me retenir, je bondis sur mes pieds et la relevai. J'avais envie de me débarrasser de ma tunique pour permettre au vent de rafraîchir ma peau en feu. J'avais envie de voler comme une flamme au-dessus des montagnes. Pourquoi, me demandai-je, leur neige ne fondait-elle pas quand je les regardais ? Pourquoi Atara ne poussait-elle pas un cri quand je posais mes mains brûlantes sur ses flancs ? Je la soulevai de la couverture.

C'était une grande femme, à l'ossature solide et aux muscles souples comme un grand fauve et pourtant je la soulevai comme un enfant puis, me mettant à sautiller, je la fis tourner dans l'espace.

Quand je l'eus reposée, elle se tourna vers moi et dit : « Je vois un oiseau, Val. Plus gros que l'aigle qui nous a appelés. Plus gros même qu'un dragon. C'est un grand cygne, aussi argenté que l'épée que tu portes, et il vole vers les étoiles. Une fois là-haut, il devient une étoile, énorme et brillante. Et cette étoile est la mienne sans la lumière de laquelle je ne peux pas vivre. »

Nous demeurâmes un moment dans l'herbe fraîche, bras dessus, bras dessous. Nous étions face à l'est et aux montagnes sur lesquelles le soleil s'était levé quelques heures seulement auparavant. Au-delà de la chaîne du Nagarshath s'étendaient les herbes scintillantes et émeraude du Wendorsh et les magnifiques montagnes de mon pays. Et au-delà, la mer. On avait l'impression que tout Ea s'ouvrait devant nous. Il aurait été facile de croire que le monde entier nous appartenait et n'existait que pour notre seul plaisir comme le pensait Morjin. Et le monde était bien à nous – mais seulement pour l'aimer comme nous nous aimions l'un l'autre et pour le protéger jusqu'à notre dernier souffle. Je n'avais pas besoin d'en parler à Atara. Si notre mariage devait avoir un sens, il ne pouvait signifier qu'une chose : que nous devons vivre pour quelque chose de bien plus grand que nous.

Je me penchai pour cueillir la première fleur que je pus trouver et la lui mis dans la main.

« Tiens, lui dis-je, prends ceci en témoignage de mon engagement.

— Un *pissenlit*, Val ? C'est la fleur la plus ordinaire qui soit.

— Aujourd'hui, aucune fleur au monde n'est ordinaire pour moi. Qu'est-ce que tu aurais voulu que je t'offre ?

— Uniquement ceci, répondit-elle en fermant sa main autour de la fleur. Tu as raison, elle est parfaite.

— Et toi, qu'est-ce que tu voudrais me donner ? »

Elle renifla l'air et déclara : « Un lys étoilé, je pense. Ils sentent si bon. »

Balayant du regard les innombrables fleurs de la prairie, je finis par apercevoir l'un de ces lys aux pétales blancs, longs et fins et au centre jaune vif semblable à un éclat d'étoile. Il se trouvait à vingt mètres de là, au milieu de boutons d'or et d'œils-de-fée. Je me préparais à aller vers lui, mais Atara posa sa main sur mon épaule.

« Non, me dit-elle. C'est à moi de te le donner. »

Là-dessus, elle traversa la prairie en sautillant presque. Sans la moindre hésitation ni le moindre tâtonnement, elle se baissa et cueillit cette unique fleur brillante, puis elle revint vers moi et referma mes doigts autour d'elle.

— Ceci est le témoignage de mon engagement, déclara-t-elle.

Ensuite, d'un geste parfaitement précis, elle tendit la main pour essuyer mon visage ruisselant de larmes.

« Nous avons si peu de temps, me dit-elle. C'est si paisible, ici. Allongeons-nous ensemble tant que nous le pouvons. Je veux sentir ton cœur battre contre le mien. »

Nous retournâmes sur nos couvertures et recouvrîmes nos corps légèrement vêtus avec nos capes. Je la tenais serrée contre moi et je sentais son souffle sur son visage. Je savais que, comme moi, elle avait envie de se donner à moi complètement. Mais je savais aussi que cette union merveilleuse devait attendre. Je n'en ressentais aucune amertume, juste une immense espérance. Elle m'attira dans la chaleur de ses seins et de son ventre et il devint impossible de dire que nous étions deux êtres séparés car nos cœurs battaient à l'unisson.

Nous demeurâmes allongés ainsi pendant des heures par cet après-midi lumineux et parfait, et le monde entier semblait s'être complètement immobilisé. Finalement, comme toujours, la terre nous transporta dans le futur. Il se mit à faire froid et sombre et les étoiles, pareilles à des millions de minuscules fleurs blanches, firent leur apparition. Pendant un long moment, nous nous élevâmes parmi elles. Je guettais les voix de ceux qui habitaient là. Je ne savais pas si les morts me reparleraient un jour, mais les vivants et le nombre infini d'êtres attendant de naître entonnèrent le plus beau des chants. Atara et moi, et notre fils aussi, chantâmes avec eux, et nos voix emplirent la nuit d'une joie intense et inextinguible comme l'exultation des anges.

Annexes

ARMOIRIES

LES NEUF ROYAUMES

Les armoiries de l'écu et du surcot des guerriers des Neuf Royaumes diffèrent de celles des autres terres à deux égards. Premièrement, elles sont généralement plus simples, avec un seul meuble en relief sur un champ d'une seule couleur. Deuxièmement, chaque combattant, du simple guerrier aux grades de chevalier, maître et lord et jusqu'au roi lui-même, a le droit de porter les armes de sa famille.

Il n'y a ni marque ni insigne d'allégeance à quelque lord que ce soit, sauf au roi. La fidélité au souverain régnant apparaît sur la bordure de l'écu sous la forme d'un champ de la même couleur que celui du roi et d'une reprise du motif du meuble du roi. Ainsi, par exemple, du simple guerrier au lord, tous les combattants d'Ishka arborent une bordure d'écu rouge avec des ours blancs autour des armes qui lui ont été transmises. À l'exception des lords d'Anjo, seuls les rois et les familles royales des Neuf Royaumes portent des écus et des surcots sans bordure.

À Anjo, bien qu'il y ait toujours un souverain en titre à Jathay, les lords des autres régions ont fait sécession pour asseoir leur propre autorité. Ainsi, par exemple, le baron Yashur de Vishal arbore un écu d'un seul vert blasonné d'un croissant de lune blanc, sans bordure, comme s'il était déjà roi ou aspirait à l'être.

Autrefois, tous les rois Valari portaient les sept étoiles de la constellation du Cygne sur leur écu en souvenir des Elijins et des Galadins auxquels ils devaient allégeance. Mais au moment de la Seconde Quête de la Pierre de Lumière, seule la Maison Elahad a les sept étoiles d'argent dans son emblème.

Dans les armoiries des Neuf Royaumes, le blanc et l'argent sont utilisés indifféremment tout comme l'argent et l'or. Les écussons, meubles plus petits qui distinguent les individus d'une lignée, d'une maison ou d'une famille, sont généralement placés à la pointe de l'écu.

Mesh

Maison Elahad - champ noir ; un cygne argent aux ailes déployées regarde les sept étoiles d'argent de la constellation du Cygne.

Lord Harsha - champ bleu ; lion or rampant remplissant presque tout l'écu.

Lord Tomovar - champ argent ; tour noire.

Lord Tanu - champ argent ; noir, aigle bicéphale.

Lord Raasharu - champ or ; rose bleue. *Lord Navaru* - champ bleu ; soleil or.

Lord Juluval - champ or ; trois roses rouges.

Lord Durrivar - champ rouge ; taureau blanc.

Lord Arshan - champ argent ; trois étoiles bleues.

Ishka

Roi Hadaru Aradar - champ rouge ; grand ours blanc.

Lord Mestivan - champ or ; dragon noir.

Lord Nadhru - champ vert ; trois épées blanches aux pointes en contact tournées vers le haut.

Lord Solhtar - champ rouge ; soleil or.

Athar

Roi Mohan - champ or ; cheval bleu.

Lagash

Roi Kurshan - champ bleu ; arbre de vie blanc.

Wass

Roi Sandarkan - champ noir ; deux épées d'argent en croix.

Taron

Roi Waray - champ rouge ; cheval ailé blanc.

Kaash

Roi Talanu Solaru - champ bleu ; tigre des neiges blanc.

Anjo

Roi Danashu - champ bleu ; dragon or.

Duc Gorador Shurvar de Daksh - champ blanc ; cœur rouge.

Duc Rézu de Rajak - champ blanc ; faucon vert.

Duc Barwan d'Adar - champ bleu ; chandelle blanche.

Baron Yashur de Vishal - champ vert ; croissant de lune blanc.

Comte Rodru Narvu de Yarvanu - champ blanc ; deux lions rampants verts.

Comte Atanu Tuval d'Onkar - champ blanc ; feuille d'érable rouge.

Baron Yuval de Naïesh - champ noir ; flûte dorée.

ROYAUMES LIBRES

Comme pour les Neuf Royaumes, le motif de la bordure reprend le champ et le meuble du souverain régnant. Mais dans les Royaumes libres, seuls les nobles et les chevaliers sont autorisés à arborer des armoiries sur leur écu et leur surcot. Les simples soldats portent deux

écussons : le premier, généralement sur le bras droit, porte l'emblème de leur roi et le second, sur le bras gauche, porte celui du baron, duc ou chevalier auquel ils ont prêté serment d'allégeance.

Dans les maisons des Royaumes libres, à l'exception des cinq anciennes familles de Tria qui ont fourni à l'Alonie la plupart de ses rois, les armoiries offrent généralement des motifs plus compliqués et plus géométriques que dans les Neuf Royaumes.

Alonie

Maison de Narmada - champ bleu ; caducée or.

Maison d'Eriades - champ divisé par bandes ; haut bleu, bas blanc ; étoile blanche sur bleu, étoile bleue sur blanc.

Maison de Kirriland - champ blanc ; corbeau noir.

Maison d'Hastar - champ noir ; deux lions rampants or.

Maison de Marshan - champ blanc ; étoile rouge dans cercle noir.

Baron Narcavage d'Arngin - champ blanc ; bande rouge ; chêne noir en bas ; aigle noir en haut.

Baron Maruth d'Aquantir - champ vert ; croix or ; deux flèches or sur chaque quadrant.

Duc Ashvar de Raanan - champ or ; motif répété d'épées noires.

Baron Monêeer d'Iviendenhall - écu quadrillé blanc et noir.

Comte Muar d'Iviunn - champ noir ; croix blanche d'Ashtoreth.

Duc Malaïam de Tarlan - champ blanc ; croix de Saint-André noire ; roses rouges se répétant sur quadrants blancs.

Eanna

Roi Hanniban Dujar - champ or ; croix rouge ; lions rampants bleus sur chaque quadrant or.

Surrapam

Roi Kaiman - champ rouge ; croix de Saint-André blanche ; étoile bleue au centre.

Thalu

Roi Aryaman - Gironné noir et blanc ; épées blanches sur les quatre secteurs noirs.

Délu

Roi Santoval Marshayk - champ vert ; deux lions rampants or affrontés.

Îles Elyssu

Roi Théodor Jardan - champ bleu ; dauphins saillants argent se répétant.

Nédu

Roi Tal - champ bleu ; croix or ; aigle volant or sur chaque quadrant bleu.

LES ROYAUMES DU DRAGON

Dans ces terres, à une exception près, seul Morjin lui-même porte ses propres armoiries : un grand dragon rouge sur un champ or. Les rois qui lui ont juré fidélité - les rois Orunjan et Arsu - ont été forcés d'abandonner leurs anciennes armoiries et d'arborer un dragon rouge un peu plus petit sur leur écu et leur surcot. Les prêtres Kallimuns qui ont été faits rois ou qui ont conquis des royaumes au nom de Moijin - les rois Mansul et Yarkul, le comte Ulanu - arborent également cet emblème, mais ils en sont fiers.

Les nobles qui servent ces rois portent des dragons légèrement plus petits et les chevaliers qui les servent des dragons encore plus petits. Les simples soldats portent une livrée jaune ornée d'un motif de tout petits dragons rouges qui se répète.

Le roi Angand de Sunguru, en tant qu'allié de Moijin, porte les armes de sa famille comme tout roi libre.

Les rois d'Hespéru et d'Uskudar ont été autorisés à garder leurs armoiries familiales pour preuve de leur royauté bien qu'ils aient rendu les armes.

Sunguru

Roi Angand - champ bleu ; cœur ailé blanc.

Uskudar

Roi Orunjan - champ or; 3/4 dragon rouge.

Karabuk

Roi Mansul - champ or; 3/4 dragon rouge.

Hespéru

Roi Arsu - champ or ; 3/4 dragon rouge.

Galda

Roi Yarkul - champ or; 3/4 dragon rouge.

Yarkona

Comte Ulanu - champ or ; 1/2 dragon rouge.

LES GELSTEI

LA GELSTEI D'OR

L'histoire de la gelstei d'or appelée Pierre de Lumière, est entourée de mystère. La plupart des gens croient à la légende d'Elahad, à savoir, que ce roi Valari du Peuple des Etoiles a fabriqué la Pierre de Lumière et l'a apportée sur la terre. Cependant, certaines confréries

enseignent que ce sont les Elijins ou les Galadins qui l'ont faite. D'autres que ce sont les mythiques Ieldras, sortes de dieux, qui l'ont faite il y a des millions d'années. Quelques-uns maintiennent que la Pierre de Lumière est un objet transcendant immatériel datant de l'origine des temps et qu'en tant que tel, elle a toujours existé et existera toujours, comme l'Unique ou l'univers lui-même. Il y a aussi des gens pour croire que cette coupe en or, la plus grande de toutes les gelstei, a été fabriquée à Ea au grand Âge de la Loi.

La Pierre de Lumière est l'image de la lumière solaire, du soleil, et par conséquent de l'intelligence divine. Elle a la forme d'une simple coupe en or parce qu'elle contient en elle tout l'univers. Quand elle est activée par un être suffisamment puissant, l'or devient transparent comme un cristal et émet de la lumière comme le soleil. En se reliant au pouvoir infini de l'univers, à l'Unique, elle émet une lumière équivalente à celle de dix mille soleils. Enfin, sa lumière est pure, claire et infinie - c'est la lumière de la conscience pure. La lumière dans la lumière, la lumière dans toute chose, la lumière qui est toutes les choses. La Pierre de Lumière stimule la conscience elle-même et ce pouvoir qu'elle a de se replier sur elle-même pour se changer en matière et de se redéployer ensuite en une infinité de possibilités. Elle permet à certains êtres humains de canaliser et d'amplifier ce pouvoir. Son pouvoir est infiniment plus grand que celui des gelstei rouges, les pierres de feu. En effet, la Pierre de Lumière permet de contrôler toutes les autres gelstei, la verte, la violette, la bleue, la blanche, la noire et peut-être la gelstei d'argent - et potentiellement la matière, l'énergie, l'espace et le temps. Le secret ultime de la Pierre de Lumière est que comme conscience et substance de l'univers, on la trouve dans chaque être humain, intimement mêlée à chaque âme. Comme dit le *Saganom Élu*, c'est le joyau parfait à l'intérieur du lotus qu'abrite le cœur humain.

La Pierre de Lumière a de nombreux pouvoirs particuliers et chacun trouve en elle son propre reflet. Ceux qui cherchent la guérison sont guéris. À d'autres, elle rappelle leur véritable nature et leur véritable origine parmi le Peuple des Etoiles ; d'autres encore, dans leur soif d'immortalité, ne trouvent que l'enfer de la vie éternelle. Certains, comme Morjin ou Angra Mainyu, sont aveuglés par sa lumière éblouissante et terrible. Les possibilités d'une mauvaise utilisation par des êtres aussi déraisonnables sont immenses : car enfin, elle a le pouvoir de faire exploser le soleil et de détruire les étoiles, et peut-être l'univers dans sa totalité.

Utilisée correctement, la Pierre de Lumière peut stimuler l'évolution de tous les êtres. Dans sa lumière, ceux qui appartiennent au Peuple des Etoiles peuvent se transcender pour atteindre leur nature supérieure d'ange tandis que les anges se transforment en

archanges. Et les Galadins eux-mêmes, lorsqu'ils veulent créer, peuvent utiliser la Pierre de Lumière pour inventer de nouveaux univers tout entiers.

La Pierre de Lumière est immédiatement activée par la conscience individuelle, l'inconscient collectif et l'énergie des étoiles. Elle retrouve une certaine activité dans des périodes clés, comme quand les Sept Sœurs montent dans le ciel, par exemple. Ses pouvoirs les plus transcendants se manifestent quand elle est en présence d'un être éclairé et/ou quand la terre entre dans le Rayon d'or.

On ne sait pas s'il existe plusieurs Pierres de Lumière dans l'univers ou s'il n'y en a qu'une qui a la faculté d'apparaître en même temps dans différents endroits. L'un des plus grands mystères de la Pierre de Lumière est que sur Ea, elle ne peut être utilisée que par un être humain, homme, femme ou enfant, pour atteindre son but le plus noble : apporter la lumière sacrée aux autres et éveiller la nature angélique de chaque être. Ni les Elijins ni les Galadins que sont les archanges, ne possèdent cette faculté particulière. Seul un très petit nombre de personnes appartenant au Peuple des Etoiles en bénéficie.

Ces êtres rares sont les Maîtres qui voient le jour tous les quelques milliers d'années environ pour apporter leurs lumières au monde. Rejetant toute illusion, ils perçoivent l'Unique dans toutes les choses et voient dans toutes les choses une manifestation de l'Unique. C'est pourquoi ce sont les ennemis mortels de Morjin, de l'Ange des Ténèbres et autres Seigneurs des Mensonges.

LES GRANDES GELSTEI

LA GELSTEI D'ARGENT

La gelstei d'argent est faite dans un matériau merveilleux appelé silustria. Ce cristal ressemble à de l'argent pur mais il est plus brillant et reflète davantage la lumière. Selon la manière dont elle est forgée, la gelstei d'argent peut être beaucoup plus dure que le diamant.

La gelstei d'argent est la pierre de la réflexion, et donc de l'âme, car l'âme est la partie de l'homme qui reflète la lumière de l'univers. Cette gelstei reflète et magnifie les pouvoirs de l'âme, y compris ceux de l'esprit : la logique, le raisonnement, le calcul, la conscience, la mémoire ordinaire, le jugement et la perspicacité. Elle peut conférer à ceux qui l'utilisent une vision holistique : la capacité de voir des scénarios entiers et de parvenir à des conclusions étonnantes à partir de quelques détails ou indices seulement. Ses pouvoirs les plus nobles permettent de voir comment l'âme individuelle doit s'aligner sur l'âme universelle afin que le destin puisse se réaliser.

Grâce à son pouvoir réfléchissant, la gelstei d'argent peut être

utilisée pour se protéger contre les diverses énergies, qu'elles soient vitales, mentales ou physiques. À d'autres époques, on lui a donné la forme d'armes et d'armures comme des épées, des cottes de mailles et des boucliers. Elle ne confère pas de pouvoir sur les autres, ni au niveau du corps ni au niveau de l'esprit, mais elle peut être utilisée pour stimuler la réflexion d'un autre individu et se révèle donc un excellent outil pédagogique menant à la connaissance et à la découverte de la vérité. Une épée fabriquée en gelstei d'argent peut pourfendre tout ce qui est physique comme l'esprit pourfend l'ignorance et les ténèbres.

Sa composition fondamentale la rapproche de la gelstei d'or. C'est l'une des deux pierres nobles.

LES GELSTEI BLANCHES

Ces pierres sont appelées blanches, mais elles ont généralement l'apparence transparente du diamant. À l'Âge de la Loi, on a donné à nombre d'entre elles la forme d'une boule de cristal afin qu'elles puissent être utilisées par les prophétesses. C'est pour cette raison qu'elles sont souvent appelées «boules de prophétesses».

Ce sont les pierres de la clairvoyance : elles permettent de percevoir les événements à distance à la fois dans le temps et dans l'espace. Elles sont parfois utilisées par des commémorateurs pour mettre au jour des secrets du passé. Les kristei, comme on les appelle, ont aidé les maîtres guérisseurs des confréries à lire l'aura des malades afin de leur redonner force et santé.

LES GELSTEI BLEUES

La fabrication des gelstei bleues ou blestei sur Ea remonte au moins à l'Âge de la Mère. La couleur de ces cristaux va du bleu cobalt au lumineux bleu lapis. On leur a donné diverses formes : amulettes, coupes, figurines, bagues, entre autres.

Les gelstei bleues stimulent et approfondissent toutes sortes de savoir et de communication. Elles apportent une aide précieuse aux télépathes et à ceux qui disent la vérité et confèrent une grande réceptivité à la musique, à la poésie, à la peinture, aux langues et aux rêves.

LES GELSTEI VERTES

La Pierre de Lumière mise à part, ce sont les plus vieilles gelstei. Plusieurs livres du Saganom Elu racontent comment le Peuple des Etoiles a apporté avec lui sur Ea douze de ces pierres vertes. Les

varistei ressemblent à de magnifiques émeraudes ; généralement, elles sont taillées ou cultivées en forme de baguettes ou d'astragales et leur taille varie de l'épingle ou de la perle à la grosse pierre de près d'un pied de long.

Les gelstei vertes communiquent avec l'énergie vitale des plantes, des animaux et de la terre. Ce sont des pierres guérisseuses qui peuvent être utilisées pour stimuler, renforcer et allonger la vie. Tout comme les gelstei violettes peuvent être utilisées pour donner de nouvelles formes aux cristaux et à d'autres matières inanimées, les gelstei vertes ont des pouvoirs sur la forme des êtres vivants. On dit que dans les Âges Perdus, les maîtres des varistei les utilisaient pour créer de nouvelles races d'hommes (et parfois des monstres), mais on pense que ce savoir-faire a disparu depuis longtemps.

Ces cristaux confèrent une grande vitalité à ceux qui les utilisent en harmonie avec la nature ; ils peuvent ouvrir les chakras du corps et éveiller l'énergie des kundalini afin que l'être vibre de tout son corps et de toute son âme avec plus d'intensité.

LES GELSTEI ROUGES

Les gelstei rouges, également appelées pierres tuaoi ou pierres de feu, sont des cristaux rouge sang avec la couleur et l'apparence des rubis. Elles sont souvent en forme de baguettes d'un pied de long au moins, mais durant l'Âge de la Loi, on en a fait de beaucoup plus grandes. La plus grande jamais fabriquée était l'Aiguille d'Eluli qui mesurait cent pieds de long et se trouvait au sommet de la Tour du Soleil. On disait qu'elle lançait sa lumière flamboyante dans les cieux comme un phare appelant le Peuple des Etoiles à revenir sur terre.

Les pierres de feu stimulent, canalisent et contrôlent les énergies physiques. Elles utilisent les rayons du soleil ainsi que les courants magnétiques et telluriques pour générer des rayons de lumière, des éclairs, de la chaleur ou du feu. On les considère comme les plus dangereuses des gelstei ; on dit qu'une grande pyramide de gelstei rouges produisit un éclair terrible qui coupa en deux le monde d'Iviunn et détruisit son étoile.

LES GELSTEI NOIRES

Les gelstei noires ou baalstei sont des cristaux noirs comme l'obsidienne. Nombre d'entre elles sont en forme d'œil aplati ou rond comme une grosse bille. Elles dévorent la lumière et sont les pierres de la négation.

Nombreux sont ceux qui croient que ce sont des pierres maléfiques, mais elles ont été créées dans le but noble et grand de contrôler

l'éclair terrifiant des pierres de feu. Elles ont le pouvoir d'éteindre le feu de la matière et des cristaux vivants comme les gelstei. Correctement utilisées, elles peuvent contrecarrer les effets de toutes les autres sortes de gelstei à l'exception des gelstei d'or et d'argent sur lesquelles elles n'ont aucun pouvoir.

Leur pouvoir sur les choses vivantes est la plupart du temps utilisé à des fins malveillantes. Les prêtres Kallimuns et les autres serviteurs de Morjin comme les Gris s'en servent comme une arme pour attaquer les gens physiquement, mentalement et spirituellement en les vidant littéralement de leur énergie vitale et de leur volonté. C'est ainsi que les pierres noires peuvent être utilisées pour provoquer la maladie, la dégénérescence et la mort.

On pense même que les baalstei peuvent être potentiellement plus dangereuses que les pierres de feu. En effet, dans les *Origines*, on parle d'un endroit complètement noir qui est à la fois la négation et la source de toutes choses. De cet endroit viendraient peut-être le feu et la lumière de l'univers. On dit qu'avant d'être emprisonné dans le monde de Damoom, le Baaloch Angra Mainyu utilisa une grosse gelstei noire pour détruire des soleils entiers lors de son soulèvement contre les Galadins et le règne des Ieldras.

LES GELSTEI VIOLETTES

Les lilastei sont les pierres du modelage et de la création. Elles sont d'un violet vif et apparaissent sous forme de cristaux de taille et d'aspect très différents. Elles ont le pouvoir de libérer la lumière enfermée dans la matière afin que cette matière puisse être modifiée, moulée et transformée. C'est pour cette raison qu'on les appelle parfois pierres des alchimistes dont le rêve, vieux comme le temps, était de transmuter la matière vile en or véritable et de l'utiliser pour fabriquer une nouvelle Pierre de Lumière.

C'est sur les cristaux de toutes sortes que les gelstei violettes ont le plus d'effet, mais surtout sur ceux qu'on trouve dans les métaux et les roches. Elles peuvent libérer les cristaux contenus dans ces substances afin que ceux-ci puissent être plus facilement travaillés. Elles peuvent également être utilisées pour produire des cristaux de grande taille d'une beauté remarquable ; ce sont les pierres façonnantes et productrices dont parle la légende. On raconte que Kalkamesh utilisa une lilastei pour fabriquer le silustria de l'Épée de Lumière Alkaladur.

Certains croient que le pouvoir potentiel de la gelstei violette est très grand et qu'il peut être très dangereux. On sait que des lilastei peuvent «figer» l'eau en un cristal nouveau appelé shatar, clair et dur comme le quartz. Certains craignent que ces gelstei ne soient utilisées pour cristalliser l'eau de la mer et donc pour détruire toute vie sur la

terre. On raconte que dans le passé, certains maîtres des pierres qui avaient sondé trop profondément les mystères des lilastei se sont accidentellement transformés eux-mêmes en pierre ; cependant, la majorité des gens pensent qu'il s'agit là d'un récit édifiant appartenant à la légende.

LES SEPT PIERRES OUVRANTES

Si l'on admet que l'objectif de l'homme est de s'élever aux rangs de Peuple des Etoiles, d'Elijin et de Galadin, on peut classer les sept pierres dites ouvantes parmi les grandes gelstei. D'ailleurs, certains membres des grandes Confréries Blanche et Verte les considèrent ainsi. En effet, chaque pierre ouvante permet à force d'étude et de travail d'éveiller l'un des chakras du corps, ces centres d'énergie appelés roues de lumière. À mesure que les chakras s'ouvrent, de la base de l'épine dorsale au sommet de la tête, un chemin permettant aux énergies vitales de se relier aux cieus dans un grand éclair appelé feu de l'ange s'ouvre également. Alors seulement, les hommes et les femmes peuvent passer à l'étape suivante nécessaire pour accéder aux rangs plus élevés.

Les pierres ouvantes sont petites, transparentes, de la couleur de leur chakra respectif. On peut facilement les prendre pour des pierres précieuses.

LES PREMIÈRES (également appelées pierres de sang)

Elles sont transparentes, d'un rouge profond comme le rubis. Ces premières pierres ouvrent le chakra du corps physique et stimulent les énergies vitales.

LES DEUXIÈMES (également appelées pierres de la passion ou vieil or)
Ces gelstei sont de couleur orange doré et on les confond parfois avec de l'ambre. Ces deuxièmes pierres ouvrent le chakra du corps émotionnel et stimulent les courants de la perception et de l'émotion.

LES TROISIÈMES (également appelées pierres solaires)

Ces troisièmes pierres sont transparentes et d'un jaune lumineux, comme la citrine ; elles ouvrent le troisième chakra du corps mental et stimulent l'esprit.

LES QUATRIÈMES (également appelées pierres des rêves et du cœur)
Ces pierres magnifiques, transparentes et vert pur comme l'émeraude ouvrent le chakra du cœur. Elles activent ainsi d'autres sensations plus vraies et plus profondes que les émotions du deuxième chakra. Les quatrièmes pierres agissent sur le corps astral et stimulent les rêveurs.

LES CINQUIÈMES (également appelées pierres de l'âme)

D'un bleu lumineux comme le saphir, les cinquièmes pierres ouvrent le chakra du corps éthérique et stimulent la connaissance intuitive ou l'âme.

LES SIXIÈMES (également appelées yeux d'ange)

Les sixièmes pierres sont d'un violet brillant comme l'améthyste. Elles ouvrent le chakra du corps céleste situé entre les yeux et juste au-dessus, ce qui explique leur nom courant : elles ont le pouvoir de stimuler le don de seconde vue. En effet, ces gelstei stimulent le prophète dans le royaume de la lumière et ouvrent à la voyance, la visualisation et l'intuition.

LES SEPTIÈMES (également appelées couronnes transparentes ou diamants véritables)

Transparentes et brillantes comme le diamant, les septièmes pierres sont parmi les gelstei les plus rares. En effet, certains prétendent qu'il s'agit en fait de diamants parfaits, sans défaut ni tache de couleur. Ces pierres ouvrent le chakra du corps kéthérique et libèrent l'esprit afin qu'il se réunisse avec l'Unique.

LES GELSTEI ORDINAIRES

Au cours de l'Âge de la Loi, des centaines de sortes de gelstei furent fabriquées pour des utilisations allant de ce qu'il y a de plus banal au sublime. Peu ont survécu au passage des siècles. Parmi celles qui existent toujours, il y a :

LES PIERRES RAYONNANTES

Egalement appelées globes rayonnants, ces pierres sont rondes, solides, et ressemblent à des opales de différentes tailles - certaines sont très grosses. Elles produisent une belle lumière douce. Celles qui sont de qualité médiocre doivent être rechargées régulièrement au soleil tandis que celles qui sont de meilleure qualité absorbent la moindre petite lumière de bougie, la retiennent et la restituent en continu.

LES PIERRES DU SOMMEIL

Gelstei aux couleurs changeantes et chatoyantes, les pierres du sommeil ont un effet calmant sur le système nerveux humain. Elles ressemblent un peu à des agates.

LES GARDIENNES

Généralement de couleur rouge sang et opaques comme la cornaline, ces pierres détournent ou écartent les énergies psychiques dirigées sur une personne, c'est-à-dire, les pensées, les émotions, les sorts, et même l'énergie débilante de la gelstei noire. Quand on possède une gardienne, on peut se rendre invisible aux voyantes et impénétrable aux télépathes.

LES PIERRES D'AMOUR

Souvent appelées ambre véritable, ces gelstei sont parfois confondues avec les deuxièmes pierres ouvrantes dont elles partagent certaines propriétés. Elles sont spécialement destinées à susciter des sentiments d'attachement et d'amour ; ces pierres d'amour sont parfois réduites en poudre et transformées en potion dans le même but. Ce sont des pierres tendres qui ressemblent beaucoup à l'ambre.

LES PIERRES DE VŒUX

Ces petites pierres, qui ont un peu l'aspect de perles blanches, aident celui qui les porte à se rappeler ses rêves et ses visions du futur ; elles stimulent la volonté de susciter ces visualisations.

LES OS DE DRAGON

Translucides et de couleur ivoire, les os de dragon renforcent les énergies vitales et stimulent le courage - et trop souvent la colère.

LES PLAQUES CHAUDES

Ces plaques chaudes, gris foncé, opaques, sont de très grande taille. Généralement, elles prennent la forme de briques d'un mètre de long. Par leurs pouvoirs et leur utilisation, sinon par leur forme, ces gelstei sont apparentées aux pierres rayonnantes. Elles absorbent directement la chaleur de l'air et la restituent pendant quelques heures ou quelques jours.

LES BILLES MUSICALES

Souvent appelées pierres chantantes, ces gelstei chatoyantes de différentes couleurs, enregistrent et restituent de la musique, reproduisant la voix humaine et tous les instruments. Elles sont très rares.

LES PIERRES DU TOUCHER

Elles sont apparentées aux pierres chantantes et leur ressemblent. Cependant, au lieu d'enregistrer et de jouer de la musique, elles enregistrent et restituent des émotions et des sensations tactiles. Un homme ou une femme qui touche l'une de ces gelstei laissera dessus une trace d'émotions qu'un être sensible pourra lire à son contact.

LES PIERRES DE LA PENSÉE

Ce sont les troisièmes pierres de cette famille et elles sont presque impossibles à distinguer des autres. Elles absorbent et retiennent les pensées comme un vêtement de coton conserve une odeur de parfum ou de transpiration. La capacité de relire ces pensées en touchant cette gelstei est loin d'être aussi rare que la télépathie.

LIVRES DU SAGANOM ÉLU

Origines – Mendelin
Sources – Ananke
Chroniques – Commentaires
Voyages – Livre des Etoiles
Livre des Pierres – Livre des Âges
Livre de l'Eau – Peuples
Livre du Vent – Guérisons
Livre du Feu – Lois
Tragédies – Batailles
Livre du Souvenir – Progressions
Sarojin – Livre des Rêves
Baladin – Idylles
Averin – Visions
Ames – Valkariade
Chants – Prophéties de Tria
Méditations – L'Eschaton

LES ÂGES D'EA

Les Âges Perdus (-18 000 à -12 000 ans)
L'Âge de la Mère (-12 000 à -9 000 ans)
L'Âge des Épées (-9 000 à -6 000 ans)
L'Âge de la Loi (-6 000 à -3 000 ans)
L'Âge du Dragon (-3 000 ans à nos jours)

LES MOIS DE L'ANNÉE

Yaradar
Marud
Viradar

Soal
Triolet
Ioj
Gliss
Valte
Ashte
Ashvar
Soidru
Ségad

A suivre....

Valashu a finalement découvert le véritable Maîtreya, qu'il doit protéger à tout prix.

Désormais appelé le Roi des Epées, Val devra aller au bout de lui-même. Car Morjin ne compte pas se laisser vaincre aussi facilement. Après avoir dévasté Tria, la plus grande cité du monde connu, le voilà prêt à régler ses comptes avec Val, ses armées en marche avec lui. C'est le début de batailles épiques et d'âpres négociations qui conduiront à un final grandiose !

DAVID ZINDELL

Les Guerriers de Diamant

LE CYCLE D'EA VII

Fantasy

Fleuve
Noir

